

Chloé Vermeulin

Life's good

Design : une approche spécifique est-elle nécessaire pour le domaine de l'humanitaire ?

زندگی خوب است
زندگی خوب است
Life's good
Life's good
زندگی خوب است
زندگی خوب است

Life's good

**Design : une approche spécifique
est-elle nécessaire pour le domaine
de l'humanitaire ?**

Mémoire sous la direction de Miguel Mazeri
Février 2018

« Le design est une façon de débattre de la vie... »
Ettore Sottsass - Métaphores

Chloé Vermeulin
Mémoire de fin d'études
sous la direction de Miguel Mazeri
Ensci - Les Ateliers
Février 2018
Coordinatrice des mémoires : Édith Hallauer
Imprimeur : Trèfle

Toutes les personnes dont les prénoms sont cités dans ce mémoire et dont les photos sont utilisées
ont donné leur accord. Aucun nom de famille n'apparaîtra.

A mon ami Faris Al Dhufairy, réfugié du Koweit, qui, après avoir traversé douze pays en bus et à pied, risqué sa vie en traversant de nombreuses frontières, patienté pendant huit mois dans le camp de la Linière et le camp de Dunkerque, traversé la Manche caché dans un camion, a réussi à atteindre l'Angleterre et a obtenu une carte de séjour.

الى صديقي فارس الذفيري، وهو لاجئ من الكويت، الذي عبر ١٢ دولة بالحافلة وعلى الأقدام، تعرض لخطر عبور العديد من الحدود، وانتظر ملدة ثمانية أشهر في مخيم لينيير و دونكيرك، عبر القناة، كان مخفياً في شاحنة، تمكن من الوصول إلى إنجلترا وحصل على بطاقة الإقامة.

To my friend Faris Al Dhufairy, refugee from Kuwait, who crossed twelve countries by bus and on foot, risked his life across many borders, waited for eight months in the camp of Dunkirk and the camp of La Linière, crossed the English Channel by hiding in a truck, managed to reach England and obtained a residence permit.

A mes amis du camp de la Chapelle, Waseem, Mousa, Haider, Ahmed, Hossam, Saeed, Omid, qui sont des héros du quotidien et à qui je souhaite de tout mon cœur une issue heureuse à leur parcours migratoire.

لأصدقائي من معسكر المصل، وسيم، موسى، حيدر، أحمد، حسام، الذين هم أبطال اليومية والذين أتمنى مع كل قلبي نهاية سعيدة لرحلتهم المهاجرة.

To my friends from the La Chapelle Camp, Waseem, Mousa, Haider, Ahmed, Hossam, Saeed, Omid, who are everyday heroes and to whom I wish with all my heart an happy ending to their migratory journey.

به دوستانم از کمپ لا شاپل، وسیم، موسی، حیدر، احمد، حسام، که قهرمانان روزمره هستند و من با قیام قلبم آرزو دارم یک پایان خوب و خوش به این سفر مهاجرتی ایشان

À tout ceux qui sont encore sur les routes et qui ne savent pas de quoi le lendemain sera fait.

لجميع أولئك الذين هم على الطرق والذين لا يعرفون ما سيتم القيام به في اليوم التالي

To those who are still on the road and who don't know what will happen tomorrow.

به کسانی که هنوز در جاده ها هستند و نمی دانند فردا چه اتفاقی خواهد افتاد.

Avec le conflit en Syrie, la problématique des réfugiés revient au cœur de l'actualité. Il ne s'agit pourtant pas d'une question nouvelle ou d'un problème conjoncturel, mais dans un contexte de tensions géopolitiques croissantes, de réchauffement climatique, de forte croissance démographique dans certaines zones, l'accueil et la gestion des migrants constitue une problématique durable et dont l'ampleur va croissante. Il devient donc indispensable de rechercher une réponse structurelle à la problématique des réfugiés et des migrants.

La prise en charge et l'orientation de ces populations est un exercice compliqué qui pose des problèmes d'organisation, de financement et d'acceptation par les populations des pays d'accueil. L'objectif de ce mémoire est d'analyser les causes et mécanismes à l'origine des grands flux migratoires, d'observer la façon dont ces personnes sont prises en charge à leur arrivée sur le sol français, de comprendre le rôle des différents acteurs dans cette problématique et la façon dont s'organise les dispositifs d'accueil (Centre d'Accueil et d'Orientation, Centre Humanitaire d'Urgence, Centre de Rétention Administrative...¹).

Ce mémoire s'attache également à observer et comprendre la façon dont les migrants eux-même vivent cette prise en charge sur le sol français. Quelles sont leurs attentes en fonction de leurs parcours migratoires, de leurs objectifs et de leurs cultures ? Quels sont leurs besoins au quotidien pour passer cette phase de transition dans des conditions acceptables et propices au rebond ? Comment les dispositifs y répondent-ils ? Quels sont les axes d'amélioration envisageables dans la prise en charge des réfugiés ? Quel rôle peut jouer le designer dans la mise en place de ces dispositifs et leur amélioration ? Une approche spécifique est-elle nécessaire lorsqu'un designer intervient dans le domaine de l'humanitaire ?

Pour réaliser ce mémoire j'ai mené une enquête de terrain de cinq mois, à raison d'une cinquantaine d'heures par semaine, de jour comme de nuit, dans le Centre de Primo-Arrivants (CPA) de la Porte de la Chapelle à Paris et sur le campement informel qui s'est établi à proximité. Mes recherches prennent la forme d'une chronique journalière qui présente la vie quotidienne des migrants ainsi que les péripéties qui parsèment leur quotidien. Elle est illustrée de croquis de recherche dessinés sur place et de photographies. Cette chronique vise à identifier et à donner à comprendre des problématiques sociétales propres aux camps de migrants. Les notions et problématiques dégagées au fur et à mesure de mes recherches sont éclairées par des encarts analytiques : un vocabulaire formel de l'urgence, la notion d'espace sécuritaire, etc...

Des annexes (photos, vidéos, interviews de migrants et d'acteurs du dispositif d'accueil réunies lors de mes recherches) sont disponibles sur le site :

life-is-good.vermeulin.com

¹ Voir glossaire p.160

Table des matières

Introduction

Un monde en mouvement	14
Les flux migratoires à l'échelle mondiale.	
La situation de la France au regard des problématiques migratoires	
Le Centre d'accueil de la Porte de la Chapelle	14
Contexte historique de la mise en place du Centre de la Chapelle	
Quelques chiffres et repères sur le fonctionnement du CPA de la Chapelle	
Un mémoire sur l'accueil des migrants, né d'un questionnement sur le logement précaire	16
Quelle place pour le design dans le domaine de l'accueil des migrants ?	16
Une approche fondée sur l'étude de terrain	17

Cartographie du Centre humanitaire de la Chapelle

La figure du bénévole	27
Vendredi 28 avril 2017	

La migration de masse, un phénomène contemporain ?	I
Causes de départ et catégorisation juridique	I
Les chiffres de la migration dans le monde aujourd'hui	II
Volume global des flux migratoires	II
Origine géographique des flux migratoires et pays d'accueil	II
Évolution des volumes migratoires sur 50 ans	III
Plus de monde sur les routes mais un pourcentage de la population en migration stable	III
Les flux migratoires à l'échelle de la France	IV
Origine et volume des flux entrants	IV
Les structures d'accueil et le difficile parcours administratif d'un migrant	IV
Des acteurs de l'accueil migratoire nombreux et divers	V

La Bulle, une structure d'accueil gonflable	28
L'accueil à la « Halle »	30
Mardi 09 mai 2017	
Service des repas	31
Constitution des kits d'hygiène	31
Accompagnement aux chambres	32
Découverte du campement informel	33

Besoins physiques et psychiques : quelle priorité dans l'accueil des migrants ?	vii
Les besoins fondamentaux de l'être humain	vii
La pyramide de Maslow	vii
La théorie des deux facteurs de Frederick Herzberg	viii
La vision de Cyrille Hanappe	ix
Quelle réponse aux besoins des migrants dans le Centre d'Orientation de la Chapelle ?	x
La prise en compte des besoins : éthique de conviction et éthique de responsabilité	xi

Démantèlement	35
Jeudi 11 mai 2017	
Le Centre au quotidien	36
Haider et Mousa	39
Mobilisation de la société civile : les Cœurs De Pierre	39
La guérison : point de contrôle du Centre	40
Samedi 13 mai 2017	
La laverie : entre protocoles et discussions	41
La boutique : « Pas celles-ci, ces chaussures-là ! »	41
Le pôle santé	42

Vocabulaire formel et qualité esthétique des camps de migrants	xiii
Centre humanitaire de la Chapelle : un vocabulaire formel pensé sous contraintes	xiii
Un dispositif qui doit être peu cher et facilement démontable	xiv
Sécurisation des espaces : vers une aseptisation des lieux de vie	xiv
Un centre qui se veut humain et hospitalier	xv
Positionnement esthétique du Centre : entre respect des normes, contraintes sécuritaires et volonté d'hospitalité	xvii
Le camp informel : une esthétique du bricolage et de récupération	xvii
L'esthétique dans un camp de réfugiés : primordiale ou contingente ?	xix

L'accueil de jour	45
Mardi 16 mai 2017	
Waseem	45
La salle de repos des travailleurs de la Bulle	48
Jeudi 18 mai 2017	
Gaffar	49
Le transfert de Saed et Omid	49
Vendredi 19 mai 2017	
Des nouvelles d'Omid et de Saeed	52
Lundi 22 mai 2017	
Fonctions et usages des chambres	53
Le retour à la rue d'Hemad	55
Un cours de yoga au Centre	55

Observation de « l'entre-deux » et du campement informel

Système de sécurisation de la file d'attente 61

Vendredi 26 mai 2017

Une journée habituelle au Centre 61

Rites et rituels dans les camps de migrants xxI

Rites et rituels : du sacré au profane xxI

Quels rituels Porte de la Chapelle ? xxI

Rites d'interaction : faire société et faciliter le vivre ensemble xxII

Les rituels individuels comme repères dans une vie instable xxII

Début du ramadan 65

Jeux et occupations 65

Samedi 27 mai 2017

Hameedullah 66

Echanges de services entre le Centre humanitaire et le campement informel 67

Débat sur les différences culturelles et religieuses 67

Altercation au campement informel 68

Discussion entre migrants et policiers : quels problèmes dans la file d'attente ? 69

Prise en charge de mineurs isolés 71

Le campement de « l'entre deux » 72

L'entrée du matin 72

Mardi 30 mai 2017

Le transfert de Waseem 73

Détournement de l'espace urbain 74

Habiter l'espace public : quand le campement émerge du bitume xxV

L'homme ordinaire comme producteur d'usages : détournement de l'espace public xxV

Le détournement par rapprochement de caractéristiques xxVI

Le détournement par modification partielle xxVII

Le détournement par agglomération d'objets récupérés xxVII

L'appropriation, conséquence du détournement xxVIII

La capacitation et l'incrémentalisme : une voie d'avenir pour l'urbanisme ? xxVIII

Ahmed et Hossam 83

Wuo alias Sharaf Adam, ancien esclave en Libye 83

L'heure de casser le jeûne 84

La fatigue d'Abakar 86

La grande chaleur 87

Mercredi 31 mai 2017

Instant selfies 87

Et toi, Ahmed, tu penses quoi du Centre ? 88

Sentiment d'injustice 89

Jeudi 08 juin 2017

A travers les yeux de Youssef 91

L'espace d'hygiène du Centre 91

Le campement s'étend le long des rails de tram	93
Le mécontentement des riverains : l'école de coiffure	95
Malaise et SAMU	96
Distribution de nourriture dans le campement informel	97
Déchets et insalubrité	98
Vendredi 09 juin 2017	
Évolution de la file d'attente	99
En Avril	
En Mai	
En Juin	
Un déjeuner avec Ahmed	99
Accompagnement de couples à la Bulle	100
Gestion des entrées pour l'accueil de jour	101

Organiser l'espace pour orienter les flux de personnes	xxxI
Trois lieux, trois logiques de gestion des flux	xxxI
Analyses des stratégies de gestion des espaces et des flux	xxxII
Stratégies spatiales et matérielles non coercitives pour orienter les comportements	xxxII
L'environnement comme inducteurs des conduites	
Les affordances	
Stratégies spatiales et organisationnelles contraignantes pour contrôler les flux de personnes	xxxIII
L'espace fractionné comme moyen d'organisation	
Prévention situationnelle et espace sécuritaire	
Encadrement humain	
Limites de ces stratégies de gestion des flux et pistes d'amélioration	xxxV
Communication	xxxV
Sensibilisation aux problématiques des migrants et information adéquate de l'encadrement humain	xxxVI
Limites des dispositifs de prévention situationnelle	xxxVIII
Superposition des dispositifs de cloisonnement et segmentation excessive de l'espace	xxxVIII

« Craquage »	105
Samedi 10 - dimanche 11 juin 2017	
Mathieu, le chargé de mission à la Bulle	106
Mardi 13 juin 2017	
La Bulle côté famille	106
Nombre d'entrées exceptionnel au Centre humanitaire	107
Mercredi 14 juin	

Le labyrinthe de l'administration et des dispositifs

Salle d'audience, recours pour des demandes d'asile	113
Lundi 19 juin 2017	
Journée de canicule	114
Mercredi 21 juin	
Accès de colère et réflexion	114
Jeudi 22 juin 2017	
Manifestation : des riverains mécontents	115
Vendredi 23 juin 2017	

Pot des bénévoles	117
La fin du ramadan : couscous et festivités	118
Centre humanitaire d'urgence d'Ivry	126

Mercredi 05 juillet 2017

Ambiance et atmosphère : quel impact sur la façon de percevoir son environnement ?	XXXIX
La notion d'ambiance	XXXIX
La Chapelle vue au travers du prisme de l'ambiance	XL
Ambiance préexistante : intentions des concepteurs du Centre	XL
Ambiance d'activité selon les îlots fonctionnels	XLI
L'ambiance perçue	XLII
Quel bilan pour La Chapelle en terme d'ambiance ?	XLIII

L'association Charonne, le plus proche voisin du Centre	133
--	-----

Jeudi 06 juillet 2017

Annonce du démantèlement	133
Cohabitations des populations en situation de précarité	137
Fatty, « bénévole pour elle-même » et fauteuse de troubles	138
Organisation sociale et commerces naissants	140
Démantèlement	141
Vendredi 07 juillet 2017	
Le camp après la « mise à l'abri »	145
Trois jours après le démantèlement, déjà 300 personnes de retour	147
Lundi 10 juillet 2017	

Quand le camp contribue à l'élaboration de l'image du migrant	XLV
--	-----

L'image comme vitrine de soi en société : donner à percevoir	XLV
---	-----

Image du migrant dans son pays d'origine : une image reconstruite, entre réalité et storytelling	XLVI
---	------

Celui qui part comme aventurier porteur d'espoir	XLVI
--	------

La perdurance de l'image glorieuse du migrant malgré leur situation de grande précarité	XLVII
---	-------

Selfies et storytelling : une image du migrant travaillée	XLVII
---	-------

La figure du migrant dans la société européenne	XLIX
--	------

Comment le camp participe-t-il à la construction de la figure du migrant ?	XLIX
---	------

L'image du migrant dépendant : un système paternaliste et contrôlant	L
--	---

Des dispositifs cherchant à camoufler la misère : l'invisibilité sociale	L
--	---

Notion de norme et prise en compte des spécificités	LI
---	----

Un conflit identitaire qui naît d'une image fractionnée	LII
--	-----

Nouveau président, nouvelle politique migratoire	147
---	-----

Jeudi 27 juillet 2017

Des nouvelles de Waseem	147
--------------------------------	-----

Mardi 15 août 2017

Situation de crise au Centre de La Chapelle	148
Mardi 05 septembre 2017	
Dimanche 10 septembre 2017	
Mercredi 13 septembre 2017	
Des nouvelles d'Ahmed	149
Jeudi 14 septembre 2017	
Mercredi 27 septembre 2017	
Premiers résultats visibles de la politique Macron	149
Jeudi 12 octobre	
Conclusion	
Quelle place pour les designers dans les projets humanitaires ?	153
Des méthodes tirées de l'anthropologie	153
Boîte à outils empruntant au design et à l'anthropologie	154
Logement, une problématique très particulière qui suppose un traitement spécifique	154
Assumer les quartiers informels, un premier pas vers une ville plus adaptable et résiliente ?	156
Remerciements	159
Glossaire	160
Annexes	163
Interview de Gaffar	
Interview des Cœurs de Pierre	
Interview de Valentine Guichardaz-Versini	
Interview de Waseem	
Interview d'Ahmed	
Interview d'Hossam	
Interview de Matthieu	
Interview de Philippe	
Interview d'Ysabel	
Interview de Philippe	
Interview de Stelio	
Interview des Cœurs de Pierre	
Interview de Valentine Guichardaz-Versini	
Interview de Charlotte Debackère	
Interview de Julien Beller	
Interview de Gonzague Lacombe et Laure du Faï	
Interview de Cyrille Hanappe	
Interview de Loup Blaster	
Interview de riverains	
Photos et vidéos du Centre et du Camp de La Chapelle	
Bibliographie	164

Life's good

¹ CLAYTON Jonathan, « Des déplacements de populations plus importants que jamais », HCR, 18 juin 2015

² Organisation des Nations Unies, « Il y a 244 millions de migrants internationaux dans le monde », Les dépêches du service d'information de l'ONU

³ CLAYTON Jonathan, op. cit

⁴ Ministère de l'intérieur, « Les principales données de l'immigration en France au 11 juillet 2017 »

⁵ Les accords de Dublin établissent qu'un demandeur d'asile ne peut faire sa demande d'asile que dans un seul Etat membre de l'UE. Pour lancer une demande d'asile, un relevé d'empreintes est obligatoire. Celles-ci sont enregistrées dans une base de données Eurodac. Le demandeur d'asile devient de facto un « dubliné » dans le pays où il a déposé ses empreintes et ne peut plus déposer son dossier de demande d'asile dans un autre pays.

⁶ Les migrants de la Jungle cherchent à entrer clandestinement sur le territoire du Royaume-Uni en se cachant sur des ferries, des trains ou des camions.

⁷ L'express, « Les dates clés de la « Jungle » de Calais depuis Sangatte en 2002 », 2016

⁸ Médecins sans frontières, « L'impasse des réfugiés en France », Décembre 2017

Un monde en mouvement

Les flux migratoires à l'échelle mondiale

La quasi totalité des pays du monde est concernée par le départ, l'accueil, ou le transit de flux migratoires. Si ces flux ont toujours existé, leur origine géographique se modifie en fonction des conflits, des catastrophes naturelles et des changements politiques et économiques.

La Syrie (7,6 millions de déplacés internes et 3,88 millions de réfugiés en 2014), l'Afghanistan (2,59 millions) et le Soudan du sud (1,4 million) sont les trois pays les plus générateurs de réfugiés et de migrants ces dernières années. Suivent ensuite de nombreux pays comme l'Irak, la République centrafricaine, la Somalie, le Nigéria, la République démocratique du Congo et le Myanmar notamment.¹

En 2015, le programme des Nations-Unies pour le développement (PNUD) et le Haut-commissariat aux réfugiés (HCR) estimaient à 740 millions le nombre de migrants internes dans le monde et à 244 millions de migrants internationaux. Sur ce nombre, 59,5 millions de personnes sont considérées comme réfugiés pour cause d'insécurité.²

À l'échelon planétaire, presque un milliard d'êtres humains serait donc en mouvement. En Europe, le nombre de migrants totaliserait 6,7 millions de personnes, soit 2,7 % des migrants internationaux.³

La situation de la France au regard des problématiques migratoires

Selon l'OCDE, en 2016, la France aurait accueilli 256.500 personnes étrangères toutes catégories confondues. Ce chiffre comprend demandeurs d'asile et réfugiés mais aussi migrations familiales, travailleurs saisonniers et temporaires, étudiants étrangers. 85 726 demandes d'asile ont été déposées en 2016. 30,9% d'entre elles ont reçu une réponse positive. Dans l'Hexagone, les cinq premiers pays d'origine des personnes déposant une demande d'asile sont le Soudan (5897 personnes), l'Afghanistan (5 646), Haïti (4 927), l'Albanie (4 601) et la Syrie (3 615).⁴

Les démarches administratives de demande d'asile sont longues : les migrants doivent attendre environ 12 mois, généralement dans un état de grand stress et d'incertitude, pour avoir une réponse souvent négative.

Pendant cette procédure, le demandeur a droit à l'ADA (Allocation des demandeurs d'asile) et à une place en

hébergement. Néanmoins, les dispositifs d'accueil, sous-dimensionnés, ne parviennent pas à absorber le flux de migrants et saturent. Cette incapacité des dispositifs à prendre en charge la totalité des personnes concernées est l'une des raisons de la création de campements informels. La seconde étant que les personnes en transit ne veulent pas passer par les centres d'accueil où elles ont peur d'être fichées, courant ainsi le risque d'être prises dans la procédure Dublin.⁵

Trois types d'acteurs concourent à l'accueil des migrants : les pouvoirs publics élaborent la politique générale de gestion des flux de migrants et l'organisation qui en découle, les associations mandatées par l'Etat font fonctionner les dispositifs au quotidien, les associations non mandatées et les acteurs de la société civile tentent de pallier, généralement à l'échelle locale, les insuffisances et les effets pervers des dispositifs étatiques.

Le Centre d'accueil de la Porte de la Chapelle

Contexte historique de la mise en place du Centre de la Chapelle

Suite à la fermeture du Centre de Sangatte en novembre 2002, des migrants se regroupent dans une zone au nord-est de Calais surnommée la « Jungle », à proximité de l'axe emprunté par les poids-lourds avant l'embarquement vers l'Angleterre.⁶ Le campement subit plusieurs démantèlements, notamment en 2009.

Le Centre d'accueil Jules-Ferry, visant à soulager le centre-ville des campements informels, est mis en place dans la même zone. En avril 2015, un nouveau camp, la « New Jungle » ou « la Jungle », émerge autour de celui-ci. Cette zone devient alors un espace de tension : heurts entre migrants et forces de l'ordre, intrusion de dizaines de migrants sur des ferrys, manifestations locales, rixes entre les ethnies occupant la Jungle... En octobre 2016, la « Jungle » compte environ 11.000 personnes. Elle est démantelée entre le 24 et le 27 octobre 2016. Les pouvoirs publics tentent d'envoyer ces habitants dans des centres d'accueil et d'orientation (CAO) partout en France mais beaucoup de migrants de la Jungle souhaitent déposer leur demande d'asile en Angleterre plutôt qu'en France et restent dans le Calaisis.⁷⁻⁸

En parallèle de cela, en janvier 2016, le maire de Grande-Synthe fait appel à MSF pour mettre en place le camp de la Linière afin de répondre à l'afflux de migrants et de réfugiés dans sa commune et supprimer le camp du Basroch près de Dunkerque. En octobre 2016, la population du camp était d'environ 850 personnes. Avec le démantèlement de la jungle de Calais, la population de la Linière passe à plus de 1 250 personnes.⁹ Les migrants venant de la Jungle, majoritairement Afghans, sont installés dans les cuisines collectives du camp de la Linière tandis que des Kurdes Irakiens déjà sur place occupent les chalets. Cette différence de traitement ainsi qu'une opposition entre passeurs Kurdes et passeurs Afghans génèrent des rixes puis des incendies volontaires. Le 11 avril 2017, 230 des 300 chalets brûlent ce qui entraîne la fermeture du camp de la Linière.¹⁰

La Capitale attire également les flux de migrants : relais communautaires, tissu associatif actif, possibilité de trouver du travail, etc... De nombreux campements sauvages s'y constituent et sont régulièrement démantelés : 1 300 migrants évacués du lycée Jean-Quarré le 23 octobre 2015, 2 000 migrants du camp des jardins d'Éole dans le XVIIIe et le XIXe en juin 2016, 1.139 personnes évacuées du campement de la halle Pajol le 29 juin 2016, des campements informels qui se reforment en permanence Porte de la Chapelle et aux alentours de Stalingrad... Suite au démantèlement de la Jungle de Calais, à la destruction du camp de la Linière et à la politique de dissuasion visant à empêcher la constitution de nouveaux camps sauvages dans le nord de la France, des centaines de migrants viennent grossir les campements informels parisiens. En parallèle, des migrants arrivant d'autres pays européens, l'Allemagne et l'Italie notamment, continuent à affluer dans la capitale.

Dans ce contexte, la Maire de Paris Anne Hidalgo, révoltée par la présence de tant de personnes vivant dans la rue et par l'inaction de l'État, crée un camp de réfugiés dans la capitale, divisé en deux centres d'accueil : un porte de la Chapelle pour les hommes seuls et un à Ivry pour les femmes et les familles. Le premier a ouvert le 10 novembre 2016 et le second le 19 janvier 2017. Ils permettent l'accueil de 350 personnes pour l'un et 400 personnes pour l'autre. Le Centre de Premier Accueil de la Chapelle a été mis en place extrêmement rapidement : la ville de Paris a lancé ce projet mi-juillet et le Centre à ouvert ses portes quatre mois plus tard. Au total, la mise en place de ce Centre a coûté 5,7 M d'euros.¹¹

Quelques chiffres et repères sur le fonctionnement du CPA de la Chapelle

Le Centre humanitaire de la Chapelle est un Centre de Premier Accueil (CPA) et d'orientation pour primo arrivants, réservé aux hommes seuls, migrants et non-européens. La Mairie de Paris en est le commanditaire, Julien Beller l'architecte et Emmaüs Solidarité l'association chargée de le faire fonctionner. Les associations Utopia 56 et le Samu social travaillent également dans le Centre, l'un en charge du magasin et des maraudes et l'autre du Pôle Santé.

Le Centre est situé dans un hangar prêté par la SNCF situé Porte de la Chapelle dans le XVIIIe arrondissement de Paris, plus exactement au 72 du Boulevard Ney. Cette installation est pensée pour être déplacée 18 mois après son ouverture, la Mairie de Paris ayant prévu la construction d'un campus à cet emplacement.

La surface totale du Centre est de 13 000 m² dont 6 000 chauffés et sa capacité de 400 places. Environ 120 salariés y travaillent, secondés par presque 500 bénévoles inscrits. Constitué de différentes parties aux rôles bien définis, le Centre compte un espace d'accueil installé dans une structure gonflable de 1 000 m², une partie hébergement surnommée « la Halle » pour une mise à l'abri temporaire avant les transferts en CAO (Centre d'Accueil et d'Orientation) ou CHU (Centre Humanitaire d'Urgence), un pôle santé, une buanderie et un magasin.¹²

⁹ Ibid.

¹⁰ Ouest-France, « Le camp de Grande-Synthe totalement détruit par un incendie », avril 2017

¹¹ Julien Beller, Interview disponible en annexe

¹² Julien Beller, « Centre humanitaire à la Chapelle », Portfolio, 2016

¹³ Chiffres extraits des statistiques du Centre de la chapelle fournis par Matthieu, chargé de mission à la Bulle

Un mémoire sur l'accueil des migrants, né d'un questionnement sur le logement précaire

Depuis plusieurs années, je voyage seule pour mener des projets personnels de recherche que j'aborde via des études en immersion. Ceci m'a permis de m'approprier les méthodes de travail fondées sur l'enquête de terrain et l'observation participante.¹⁴ À travers ces recherches, j'ai pu découvrir des réalités sociales très différentes via des rencontres de personnes issues de niveaux et de milieux de vie divers, à la culture et aux pratiques très variées : du pêcheur birman à la classe aisée iranienne, du boxeur thaïlandais au moine tibétain réfugié au Népal...

Au cours de mes voyages j'ai pu, de manière ponctuelle, me rendre dans des bidonvilles (Mokens au Myanmar), des quartiers précaires (quartier de tibétains réfugiés au Népal) et des camps de réfugiés (camp de réfugiés Afghans en voie de pérennisation, dans le Baluchistan iranien).

Fin 2016, un ami réfugié koweïtien m'a invité à découvrir le camp de la Linière à Grande-Synthe, dans lequel il séjournait. J'ai pu passer une semaine dans la petite cabane en bois qui lui avait été attribuée dans ce camp institutionnel et qu'il appelait sa « chicken house ».

Vivre une semaine dans ce camp m'a permis d'appréhender un peu la vie d'un camp au quotidien : les rues sous contrôle des passeurs où il faut éviter d'aller, le rapport de force entre les passeurs et les associations qui gèrent le camp, la peur lorsqu'on est une femme et que l'on doit aller aux toilettes en pleine nuit, les repas conviviaux où l'on mange tous avec les doigts dans le plat principal, la cuisine avec des outils sommaires, l'animosité entre ethnies, l'attente angoissée de nouvelles des amis qui ont tenté la traversée en se glissant sous des camions, parfois la joie lorsqu'on reçoit un selfie de l'un d'eux passé au Royaume-Uni...

Ces diverses expériences m'ont amenée à me questionner sur les problématiques de logements précaires, de gestion de la pauvreté et des flux migratoires, sur la notion d'hospitalité... Si pendant ces voyages, j'ai pu toucher du doigt ces problématiques, j'ai souhaité, pour mon mémoire, mener une véritable étude de terrain sur les camps de migrants afin d'en comprendre toute la complexité et de voir quel rôle peut y jouer le designer.

Mon choix de terrain pour cette étude s'est porté sur le Centre pour Primo-Arrivants de la Chapelle car il est une pièce clé du dispositif français de gestion des flux migratoires. Il est donc un bon terrain pour observer la gestion matérielle et administrative des migrants dans des camps de grande ampleur. Du point de vue de beaucoup de migrants, il est le point de départ du long chemin qu'est une demande d'asile en France. Le choix de la Chapelle est également motivé par la coexistence d'un camp officiel et d'un campement sauvage implantés en milieu urbain ainsi que par le caractère ultra-sensible et médiatisé de son contexte d'implantation.

¹⁴ Je suis partie deux mois au Vietnam pour étudier la place du bambou dans l'artisanat traditionnel vietnamien, six mois en Asie (Myanmar, Thaïlande, Népal) pour comprendre la place de l'eau dans la culture asiatique, un mois en Iran pour découvrir les solutions passives de régulation de la température dans les maisons, six mois en Australie, etc...

Cette étude a été réalisée dans un contexte de grande mutation du système d'accueil français : le démantèlement de la Jungle de Calais, la destruction du camp de la Linière, la création et le démantèlement incessant de petits campements informels, le changement de gouvernement et de politique d'accueil migratoire... Dans un contexte à ce point mouvant, le Centre de la Chapelle présentait l'avantage d'être un terrain d'étude relativement stable.

Quelle place pour le design dans le domaine de l'accueil des migrants ?

Les crises économiques, politiques ou environnementales poussent de nombreuses populations à fuir leur pays d'origine et à rechercher l'accueil de pays tiers. Les pouvoirs publics des pays d'accueil tentent d'organiser leur prise en charge et de l'inscrire dans un cadre structuré. Dans la pratique, le dispositif mis en place est mal adapté et les migrants se retrouvent bloqués dans des situations de grande précarité matérielle et administrative. Les structures mises en place par les pouvoirs publics sont saturées et donnent naissance à des camps informels. Que les migrants vivent dans des camps institutionnels ou sauvages, des sociétés très composites se forment, composées d'individus aux motivations et aux parcours très divers, de populations à la culture, à la langue et aux modes de vie très différents. Un fonctionnement en société s'organise, l'habitat s'adapte à ces nouvelles contraintes, de nouveaux codes se mettent en place, une langue bricolée apparaît, les besoins qui émergent modifient les usages...

La question de l'accueil des migrants peut être abordée sous différents angles : sociologique, juridique, historique mais aussi du point de vue de l'architecture et de l'aménagement. Les concepteurs d'espaces d'accueil doivent penser des formes matérielles efficaces de prise en charge des migrants, dans le respect des individus et de leurs besoins essentiels. Se pose alors une multitude de questions : qu'est-ce qui fait que l'on respecte ou non un individu ? Qu'est-ce qui fait que l'on satisfait ou non à ses besoins essentiels ? Que peut-on faire pour favoriser son rebond ?... La réponse à ces questions nécessite une approche pluridisciplinaire dans laquelle le designer pourrait avoir davantage sa place. L'objectif de ce mémoire est d'envisager les problématiques d'accueil des migrants sous l'angle du matériel et du spatial afin d'identifier les éventuels axes et périmètres d'intervention sur lesquels le designer pourrait apporter une contribution.

Les questionnements qui sous-tendent ce mémoire sont les suivants : comment une société peut-elle se constituer lorsque la communauté de destin des individus qui la composent n'est que provisoire, qu'il faut s'accommoder les uns des autres, sans partager les mêmes valeurs, lorsque le lien ne repose que sur le partage de l'espace ? Quel est l'impact du dispositif d'accueil sur les comportements et les rapports sociaux ? Par quels mécanismes spatiaux le

Centre de la Chapelle agit et oriente ? Comment s'articulent l'espace, le sensible et le social ? Faut-il penser l'action du designer dans les situations d'urgence comme « spécifique », avec des outils propres, ou laisser ouverte la réflexion le plus largement possible à des designers non spécialisés ? Doit-on énumérer certains pré-requis spécifiques pour garantir le sérieux de la démarche, sa mise en œuvre et son fonctionnement ? Comment entendre la notion même de « création » et « d'innovation » dans une telle démarche ?

Si la place de l'architecte est reconnue dans le domaine du social et de l'humanitaire, il n'en est pas encore de même pour le designer que beaucoup semblent s'étonner de voir travailler sur de telles problématiques et dont le champ d'action est mal identifié. Il semblerait pourtant que le design industriel et l'innovation sociale pourraient apporter une plus-value dans ces projets complexes et améliorer la prise en compte des besoins des individus.

Une approche fondée sur l'étude de terrain

L'accueil et la gestion des flux de migrants est complexe du fait notamment de la diversité des parcours migratoires et des cultures des personnes concernées. Dans un tel contexte, une étude de terrain en « immersion » me paraît indispensable pour rendre familier ce système d'interconnaissance¹⁵ dont le fonctionnement nous est étranger et d'en percevoir de manière plus précise la complexité au quotidien. Comment peut-on apporter une réponse pertinente et viable dans le long terme à une situation problématique si l'on n'en comprend pas toute la complexité, si l'on en a qu'une vision partielle ? Il s'agit donc d'étudier ce microcosme grâce à une démarche empirique à travers la collecte de données de terrain afin que l'observation soit la moins influencée possible par des analyses existantes. Ce n'est que dans un second temps que des études théoriques seront convoquées pour contribuer à l'analyse des phénomènes observés.

Bien que n'ayant pas de formation en sociologie ou en anthropologie, la démarche de l'étude de terrain m'est assez familière dans la mesure où elle sous-tend ma façon de voyager et ma pratique du design. Lors de mes voyages je n'ai de cesse de tenter de comprendre le fonctionnement des sociétés, macrocosme ou microcosme, dans lesquels je m'insère en vivant en immersion avec les personnes rencontrées et en m'efforçant de faire abstraction de mes références culturelles et de mes codes sociaux. Convaincue de l'importance des études de terrain, je me suis attachée à étudier dans la littérature les méthodes de recherches anthropologiques (attitude par rapport à l'objet étudié, rigueur méthodologique et identification des biais possibles, appropriation des bonnes pratiques).

L'étude de terrain est très importante dans le domaine de l'humanitaire, où des intervenants comme Pierre Perrin, médecin à la Croix-Rouge et auteur de *Guerre et santé*

publique - Manuel d'aide à la prise de décisions, insiste sur les risques liés à des études « hors sol » et leur caractère tout à fait contre-productif. Citant les interventions humanitaires mises en place sans étude de terrain préalable, il déclare : « *L'assistance humanitaire se substitue souvent aux parties en conflits, qu'elle contribue à déresponsabiliser. Dans les situations où l'État a perdu de sa force, l'assistance humanitaire concourt directement à aggraver la détérioration des systèmes étatiques, notamment par l'instauration d'une économie parallèle ou d'un système de soins privés, gérés par les organisations d'assistance.* »¹⁶

Le risque est le même sur tout projet de design pour lequel le terrain est culturellement et sociologiquement très différent de celui qui nous est familier.

Durant mon parcours à l'Ensci, je m'efforce d'intégrer cette approche « anthropologique » à ma pratique du design, en début de cursus de manière instinctive et empirique et désormais en m'appuyant sur l'état de l'art, de manière à professionnaliser ma méthode.

On observe depuis quelques années que les méthodes anthropologiques s'immiscent dans le champ du design.¹⁷ C'est particulièrement le cas dans le domaine de l'innovation sociale¹⁸, branche du design¹⁹ qui consiste à concevoir des processus permettant de changer les pratiques habituelles pour répondre à une situation sociale jugée insatisfaisante à un moment donné, dans un lieu donné, en impliquant les acteurs concernés. Ce courant du design est notamment porté par l'agence Strategic Design Scénario dans laquelle j'ai réalisé un stage de six mois sur les politiques publiques européennes.

Pour réaliser l'étude objet de ce mémoire, j'ai adopté quatre méthodes utilisées en anthropologie.

L'enquête par distanciation théorisée par Stéphane Beaud, qui s'efforce de rendre étranger le familier pour pallier les dangers d'une étude de terrain dans un milieu connu, celui de la curiosité endormie par un environnement dont nous pensons déjà connaître les mécanismes.²⁰

L'enquête par dépaysement, du même auteur, vise à rendre familier l'étranger en mettant temporairement de côté son identité sociale d'origine lors de l'immersion dans le milieu observé. Cette méthode cherche à comprendre les codes, croyances et habitudes des individus évoluant dans le terrain de recherche.²¹

L'observation flottante de l'anthropologue Colette Petonnet, qui consiste « à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. »²²

L'observation participante, développée par Bronislaw Malinowski, induit l'idée que l'immersion en tant qu'acteur parmi les sujets observés permet une compréhension intime

¹⁵ Terme utilisé par Stéphane Beaud pour désigner un milieu ayant un niveau d'interactions inter-personnelles élevé.

Beaud Stéphane, Weber

Florence, Guide de l'enquête de terrain

¹⁶ **PERRIN Pierre**, « Impact de l'assistance humanitaire sur l'évolution des conflits », Revue internationale de la Croix-Rouge, 30 juin 1998

GRANGE Zoé, DESJEUX

Dominique, REBOURS

Christophe, « Le métissage de l'anthropologie et du design au service de l'innovation pour et par l'usage », 2015

¹⁸ « L'innovation sociale consiste à élaborer des réponses nouvelles à des besoins sociaux nouveaux ou mal satisfaits dans les conditions actuelles du marché et des politiques sociales, en impliquant la participation et la coopération des acteurs concernés, notamment des utilisateurs et des usagers. Ces innovations concernent aussi bien le produit ou le service, que le mode d'organisation, de distribution, dans des domaines comme le vieillissement, la petite enfance, le logement, la santé, la lutte contre la pauvreté, l'exclusion, les discriminations... Elles passent par un processus en plusieurs démarches : émergence, expérimentation, diffusion, évaluation. » Rapport de synthèse du groupe de travail innovation sociale du CSESS (CSESS) (France)

¹⁹ Par exemple, les agences Strategic Design Scénario et la 27e Région sont constituées en majorité de designers qui travaillent sur des problématiques sociales en utilisant des méthodologies empruntées à la fois au domaine du design et de l'anthropologie.

²⁰ Cette démarche est intéressante lors de la conception d'un produit destiné à des utilisateurs issus d'une culture, d'un pays, d'un groupe, d'un niveau social similaire au nôtre. C'est un bon outil pour ré-interroger des usages, des manières de vivre et d'utiliser. « Lorsque l'ethnographe des sociétés contemporaine est trop près de son objet, il lui faut prendre de la distance, s'éloigner pour mieux voir » écrit le sociologue Stéphane Beaud.

Beaud Stéphane,Weber

Florence, Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques, La Découverte, Paris, 2003

²¹ BEAUD Stéphane, Ibid.

²² PETONNET Colette, L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, L'Homme, vol. 22, n° 4, p. 39, Etudes d'anthropologie urbaine, pp. 33-47

²³ Jean Peneff, Les Débuts de l'observation participante ou les premiers sociologues en usine in Sociologie du Travail, 38, no 1/96, p. 26

²⁴ Ibid.

²⁵ Le mouvement Emmaüs, fondé en 1954 par l'abbé Pierre, est un ensemble d'associations et groupements de solidarité. Leur objectif est de lutter contre la pauvreté et l'exclusion.

²⁶ Utopia 56 est une association créée en 2016 pour encadrer le bénévolat qui se déployait alors sur la Jungle de Calais. L'association a ensuite géré le premier camp humanitaire de France dès son ouverture à Grande-Synthe près de Dunkerque et soutenu le Centre Humanitaire de la Porte de la Chapelle à Paris.

du microcosme observé et vu de l'intérieur sans les biais créés par nos stéréotypes.²³ Appliquant sur sa recherche en usine la méthode de Bronislaw Malinowski, le sociologue Jean Peneff disait : « *On appelle observation participante en usine le fait, pour un sociologue, de participer, en tant que salarié, à la production dans l'entreprise pour en tirer l'information et la documentation la plus proche des faits et du travail concret. Cette participation se déroule généralement sur une longue période (trois mois à un an [...]) de manière à s'intégrer dans le collectif de travail, à se familiariser avec la forme spécifique de l'activité et à contrôler sur un grand nombre de cas les analyses dégagées.* »²⁴

Pour cette étude, j'ai voulu vraiment « toucher du doigt » la réalité des migrants et leurs problématiques du quotidien ; l'observation participante m'est alors apparue comme une évidence. C'est la raison pour laquelle je me suis engagée comme bénévole au sein des associations Emmaüs Solidarité²⁵ et Utopia 56²⁶ pour travailler dans le campement Porte de la Chapelle, à raison d'une cinquantaine d'heures par semaine, de jour comme de nuit, pendant près de cinq mois. De toute évidence, les populations que j'allais rencontrer étaient culturellement très différentes de moi et j'avais bien en tête les biais que cela pouvait induire. C'est la raison pour laquelle je me suis très tôt aperçue de la nécessité de prendre des précautions en terme de méthodologie et de m'informer sur les différents modes d'enquête cités ci-dessus.

Pour mener mes recherches de terrain, j'ai choisi d'utiliser différents outils, issus aussi bien du domaine du design que de l'anthropologie : le dessin, l'écriture, la photographie et la vidéo, l'interview. Par la diversité de ces médiums de captation et de retranscription, je souhaite rapporter avec le plus de justesse possible les situations que j'ai observées au camp de réfugiés de la Chapelle.





Cartographie du Centre humanitaire de la Chapelle

Découverte du Centre humanitaire

Mardi 25 avril 2017

Lorsque je suis sortie du métro j'ai été assaillie par le bruit, noyée par la foule, oppressée par la circulation. Le Boulevard Ney ressemble à une fourmilière noire de monde, puante de pollution. Tout bouge dans tous les sens, les voitures klaxonnent, j'ai l'impression d'avoir été jetée dans un monde qui tourne trop vite. Une fois l'impression de désorientation passée je me rends compte que finalement ce quartier me plaît : il est bruyant, et noir de monde mais vivant.

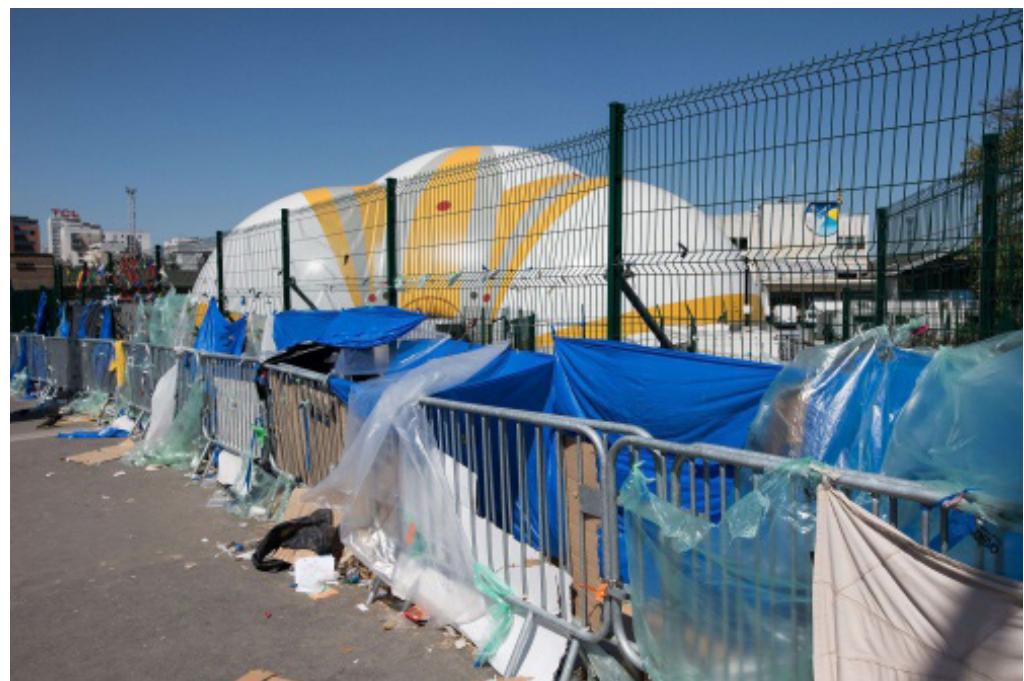
De l'autre côté du boulevard j'aperçois une structure gonflable colorée. La forme est douce, agréable à voir. En plus d'accueillir les réfugiés elle signale l'entrée du Centre. C'est elle que je cherche.

En traversant le carrefour jusqu'au Centre j'assiste à une multitude de petites scènes de vie. Un homme se fait couper les cheveux assis sur un trottoir, un autre jette sa canette sur la route, quelques hommes à la peau sombre discutent avec une femme portant un brassard turquoise sur lequel est inscrit « Utopia 56 ». Un autre, assis sur le trottoir et enroulé dans une couverture, se frictionne les bras. Je longe le trottoir jusqu'à ce que je pense être l'entrée principale. Des barrières de sécurité métalliques forment un petit couloir le long des grillages qui clôturent le Centre. Je devine que c'est ici que s'allonge la file d'attente pour entrer à l'intérieur. Des couvertures sales recouvrent le sol, des bâches et des tissus tendus entre les grillages et les barrières de sécurité forment des abris sommaires. En dessous, des hommes sont assis, seuls ou par regroupement ethnique et me regardent passer, pour certains d'un œil curieux, pour d'autres d'un œil blasé. Je me sens un peu mal à l'aise, comme si je n'avais aucune légitimité à être là. Pourtant je suis dans l'espace public. Mais une atmosphère curieuse plane sur le lieu, j'ai l'impression d'être chez quelqu'un. Ils se sont appropriés la rue, elle est devenue leur lieu de vie et d'attente. L'espace public de la rue se superpose à l'espace intime et de vie des migrants.

J'entre dans la courte qui précède la structure gonflable, regarde autour de moi. Une femme avec un gilet beige sur lequel apparaît le logo Emmaüs -Solidarité est assise là. Je lui pose quelques questions mais elle n'est pas très loquace et me dit qu'elle n'a pas le droit de communiquer sur ce

qu'il se passe à l'intérieur du Centre. Elle ne semble pas avoir envie de discuter mais je devine également l'existence de règles de confidentialité au sein du Centre. Un homme avec le même gilet Emmaüs s'arrête devant moi avec un grand sourire. Il s'appelle Mohamed. Il m'explique être un des Auxiliaires Sociaux Éducatif (ASE) travaillant dans la bulle : il fait un travail de traduction, d'orientation, de suivi. Les ASE sont les points de repères, les référents des hébergés : ils parlent la même langue que certains migrants tout en connaissant les codes sociaux, culturels, administratifs français. Ils font office de médiateurs. Arabophone d'une quarantaine d'années, Mohamed est souriant et cordial. Avec lui, on se sent tout de suite à l'aise. Il travaille ici depuis l'ouverture du Centre et a participé à l'installation des espaces. Il m'explique qu'entre 70 et 90 nouveaux migrants arrivent à Paris tous les jours. Le Centre humanitaire de la Chapelle peut accueillir 400 migrants et en fait entrer entre 10 et 70 chaque jour ; mais « bon, en vrai ça dépend. Cet hiver, le préfet a tout bloqué... ».

File d'attente longeant les grilles du Centre. En arrière plan on aperçoit la « Bulle » qui fait office de sas d'entrée. Les migrants peuvent patienter plusieurs jours dans cet espace et se construisent donc des abris sommaires pour se protéger des intempéries.





Un homme rencontré dans ▲
la file d'attente du Centre,
assis sous une bâche tendue
entre les grilles. Il m'a
longuement fixé, ce qui m'a mit
mal à l'aise, puis a renversé la
tête contre la clôture et a fermé
les yeux, l'air las. .

le monde tape sur tout le monde, peu importe la communauté. Il y a quelques jours, il y a eu une grosse bagarre à l'entrée, plus d'une trentaine de personnes toutes communautés confondues. C'est compréhensible, ils sont en mode survie, sous tension, ils veulent tous entrer. Mais bon, j'ai pas trop le droit d'en parler.

Dans la file d'attente c'est un peu la loi du plus fort. À l'extérieur du Centre, l'atmosphère est d'ailleurs particulière : « ceux qui ont réussi » côtoient « ceux qui ne sont pas encore entrés ». Cela fait penser à une représentation à plus petite échelle de ce qui se passe à la frontière d'un pays : une différence de qualité de vie énorme d'un côté, et de l'autre, la difficulté de passer sans autorisation. La situation semble ironique. D'un côté, les migrants qui ont réussi et qui dorment au chaud, le ventre plein, et de l'autre ceux qui sont encore à la rue dans le froid. La rue devient une salle d'attente immense et un non-lieu¹ de vie. Le Centre, lui, semble être un espace de sécurité où les clôtures existent pour éviter les intrusions.

Les multiples points de contrôle renforcent cette sensation de clivage spatial : chaque lieu est réservé à des personnes au statut bien spécifique. Mohamed me dit également que des passeurs demandent de l'argent aux migrants fraîchement arrivé à Paris pour les orienter vers le Centre. Ils profitent des failles de communication sur le Centre, font de la misère un trafic.

Autour du « camp officiel » s'est également mis en place un « camp sauvage » fait de tentes et de matelas installés sous l'échangeur, au milieu du carrefour. Aujourd'hui ils sont plus de 1600 à dormir devant les portes du Centre humanitaire. Dans la rue, ils se regroupent naturellement en communautés, dans un souci de sécurité mais également pour une facilité de communication et l'élaboration d'un réseau, de repères culturels et sociaux. Dans la rue, ils gardent leur liberté d'organisation tout en profitant des services proposés par le Centre et de l'aide des bénévoles : distribu-

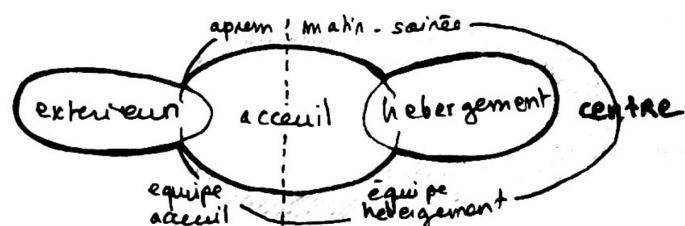
Apparemment c'est pour cela que les migrants à l'extérieur on construit des abris sommaires dans la queue : ils peuvent parfois attendre plusieurs jours dans la file d'attente pour pouvoir entrer. Ils construisent des abris pour dormir sur place afin d'être sûr de ne pas perdre leur place dans la file d'attente. La pression est grande, ce lieu stratégique est sous tension. La capacité d'accueil du Centre est insuffisante, il est impossible d'absorber toutes les arrivées et cela génère des inégalités dedans/dehors et un fort niveau de tension à l'entrée. Inégalités, mauvaises conditions de vie, désœuvrement, incertitude, l'exposition aux conditions météorologiques difficiles et la faim ajoutent à la tension ambiante. Mohamed me confie d'ailleurs : « Si par malheur l'un passe devant l'autre ça peut se terminer en « baston générale », tout

tion de nourriture, accueil de jour pour se réchauffer, cours de français, personnes bienveillante à portée de main, informations...

Après avoir expliqué à Mohamed l'objet de ma venue il part chercher Mathieu, « le chef de la Bulle ». Celui-ci n'étant finalement pas disponible, c'est Mohamed qui me fait une visite du Centre pour m'en expliquer les modalités de fonctionnement. L'espace gonflable, qu'ils nomment « la Bulle », est le lieu d'accueil et d'orientation des migrants. Le matin, ceux qui parviennent à entrer passent une « évaluation » : on leur demande leur nom et prénom, quelques autres informations basiques ainsi que les raisons de leur départ et leur parcours migratoire. Il n'y a pas de vérification administrative à cette étape, l'association Emmaüs Solidarité souhaite accueillir tout le monde de manière inconditionnelle. Le terme « évaluation » m'a fortement interpellée. L'utilisation d'un mot appartenant au domaine de l'école ou du travail où l'on juge un niveau semble assez révélatrice : on évalue la légitimité des migrants à demander l'asile en France et à avoir une place dans un Centre.

On entame une procédure de jugement et de tri. On sépare les « publics fragiles », les femmes, les mineurs, les familles, des hommes seuls. Les femmes et les familles sont dirigées vers le Centre humanitaire d'urgence pour migrant (CHUM) d'Ivry. Les mineurs isolés sont pris en charge par des assistantes sociales et hébergés dans des chambres d'hôtels. Aux hommes seuls, on donne un papier avec le règlement du Centre de la Chapelle et un numéro de chambre. Ils sont alors conduits par des bénévoles vers la partie du Centre dédiée à l'hébergement. Celui-ci a été mis en place dans un hangar prêté par la SNCF et aménagé pour l'occasion. Ils y resteront quelques jours avant d'être transférés dans un CAO ou un CHU en France.

L'après-midi, la Bulle devient un accueil de jour jusqu'à 18 ou 19h. Passée cette heure, les hommes qui ne sont pas hébergés au Centre doivent retourner à la rue. Pendant la permanence de jour, il n'y a pas d'évaluation mais la possibilité d'avoir du café, un accès aux sanitaires, des informations de la part des ASE. Mohamed m'en présente d'ailleurs une qui passe en coup de vent devant nous. Elle s'appelle Sarah et après des études universitaires qui se sont achevées par un master en développement, elle est venue faire un service civique ici. Il y a au Centre deux équipes d'ASE : une chargée de l'accueil et de la prise en charge et l'autre de l'hébergement. Là encore on remarque une séparation entre l'intérieur et l'extérieur : les équipes s'occupant de « ceux qui vivent dehors » ne travaillent pas dans le même espace et avec la même dynamique que ceux qui s'occupent des hébergés.



¹ Ce concept a été développé par l'anthropologue Marc Augé : « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir

ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu. » Le non-lieu s'oppose, chez Marc Augé, à la notion de « lieu anthropologique ».

Marc Augé, Non-lieux, introduction à une anthropologie de la sur modernité, La Librairie du XXe siècle, Seuil, p. 100

Symboliquement, cela marque bien la séparation aussi bien administrative que matérielle et sociale entre l'extérieur et l'intérieur.

Sans vraiment me prévenir, Mohamed me conduit ensuite chez Camille, la coordinatrice des bénévoles. Je me dis alors qu'ils doivent avoir besoin de bénévoles. Dépassé mon étonnement premier sur cette initiative, je me dis que ça peut être une expérience intéressante et me permettre de comprendre ce microcosme de l'intérieur. Après avoir monté une vingtaine de marches me voici dans le bureau de Camille situé dans un des préfabriqués de la Bulle. C'est assez sommaire : un bureau, une armoire, quelques chaises. Une dizaine de dessins d'enfants sont accrochés au mur. Nous la trouvons assise derrière un bureau en bois : dynamique, d'une trentaine d'années, elle nous accueille avec le sourire. Mohamed nous laisse et après une discussion où je lui expose le sujet de ma venue, elle me donne rendez-vous le 28 avril.

Je rejoins Mohamed dans la courte extérieur où je l'ai rencontré un peu plus tôt. Il discute avec quelques hommes et me les présente : Wakar, Esam, Adram, Haider et Mousa. A peine quelques minutes plus tard, il est obligé de retourner travailler et me laisse seule avec les quatre hommes avec qui je discute. Wakar le suit à l'intérieur. Il est Afghan et vient de Jabal-os-Sarāj. Il va être transféré demain à Orsay. Très calme, il a mis longtemps avant de réussir à entrer dans le Centre car il ne voulait pas se battre. Il cache soigneusement un début de calvitie en rabattant ses cheveux sur le côté. Mousa, lui, a des yeux incroyables, de cette couleur si particulière à beaucoup d'Afghans, vert d'eau. Ils contrastent avec sa peau hâlée et son visage aux traits tirés. Mousa est un bel homme de la quarantaine qui vient de Bagdad, la capitale de l'Irak. Il m'explique qu'il tenait un « flashions shop » mais qu'il lui était devenu impossible d'y vivre à cause des bombes à répétition. Il me montre des photos de lui là-bas. Il m'apprend quelques rudiments d'arabe, semble heureux de partager quelque chose avec moi et puis ça lui fait passer le temps.

Esam, lui, est un réfugié du Kurdistan irakien de 38 ans qui travaillait en mécanique dans l'industrie du pétrole à Erbil. Il est un peu gros et rasé de près. Pour lui « *le problème ce n'était pas l'argent, c'était la violence* ». Il me donne un yaourt. Je le remercie et le glisse dans mon sac. Il me dit ne pas être résident dans le Centre mais simplement venir visiter ses amis. Il loge à la résidence Albin Peyron. Je comprendrai après quelques recherches que c'est un Centre d'accueil tenu par le Secours Catholique pour les personnes engagées dans un processus d'insertion et recevant un revenu. Je suppose donc que la réponse à la demande d'asile d'Esam a été positive. Il me parle ensuite de son pays, l'Irak, de sa vie la bas et sort un billet. Il le signe et me le tend. « *It's a gift. I don't need here* » me dit-il. C'est une toute petite somme, quelques centimes, c'est un don plus symbolique que matériel. Il semble vouloir laisser une trace, un souvenir de lui comme si cela allait lui donner une certaine consistance à travers la mémoire des autres.

Sûrement aussi la volonté de montrer quelque chose venant de son pays, quelque chose qui le représente, le caractérise. Un objet qui participe à son identité.

Le plus jeune du groupe, Haider, était tout juste diplômé en ingénierie civile quand il a dû quitter le Kurdistan irakien. Cela fait un mois qu'il est en France après un an et demi en Finlande où sa demande d'asile a été refusée deux fois. Nous sympathisons bien et il me demande mon Facebook. J'hésite. Je sais qu'il me faut garder certaines distances. D'un autre côté j'ai besoin de contact pour mes recherches. Je le lui donne. Je n'ai pas beaucoup parlé au quatrième homme qui nous écoutait d'une oreille, perdu dans ses pensées.

Des sentiments contradictoires me vinrent après cette première visite au Centre de la Chapelle. La rencontre frontale et parfois dure avec les réfugiés, remplace celle plus « ronde » de mes voyages. Mais comment pouvait-il en être autrement ?

A première vue, le lieu m'a paru simple dans le sens où il n'était que ce qu'il montrait : des hébergements en échafaudage, un hall d'accueil gonflable... sans appropriation de la part des personnes qui y vivent, sans âme, sans véritable occupation et appropriation. Sans une multitude de petites choses nées des croisements des cultures des bénéficiaires. A l'image d'un SDF squattant une laverie le temps d'une nuit, ne laissant pas de traces à son départ.

Les migrants y restent entre 5 et 10 jours, en théorie, mais peut-être ont-ils tout de même le temps de s'approprier les lieux ?

Billet Irakien offert et signé par Esam qui semble vouloir me laisser un souvenir de lui. Fin et abîmé, j'ai l'impression qu'il va tomber en miettes entre mes doigts.



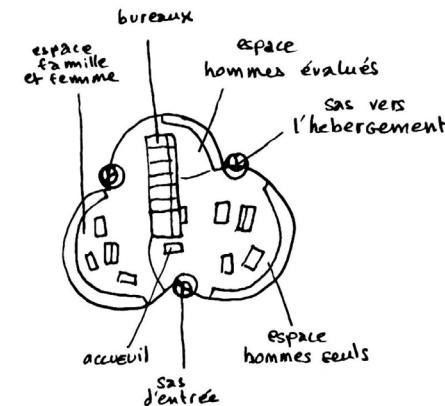
PARCOURS D'UN Nouvel arrivant

① ATTENTE



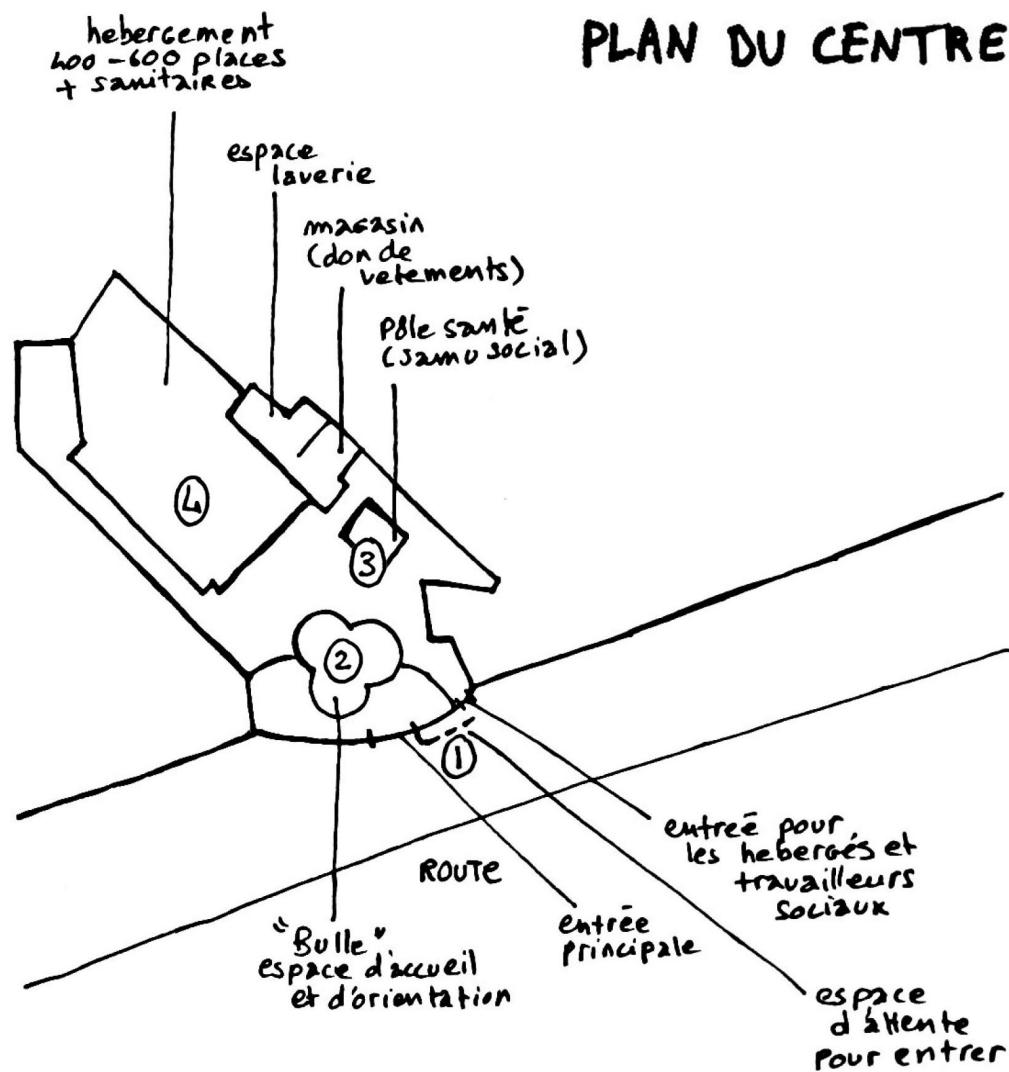
Attente le long de la grille pour avoir une place en hébergement
→ temps d'attente de plusieurs jours → tension

② ACCUEIL



Plan du Centre humanitaire de la Chapelle avec les différentes parties qui le constituent ainsi que les différentes actions qui y ont lieu et qui constituent le parcours d'un nouvel arrivant.

PLAN DU CENTRE

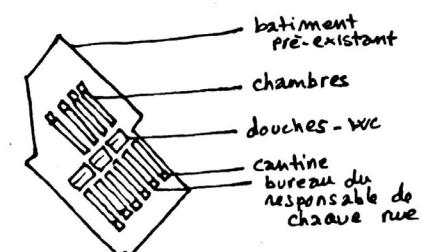


ARRIVÉE à la "Bulle" lors de "l'entrée du matin":
- thé, café
- évaluation et enregistrement par les travailleurs sociaux
- Les femmes, les familles et les couples sont orientées vers le centre d'Ivry

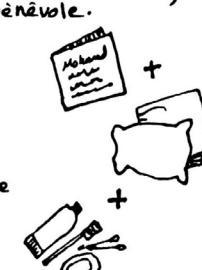
③ PÔLE SANTÉ

Passage à l'infirmérie si besoin

④ HÉBERGEMENT



- accompagnement à l'hébergement, la "Halle" par un bénévole.
- passage au bureau de la rue jaune:
- don d'une "carte d'identité" du centre
- prise de photo
- don de draps et d'un kit d'hygiène
- accompagnement sur chambres.



La migration de masse, un phénomène contemporain ?

La migration est un phénomène très médiatisé ces dernières années et semble prendre une ampleur inédite dans le monde contemporain. Les médias expliquent que des centaines de milliers de réfugiés affluent aux frontières de l'Europe qui se confronte à une crise migratoire sans précédent. Qu'en est-il vraiment ? Le nombre de réfugiés et de migrants a-t'il vraiment explosé ? Quelle est la situation de l'Europe en terme d'accueil des flux migratoire ? Quelle est celle de la France ?

Causes de départ et catégorisation juridique

Les causes de mobilité des populations sont très diverses : situation économique difficile, taux élevés de chômage, répartition inégale des revenus, pollution, épuisement des ressources et appauvrissement des sols, catastrophes naturelles, sécheresse, ostracisation d'une population, dictatures, violences inter-ethniques, guerres, violences familiales, pression exercée par des groupes mafieux, etc...

Ces facteurs à l'origine des flux migratoires relèvent de trois types de causes : violences au sein du pays, précarité économique, changements climatiques et catastrophes naturelles.

Pour des raisons de traitement administratif, la cause supposée de départ est utilisée pour définir le statut du migrant : migrant économique, migrant climatique, réfugié. On peut se poser la question de la pertinence de cette distinction dans la mesure où, dans la pratique, les raisons qui poussent les personnes à partir sont souvent multiples et relèvent de plusieurs catégories à la fois. C'est pourtant sur cette classification très simplificatrice que repose le traitement administratif du dossier des migrants et dans une certaine mesure la qualité de l'accueil qui leur est réservée par les populations du pays d'arrivée, le réfugié étant considéré avec une certaine compassion comme un « bon migrant » et le migrant écono-

mique comme illégitime. Dans les faits, les limites de ces termes et de ce qu'ils englobent sont floues et se superposent : on observe la montée de nouveaux profils de flux mixtes avec des personnes menacées par l'instabilité, la violence, l'évolution économique de leurs pays. A cela s'ajoute le phénomène des déplacés environnementaux sans statut. La chercheuse du CNRS Catherine Wihtol de Wenden explique que les migrations se caractérisent aujourd'hui par « *l'effacement des distinctions entre les catégories de migrants* »¹. Dans le livre « *Migrants et réfugiés, ou la reconnaissance comme tri* », le philosophe Grégoire Vincent re-questionne la pertinence de ces différents statuts juridiques dans lequel il voit « *un effacement de la protection pour laisser place à la suspicion, au contrôle, à la répression* »².

Certains spécialistes évoquent l'instrumentalisation de ces catégories pour justifier une politique de non accueil, dont Grégoire Vincent qui explique que « *la distinction entre migrant et réfugié est un instrument juridique et idéologique permettant de légitimer le refus d'accueillir le plus grand nombre : on reconnaît (verbalement en tout cas) l'asile comme droit imprescriptible pour mieux s'autoriser à « lutter » contre toute autre forme de migration.* »³

Le terme « migrant » s'applique à toutes les personnes qui vivent en dehors de leurs pays de naissance, quelle qu'en soit la raison. Ce terme désigne donc aussi bien un Marocain venu chercher du travail en France, qu'un Syrien fuyant la guerre, qu'un Croate rejoignant un membre de sa famille au titre du regroupement familial, qu'un Iranien quittant son pays où l'homosexualité est criminalisée.

Les déplacés sont également des migrants contraints à quitter leur lieu de vie d'origine tout en demeurant dans leur pays. Le déplacement peut avoir pour origine un conflit armé, une violation des droits de l'Homme, une catastrophe naturelle ou écologique. Dans la suite de ce mémoire, nous appellerons « migrants » les migrants internationaux et

¹ WIHTOL DE WENDEN Catherine, « Quelle coopération face aux défis lancés par les flux migratoires ? », *Fondation Robert Schuman*, 2015

² VINCENT Grégoire, « *Migrants et réfugiés, ou la reconnaissance comme tri* », *Sens-Dessous*, (N° 4), p. 67-79, 2008

³ Ibid.

« déplacés » les migrants nationaux. Il s'agit là de termes ordinaires qui n'ont pas de valeur juridique et font souvent l'objet de confusion.

En revanche, une catégorisation juridique existe, qui permet de statuer sur le devenir du migrant dans le pays d'accueil. Certains de ces migrants arrivent avec une autorisation préalable (visa d'études, visa de travail, regroupement familial...). D'autres entrent sur le territoire de manière illégale, soit en simple transit dans le but d'atteindre un pays voisin, soit pour s'y établir. Dans ce second cas ils cherchent à régulariser leur situation. C'est là qu'intervient la catégorisation juridique : demandeurs d'asile, débouté de droit d'asile, réfugié ou bénéficiaire de la protection subsidiaire.

Le demandeur d'asile est un étranger inscrit dans une procédure visant à obtenir la reconnaissance du statut de réfugié ou la protection subsidiaire.

Le réfugié est un migrant dont le processus de demande d'asile est terminé et qui a été jugé comme étant en danger véritable selon la Convention de Genève⁴.

Un débouté de droit d'asile est un migrant à qui la demande d'asile a été refusée et qui se retrouve dès lors en situation de présence illégale sur le territoire. Le refus intervient quand la situation de danger n'est pas avérée, la migration est alors présumée motivée par des raisons économiques.

Un bénéficiaire de la protection subsidiaire est une personne qui, à titre individuel, risque dans son pays de subir des violences en raison de ses idées politiques ou religieuses, de son orientation sexuelle, ou de toute autre menace qui pèse sur sa vie ou son intégrité.

Le camp de la Chapelle est considéré comme un centre d'accueil à bas seuil, c'est-à-dire qui accueille de manière inconditionnelle tout migrant quel que soit son statut juridique. C'est à cette population que je fais référence dans ce mémoire lorsque le terme « migrant » est cité. Ces personnes ont en commun de se trouver dans une situation de grande précarité aussi bien administrative que matérielle. Ils sont soit en transit, soit en attente d'examen de leur demande d'asile, soit déboutés.

Les chiffres de la migration dans le monde aujourd'hui

Volume global des flux migratoires

Le programme des Nations-Unies pour le développement (PNUD), estime qu'il y aurait aujourd'hui 740 millions de migrants internes dans le monde.⁵ Selon

⁴ La Convention de Genève, adoptée en 1951 et signée par de nombreux pays, dont la France, est un texte expliquant les conditions pour demander le statut de réfugié. D'après l'article 1A2 de la Convention de Genève, pour obtenir le statut de réfugié en France il est nécessaire de se trouver hors de son pays d'origine, de ne pas pouvoir/vouloir demander la protection de son pays d'origine, de craindre d'être persécuté pour sa « race » ou son origine ethnique, sa religion, sa nationalité, le groupe social auquel l'individu appartient, ses opinions politiques. Les raisons économiques ne permettent pas d'obtenir la reconnaissance du statut de réfugié.

⁵ Les dépêches du service d'information de l'ONU, Centre d'actualité de l'ONU

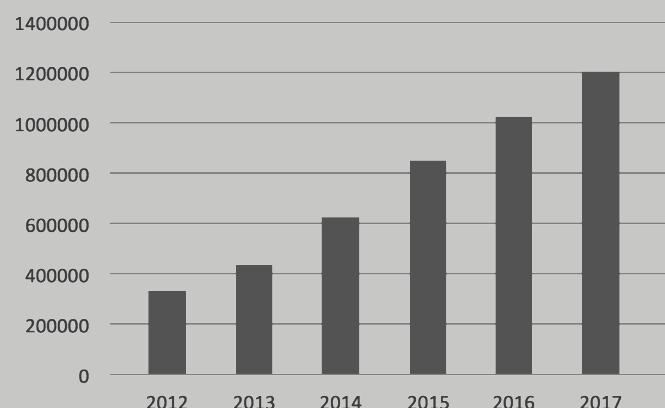
⁶ CLAYTON Jonathan, « Des déplacements de populations plus importants que jamais », HCR, 18 juin 2015

⁷ Schéma à partir des chiffres du HCR

CLAYTON Jonathan, op. cit.

⁸ CLAYTON Jonathan, op. cit., p. ...

Demandes d'asile⁷



le HCR, les migrants internationaux auraient atteint les 244 millions en 2015, soit 4% de la population mondiale. On peut donc estimer à près d'un milliard le nombre total de personnes en situation de migration. Sur les 244 millions de migrant internationaux, 59,5 millions de personnes sont considérées comme réfugiés pour cause d'insécurité auxquels s'ajoutent 50 millions de réfugiés environnementaux, catégorie de migrants dont le nombre tend à augmenter rapidement.⁶

Le nombre de personnes exilées en Europe totalisait 4,4 millions à la fin 2013 et 6,7 millions à la fin de l'année 2014, soit 0,9% de la population européenne (742 millions d'habitants).

Le nombre de demandes d'asile en Europe est également en croissance, notamment en raison du conflit syrien. Elles sont passées de 332 000 en 2012 à 1,2 millions en 2017 selon le HCR.⁷ Ce chiffre de 1,2 millions pour l'ensemble des 28 pays d'Europe est à mettre en perspective avec les 2,7 millions de Syriens que la Turquie a accueilli en 2017.

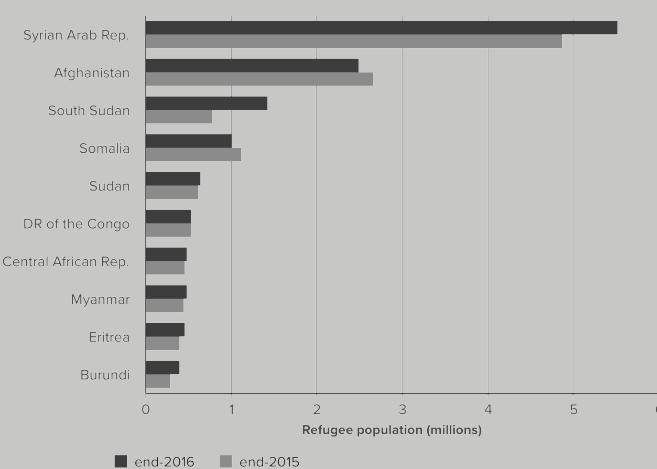
Origine géographique des flux migratoires et pays d'accueil

S'il y a toujours eu des flux migratoires dans le monde, leur origine géographique évolue en fonction des conflits, des catastrophes naturelles et des changements politiques et économiques.

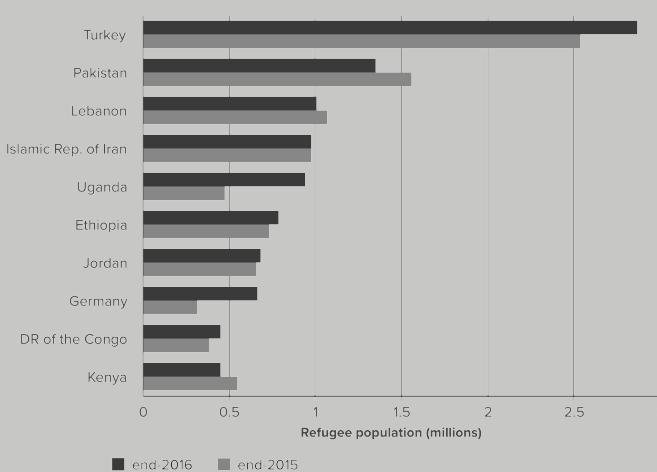
Ces dernières années, 55% des réfugiés viennent de trois pays : la Syrie qui génère le plus de personnes déplacées internes (7,6 millions) et de réfugiés (3,88 millions à la fin 2014), l'Afghanistan (2,59 millions) et le Soudan du sud (1,4 million).⁸

Au Moyen-Orient, sans compter le conflit syrien, l'Irak est le point de départ de 2,6 millions de réfugiés internationaux et compte 3,6 millions de déplacés internes

Major source countries of refugees



Major refugee-hosting countries



à la fin 2015. Le Liban, la Jordanie et la Turquie sont les principaux pays d'accueil de ces flux. Le Liban à lui seul a accueilli plus d'un million de réfugiés, plaçant le pays dans une situation extrêmement difficile.

En Afrique, la République Centrafricaine, le Soudan du Sud, la Somalie, le Nigéria et la République démocratique du Congo sont à l'origine des principaux déplacements de population en 2015. Au total, l'Afrique subsaharienne comptait 3,7 millions de réfugiés et 11,4 millions de déplacés internes. L'Éthiopie, l'Ouganda, la République Démocratique du Congo et le Kenya sont les principaux pays hôtes de réfugiés en Afrique.

L'Asie génère également énormément de déplacements de population avec neuf millions de personnes en 2015, notamment avec l'Afghanistan qui cumule 2,59 millions de réfugiés et déplacés.

À cela se sont récemment ajoutés les déplacements de populations des Rohingyas au Myanmar. La Turquie, l'Iran, l'Inde et le Pakistan sont les principaux pays d'accueil. La Turquie à elle seule a accueilli en 2015 près de 1,59 million de réfugiés syriens.

Si les flux migratoires sont moins importants dans les Amériques, le HCR a néanmoins noté une hausse des déplacements forcés de populations notamment en Colombie qui compte six millions de déplacés.

En Europe, les conflits en Ukraine, en Serbie et au Kosovo génèrent également des réfugiés mais dans une proportion bien inférieure aux autres continents. Au sein de l'UE, la majorité des demandes d'asile ont été déposées en Allemagne et en Suède.

Evolution des volumes migratoires sur 50 ans

Plus de monde sur les routes mais un pourcentage de la population en migration qui reste stable

D'après la Cimade⁹ et le HCR, en pourcentage de la population mondiale, le nombre de migrants (migrants internationaux et déplacés) est resté un peu près stable depuis 50 ans. L'augmentation du nombre de migrants est avant tout due à l'augmentation de la population globale. (10) De plus, on constate que les migrants internationaux sont en augmentation (120 millions en 1990 contre 244 millions en 2015) et les déplacés en diminution bien que restant majoritaires. Cela s'explique par le développement des moyens de transport et de communication.¹⁰

On observe également une augmentation du nombre de réfugiés pour cause d'insécurité : en 2007 il atteignait 37,5 millions de personnes et s'établissait à 59,5 millions en 2014.

Selon le HCR, ce chiffre s'explique par une augmentation du nombre de conflits :

« Ces cinq dernières années, au moins 14 conflits ont éclaté ou ont repris : huit en Afrique (en Côte d'Ivoire, en République centrafricaine, en Libye, au Mali, au nord du Nigéria, en République démocratique du Congo, au Soudan du Sud et au Burundi) ; trois au Moyen-Orient (en Syrie, en Irak et au Yémen) ; un en Europe (Ukraine) et trois en Asie (Kirghizistan ainsi que dans plusieurs régions du Myanmar et du Pakistan). Seul un petit nombre de ces crises ont été résolues et la plupart continuent de générer de nouveaux déplacements de populations. En 2014, seulement 126 800 réfugiés ont pu retourner dans leurs pays d'origine, c'est le nombre le plus faible enregistré en 31 ans. »¹¹

Un autre facteur contribue à l'accroissement du nombre de réfugiés : le réchauffement climatique et les perturbations qui en découlent (sécheresses, inondations...). Le HCR estime que 50 millions de

⁹ La Cimade est une association de solidarité active et de soutien politique aux migrants, aux réfugiés et aux déplacés, aux demandeurs d'asile et à tous les individus en situation irrégulière. Elle intervient dans les domaines de l'assistance juridique aux étrangers, de la gestion d'établissements sanitaires et sociaux, de formation et adaptation linguistique.

¹⁰ La Cimade, « les migrations internationales : faits et chiffres », site de la Cimade

¹¹ CLAYTON Jonathan, op. cit., p. ...

personnes étaient des réfugiés environnementaux en 2010 et que 200 millions le seront d'ici 2050. Contrairement aux idées reçues, les migrations internationales se font souvent dans des pays à niveaux de vie comparable puisque 60% des migrants se déplacent entre pays développés ou entre pays en développement. Selon le HCR, 86% des migrants internationaux s'établissent dans des pays considérés comme étant économiquement peu développés. Le mythe de l'Eldorado qui attirerait en masse les migrants vers les pays « riches » est donc à nuancer.

Les flux migratoires à l'échelle de la France

Origine et volume des flux entrants

En 2016, selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE)¹², la France a accueilli 256.500 immigrants permanents sur son territoire, toutes catégories confondues (migrations familiales, travailleurs saisonniers et temporaires, étudiants étrangers, demandeurs d'asile et réfugiés). Si le chiffre de demandes d'asile informe sur le nombre de primo-arrivants chaque année, il ne permet néanmoins pas de comptabiliser avec justesse le nombre de migrants sur le sol français : beaucoup sont en transit vers d'autres pays, notamment le Royaume-Uni et d'autres ont vu leur demande d'asile refusée les années précédentes mais restent néanmoins illégalement sur le territoire français.

85 726 demandes d'asile ont été déposées en 2016, soit 7% de plus qu'en 2015. Sur ce nombre, 26 499 de ces demandes d'asile ont été acceptées, soit 30,9%. Les autres candidats, soit 69,1%, ont été déboutés et ont reçu l'Obligation de Quitter le Territoire Français (OQTF). 15 485 personnes ont fait l'objet d'un renvoi forcé, soit 26% des déboutés de droit d'asile, les autres restant le plus souvent illégalement sur le territoire ou passant dans un pays voisin.

Les cinq premiers pays d'origine des demandeurs d'asile en France sont le Soudan (5897 personnes), l'Afghanistan (5646), Haïti (4927), l'Albanie (4601) et la Syrie (3615).¹³

¹² L'Organisation de Coopération et de Développement Économiques est une organisation internationale d'études économiques.

¹³ Ministère de l'intérieur, « Immigration, asile, accueil et accompagnement des étrangers en France », *Les principales données de l'immigration en France au 11 juillet 2017*

¹⁴ Procédure Dublin : relatif aux accords de Dublin, voir p. 5

¹⁵ Ministère de l'intérieur, « Le Guide du Demandeur d'Asile en France », *Direction générale des étrangers en France*, 2015

demande d'asile. Le GUDA est constitué de personnels de la préfecture et de l'OFII (Office Français de l'Intégration et de l'Immigration). A Paris, il est hébergé par la Préfecture de Police.

Pendant ce rendez-vous, le demandeur d'asile dépose ses empreintes et remplit le formulaire de demande d'asile de l'OFPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides) afin d'ouvrir les droits à l'ADA (Allocation des demandeurs d'asile). Ses empreintes seront alors enregistrées dans le fichier EURODAC qui sert de support à la procédure Dublin.¹⁴ A l'issue de cet entretien, le primo-arrivé, s'il n'est pas déjà dans la procédure Dublin, reçoit une attestation et devient officiellement demandeur d'asile en France. Il a 21 jours pour renvoyer son dossier rempli à l'OFPRA et toucher l'allocation de 204 euros par mois. Il intégrera également un Dispositif National d'Accueil (DNA) et sera affilié à un Centre d'Accueil pour Demandeur d'Asile (CADA).

Les places d'hébergements en CADA étant insuffisantes, de nombreuses autres structures d'hébergement temporaires ont été mises en place. Les migrants y sont accueillis et accompagnés dans leurs premières démarches de demande d'asile afin de leur proposer, à terme, une place dans un CADA. On compte de nombreuses structures d'hébergement dont chacune a ses spécificités : Hébergement d'Urgence pour Demandeurs d'Asile (HUDA), Centre d'Accueil et d'Orientation (CAO), Centre Humanitaire d'Urgence (CHU), Centre de Primo-Arrivants (CPA), etc...

Une ou plusieurs auditions avec l'OFPRA permet de comprendre la situation personnelle du demandeur et de sa famille, le plus souvent traitée au cas par cas. Après de longs mois d'attente, le statut de réfugié est octroyé ou rejeté. Dans le premier cas, le demandeur d'asile a un mois pour quitter son logement de demandeur d'asile et peut travailler. Dans l'autre il peut demander un nouvel examen de son dossier à la Cour Nationale du Droit d'Asile (CNDA) puis en Cassation pour revenir sur la décision de l'OFPRA. Dans le cas d'une réponse négative le demandeur reçoit une Obligation de Quitter le Territoire Français (OQTF) et se retrouve placé en Centre de Rétention Administrative (CRA). Ceux qui décident de rester sur le territoire français malgré une OQTF basculent dans l'illégalité et sont dès lors contraint de vivre dans la clandestinité.¹⁵ Le taux de réponses positive aux demandes d'asile est de 97,3% pour les Syriens, 80,9% pour les Afghans, 60,4% pour ceux de Centrafrique, 44,4% pour les Érythréens, 42,3% pour les Soudanais, 28,6% pour les Guinéens, 18,4% pour les Ivoiriens, 15,7% pour les Congolais, 14% pour les Maliens,

10,7% pour les Nigérians, 7,1% pour les personnes originaires du Bangladesh et 7,3% pour les Algériens.

Selon France Terre d'Asile, peu de places en CADA se libèrent, les dispositifs d'accueil temporaires (CAO, CHU...) saturent et de nombreuses personnes se retrouvent sans hébergement. En 2017, le Dispositif National d'Accueil (DNA) comptait environ 38.000 places en CADA pour 86.000 demandes d'asile enregistrées.¹⁶

Cette incapacité à loger tous les demandeurs d'asile auxquels s'ajoutent les primo-arrivants entraîne la création de camps sauvages qui se forment spontanément dans l'espace urbain ou en périphérie des villes. Cela pose des problèmes de salubrité, de sécurité, de prise en charge, et place la France dans une position délicate : difficultés logistiques, réactions des opinions publiques...

Des acteurs de l'accueil migratoire nombreux et divers

Les intervenants de l'accueil migratoire relèvent de trois catégories : les pouvoirs publics, les associations mandatées et la société civile (bénévoles et associations non-mandatées).

Coté pouvoirs publics, on citera plusieurs offices et départements qui travaillent en coordination. Le Service de l'Asile, affilié au ministère de l'Intérieur et composé de trois départements (droit d'asile et protection, asile à la frontière et admission au séjour, réfugiés et accueil des demandeurs d'asile), est chargé de l'élaboration et de la mise en œuvre de la politique de la France en matière de droit d'asile et de prise en charge sociale des personnes migrantes. Ce service travaille conjointement avec l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatriides (OFPRA)¹⁷, la Cour Nationale du Droit d'Asile (CNDA)¹⁸ et l'Office Français de l'Immigration et de l'Intégration (OFII)¹⁹. Ces différents organismes publics communiquent ensuite la marche à suivre aux structures décentralisées de l'État pour une application à l'échelle locale de la politique nationale.

Les associations mandatées (France Terre d'Asile, Forum Réfugiés, Coallia, ADOMA, Emmaüs Solidarité...) mettent en œuvre sur le terrain les politiques d'accueil définies par les pouvoirs publics. Elles gèrent les structures d'hébergement et assurent l'accompagnement des migrants au quotidien.²⁰

Leur action est complétée par celle d'associations non mandatées (Utopia 56, La Cimade, Action emploi réfugiés, l'auberge des migrants, Salam, BAAM, Dom'asile, Singa...²¹) notamment dans les domaines du conseil administratif, de la formation linguistique, de l'insertion professionnelle et du suivi médical et social. Selon le service de l'asile du ministère de l'Intérieur, il y aurait près de 1 500 associations contribuant à l'accueil des migrants en France. Certaines de ces associations et organisations non gouvernementales interpellent régulièrement le ministère de l'Intérieur sur les questions de mise en œuvre du droit d'asile.²²

La société civile joue également un rôle dans l'accueil, le soutien et l'intégration de ses populations migrantes : dons de nourriture et de vêtements de façon spontanée, maraude dans leur quartier, hébergement temporaire à leur domicile... Ces actions se développent au sein de groupes citoyens et de collectivités locales ou sont parfois menées par des particuliers solitaires : un véritable réseau de solidarité sociale se tisse, porté par des habitants excédés de l'incapacité des pouvoirs publics à gérer la situation dans sa totalité. Cette aide tente de pallier l'insuffisance des pouvoirs publics et des associations et va parfois même à l'encontre de ceux-ci. Dans les Alpes, par exemple, des professionnels de la montagne, affiliés aux collectifs SOS Alpes solidaires et Collectif Tous migrants, viennent secourir des migrants africains venant d'Italie en traversant le massif des Alpes et les aident ainsi à entrer illégalement sur le territoire.²³

Ces actions solidaires sont parfois condamnées : les pouvoirs publics les considèrent comme de la désobéissance civile au motif d'*« avoir facilité l'entrée, la circulation et le séjour irrégulier »*²⁴ de migrants. Lorsque les auteurs de ces actions sont condamnés, les associations dénoncent sous le terme *« délit de solidarité »* le fait que soit criminalisée une action de solidarité, qui relève de la simple humanité et dans certains cas de l'assistance à personne en danger.

¹⁶ France terre d'asile, « Le long parcours des demandeurs d'asiles en France », 2017

¹⁷ L'OFPRA a pour mission de reconnaître la qualité de réfugié, d'accorder la protection subsidiaire ou le statut d'apatriote aux personnes qui en remplissent les conditions ».

¹⁸ La CNDA est une juridiction administrative chargée de statuer sur les recours formés contre des décisions de rejet de demande d'asile prises par l'OFPRA.

¹⁹ L'OFII assure la « coordination de la gestion du dispositif national d'hébergement en Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA) ».

²⁰ Ministère de l'Intérieur, « les acteurs de l'intégration : les associations », *Immigration, asile, accueil et accompagnement des étrangers en France*, novembre 2015

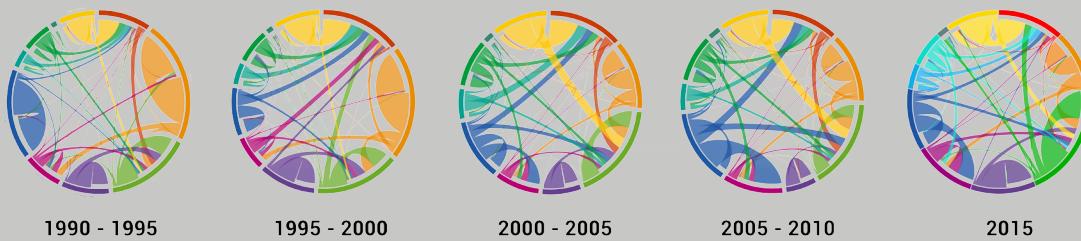
²¹ Infomigrants, « Comprendre l'Europe », Site Infomigrants

²² Ministère de l'Intérieur, « les acteurs de la politique d'asile, Immigration, asile, accueil et accompagnement des étrangers en France », novembre 2015

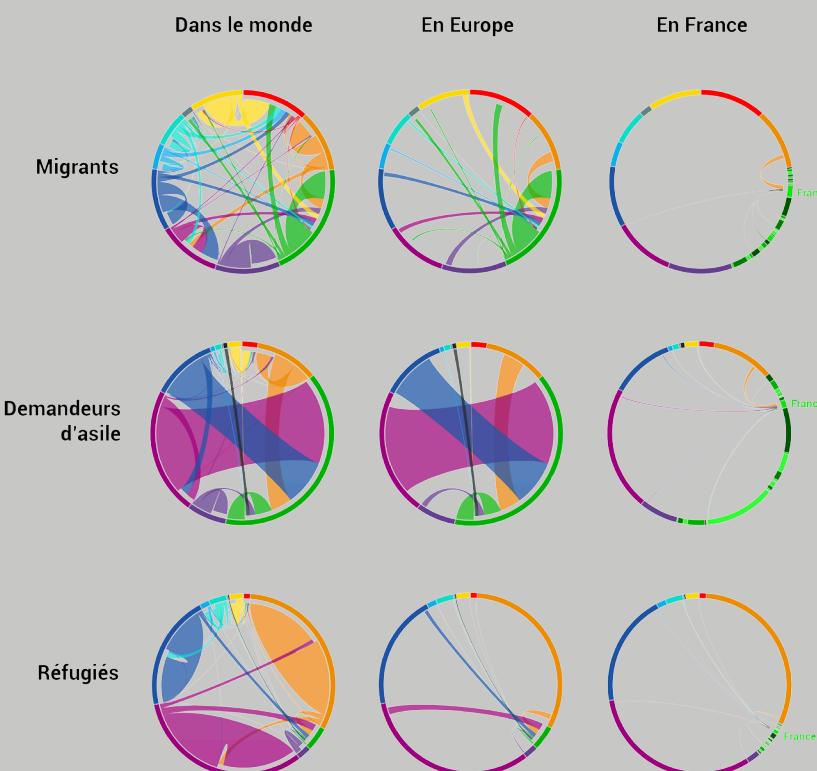
²³ CARREL François, « Peut-être qu'au printemps, on retrouvera des corps sous la neige », *Libération*, 2017

²⁴ Selon l'article 622 du CESEDA, ces actions peuvent entraîner jusqu'à cinq ans d'emprisonnement et 30.000 euros d'amende.

Pays d'origine et d'accueil des flux migratoires entre 1990 et 2015



Proportion de migrants, demandeurs d'asile et réfugiés dans le monde, en Europe et en France 2015



Les migrants sont des personnes qui vivent en dehors de leur pays de naissance. La plupart des migrants se déplacent volontairement pour des raisons liées à l'éducation, à l'emploi et à la famille. Cependant, certains migrants se déplacent uniquement pour éviter des poursuites ou des sanctions pour des motifs religieux ou politiques. Ces migrants se voient accorder le statut de réfugié par un autre pays si leur demande d'asile est acceptée. Par conséquent, chaque réfugié est un migrant, mais tous les migrants ne sont pas des réfugiés.

Cette visualisation présente les dernières données sur les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile dans le monde en 2015. Les Nations Unies estiment que 244 millions de Migrants internationaux vivaient en dehors de leur pays de naissance en 2015. 16,1 millions sont des réfugiés sous mandat du HCR et ont obtenu l'asile de leur pays d'accueil. Les réfugiés ont déjà terminé le processus de demande d'asile, qui prend souvent plus d'un an. Une grande partie des personnes arrivées en Europe en 2015 n'avaient pas le statut de réfugié à la fin de 2015 en raison du temps de traitement long. Le HCR estime que plus de 2 millions de demandes d'asile pour la première fois ont été déposées en 2015.

Ces cartes circulaires montrent les origines et les destinations des migrants internationaux, des réfugiés et des demandeurs d'asile à travers le monde. Elles permettent de se faire une idée des flux de migrants et de leur importance en les comparant les uns aux autres.

- Amérique Latine
- Amérique du Nord
- Afrique
- Europe
- Russie et pays de l'ex URSS
- Ouest de l'Asie (Yemen, Turquie, Syrie, Irak, Palestine, Liban...)
- Sud de l'Asie (Afghanistan, Pakistan, Inde...)
- Est de l'Asie (Corée, Japon, Chine...)
- Sud-Est de l'Asie (Vietnam, Thaïlande, Indonésie, Philippines...)
- Océanie

La figure du bénévole

Vendredi 28 avril 2017

J'appréhende un peu de retourner au Centre. Tout d'abord, Haider, le réfugié kurde à qui j'ai donné mon Facebook, me harcèle par téléphone et je n'ai pas envie de le revoir. Ensuite parce que j'ai rendez-vous avec Camille, la coordinatrice des bénévoles, et que je me demande si c'est une bonne idée : être bénévole ne risque-t-il pas de rendre difficilement compréhensible mon statut au sein du Centre auprès des migrants ? Vais-je pouvoir concilier bénévolat et étude de terrain ?

Enfin, parce que ma première visite dans les camps avait été assez fatigante : ne pas se sentir légitime d'être là, être mal à l'aise quant à mon statut dans ce Centre et à la perception que les gens en ont : suis-je une curieuse ? Une chercheuse ? Il y a aussi la pression ambiante que l'on peut sentir en tant que femme seule, sans contacts encore au sein du Centre, lâchée dans un milieu d'hommes en situation de précarité. La nécessité de vite placer les bonnes limites : être abordable pour ma recherche mais garder une certaine distance pour me protéger, moi en tant que femme, et protéger ma vie privée.

Malgré mon appréhension, la matinée se passe bien. Camille est abordable et sympathique, engagée dans son travail. Ma participation comme bénévole est très flexible : je viens quand je veux, le temps que je veux du moment que je m'inscris sur le Doodle qu'elle envoie chaque semaine. C'est du « bénévolat à la carte » me dit-elle en souriant. Je vois dans cette organisation une volonté de faciliter et fluidifier la participation des bénévoles qui deviennent des repères humains et sociaux pour les réfugiés. Camille nous a d'ailleurs expliqué que la fonction majeure du bénévole était d'être bienveillant, de rassurer, d'écouter, d'informer. Si je me sens libre d'organiser mon temps comme je le souhaite, je garde néanmoins en tête qu'il faut que je clarifie mon positionnement auprès de mes enquêtés : je ne suis pas seulement bénévole mais également chercheuse. Mon travail sera donc divisé en deux temps : bénévole pour voir le fonctionnement de l'intérieur et chercheuse pour les interviews et la prise de notes. Camille nous a rapidement expliqués, à trois autres personnes voulant travailler au Centre et moi-même, les missions des bénévoles. Une jeune fille de 18 ans, très jolie avec ses cheveux lâchés est présente. Elle ne semble pas avoir l'habitude de ce genre de milieu et je me dis qu'elle risque peut-être d'avoir quelques problèmes dans ce camp d'hommes seuls si elle ne fait pas attention aux signaux qu'elle envoie et ne veille pas à poser des limites.

Par exemple, Mohamed m'avait expliqué la dernière fois qu'il fallait veiller à s'en tenir aux poignées de mains avec les hébergés, si l'on commençait à faire la bise à l'un d'eux cela pouvait engendrer des situations gênantes de proximité, difficile à gérer par la suite. J'en avais déjà fait l'expérience en voyage ce qui m'a rapidement fait comprendre l'importance de garder une certaine distance pour se protéger, tout en aillant une attitude cordiale avec les personnes

rencontrées, rester ouvert tout en posant des limites indispensables. Je demande donc à Camille si elle a quelques conseils à nous donner en tant que femme dans un camp de réfugiés masculins, en me disant que ça sera peut être bénéfique pour cette jeune fille. Elle me répond : « *Je n'ai pas de conseils, chaque bénévole se débrouille pour trouver comment poser ses limites et pour savoir comment il travaille* ». Apprentissage par essais-erreurs, donc. Pas de formation, aussi accélérée soit-elle, sur la façon de travailler au camp, mais de simples directives : « *Vous pouvez bosser à la laverie, tout le protocole est marqué sur le panneau là. Vous pouvez aussi accompagner les réfugiés à l'hébergement, il faut leur montrer le pôle santé et les mener au bureau de l'îlot jaune...* ». Ces explications me paraissent assez légères, envoyer un nouveau bénévole travailler à la bulle sans lui donner « les armes » pour s'en sortir plutôt risqué. Combien de bénévoles femmes ont arrêté par manque de préparation pour affronter ce milieu ? Camille est dans son élément, cela doit couler de source pour elle, mais est-ce également le cas pour n'importe quel citoyen qui a voulu aider après avoir vu quelques images à la télé ?

Après cet entretien, Camille nous fait visiter le site, nous expliquant le rôle de chaque lieu et les missions que nous pouvons y mener. Ici les hébergés n'ont pas grand-chose à faire : ils naviguent sur internet, font leurs papiers, discutent, jouent au foot... C'est surtout une attente pleine d'incertitude pour savoir où ils vont être transférés. En plus de travailler à la laverie, d'aider dans les réfectoires et de les emmener jusqu'aux chambres qu'ils occuperont, les bénévoles ont également un rôle d'écoute, d'information, de soutien et d'animation. Les bénévoles que j'ai rencontrés aujourd'hui ont l'air de vraiment essayer de mettre à l'aise les migrants,

Selfie réalisé par Omid, jeune homme d'origine Afghane hébergé au Centre. Il le fait avec mon appareil photo qu'il tripote depuis dix minutes et dont il a visionné et commenté toutes les photos.

De gauche à droite : Wiliam, Chloé, Saeed, Omid, Waheed.

▼



de faire en sorte qu'ils se sentent bienvenus afin de contrebalancer un peu la violence de ce système d'orientation qui évoque un système de « tri ». J'apprends que de petites activités sont régulièrement organisées : du taekwondo, des cours de français, des ateliers peinture, des visites de Paris... Il apparaît par contre difficile de donner rendez-vous aux hébergés pour ces activités : jours qui se ressemblent tous, mauvaise visibilité de leur futur proche, perte des repères temporels et d'une structure de vie dite « normale ». Alors tout se fait sur le tas, ils ne savent jamais combien de participants ils auront pour une activité. Camille trouve que la vie au Centre « se passe très bien dans l'hébergement car il n'y a pas l'ambiance d'une prison ». Effectivement, si le système est violent, l'atmosphère dans le hangar où se situe l'hébergement, qu'on appelle « la Halle », est plutôt calme et sereine.

La Bulle, une structure d'accueil gonflable

J'essaie de trouver mes marques. C'est le matin alors il n'y a pas d'accueil de jour : l'ambiance est plus paisible, plus calme, beaucoup d'hébergés dorment encore. Je me sens enfin à l'aise d'aller partout grâce à mon chasuble de bénévole Emmaüs : cela m'ouvre les portes et me rend légitime à me déplacer au sein du Centre. Je passe la fin de matinée à essayer de comprendre le fonctionnement de la Bulle où se déroule les « évaluations » puis l'accueil de jour. Le matin, les travailleurs sociaux d'Emmaüs font entrer quelques dizaines de réfugiés, des hommes, sous la Bulle. Apparemment cette étape ne se passe généralement pas sans heurts. S'il y a des familles ou des femmes, elles entrent en priorité et seront installées dans une autre partie de la bulle. Des personnes de l'OFFI viennent alors expliquer le fonctionnement du Centre en français. Cela sera ensuite traduit en arabe et en Dari. Ils expliquent aussi ce qu'il se passera après. Que s'ils sont transférés dans un petit village il faut s'accrocher quelques mois, qu'ils pourront revenir à Paris après. Qu'ils n'ont le droit qu'à un transfert et que s'ils quittent le Centre d'hébergement où ils ont été envoyés ils ne

pourront pas avoir de place dans un autre parce que c'est la loi. Qu'ils ne sauront où ils seront transférés qu'une fois dans le bus. Que s'ils veulent être transférés avec des amis ils doivent le demander à un travailleur social qui l'inscrira dans leur dossier.

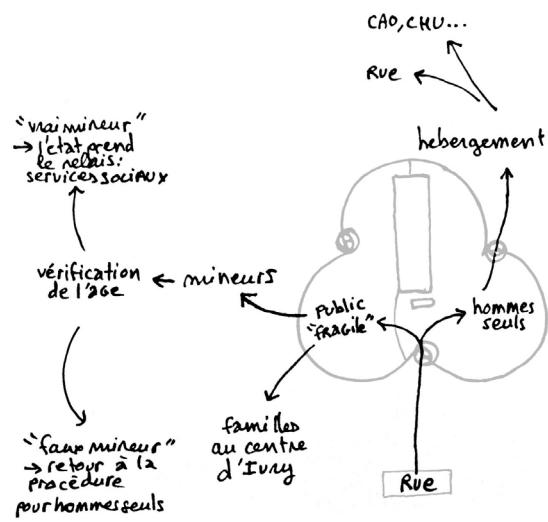
Après une longue attente, chacun sera reçu dans un des bureaux en préfabriqué pour passer son évaluation et avoir une place en hébergement. Lors des évaluations, les ASE et les personnes de l'OFFI doivent démêler le vrai du faux. Est-il vraiment mineur ? Est-elle vraiment réfugiée ou cherche-t-elle simplement à recevoir des aides supplémentaires ? Est-ce une vraie famille ou la femme est-elle payée pour accompagner

l'homme ? Il a un accent pakistanais, est-il vraiment Afghan comme il le dit ? Les ASE essaient également de repérer les passeurs et les membres de mafia ou les personnes faisant des trafics. Si leurs activités sont avérées, ils les feront sortir du Centre. A ce moment-là, les réfugiés s'engagent également à respecter les règles de vie du Centre et à faire leurs démarches administratives. Si un hébergé ne va pas à son rendez-vous à la préfecture ou s'il découche trois nuits de suite, il perd sa place et son lit est ré-attribué. Tout semble se faire dans le rush, les lits changent sans cesse d'occupant, le remplacement se fait en continu, de façon rapide. Cela m'évoque un tri postal. Lui on l'envoie à Marseille. Lui, dans un village paumé dans le nord. Comme des colis. Les départs et les entrées sont incessants, les séjours éclair, juste le temps de se reposer un peu. Il est difficile de créer des liens. Ce roulement cesse seulement le week-end : la préfecture « dort » alors le processus s'arrête durant deux jours : plus de transferts, plus d'entrées, plus de rendez-vous. Que des horaires de bureau soient appliqués au domaine de l'humanitaire et de l'urgence me semble un peu incohérent, comme si les réfugiés étaient des chiffres que l'on peut faire attendre dans la rue, dans le froid. Je remarque, néanmoins que si la gestion du flux migratoire de l'État est relativement violent, les travailleurs d'Emmaüs font un travail impressionnant et tentent d'accueillir au mieux ces hommes, d'adoucir leur parcours administratif.

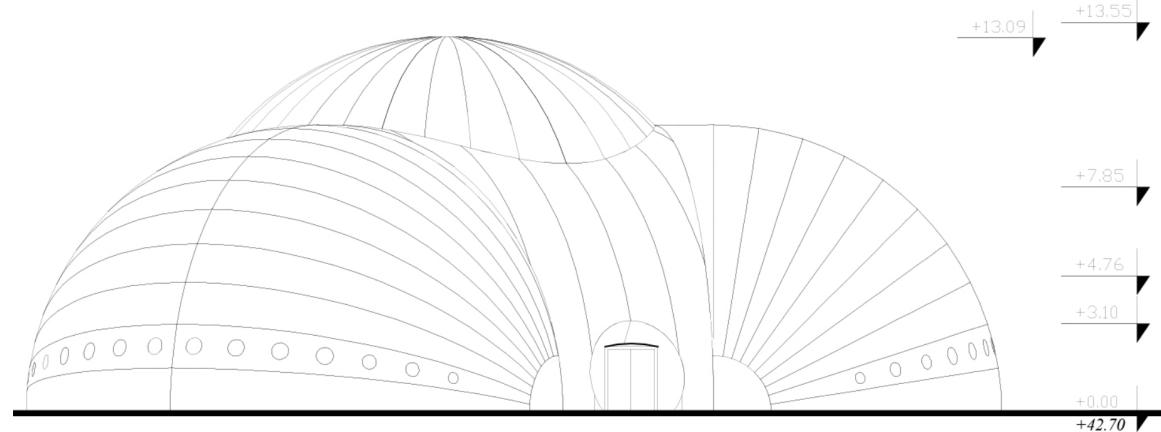
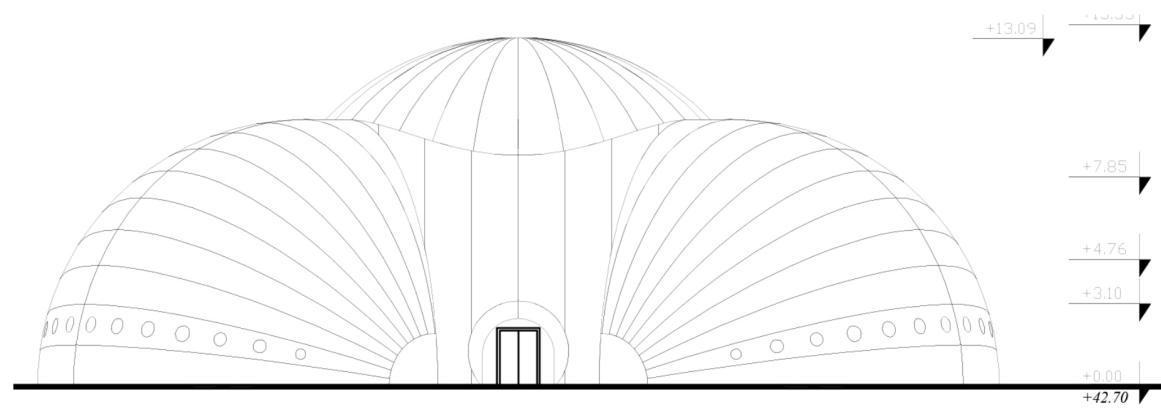
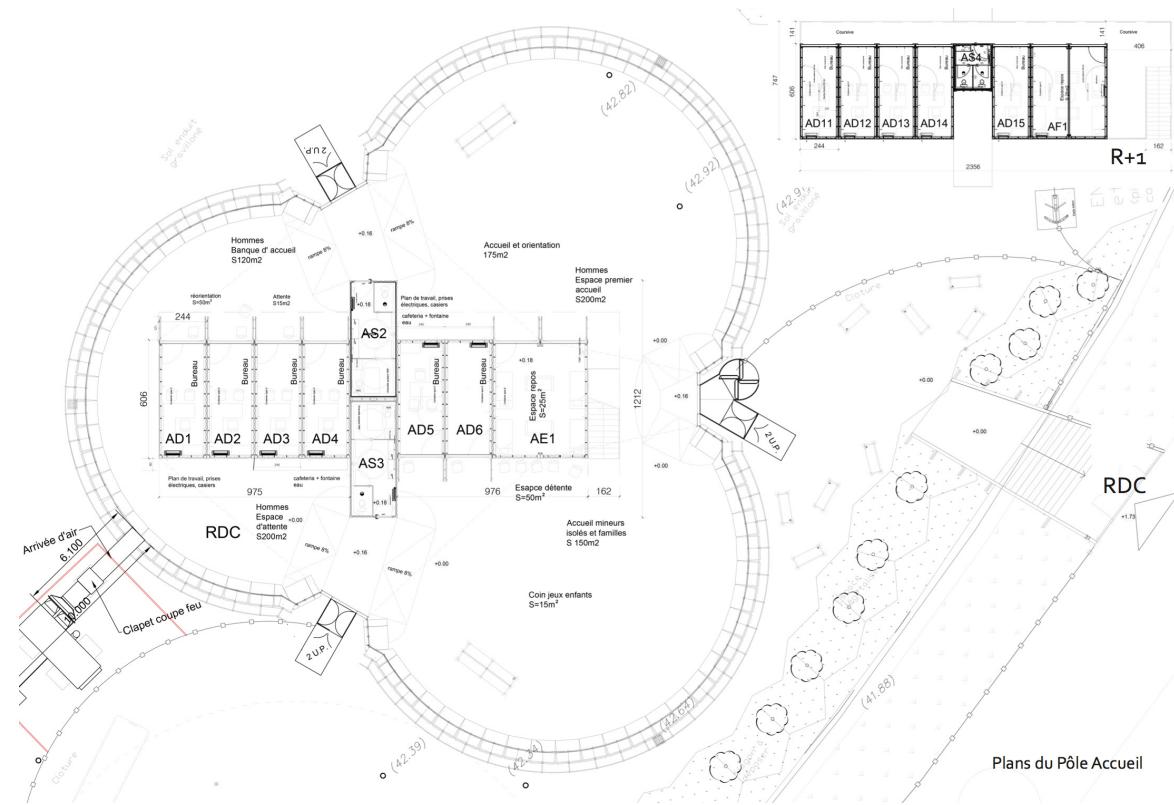
Assise sur une chaise dans la Bulle, près du vigile, je lève les yeux vers la toile tendue au-dessus de ma tête. Je réfléchis à l'idée d'un espace d'accueil gonflable. Cette solution a été choisie tout d'abord pour son coût et sa rapidité de mise en œuvre et démontage. Hans Walter Muller et Julien Beller avaient également la volonté d'en faire un signe urbain. La bulle est grande, colorée, à la forme bien reconnaissable, visible de loin. Je trouve très intéressante cette volonté de la part des architectes de ne pas « cacher » les migrants, de ne pas les voir comme un mal mais les revendiquer comme une force, d'assumer ce Centre aux yeux des riverains. La présence de la bulle a également un rôle d'enseigne, elle indique l'emplacement du Centre aux migrants. Je me pose néanmoins la question de la stigmatisation et de la connotation. La bulle rappelle le vocabulaire de formes et de couleurs du monde du cirque, du spectacle. Elle sort des codes établis des structures humanitaires d'urgence, souvent peu colorées, aseptisées, froides. La Bulle résonne, on s'y sent un peu comme dans le hall d'un aéroport. En même temps, son but n'est pas de s'y sentir comme à la maison. Le vaste espace permet de ne pas se sentir oppressé, on respire. Et il y fait lumineux.

En fin de journée j'ai pu régler par message mon problème avec Haider. J'ai pu lui expliquer qu'appeler une femme, même européenne, des dizaines de fois par jour, cela était du harcèlement. Je pense que son comportement est dû à une différence de culture, à la difficulté de savoir comment interagir avec une femme occidentale sur lesquelles beaucoup d'idées reçues circulent, sur les rapports homme/femme en Occident mais également au désœuvrement dans

Orientation des personnes dans la Bulle
en fonction de leur statut : mineurs,
femmes, couples ou familles, hommes
adultes.



lequel sont plongés les migrants et à leur besoin de reconstruire un réseau social autour d'eux, de communiquer. Il semble beaucoup s'en vouloir, s'excuse à plusieurs reprises, nous restons en bons termes.

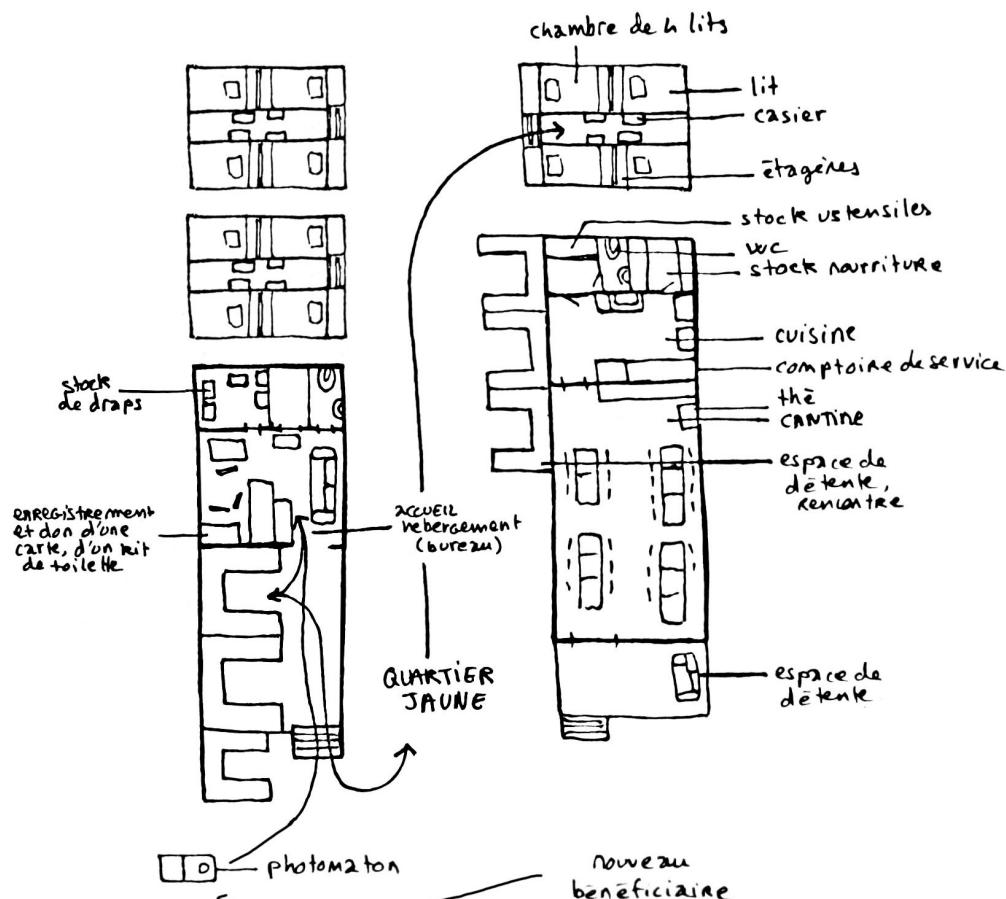


◀ Plans de la Bulle faisant office de sas d'entrée dans le Centre. À l'intérieur de la structure gonflable, des containers maritimes servent de bureaux où se déroulent les entretiens.

L'accueil à la « Halle »

Mardi 09 mai 2017

Premier jour en tant que bénévole. Je me présente à l'entrée avec mon chasuble sur lequel est inscrit « de la rue à la vie » et mon prénom, ajouté au marqueur noir par Camille. Aucune difficulté pour entrer. Je me sens légitime, je peux aller partout, c'est agréable. Après avoir déposé mes affaires chez Camille, celle-ci me confie à Chaïma, une cinquanteenaire marocaine bénévole, afin qu'elle m'explique ce que je peux faire et comment cela se passe. Nous accompagnons



Plan de l'entrée du « quartier jaune » : cuisine, réfectoire,

bureau où les nouveaux arrivants viennent chercher leur kit hygiène et leur carte, chambres.

vers la Halle, le hangar où a été construit l'hébergement, quelques nouveaux arrivants ayant fini leur évaluation.

Chaïma m'explique les différentes formalités à suivre avant de leur montrer leurs chambres : leur dire que si besoin ils peuvent passer au pôle santé, leur montrer où celui-ci se situe, aller chercher des jetons pour qu'ils puissent faire des photos d'identité, passer au bureau de l'îlot jaune pour échanger ces photos contre la carte colorée qui leur permettra d'aller et venir dans le Centre, récupérer un kit de toilette, une serviette de bain et des draps fournis par le Centre. L'accueil dans les chambres se veut similaire à celui qui serait pratiqué dans un hôtel : accueil le plus cordial possible de la part des bénévoles, nécessaire d'hygiène fourni, accompagnement jusqu'à la chambre. Camille avait d'ailleurs insisté sur l'importance de la cordialité lors de l'accueil d'un nouvel hébergé.

Je suis Chaïma lorsque celle-ci conduit quatre hommes d'origine érythréenne et soudanaise à la Halle. Dans le bureau de l'îlot jaune deux jeunes femmes à l'air décontracté s'occupent de remplir les cartes, du reggae comme fond sonore. La bonne humeur ambiante semble décontracter les quelques hommes qui attendent sur les banquettes en plastique jaune. Certains sont là depuis vingt minutes : il y a un problème dans la chambre qui leur a été attribuée, ils ne peuvent pas encore y aller. « Puces de lits ! » me souffle-t-on à l'oreille.

Chaïma récupère des jetons pour le photomaton et tend à l'une des jeunes femmes les quatre fiches des réfugiés pour que celle-ci remplisse quatre petites cartes colorées. Elle emmène ensuite les nouveaux arrivants prendre leur photos d'identité en leur parlant en français : « Viens ! Viens là ! On va prendre des photos ! ». Je ne comprends pas pourquoi elle n'utilise pas l'arabe qu'elle parle couramment. Quand l'un d'eux ne comprend pas assez rapidement elle le tire par la manche, affichant un air bourru. Certains rient de son air autoritaire, d'autres ont l'air désorienté voire paniqué et se laissent traîner. Je suppose que cette rudesse est engendrée par le besoin d'efficacité et le nombre de réfugiés à accompagner. De plus, je pense que Chaïma ne pense pas à leur expliquer des choses qui lui paraissent évidentes. Sa façon de travailler semble être devenue mécanique avec le temps, de plus en plus dénuée d'intérêt pour les gens qu'elle accueille. Chaque bénévole que je vois travailler aujourd'hui à sa propre manière de fonctionner. Par exemple certains changent les draps quand d'autres disent aux réfugiés de le faire eux-mêmes. L'accueil en est modifié. Parfois nous trouvons des lits avec plusieurs draps superposés, les anciens n'ayant jamais été enlevés. Cela s'explique par l'absence d'une réelle formation à l'accueil. Chacun travaille selon sa propre conception de l'hospitalité et interprète les missions du bénévole comme il le souhaite.

Chaïma m'explique comment me repérer dans l'espace : la halle est sur deux étages. L'hébergement est organisé en « îlots » qui font office de quartiers auxquels sont attribuées des couleurs. Il y a quatre îlots de cinquante personnes chacun à chaque étage. Quatre cents places disponibles donc. Chaque quartier prend la forme d'une rue dans laquelle on trouve des cabanons en bois faisant office de chambre pour quatre personnes, de sanitaires, de douches et de WC, d'un réfectoire, d'un espace de détente avec des banquettes et d'un bureau pour le travailleur social responsable de l'îlot. La Halle se veut organisée comme un village en rues et en quartiers avec des espaces de rencontre, des places publiques où se retrouver.

La signalétique est particulièrement efficace : en plus d'égayer les lieux, les codes couleurs rendent le repérage dans la Halle très facile et compréhensible par tout le monde quelle que soit sa culture. Ils permettent de désigner de façon simple les espaces : « the yellow Streets », « the green kitchen ». On retrouve ces codes couleurs à différents endroits : des lignes sur le sol, des dessins sur les murs,

les pictogrammes, les bâches des chambres, la tranche de chaque marche, les banquettes en échafaudage. Ces diverses interventions créent une ligne guide dans l'espace qui en plus d'avoir un rôle d'indicateur casse avec le côté insalubre de la Halle. L'atmosphère en est influencée, elle devient plus joyeuse et rassurante. Les pictogrammes aux lignes tremblantes indiquent le rôle des différents espaces sans avoir ce côté froid et aseptisé des pictogrammes que l'on trouve dans les lieux publics.

Service des repas

A midi, je pars aider au service du déjeuner dans un réfectoire. Dans la cuisine de l'îlot jaune je rencontre Petro, un Roumain d'une quarantaine d'années qui sert la nourriture. Il travaille ici depuis trois mois et à trois jours de repos tous les trois jours. Son français est parfois difficile à comprendre, son ton monotone. Il est sympa avec moi mais peu loquace avec les personnes à qui il sert les repas, les faisant même attendre pendant qu'il finit de me parler. Il ne leur offre pas un regard, pas un sourire, ne leur dit bonjour que si ceux-ci le saluent en premier. Cela me gêne, j'ai l'impression qu'il trouve ma compagnie plus intéressante que celle des hébergés, mettant alors en place une sorte de discrimination. Cette attitude désintéressée envers les hébergés semble découler du fait qu'il est ici pour gagner sa vie et non par conviction. La différence de langue joue également : Petro parle roumain et français, pas anglais. Il travaille généralement seul ou avec un bénévole et semble avoir besoin de s'épancher. Il me parle du hasard, du destin, des collègues avec qui il ne s'entend pas et qui critiquent son travail. Les rôles de chacun ne sont pas tout le temps bien définis et la hiérarchie parfois floue. Il m'a servi une dose plus grosse que celle donnée aux bénéficiaires.

J'ai pris mon déjeuner avec lui en cuisine, je ne me sentais pas encore assez dans mon élément pour me joindre aux migrants installés dans la cantine, la plupart mangeant mécaniquement, perdus dans leurs pensées. Ici, les hébergés n'ont pas la possibilité de cuisiner, un repas leur est servi trois fois par jour à la cantine de leur îlot. Ils ne choisissent donc pas ce qu'ils mangent, tout le monde est logé à la même enseigne.

Emmaüs fait attention aux particularités culturelles et religieuses des hébergés : la viande est forcément halal, beaucoup de thé et de sucre sont mis à disposition. Le personnel qui réchauffe les plats livrés par une entreprise de restauration collective est soumis à des normes d'hygiène importantes : gants, frigos nettoyés tous les jours, protocoles pour réchauffer les aliments...

Lorsqu'un hébergé arrive il doit présenter sa carte, Petro coche son nom sur une liste et lui sert un repas. Lors du service de nourriture il faut tout compter : deux cuillères de riz, trois bouts de viande... puis autant qu'ils veulent quand il y a du rab. C'est le cas aujourd'hui, je regarde un Somalien repartir avec quatre morceaux de pain. Petro lui tend l'assiette remplie par une grande fenêtre percée dans

la cloison en bois et un panneau, sur lequel sont affichés les heures de transfert, la carte des transports en commun parisiens et quelques autres informations, vient la fermer, en dehors des heures d'ouverture. Par les passages répétés des hébergés ici et la présence d'une fontaine d'eau chaude pour le thé, le réfectoire est devenu un lieu stratégique pour la transmission d'informations. Seul un hébergé du quartier jaune pourra manger au réfectoire du quartier jaune. Si cela est compréhensible pour des raisons de gestion des stocks de nourriture, cela crée également un certain isolement de certains hébergés qui ne peuvent pas manger avec leurs amis d'un autre îlot. Cela explique en partie nos trouvailles de plateaux de nourriture dans les chambres où ils se retrouvent entre eux pour partager un repas. Les bénévoles mangent avec les hébergés afin d'éviter l'isolement de certains et de tenter de recréer un lien social.

Certains mangent avec des couverts à l'occidentale, d'autre avec juste une cuillère et certain avec les mains comme dans leur pays. Après avoir mangé dans le réfectoire, chaque homme doit jeter ses détritus, rincer son assiette dans un saut d'eau et le poser devant Petro sur le comptoir. Celui-ci les mettra directement au lave-vaisselle. Dans cette cuisine, les appareils ménagers sont simples et grossiers. Si je pouvais associer une attitude à un lave-vaisselle, je dirais que celui-ci est bourru : gros boutons simples et dur à enclencher, esthétique brute et terne. Les assiettes sont en plastique pour éviter la casse, tenir plus longtemps, peut-être pour ne pas devenir une arme lors de potentielles bagarres mais également pour une question de prix. Dénormes frigos presque vides sont couverts de fiches rappelant les règles d'hygiène et les protocoles. La cuisine est simple, l'équipement basique : lave-vaisselle, évier, frigo, four, étagères avec quelques ustensiles.

Un membre de la sécurité est passé nous voir et m'a dragué sans aucune discréction, je me suis vaguement dit qu'il serait plus facile de travailler ici en portant une fausse alliance.

Constitution des kits d'hygiène

Le midi s'est passé de manière plutôt agréable à écouter le babilage léger de Petro. Jusqu'à ce que le karma se retourne contre moi. En me levant de ma chaise, une vis apparente s'est accrochée à mon pantalon et l'a déchiré au niveau de la fesse de façon très visible. Me voilà donc une fesse à l'air dans un réfectoire plein d'Afghans ! Ce n'est clairement pas la périple qui met le plus à l'aise le premier jour d'un travail en centre d'accueil pour réfugiés. Si cela m'a gênée, je l'ai néanmoins pris à la rigolade et me suis rendue au service laverie et distribution de vêtements du Centre où ils m'ont trouvé un nouveau pantalon, ouf ! C'est là que j'ai rencontré Anne-Marie qui s'occupait de la constitution des « kits hygiène ». D'une soixantaine d'années, elle semble dévouée à son travail, essaie de le faire bien, elle est cordiale et attentionnée, elle a ce petit quelque chose qui lui donne un air maternel. Elle m'explique comment constituer le kit : brosse



▲
Pictogrammes indiquant la laverie et les sanitaires.
Réalisés par Laure du Faï et Gonzague Lacombe, leur contour est irrégulier pour éviter l'effet froid et neutre des pictogrammes de lieux publics.



▲ Kit hygiène distribué aux nouveaux arrivants. Il n'est jamais constitué des mêmes éléments. ceux-ci varient en fonction des arrivages.

à dent, dentifrice, shampoing, deux rasoirs, des coton-tiges, du savon pour le corps, de la mousse à raser. Tout cela dans un petit sac en plastique qui craque souvent. Elle m'explique que la constitution des kits d'hygiène varie en fonction des arrivées de matériel. D'ailleurs ils ont récemment reçu plusieurs cartons de préservatifs qui laissent Anne-Marie perplexe : où est l'utilité de distribuer des préservatifs dans un camp de réfugiés uniquement masculins, à majorité musulmane, et où l'homosexualité n'est pas spécialement bien vue ? Il est assez fréquent de recevoir ce genre de dons un peu inappropriés et qui ne trouvent pas leur utilité. Anne-Marie m'explique également que beaucoup de réfugiés ne comprennent pas vraiment l'utilité d'un coton-tige, qu'ils s'en servent pour autre chose. On peut constater l'impact de la différence de culture sur l'utilisation de certains objets.

Accompagnement aux chambres

Rue Jaune : réfectoire à droite, chambres qui longent l'allée, sanitaires communs au fond. À chaque rue est associée une couleur.

▼

L'après midi, j'ai continué à amener les bénéficiaires jusqu'à leur chambre, essayant de discuter avec eux, de les mettre à l'aise. Cette étape me paraît décisive dans la perception que les hébergés auront du site, c'est à ce moment que le bénévole doit essayer de faire passer un sentiment d'hospitalité et de confiance. La plupart d'entre eux semblent très fort mentalement, déterminés à s'accrocher. Certains



parlent beaucoup de langues apprises dans les pays où ils ont tenté d'avoir des papiers mais n'ont reçu que des réponses négatives. Par exemple, un Afghan que j'ai rencontré me disait parler pachto, dari, finnois, anglais, allemand, un peu français. Ceux-là sont généralement à l'aise, comme habitués à être trimbalés d'un pays à l'autre et à s'adapter vite. D'autres ont l'air plus effrayés, incertains. Généralement ils ne parlent pas ou peu l'anglais alors j'essaie de les rassurer au mieux avec des sourires et des signes. La politique d'Emmaüs pour la constitution des chambres est d'assigner les lits de manière aléatoire afin d'éviter le communautarisme, de faire cohabiter différentes ethnies parfois très racistes les unes envers les autres. Ils souhaitent que les gens se mélangent au sein du Centre, s'adaptent à un pays où une multitude de cultures sont représentées. Si cela permet apparemment la diminution des bagarres inter-ethniques et encourage la tolérance et la cohabitation, cela a également un impact sur la sensation de sécurité que peuvent avoir certains individus au contact de personnes issues du même groupe ethnique. La dislocation de ces groupes génère momentanément une perte de leurs repères sociaux et linguistiques qui est parfois vécue comme une injustice. Régulièrement de nouveaux arrivants semblent désorientés, se plaignent et demandent à changer de chambre, ce qui leur est refusé. « Je veux changer de chambre ! Il y a un Noir dans le lit d'à côté ! » m'a dit aujourd'hui un Afghan. Parfois ils changent de chambre sans demander, ce qui crée des problèmes dans l'assignation des lits.

D'autres fois il est difficile de faire patienter tout un groupe pendant que l'on montre sa chambre à l'un d'eux. Les autres ont tendance à s'éparpiller pour trouver leur chambre par eux-mêmes.

C'est en accompagnant un groupe à l'hébergement que j'ai rencontré un jeune Afghan du nom de Saeed avec qui j'ai très vite sympathisé. Après lui avoir montré sa chambre, nous avons discuté un peu sur le pas de la porte. Il m'a montré ses gants de boxe, vieux et abîmés. Le plastique partait en lambeaux à certains endroits. Il semble beaucoup y tenir. Il me raconte avoir vu le cours de taekwondo au rez-de-chaussée et espère qu'il y a également des cours de boxe. Il a commencé la boxe anglaise en Allemagne où il est resté un an pour demander l'asile. Un vieux professeur les lui a offerts et l'a formé à cet art martial, expérience qui semble avoir beaucoup marqué Saeed. J'entends dans les intonations de sa voix le respect qu'il porte à cet homme qui a dû avoir un impact important dans son parcours migratoire. Il semble très attaché à ses gants, devenus la preuve de son appartenance à un groupe, un élément de reconnaissance, d'identité. Comme je fais également de la boxe nous avons rapidement sympathisé, heureux de ce point en commun. A la manière d'une communauté qui se crée autour d'une religion ou d'une culture, une passion ou une activité sont également les vecteurs de regroupements sociaux. Cela me rappelle lorsque j'ai été acceptée d'office dans la communauté des peintres de Pokhara lors de mon voyage au Népal, simplement parce que je dessinais. Un intérêt qui dépasse

les cultures, les langues, les nationalités. J'ai eu l'impression d'être devenue, au Centre, l'un des repères sociaux de Saeed par rapprochement de valeurs. En parlant de boxe, Saeed redevenait un jeune comme les autres, avec des préoccupations simples de jeune homme. Il m'a demandé où il pouvait acheter des straps, ces longues bandes de tissus que l'on enroule autour des mains avant de passer des gants de boxe. Il a perdu les siens en arrivant en France. Il m'a demandé si je pouvais lui en trouver et m'a dit qu'il me rembourserait. Renouveler son matériel de sport semble le raccrocher à une certaine normalité de vie. Je l'ai croisé à nouveau un peu plus tard avec un de ses amis, Omid. J'ai également accompagné un jeune Érythréen jusqu'à sa chambre, son anglais parfait et son attitude m'ont marqués. Il avait ce petit quelque chose de l'homme très intelligent et très cultivé.

En fin de journée j'ai retrouvé Haider. Nos relations vont mieux depuis que j'ai réussi à poser des limites. Nous nous sommes assis au soleil sur une des banquettes extérieures et je lui ai donné un cours de français.

Découverte du campement informel

Avant de prendre un tram, je passe par le camp sauvage. Des matelas et des tentes sont alignés à l'abri des échangeurs dans le bruit et la pollution. Une forte odeur d'urine flotte dans l'air. Deux jeunes Afghans jouent au criquet au bord de la route. Les hommes vivant là se sont organisés en groupements ethniques et linguistiques : les arabophones sur le boulevard Ney, les Afghans et pakistanais un peu plus bas, sous un échangeur.

Dans le camp des Africains, un homme se fait couper les cheveux et raser par un barbier de fortune. Ils ont improvisé un salon de coiffure sous le pont, sur une bande de terre de quelques mètres coincée entre deux routes bruyantes. Un miroir brisé, sûrement récupéré dans des encombrants trouvés sur un trottoir, a été déposé contre un des piliers métallique soutenant l'échangeur. L'homme qui se fait coiffer est assis sur un tabouret, un drap blanc lui couvre les épaules et le torse. Si l'installation semble simple en apparence, il y a une réelle volonté de reproduire un véritable salon de coiffure. Quelle utilité d'utiliser un drap comme blouse pour protéger ses vêtements des cheveux lorsque l'on vit à la rue sans possibilité de laver les dits vêtements ? Plus que dans un souci de propreté, l'utilisation du drap comme blouse répond à la volonté d'être professionnel même dans un milieu précaire. On peut également interpréter cela comme un protocole de soin, une habitude qui devient un rituel, un repère qui rassure. Cela me questionne également sur l'importance de l'image en société et sur l'entretien de soi. Même si le camp sauvage n'est qu'une suite de duvets déposés sur des cartons à même le sol et qu'aucun mur ne m'empêche de m'approcher, je sens que je suis chez eux, que j'approche de leur territoire. Je sens la limite non visible mais bien réelle entre l'espace public

de la rue et la portion qu'ils se sont appropriés et qui est devenu un espace intime, un chez-eux malgré la pauvreté des installations. On ne rentrerait pas dans la cabane d'un sans-abri, aussi sommaire et précaire soit-elle, sans y avoir été invité au préalable comme on ne viendrait pas s'asseoir sur le matelas d'un migrants que l'on ne connaît pas. Même dans l'habitat le plus précaire il y a la limite du privé, une ligne visible ou non qui délimite un territoire, une possession.

L'organisation du campement informel est diamétralement opposée à celle du Centre humanitaire.

Dans le premier, on note l'absence de moyens matériels et de lieux d'hygiène mais une possibilité d'organisation libre, un regroupement par groupes ethniques permettant la mise en place de repères sociaux. Dans le second est mis à disposition tout le nécessaire vital mais la vie y est cadrée, les réfugiés doivent se laisser guider, contrôler et sont séparés de leurs groupes ethniques, leur environnement social déconstruit momentanément. Le monde de « l'extérieur » et celui de « l'intérieur » semblent se compléter et les migrants passent de l'un à l'autre pour trouver ce dont ils ont besoin. Liberté d'organisation dans l'un, nécessité de se laisser guider dans l'autre. Absence de moyens matériels et de lieux d'hygiène et organisation en communauté pour la sécurité dans le premier, structure et matériel à disposition mais impossibilité de s'approprier l'espace dans le deuxième.

Je prends mon tram. Les Africains assis sur les barrières longeant les rails regardent le véhicule passer devant eux sans vraiment le voir. Pourquoi ont-ils posé leur tente au milieu d'un carrefour et non dans une forêt qui apporterait plus d'intimité et de tranquillité ? Parce qu'ils souhaitent rester en ville : pour les relais communautaires, les réseaux. Pour tenter d'entrer dans le Centre humanitaire et profiter de l'accueil de jour. Pour profiter des services de la ville, de l'aide des associations. Pour tenter de trouver du travail au black.....

Un homme téléphone dans le campement informel qui longe le boulevard Ney, coté africains et arabophones. Les migrants n'ayant pas de tente se concentrent sous l'échangeur pour s'abriter.



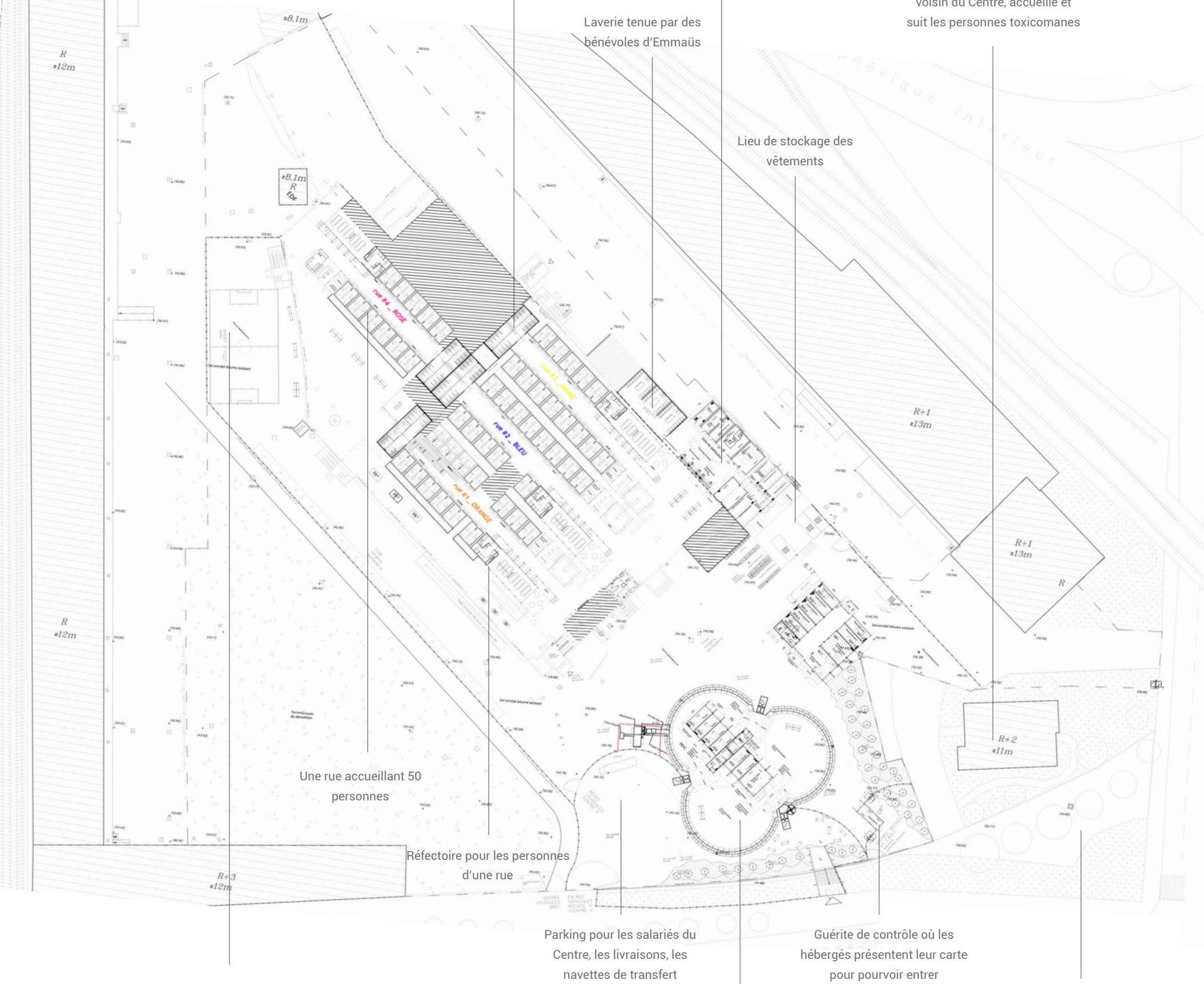
Plan du Centre d'accueil de la Chapelle situé dans un ancien hangar, entre les lignes ferroviaires.

Containers maritimes faisant office de sanitaires. Chaque rue comporte son espace d'hygiène.

Magasin tenu par des bénévoles d'Utopia 56

Caarud

Cette structure, plus proche voisin du Centre, accueille et suit les personnes toxicomanes



Terrain de sport pour les hébergés comportant un terrain de foot, des machines de musculation, des tables de ping-pong et des baby-forts. Parfois, un filet de volet y est également tendu.

Parking pour les salariés du Centre, les livraisons, les navettes de transfert

La Bulle où sont accueillis les nouveaux arrivants pour avoir une place à l'hébergement lors de l'entrée du matin ou des informations et un thé l'après-midi.

Campement informel de la file d'attente.

Besoins physiques et psychiques : quelle priorité dans l'accueil des migrants ?

Les besoins fondamentaux de l'être humain

Lors de la mise en place d'un centre d'accueil ou d'un camp pour migrants, la question des besoins à prendre en compte s'exprime selon plusieurs axes. Premièrement, quels sont les besoins pour réaliser les missions et atteindre les objectifs assignés au dispositif ? Deuxièmement, quels sont les besoins en terme d'organisation et de financement pour mener à bien ces missions ? Et enfin, quels sont les besoins des bénéficiaires eux-mêmes ? Cette dernière question n'est pas si triviale et chaque acteur du système d'accueil des populations migrantes l'envisage différemment selon le rôle qu'il tient dans le dispositif. Les pouvoirs publics sont avant tout intéressés par la satisfaction des « besoins primaires » : il est de leur responsabilité de fournir aux migrants un toit, un repas et les moyens d'une hygiène minimale. Pour les associations mandataires chargées de faire fonctionner les camps et centres, la question de ces besoins primaires est acquise et se pose surtout en termes organisationnels et leur questionnement porte plutôt sur les besoins dits « secondaires », notamment les besoins de sécurité et d'un minimum de bien-être. Enfin, pour les associations non-mandatées et les personnes de la société civil qui viennent renforcer le dispositif par leurs actions, la question du besoin des migrants se pose de manière beaucoup plus large et plus individualisée : maîtrise minimum de la langue, compression des codes sociaux, restauration de la confiance, etc...

Dans la pratique, comme nous allons le détailler dans les paragraphes suivants, les besoins primaires, secondaires et tertiaires s'entremêlent et c'est bien la raison pour laquelle pouvoirs publics, associations mandataires et non-mandataires s'efforcent

de travailler main dans la main. Dans les camps informels, c'est souvent la société civile (les collectifs citoyens, voisins, etc..) qui tentent de prendre en charge l'ensemble des besoins primaires, secondaires et tertiaires.

Quels sont réellement les besoins d'une personne migrante et sur quels points a-t-elle véritablement besoin d'aide ? Existe-t'il réellement une hiérarchie dans les besoins ? Assouvir les besoins « primaires » est-il suffisant ?

La question des besoins et de leur prise en compte à été beaucoup théorisée, je présenterai ci-dessous deux théories de références, la pyramide de Maslow et la théorie des deux facteurs de Frederick Herzberg, ainsi qu'une théorie alternative conçue par l'architecte Cyrille Hanappe, spécialiste de l'architecture d'urgence. Je questionnerai ces trois théories dans le contexte particulier de l'hébergement des migrants.

La pyramide de Maslow

En 1970, Abraham Maslow élabore une théorie sur la hiérarchie des besoins. Celle-ci est, selon lui, universelle. Il y dégage des besoins physiques mais également psychiques qu'il classe sous forme de pyramide : il faut que le besoin à la base de la pyramide soit satisfait pour passer au suivant. Selon sa théorie, une personne démunie de tout est capable de mettre en péril sa vie pour se nourrir : les besoins physiologiques ont plus d'importance que les besoins de sécurité. Maslow part donc du principe que si tous ces besoins sont continuellement présents, certains se font sentir plus que d'autres.

Il remarque néanmoins une certaine progressivité dans le passage d'un échelon à un autre. Il explique

que « *L'émergence (d'un nouveau besoin) n'est pas un phénomène soudain mais plutôt une émergence lente et graduelle à partir du néant. Par exemple, si le besoin primaire A est seulement satisfait à 10 %, alors le besoin B ne sera pas visible du tout. Pourtant, si le besoin A est satisfait à 25 %, le besoin B peut apparaître à 5 %, si le besoin A est satisfait à 75 % le besoin B peut apparaître complètement et ainsi de suite.* »¹

Les pouvoirs publics semblent privilégier les besoins qu'Abraham Maslow juge fondamentaux et suivre le schéma de la pyramide, c'est-à-dire d'abord répondre aux besoins physiques : manger, boire, dormir... Ils sont dans une situation d'urgence où il s'agit de gérer un flux dans sa globalité et de subvenir aux besoins vitaux des individus. Considérant les migrants dans une situation transitoire et temporaire, les besoins d'appartenance, d'estime et d'accomplissement de soi ne semblent pas être pris en compte dans la politique de gestion globale de ces flux.



Pyramide des besoins de Maslow

La théorie des deux facteurs de Frederick Herzberg

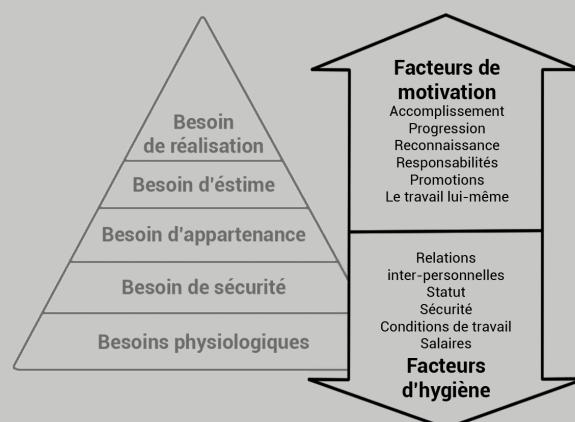
Le système d'accueil français s'évertue d'abord à répondre aux besoins primaires. Pourtant, lors de l'étude de terrain menée à la Chapelle, il est devenu évident que cette hiérarchie ne s'applique pas correctement à chacun. Par exemple, beaucoup de réfugiés sont transférés dans des CAO (Centre d'Accueil et d'Orientation) en province : ils y sont logés, nourris, soignés.

Malgré cela, bon nombre d'entre eux quittent ces lieux d'accueil, trop affectés par l'isolement social et affectif ou par le désœuvrement, probablement lié à l'illisibilité des perspectives d'avenir et à la sensation de cantonnement dans un huis-clos régional. Ils ont préféré retourner à une vie dans les rues de Paris, rendant plus difficile de subvenir à leurs besoins physiques mais leur permettant de se rapprocher de

leurs relais communautaires, de leurs amis, d'activités, d'un potentiel travail. C'est également le manque d'opportunités pour l'avenir qui les fait se rediriger vers les rues de Paris : ils préfèrent rester plus longtemps en situation de grande précarité si cela leur permet d'augmenter leur chances d'un meilleur accomplissement de soi dans l'avenir. Le besoin d'accomplissement de soi et d'appartenance est alors privilégié au détriment des besoins physiques. Certains migrants expliquent parfois préférer être à la rue avec leurs amis, que seul, en sécurité dans un centre.

Dans la théorie des deux facteurs, Frederick Herzberg² explique la cohabitation de deux besoins contradictoires : l'homme ressent le besoin d'échapper aux inconvénients dus à son milieu de vie, besoin qui cohabite avec son aspiration au développement par ses accomplissements. Il dégage cinq facteurs de satisfaction : l'accomplissement, la reconnaissance de l'accomplissement, le travail lui-même, la responsabilité, la progression sociale. Les facteurs de mécontentement touchent plus à l'environnement qu'aux relations entre les hommes : la politique du milieu, le fonctionnement de l'administration, les conditions de vie... La théorie des deux facteurs a été conçue par Frederick Herzberg dans le contexte du monde du travail mais elle paraît tout à fait pertinente dans celui de l'accueil migratoire. Elle explique en effet un certain nombre de comportements qui peuvent sembler irrationnels de prime abord comme, notamment, le renoncement à la sécurité et la satisfaction des besoins vitaux qu'offrent les camps.

On observe, lorsque l'on vit au quotidien avec les migrants, cette tension qui existe entre la nécessité de satisfaire les besoins vitaux, ici et maintenant, et celle de la projection dans l'avenir et de l'accomplissement personnel.



Pyramide de Maslow versus théorie des deux facteurs de Frederick Herzberg

Effectivement, dans le Centre de la Chapelle, les migrants y vivant tentent de trouver une réponse à la fois à leurs besoins dits « vitaux » mais également à leurs besoins d'accomplissement de soi, de progression, d'autonomie. S'ils répondent aux premiers dans le Centre officiel, ils vont chercher les seconds dans le campement informel où l'organisation sociale se fait plus librement. A l'inverse, les habitants du camp sauvage tentent de mettre en place des « réseaux » pour pouvoir également bénéficier des services offerts par la structure officielle.

Il convient néanmoins de noter que si, pour les accueillis, l'atteinte des objectifs migratoires qu'ils se sont fixés, l'accomplissement personnel, le besoin de faire société prime parfois sur les besoins de sécurité ou d'hygiène par exemple, chez les accueillants les priorités peuvent être inversées. Pour ces derniers, il faut satisfaire prioritairement les besoins primaires (survivre) puis secondaires (vivre) et éventuellement tertiaires (vivre bien) dans un souci de responsabilité envers les individus présents sur le territoire.

La vision de Cyrille Hanappe

Pour Cyrille Hanappe, architecte spécialisé dans l'architecture d'urgence, il est nécessaire de répondre simultanément à tous les besoins. Il travaille depuis quelques dizaines d'années sur la problématique des camps de réfugiés et des bidonvilles. Pour lui, les camps ont longtemps été considérés comme des non-lieux³ alors qu'ils s'inscrivent le plus souvent dans la durée (par exemple, le camp de Zaatri en Jordanie ne figure pas sur les cartes officielles alors que, par sa population - 79000 habitants en 2016, il constitue la deuxième ville du pays). Les campements temporaires font, momentanément ou durablement, partie de nos villes et doivent donc être, dès leur naissance, considérés comme tels.

Pour Cyrille Hanappe, subvenir simultanément à tous les besoins des réfugiés est nécessaire. C'est par les réponses apportées aux besoins sociaux, économiques et écologiques qu'une ville ou un campement sera plus ou moins viable, vivable et équitable et donc, au final, durable. Les besoins assouvis dans un camp sauvage, où les besoins vitaux sont difficiles à contenter mais où l'organisation sociale est plus libre, ne le sont pas dans un camp institutionnel, où le cadre organisationnel infantilise souvent les individus et les empêche de s'accomplir, et inversement.

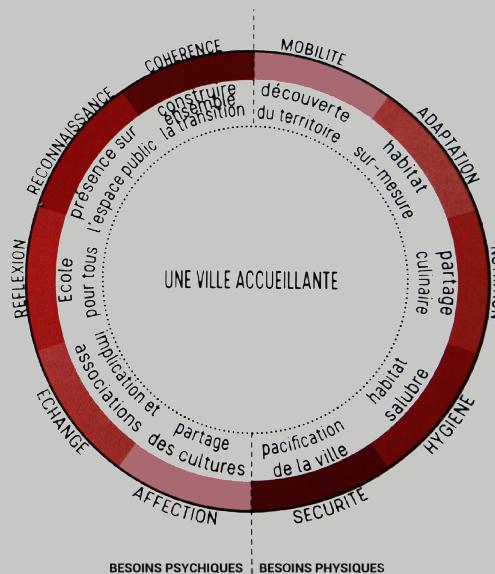
Sur l'exemple de la jungle de Calais, Cyrille Hanappe explique : « À Calais, seules deux options se sont développées, et de manière caricaturale : soit le « camp

des conteneurs », où tout le monde est géré comme un numéro; soit le bidonville, qui a de grandes qualités urbaines et spatiales, mais qui souffre de l'absence de droit commun »⁴



Il a donc travaillé à l'élaboration d'un diagramme des besoins plus adapté à la situation des personnes vivant dans des camps de migrants. Tous les besoins, aussi bien psychiques que physiques, y ont la même importance et doivent être traités simultanément pour permettre le bien être des habitants.

Ce schéma, inspiré du Cercle de Stevenson et réalisé par Cyrille Hanappe, n'a pas encore été rendu public mais lui-même s'en sert pour évaluer les réponses de différentes structures d'accueil aux besoins des personnes accueillies.⁵



▲
La Jungle de Calais, à droite le campement officiel et à gauche le campement sauvage. 2016.
(Photo: Charles Platiau—Reuters)

³ **Marc Augé,**
Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité, La Librairie du XXe siècle, Seuil

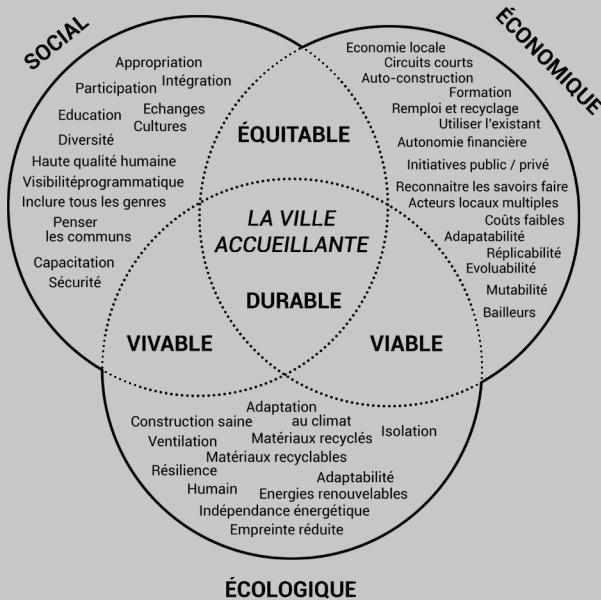
Le principe de non-lieux a été développé par l'anthropologue Marc Augé. Il considère que les camps de réfugiés sont souvent des « non-lieux », des lieux dans lesquels l'homme ne vit pas et ne s'approprie pas l'espace mais avec lequel il a plutôt une relation de consommation.

⁴ **Ivan Jablonka**, « Les camps de réfugiés sont là pour rester », Entretien avec Cyrille Hanappe, *La vie des idées*, 30 septembre 2016

⁵ **Cyrille Hanappe**, Interview disponible en annexe

Cyrille Hanappe, ►

Schéma « La ville accueillante »



Quelle réponse aux besoins des migrants dans le Centre d'Orientation de la Chapelle ?

Pour la mise en place du Centre d'accueil des primo-arrivants de la Chapelle, l'architecte du camp Julien Beller et Emmaüs Solidarité, soutenus par la Mairie de Paris, ont tenté de répondre aux besoins aussi bien physiques que psychiques, jouant avec la réglementation et les attentes des commanditaires. Le Centre de la Chapelle a été le support d'expérimentations en matière d'accueil et d'architecture et se caractérise par une tentative de prendre en compte d'une manière la plus globale possible les besoins primaires et secondaires. Le camp n'ayant vocation à héberger les migrants qu'une dizaine de jours en attendant leur orientation, la question des besoins tertiaires, relatifs à l'épanouissement personnel, était hors champ des préoccupations.

Pour Julien Beller, l'enjeu et la difficulté d'un tel projet est de répondre de la manière la plus pertinente possible aux besoins physiques et psychiques de personnes aux parcours très divers et parfois traumatisques, à la culture et aux codes très différents. Pour lui, il ne suffit pas de loger et nourrir des individus mais également de leur permettre de se retrouver, de se rencontrer, de « comprendre » pour pouvoir mieux rebondir : « *Il y a des gens qui (...) arrivent et ne connaissent pas les règles du jeu, ici, en France. Parce qu'ils débarquent il faut leur permettre de comprendre où ils arrivent et ce qui leur arrive. Il faut qu'ils puissent se reposer et qu'ils se sentent un minimum accueillis. Pour être accueillis il faut qu'ils puissent dormir, manger, être compris, et se retrouver dans leur communauté pour* ».

*se passer les bons tuyaux. Qu'ils puissent également se rencontrer avec la communauté au sens large, c'est-à-dire la communauté française. L'enjeu est donc de faire du logement, de faire des espaces de convivialité, de faire des espaces de rencontre avec le tissu associatif. Il faut mettre en place un dispositif qui réponde aux besoins de beaucoup de gens, à ceux des cent personnes qui débarquent tous les jours à Paris en disant « c'est quoi la France ? Est-ce qu'on peut être accueilli ? » mais aussi à ceux qui disent « Est-ce qu'on peut au moins faire une pause dans notre parcours ? Est-ce qu'on peut au moins rester quelques années ? Est-ce qu'on peut s'intégrer ici ? » explique-t-il.*⁶

L'architecte et son équipe ont donc pensé le Centre comme un endroit se voulant hospitalier (ouvert, coloré, où il est facile de se diriger), permettant les rassemblements et la cohabitation harmonieuse (places publiques) et une certaine notion d'intimité (petites chambres, organisation en rues...).

Julien Beller a veillé, avec son équipe, à porter une attention toute particulière à la diversité des codes culturels et sociaux dans la conception des espaces. Il explique : « *On a travaillé l'espace intime qu'est le lit jusqu'à la place publique qui est dehors, avoir une diversité de type d'espaces où on peut se rencontrer, où on peut vivre, où on peut avoir toutes les activités nécessaires pendant la journée. On a donc essayé avec des moyens légers, temporaires, mobiles, de répondre au maximum de besoins de ces gens qui arrivent. Même si les premiers besoins sont essentiels, ce besoin de se rencontrer l'est aussi.* »⁷

Dans sa gestion du Centre, l'association Emmaüs Solidarité a conçu une gamme de services visant à favoriser le bien-être et la re-socialisation afin d'insuffler une dynamique de rencontre, de partage, de découverte : activités sportives et culturelles, repas collectifs, cours de français, repas collectifs...

Dans l'organisation du Centre de la Chapelle, on retrouve la tension qui est caractéristique de la problématique d'accueil des migrants, entre éthique de responsabilité et éthique de conviction : la nécessité d'assurer les missions confiées par les pouvoirs publics avec ses contraintes financières, organisationnelles et réglementaires d'un côté et la volonté d'apporter aux personnes accueillies des réponses adaptées à leurs besoins. Tout l'enjeu est donc d'obtenir le meilleur compromis entre le besoin des accueillis et les contraintes des accueillants. Certains dispositifs qui permettraient le mieux-être des migrants et leur autonomisation leur sont refusés en raison du problème de responsabilité qu'ils posent

⁶ Julien Beller, Interview disponible en annexe

⁷ Julien Beller, Ibid.

⁸ Max WEBER, *Le savant et le politique*, Plon, 10/18, Paris 1995.

⁹ Émilie Aubry, « Migrants, réfugiés : quelle politique ? », *France Culture, Esprit public*, 24 décembre 2017

pour l'accueillant : impossibilité de faire la cuisine pour éviter les problèmes sanitaires et les risques d'incendie, absence de lieux de culte dans un souci de laïcité et d'évitement des tensions religieuses, impossibilité de faire sa lessive soi-même pour préserver le matériel, etc...

La prise en compte des besoins : entre éthique de conviction et éthique de responsabilité

La prise en compte du besoin des migrants est source de problèmes récurrents dont les médias ce font régulièrement l'écho, à la fois pour informer des conditions indignes dans lesquelles ces personnes sont parfois traitées et des troubles à l'ordre public que génère, par exemple, l'installation d'un camp sauvage.

On a souvent l'impression que les pouvoirs publics ne mettent pas en œuvre les moyens nécessaires pour une bonne prise en charge des migrants. Par exemple, il a fallu des mois et la pression de plusieurs associations pour que la Mairie de Paris accepte d'installer des toilettes et des points d'eau dans le campement informel de la Chapelle. Ceci en nombre très insuffisant puisque seulement quatre toilettes et deux points d'eau ont été installés pour des centaines d'hommes, et aucune cabine de douche. La non réponse aux besoins est parfois un levier pour orienter les flux de personnes. Cet exemple est représentatif du positionnement actuel des pouvoirs publics en France : le minimum par devoir moral mais pas plus, pour éviter que se pérennise un camp informel. A cela s'ajoute une pression policière constante et des démantèlements réguliers qui empêchent toute fixation des populations migrantes.

Si on comprend bien la logique sous-jacente et la nécessité de préserver l'ordre public et le cadre de vie des riverains, cette position a pour conséquence de disséminer les personnes migrantes dans la ville, rendant dès lors le travail d'accompagnement des associations quasiment impossible et donnant lieu à des scènes difficilement soutenables (situation de grande misère et de désarroi).

L'État oscille entre un discours humaniste et un discours sécuritaire. Les politiques publiques oscillent, dans leur réponse aux besoins, entre accueil et non-accueil. Pourquoi ?

Cette « schizophrénie » trouve son explication dans une théorie conçue par Max Weber, économiste et

sociologue allemand du début du XXe siècle, où il explique la nécessité d'articuler « éthique de conviction » et « éthique de responsabilité » pour mettre en œuvre une politique à la fois fidèle à nos valeurs et compatible avec le réel.⁸ En effet, l'éthique de conviction voudrait que tout soit mis en œuvre pour accueillir les migrants dans des conditions idéales et l'éthique de responsabilité voudrait que l'accueil des migrants n'engendre aucune conséquence néfaste pour les populations accueillantes.

Toute la complexité étant précisément de trouver un équilibre entre ces deux éthiques.

Comme le dit le philosophe François-Xavier Bellamy, « *l'action politique n'est morale que quand elle accepte cette tension tragique entre les principes et les conséquences, entre l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité* ».⁹

Ce filtre paraît très intéressant pour expliquer les tensions qui existent dans la politique d'accueil des migrants et les conflits récurrents entre les différents acteurs qui la mettent en œuvre.

Quelle que soit leur place dans le dispositif d'accueil des migrants, tous les acteurs sont confrontés à ce dilemme : politiques, services de l'immigration, force de l'ordre, associations, etc... Face à ce conflit moral, le philosophe Henri Bergson nous fournit une piste : « *Il faut penser en homme d'action et agir en homme de pensée* ».¹⁰

Il faut néanmoins accepter que tous les intervenants n'ont pas les mêmes objectifs ni la même responsabilité mais qu'ils doivent travailler ensemble pour formuler une réponse satisfaisante aux besoins des migrants. Cela suppose la recherche de compromis et le renoncement à l'idée d'une « solution idéale ».

Julien Beller, revenant sur la mise en place du Centre de la Chapelle, expliquait :

« *Il y a forcément un consensus parce qu'il y a plein de forces en présence. Entre le ministère de l'Intérieur et Utopia 56 c'est pas tout à fait les mêmes enjeux ! On a plein de gens comme ça qui veulent l'accueil pour tous. D'autres qui veulent une ville sécurisée. D'autres qui veulent une ville gérée. D'autres qui gèrent des contraintes urbaines. Tout l'enjeu du projet c'était d'arriver à travailler avec toutes ces contraintes* ».

¹⁰ BERGSON Henri, ROBINET André, *Mélanges*, éd. PUF, 1972

Démantèlement

Jeudi 11 mai 2017

J'arrive porte de la Chapelle vers 11h. De la fenêtre de mon tram je scrute les trottoirs. Plus rien. Plus de tentes, plus de réfugiés. Des détritus, partout. Seuls quelques hommes d'origine africaine déambulent parmi les restes du campement informel, le regard perdu. Je croise un policier et le questionne. Il y a eu un démantèlement ce matin à 6h : le faire aussi tôt permet d'éviter de bloquer le gros du trafic, d'être moins visible pour les riverains et de pouvoir réunir tous les réfugiés qui seraient partis en vadrouille plus tard dans la journée. Je n'étais pas au courant, je n'ai reçu aucune informations par Emmaüs. Camille avait déjà évoqué le fait que dans ces moments-là, ils voulaient éviter un maximum que des « touristes », des « curieux » viennent assister au démantèlement. Très peu de communication avant l'évacuation et une sur-médiatisation après. Pourtant je suppose qu'Emmaüs a besoin de bénévoles pendant ce genre de chose, pour distribuer du thé et informer les migrants. Alors pourquoi ne suis-je pas au courant ? Ma recherche de terrain me fait-elle passer à leurs yeux pour une curieuse ? Je me questionne : où s'arrête la recherche et où commence le voyeurisme, la fascination pour la misère ? Je me sens un peu mal, entre déception de n'avoir pu être présente et culpabilité de me sentir trop curieuse.

Une multitude de questions défilent dans ma tête. Comment se passe un démantèlement ? Quel est le protocole d'expulsion des migrants vivants là ? Que font-ils de leurs tentes ? Ont-ils été surpris dans leur sommeil ? Les policiers ne sont pas très loquaces.

Je traverse le carrefour et arrive devant les barrières de sécurité bloquant l'entrée du Centre. Trois policiers y filtrent les entrées. Je questionne un jeune homme aux cheveux blonds et à la mâchoire carrée de leur équipe sur le démantèlement qui a eu lieu quelques heures plus tôt. Il m'explique que c'était une autre équipe, que lui n'était pas là et n'est pas au courant. « De tout façon on est toujours les derniers au courant ! » me dit-il. « Une fois j'ai participé à l'encadrement de la mise à l'abri de réfugiés un 26 décembre. Nous aussi, on a eu froid mais on ne nous a pas donné de café. On l'a demandé gentiment pourtant et puis on ne demandait pas celui de George Clooney hein ! » me raconte-il. Le café, attention aussi simple soit-elle apporte un soutien non négligeable lors de ces interventions : il s'inscrit dans un accompagnement se souciant un minimum du bien-être des réfugiés, devenant alors comme un symbole du soutien que les travailleurs sociaux tentent d'apporter. Le policier avec qui je discute semble avoir l'habitude d'être critiqué et vu comme un outil de répression, il essaye de m'expliquer la position pas toujours facile des policiers dans ce genre d'intervention. Ce policier et son collègue sont plutôt loquaces, ils semblent avoir envie de s'épancher mais aussi de discuter pour passer le temps. Ils me questionnent sur mes études, se demandent comment j'ai commencé à travailler là.

Je passe le tourniquet de sécurité après avoir brandi devant

le vigile mon chasuble Emmaüs, mon laissez-passer. Besoin d'aide à la Bulle. Je conduis les nouveaux arrivants jusqu'à leurs chambres après les avoir aidés avec les différentes formalités pour obtenir la carte colorée qui leur servira de carte d'identité au Centre. C'est une étape importante, un véritable travail d'accueil et de mise en confiance. Un ASE me raconte un peu le démantèlement sans trop s'étendre. Les migrants avaient été prévenus, pourtant les policiers ont tout de même dû les réveiller. Les travailleurs sociaux ont servi des petits déjeuners. Je suppose qu'ils ont eu un rôle de médiation important visant à minimiser la résistance et la violence entre forces de l'ordre et réfugiés. Apparemment cela s'est plutôt bien déroulé. Les migrants ont été envoyés par bus dans des gymnases où ils resteront le temps que des places se libèrent dans des CAO. En tout, 350 fonctionnaires de police, 1609 réfugiés « mis à l'abri » dont 75 « vulnérables ». Ils avaient prévu la mise à l'abri de 800 personnes... comment sont-ils alors arrivés à 1609 personnes ? Apparemment, dans la pagaille, ils n'ont pas le temps de voir qui a déjà eu un transfert ou non et mettent tout le monde à l'abri. Ceux qui ne sont pas heureux du lieu de leur premier transfert sont donc prévenus par leurs amis et remontent à Paris pour tenter d'en avoir un deuxième lors du démantèlement. Une façon comme une autre de contourner le système.

Les services de nettoyage de la ville de Paris sont passés après le démantèlement, effaçant toute trace de l'ancien campement informel. Seul un homme qui n'est pas monté dans un bus de transfert est visible, assis sur un rocher.

▼



Cent vingt personnes hébergées dans le Centre humanitaire ont également été envoyées en province. Cent vingt nouveaux réfugiés du camp sauvage sont donc entrés ce matin sous la bulle pour avoir leur évaluation puis une place à l'hébergement. C'est rare qu'il y ait autant d'entrées en une seule matinée... grosse journée en perspective ! Un ASE m'explique qu'il y a déjà eu un démantèlement le 9 mars. Certains le voient comme une mise à l'abri, d'autres un retour au point de départ, d'autres encore comme une

seconde chance d'avoir un second transfert dans la pagaille. Je croise Mohamed qui pense que le campement informel a été démantelé parce que la France est candidate pour accueillir les prochains Jeux Olympiques et que la commission d'évaluation du CIO (Comité International Olympique), chargée de se pencher sur le dossier des candidats, va venir visiter le nord de Paris. La commission passera la ville au peigne fin à partir du 13 mai, l'hypothèse de Mohamed se tient. Le but est donc de cacher, de disperser la misère afin de contrôler l'image de la France à l'étranger. Si l'État a cessé d'ignorer et de tolérer la misère du XVIII^e arrondissement, c'est encore pour des questions politiques. Chaque démantèlement a lieu lorsque la situation devient ingérable, trop visible, ou qu'elle occasionne trop de plaintes, qu'elle commence à secouer l'opinion publique.

Le Centre au quotidien

A midi je vais manger au quartier bleu et m'installe dans la cantine avec quelques hommes. Un Afghan mange seul et je me joins à lui pour discuter. Il me demande comment il peut aller voir la tour Eiffel. Je lui fais un plan. Un autre se joint à nous pour me demander comment il peut avoir un avocat pour une procédure. Je ne sais pas quoi lui répondre et il devient hargneux : « *Les Français peuvent, c'est juste qu'ils ne veulent pas !* » Croit-il que nous sommes tous formés à de telles procédures ? La différence entre les chasubles marrons des ASE et les bleus des bénévoles est-elle suffisante pour que les hébergés comprennent la différence de nos fonctions ? Je l'orienté vers une ASE qui est plus à même de lui répondre. Ils se mettent à parler en allemand. A peine sortie du réfectoire je suis interpellée par deux Afghans d'humeur apparemment joyeuse : Gholam, un jeune un peu timide et un plus vieux, très social et rigolard, qui essaie de me parler en français, Wahed. Ils voudraient une balle de baby-foot. Nous voilà donc partis au quartier rose pour en récupérer une. Manque de chance il n'y en a plus. Ils se rabattent sur une partie de ping-pong et je me joins à eux. Le vent souffle fort et s'engouffre dans le bâtiment percé de larges ouvertures. Il est quasiment impossible de jouer correctement, la balle s'envoie.

Saeed et Omid, les deux jeunes Afghans que j'ai rencontrés hier se joignent à nous. Omid à ramené une enceinte et du rap allemand et afghan résonne bientôt dans la Halle. Il me fait écouter le groupe d'un de ses amis qui habite à Kaboul et me donne quelques références en rap afghan. Je lui fais découvrir le rap français.

Quelques autres hommes d'origine afghane, attirés par le regroupement et la bonne humeur ambiante, les cris, les rires, la musique, se joignent rapidement à nous. L'un deux, un ancien du Centre, m'annonce fièrement qu'il est ici et qu'il n'a pas de carte, qu'il a escaladé avec quelques amis les grilles qui entourent le Centre. Lorsqu'il me dit cela, il semble fier de lui, presque moqueur. Pourquoi me le dire sachant que je pourrais appeler un vigile pour le faire

Des hébergés d'origine afghane jouent au baby-foot. Les cris et les exclamations résonnent dans le hangar sur le fond de rap que diffuse l'enceinte qui ne quitte pas Omid. En premier plan, Sajad, toujours avec le même gilet rouge, prend la pause avant de me lancer : « Bon ! Viens jouer au baby-foot ! Si tu es dans mon équipe, tu ne peux pas perdre ! ». ▶





sortir ? Je pense que cette fierté à contourner le système, cette défiance, cette action qui devient presque un acte de rébellion, découle du fait que certains ont l'impression que l'on tente de diriger leur vie et veulent montrer qu'ils en ont encore le contrôle. C'est néanmoins dangereux : les grilles mesurent plusieurs mètres et les réfugiés passent souvent du côté des rails de train, endroit plus discret pour escalader. La présence de ces grilles est assez paradoxale : elles ont été installées pour empêcher les intrusions et font penser aux grilles d'une prison, mais d'une prison où l'on veut entrer et non pas sortir. Il y a quelque semaines, un homme s'est brisé les cervicales en tombant. Il est toujours à l'hôpital. Qui va s'occuper de lui sachant qu'il n'a pas de famille ici ? Des hommes ne cessent de se joindre à notre groupe et je suis rapidement la seule femme et la seule bénévole parmi une dizaine d'Afghans, dans un coin plutôt à l'abri des regards. Cela aurait pu être dangereux et déraper très vite dans un centre d'hommes seuls comme celui de la Chapelle. Pourtant je me sens bien, en confiance, dans mon élément. Je ne sens aucune menace et vois à quel point ces hommes sont des personnes incroyablement fortes et joyeuses malgré leur situation, plein de vie et d'espoir. Je me sens « chez moi » parmi eux comme avec des amis de longue date. Pourtant je ne les connais que depuis très peu de temps et je ne suis pas dans un lieu familier. Une complicité surpassant les différences culturelles et linguistiques s'est mise en place. Un moment un peu magique qui me donne espoir.

Baqr prend la pause dans la Halle du Centre après m'avoir demandé de le prendre en photo.

Il ne parle pas bien anglais et me fait comprendre ce qu'il veut par des gestes, le visage hilare.



Un autre bénévole se joint à nous. Il est plus âgé que nous tous, la cinquantaine peut être. Je comprends qu'il est inquiet de me voir seule parmi eux. Il ne m'a pas fait de remarque mais est venu évaluer la situation pour voir si tout va bien. Un troisième bénévole arrive et propose aux bénéficiaires d'aller au musée du monde arabe voir une exposition sur l'art islamique en Afrique. Wahed s'est montré très enthousiaste, comme pour tout ce qu'il entreprend, et tire



Gholam par la manche pour qu'il vienne avec lui. Omid et Saeed, complètement désintéressés, ont continué à parler de musique, après avoir décliné d'un bref mouvement de la tête. Saeed me raconte qu'hier il s'est battu. Lorsqu'il est entré dans sa chambre quelqu'un fouillait dans ses affaires. Il l'a alors frappé et entraîné à l'extérieur de sa chambre en le tirant par le col de son t-shirt. Des personnes entrent régulièrement dans le Centre humanitaire en escaladant les grilles pour faire le tour des chambres et voler des choses, notamment des portables. Celui-ci n'a pas eu de chance de tomber sur Saeed. La plupart du temps, les hébergés ne font pas appel aux vigiles et préfèrent régler le problème eux-mêmes comme Saeed ce matin avec l'homme qu'il a attrapé dans sa chambre. Apparemment le conflit a dégénéré en une bagarre d'une dizaine de personnes. Mon ami a eu de la chance de ne pas être viré du Centre mais a dû changer de chambre. Il me raconte cette bagarre avec un grand sourire, semblant fier de lui, l'air de dire « je lui ai mis une bonne raclée à ce voleur ». Les migrants hébergés dans le Centre sont sous une telle pression que ce genre de chose peut dégénérer très vite. J'apprendrai plus tard par Emma, une jeune femme en service civil chez Emmaüs, que Saeed en est à sa troisième bagarre en dix jours au Centre. J'ai l'impression qu'il en profite un peu pour se défouler.

Avant de quitter le Centre, je m'assois quelques temps sur une des banquettes de la Halle pour regarder le cours de taekwondo auquel participe Omid. Il y en a tous les mardis et les jeudis après-midi. Des tatamis ont été tirés sur le béton de la Halle et deux professeurs bénévoles enseignent des coups de pieds sautés aux participants. Les hébergés, à majorité musulmane, ne semblent pas gênés que l'un des professeurs soit une femme. Aujourd'hui, beaucoup sont originaires d'Afghanistan et dans leur pays beaucoup de sports sont interdits aux femmes. Néanmoins la plupart d'entre eux sont déjà en Europe depuis quelque temps et se sont habitués à voir ce genre de chose. L'ambiance est rigolarde et amicale et je regrette de n'être pas venue en jogging pour pouvoir me joindre à eux. Ce cours semble être un moment hors du temps, loin des inquiétudes engendrées par la procédure de demande d'asile et les péripéties administratives. J'encourage Saeed à y aller également mais il m'explique qu'il a mal aux jambes. L'état de santé des migrants n'est souvent pas très bon : beaucoup ont des douleurs aux jambes et au dos à cause de longues périodes de marche, de coups, de chutes.

Je m'éloigne un peu du groupe d'observateurs massés autour des tatamis et Saeed me rejoint. C'est le bon moment pour lui offrir les straps de boxe que j'ai achetés pour lui. A l'abri des regards c'est mieux. Il veux me rembourser mais je refuse, c'est un cadeau d'un boxer pour un autre boxer, ça me fait plaisir. Il semble heureux et m'offre un grand sourire en retour. Ce n'est pas forcément bien d'entrer dans ce type de rapports lorsque l'on travaille dans un centre humanitaire. Si j'en offre à lui pourquoi pas aux autres ? Pourquoi en favoriser un ? Mais à ce moment je préfère écouter mes envies plutôt que ma raison : il y a besoin d'un peu d'humanité dans ce Centre.

Haider et Mousa

En me dirigeant vers la sortie du Centre, je rencontre Haider et Mousa, je suis contente de les revoir. Nous discutons un peu, je demande de leurs nouvelles. Ils m'expliquent leur situation actuelle au Centre. Pas la meilleure. Ils ont déjà tous les deux eu un transfert mais ils ont quitté le Centre d'hébergement dans un village près de Reims où on les avait envoyés. Ils ne s'y plisaient pas. Or, une loi française interdit un second transfert. Compréhensible. Si les réfugiés redemandent un transfert à chaque fois qu'un centre d'hébergement ne leur plaît pas, cela serait sans fin.

La situation de Mousa et d'Haider pose néanmoins des questions sur la qualité de ces hébergements et sur l'impossibilité des réfugiés de choisir leur lieu de transfert. Mousa et Haider me citent les raisons pour lesquelles ils ne voulaient pas rester dans le village où on les avait envoyés : « *Il n'y a rien à faire là-bas, on ne connaît personne, les gens ne parlent pas anglais et nous regardent mal. On va nous oublier et il n'y a pas de travail. Nous, on veut rester à Paris* ». Ils ne pensent qu'à la capitale où il y a plus de chances de s'en sortir. Il y a plus de relais communautaires notamment. Beaucoup veulent rester à Paris. Migrants trop exigeants ou système de transfert trop inhumain ?

Du point de vue urbanistique, il semble pertinent de les épargner en France pour éviter les ghettos et repeupler les zones rurales. Pourtant, le système de transfert aléatoire actuel ne permet pas de dispatcher avec pertinence les réfugiés. Un paysan soudanais trouverait plus sa place en campagne qu'un ingénieur qui vivait à Bagdad mais le système ne semble pas encore prendre en compte ce genre de facteurs.

Après avoir quitté le Centre de province où ils avaient été envoyés, Haider et Mousa sont donc revenus au Centre de la Chapelle pour avoir un second transfert, mais cela leur a été refusé par les personnes de l'OFFI. Ils doivent maintenant quitter le Centre et se débrouiller par eux-mêmes. A moins qu'ils ne trouvent une alternative, ils dormiront dans la rue. Ils me disent qu'on les a autorisés à rester au Centre de la Chapelle le temps de trouver une solution mais leur discours n'est pas clair. Des ASE leur permettent-ils vraiment de dormir quelques nuits ici dans un lit vide ? Ou font-ils partie des migrants entrés illégalement dans le Centre en escaladant les grilles pour avoir un peu de repos et accès à des sanitaires ? Chaque jour, entre dix et trente migrants sans carte se font remettre à la rue par les vigiles.

Je décide de suivre l'évolution de leur situation, je m'inquiète pour eux. J'apprécie vraiment Mousa. Il dégage quelque chose de doux et de rassurant, de paternel. Il me parle de sa famille en Irak, de ses quatre sœurs qu'il considèrent comme des princesses et de ses quatre frères. Il me dit que je ressemble à un ange mais que je ne peux pas m'inquiéter pour tout le monde ici, qu'il faut que je m'endurcisse. Il a sans doute raison. Je pensais m'être assez endurcie pendant mes voyages, avoir pris l'habitude de dire au revoir et de voir de la misère. Il faut que je trouve l'équilibre entre l'empathie pour

comprendre les gens que je rencontre et la distance pour me protéger. Selon lui, j'ai encore trop d'empathie. En même temps il en faut.

Mobilisation de la société civile : les Cœurs De Pierre

En me dirigeant vers l'arrêt de tram je passe par le campement sauvage et m'arrête pour examiner les gros rochers qui y sont disséminés, côté africain. Ils se concentrent sous l'échangeur, endroit où les réfugiés ont l'habitude de s'abriter pour dormir. Certains sont sculptés. On peut y lire différents messages : « liberté », « fraternité », « égalité », « bienvenue à toi le soudanais »... Sur l'un deux est sculpté un monstre marin qui engloutit une embarcation de migrants. Je pose des questions aux exilés présents sur les lieux : « *Qui a fait ça ?* », « *De quand ça date ?* ». Aucun ne sait me répondre, ils sont nouveaux ici. Je trouverai finalement une réponse auprès d'une jeune femme de l'association Utopia 56 qui s'occupe des maraudes dans le campement informel. Elle m'explique que l'État a fait installer ces énormes rochers ici parce qu'il « *y a un chantier pas loin et qu'ils ne savaient pas où stocker ces déchets* ».

Un des rochers taillé par les Cœurs de Pierre. Ils ont souhaité envoyer un message accueillant aux migrants pour tenter de contrecarrer la politique répressive de l'Etat.



Des tailleurs de pierres de profession se sont insurgés de cette explication, de ces rochers installés là pour condamner l'espace. Effectivement, on remarque également, du côté du camp afghan, de nombreux espaces à l'abri des échangeurs envahis de plusieurs dizaines de plots en béton de plusieurs mètres. La raison officielle est rarement la même que la raison officieuse qui est souvent moins politiquement correcte. Comme pour les questions de démantèlement : cacher la misère avant l'arrivée de la commission des JO devient une mise à l'abri des réfugiés. Indignés par l'installation de ces rochers pour chasser les migrants, un collectif de tailleurs et de sculpteurs, les « Cœurs De Pierre et solidaires », s'est mis en place pour mener une action symbolisant la révolte de la société civile et son soutien aux

migrants. Lors d'une interview, Fred et Yan, deux tailleurs de pierre instigateurs du mouvement, m'expliquent l'état d'indignation dans lequel la situation des réfugiés porte de la Chapelle les a plongés et comment cette initiative leur est venue.

« *On lance ce truc, on ne sait pas si ça va prendre. On diffuse. On crée un groupe dans la foulée, je vois que ça répond un peu et sur les réseaux sociaux il y a des collègues qu'on ne connaît pas forcément, qui disent « ok, je serai là, je viens ». On cherche un nom avec un autre pote. On appelle ça « Cœur De pierre et solidaires ». On fait juste une page Facebook, l'info circule. Et là il y a une espèce d'emballage médiatique. Parce que t'as Eddy Planen qui fait un tweet sur les tailleurs de pierre comme les compagnons des cathédrales, fidèles à leurs traditions ...on a joué là-dessus, sur ce décalage entre l'image des tailleurs de pierre des cathédrales, des compagnons (...) qui interviennent pour des trucs qui ne ressemblent à rien, Porte de la Chapelle. On a joué sur la dimension symbolique de la pierre, du matériau.* »¹

Ils ont d'abord déplacé les rochers afin de créer entre eux des espaces suffisant pour s'allonger, les blocs de pierre protégeant alors les dormeurs du vent qui s'engouffre sous l'échangeur. Ils sont venus adapter l'espace pour créer des interstices habitables dans un environnement voulu difficilement praticable. Simplement déplacer les rochers sans les faire disparaître leur permet également de ne pas aller directement contre l'ordre établi et donc de continuer leur action plus longtemps. Une fois les rochers déplacés, ils sont venus y sculpter des messages de bienvenue, des visages, des scènes de migration, tentant de faire passer un message d'espoir et de fraternité.

Cette action n'était pourtant pas leur idée initiale : « *On avait été rencontré, avec un autre pote pierreux, Richard, les associations d'aide, les petit dès... Pour leur dire ce qu'on voulait faire. On ne voulait pas non plus débarquer comme ça en disant « coucou c'est nous, on se fait plaisir et on s'en va » parce qu'il y a des gens sur place. Et puis à un moment on s'aperçoit, en discutant avec les gens, que les cailloux les protègent du vent. Donc on ne pouvait pas bouger les blocs n'importe comment, il fallait les laisser en place. On ne pouvait pas faire n'importe quoi. L'idée initiale (...) c'était d'en faire un monument commémoratif. On fait les faces droites et dessus on se met à graver 4000, 5000 noms, de tous les gens, même si ce n'est pas les vrais noms, ce n'est pas grave, on s'en foutait. Des noms de gens qui sont morts en Méditerranée ou sur les routes d'Europe. C'était ça le projet initial. En discutant avec les associations, on s'est pris un peu la tête avec elles, parce qu'elles trouvaient que ça n'était pas un signe positif. Et ... enfin on n'allait pas graver « Welcome » sur un truc comme ça dans un endroit qui ne ressemble à rien. Ce n'était pas le message qu'on voulait faire passer. Pour nous c'était un endroit de mort, ce n'était pas un endroit de vie. Et on n'allait pas graver des fleurs pour le rendre joli quoi. Après il y avait d'autres gens qui disaient « faudrait faire des bancs, faudrait faire des tables » mais on ne fait pas de l'aménagement urbain, on ne fait pas du*

design, nous, on ne fait pas tout ça. Ce n'est pas l'objectif. On n'est pas là pour monter un truc, on est là pour dénoncer. Notre action est symbolique. Donc dénonçons, utilisons cette force symbolique de la pierre, de nos métiers, pour mettre en lumière cette situation. »²

« *L'idée, c'était de laisser une marque. Un instant d'éternité dans un bloc qui a cette symbolique d'immortalité. Et comme les marques de passage, comme un graffiti, si tu laisses une empreinte de ce côté, un nom, même un arbre, peu importe, c'est une marque de toi que tu laisses. À un endroit. Pour l'éternité. Aujourd'hui sur les cathédrales, sur plein de bâtiments anciens, sur la pierre, on a des graffitis comme ça. C'était une tradition. C'est ce qu'on appelle une marque de passage chez les compagnons qui faisaient leur tour de France. Tu passais au pont du Gard, tu passais au temple de Diane, tu passais à St-Gilles, tu marquais le nom de ta compagnie... On a des marques qui sont attestées depuis le XVI^e siècle. Du XVII^e surtout, beaucoup XVII^e. Et cette empreinte-là elle était super importante.* »³

Certaines sculptures semblent avoir été faites par des novices. J'apprends que des migrants se sont joints à eux et ont tenté de reproduire des choses par mimétisme. Je trouve extrêmement intéressante la façon dont des éléments « anti-migrants » ont été transformés en support de messages de bienvenue et en éléments d'abri et de cloisonnement de l'espace. Par de simples déplacements et ajouts d'inscriptions, le rôle premier de ces rochers a totalement été détourné au point de rendre le service inverse de celui souhaité à l'origine.

La guérite : point de contrôle du Centre

Samedi 13 mai 2017

J'arrive devant le portique de sécurité et la guérite dans laquelle est assis un vigile devant un ordinateur. Quatre hébergés attendent devant. Le premier de la file passe le portique et le second tend sa carte au vigile qui vérifie quelque chose sur son ordinateur. Je brandis mon chasuble et entre à mon tour dans le Centre tout en réfléchissant au statut de la carte colorée que l'on remet à chaque nouvel arrivant. Elle devient une sorte de carte d'identité temporaire en indiquant les informations de base sur son possesseur : prénom, nom, numéro de chambre, numéro de dossier. La couleur en fait également un objet indicateur de l'appartenance spatiale : de quel quartier est-il ? Il est nécessaire tout le temps d'avoir cette carte sur soi car elle fait office de laissez-passer : on doit la montrer pour entrer dans le Centre, avoir un repas au réfectoire, recevoir des vêtements, faire une lessive... Elle devient également un support de note : numéro de machine à laver pour la laverie, vêtements reçus... Cela met en place une sorte de contrôle régulier. Les cartes sont très connotées et font penser aux cartes de ravitaillement en temps de guerre. Néanmoins cela ne semble pas du tout gêner les migrants et simplifie énormément la gestion du flux d'hébergés et celle des denrées.

¹ Cœur de Pierre, Interview disponible en annexe

² Cœur de Pierre, Ibid

³ Cœur de Pierre, Ibid

Des questions me viennent alors en tête et je les pose à Mohammed que je croise en allant déposer mes affaires à la Bulle. Gardent-ils ces cartes après leur transfert ? Peuvent-ils toujours entrer après celui-ci ? Peuvent-ils les donner à quelqu'un de l'extérieur pour qu'un de leur ami prenne leur place le temps d'une douche ? « Non, non. Les cartes sont associées à un fichier informatique. Lorsqu'ils veulent entrer dans le Centre et qu'ils présentent leur carte, le vigile de la guérison vérifie sur une photo si c'est bien eux. Normalement ils les rendent lorsqu'ils sont transférés. Si ce n'est pas le cas, la carte ne sert de toute façon plus à rien : le dossier informatique auquel elle est attribuée est fermé, elle est bloquée », me répond Mohamed. Je comprends mieux ce que vérifiait le vigile de la guérison.

La laverie : entre protocoles et discussions

Aujourd'hui je me suis inscrite au Centre pour un créneau de trois heures seulement. Je décide d'aller travailler à la laverie, lieu qui me semble très intéressant par le nombre de protocoles qui y ont été mis en place et par la rigueur quasi administrative que ce travail nécessite. Rigueur pour que le rendement soit efficace mais aussi pour ne pas perdre les vêtements des hébergés. Un ASE qui travaille au Centre depuis son ouverture m'a expliqué qu'au début le système a eu du mal à se mettre en place et qu'ils ont dû trouver au fur et à mesure des astuces pour l'améliorer.

Arrivée à la laverie, un bénévole d'une quarantaine d'années me coach un peu sur la laverie, n'oubliant aucun détail. Lorsque qu'un hébergé arrive on lui tend un bac en plastique sur lequel est inscrit au marqueur un numéro.

Le bénévole m'explique qu'avant ils utilisaient des cartons mais que ceux-ci craquaient souvent. L'hébergé y dépose ses vêtements. Nous devons y ajouter un « fanion » portant également un numéro brodé que nous laverons avec ses vêtements. Cela permet de ne pas perdre ses vêtements, de savoir à qui ils sont. Le terme « fanion » m'interpelle : depuis la première Guerre mondiale, le fanion est le symbole de tous les corps de troupe qui n'ont ni drapeau ni étendard. Le mot semble sorti de son contexte. Je pense que comme il n'y a pas vraiment de vocabulaire propre au monde de l'humanitaire, un jargon s'est mis en place en empruntant à d'autres univers.

Nous prenons ensuite sa carte pour inscrire son nom, son numéro de dossier, l'emplacement de son lit et la date sur un grand cahier. Au dos de sa carte nous notons les numéros du bac et du fanion ainsi que la date. Cela donne une suite de chiffres qui m'évoque l'espace d'un instant les tatouages fait aux juifs pendant la seconde Guerre mondiale. Quel que soit le contexte, on revient toujours au système le plus pratique. Les hébergés semblent s'en moquer. Non seulement ils doivent être habitués mais en plus ils n'ont pas notre souvenir de l'Holocauste. Il y a des étagères pour les bacs contenant les vêtements à laver et des étagères pour ceux qui le sont déjà. On range les bacs à peu près dans

l'ordre des numéros pour les retrouver plus facilement.

Le bénévole m'explique un autre protocole : celui pour faire une lessive. On voit que sa technique est bien rodée : déposer les vêtements dans la machine et mettre le bac sur le dessus de celle-ci pour ne pas dissocier les deux, faire tourner le tambours à la fin d'une machine pour ne pas oublier de chaussettes ou de fanion, vérifier systématiquement que les filtres des sèche-linges ne sont pas encrassés, frapper la pastille de lessive à l'intérieur du tambour pour qu'elle s'effrite bien, vérifier que les vêtements sont bien secs et sinon les changer de sèche-linge... Si les protocoles sont affichés dans la laverie, il n'est pas rare que des bénévoles n'y fassent pas attention et rendent des vêtements mal lavés, encore humides, ou mélangeant même des bacs.

Je travaille avec deux autres femmes bénévoles avec qui nous échangeons divers anecdotes : « Vous avez remarqué qu'on ne lave quasiment jamais de caleçons ? Je pense qu'ils n'en ont pas beaucoup et les lavent avec eux sous la douche... et qu'ils sont très pudiques et n'osent pas nous les donner aussi », « Une fois j'ai vu un slip avec une pochette cousue main sur le devant, pour les papiers sans doute ! ».

La laverie fonctionne grâce à une multitude de protocoles. Pour ne pas perdre les affaires d'un hébergé, les bénévoles mettent ses vêtements dans un bac numéroté et y ajoutent un fanion qui sera lavé avec les habits.



La boutique : « Pas celles-ci, ces chaussures-là ! »



A côté de nous, deux jeunes femmes d'Utopia s'activent à fournir des vêtements à un groupe d'hommes qui semblent faire les difficiles. L'ambiance est gaie et tend vers le flirt du côté des hébergés. S'ils sont là pour venir chercher des vêtements, je pense qu'ils apprécient également de faire tourner les deux jeunes femmes en bourrique. Il n'y a pas beaucoup de monde qui attend devant le magasin alors ils peuvent se le permettre. Chercher des vêtements devient un moment social, une interaction « normale » et légère tendant vers la taquinerie et qui semble leur faire momentanément oublier leur situation. Venir chercher des vêtements devient un rituel social. Les deux bénévoles tâtent le terrain avec



Un groupe d'hébergés discute avec deux bénévoles d'Utopia 56. Venir chercher des vêtements est devenu un prétexte pour discuter avec les jeunes femmes. L'ambiance est légère et joyeuse.

humour pour savoir s'ils ont vraiment besoin de ce qu'ils demandent ou s'ils sont venus pour discuter.

- « *Pas ça ! Je veux ces chaussures-là !* » dit un homme d'une quarantaine d'années, un grand sourire aux lèvres.
 - « *Mais tu en as déjà des quasiment neuves ! Viens, on échange ! Je te donne celles-là et tu me donne les tiennes !* » répond en rigolant la jeune femme blonde qui sait qu'ici, les chaussures sont une denrée rare et que l'on ne peut les donner que si le besoin est réel.
 - « *Non, non ! Je peux voir les pantalons alors ?* » répond l'homme en explosant de rire.

« *I want something with a name !* » dit un autre homme à la peau sombre en parlant de vêtements de marque, que ce soit une contrefaçon ou non. « *No, no ! Not this coat ! It looks like coat for old people, I am young !* » s'exclame un autre encore. La plupart portent une grande importance aux vêtements qui leur sont donnés. Non seulement cela participe à l'image qu'ils renverront à la société et ce sera un vecteur, ou non, d'intégration. D'autre part, ce n'est pas parce qu'ils sont en situation de précarité qu'ils perdent tout intérêt à leurs vêtements. Ceux-ci permettent, en partie, de se sentir humain, digne, en ayant le choix de choisir ce que l'on porte et non en le subissant.

Le pôle santé

Mon créneau laverie terminé et mes affaires récupérées à la bulle, je me dirige vers le pôle santé pour y jeter un coup d'œil. Il est géré par le Samu Social de Paris qui propose des bilans de santé infirmier aux personnes qui le souhaitent, des consultations médicales ou psychiatriques, des soins pour des blessures bénignes et des médicaments. « *Les symptômes et plaintes somatiques non-chroniques sont très fréquents, 74% des personnes se plaignent d'au moins un type de symptôme, les plus fréquents étant les problèmes dermatologiques (31%), respiratoires (29%) et bucco-dentaires (21%). Les symptômes psychologiques sont importants (troubles du sommeil, tristesse..) et plus d'un*

quart des consultants (26%) a été directement victime de violences » expliquent-ils¹ Si nécessaire, des orientations sont faites vers des hôpitaux. Pour entrer dans le pôle santé du Centre, il faut monter quelques marches en bois sur lesquelles fument actuellement deux hommes que j'identifie comme étant des infirmiers. L'intérieur est plutôt simple. A droite se trouvent un bureau d'accueil et une salle d'attente. Des cadres représentant des herbes poussant dans des interstices de trottoirs sont accrochés au mur. J'y vois la vie qui tente de s'enraciner là où elle peut comme une métaphore des réfugiés qui tentent de s'insérer difficilement dans la société française. La jeune femme à l'accueil me dit que « *certaines adorent ces tableaux et d'autres les détestent. Généralement c'est tout l'un ou tout l'autre !* ».

Il n'y a personne dans la salle d'attente alors elle accepte de me faire visiter rapidement les lieux. A droite de la porte, la salle d'attente sans porte. A gauche, des sanitaires. Après cela se succèdent des salles d'auscultation de quelques mètres carrés simplement meublées : une table d'auscultation, une petite table avec quelques chaises, des rangements avec le nécessaire de soin. Tout au fond, à droite se trouve une petite salle de repos. Au mur sont accrochées une dizaine de photos de l'équipe qui rendent la salle un peu plus chaleureuse. L'ambiance ici est plutôt calme et sereine, l'environnement moins aseptisé que dans un hôpital. La jeune femme me dit qu'ils manquent cruellement de personnel pour conduire des malades à l'hôpital et que si un jour j'ai une après-midi ou une journée complète de disponible, cela leur serait d'une grande aide.

Le rôle de l'accompagnant est de conduire le réfugié à l'hôpital pour qu'il ne se perde pas, de patienter avec lui, de lui parler, de le rassurer car ils ne sont pas souvent à l'aise, mais également d'expliquer au médecin le problème du malade et de faire office d'interprète si possible. La jeune femme m'explique que parfois les médecins ne comprennent pas les réfugiés, n'appellent pas le service de traduction téléphonique comme ils le devraient et expédient la consultation.

Un Africain entre dans la pièce, ce qui écourt les explications de la jeune femme qui écoute sa demande. Nous

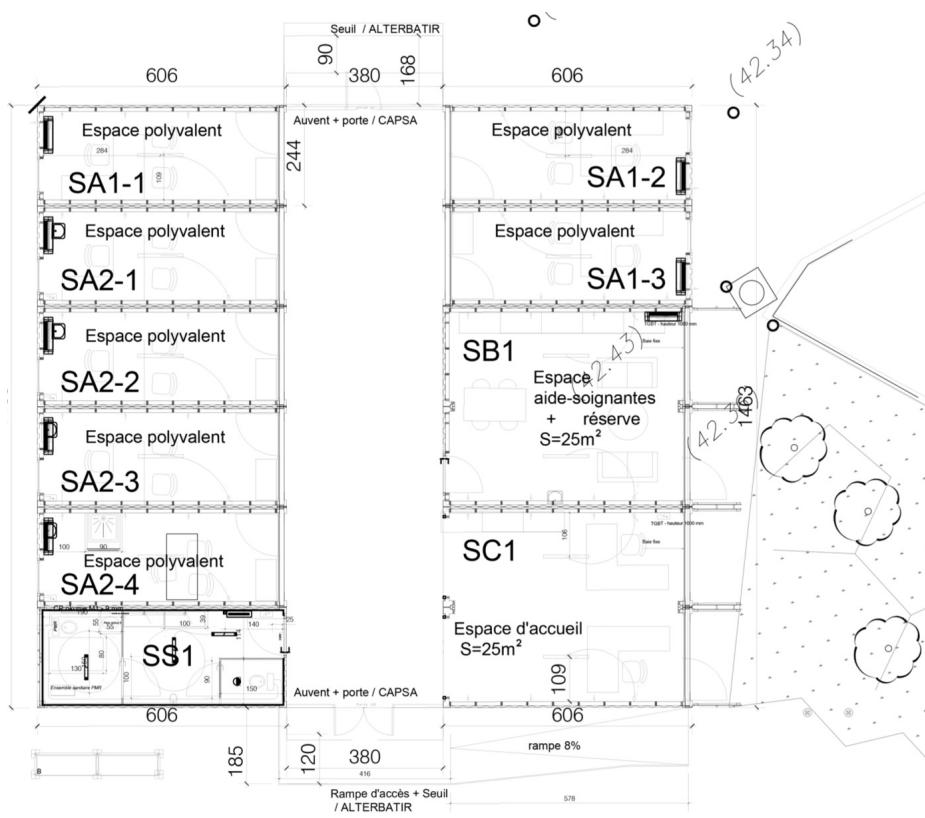


¹ Association régionale de santé d'Île de France, « Pôles Santé des centres de premier accueil des migrants : organisation et premiers bilans d'activité », 4 aout 2017

discutons dans la salle d'attente le temps que la secrétaire aille chercher un infirmier en salle de repos. L'homme s'appelle Teddy, et est éthiopien. Il vient pour une cheville gonflée. Je lui demande son avis sur le Centre et il me dit que c'est « fifty-fifty » car ici il n'y a ni classe, ni librairie. Le Centre est effectivement dépourvu d'accès à la culture en dehors de quelques activités ponctuellement mises en place par des bénévoles. Les équipes d'auxiliaires sociaux éducatifs étant en sous-effectif, seul les « besoins primaires » sont pris en charge. Je me questionne sur le terme de « besoins primaires ». Boire, manger, dormir en sont-ils ? Se socialiser, se cultiver, ne le sont-ils pas aussi ? Ici on répond au besoin physiques, mais pas au besoins intellectuels et rarement aux besoins psychiques. Sont-ils pour autant moins importants ?

Plan du pôle santé

La salle d'attente, à droite, est munie d'une série de chaises alignées sous de petits cadres exposant des photos de plantes. L'ambiance qui y règne est souvent calme et le personnel accueillant.



Vocabulaire formel et qualité esthétique des camps de migrants

Porte de la Chapelle, nous pouvons observer deux camps bien distincts qui cohabitent : le Centre humanitaire et le camp sauvage qui s'est mis en place de façon informelle dans la rue. Ces deux camps présentent un aspect très différent. A quoi peut-on attribuer cette différence d'aspect ? De quelle manière l'apparence du camp reflète à la fois une intention d'organisation et un mode de fonctionnement ? Pour répondre à ces questions nous mobiliserons les concepts de vocabulaire formel et d'esthétique.

Un vocabulaire formel est un ensemble de formes caractérisées qui construisent, par échos les unes aux autres, les composantes d'un langage singulier porteur de signification, qu'il soit poétique, architectural, social... Il repose sur des choix de formes, de couleurs, de matière et d'agencement avec un objectif donné, et sous contrainte d'un certain nombre de critères matériels et organisationnels.

Le terme esthétique sera entendu comme l'ensemble des éléments qui visent à rendre toute production la plus attrayante possible par l'emploi d'un vocabulaire formel.

Le philosophe Henri van Lier explique que « *[Le] terme d'esthétique industrielle (...) souligne bien que les objets produits par l'industrie ne s'épuisent pas dans leurs fonctions utilitaires, et qu'ils peuvent développer de surcroît des qualités plus généralement humaines.* »¹

Dans notre contexte, la question est de savoir quel vocabulaire formel les concepteurs du Centre officiel ont conçu et mis en œuvre pour communiquer aux migrants accueillis un message d'hospitalité et aux riverains le sentiment d'une situation sous contrôle. Le Centre humanitaire obéit à une esthétique de la rationalité, dont nous analyserons plus loin les ressorts.

Le camp sauvage, de son côté, voit l'émergence d'un autre vocabulaire formel, qui ne repose pas sur une intention de faire passer un message mais naît sponta-

nément du fonctionnement du camp. Il reflète les potentialités qu'apporte l'environnement et la façon dont les communautés qui habitent ces lieux s'en emparent. Le campement informel génère sa propre esthétique qui naît de manière spontanée d'une pratique de la récupération et du bricolage.

Ces deux esthétiques naissent d'une volonté de répondre aux besoins mais l'une est consciente et intentionnelle tandis que l'autre est spontanée et non pensée.

Si les deux camps de la Chapelle semblent représenter deux extrêmes, l'un très structuré et l'autre très anarchique, la plupart des camps et centres d'accueil oscillent entre ces deux vocabulaires formels en fonction de leur fonctionnement et du degré de liberté laissé aux migrants pour organiser leur quotidien.

Si nous utilisons le vocabulaire formel d'un camp de migrants comme grille de lecture de son fonctionnement, que raconte-t-il ? Que raconte « la Bulle », la partie gonflable et bariolée que l'on voit de loin et qui rappelle l'univers du cirque ? Quelle est l'importance du degré d'esthétique dans un camp ? La qualité esthétique est-elle superflue ou primordiale dans un camp de réfugiés ? Quelle place attribut-on à la qualité dans l'urgence ?

Centre humanitaire de la Chapelle : un vocabulaire formel pensé sous contraintes

Le vocabulaire formel mis en place au Centre de la Chapelle a été pensé au regard d'un objectif précis - affirmer un discours d'hospitalité et rassurer quant à la qualité du dispositif, et sous contraintes de différents critères - démontable, peu cher, hautement fonctionnel, robuste...

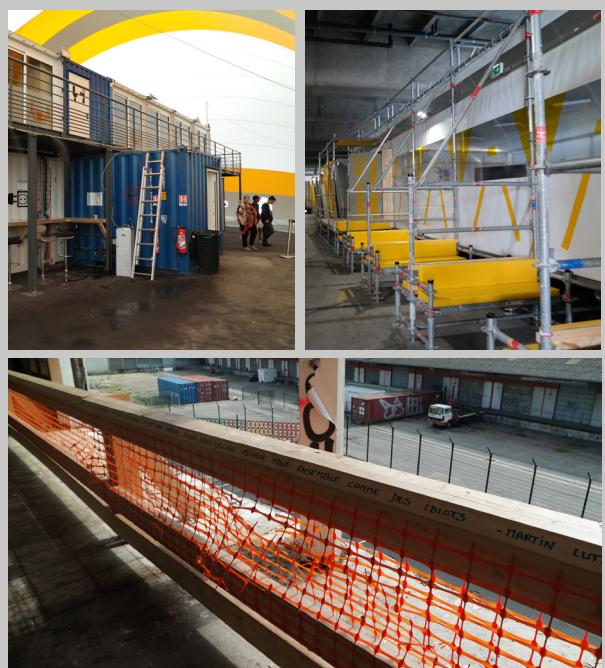
¹ VAN LIER Henri, *Esthétique industrielle*, 1970, Encyclop. univ. t. 6

Un dispositif qui doit être peu cher et facilement démontable

Le Centre de Premier Accueil de la Chapelle a été conçu et mis en place avec des moyens financiers restreints, en moins de quatre mois et devra être démonté 18 mois après son ouverture. Ces contraintes de prix, de délais extrêmement courts, et cette nécessité de démontage facile, ont eu un impact important sur la conception du camp, aussi bien pour le choix des matériaux que des systèmes de construction et d'assemblage. Pour concevoir aussi rapidement un camp, l'architecte Julien Beller s'est appuyé sur ses expériences passées, avec les populations Roms notamment², mais également sur d'autres univers en constituant autour de lui une équipe multi-disciplinaire : architectes, spécialistes des échafaudages, graphistes, menuisiers...

Comme structure pour les réfectoires, Julien Beller a utilisé des échafaudages : peu chers, montables et démontables facilement, ils peuvent être réutilisés par la suite. Cette méthode, empruntée au domaine de la construction, fait appel à un vocabulaire formel renvoyant à l'univers du chantier : des matériaux bruts, fonctionnels, à l'aspect grossier et non fini. Les containers de transport, très utilisés dans le domaine de l'urgence, font office de bureaux sous la Bulle et dans l'hébergement. Ils véhiculent l'image de modules industriels préfabriqués avant tout fonctionnels : tôle ondulée, couleur neutre et froide, aspect rigide.

On retrouve également cet univers du chantier et de l'industrie dans différentes installations du Centre :



² Julien Beller a mis en place durant sa carrière l'association « no man's land » dont l'objectif était de faire de la médiation entre des propriétaires de parcelles et des gens du voyage afin d'accompagner ces derniers dans leur installation sur le territoire français : sécurisation des sites, mise en place de sanitaires, mise en place de conventions avec les propriétaires des terrains, médiation pour casser les préjugés.

³ Interview de Julien Beller, disponible en annexe

le contreplaqué des chambres et des banquettes, la bâche des réfectoires, le béton du hangar, les filets de chantier des gardes-fous, etc... Il est intéressant de noter que les échafaudages qui sont caractéristiques de la construction et les containers qui relèvent du registre de la mobilité font échos au parcours des migrants.

Sur le choix des matériaux, l'architecte du Centre Julien Beller explique :

« *On a travaillé sur les réfectoires et les espaces d'accueil avec des échafaudages et des bâches tendues par souci de réversibilité, pour faire en sorte que ce soit simple, dans un an et demi, à démonter et éventuellement remonter. Si on ne le remonte pas, on peut refiler les échafaudages aux monteurs d'échafaudage pour ne pas se retrouver avec un stock de matos. On a vraiment essayé d'optimiser tout le process, tous les modes constructifs. C'est pour ça que pour les bureaux, on s'est permis de les mettre dans les containers maritimes. Pas les chambres et les réfectoires qui pouvaient être plus léger. On a essayé de trouver une justesse pour chaque typologie d'espace et la réponse architecturale adaptée. »³ »*

Sécurisation des espaces : vers une aseptisation des lieux de vie

Le Centre humanitaire commandité par la Mairie de Paris a pour but premier de régler le problème de désordre et d'insalubrité dans les rues de la capitale qui découle de l'établissement de campements sauvages. La gestion rigoureuse et efficace de ce flux de migrants, et l'image d'un espace sécurisé et respectant les normes sanitaires renvoyée par le Centre, étaient primordiales pour les pouvoirs publics.

Au Centre d'accueil de la Chapelle, le mobilier et les objets du quotidien sont similaires à ceux des grandes collectivités. Bruts, grossiers, résistants, incassables, ils doivent supporter un grand nombre d'utilisations et de manipulations tout en respectant un certain nombre de règles sanitaires et de sécurité.

L'espace du réfectoire est un bon exemple : tables blanches, simples et solides, assiettes en plastique incassables, affiches rappelant les protocoles et règles en vigueur, four et lave-vaisselle « industriels » à l'aspect grossier, passe-plats basiques.

Les objets y sont mono-fonctionnels, efficaces, les matériaux résistants et durables et l'esthétique rappelle celle des meubles containers d'Ettore Sottsass. Les aspérités de l'espace y sont gommées, l'aménagement standardisé, les particularismes culturels non pris en compte...

La nécessité de simplifier les équipements et les

espaces a un impact direct sur l'esthétique des lieux qui suscite peu d'émotion. En effet, la prise en compte de toutes les contraintes évoquées ci-dessus génère des espaces mornes, froids et peu accueillants où l'expérience sensible est pauvre.

On retrouve dans le Centre le phénomène évoqué par le sociologue Richard Sennett à propos de l'aseptisation du milieu urbain. Sennett considère que les caractéristiques morphologiques (choix des matériaux, des couleurs, des formes architecturales) et socio-logiques (mono-fonctionnalité, homogénéité des publics, zonage, hygiénisme, etc.), adoptées pour les ménagements urbain, lorsqu'on les aborde du point de vue de la perception et du ressenti, produisent des lieux mornes et lisses. Ces espaces publics deviennent alors, selon lui, « *des espaces inoffensifs, insignifiants et neutralisants* »⁴. C'est souvent l'impression ressentie dans les camps de réfugiés institutionnels.

Cette aseptisation de l'espace découle également de la nécessité d'être aux normes et de prévenir tout dysfonctionnement ou accident qui pourrait porter préjudice aux associations gestionnaires. La chercheuse Céline Bonicco-Donato explique que « *la négation des différences, qu'ils s'agisse de différences humaines ou sensibles dans les grandes villes contemporaines, procède de la peur, celle de s'exposer. Ainsi l'aseptisation apparaît-elle comme une manière de se prémunir contre toute confrontation dérangeante.* »⁵

A cette aseptisation qui appauvrit l'expérience sensible s'ajoutent les dispositifs de prévention situationnelle⁶ qui tentent de sécuriser les espaces : clôtures de plusieurs mètres autour du Centre, gardefous, point de contrôle à l'entrée... Si Julien Beller, le concepteur du Centre, a tenté de minimiser au maximum l'aspect pénitentiaire de ces éléments, ils contribuent néanmoins à ajouter au côté impersonnel et carcéral au dispositif.



Un centre qui se veut humain et hospitalier

Pour Emmaüs Solidarité et Julien Beller son architecte, le Centre d'accueil de la Chapelle se veut un dispositif expérimental. Ils ont cherché à rompre avec l'image que renvoient habituellement les camps de migrants : tentes alignées à perte de vue, containers, regroupement d'un très grand nombre de personnes, modules d'hébergement répétitifs, esthétique froide, lisse et impersonnelle, lieux de rencontre rares. Si les contraintes imposent des infrastructures nécessaires fonctionnelles et froides, ils ont tenté par l'agencement, le choix des matériaux et des couleurs, l'éclairage, la signalétique et différentes tentatives pour rendre vivant le lieu, de transformer cet espace impersonnel en espace de vie relativement accueillant, un lieu de convivialité avec des espaces de rencontre.

L'organisation du site est inspirée de celle d'une petite ville avec des quartiers, des rues, des lieux de rencontre. Les rares espaces personnels ont reçu un traitement particulier : les chambres ont été limitées à quatre personnes pour offrir un minimum d'intimité et il a été fait le choix de structures en bois plutôt que de containers métalliques pour plus de confort et d'isolation thermique et phonique.⁷

La Bulle, l'espace d'accueil gonflable choisi pour sa rapidité de montage, à été conçue par l'architecte Hans Walter Muller. De part sa toile tendue, ses couleurs vives et ses rayures, elle évoque les chapiteaux de cirque. On trouve ainsi une application dans le domaine de l'accueil des migrants d'un vocabulaire formel habituellement utilisé dans le divertissement de masse.

Hans Walter Muller re-définit la place des espaces d'accueil d'urgence : le camp n'est plus caché mais à la vue de tous, la Bulle est un signe fort au cœur de la ville. On quitte le registre de l'invisibilité et du misérabilisme pour afficher l'image d'un dispositif moderne, efficace, et qui s'assume fièrement. La Bulle présente en outre des qualités esthétiques indéniables. En dépit de son aspect généreux et tout en courbes qui se veut accueillant et enveloppant, une fois à l'intérieur on se trouve dans un volume immense, bruyant et qui résonne, d'où émane une ambiance similaire à celle des halls d'aéroports ou de gare. Ceci renvoie, comme les containers, au registre du déplacement. S'agissant d'un centre d'orientation où les gens sont supposés ne pas rester plus de 10 jours, le choix de ces structures qui évoque la « mobilité » plutôt que « l'installation » semble tout à fait approprié.

⁴ SENNETT Richard, *La conscience de l'oeil*, 2009, Paris, Verdier

⁵ BONICCO-DONATO Céline, *Une lecture politique des ambiances urbaines : entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire*, 2nd International Congress on Ambiances, HAL, Montreal 2012

⁶ BONNET François, « Contrôler des populations par l'espace ? Prévention situationnelle et vidéosurveillance dans les gares et les centres commerciaux », *Politix*, 2012/1 (n° 97), p. 25-46.

La prévention situationnelle consiste à agir sur la « structure d'opportunité du crime » en jouant principalement sur l'environnement et le design urbains de manière à modifier légèrement le calcul réalisé par le délinquant potentiel.

⁷ Interview de Julien Beller, disponible en annexe



La « Bulle » du Centre de la Chapelle (en haut) versus le chapiteau du cirque Amar (en bas).

Cette volonté de qualité dans l'esthétique du lieu se retrouve également dans la signalétique de la Halle mise en place par les graphistes Gonzague Lacombe et Laure du Faï. Constituée de marquages au sol, de pictogrammes et de formes colorées disséminés dans les rues et sur les bâches, elle permet de guider efficacement tout en égayant le lieu, évitant ainsi l'aspect morne et terne que l'on trouve parfois dans les espaces publics et les structures sociales.

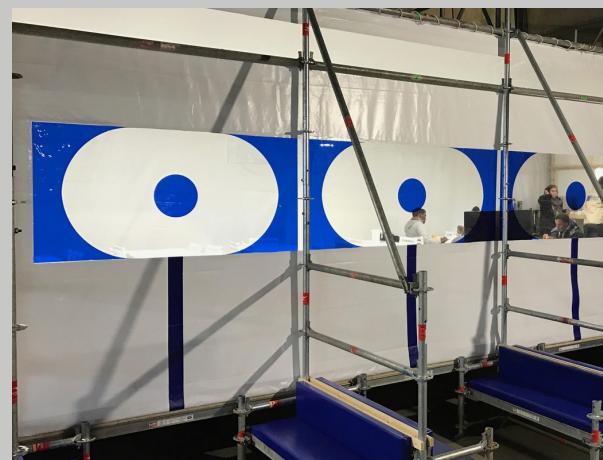
Gonzague Lacombe explique : « *L'idée des architectes était d'avoir des couleurs pour que les migrants puissent se repérer, sans qu'il y ait vraiment des noms, de l'écriture... (...) On a utilisé ces couleurs pour les vitres, on a joué avec la transparence afin que ce soit un peu moins blanc parce que cela faisait un peu hôpital... un peu centre d'accueil de réfugiés qu'on voit d'habitude, des Nations-Unis, où tout est blanc et où ce n'est pas très accueillant.* »⁸

Gonzague et Laure ont travaillé sur les fenêtres des réfectoires avec des formes rondes pour en casser les angles, pour contrebalancer l'univers strict et répétitif généré par les échafaudages. « *On était pas dans du petit détail d'ornement, c'était plutôt de l'ornement qu'on grossissait et qu'on mettait à l'échelle du lieu, à l'échelle des réfectoires et des fenêtres... (...) On était pas trop dans la décoration, plus dans un dialogue avec l'architecture* » expliquent-ils.⁹ Ces deux graphistes ont également utilisé la transparence pour faire entrer

la lumière en la colorant afin de mettre en place une semi-intimité et une ambiance plus chaleureuse. Selon Laure de Faï, « *entre l'adhésif transparent de couleur et l'adhésif de couleur, c'est un peu le jour et la nuit. Il y en a un qui est vivant et un autre qui ne l'est pas* ». Cette attention aux détails et à leur force esthétique se retrouve dans les pictogrammes. Conçus en papier découpé puis vectorisés, ils montrent quelques irrégularités dans le trait et paraissent moins impersonnels et aseptisées.

Cette volonté de rendre le dispositif hospitalier se retrouve également dans le traitement des surfaces. Les marches en tôle grise ont été peinte sur la tranche, créant ainsi un rythme coloré. Les murs ont été investis par des artistes qui ont tenté d'égayer l'espace et de faire passer des messages de fraternité et d'espérance. Les clôtures ont été recouvertes de scotch de couleurs vives formant des entrelacs. Ainsi, la grille abandonne un peu son statut de « mur » pour devenir un support d'expression.

Pour julien Beller, l'enjeu est « *d'accueillir ces personnes avec ambition sans jamais jeter de l'argent par les fenêtres* ». Il explique : « *Une urgence, des gens s'agglutinent sur les trottoirs... il y a le besoin d'innover, le besoin d'inventer un autre modèle de ville. Ceci nous a permis d'expérimenter des formes architecturales, nous a permis d'essayer de répondre avec ambition à cette problématique, pas par misérabilisme, en se disant : « il faut caser les lapins dans un clapier », mais en se disant ce sont des gens qui y habitent, qui y vivent, qui veulent être accueillis, qui veulent se reposer, qui ont des joies, qui ont des tristesses, qui ont de l'intime* »¹⁰.



▲
Motifs conçus par Laure de Faï et Gonzague Lacombe pour les bâches des réfectoires

Positionnement esthétique du Centre : entre respect des normes, contraintes sécuritaires et volonté d'hospitalité

Le vocabulaire formel du Centre humanitaire de la Chapelle est beaucoup plus travaillé qu'habituellement dans les camps de réfugiés institutionnels. Fait sur mesure pour ce projet, ses commanditaires et ses concepteurs ont souhaité sortir des schémas habituels et re-questionner la notion d'accueil.

Ce vocabulaire formel est le fruit des compromis liés à la prise en compte de nombreuses contraintes.

Le caractère éphémère de ce Centre, destiné à ne durer que 18 mois avant d'être démantelé ou déplacé, aurait pu conduire à l'adoption d'un vocabulaire de forme très sommaire, brut et low cost. La demande des commanditaires de sécuriser l'espace aurait pu déboucher sur un vocabulaire de forme plus « carcéral ». Cependant, l'architecte Julien Beller et Emmaüs Solidarité voulaient replacer hospitalité et humanité au cœur du projet. Ils ont donc élaboré un vocabulaire formel, d'où découle une esthétique, qui fait la synthèse équilibrée de trois grandes exigences : prix bas et délais courts, sécurité et solidité, hospitalité et qualité.

Julien Beller a voulu démontrer qu'il « était possible de faire du rapide et du beau (...) : un dispositif qui répond efficacement à l'urgence, qui se déploie vite et qui a une belle forme. »¹¹ Le graphiste Gonzague Lacombe explique avoir voulu créer un « dialogue entre les usages du lieu, l'espace et le graphisme »¹².

Ils ont travaillé in situ et ont utilisé la méthode de l'incrémentalisme qui consiste à adapter progressivement et en continu les processus opérationnels, à « avancer au fur et à mesure et (à) établir des objectifs en fonction des étapes »¹³.

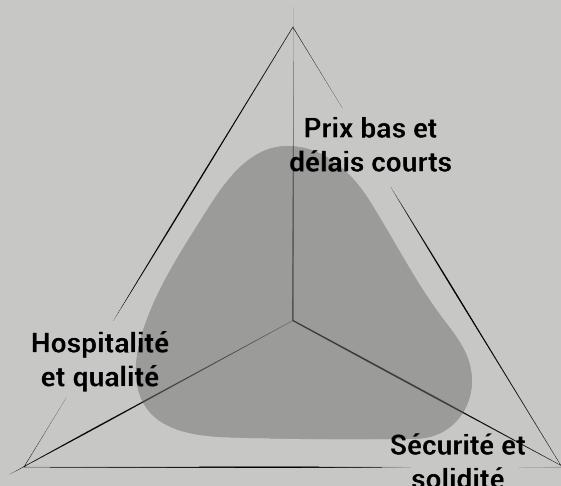
Si l'on entend des critiques récurrentes sur le Centre humanitaire de la Chapelle, il est à noter que celles-ci sont quasiment exclusivement liées à son insuffisance en terme de capacité d'accueil, conduisant à la création d'un campement informel à proximité, et à son organisation logistique. En revanche, on peut considérer que sur le plan matériel et architectural, ce projet est une réussite.

Julien Beller confie : « (Ce projet) nous a permis de développer des dispositifs architecturaux atypiques par rapport à ce qu'on utilise normalement. (...) Quand on est dans une situation de nécessité, on est obligé d'être inventif et d'adapter. C'était une façon de mettre le pied

dans la porte pour montrer qu'on peut faire de l'ossature bois, qu'on peut faire de l'échafaudage, qu'on peut faire du gonflé, qu'on peut faire du modulaire et que ça peut être confortable. »¹⁴

Ce Centre, expérimental à différents égards, relance le questionnement sur les critères humains et esthétiques qu'il convient d'intégrer lors de la mise en place d'un camp.

« Cela fait des années que l'on demande (des centres d'accueil) pour les sans-domicile pour qui rien n'a été fait. Maintenant il y a des migrants et ça bouge. Il faut mettre le pied dans la porte : cette fois on le fait pour les migrants, dans six mois ou dans un an on le fera pour d'autres populations. C'est une façon nouvelle de créer la ville » conclut l'architecte.¹⁵



Le camp informel : une esthétique du bricolage et de récupération

Alors que dans le camp institutionnel, le vocabulaire formel a été pensé, dans le camp informel, tout s'est construit de bric et de broc à partir d'éléments récupérés, détournés, agglomérés. Si cette partie du camp ne cherche pas à être « belle », s'en dégage néanmoins une certaine esthétique. Une esthétique du rapiècement et du bricolage, de ce qui a poussé tout seul et avec difficulté, à cheval entre le camping et l'auto-construction. Les quelques constructions mises en place sur le Boulevard Ney ne sont que le balbutiement d'un camp auto-construit mais l'aspect qu'il pourrait prendre en se développant serait assimilable à celui de la Jungle de Calais. Celle-ci, constituée en grande partie d'abris précaires, a vu émerger, au fil du temps, des églises, des hammams, des écoles, des boîtes de nuit...

Dans la Pensée sauvage, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss explique que « le bricoleur est apte à

¹¹ Ibid.

¹² Gonzague lacombe et Laure de Faï, op. cit.

¹³ Julien Beller, op. cit.

¹⁴ Ibid

¹⁵ Ibid

exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord », c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. »¹⁶

Dans les camps de réfugiés et de migrants, ceux-ci construisent, à la manière des bricoleurs, en agrégeant des objets récupérés. Ces bricolages d'abris deviennent, si la possibilité leur est laissée, des villes composites constituées de maisons de bâches, de bois ou de matériaux plus durables mais toujours hétéroclites. Il en découle un patchwork urbain qui se structure et se solidifie peu à peu, les matériaux éphémères étant petit à petit remplacés par d'autres, plus durables.

¹⁶ LÉVI-STRAUSS Claude, *La Pensée sauvage*, 1960, Paris, Plon

¹⁷ THIERRY Sébastien, « Considérant Calais », Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines, Archives,



▲
Une des églises de la Jungle de Calais, construite par les migrants y habitant.
(Photo: Julien Pitinome, 2016)

Les formes qui naissent d'un tel assemblage hétéroclite sont, dans nos pays développés, connoté assez négativement. La pauvreté des moyens d'assemblage et le côté anarchique renvoient dans l'imaginaire commun à la misère et à la saleté. Certains artistes, designers et architectes, ont néanmoins essayé de valoriser cette esthétique du rapiéçage et tenté de faire comprendre à tout un chacun le potentiel d'une telle démarche. Par exemple, le designer Remy Tejo a

travaillé à partir de matériaux pauvres et d'éléments disparates à partir desquels il crée du mobilier. Son fauteuil Rag chair, constitué de couches de textiles empilées et fixées par des sangles en plastique, ou son assemblage de tiroirs « You Can't Lay Down Your Memories » en sont deux exemples. Cela va au-delà d'un geste artistique puisque ces objets sont édités et vendus en petite série. Nous noterons néanmoins que cette esthétique ne prend ses lettres de noblesse que lorsqu'elle est ponctuelle dans un environnement sobre.



▲
Tejo Remy, « You Can't Lay Down Your Memories » Cabinet
Tejo Remy, Rag chair pour Droog design

L'association Pérou, constituée d'architectes, de philosophes, de politologues, de chercheurs et de plusieurs autres corps de métiers, a cherché à donner à voir et comprendre différemment la Jungle de Calais dans laquelle ils ont mené des recherches pendant plusieurs mois. La considérant comme une ville en devenir et une ville-laboratoire, ils ont tenté de montrer la valeur de ce qui y a été construit « avec les moyens du bord ».

Dans sa tribune « Considérant Calais »¹⁷, le politologue Sébastien Thierry écrit que « ces personnes s'avèrent non de pauvres démunis, mais d'immenses bâtisseurs qui, en dépit de la boue, de tout ce qui bruyamment terrorise ou discrètement infantilise, ont construit en moins d'un an deux églises, deux mosquées, trois écoles, un théâtre, trois bibliothèques, une salle informatique, deux infirmeries, vingt-huit restaurants, quarante-quatre épiceries, un hammam, deux salons de coiffure, des histoires inouïes reléguées au statut d'anecdotes dans le dossier de la « crise des migrants » ».

Pour lui, « chacun des habitats ici dressé, tendu, planté, porte l'empreinte d'une main soigneuse, d'un geste attentif, d'une parole liturgique peut-être, de l'espoir d'un jour meilleur sans doute, et s'avère une écriture bien trop savante pour tant de témoins dont les yeux n'enregistrent que fatras et cloaques, et la bouche ne régurgite que les mots « honte » et « indignité ».

L'esthétique dans un camp de réfugiés : primordiale ou contingente ?

A première vue, la qualité esthétique ne semble pas un critère primordial pour un centre d'accueil pour migrants dans la mesure où elle n'a que peu d'impact sur les besoins primaires des gens qui y évoluent.

Pourtant, de l'esthétique d'un espace découle une atmosphère plus ou moins propice au bien-être d'un individu : sentiment de sécurité, sensation de confort, possibilité de se reposer et de se reconstruire...

Dans « L'engagement humanitaire par l'architecture », l'architecte Frédéric Nantais examine le travail que son confrère Shigeru Ban a réalisé lors d'un programme de reconstruction post-tsunami au Sri-Lanka qui a servi de fondement à sa théorie de « la beauté contre la tragédie ». ¹⁸ Celle-ci consiste à travailler le caractère formel d'une architecture pour aider une population à se relever, considérant que l'esthétique peut être source de fierté pour la population.

La qualité esthétique d'un camp lui permet également d'être mieux accepté par les riverains et de véhiculer des images plus positives des migrants dans une société où la médiatisation est omniprésente.

Pour le grand public qui ne connaît pas le rôle, l'importance et les modalités de fonctionnement d'un camp, l'esthétique et la connotation dont elle est porteuse (« propre », « sale », « misérable », « sécurisé », « digne », carcéral voire concentrationnaire...) est la grille de lecture qui leur permet de se forger une opinion.

Valentine Guichardaz-Versini, l'architecte du Centre d'accueil pour réfugiés d'Ivry, explique qu'on « attend les centres de réfugiés au tournant et (que) ce sont des projets très en vue médiatiquement ».

Pour elle, l'image d'un centre de réfugiés est beaucoup plus importante que celle de simples logements sociaux : « Bien sûr que pour des logements sociaux, on a envie que ce soit digne, beau, que les gens vivent bien, dans un espace qui soit chouette... mais médiatiquement, c'est moins en vue. Dans le cas du Centre d'hébergement, il fallait que l'image renvoyée soit positive. Le fait de poser des baraqués en bois, par exemple, pose des questions permanentes. N'est-on pas en train de produire un monstre ?... L'univers concentrationnaire m'a hanté. A chaque moment, en regardant le plan, je me demandais si ça ne s'en rapprochait pas. J'espérais que ce ne serait pas le cas, mais c'est le genre de chose qu'on ne

sait qu'une fois que le lieu commence à être occupé et à vivre. (...) En phase d'étude, ces questions m'angoissaient beaucoup. Ce serait horrible d'être l'auteure de l'inverse de ce que tu veux donner... Même lorsque l'on sait penser les espaces, ce type de programme reste délicat. On ne sait pas quelle sera la réaction. » ¹⁹

Penser l'esthétique d'un lieu tel qu'un camp de migrants, c'est déjà réfléchir sur son pouvoir communicant -communication interne à l'égard des réfugiés et communication externe en direction des riverains et de l'opinion publique. C'est aussi prendre en compte différents niveaux de contraintes : prix, délais, contraintes fonctionnelles, normes sanitaires, exigence de sécurité... C'est enfin comprendre le contexte dans lequel le dispositif va s'insérer et l'environnement pré-existant avec son architecture, ses codes, ses matériaux et ses ressources locales.

¹⁸ NANTOIS Frederic,

« Shigeru Ban : la beauté contre la tragédie », l'engagement humanitaire par l'architecture, *D'A d'architectures*, 2006-11, n° 159, p. 43-57.

¹⁹ Interview de Valentine Guichardaz-Versini, architecte du CHUM d'Ivry, disponible en annexe

L'accueil de jour

Mardi 16 mai 2017

A peine sortie du tram, me voilà prise d'assaut par les migrants attendant à l'extérieur du Centre. Maintenant, la plupart connaissent mon visage et savent que je travaille à l'intérieur. Aujourd'hui, les plaintes et les demandes affluent. Ils se disent tous malades ou ayant un ami malade, ils demandent à être acceptés à l'intérieur. Certains le sont vraiment, d'autres cherchent simplement un moyen d'entrer plus vite. Une véritable Cour des miracles.

Un homme est malade et a besoin d'aller aux toilettes mais je ne peux pas le laisser entrer pour ça. On ne peut même pas dire oui pour des choses si simples, c'est frustrant. Je lui explique qu'un bénévole est tout en bas du système hiérarchique du Centre de la Chapelle, que je ne peux rien faire pour eux à ce niveau-là, que je ne décide pas de qui peut entrer en urgence, que je peux simplement relayer l'info. On m'a alors répondu « *So, you're useless ?* ». Cette question un peu violente m'a heurtée mais cet homme n'a pas vraiment tort au fond. Je me suis sentie comme une fourmi perdue dans une grande machine, sans aucun impact sur le système, essayant d'amener tant bien que mal un peu de soutien et d'humanité dans ce microcosme si violent. Je tente de me rassurer en me disant que beaucoup de fourmis peuvent accomplir de grandes choses et qu'en tant que maillon de la chaîne il faut que je fasse de mon mieux.

Une fois la foule de demandeurs qui s'était groupée autour de moi dispersée, j'entre dans la Bulle. Aujourd'hui, énormément de bénéficiaires de l'accueil de jour se plaignent de douleurs ou d'être malade, comme à l'extérieur. Ils me pressent de faire quelque chose pour eux mais je ne peux en général pas faire grand-chose. Je demande de l'aide à des salariés Emmaüs et ceux-ci m'expliquent la marche à suivre : si la personne est vraiment mal et non hébergée dans le Centre, il doit aller voir un médecin à l'hôpital. Ils me donnent l'adresse d'un hôpital qui reçoit les migrants pour des consultations gratuites. Ici on ne peut rien faire pour les personnes qui n'ont pas encore été acceptées dans le Centre. D'un côté de la grille on les soigne, on les loge, on les nourrit. De l'autre on les chasse et on leur refuse cette aide, on leur dit de réussir à entrer dans le Centre d'abord. Quelle ironie. Je tente de leur expliquer qu'il faut qu'il aillent à l'hôpital, je donne l'adresse mais ils continuent à me mettre la pression, à me dire qu'ils sont venus ici pour qu'on les aide et que je dois donc faire quelque chose. Certains sont condescendants, d'autres agressifs. « *Tu ne peux rien faire pour moi ? Alors tu ne sers à rien ici ! Ou alors tu n'as juste pas envie de m'aider !* ».

Réactions blessantes et peu productives mais compréhensibles : certains sont à la rue depuis des mois, laissés dans la crasse et le désœuvrement, essayant d'entrer dans le Centre tous les matins sous les jets de lacrymogène. Mon passage à la Bulle est fatigant et frustrant. Aujourd'hui tout particulièrement, l'ambiance y est explosive.

Waseem

Je sors de la Bulle pour m'occuper des bénéficiaires du côté hébergement. C'est le calme et la bonne humeur après la tempête. Sous la Bulle tout le monde est sous pression, les réfugiés pressent les bénévoles et les salariés Emmaüs, critiquent, exigent. A l'hébergement, ils sont posés, reposés, détendus car pris en charge momentanément. L'espace de quelque jours ils n'ont pas à se préoccuper de trouver quelques part où dormir, manger, être en sécurité. L'ambiance est moins sous pression, on récupère, on rit. Je me sens tout de suite mieux.

A peine arrivée je croise Saeed, Omid et leurs amis toujours avec leur enceinte déversant du rap afghan. Et du Booba. Omid vient de découvrir et il adore. Je discute avec eux puis vais voir le cours de taekwondo, juste à côté. Je voulais y participer mais j'ai déjà raté l'échauffement. Ça sera pour une prochaine fois. Alors je regarde, je filme un peu, j'encourage, je discute. Omid me fait des tours de magie, nous montre comment réussir un rubik's cube en deux minutes, fait un tag dans mon carnet. Il semble heureux de nous faire partager ses astuces. La dynamique sociale change, se rééquilibre, les rôles s'inversent : Omid n'est plus un bénéficiaire, une personne à aider mais un professeur qui nous partage un savoir. Même si cela semble être une petite chose, cela lui permet de se revaloriser.

Des migrants me demandent de les prendre en photo, mon appareil tourne un peu. Je demande aux professeurs de taekwondo si je peux filmer : « *Pas de problèmes, on filme souvent et on accroche des photos là, ça leur fait plaisir* » me répondent-ils en désignant un mur. L'ambiance est bonne, les participants au cours font de leur mieux, quand ils réussissent ou tombent, tout le public les encourage. Un Afghan qui devait faire des arts martiaux dans son pays a pris la place des professeurs pour montrer un exercice. Ceux-ci lui ont passé la main avec plaisir et les regardent faire. Un Afghan très grand a été recruté parmi les spectateurs pour tenir les pattes d'ours. Tout le monde rit.

Les activités collectives représentent des moments rares où Afghans et Africains font quelque chose ensemble. Sur cette photo, un jeune homme qui regardait le cours à été recruté pour tenir les pattes d'ours. Un grand soudanais, peu souple, fait de son mieux pour les atteindre, peinant à garder son équilibre.

▼





▲
Photo de groupe après le cours de taekwondo. Des personnes n'y ayant pas participé se joignent à la photo, d'autres s'éloignent, créant ainsi un joyeux bazar.

Un groupe de jeunes français, 16 ans tout au plus, traversent le camp. Une classe sans doute. Elle passe devant le cours puis part visiter les hébergements. Je trouve ça bizarre. Borderline. Une visite scolaire ici ? Je compare mon statut au leur : suis-je vraiment différente ? Oui je pense. Je ne pense pas que ma démarche soit la même et mon approche ne l'est clairement pas. Puis je me dis qu'on a toujours l'impression d'être plus légitime que les autres dans ces moments-là.

Les migrants les ignorent ou les regardent avec un visage inexpressif, l'air de se demander ce qu'ils font là. Omid, lui, s'énerve : « *c'est qui eux ? Des étudiants ? Pourquoi ils sont là ?* ». Il fronce les sourcils, prend un air indigné. Je lui demande s'il se sent gêné et il me répond, dans un anglais peu fluide : « *Oui, c'est mauvais, c'est mauvais. On est pas dans un zoo ici !* »

Certains élèves ont effectivement l'air de se balader sans être très intéressés, les mains dans les poches. Ce genre de visiteurs et leur attitude me paraissent déplacées dans ce lieu.

Plus tard dans l'après-midi je rencontre Waseem, un jeune afghan que j'avais accompagné à sa chambre lors de son arrivé. Il est de petite taille, à une barbe de deux jours et paraît particulièrement vif d'esprit. La conversation commence par un simple « *How are you ?* » puis il me parle de sa vie ici et ne semble plus vouloir s'arrêter. Je sens qu'il a besoin de vider son sac, d'être écouté et considéré par une autre personne en dehors d'un entretien pour une demande d'asile où il doit se sentir jugé, et me parle de l'incohérence du système européen en matière de migration, de la situation de son pays, des raisons pour lesquelles il est parti. Il a été « *dubliné* » en Finlande il y a plusieurs mois. Le mot « *dubliné* » vient de la procédure de Dublin qui stipule qu'un réfugié doit déposer sa demande d'asile dans le premier pays d'Europe où ses empreintes ont été prises et enregistrées dans le fichier EURODEC. Lorsqu'un réfugié arrive en France, s'il a été « *dubliné* » dans un autre pays il doit être renvoyé dans celui-ci pour y finir sa procédure de demande d'asile. La majorité des réfugiés sont révoltés par cette procédure qui les empêche de déposer leur demande

d'asile où ils le souhaitent. S'ils ne sont pas dublinés, on dit qu'ils sont en « *procédure normale* ». En arrivant en France la plupart ne savent pas quel statut ils ont : leurs empreintes ont-elles été enregistrées dans le fichier EURODEC ou non ? Waseem vient d'apprendre qu'il était dubliné en Finlande et qu'il devra peut-être y retourner si ce pays donne son accord pour le récupérer et finir la procédure. Cela le révolte car la demande d'asile qu'il y a déposé a déjà été rejetée deux fois. Après cela, il avait reçu une obligation de quitter le territoire finlandais dans les vingt jours, sous réserve d'expulsion vers l'Afghanistan. Il est alors parti en l'Allemagne. « *L'Allemagne a demandé à la Finlande s'ils voulaient me reprendre et ils ont dit « oui » ! Alors qu'ils m'ont donné deux négatifs ! Surement un mail automatique... Qu'ils me laissent tenter ma chance ailleurs s'ils ne veulent pas de moi ! L'Allemagne voulait me renvoyer là-bas alors je suis parti à nouveau et me voilà en France* », me raconte-il. Dans sa voix se mêlent sentiment de révolte, d'injustice et une profonde incompréhension. « *The system is not good* » conclu-il.

Il est entré dans le Centre de la Chapelle après deux mois à dormir devant ses portes. Beaucoup de réfugiés hésitent à venir par peur d'être dubliné ou que l'on prenne leurs empreintes. Waseem est arrivé avec trois amis Hazaras rencontrés en Allemagne. Il doit attendre 18 mois au lieu de six pour passer du statut de « *dubliné* » à « *normal* ». Je suppose qu'il est passé en procédure de fuite et donc en procédure accélérée.

Il me parle ensuite de sa vie en Afghanistan. Il est Hazara, une minorité ethnique de confession chiite opprimée par la majorité sunnite. Il me raconte un génocide dont « *on n'a pas parlé dans les journaux* », des enlèvements réguliers d'Hazaras, des attentats répétés dans leurs villages. « *On est pas aimé là-bas* » me dit Waseem. C'est dans ce climat d'insécurité que sa famille et lui (ses parents, deux frères et quatre sœurs) ont fuit l'Afghanistan pour le Pakistan. Il m'explique que les violences envers la communauté Hazara sont un peu les mêmes là-bas et qu'il a décidé de partir pour l'Europe où il veut que sa famille le rejoigne par regroupement familial une fois qu'il aura obtenu les papiers. Il me parle un peu de sa famille. De sa mère, qui a accouchée chez elle, aidée de sa sœur. Du fait qu'il n'a pas de certificat de naissance et qu'il ne connaît donc pas son âge exact. Je l'écoute, captivée par ce qu'il me raconte. Il accepte de me raconter son histoire lors d'une interview. « *Les Syriens, après trois mois, on les prend en charge, on leur donne une maison, ils ont tout mais nous on reste juste dans les camps. Et les autres, d'Afrique ou d'Afghanistan, on leur dit la même chose : « Non ». Ils ne s'intéressent même pas vraiment à nos problèmes ils nous disent juste : « Tu dois retourner dans ton pays ». C'est fou.* » me confie-t-il, au cours de celle-ci.¹

Un de ses amis arrive alors, suivi d'une femme portant le gilet rouge de l'OFFI. Elle parle arabe et français et lui seulement farci, ils ne se comprennent pas. La femme de l'OFFI m'explique ce qu'elle veut, je transmets le message à Waseem qui l'explique à son tour à son ami. Son transfert

¹ Interview de Waseem, disponible en annexe

est demain et il a reçu un papier qu'il doit échanger contre un billet de train. La majorité du temps les transferts se font en bus mais quand il y a peu de personnes envoyées dans le même endroit, c'est le train. Elle essaie de lui expliquer qu'il doit aller chercher son billet de train aujourd'hui et non demain, juste avant le départ, car elle a besoin du reçu pour des formalités. Ne comprenant pas il se butte. Il n'a pas envie d'y aller maintenant. Il veut aller déjeuner à la cantine. Cette anecdote est représentative de l'incompréhension qu'ont certains migrants face à la complexité administrative, de la différence de vision et de hiérarchisation des choses importantes. Cela s'explique par les différences culturelles mais également par les traductions successives et parfois approximatives que subissent les explications.

Waseem et ses trois amis avaient demandé à être transférés ensemble, il ne comprend pas pourquoi son ami est le seul à avoir sa date de transfert. La femme de l'OFFI semble prendre la remarque pour elle : « Ce n'est pas de notre faute, on fait ce qu'on peut ! ». « Oui je sais que ce n'est pas de la faute des gens, c'est le système qui n'est pas bon ! » répond mon Waseem, ne voulant froisser personne. Je vois pourtant bien sa déception et imagine le sentiment de trahison et la perte de confiance qu'il peut ressentir envers les travailleurs sociaux qui lui avaient promis de les transférer tous les quatre. Il comprend néanmoins que les ASE et les travailleurs de l'OFFI font ce qu'ils peuvent et préfère rejeter la faute sur un système défaillant.

Avant qu'il ne parte, je demande à Waseem une interview. Il est d'accord mais ne veut pas que ce soit diffusé sur des réseaux sociaux ou publié car « toute ma famille et mes amis pensent que l'Europe c'est génial, que la vie y est belle et qu'on y est en sécurité ». « Mais je suis là » me dit-il en désignant le Centre d'un grand geste de la main. « Ou alors je dors dans la rue sans savoir de quoi le lendemain sera fait. Tu crois que c'est une vie ça ? Je ne veux pas leur montrer ça » m'explique-t-il.



Ses paroles sont tristes, il semble vraiment voir sa situation comme quelque chose de dégradant et d'humiliant : l'incapacité à régler les choses soi-même, la situation de dépendance qu'il entretient avec les associations, la sensation d'être un parasite, sa volonté de garder une bonne image aux yeux de ses proches restés là-bas... la dure réalité

de la précarité. S'il semble avoir abandonné l'image qu'il s'était fait de l'Europe, il l'entretient néanmoins aux yeux de ses connaissances restées en Afghanistan, ce qui explique en partie que tant de jeunes continuent à quitter leur pays en rêvant de l'Europe-Eldorado.

Il me montre les dessins qu'il a fait en Finlande et dont il a pris des photos avec son téléphone portable. Il m'explique qu'il était tailleur de vêtements au Pakistan, qu'il n'avait pas le temps de dessiner là-bas mais qu'ici il tourne en rond alors il recommence. Il a eu du mal à trouver du papier de qualité pendant son voyage. Il me fera peut-être un dessin. Il dessine majoritairement des fleurs, des personnes d'après photo, des natures mortes, toujours des sujets assez neutres comme si ça lui permettait de s'échapper momentanément de sa réalité migratoire. Je trouve Waseem très vif et intelligent et pense qu'il a une réelle envie de s'intégrer en France.

Wahed nous rejoint et me montre, tout joyeux, les photos qu'il a prises au musée. Je suppose que partager ce genre d'expériences permet de le réinscrire dans une certaine normalité tout en étant un support de discussion.

Un homme dont j'ai oublié le nom, un Afghan, nous interrompt. Il a apparemment des problèmes psychologiques. Une salariée Emmaüs passe derrière lui et me souffle un « bonne chance ». Ça annonce la couleur. L'homme commence à me parler de ses problèmes de santé et tout y passe : de son atrophie de la verge et des testicules à sa dépression en passant par son furoncle à la fesse qui l'empêche de s'asseoir. Il me montre tous ses papiers médicaux et parle sans interruption. Je ne le comprends pas bien, son anglais est chaotique et il n'a pas l'air d'avoir toute sa tête. Il pointe régulièrement ses testicules du doigt. Qu'il tente de me les montrer ne m'étonnerait pas. Je me sens mal à l'aise et j'aimerais écourter la conversation qui s'éternise. Mais je dois d'abord savoir si cet homme a réellement besoin qu'on l'écoute, qu'on le comprenne dans sa détresse ou s'il tient juste la patte à tout le monde comme ça. Après le « bonne chance » de la salariée je crois que je penche vers la deuxième solution, même s'il a de quoi se plaindre. Ses papiers montrent qu'il a bien été pris en charge. Je lui explique gentiment que je ne suis pas docteur et m'éclipse. Il faudra par la suite que je le cherche partout dans le Centre car il a oublié son portefeuille et ses papiers médicaux en partant.

J'ai également revu Mousa, je l'apprécie vraiment beaucoup. Il était immobile à quelques mètres de moi, un petit sourire aux lèvres, sûrement un regard taquin derrière ses fausses lunettes Ray Ban, attendant que je le vois. Je m'approche de lui, un grand sourire aux lèvres. Il me fait l'accolade. Avec lui, cette proximité ne me gêne pas, il ne me semble pas qu'il y a de l'ambiguïté entre nous. Son côté paternel me met à l'aise et j'ai l'impression qu'il me voit comme une petite sœur. Nous avons discuté un peu. Quand je suis parti il s'est plongé dans un documentaire animalier sur les oiseaux sur son smartphone. Un sujet neutre, sans hommes et sans misère.

◀ À la fin de notre interview, des connaissances de Waseem arrivent et lui lancent des blagues. Vite déconcentré de notre discussion, il éclate de rire avant de m'inviter à aller dîner avec eux au réfectoire.

La salle de repos des travailleurs de la Bulle

Jeudi 18 mai 2017

Le bus 65 me dépose porte de la Chapelle vers 11h. J'ai faim et j'ai envie de me poser au calme pour reprendre mes notes afin d'être à jour, avant d'aller travailler au Centre humanitaire que je vois se profiler au bout de la rue. Je m'arrête dans une petite brasserie et commande des pâtes carbonara et un café crème. Je vois des groupes de migrants passer devant moi, assise tranquillement en terrasse. Ils chahutent, désœuvrés. Je me demande comment ils sont perçus par les riverains. Je me sens privilégiée, une pointe de culpabilité apparaît. Aujourd'hui j'ai décidé de ne pas manger comme eux à la cantine du camp parce que « j'ai besoin de calme ». Moi j'ai le choix, je m'échappe quand je veux. Eux, le peuvent-ils ? Quelle est la vision qu'ils ont de nous, bénévoles qui avons une « vrai vie » à côté ? Suis-je vraiment à même de comprendre leur situation ? Ou mon niveau de vie biaise-t-il forcement mon regard ?

Mon repas terminé, je me dirige vers le Centre et passe déposer mon sac chez Camille. Je m'arrête dans la salle de repos des travailleurs sociaux travaillant à la Bulle. A peine la porte passée, je m'arrête, hésitant entre m'asseoir avec le groupe installé autour de la table ou faire demi-tour pour les laisser tranquille : une bénévole d'une trentaine d'années aux cheveux châtais est en pleurs et s'essuie les yeux en reniflant bruyamment. Une auxiliaire sociaux éducative, me sourit et me fait signe de venir m'asseoir avec elles. Je comprends rapidement la situation : la bénévole craque. Elle a entendu trop d'histoires difficiles et vu trop de misère et en tant que simple citoyenne elle n'y était pas préparée. Ce matin elle a dû annoncer à un père et son enfant de trois ans qu'ils ne remplissaient pas les conditions pour avoir une chance de décrocher une carte de séjour en France. Ils ont perdu la mère du petit pendant leur parcours migratoire. C'est toujours difficile lorsque l'on commence à travailler dans ce genre de milieu sans avoir été formé, il nous faut apprendre sur le tas, nous blinder au fur et à mesure. J'ai parlé à une ancienne bénévole qui m'a dit avoir complètement arrêté de travailler ici parce que « le système était trop violent ». Je crois que je n'ai pas encore travaillé ici assez longtemps pour m'en rendre compte. Une ASE d'une quarantaine d'années à l'air maternel, Fuzia, lui explique que si elle veut continuer à travailler ici il faut qu'elle soit un peu moins empathique puis elle explique qu'il y a aussi beaucoup de fausses histoires. Elle se lance alors dans une série d'anecdotes et devient de plus en plus véhemente. Il semblerait qu'elle aussi a besoin de se soulager du poids de son travail. Si, chez la bénévole cela prend la forme d'une crise de larmes, chez Fuzia, cela explose sous forme de colère. Cette femme généreuse et maternelle s'indigne que l'on veuille profiter de ces traits de caractère et du système.

Elle nous raconte que parfois des hommes paient des femmes pour qu'elles fassent semblant d'être leur épouse et qu'ils passent pour une famille. Cela permettrait à l'homme

d'avoir une place à l'hôtel. Elle nous explique que ce genre de trafic et d'arrangement est très courant dans certaines communautés, que profiter du système, c'est devenu pour certains presque un métier. Cela rend l'accès à l'assistance sociale et humanitaire plus difficile aux personnes vraiment dans le besoin et pousse les salariés Emmaüs à être plus prudent, durs et suspicieux. Ils finissent par ne plus avoir d'états d'âme à remettre à la rue certaines familles qui « ne sont pas vraiment à la rue » où qui ne sont pas des sans-papiers. Non seulement ils ont l'impression que certains se moquent d'eux et essaient de les utiliser mais en plus ils sont souvent critiqués par les gens qui ne sont pas au courant de ces trafics. Il n'est pas rare qu'un bénévole ou qu'un riverain s'insurge : « *C'est une honte ! Ils ont remis un couple à la rue ! Ils vont dormir dehors ce soir car ils ont refusé de les aider !* ». Ceci, dit sans savoir que ce couple a déjà un hébergement. Elle nous raconte, la colère pointant dans le ton de sa voix, des histoires de femmes qui disaient avoir été violées ou être enceintes, le sentiment de profonde empathie qu'elle avait ressentie puis la tristesse en compréhension que l'histoire était fausse.

Elle s'insurge ensuite de l'ingratitude de certains et nous raconte qu'une femme lui a jeté au visage le carton de denrées alimentaires qu'elle lui apportait pour pouvoir manger toute la semaine, simplement « parce que ce n'était pas bon ». Si je pense que ce discours révolté lui permet de se défouler de toute la frustration retenue pour ensuite pouvoir à nouveau travailler la tête froide, cela me permet de commencer à entrevoir la « partie sombre » de l'aide humanitaire. Cela me fait également réfléchir : est-ce forcément mal de se servir du système ? Il me semble que tout détournement du système risque de mettre à mal l'efficacité de celui-ci. D'un autre côté, il est compréhensible que des personnes dans le besoin, bien que n'étant pas dans la situation d'extrême précarité des réfugiés, tentent d'améliorer leurs conditions de vie par ce biais. Les salariés, dont certains, eux-mêmes, ont été dans la précarité, semblent révoltés ou peinés par certains comportements. Ils deviennent au fur et à mesure plus attentifs pour découvrir les combines qui se transmettent de bouche à oreille au sein de certaines communautés. Cette ambiance n'est agréable ni pour les salariés qui se méfient, ni pour les demandeurs qui se font interroger. Malheureusement, je pense que si les migrants veulent avoir l'asile dans un pays, ils n'ont parfois pas d'autres choix que d'arranger la réalité et de s'inventer une histoire : les critères de sélection pour obtenir l'asile sont très durs.

Après cela, la discussion s'oriente naturellement vers des sujets plus légers qui permettent de se détendre : foot, musique, blagues... Konko, un ASE entre alors et se fait faussement rabrouer pour avoir volé la glace de Fuzia et l'avoir donné à Ionioussa. Ils me prennent à partie en rigolant pour savoir qui doit payer. L'équipe m'apparaît soudée et complice. Fuzia m'annonce également que si je veux faire ramadan avec elle comme je l'ai évoqué au court de la discussion, je pourrais venir casser le jeûne chez elle.

Gaffar

Après cela je pars installer mon matériel pour interviewer Gaffar, un ancien migrant qui a eu ses papiers et qui est maintenant bénévole ici. William, un autre bénévole, m'aide. Gaffar veut « *se sentir utile, transmettre un message d'espoir à ceux qui sont à la place qu'il occupait jadis* ». Pour cela il travaille pour Emmaüs et est vice-président de l'association « Espoir d'ici et d'ailleurs », il se dit « *bénévole 24/7* ». Il a choisi de s'engager à cause de son histoire, « *une histoire de réfugié, une histoire de guerre, une histoire de marginalisation* ».

Dans un long monologue, il nous raconte son histoire : d'origine soudanaise, il est à Paris depuis 3 ans, il a traversé le Sahara puis la Méditerranée sur un petit bateau surchargé, il nous raconte ses espoirs et ses rêves, son travail de bénévole, son espoir d'être embauché par Emmaüs. « *Je suis l'un des plus chanceux, je peux raconter mon histoire. C'est l'histoire de beaucoup de gens (...). C'est une histoire de lutteur, c'est une histoire d'espoir et d'audace, de rêves* », nous confie-t-il.²

Nous sommes interrompus deux fois par des hébergés : il nous faudra trouver un endroit plus à l'écart la prochaine fois. Nous sommes dans le réfectoire en dehors des heures de repas et je pensais que personne n'aurait de raison d'y entrer. Ce n'est apparemment pas le cas. Un peu plus tard c'est sur une femme blonde que s'ouvre la porte. Deux salariés la suivent. On se regarde en chien de faïence, elle a l'air furieux. Qu'a-t-on fait de mal ? J'interromps Gaffar et me dirige vers elle. William ne réagit pas. Elle s'adresse à moi durement, la mine sévère : « *Qui vous a donné l'autorisation de filmer ? !* ». J'essaye de ne pas me démonter, de rester calme. Je lui explique que j'ai l'autorisation de la direction d'Emmaüs pour filmer, que les trois responsables du Centre, à savoir Mathieu, Stéphanie et Rachid, ont été prévenus, et que Camille, la coordinatrice des bénévoles, sait que nous filmons aujourd'hui. Je lui dis qu'on a également demandé au responsable de l'îlot bleu si l'on pouvait s'installer dans cette cantine. Qu'on a essayé de tout faire dans les règles, d'avoir toutes les autorisations. Je lui demande où est-ce qu'on a bien pu faire une erreur. « *C'est moi Stéphanie ! Je n'ai pas été mise au courant !* » me répond-elle d'une voix cassante. Je suis pourtant sûre de l'avoir mise en copie du mail où le service communication d'Emmaüs me donnait l'autorisation de filmer au sein du Centre et que je lui en ai renvoyé un second par la suite. « *J'ai deux cents mails par jours, je ne peux pas tout lire !* » me dit-elle. Elle se calme néanmoins en se rendant compte que nous ne faisions pas cela sans autorisation. Je m'excuse et lui demande ce que nous devons faire pour que ce soit bon de son côté. « *Quand vous venez filmer, prévenez-moi avant que je puisse prévenir les salariés pour qu'ils ne soient pas surpris ! Dites-le à la guérison !* » dit-elle d'un ton autoritaire. « *Oui pas de problèmes, on pensait avoir fait le nécessaire, personne ne nous a expliqué le protocole à suivre. Mais on fera attention la prochaine fois, merci de nous avoir*

expliqué ! » lui dis-je pour tenter de clore l'altercation proprement. Je suis néanmoins surprise que les deux salariés qui ont couru la chercher ne nous aient pas demandé au préalable si nous avions l'autorisation. Je me demande également qu'elle a bien pu être la description qu'ils lui ont faite pour que Stéphanie soit si furieuse. Sa réaction est-elle due à sa volonté de tout contrôler dans la partie du Centre dont elle a la charge, de la peur que des informations mettant à mal l'image du Centre ne filtrent ou de la volonté que les migrants se sentent chez eux sans journalistes les filmant sans arrêt ?

Le transfert de Saeed et Omid

A la fin de l'interview, je m'installe sur une banquette de la Halle pour me remettre de ces péripéties. Waseem vient me voir, me dit de ne pas bouger et revient quelques minutes plus tard avec un dessin à la main. Pour moi ! Il a dessiné, sur du papier de bonne qualité, une tour Eiffel au crayon de bois. Il y a beaucoup de détails, il s'est appliqué et a dû y passer du temps. Cela me touche énormément. Je lui demande pourquoi le choix de la tour Eiffel et il m'explique que c'est parce que chaque pays a un bâtiment qui le représente à l'étranger et que lui aime Paris parce que c'est la ville de la beauté et de l'amour.



Le dessin offert par mon ami Waseem. Il me parle de sa fascination pour la Tour Eiffel qui représente à ses yeux la grandeur de Paris. Il avait toujours rêvé la voir en vrai.

Saeed et Omid arrivent à leur tour. Ça y est, la nouvelle est tombée : leur transfert est demain matin. Omid, Saeed me demandent mon WhatsApp. Waseem également même s'il n'a pas encore sa date de transfert. En à peine quelques jours je me suis vraiment attachée à eux. Pourquoi ? Similarité de

² Interview de Gaffar, voir table des annexes

caractères ? Passions communes ? Le fait que je m'identifie un peu à eux ? Ou simplement une situation de précarité qui rend tout rapport social plus intense ? Je me sens bien ici avec eux. On discute, on rit ensemble mais l'ambiance n'est déjà plus la même : leur départ est imminent, on essaie de profiter de nos derniers moments passés ensemble. Je crois également qu'ils angoissent un peu : ils ne savent pas où ils partent et si ce sera mieux qu'ici. Un Afghan qui s'est joint au groupe me demande si j'ai un « *Habibi* », un cheri. Je réponds que oui, c'est bien que ce soit clair pour tout le monde pour ne pas établir de relation ambiguë.

Il est 7h, je dois partir car ce soir il y a un pot entre bénévoles dans un bar à deux stations de métro d'ici. Je n'ai pas très envie d'y aller, j'ai envie de rester un peu plus longtemps avec mes amis du Centre, surtout depuis la nouvelle de leur transfert. Il pleut des cordes et je choisis cette excuse pour repousser mon départ. Je vais attendre que la pluie se calme. C'est l'heure du dîner mais ils restent discuter avec moi. Cela me touche. L'ambiance est curieuse, pendant que nous discutons à l'entrée de la Halle en regardant la pluie marteler la Bulle. Un peu mélancolique, déjà nostalgique. La pluie fait ressortir les odeurs et l'atmosphère est humide. Un Afghan d'une quarantaine d'années me parle en pachto bien que je ne le comprenne pas. Omid traduit : « *Il te dit qu'il a deux fils. L'un est mort et il est arrivé avec l'autre en Finlande. Son fils a eu une réponse positive à sa demande d'asile mais pas lui. Alors son garçon est resté là-bas et lui est venu ici. Il veut prendre une photo avec toi pour lui envoyer, tu es d'accord ?* ». J'accepte et l'homme sort une paire de lunettes de soleil d'aviateur pour être beau sur la photo. Lors de la prise de photo j'ai remarqué que la plupart d'entre eux font très attention à leur image jusqu'à embellir la réalité. Que ce soit dans la vie sociale ou dans la vie professionnelle, il semble que l'image que nous renvoyons à un impact énorme sur la façon dont nous nous insérerons en société.

Une heure plus tard, la pluie ne s'est toujours pas arrêtée. Je pars en courant vers le métro le plus proche, ma veste me couvrant la tête.

Vendredi 19 mai 2017

J'arrive au Centre à 11h30, une heure avant le transfert de Saeed et d'Omid. Aujourd'hui il fait très beau, pas un nuage dans le ciel d'un bleu éclatant. Je pars à la recherche de mes amis et trouve Omid devant l'îlot bleu. Je m'assoie avec lui sur les marches décorées de scotch de la couleur de l'îlot du réfectoire. On écoute un peu de rap puis je lui demande s'il est content de son transfert. « *Fifty, fifty* » me répond il. « *My friends are here* ». Je sens qu'il n'a pas envie de partir, que finalement il se sent bien ici, il a pris ses marques. Pourtant c'est sans doute mieux. Et surtout, a-t-il le choix ? C'est peut-être cette absence de choix qui le rend si peu enthousiaste. Il n'a aucun contrôle sur sa vie et n'a d'autre possibilité que de se laisser ballotter par le système. Ou de retourner à la rue. Je lui rappelle qu'il n'a le droit qu'à un

seul transfert et que s'il quitte le Centre d'hébergement où on l'enverra, il sera à nouveau à la rue ou devra trouver une alternative. S'il fait ce choix, ça doit être en toute connaissance de cause.

Il me raconte sa vie avant d'arriver en France : né en Afghanistan, sa famille a rapidement immigré en Iran où il a vécu jusqu'à ses neuf ans. Il habitait à Téhéran, ça ne m'étonne pas qu'il ne veuille pas qu'on l'envoie à la campagne. Après quelques années en Iran sa famille est retournée en Afghanistan. Lui est resté et a fait régulièrement des allers-retours entre les deux pays pour travailler et leur envoyer de l'argent. Il me raconte avoir travaillé au Pakistan et à Dubaï mais « *work no good* » me dit-il. Dans ces pays, les conditions de vie des travailleurs sans papiers sont rarement bonnes.³ Je suppose qu'il s'est fait plus ou moins exploiter là bas. Puis l'Iran l'a envoyé se battre en Syrie 1 an et 6 mois me dit-il avec précision. Même si je n'ai pas tout compris cela lui a posé des problèmes en Afghanistan : « *Why you go fight Syria ? No good, problems in Afghanistan* » essaie-t-il de m'expliquer en anglais. Alors il est parti. Il est passé par la Turquie où il est resté quelques temps puis a tenté d'avoir l'asile en Allemagne. Il parle couramment allemand mais sa demande a été rejetée et il s'est dirigé vers la France. Apparemment, le parcours de Saeed est similaire à celui d'Omid, du moins pour avoir vécu comme réfugié afghan en Iran et avoir eu un négatif en Allemagne.

Il est midi trente passés, les salariés Emmaüs et les personnes de l'OFFI ont un peu de retard. Un migrant qui doit également être transféré s'inquiète. Je le rassure, ils vont arriver. On continue à discuter, Omid et moi, quelques autres se joignent à nous. Emma arrive alors, elle taquine Omid en allemand sur le fait que c'est un « *thug qui va mettre le feu au camp à force de fumer des pétards dans sa chambre* ». Apparemment il a transformé celle-ci en « *chillout* ». Je me dis qu'au fond les jeunes sont les mêmes partout dans le monde, quelles que soient leurs situations, Omid et Saeed ne sont pas tellement différents de mes amis français. Je parle à quelques autres qui sont transférés aujourd'hui, beaucoup d'Afghans. Saeed et Omid sont transférés avec quasiment tous leurs amis, une sacrée chance car d'autres groupes sont séparés.

Saeed arrive avec un grand sourire et me serre la main. Avec sa barbe noire qui lui mange une grande partie du visage et son épais mono-sourcil, on ne dirait pas qu'il a seulement 19 ans. Je lui demande comment il va : lui aussi appréhende son transfert. Ils ne savent toujours pas où on les envoie. Ils veulent tous rester à Paris. Pour le travail au black, les relais communautaires, les amis, les services humanitaires... Le temps défile et la pression monte. Impatience. Incertitude surtout. Peur. Stress. Envie de ne pas prendre le bus et de s'enfuir, sans doute un peu aussi. Certains semblent tourner comme des lions en cage. Alors je reste là à raconter des bêtises pour les détendre. Ça marche. Bientôt nous formons un groupe où l'on sent toujours la tension du départ mais où l'on rit tout de même. Je répète la seule phrase dont je me

³ SOULA Samah, BIANCONI Francis, « L'exploitation des travailleurs immigrés à Dubaï », 2004, Documentaire, Jalons. Ce reportage se compose d'images factuelles et d'interviews tournées dans cet émirat du Golfe persique. Ces plans ont été principalement filmés sur des chantiers de construction et dans un centre d'hébergement de travailleurs immigrés.

souviens en farci : « *Mikham Bokhoram kabab* » qui signifie « je veux manger du kebab ». Non seulement le comique de répétition semble fonctionner mais j'imagine également que je dois mal le prononcer ce qui ajoute à leur hilarité. Je décline cette phrase avec les mots que la langue française a en commun avec le farci ou le dari : « *Mikham Bokhoram kiwi* », « *Mikham Bokhoram ananas* ». Ils m'apprennent de nouveaux mots ou cherchent ceux que nous avons en commun. Au fil des jours cette phrase est devenue une sorte de private joke parmi les Afghans qui l'utilisent parfois pour m'interpeller. J'ai l'impression que l'ambiance est moins pesante quand, soudain, la tension revient d'un coup. Omid disparaît. Je suis le mouvement. Ils sont tous massés autour d'une table devant le réfectoire du quartier bleu, sur la terrasse extérieure. Ça y est, c'est l'appel : Emma et deux salariées Emmaüs notent les personnes présentes sur une liste. Omid a couru vers eux, ça me rassure, ça montre tout de même qu'il ne se fiche pas d'être transféré.

Une fois noté, le groupe se reforme : on prend des photos, on rigole, je les encourage. Les amis de Saeed et Omid me parlent et me charrient comme si on se connaissait depuis longtemps. Je crois que ça les rassure. L'ambiance est bizarre, entre tension du départ et nostalgie du Centre. C'est comme si on essayait de rattraper le temps que nous n'avons pas passé ensemble. Saeed me fait un dessin et je lui en fais un en retour. Omid rap avec un de ses amis. On partage quelques dernières parties de baby-foot enthousiastes en attendant les retardataires.

Tout ce groupe va me manquer. On était sur la même longueur d'ondes, après seulement quelques jours j'avais l'impression de les connaître depuis toujours. Au fond, je ne sais pas grand-chose d'eux. Un coup de foudre amical alors. Une petite attirance pour Omid et ses airs de caïd aussi peut-être. C'est sûrement mieux qu'ils partent. Je me rends bien compte que si je veux travailler dans le social je dois être moins emphatique. Je ne peux pas être triste à chaque fois qu'un hébergé avec qui j'ai un peu sympathisé part. Il faut également que je pense à ce qu'ils ressentent : loin de leur famille, sans beaucoup de contacts avec des femmes, jeunes et isolés socialement. Dans ces conditions on s'attache vite et je ne veux pas leur faire de faux espoirs.

Ça y est le bus est là. Ils chargent leurs sacs, échangent quelques derniers mots avec les salariés Emmaüs, me disent à bientôt et montent dans le véhicule. Ils ont du mal à partir : même s'ils ne sont pas restés là très longtemps, il y a quand même un certain attachement. On leur dit de se dépêcher, Emma me fait les gros yeux, je ne dois pas les retarder.

Dans le bus, une dizaine de personnes me fait de grands signes de main. Je repère Saeed, Omid, un Afghan d'une cinquantaine d'années que j'apprécie beaucoup, un jeune au visage hilare qui me tapote toujours sur l'épaule pour me faire une blague avant de s'enfuir en courant. Je leur fais de grands signes de main. Alors ils m'en refont, cet au-revoir semble sans fin. Je suis émue. Je crois que je vais pleurer



Philippe et Stelio

Philippe arrive en trombe alors que je regarde le bus démarrer. Il me lance un « *si tu veux m'interviewer, on peut y aller tout de suite !* ». Son arrivée me secoue, je lui emboîte le pas. En allant vers le bureau où se déroulera l'interview, il me raconte comment il s'est blindé pendant ses 15 années dans le social. « *C'est le métier qui rentre !* » me dit-il. Je reçois un sms qui me rassure également : le bus de mes amis afghans se dirige vers un CHU en Île-de-France, vers Noisy, à une heure de Paris en train. Je les reverrai sans aucun doute. Je suis contente pour eux car je crois que si Saeed et Omid s'étaient retrouvés dans un Centre perdu dans la campagne française, ils n'auraient pas tenu une semaine avant de laisser tomber et de revenir à Paris, quitte à vivre dans la rue. L'interview avec Philippe se passe bien mais il semble un peu mal à l'aise. J'essaye de mettre en place une forme de dialogue pour le détendre. Le bruit ambiant est encore gênant, impossible de trouver un endroit calme dans ce hangar où tout résonne. Nous avons été interrompus deux fois.

Philippe me parle de son parcours dans le social et de son rôle au sein du Centre de premier accueil de la Chapelle.

« *Le travail que l'on fait ici est vraiment différent de celui dans beaucoup de structures où j'ai pu aller avant, qu'importe les fonctions ou les emplois occupés, parce qu'ici c'est expérimental déjà. Tout est à inventer et c'est génial. C'est génial parce que rien n'est Carré (...). Après, une structure, c'est trop léger à l'échelle de la France. C'est expérimental, j'espère qu'il y en aura d'autres. D'abord pour les accueillir, parce qu'ils ont besoin de se retrouver après tout ce qu'ils ont traversé, ensuite pour que nous (Là, je parle en tant que français lambda, au-delà du « liberté, égalité, fraternité » qui est prôné par la France), on enlève nos œillères et on arrête nos fabrications de camps que l'on sait très bien faire : on l'a vu avec les Espagnols, les Italiens, la seconde Guerre et ça continue, il faut arrêter avec tout ça. (...) On sait très bien faire les camps de concentration, il faut vraiment qu'on*

▲ Dernière photo avant le transfert de mes amis Afghans Omid et Saeed. L'ambiance est curieuse : entre tension palpable, joie fébrile, complicité déjà nostalgique. En arrière plan, on aperçoit le travail d'un artiste invité par Emmaüs : en prenant des hébergés en photo et en les affichant sur les murs, il a tenté d'apporter un côté plus humain et familier à la Halle. Les parapluies transmettent une idée de protection et de sécurité.

développe notre accueil. On se dit accueillant mais on n'est pas accueillant, on est maltraitant. Au-delà de la pratique de ma fonction, de moi ou d'une tierce personne, c'est vraiment sur la politique qu'on a en France vis à vis du migrant. On ne veut pas de migrant mais on se dit pays d'accueil, il y a un petit souci là » me confie-il.⁴

Je le libère après 45 minutes d'interview et discute avec des ASE assis devant le bureau de l'îlot rose.

Je parle avec Stelio, un jeune salarié Emmaüs qui me dit des choses très intéressantes. Suivant une impulsion, je lui propose une interview qu'il accepte. Nous nous installons dans une cuisine, je lui explique ce que je cherche dans les grandes lignes et il se lance. Il a beaucoup de choses à dire et je me rends compte qu'il a mené une réelle réflexion sur la politique d'accueil des réfugiés. Il a une vrai analyse de ce qui se passe dans le Centre et dans le monde de l'humanitaire : différence de « langues » parlées dans les différents niveaux des systèmes humanitaires où, selon lui, certains parlent en chiffres, d'autres en individus, l'incapacité des migrants à avoir un contrôle sur leur vie...

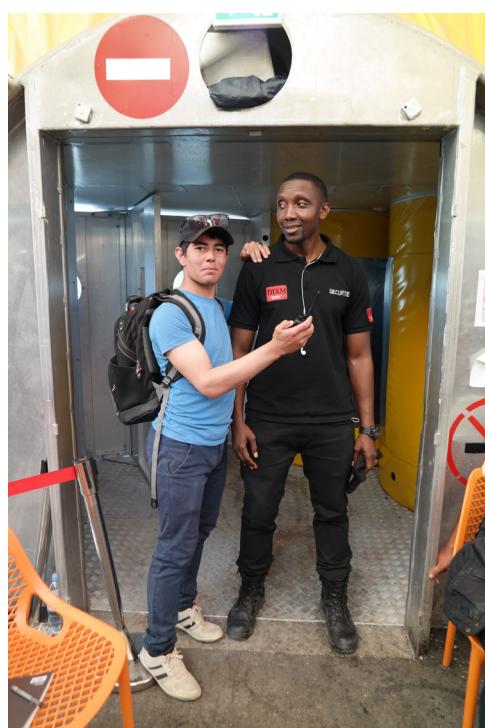
« Un centre a des règles. Il y a des personnes qui ont besoin d'un cadre pour retrouver une certaine stabilité mais il y a des personnes qui n'ont pas besoin de ça. Ça me fait penser à mon bénévolat dans une maison d'arrêt, au bout d'un moment les personnes se sentent dépossédées de leur propre vie : vous avez des heures pour manger, vous mangez spécifiquement un truc, vous ne pouvez pas faire la cuisine... Mais ça poserait peut-être des problèmes de nettoyage, de sécurité et c'est là que les associations veulent se protéger et en même temps éviter certains incidents. Mais au bout d'un moment, pour des personnes autonomes, ça comprime et comme mes chefs me disaient au SAMU social : « Tomber dans l'urgence, c'est malheureusement rester dans l'urgence » m'explique-il, se basant sur ses expériences passées.⁵

⁴ Philippe, Interview disponible en annexe

⁵ Stelio, Interview disponible en annexe

Bambino, comme à son habitude, passe une partie de l'après-midi dans la Bulle à venir taquiner le vigile. Aujourd'hui, il lui a subtilisé son talkie walkie et s'amuse avec devant le regard blasé de ce dernier qui commence à avoir l'habitude.

▼



Après l'interview il part fumer une cigarette sur la terrasse en regardant deux agents de sécurité et un Afghan qui jouent au foot en contrebas. Encore quelques mots échangés et je pars chercher mon sac à la Bulle, il se fait tard. La chaleur est étouffante sous la structure gonflable. Une partie de badminton s'y déroule : cela semble curieux de voir cela ici, comme sorti de son contexte. On dirait presque un numéro de cirque sous un chapiteau. J'entends parfaitement ce qui se dit à l'autre bout de la bulle, de l'autre côté des bureaux en préfabriqués. Comme si un haut-parleur retransmettait le son. Ici, il y a un phénomène d'écho impressionnant. Cela me met un peu mal à l'aise : aucune conversation n'est à l'abri des oreilles indiscrettes. Certains endroits sont très bruyants, dans d'autres le bruit est étouffé.

Je discute avec Mohamed, le vigile de la bulle. Un jeune afghan ne semble pas

vouloir le lâcher et me demande de les prendre en photo. C'est « Bambino », un habitué de la bulle. Les ASE l'appellent comme cela parce qu'il est mineur mais son vrai prénom, c'est Ismaël. Il ne veut pas entrer à l'hébergement et vit dans le campement afghan à l'extérieur du Centre. Il est hyperactif et un peu casse-pied bien que jovial. Alors qu'il regarde les photos sur l'appareil photo que je lui ai confié, Mohamed m'explique qu'il est schizophrène et refuse d'être pris en charge. Les travailleurs sociaux d'Emmaüs n'ont aucun moyen de le faire interner contre sa volonté alors il continue à venir là. « Des fois il est d'accord pour qu'on le prenne en charge et puis dix minutes plus tard il refuse, il s'énerve, il crie, ce n'est plus le même » me dit le vigile. Avant de partir, Mohamed me glisse : « Reviens jeudi. Parce que jeudi, c'est couscous. »

Des nouvelles d'Omid et de Saeed

Lundi 22 mai 2017

Omid et Saeed m'envoient des messages. Je réalise que s'ils parlent bien plusieurs langues, ils sont incapables de les écrire. Ils les ont appris par nécessité de s'exprimer dans les pays qu'ils ont traversé mais n'ont jamais eu de cours académiques pour le faire. C'est néanmoins étonnant de voir l'écart entre leur niveau à l'écrit et à l'oral. Ne pas pouvoir écrire semble être un véritable handicap pour eux. C'est le cas de beaucoup de réfugiés qui parlent plusieurs langues. Il n'est pas rare de voir des Afghans parler quatre ou cinq langues : dari, pachto ou un autre dialecte de leur pays, parfois pakistanaise, suédois ou finnois, souvent anglais et allemand. C'est également le cas pour beaucoup d'Africains. Certains Érythréens par exemple parlent Tigrinya, arabe, italien, anglais...

Omid et Saeed me disent qu'ils n'aiment pas le Centre d'hébergement où ils ont été transférés : pas de supermarché, ce qui m'étonne, et aucune socialisation possible, personne ne parle anglais là-bas. Font-ils les difficiles ou ont-ils vraiment été envoyés au milieu de nulle part ? Pourtant, après tout ce qu'ils ont traversé, cela ne me paraît pas si horrible de passer quelques mois à la campagne le temps que leur demande d'asile soit examinée. Saeed m'a envoyé une photo des straps de boxe que je lui ai offerts il y a un peu plus d'une semaine. Il y a noté la date.

La plupart des migrants que j'ai rencontrés porte une grande importance à l'exactitude des dates qui jalonnent leur parcours migratoire. Je suppose que c'est parce que lors du dépôt de leur demande d'asile ils doivent raconter leur parcours avec le plus de détails et de dates précises possibles afin que les personnes examinant leurs déclarations puissent vérifier les faits. Y-a-t'il eu un attentat ce jour-là dans son village ? Etait-il présent à telle date en Allemagne ? Je pense que cela représente également pour eux des repères temporels, des jalons mémoriels qui leur permettent de ne pas complètement perdre la notion du temps et de l'espace.

Fonctions et usages des chambres

Je vais chercher une nouvelle chasuble, j'ai oublié la mienne. Pas de nouvelle disponible, j'en emprunte une vieille. Pour la journée je serai donc « Ali Somali ».

Je croise Mohamed, le vigile filtrant les entrées et sorties du sas entre la Bulle et la cour menant à la Halle. Il me demande d'emmener un migrant au pôle santé. Son pied sans chausure est gonflé et ressemble à une boule avec des orteils au bout. Il marche sur les graviers qui doivent appuyer douloureusement sur son pied nu. Je tente de le soutenir du mieux que je peux. Beaucoup de personnes arrivent blessées ici. Un infirmier le prend en charge, apparemment il est déjà venu.

Je conduis ensuite quatre migrants à leurs chambres, dans le quartier bleu foncé au rez-de-chaussée. Généralement, on essaie de les regrouper par groupe de couleur. Dans les chambres, il n'est pas rare qu'ils aient à enlever les vieux draps eux-mêmes. Cela me gêne, j'ai l'impression d'être une mauvaise hôte de les laisser dans une chambre portant encore les marques de l'habitant précédent. Je les aide à nettoyer un peu les lieux. Le roulement se fait trop rapidement pour que les ASE assignés à l'îlot aient le temps de s'occuper de ça.

Les chambres accueillent quatre personnes. Ces sont de petites cabanes en bois, séparées les unes des autres d'un demi-mètre et surélevées par rapport au sol. Pour éviter la transmission de parasites et pour véhiculer plus l'image de petites maisons que d'un grand baraquement j'imagine. Pas de fenêtres pour des questions de sécurité incendie. Un toit en bâche. A l'intérieur chaque hébergé a un lit, une petite étagère, un casier sans serrure sur lequel est inscrit le numéro du lit au marqueur noir. Normalement il y a un oreiller par lit mais il n'est pas rare qu'un autre réfugié ait récupéré celui du voisin. Certains en ont trois. Il est difficile d'harmoniser les équipements de base de chacun car ils s'approprient le matériel. Peur de manquer, recherche de confort, de retrouver quelques habitudes de vie qu'ils avaient avant leur départ peut-être. Parfois, lorsque je conduis un nouvel arrivant à son lit, celui-ci est couvert d'ordures ou de vieux vêtements, les anciens draps n'ont pas été enlevés. Certains lit ont même des draps du dessous l'un par-dessus l'autre, comme si les hébergés précédents avaient simplement recouvert le drap sale du propre. Le roulement se fait trop rapidement, les salariés n'ont pas le temps de passer dans les chambres pour vérifier la propreté des lieux qui sont redistribués. Cela peut avoir un côté assez rebutant et leur donner l'impression qu'ils vont se coucher dans le lit d'un autre. Malgré les risques de puces de lit, je les aide à retirer les anciens draps. D'autres bénévoles ne le font pas mais je trouve cela particulièrement inhospitaliers.

Parfois un petit cadre est accroché au-dessus d'un lit. J'ai appris par un ASE que c'était un don d'une classe d'art plastique et que ça avait pour but d'égayer les chambres. J'y vois une tentative d'humaniser la pièce en habillant les murs

et en utilisant des objets présents dans un habitat ordinaire. On dirait un objet sorti de son contexte et transposé dans un autre. Tout comme les casiers, les portes n'ont pas de serrures pour éviter qu'elles ne soient fermées à clefs et qu'on ne puisse pas y faire entrer les nouveaux occupants. Cela génère parfois des inquiétudes chez certains migrants qui ont peur que quelqu'un leur vole leurs affaires. Ce qui arrive d'ailleurs souvent. A chaque fois que je conduis de nouveaux arrivants à leur chambre je leur explique de ne



pas laisser d'objets de valeur dans les casiers. S'ils vont prendre une douche ils doivent y aller avec leur téléphone et leur argent. Ce matin, un jeune soudanais m'a montré son enceinte en me demandant « et ça ? Je le mets où ? C'est trop gros pour entrer dans ma poche ! ». L'enceinte est un objet que je vois régulièrement au sein du Centre : cela semble pour nombre d'entre eux un objet de divertissement important et une raison de réunir les gens. Aujourd'hui un autre homme a également été gêné par l'absence de serrure et par le fait que la chambre soit collective. Petit, d'une cinquantaine d'années, il s'est montré très exigeant : « Je ne

▲
Les chambres pour quatre personnes sont petites. Malgré cela, l'architecte Julien Beller a tenté d'y apporter un peu d'intimité grâce à un sas d'entrée marquant le passage du public au privé et à des parois isolant les lits les uns des autres.

peux pas fermer la porte à clef ! Je veux une chambre tout seul ! ». Mon premier sentiment a été celui de l'indignation : « *Quelle ingratitudine ! On le loge et le nourrit gratuitement et il exige !* ». Puis je me suis questionnée. « *Pourquoi exige-t-il ainsi ?* ». Son âge et sa petite carrure peuvent expliquer un certain besoin de sécurité. De plus immigrer coûte cher : peut-être avait-il un niveau de vie assez élevé en Érythrée ? Je lui réponds simplement que ce n'est pas possible, que c'est pareil pour tout le monde.

Pour ce qui est de la question de l'intimité, j'ai remarqué que certains bénévoles frappent aux portes des chambres avant d'entrer et d'autres non. Ce détail qui peut paraître anodin à première vue ne l'est, en fait, pas du tout. Il informe sur la vision qu'a le bénévole de la chambre et de son propre statut. La chambre est-elle un lieu privé qui appartient momentanément aux migrants qui l'occupent ? Notre statut de bénévole nous donne-t-il le droit d'y entrer sans toquer comme si c'était chez nous ? On les aide gratuitement alors « on a le droit » ? En pratique tout le monde peut entrer car il n'y a pas de serrure. La non-intrusion dans les chambres repose donc uniquement sur le respect de l'espace privé d'autrui, l'endroit où l'on dort et se change. L'intrusion d'un bénévole dans les chambres sans toquer remet en cause la notion de « chez soi » et pose la question de l'intimité. Certains semblent gênés par ces intrusions, d'autres m'expliquent que ce n'est plus vraiment important lorsque l'on se trouve dans une telle situation de précarité. Je me pose des questions. Qu'est-ce qui différencie un espace privé d'un espace commun ? Comment faire sentir la différence de statut de ces lieux ? D'abord, la connaissance du rôle de cet espace et la notion d'attribution à des personnes, mais pas seulement. L'organisation de l'espace a également un fort impact. La présence d'un sas pour faire sécher les manteaux juste avant la porte, d'une sorte de portique, définit la limite entre public et privé. Le sas renvoie au code de la maison : la rue, l'entrée comme zone intermédiaire, l'espace privé. Autre détail qui participe

Le quartier vert du premier étage est décoré d'une grosse sculpture en polystyrène peint. Alors que je prenais la photo, un jeune hébergé est passé, à sauté pour la toucher et lui a cassé un bras avant d'éclater de rire puis d'afficher un air penaude.

▼



à définir les lieux comme privé : les portes opaques, contrairement aux portes des réfectoires. La taille des portes également : plus étroites pour un espace privé, plus larges et ouvertes pour un espace commun.

Je conduis un autre groupe, deux Soudanais, au quartier vert, au premier étage. Nous arrivons dans un quartier vert mais ce n'est pas le même vert que celui de la carte. J'hésite : est-ce bien là ? Je demande à un migrant en lui montrant la couleur de la carte de ceux que j'accompagne. « *Green here ?* ». Il me répond que oui, c'est là. Je rentre dans la chambre n°4, il y a des habits pliés proprement dans les deux casiers des lits attribués à mes deux nouveaux venus. J'hésite à nouveau. L'un deux a déjà mis les vêtements propres posés sur l'un des lits dehors. Je leur dis de m'attendre là, de ne pas toucher au reste, qu'on a peut-être fait une erreur.

Je vais faire le tour de l'étage en courant. Ok. Il y a deux verts différents. On s'est bien trompés. Je reviens, m'excuse pour mon erreur, remets en place les vêtements propres qui ont été sortis sur le lit. Comme dit Philippe : « *Toute erreur est humaine mais il faut savoir la corriger* ».

Néanmoins je me sens mal. Déjà vis-à-vis des nouveaux arrivants que j'orienté mal mais encore plus envers les personnes qui occupaient ces lits et dont j'ai l'impression d'avoir violé l'intimité. La présence de vêtements propres et d'un casier rempli suffit à désigner l'espace comme personnel, privé, intime. J'espère que les deux hébergés chez qui nous avons fait intrusion ne s'en rendront pas compte, je ne voudrais pas qu'ils aient l'impression que quelqu'un a fouillé dans leurs affaires. Et s'ils se brouillaient avec les autres personnes de la chambrée en les soupçonnant d'avoir déplacé des choses ? A moins qu'ils soient habitués à l'intrusion des bénévoles et des salariés dans leur chambre. Je conduis les deux hommes dans le bon quartier, celui vert foncé. Ils me suivent en discutant en arabe, l'air joyeux. Ça va, on dirait, que ça ne les a pas trop gêné. A peine entrés dans la chambre qui leur a été attribuée, nous tombons sur un nouveau problème. Dans le lit attribué au premier, un homme dort sur le ventre. Dans celui du deuxième, ce sont deux hommes qui dorment tête bêche. Je vérifie les lits, ce sont bien les bons, cette fois j'en suis sûr. Les dormeurs se réveillent, ils avaient apparemment le sommeil léger. Je leur demande ce qu'ils font là, si c'est leur chambre. Ils me disent que ce sont les lits de deux de leurs amis qui ont été transférés ce matin et qu'ils dorment ici le temps que des nouveaux arrivent. Je me dis naïvement qu'il devait y avoir trop de bruit dans leur chambre car parfois certains s'y regroupent pour fumer ou jouer aux cartes, qu'ils cherchaient un endroit plus calme pour finir leur nuit. Qu'ils ne s'entendaient pas avec leurs colocataires peut-être.

Je leur demande de libérer les lits et leur dis que nous repasserons. Je dis aux deux nouveaux de poser leurs affaires là, d'aller manger à la cantine, de prendre une douche et de revenir s'installer tranquillement. Avec du recul je me rends compte de ma naïveté. Une heure plus tard, je retrouve les

deux Africains qui devaient occuper les lits et ils me disent « *les hommes sont toujours là* ». Je ne sais pas quoi faire. Peut-être y a-t-il eu une erreur d'attribution des lits ? Philippe passe par là et je lui explique le problème, il me suit à l'étage. Il m'explique que beaucoup de migrants escaladent les grilles pendant la nuit et se couchent dans les lits vides. Je découvre l'existence des « migrants-squatteurs ». Je comprends alors l'attitude mal à l'aise de ces derniers : ils ne se sentaient pas légitimes d'occuper ces lits. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Philippe appelle un homme de la sécurité, les migrants sortent de la chambre et nous mettons toutes les affaires qui traînent dans un grand sac poubelle. Encore une situation où j'apprends par essai-erreur. Philippe m'explique, le visage fermé, que « *parfois il faut faire du sale boulot* ». Même si cela nous fait mal au cœur de faire expulser les migrants sans carte du Centre ; c'est nécessaire pour que le système fonctionne, « *il faut retirer le sable qui se glisse dans les rouages* » me dit-il. Pas de carte, pas d'hébergement. Une trentaine de squatteurs sont mis à la porte tous les jours. Certains entrent pour se doucher et dormir quelques heures dans un lit, d'autres pour vendre de la drogue ou voler les portables qui chargent dans les chambres.

Le retour à la rue d'Hemad

Je reçois un message de mon ami Omid qui me dit qu'il est venu voir ses amis boulevard Ney et qu'il m'attend dehors. Je sors du Centre pour voir si je le trouve et tombe sur ses amis. Ce sont un petit afghan avec un visage rigolard, Sajad Feconda, celui qui a toujours une veste rouge et un air blasé, et Hemad Qadeer, le seul du groupe à ne pas avoir été transféré avec ses amis. Je prends de leurs nouvelles et demande où est Omid, mais celui-ci est apparemment déjà rentré. J'ai vu son message trop tard. Hemad me demande alors de l'aide : il ne comprend pas pourquoi des ASE lui ont bloqué sa carte et l'ont expulsé du camp. Il me demande si je peux le faire rentrer à nouveau. Ce n'est bien sûr pas de mon ressort. Je le questionne pour tenter de comprendre ce qu'il s'est passé. A-t-il raté son transfert ? Fait une bêtise ? Il continue de me répondre qu'il n'a rien fait et qu'il ne comprend pas pourquoi sa carte a été bloquée. J'entre à nouveau dans le Centre pour demander des informations. Il n'est déjà plus dans la base de données.

Je croise Emma qui me dit que c'est normal : il n'a pas respecté le contrat. Il a raté deux fois son rendez-vous pour la prise d'empreintes et apparemment ce n'était pas un oubli de sa part. Elle me raconte être allée le chercher dans sa chambre où il fumait des joints avec quelques amis pour lui expliquer que c'était important et qu'il fallait qu'il y aille. Il lui a ri au nez et dit qu'il s'en fichait.

« *Des gens qui veulent s'en sortir il y en a plein à aider, pas de temps à perdre avec ceux qui s'en fichent* », me dit-elle. Emma se plie régulièrement en quatre pour arranger des transferts aux réfugiés : les faire partir avec leur amis, les

envoyer où ils veulent si possible, retarder un peu leur transfert... Elle se donne vraiment du mal dans son travail mais, lorsque l'on se moque d'elle, elle est sans pitié. J'ai une totale confiance en son jugement. Hemad n'a pas respecté une des règles du Centre et il me dit tout larmoyant qu'il « *ne comprend pas* ». Il s'est bien moqué de moi. Je ressors pour lui expliquer à nouveau la raison de son expulsion du Centre bien qu'il la connaisse sans doute déjà. Il n'est déjà plus là.

Je passe une partie de l'après-midi avec Emma qui tente de m'expliquer le processus de demande d'asile. J'ai du mal à comprendre. Tout est au cas par cas, il y a des procédures dans tous les sens et des tonnes d'acronymes. Je parle français et je suis perdue, alors j'imagine que ça doit être encore plus compliqué pour les demandeurs d'asile.

Un cours de yoga au Centre

Après avoir accompagné quelques nouveaux arrivants de plus, je m'arrête pour regarder un cours de yoga au premier étage. Apparemment c'est le premier mais il y en aura tous les mardis. Deux bénévoles et professeurs de yoga, Audrey et Ana, ont étalé des draps sur le sol et par-dessus, elles ont installé des tapis de yoga multicolores. Cela délimite l'espace, forme un marquage au sol comme une limite entre le lieu de méditation et le reste du camp. Un tas de baskets et de tongs reposent sur le béton en bordure des draps blancs. S'ils enlèvent leurs chaussures c'est avant tout pour une question pratique mais cela marque également le passage d'un espace à l'autre, comme dans une maison ou une mosquée.

Elles se sont installées à l'écart des lieux de passage, au deuxième étage de la Halle, pour permettre aux participants d'avoir du calme et de l'intimité durant le cours. Les murs de la Halle sont couverts d'anciens graffitis auxquels se sont ajoutées les peintures d'artistes qui souhaitaient égayer les lieux pour mieux accueillir les migrants. L'espace est rempli de couleurs, résultats de la cohabitation d'artistes, de la superposition de marques, preuves du passage de différentes populations. Elles habillent l'espace, créent une sorte de musée urbain, de territoire cosmopolite. Si ces peintures évitent à l'environnement de paraître aseptisé, cela le rapproche néanmoins de l'ambiance d'un squat, d'un lieu ayant déjà été habité par d'autres. C'est dans cet environnement qu'Ana et Audrey ont installé leur atelier yoga. L'atmosphère est silencieuse et sereine, la scène semble sortie de son contexte : l'univers du yoga se heurte à celui du squat et de la migration.

Quatre Africains, des Soudanais et Érythréens ayant entre trente et quarante ans, sont installés sur les tapis en face d'elles et se concentrent pour suivre tous les mouvements. Ils ont naturellement laissé une rangée de tapis vides entre eux et les deux professeurs. J'interprète cela comme une sorte de réserve, de timidité face à la proximité des deux femmes. La distance semble se réduire au fur et à mesure du cours. Audrey et Ana viennent parfois corriger la position

de certains participants d'une pression de la main sur le dos. Les mouvements sont lents et détendus, l'ambiance est bien différente de celle du taekwondo. Certains hébergés viennent regarder mais ne restent pas longtemps : Ana leur demande systématiquement de ne pas rester s'ils ne veulent pas participer afin de maintenir un environnement serein, méditatif et intime pour les participants. Les Afghans semblent tout particulièrement perplexes devant cette pratique qu'ils ne semblent pas connaître. Curieusement, elles n'ont aucun mal à faire respecter cette règle et les quelques spectateurs quittent silencieusement les lieux. L'ambiance me fait penser à un lieu de prière où personne n'ose briser la sérénité du lieu. Cela me fait penser à l'intérieur d'une mosquée : un silence contemplatif, des hommes installés sur des tapis, une position méditative, une personne dont la voix guide les participants. A un moment la position, la chandelle, semble leur poser quelques difficultés. Ils se concentrent et affichent une mine sérieuse. Parfois les participants semblent avoir du mal à comprendre qu'ils doivent revenir en position de repos. Cela s'explique par la différence de langage mais aussi la concentration qu'ils mettent dans leurs mouvements et qui semble les couper du monde.

A la fin du cours, je passe prendre un thé au réfectoire. Un homme regarde des photos accrochées sur la bâche qui fait office de mur et me demande s'il pourra avoir la sienne ici aussi. C'est une façon de marquer les esprits, de laisser une trace, de ne pas être vu comme un numéro mais une personne. Il me montre des photos qu'il a prises au photomaton et m'explique qu'il n'en veut pas des comme ça : trop sérieuses, froides, neutres. Trop administratives aussi sans doute. Trop connotées. Soudain j'entends crier du côté de la laverie. Un homme saoul essaie de passer devant les autres. Il crie et postillonne sur la jeune bénévole. Il sera tiré en arrière par deux Africains. Boire est une façon pour certains de fuir un peu les difficultés de leur parcours migratoire.

Je vois alors Haider et Mousa me faire de grands signes de l'autre bout de la Halle et me rejoindre. Je m'assois avec eux sur les banquettes de l'îlot bleu marine. Haider a l'air d'extrêmement bonne humeur ce qui n'était pas courant chez lui ces derniers jours. Après avoir quitté le centre d'hébergement où il avait été envoyé lors de son premier transfert, il ne pouvait pas en avoir un autre. Même situation que Mousa qui est parti de ce centre en province avec lui. La dernière fois que nous en avons parlé, ils étaient dans une très mauvaise posture et regrettaien d'avoir quitté le CAO dans lequel on les avait envoyés. Ils me disent que cela fait un mois qu'ils sont dans le Centre humanitaire de la Chapelle et qu'ils n'en sortent pas. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas de cartes pour entrer à nouveau me confient-ils. J'ai la confirmation que mes deux amis font partis des réfugiés-squatteurs du Centre.

Cours de yoga au Centre. ▶
L'homme de droite, trop concentré sur la position qu'il tentait de maintenir, n'entendit pas lorsque l'une des professeurs leur demanda de s'allonger. Elle vint gentiment lui tapoter l'épaule.

C'est assez étonnant qu'ils aient réussi à rester si longtemps, surtout que dans le Centre on les connaît. Ils sont polis et gentils alors peut-être que les ASE et les bénévoles ferment les yeux pour ces deux-là. Cette situation difficile prend fin aujourd'hui pour Haider et c'est cela qui le rend si joyeux.





Il est entré à nouveau dans la Bulle et a donné un faux nom. Parfois, ça passe et ils entrent une seconde fois pour avoir un autre transfert. Ce matin c'est passé pour Haider. Il me montre fièrement sa carte colorée, déjà cornée. A côté de lui Mousa ne dit rien, le visage inexpressif, les yeux perdus dans le vague. Haider perd son sourire. Pour son ami, la technique du faux nom n'a pas marché. Il a été évalué par la même équipe que la première fois, ils l'ont reconnu. Je demande à Mousa où il dort actuellement. Il me répond que je ne veux pas savoir, que ça ne sert à rien d'en parler. Il semble honteux et fatigué. Il y a un blanc de quelques secondes puis je lui demande : « *Tu as une couverture et tu dors là où tu peux c'est ça ?* ». Haider et Mousa hochent la tête. La détresse, la honte et le désespoir de Mousa me remplit de tristesse.

Il a du mal à comprendre quand je lui parle en anglais ce qui m'étonne. Avant il me comprenait bien et maintenant Haider doit traduire. Ce dernier m'explique que c'est parce que Mousa est fatigué et déprimé, que « *son cerveau est en off* ». Mousa sera sans doute expulsé du Centre dans les prochains jours. Il ne sait plus quoi faire et tombe petit à petit dans la dépression. Je lui demande s'il serait d'accord d'être hébergé dans une famille. Haider traduit. Bien sûr que Mousa serait d'accord ! Je crois qu'il préférerait n'importe quoi à la rue. Je lui dis qu'on va trouver une alternative, qu'il ne faut pas décrocher, qu'il y a un réseau pour trouver des familles ou des associations catholiques qui accueillent les réfugiés. Il a l'air touché, me frotte le dos et me remercie plusieurs fois. Il me dit que même si ça ne marche pas, ma volonté de l'aider lui fait plaisir. Je crois qu'il a besoin de ne pas se sentir seul, abandonné par tout le monde.

La conversation se clôt naturellement et Haider me demande un cours de français. Je lui écris les mots qu'il veut apprendre en français et en anglais, il traduit en arabe à côté. Mousa nous regarde l'œil un peu vide, participe mollement. Il est assis en tailleur sur la banquette, remonte un genou contre son torse et y pose son menton. En face de moi, Haider se concentre. Il a bien retenu ma dernière leçon et a appris d'autres choses avec d'autres personnes.

Il me récite avec très peu de fautes ce qu'il connaît avant arborer un sourire, fier de lui. Je lui apprends les jours, les mois, le jour, la nuit, la lune, le soleil, quelques verbes. Il me demande comment on dit en Français « *I want to make* ». Je lui dis que j'ai besoin de la phrase complète pour savoir, que ça peut changer en fonction de ce qu'on met après. Il est gêné, demande un truc à Mousa, rit et m'explique. Il veut savoir comment dire « *I want to make love with you* » en français. Je souhaite mentalement bonne chance à la petite française à qui il dira ça pour trouver une réponse en espérant que ce ne sera pas moi. J'essaie de lui expliquer que lorsqu'on drague une fille en France on ne dit pas ça. « *On dit quoi alors ?* » me demande-t-il. Bonne question. On le sent, il y a des signes ? Quand le courant passe bien, que l'intérêt semble réciproque, on devient un peu plus tactile et on regarde comme la personne en face réagit ? Sauf que pour comprendre cela il faut avoir intégré un certains nombres de codes sociaux et comprendre les interactions hommes-femmes en France. Je doute sincèrement que ce soit le cas d'Haider qui s'est déjà montré intrusif et pressant par le passé avec moi. Il risquerait d'interpréter le comportement normal d'une Française, si éloigné de celui des femmes musulmanes en Irak, comme des avances. Autant éviter les possibles situations de malaise que cela pourrait générer. Alors je lui apprends à dire « *I want to make love with you* » en français. Pour ses débuts dans le monde du flirt à la française, il ne vaut mieux pas commencer par les subtilités.

Observation de « l'entre-deux » et du campement informel

Système de sécurisation de la file d'attente

Vendredi 26 mai 2017

J'arrive au Centre, il est 11h. Je m'arrête devant les barrières de sécurité pour discuter avec une policière un peu agressive. J'imagine qu'ils ont l'habitude de se faire critiquer pour leurs méthodes et sont sur la défensive. Ces derniers jours, ils bloquent les migrants l'après-midi et les empêchent d'entrer dans la Bulle pour l'accueil de jour. A l'intérieur on ne comprend pas bien pourquoi. Je lui en parle, lui explique un peu le fonctionnement du Centre. Ils semblent avoir des directives relativement simples et une certaine méconnaissance du fonctionnement du CAP. Comment se passe la communication entre la préfecture de police et Emmaüs ? Je passe le message à un ASE qui sort quelques minutes plus tard pour leur expliquer comment se déroulera l'accueil de jour cette après-midi.

En faisant le tour du dispositif, je remarque que de nouvelles barrières ont été ajoutées. Certaines ont été installées il y a plusieurs mois par les travailleurs du Centre et l'on remarque qu'ils ont trouvé, au fur et à mesure, des moyens de fixer les barrières entre elles et au sol afin qu'elles ne soient ni volées pour devenir des parois d'abris ni déplacées pour modifier la file d'attente. Des barres métalliques ont également été ajoutées pour soutenir les clôtures délimitant l'espace du Centre et éviter que tout mouvement de foule ne les fasse ployer. Cette rigidification de l'espace répond à un besoin de contrôle des flux et de sécurisation de l'espace du Centre. Il rend difficile tout aménagement de l'espace par les migrants car la file d'attente n'est pas destinée à être aménagée, elle se veut temporaire. Pourtant, en pratique, elle s'est transformée en un alignement d'abris devenus le théâtre de scènes de vie quotidiennes. Éléments bricolés pour fixer les barrières au sol, cerclage métallique, chaînes cadenassées, sont autant de systèmes d'attaches utilisés par les travailleurs sociaux pour essayer de maintenir les barrières en place afin de contenir la foule et de maintenir un certain

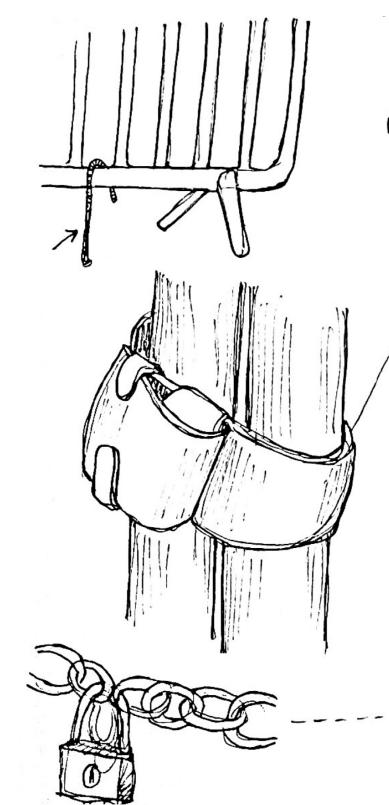
ordre dans cet espace d'attente. A partir de quand l'intention de sécuriser un espace, de l'aménager pour éviter les mouvements de foule devient-elle un acte d'enfermement, de répression, de maintien de l'ordre ? Des objets tels que des barrières, des chaînes, des cadenas ont une connotation très lourde : celle de la répression, de l'emprisonnement, de l'interdiction. A cela s'ajoute le nombre croissant de barrières, de plus en plus hautes, qui fractionnent l'espace en une multitude d'alcôves, coupent la vision sur une longue distance, rendent difficile l'accès au Centre. Il semble qu'ils aient préféré la quantité de barrières et de grillages plutôt que la qualité de leur installation. Pourtant le problème est plus complexe.

Au système de gestion de la foule et de cloisonnement du Centre installé par les travailleurs sociaux, s'ajoutent les barrières délimitant les travaux de voiries opérés par la mairie de Paris. Je me demande également si la préfecture de police n'a pas également fait ajouter son propre dispositif de sécurité. Comment organiser l'espace afin de le sécuriser et de gérer les foules sans pour autant en faire un lieu ultra connoté de répression et d'emprisonnement ?

Une journée habituelle au Centre

Quelques migrants m'interpellent : l'un a oublié son sac à dos hier dans la Bulle et le cherche, l'autre veut aller à l'hôpital pour un entretien psychologique et cherche un traducteur. J'entre dans la Bulle pour poser mes affaires et passe devant un homme qui s'est mis à l'écart des bureaux pour faire la prière sur un carton. Je fais un tour pour chercher un traducteur dari à l'homme que j'ai vu dehors. Impossible de trouver un bénévole disponible pour un accompagnement à l'hôpital : aujourd'hui comme souvent nous sommes en sous-effectif et les ASE ne peuvent pas quitter le Centre sur leurs heures de travail. Je lui explique comme je peux que je suis désolée mais que l'on n'a pas de traducteurs dari qui puisse l'accompagner à l'hôpital aujourd'hui. Il à l'air de

Différents systèmes sont utilisés pour maintenir les barrières délimitant la file d'attente afin d'éviter que celles-ci ne soient déplacées et reconverties en parois d'abris.



penser que je suis de mauvaise foi, que je n'ai pas vraiment cherché. Soudain, devant moi, celui que tout le monde appelle « Habibi », un salarié Emmaüs d'origine afghane est pris à partie par des réfugiés. C'est un groupe connu ici, qui pose toujours des problèmes : ils escaladent régulièrement les grilles pour entrer dans le camp, dealer, essayer d'avoir des repas. Ils sont turbulents, parfois irrespectueux et agressifs. Certains ASE les soupçonnent d'ailleurs d'être les instigateurs de plusieurs petits trafics. Il me semble que c'est l'un d'eux qui s'est brisé les cervicales il y a quelques semaines en tombant de la grille qu'il escaladait.

L'homme qui parle à Habibi lève la voix, semble s'énerver. Le ton monte. Je ne comprends pas tout, c'est en farci. Un collègue me traduit. Apparemment ils accusent Habibi d'avoir témoigné contre eux à la police. Je regarde, inquiète, du premier étage des bureaux de la Bulle. Habibi leur dit qu'il n'y est pour rien, qu'il n'a pas que ça à faire d'aller dénoncer des gens à la police mais ça ne semble pas les calmer. Des migrants curieux s'agglutinent autour du petit groupe. Bientôt Habibi est entouré d'une trentaine de réfugiés, dont quelques-uns l'insultent et commencent à être agressifs. La situation peut dégénérer à tout moment, il suffit qu'un seul lève la main et c'est la bagarre générale, il y a trop de tension à la Bulle aujourd'hui... Le vigile intervient mais ce n'est pas suffisant. Ils sont deux contre dix fois plus de personnes. Mon cerveau tourne à cent à l'heure : qu'est-ce que je fais si ça dégénère ? Heureusement le plus agressif lâche une dernière insulte et tourne les talons pour s'éloigner d'un pas nerveux. La pression retombe d'un coup et les réfugiés se dispersent. Ouf.

Je passe le début d'après midi à discuter avec William, Waseem et quelques-uns de ses amis : « Master Shifu », nommé ainsi pour ses moustaches qui le font ressembler au maître de kungfu dans Kungfu panda, et Amir, le grand à la main brûlée. Ils nous quittent rapidement pour aller faire un tour au parc de la Villette et à la Géode. « Ce n'est pas bon de rester toujours ici ! Et puis là-bas internet est plus rapide », m'explique Waseem.

Je tente de donner un cours de français, assise sur les tatamis de la Halle. Le groupe se déconcentre vite et seul un jeune homme m'écoute attentivement. Les autres semblent se laisser bercer par mes paroles, vautrés sur les tapis. Waheed prend mon appareil photo pour une série de selfies. Jan, ses lunettes de soleil sur la tête, ne cesse de me dire, un sourire en coin sur le visage et dans un français plutôt bon : « Toi trouver copine pour moi ! Aller, s'il te plaît ! »

▼



Un groupe d'hommes assis sur les tatamis destinés au taekwondo m'interpellent : ils aimeraient un cours de français mais je pense qu'ils cherchent surtout une manière de passer le temps. Je m'assois avec eux et leur apprend quelques mots et phrases. Le niveau est assez disparate : certains apprennent, d'autres révisent. Je passe la fin d'après-midi avec eux, les heures filent sans que je m'en aperçoive. Ils sont une dizaine et je n'arrive pas à retenir tous leurs prénoms d'un coup. Je donne le cours à Jamal, Waheed, Farshid, Aslouddin, Jan. Les autres regardent.

Aslouddin part faire du thé dans le réfectoire de l'îlot jaune et nous ramène à chacun un gobelet en plastique fumant. Ici, la consommation de thé est énorme. Plus qu'une habitude culturelle c'est devenu un rituel qui rythme la journée et devient un repère temporel et spatial autant qu'un vecteur social. Maintenant c'est « l'heure du thé ». Dans le Centre, les réfugiés prennent souvent plusieurs thés par jour et consomment énormément de verres en plastique à usage unique au point que les ASE ont réduit le nombre de verres mis à disposition chaque jour. Ils ont également essayé de remplacer les gobelets en plastique à usage unique par les gobelets réutilisables comme ceux vendus en festivals. Chaque réfugié est censé avoir le sien et le réutiliser... pourtant la plupart les jette également ou les laisse traîner. Alors que nous avons la culture des festivals et donc l'habitude de ce vocabulaire de formes et de matières, du type d'objet qui y est associé, ce n'est probablement pas leur cas. De plus je pense que la gratuité de l'objet lui ôte toute valeur à leurs yeux. C'est la même chose pour les petites cuillères : ils touillent leur thé avec, s'éloignent du réfectoire et ne la ramènent jamais.

Léa, la salariée Emmaüs aux cheveux roux, passe me demander si je suis disponible pour l'aider à servir le repas de ce soir. Elle porte une jolie robe à fleurs qui lui arrive aux genoux. Pour l'instant c'est la première femme qui travaille au Centre que je vois oser venir en robe. Elle m'explique que ce soir ils sont en sous-effectif en cuisine car trois ASE médiateurs sont en congé. Je la suis et nous commençons le service, elle avait déjà réchauffé les plats. Deux hommes d'origine afghane s'invitent dans la cuisine pour donner un coup de main. Cela semble les amuser et je crois qu'ils apprécient bien la jeune femme. Normalement c'est interdit, mais elle les connaît et les laisse passer. « Ils ne sont pas censés passer derrière, garde ça pour toi » me dit-elle néanmoins. Ils sont rigolards et plutôt sympathiques, quoi qu'un peu envahissants.

Léa récupère les cartes et coche le nom de la personne servie sur une liste, je sers la nourriture et derrière nous, Hameedullah et son ami font la vaisselle. Il ne faut pas plus de dix minutes pour qu'il y ait de l'eau partout. Entre deux séances de vaisselle ils viennent nous raconter des bêtises, prennent des photos ou font les pitres devant le comptoir. Un vigile passe chercher des bananes et ils lui demandent sa carte en rigolant : « Pas de carte, pas de banane ! ». Le vigile rentre dans leur jeu, hilare, et quémande en imitant les squatteurs qui tentent régulièrement d'avoir un repas. « Please, please,

I have card but I forgot it ! » leur répond-il avec un sourire charmeur. L'ambiance est bonne mais fatigante, il y a du bruit et dans la cuisine exiguë c'est le bazar : en essayant de nous aider Hameedullah et son ami retournent tout. Léa parle farci et peut donc discuter avec tous les Afghans, elle semble très à l'aise. A première vue elle a l'air un peu laxiste et imprudente : en robe, elle laisse venir des hébergés avec elle en cuisine, semble « copiner » avec eux. Pourtant, au fur à mesure que je la côtoie, je me rends compte qu'elle fait très attention et est très en alerte. Par exemple elle refuse d'être prise en photo seule avec un hébergé car « *les photos tournent et ils disent souvent que c'est leur copine, je ne veux pas de problèmes avec ma direction* ». Elle m'explique qu'entre salariés, ça parle beaucoup dans le dos des autres. Elle a beaucoup été critiquée par le passé parce qu'elle était proche des hébergés. Elle leur rendait nombreux de services, s'investissant bien plus que son poste chez Emmaüs ne le nécessitait. Elle allait chercher de l'argent pour certains dans une boutique Western Union boulevard Ney. N'ayant pas de carte d'identité ils ne pouvaient pas le faire eux-mêmes et récupérer l'argent envoyé par leur famille. Elle a également arrêté de faire cela sous la critique de sa direction, alors maintenant elle fait très attention.



Un petit groupe un peu turbulent entre alors dans le réfectoire. L'un d'eux met une claqué derrière la tête d'un homme qui attendait qu'on le serve. Ils n'ont pas l'air d'être des amis et l'autre homme semble mal le prendre, il se retourne brusquement, les sourcils froncés. Léa hausse la voix en dari. Je ne sais pas ce qu'elle dit mais cela semble empêcher la situation de s'envenimer. Quelques minutes plus tard, le même groupe interpelle Hameedullah et son ami qui font toujours la vaisselle derrière nous. Léa leur répond froidement quelque chose en dari et je lui lance un regard interrogateur. « Ils sont en train de dire à Hameedullah qu'il se fait exploiter comme un esclave par une Blanche, que la cuisine c'est la place des femmes. Ils se moquent de lui. Tu sais, quand on est là, ils font les gentils mais tu n'imagines même pas ce que certains disent dans leur langue juste après », m'explique-t-elle. Hameedullah ne réagit pas et les ignore.

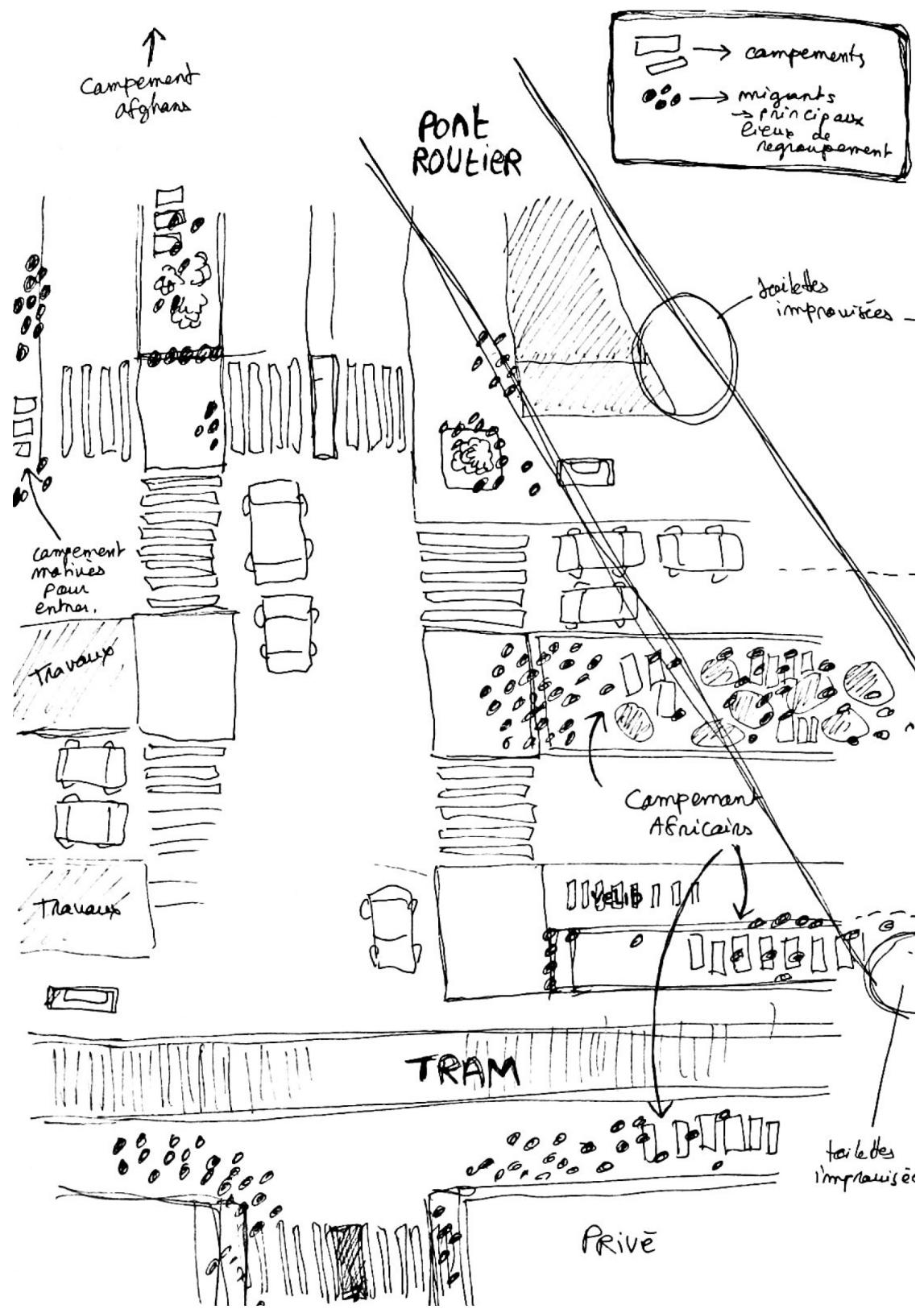
Bambino, le jeune que je croise souvent dans la Bulle, arrive alors. Il a escaladé la grille et nous demande, un sourire taquin aux lèvres, de lui donner un repas bien qu'il n'ait pas de carte. Il sait que nous savons qu'il ne fait pas partie des hébergés et cela semble l'amuser. Léa refuse mais lui donnera tout de même une assiette à la fin du service quand tout le monde aura mangé.

Après avoir rangé et aidé Hameedullah à finir la vaisselle, Léa et moi allons nous accouder à la balustrade qui donne sur le terrain de foot. Des dizaines de migrants jouent ou regardent le match en contrebas. J'y reconnaiss, Amir, Waseem, Reza et quelques autres.

Avant de prendre mon tram je choisis de passer au campement informel côté africain. Il y a énormément de monde : d'une centaine de personnes en journée, ils sont passés à plusieurs centaines et ont envahi le carrefour. Ils y a les habitants du campement sauvage mais surement aussi leurs amis hébergés, dans des CHU parisiens, qui viennent leur rendre visite ainsi que des bénéficiaires du Centre de la Chapelle. L'espace public est devenu un espace de rencontre et de socialisation, les barrières longent la route ; le béton est recouvert de cartons. Des particuliers font des distributions de nourriture. Je discute un peu avec eux : c'est un groupe d'amis qui fait cela quelques fois par mois. Ils me disent avoir eu envie d'aider et s'être organisés pour collecter de l'argent et distribuer des repas. Je trouve l'initiative très bien, même si elle est isolée et pas réellement structurée. Je discute avec un groupe d'Africains, des Soudanais, des Somaliens et quelques Érythréens. La conversation prend rapidement la forme d'un cours de français qui dure pendant plus d'une heure. L'un d'eux, Hassan, me demande de repasser les voir demain matin pour une autre leçon.

◀ Léa entourée d'Hameedullah et de son ami. Les rires emplissent la petite cuisine où elle sert le dîner aux hébergés et les deux garçons inondent l'évier en tentant de faire la vaisselle.

Plan du carrefour devant le Centre où s'est établi le campement informel des Africains et des arabophones. Les tentes longent les rails de tram, poussent sur les rares espaces disponibles entre les routes. les personnes sans tentes se sont installées à l'abri de l'échangeur. Certains endroits ont été convertis en toilettes en pleine air et l'odeur d'urine s'ajoute à celle des pots d'échappement. Le soir, le boulevard est bondé, des migrants s'installent un peu partout pour discuter après une journée de vadrouille dans Paris. La nuit est le moment où l'on peut se faire une véritable idée du nombre de personnes vivant là.



Rites et rituels dans les camps de migrants

Rites et rituels : du sacré au profane

Les termes « rite » et « rituel » revêtent plusieurs définitions en fonction des courants de pensée et des disciplines (éthologie, sociologie, psychologie...). Omniprésent dans la vie et intervenants dans des circonstances très diverses, les rites et rituels peuvent relever du sacré (rite religieux, rites funéraires, etc) mais également du séculier (rituel de la toilette, rituel des relations sociales et amoureuses, rituel de passage...). Pour le sociologue Claude Rivière, les rites et rituels ont « pour finalité essentielle de faire communiquer des êtres et des choses entre eux, selon des règles codées ».¹ Pour le sociologue François-André Isambert, ils ont une « fonction de quasi-langage ».²

Si les rites et rituels sont de nature très diverses et se retrouvent dans la plupart des domaines, ils ont néanmoins des constantes qui les caractérisent. Ce sont des comportements qui se reproduisent souvent, de façon répétitive, sans grands changements notoires. De plus, ils ne se réduisent jamais à un acte pratique mais sont toujours porteurs d'une certaine charge symbolique ou affective. Ils se distinguent donc nettement des conduites rationnellement adaptées à un but utilitaire. Enfin, « un rituel est toujours, dans un contexte ou une culture donnée, considéré comme « efficace » par ceux qui le pratiquent, même si cette efficacité reste virtuelle ou symbolique ».³ La socio-psychologue Dominique Picard donne l'exemple suivant : « Le croyant pense que la prière le met en communication avec son dieu ; les « supporters » qui entament l'hymne de leur club avant un match se sentent en communication entre eux et avec les joueurs ».⁴

Pour certains sociologues, comme Claude Javeau, la différence entre les termes rites et rituels se situe dans la dichotomie religieux / profane. Selon eux, le « rite » correspond à tout ce qui relève du religieux et du sacré, et le « rituel » est associé à tous les actes profanes⁵. Toutefois, la séparation entre sacré et profane n'étant pas toujours nette, il n'est pas toujours facile de savoir s'il s'agit d'un rite ou d'un rituel. Par exemple, certains rites, comme celui de Noël dont le

caractère religieux a été atténué par la récupération de la figure du père Noël dans un but commercial, se sont « profanisés ». Pour la socio-psychologue Dominique Picard, « les rites religieux visent au renouvellement ou à la reviviscence de l'adhésion aux croyances alors que les rites profanes ont une fonction de réduction de l'incertitude lorsqu'ils sont « politiques ou profanes exceptionnels » (comme les meetings électoraux ou les rencontres olympiques) ou une fonction d'intégration sociale et culturelle de l'individu dans le groupe lorsqu'ils entrent dans la catégorie des rituels profanes quotidiens (comme les salutations ou les marques de déférence) ».⁶

Dans son article Goffman, Durkheim et les rites de la vie quotidienne, l'historien de la philosophie et anthropologue Frédéric Keck développe le concept de « rites de la vie quotidienne » à partir des concepts de « rites d'interaction » et de « mise en scène de la vie quotidienne »⁷ développés par le sociologue Erving Goffman.⁸ Celui-ci expliquait : « J'emploie le terme « rites », car cette activité, aussi simple et aussi séculière soit-elle, représente l'effort que doit faire l'individu pour surveiller et diriger les implications symboliques de ses actes lorsqu'il se trouve en présence d'un objet qui a pour lui une valeur particulière. »⁹

Dans cet encart, je mobiliserai ces notions pour analyser quelques exemples de rituels du quotidien observés dans le Centre de la Chapelle et dans le camp sauvage et je m'attacherai à expliquer quel rôle ils jouent dans la vie des migrants.

Quels rituels Porte de la Chapelle ?

On peut observer, Porte de la Chapelle, que le rituel est très présent dans la vie quotidienne des migrants. Ces rituels peuvent relever du « vivre ensemble » mais ils peuvent également avoir un caractère plus personnel ; dans les deux cas nous nous attacherons à en comprendre les ressorts.

Nous commencerons d'abord par nous intéresser aux rites d'interaction qui permettent de codifier les rapports sociaux et constituent les modalités qui

¹ RIVIÈRE Claude, *Les rites profanes*, 1995, Paris, puf.

² ISAMBERT François, *Rites et efficacité symbolique*, 1979, Paris, Cerf, p.18.

³ PICARD Dominique, « Rites et rituels », Vocabulaire de psychosociologie, 2002, Toulouse, ERES, Hors collection, p. 251-257

⁴ PICARD Dominique, *Ibid.*

⁵ JAVEAU Claude, *Prendre le futile au sérieux - Microsociologie des rituels de la vie courante*, 1998, Cerf, collection Humanités

⁶ PICARD Dominique, *op. cit.*

⁷ KECK Frédéric, *Goffman, Durkheim et les rites de la vie quotidienne*, Archives de Philosophie, 2012/3 (Tome 75), p. 471-492.

⁸ GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Les Editions de Minuit, collection Le sens commun, trad. Alain Accardo

⁹ GOFFMAN Erving, *Interaction Ritual : Essays on Face to Face Behavior*, New York, Doubleday Anchor, 1967, traduction française par A. Kihm, Les Rites d'interaction, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p.21.

régissent les relations entre les individus d'un même groupe. Ce qui fait que des personnes font société, c'est qu'ils partagent les mêmes rituels et donc les mêmes protocoles d'interaction.

Nous nous intéresserons ensuite aux rituels individuels que chaque personne utilise pour établir des repères dans sa vie et entretenir le lien avec ses origines familiales, culturelles, sociales, géographiques, etc.

Rites d'interaction : faire société et faciliter le vivre ensemble

Le sociologue Erving Goffman, s'inspirant du courant durkheimien, considère que les interactions de la vie quotidienne sont des cérémonies miniatures où le caractère sacré provient du respect qui y est véhiculé. Il explique « *qu'il s'agit d'actes dont le composant symbolique sert à montrer combien la personne agissante est digne de respect, ou combien elle estime que les autres en sont dignes* »¹⁰. Ces rituels d'interaction se trouvent dans les salutations, les excuses, les compléments, les protocoles de savoir vivre...

Dominique Picard explique, par exemple, que « *les rituels du savoir-vivre apparaissent comme des actes symboliques dans lesquels la fonction de communication est première. Ils comportent un caractère d'obligation et sont exécutés indépendamment de l'état émotif de l'acteur. Leur fonction, à ce niveau, est de faciliter les relations en leur ôtant tout aspect imprévu et en évitant les heurts et les risques de conflit, de quiproquo, de perte de la face.* »¹¹ Ainsi, frapper à la porte d'une chambre pour prévenir de son entrée est un rituel de savoir-vivre et permet d'éviter une situation gênante.

De même, lorsque deux personnes envisagent de passer une porte au même moment, le code du savoir-vivre prescrit des règles de déférence qui ont une signification hautement symbolique : un ordre de passage qui marque la différence des positions sociales (une femme passe avant un homme, une personne âgée avant une plus jeune...) et un enchaînement d'actions en deux temps qui situe la relation dans l'échange et la réciprocité (la personne en position basse s'efface discrètement ; la personne en position haute passe sans hésitation et remercie d'un mot, d'un sourire ou d'une inclinaison de tête selon le lieu et les circonstances).

Au Centre de la Chapelle, les hébergés sont d'origine et de cultures extrêmement différentes et ont donc des codes d'interaction différents. Pourtant, une

homogénéisation de ces rituels d'interaction s'est naturellement mise en place. Par exemple, entre deux personnes d'origines différentes, la poignée de main accompagnée d'une salutation en anglais est devenu la norme.

La distribution ou le don de thé est également un rituel d'interaction très ancré dans le Centre de la Chapelle. Cette boisson consommée dans le pays d'origine de la plupart des hébergés véhicule de façon unanime un sentiment d'hospitalité et de respect. Les acteurs sociaux et les bénévoles du Centre l'utilisent également comme un rituel de bienvenue lors de l'arrivée au Centre ou de soutien lors des démantèlements.

Un autre exemple est le repas de l'Aïd qui marque la fin du ramadan, moment hautement sacré chez les musulmans. Au Centre de la Chapelle, il a été « profanisé » par les équipes d'auxiliaires socio-éducatifs afin d'associer tous les hébergés, quelle que soit leur religion, à ce moment festif. Cette « profanisation » a pour but de rendre cet événement inclusif. L'instauration d'un climat léger et festif permet de favoriser le lien social et de fluidifier la cohabitation des ethnies.

J'ai également pu observer plusieurs fois, dans le campement informel de la Chapelle, des hommes se faire couper les cheveux et raser par le même barbier de fortune. Celui-ci avait improvisé un salon de coiffure sous l'échangeur, sur une bande de terre de quelques mètres coincée entre deux routes bruyantes : un miroir brisé récupéré aux encombrants, un vieux tabouret, un drap blanc déposé sur les épaules de l'homme se faisant couper les cheveux.

Le drap m'avait tout d'abord interpellé : pourquoi vouloir protéger ses habits des cheveux quand ceux-ci sont déjà salis par une vie dans la rue ? Plus qu'à un souci de propreté, l'utilisation du drap comme blouse vise à donner l'illusion au deux protagonistes qu'on se trouve dans un « vrai salon de coiffure ». Alors que ces personnes sont dans une situation de précarité extrême, l'utilisation du rituel de prise en charge des clients en vigueur dans les salons de coiffure instaure un sentiment de « normalité ». Les deux individus sont valorisés, l'un par la position sociale que lui confère le travail, l'autre par le respect qu'implique le statut de client.

Les rituels individuels comme repères dans une vie instable

Dans la vie de tout un chacun, les rituels apportent un sentiment de sécurité et de stabilité par leur caractère

¹⁰ GOFFMAN Erving, Les Rites d'interaction, op. cit., p.21.

¹¹ PICARD Dominique, op. cit.

régulier et prévisible. Ils structurent la vie quotidienne en la rythmant et constituent des repères qui nous permettent de nous situer dans le temps, l'espace, la société.

Les migrants de la Chapelle sont des personnes déracinées, vivant dans une situation précaire et instable, et ayant un avenir incertain. Pour eux, les rituels prennent donc une place importante puisqu'ils constituent des repères stables dans une vie très insécurisante. Ces repères peuvent être temporels, spatiaux, sociaux ou culturels.

Par exemple, Saeed, un jeune Afghan hébergé au Centre, a pris l'habitude de photographier tous les objets qui présentent pour lui une valeur affective et qu'il a collecté au cours de sa migration. Il ajoute à la photo, à l'aide d'une application, la date, le lieu et les circonstances dans lesquelles il a obtenu ces objets. Cette habitude constitue un rituel qui lui permet de retenir avec exactitude les événements qui jalonnent son parcours migratoire. Cette démarche est commune à de nombreux migrants qui mettent en place un système de repères temporels, de jalons mémoriels leur permettant de ne pas perdre la notion du temps et de l'espace. Certains pointent leur parcours sur une carte et l'annotent, d'autres font des selfies à chaque fois qu'ils arrivent dans une nouvelle ville...

Dans le Centre de la Chapelle, la consommation de thé est très élevée, les hébergés en boivent plusieurs verres par jour. La façon de préparer du thé est en elle-même un rituel : l'attente pendant que l'eau chauffe, le choix du thé, le dosage du sucre, la façon de le servir... La préparation du thé rythme leur journée et fonctionne comme un jalon temporel rassurant par son caractère répétitif. De plus, ce rituel est un moyen de garder un lien avec leur culture d'origine tout au long de leur parcours migratoire. En effet, dans de nombreux pays du Moyen-Orient et d'Afrique Subsaharienne notamment, le moment du thé est l'un des principaux rituels du quotidien. Le moment du thé est donc un repère temporel autant que culturel et identitaire.

Dans la même idée, marchander des cigarettes auprès des vendeurs du camp sauvage, aller chercher des soupes pakistanaises ou s'endormir le soir en écoutant de la musique de son pays, représentent autant de rituels qui font échos à ceux qu'il avaient dans leur pays d'origine. Le philosophe et anthropologue Christoph Wulf explique que « *les rituels servent à ré-assurer une communauté sur son existence, à confirmer par la réitération la validité de son ordre*

intemporel en même temps que son inscription dans la durée et son pouvoir de transformation. (...) Les rituels opèrent la synthèse entre la mémoire sociale et la projection vers l'avenir de la communauté. »¹²

¹² **WULF Christoph**,
« Introduction. Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales », *Hermès, La Revue*, 2005/3 (n° 43), p. 9-20.

Début du ramadan

Le ramadan commence ce soir. J'ai choisi de le faire avec eux. Je pense que cela me permettra de mieux comprendre les différents temps du ramadan ainsi que l'état dans lequel la majorité des réfugiés seront durant cette période. Participer pour mieux comprendre. A un niveau pratique cela

sera également plus simple pour moi, je n'aurai pas à me cacher pour manger. Avant de prendre la décision de faire le jeûne du ramadan, j'en ai parlé un peu avec des amis du Centre. Que je le fasse alors que je ne suis pas musulmane sera-t-il vu comme une insulte pour eux ? « *Pas du tout !* » m'a dit Waseem qui semblait ravi que je tente l'expérience. Il m'a expliqué les temps de prières et donné des astuces pour mieux le vivre. Casser le jeûne avec des dattes et du lait puis attendre un peu avant de vraiment manger. Des choses dont je ne me serais sans doute pas rendu compte si je ne l'avais pas fait avec eux. Une ASE m'a également dit que ce pourrait être une expérience intéressante et qu'il faut que « *j'ouvre l'œil* » pour voir les changements d'organisation que le ramadan provoque au Centre.

Il y a cinq temps de prière. Entre 3 heures du matin et 22h du soir environ, on ne peut ni manger, ni boire, ni fumer, ni avoir de pensées négatives ou sexuelles. Waseem m'a raconté que lorsqu'il faisait le ramadan en Finlande, il ne sortait plus de chez lui parce que « *là-bas les femmes aiment porter des vêtements courts et c'est plus difficile de ne pas regarder* ». Il m'a également expliqué que le mois du ramadan sert à se mettre à la place de quelqu'un de démunie en ressentant à

nouveau la faim et la soif. Pendant ce mois-là, ils doivent réfléchir sur la condition de vie des pauvres, sur la valeur des choses, prier et être généreux.

Cela me paraît un peu ironique que des réfugiés à la rue, déjà en grande situation de précarité, suivent tout de même le mois du ramadan pour se mettre à la place d'un « pauvre ». Cette tradition est-elle tellement ancrée qu'ils se sentent obligés de la suivre quelle que soit leur situation ? Suivre le jeûne du ramadan leur permet-il de « garder la face », de refuser leur situation de précarité, de la nier ?

Jeux et occupations

Samedi 27 mai 2017

Je me suis levée à 3h du matin pour prendre un petit déjeuner. Passé cette heure, les personnes faisant le ramadan ne peuvent plus ni manger ni boire jusqu'au soir. Je me recouche quelques heures. J'arrive à 11h30 au Centre et passe devant le camp sauvage pour trouver Hassan et ses amis. Personne. Nous ne nous sommes pas donnés d'heure de rendez-vous fixe, j'ai dû les rater.

J'aperçois Omid, Saeed et quelques autres amis devant le Centre et me dirige vers eux, heureuse de les revoir. Omid a noué un petit foulard autour de son cou ce qui lui donne un air de dandy.

« *Je ne veux pas avoir la peau marron, ce n'est pas beau !* » m'explique-t-il. Je prends de leurs nouvelles et nous allons nous asseoir devant la pharmacie près du Franprix qui fait l'angle de la rue de la Chapelle : ici, il y a un peu d'ombre. Ils me parlent de leur nouveau centre d'hébergement, un CHU en banlieue parisienne. Il est situé près d'un aéroport et selon eux il n'y a rien à faire autour, pas de vie sociale possible, pas de supermarché, pas de cours de français, personne qui parle anglais. Omid me fait un freestyle de rap, les autres m'enseignent quelques mots en dari.

Saeed me tend alors un bout de papier roulé sur lui-même. C'est un dessin d'Omid et celui-ci ne voulait finalement plus me l'offrir car « *le papier était tout froissé, ce n'est pas beau* ». Il a graphé mon surnom, « *Lou* ». Là, où je porte une attention au geste il porte une attention à la présentation. Lorsque j'y vois un don de soi, un don de son temps, une volonté de faire plaisir, lui semble voir son dessin au dos d'un prospectus comme la preuve de son manque de moyens. Je pense également que, derrière ses airs de caïd, Omid est un garçon timide. On voit qu'il s'est appliqué, et cela me touche beaucoup. Je lui demande de signer.

Je rejoins le groupe de Jamal, Waheed, Farshid, Aslouddin et les quelques autres à qui j'ai donné un cours de français hier. Ils sont toujours assis en rond sur les tatamis destinés au taekwondo. Je sors mon carnet et commence un cours de français mais aujourd'hui ils ne semblent pas avoir envie de travailler. Des cris et des rires emplissent rapidement l'air. Seul un jeune homme de dix-neuf ans m'écoute avec attention. Il a du mal à prononcer certaines lettres de l'alphabet et les répète avec détermination, encore et encore, levant les yeux vers moi pour me demander de le corriger.

◀ Horaires des prières lors du ramadan de 2017. Faire le ramadan avec les hébergés du Centre m'a permis de me rendre compte des différents temps qui le régissent, de l'état de fébrilité dans lequel place le jeûne et du rythme de vie qui en découle.



▲ Dessin réalisé par Omid qui a joué les grands timides avant de me l'offrir.

Les autres ne cessent de chahuter, enchaînant blagues et bêtises. Bientôt, le jeune homme agacé par ce bruit se lève et part après leur avoir crier quelque chose en pachto, les sourcils froncés. Waheed et Jamal tracent au stylo le quadrillage d'un jeu sur le sol, vont chercher des mégots de cigarette et des cailloux ; ils s'en servent comme des pions. Ils m'expliquent rapidement le jeu qui consiste à « manger » les pions de l'adversaire en faisant sauter les siens par-dessus. Je suis étonnée de leur capacité à se servir de n'importe quoi dans leur environnement pour en faire un jeu. Ils me font penser aux enfants dont je m'occupais en centre aéré quand j'étais plus jeune. Ils ont cette capacité à projeter un usage, une idée qu'ils se font d'un objet sur un autre. Le mégot devient un substitut au pion par rapprochement de caractéristiques : petit, léger, en plusieurs exemplaires. Après une seule partie, ils se désintéressent déjà de cette occupation et en cherchent une nouvelle. Il faut que j'insiste un peu pour que Jamal aille chercher une serviette en papier humide pour nettoyer le tracé au stylo sur le tatami. Waheed essaie d'en effacer un coin avec son doigt enduit de salive.

Farshid se moque des talibans devant Waheed qui affiche une mine hilare. Il finira par tomber en arrière à force de rire.

▼

Waheed roule alors la feuille où j'ai écrit le cours de français que je viens de donner pour en faire un micro. Il le présente devant le visage de Farshid pour l'interviewer, mimant un journaliste, son keffieh autour de la tête.



Ils me demandent de les filmer mais de ne pas mettre la vidéo sur Facebook « car ont pourrait avoir des problèmes dans notre pays à cause de ce qu'on dit dedans ». Apparemment ils y parlent de la situation en France et en Afghanistan et s'y moquent un peu des Talibans. Rire d'une situation grave qui pourrait leur causer des problèmes dans leur pays leur permet sans doute de dédramatiser la situation. Mes lunettes finiront également sur le nez de Farshid.

Hameedullah

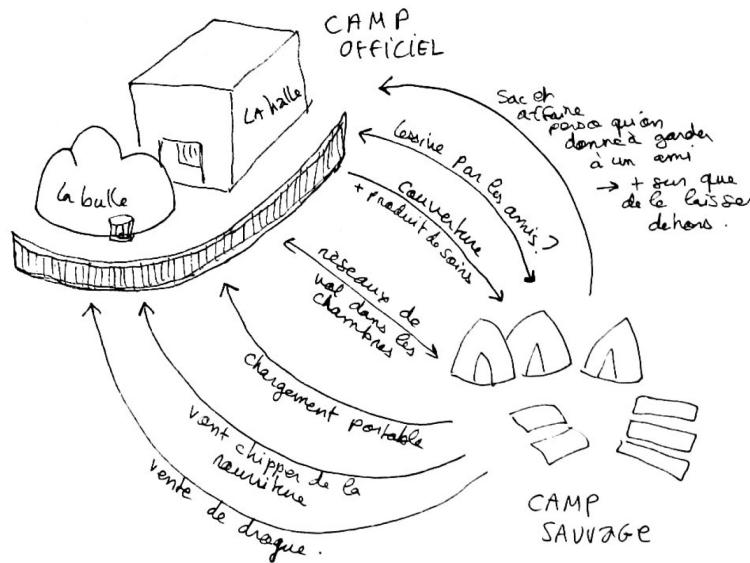
Un peu plus tard dans la journée, je prends une pause au soleil, assise sur les escaliers en bois de la Halle. Hameedullah me rejoints. Il semble heureux de me voir, un grand sourire s'étale sur son visage et lui donne un air un peu niais. Il me tend son classeur rempli de pochettes plastifiées où il range tous les papiers administratifs concernant sa demande d'asile. Spontanément, il me montre les deux feuilles A4 où a été retranscrite son histoire. Il me la fait lire, ce que je prends comme un signe de confiance de sa part : il a envie de me faire partager son histoire. Cela me touche beaucoup. C'est écrit avec des mots simples, des phrases courtes, qui vont droit au but.

Hameedullah était paysan en Afghanistan. Il vivait simplement, à la campagne, vivant de la culture de ses champs et des revenus de sa ferme. Un jour la police est venue chez lui : un pont avait explosé la veille dans les alentours et ils l'accusent d'être de mèche avec les Talibans. Hameedullah dément. Deux semaines plus tard un groupe de Talibans vient chez lui, ils lui disent qu'ils vont poser une bombe sous un pont et que ce sera à lui de la faire exploser. Ils reviendront lui donner la télécommande. Hameedullah ne sait pas quoi faire, il n'a rien demandé à personne, pourquoi c'est à lui que cela arrive ? Je l'imagine, jeune homme un peu simplet, perdu dans une situation qui le dépasse. Il panique et en parle à sa mère avec qui il vit. Celle-ci lui dit qu'il ne faut pas le faire, que ça peut blesser ou tuer des gens, qu'il ne faut pas qu'il s'en mêle. Lorsque le groupe terroriste se présente de nouveau à leur ferme, la mère a caché son fils dans « dans une salle avec de la paille » et espère les voir repartir après qu'ils se sont rendus compte de l'absence d'Hameedullah. Cela ne se passe néanmoins pas comme elle l'avait imaginé et son fils sort de sa cachette en entendant sa mère et sa sœur crier. Il leur dit qu'il fera tout ce qu'ils veulent mais qu'ils ne doivent pas leur faire de mal, il s'excuse, les supplie. Les Talibans partent en laissant une télécommande. La mère d'Hameedullah refuse toujours que son fils soit impliqué dans ce genre de chose et l'envoie chez un oncle. Celui-ci lui a trouvé un passeur qui lui a fait quitter le pays dans les jours qui ont suivi.

L'histoire, racontée avec simplicité, doit en réalité être bien plus complexe que cela mais elle semble fidèle : un petit paysan à la vie tranquille, un simple d'esprit qui ne comprend pas bien ce qui lui arrive et qui ne sait pas comment réagir. Un homme obligé de quitter son pays pour ne pas être tué par les Talibans ou arrêté par la police alors qu'il n'a rien fait.

Échange de services entre le Centre humanitaire et le campement informel

A l'autre bout de la cour, je vois Waseem passer le portique de sécurité. Il revient d'une sortie à la Villette avec Amir, Reza alias « Master Shifu » et Salim alias « Red Cross ». Ils surnomment leur ami « Red Cross » car celui-ci quitte régulièrement le Centre humanitaire avec des couvertures pour aller les donner à d'autres réfugiés vivant dans le campement informel. Si Red Cross apporte gratuitement des couvertures à ses amis dormant dans la rue, il y a également d'autres migrants qui en ont fait un véritable trafic. Après les avoir récupérées à l'intérieur du Centre, ils les revendent dans les campements sauvages. Tout se monnaie ici : de la place dans la file d'attente, un sac de couchage, une tente ou une couverture, jusqu'à une simple information. Certains hébergés du Centre apportent également à la laverie des vêtements de personnes vivant à l'extérieur.



En fonction de leur relation les personnes payeront ou non. Pour Emmaüs, c'est un trafic et une fuite de matériel, pour les réfugiés un acte de solidarité ou un moyen de revenus. Lorsque les travailleurs d'Emmaüs se sont rendus compte que certains hébergés venaient faire une lessive tous les jours, ils se sont posés la question de limiter le nombre de lessives à deux par personne, sachant que celles-ci restent en moyenne une dizaine de jours. Sylvie, une bénévole d'une quarantaine d'années, m'a raconté que cette mesure a été l'objet d'un débat lors d'une réunion de bénévoles avec Camille. Pourquoi empêcher les migrants vivant au Centre d'apporter la lessive de ceux vivants dans la rue ? N'est-ce pas inhumain ? N'est-ce pas illogique d'aider les hébergés et de refuser de l'aide à ceux qui attendent dans la rue ? Les migrants ont trouvé un moyen de contourner le système existant pour en faire profiter d'autres, de créer un lien entre extérieur et intérieur, un réseau de service et d'entraide, pourquoi vouloir le limiter ? Parce que certains monnaient ce service gratuit ? Est-il bon de laisser se mettre en place un trafic sur un service qui se veut gratuit ? La question est plus complexe qu'elle en a l'air.

Si le peu d'espace et de temps passé aussi bien dans le Centre que dans le camp sauvage empêchent ces hommes de s'installer véritablement et de recréer une société, il existe néanmoins de nombreux échanges entre l'extérieur et l'intérieur. Des choses se mettent en place et un lien étroit se forme entre le campement informel et le Centre humanitaire : aller voir « le barbier » du camp sauvage, demander à un de ses amis de l'intérieur de charger son portable ou de mettre ses vêtements à la lessive, vendre de la drogue à l'intérieur, faire sortir du matériel... Cela est inévitable et ingérable : c'est l'économie parallèle.

Débat sur les différences culturelles et religieuses

Lorsque j'arrive au réfectoire avec Amir et Waseem pour dîner, nous y sommes presque seuls. La majorité des hébergés s'y sont précipités à peine l'heure de fin du jeûne de ramadan sonnée. Arriver trente minutes plus tard nous a permis d'éviter la foule. Je pensais qu'après une journée sans manger ni boire je me jetterais sur mon assiette mais ce n'est finalement pas le cas. Le sentiment de faim une fois passé, vers midi, je n'y ai plus pensé. Ne pas boire a été beaucoup plus compliqué.

Nous parlons pendant plus d'une heure et demi sur divers sujets : qu'est-ce que la religion musulmane et comment les autres la voient-ils ? Est-ce normal qu'une femme non musulmane se convertisse pour pouvoir se marier à un homme musulman ? La religion peut-elle empiéter sur la sphère publique ? Quelles sont les règles du ramadan ? Sur quoi porte ma recherche ? Est-ce que je pourrais me marier à un homme musulman ? Pourquoi, en France, des personnes vivent-elles ensemble sans être mariés ?

La discussion se transforme rapidement en débat. Si chacun reste un peu campé sur ses positions, personne n'essaie néanmoins d'imposer ses idées : il y a un véritable intérêt pour l'avis de l'autre, une réelle volonté de comprendre. Je me rends compte que si nous sommes tous les trois plutôt ouverts d'esprit, nous avons une conception extrêmement différente de certaines choses : ce qui me paraît normal ou choquant ne va pas l'être du tout pour eux et inversement. Pour expliquer plus facilement notre avis sur la cohabitation des religions, nous sommes arrivés à une image que je trouve plutôt juste : celle du cadre.

- « *L'islam donne un cadre à nos actions. Ce que nous devons faire est dans le cadre. Ce qui est hors de ce Carré nous ne devons pas le faire* » me dit Waseem.

- « *Mais chaque personne a le droit d'établir les limites de son propre cadre du moment que celui-ci n'empêche pas sur celui des autres. Cela ne me paraît pas normal qu'un cadre soit imposé par la religion, chacun devrait pouvoir décider des limites* », je réponds.

- « *Je suis d'accord avec ça, c'est un des problèmes en Afghanistan. Les Talibans ont leur propre interprétation et veulent l'imposer aux autres. Ma communauté, les Hazaras, nous n'avons pas la même interprétation de l'Islam, nous*

avons posé notre cadre différemment et nous acceptons que d'autres ne soient pas pareils. C'est pour cela que je suis contre les Talibans. Parce qu'ils font des attentats et tuent des gens mais également parce qu'ils veulent nous imposer leur cadre et prendre le pouvoir pour cela », m'explique-il.

- « Pour moi le cadre de la religion est inscrit dans le cadre de la vie privée et ne peut pas empiéter sur le cadre de la vie publique que nous partageons tous. La France est un pays laïc : la religion est du domaine de la vie privée et nous ne pouvons pas l'emmener dans la sphère publique. Chez nous, le seul cadre que tout le monde a de commun est celui de l'État. Celui de la religion est propre à chacun. Alors les gouvernements qui mélangent politique et religion cela me choque, je ne trouve pas cela très sain. Pour moi la religion devrait se pratiquer en privé où dans des lieux qui y sont dédiés et ne pas se voir en public. Par exemple cela me choquerait de voir quelqu'un prier dans la rue », dis-je.

- « Pourquoi est-ce un problème de pratiquer sa religion en public si on laisse les personnes qui en ont une autre faire de même, et qu'on n'empêtre pas sur leur cadre ? », me questionne Waseem.

La discussion continue avec cette métaphore du cadre, nous sommes d'accord sur plusieurs points comme le fait que chacun devrait pouvoir choisir sa religion. « *Bien sûr que si ma sœur voulait arrêter de porter le voile je la laisserais faire mais ça ne serait pas bien vu par la famille et la communauté* » me dit Waseem. N'est-ce pas également une manière d'empêter sur le cadre de sa sœur ? Par le jugement et la pression familiale ? Nous débattons également sur le cas d'une femme non musulmane qui voudrait se marier à un homme musulman : que celui-ci n'aille pas en enfer s'il se marie à une non musulmane, alors que celle-ci devrait se convertir pour le mariage même si elle ne pratiquait pas par la suite. J'explique pourquoi cela me gêne à Waseem et Amir : si cela m'arrivait je ne serais pas d'accord car cela irait contre mes convictions, ce serait comme bafouer mes valeurs que de mentir sur ma religion pour pouvoir me marier, ce serait comme une atteinte à mon identité de femme athée. Ils n'ont pas l'air de comprendre mon point de vue : « *Mais quand on aime quelqu'un il faut bien faire des compromis !* ». Et pourquoi ça serait à cette femme non musulmane de faire le compromis de se convertir et pas à l'homme de faire l'impasse sur cette règle ?

Le débat se prolonge et est extrêmement intéressant : s'y heurtent ma vision d'euroépennne athée et leur vision de musulmans nés dans un pays où l'islam y est appliqué de façon très stricte.

Waseem parle très bien anglais mais Amir pas un seul mot. Cela n'empêche pas Amir de prendre une part active au débat et de le relancer par ses questions. Waseem traduit ce qu'il dit puis lui transmet ensuite ma réponse. Cette discussion par traducteur interposé fonctionne très bien, reste dynamique, tout en laissant le temps à chacun de réfléchir à ses arguments. Vient ensuite la vision du couple : pour eux un couple tient toute une vie, pour moi c'est quelque chose de beaucoup plus précaire et changeant, qui se renouvelle régulièrement. Selon notre vision du couple ce genre de

questionnement n'a pas le même impact. Ils ont une vision également différente de la femme. Quand pour moi une femme aimée doit être libre de faire ce qu'elle veut et avoir le droit de travailler, pour eux, aimer une femme c'est lui permettre de rester à la maison et assurer eux-mêmes les revenus permettant la subsistance de la famille. « *Bien sûr, si elle veut travailler elle peut mais c'est à nous de la protéger et de subvenir à ses besoins* ». Là où je vois l'impossibilité d'être indépendante, ils voient une marque d'amour et de respect. Encore une fois ce qui me paraît « bien » n'a rien à voir avec ce qui leur paraît « bien » : les deux visions sont basées sur de bonnes intentions mais nous avons une façon diamétralement opposée d'envisager les choses.

Il se fait tard, déjà 23h. Waseem me dit de ne pas trop traîner. Tout à l'heure je leur ai expliqué que les responsables du Centre ne voulaient pas que les femmes restent trop tard le soir, que, la majorité des salariés étant partis, cela pouvait être dangereux pour elles. Ils ont ri, ne comprenant pas ce qui pouvait être dangereux, avant d'être étonnés quand je leur ai raconté qu'il y avait déjà eu des agressions de salariées dans le Centre le soir. Ils ont paru choqués. Pourtant, même si je comprends la peur des responsables du Centre, je me sens en sécurité ici.

Altercation au campement informel

Je quitte néanmoins le Centre et me dirige vers le campement informel, coté africain. Le camp afghan ne s'est pas encore vraiment reconstitué après le démantèlement mais cela ne saurait tarder. Je discute avec un Soudanais qui me dit vouloir trouver une femme blanche pour se marier. Je lui explique que les mariages blancs ne fonctionnent plus ici depuis un bout de temps ou qu'il faut des années de vie commune pour qu'ils permettent d'avoir un titre de séjour. Un homme qui passait par là, un riverain d'origine africaine, se joint à la discussion. Ils les accusent de venir en France juste pour profiter des aides sociales et vivre sans travailler « *comme des parasites* ». Certains viennent effectivement dans cette optique : après avoir galéré, ils veulent une vie facile et voit l'Europe comme l'Eldorado qui le leur permettra. Le riverain semble savoir de quoi il parle et cela le révolte, son ton est accusateur. Je me tais et observe l'altercation.

Le migrant qui parle français ne nie pas : oui il est là pour les aides et avoir une belle vie. Pour envoyer de l'argent à sa famille restée au pays aussi. Il est ce que l'État français appelle « migrant économique ». La situation économique de leur pays ne leur permettant pas une vie qu'ils jugent convenable, ils viennent profiter d'un système économique qu'ils pensent plus avantageux. Je pense que cela est dû à l'image qu'ont ces personnes de l'Europe comme d'un continent où il est facile de bien vivre. Lorsque le riverain accuse le Soudanais de ne venir que pour les aides sociales, celui-ci répond : « *Vous avez colonisé l'Afrique, vous avez généré des problèmes dans notre pays, prenez vos responsabilités* ». Un homme saoul se joint à son tour au groupe. Il a le blanc



des yeux rouge. Il m'explique à quel point il a détesté son séjour dans le Centre humanitaire de La Chapelle qu'il a d'ailleurs quitté de lui-même, au bout de huit jours. Il me souffle son haleine chargée d'alcool au visage. Il est vêtement dans ses propos. Comment, avec une telle haine de la France, son intégration à cette société peut-elle bien se passer ? Il me dit que lorsqu'il n'est pas bien, il a envie de blesser les autres ou de se blesser lui-même. Je crois qu'il aurait besoin d'un suivi psychologique et me demande s'il est vraiment dangereux ou si c'est juste des menaces. Lorsqu'il me montre les cicatrices qu'il s'est faites lui-même avec un tesson de bouteille, je passe sur la défensive. Il a vraiment besoin d'un suivi médical. A-t'il refusé la prise en charge psychologique au Centre ?

Rapidement, il comprend que je travaille au Centre et commence à exiger que je lui donne une couverture. Je lui explique que je n'en ai pas, que ce n'est pas moi qui m'occupe de ça. Ils semblent avoir cette image de la France-Eldorado et du Blanc qui peut forcément aider parce qu'il est blanc mais qui ne veut simplement pas. Son ami, un peu moins saoul que lui mais saoul tout de même, me dit que je suis inutile. Ils se mettent à m'insulter. Ils me dominent tous les deux d'une bonne tête et j'ai du mal à prévoir leurs réactions qui peuvent être aléatoires à cause de l'alcool. Bien que je reste calme, leur ton devient de plus en plus agressif. Ils semblent avoir besoin de cracher la haine qu'ils ont contre ce pays et la façon dont on les y traite, au visage de quelqu'un. Cela me retourne. Je comprends que dans la situation de misère et de tension dans laquelle ils vivent, parfois il faut évacuer. Je trouve cela particulièrement malvenue que leur haine soit déversée sur moi qui suis là sur mon temps libre, gratuitement, pour essayer d'améliorer les choses. Mais sur qui d'autre pourrait-elle l'être ?

Ils n'auront jamais sous la main les personnes responsables de leur malheur et j'imagine que, dans ce genre de situation, on peut facilement commencer à en vouloir au monde entier. L'alcool ne doit pas arranger les choses. Ce qu'ils m'ont raconté me fait néanmoins comprendre l'importance que peut avoir le comportement des travailleurs sociaux. Ils peuvent mettre en place des mécanismes sociaux qui auront un réel impact sur la façon dont les hébergés percevront leur séjour au Centre : nécessité de se sentir considéré comme humain, rapport d'aidant/aidé qui déséquilibre la relation, sorte de sentiment de légitimité et de supériorité en temps qu'aidant qui peut atteindre l'hébergé...

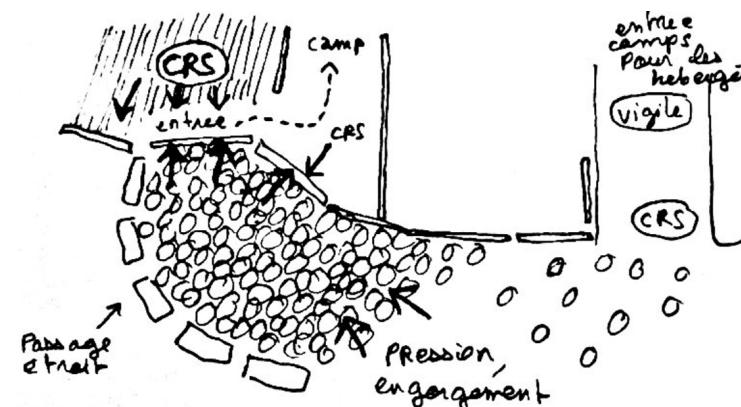
Discussion entre migrants et policiers : quels problèmes dans la file d'attente ?

Un autre Africain s'approche de moi et me dit : « *Ne te laisse pas toucher par ça, nous savons que tu es humaine, tu n'es pas Dieu, tu ne peux pas tout faire. Il est saoul alors laisse tomber* ». Ces paroles me calment immédiatement. Je m'éloigne avec lui et nous nous assoyons sur le trottoir, au milieu du carrefour, plus calme à cette heure de la nuit. Il s'appelle Ahmed, il est Somalien et avant il était docteur. Il a 28 ans, des cheveux bouclés qui forme une tignasse volumineuse sous sa casquette. Il semble vif d'esprit et m'est tout de suite sympathique. Nous discutons un peu, je lui explique sur quoi porte ma recherche. Il me parle alors des problèmes qu'il y a ici et ses propositions pour les éviter : « *j'ai plein d'idées pour que les choses aillent mieux moi !* ». Il me parle de la file d'attente pour entrer dans le Centre chaque matin, des migrants qui se font gazer par les CRS car ils poussent trop sur les barrières pour pouvoir entrer. De la foule contenue et maîtrisée dans la violence, dispersée dans la douleur. Des hommes qui se ruent vers les bénévoles d'Utopia 56 pour qu'ils leur mettent des gouttes dans les yeux et ainsi atténuer la brûlure, de ceux qui ont le visage brûlé pour avoir été trop près des jets de lacrymogènes. Cela a lieu quasiment tous les matins, d'autres réfugiés m'en ont déjà parlé.

Il essaie de dessiner un plan sur mon carnet pour m'expliquer comment ça se passe mais ce n'est pas clair alors il me dit qu'il va me montrer en vrai. Nous nous dirigeons vers l'emplacement de la file d'attente, devant le Centre. Elle n'est plus au même endroit que la dernière fois. Il y a des travaux de la voirie et ils l'ont donc déplacée. La file d'attente se situe dans un petit passage étroit encadré par des barrières défoncées et des blocs de béton. Des gens y dorment même si demain il n'y aura pas d'entrées car c'est le week-end : problème de communication ! Ils attendent ici pour rien.



▲ Ahmed, une casquette vissée sur la tête, éclate de rire en voyant mon dessin.
« Je ressemble à une fille sur ton papier ! » s'exclame t'il, hilare.



◀ Lors de l'entrée du matin, la foule de migrants souhaitant entrer dans le Centre se masse dans un passage en entonnoir. Des policiers en bloquent l'extrémité. Des mouvements de foule ont lieu presque tous les matins et il n'est pas rare que les personnes soient dispersées avec des bombes lacrymogènes.

Ahmed m'explique le déroulement des entrées, la tension, la foule, la répression faite par les policiers. Les barrières complètement enfoncées par la pression des corps illustrent très bien ses propos. Je découvre la violence de l'entrée du matin à travers son impact sur l'environnement, la défor-

mation des grillages m'en révèlent des bribes, les barrières deviennent des objets narrateurs.

Ahmed m'explique ce qui, selon lui, pourrait éviter de tels problèmes. « Nous sommes des centaines. Le matin nous pourrions surpasser les policiers mais je ne pense pas que ce soit la solution. Ça serait une escalade de violence » me confie-t-il. Il semble avoir bien analysé les choses, avoir une vrai volonté de faire changer les choses de manière pacifique.

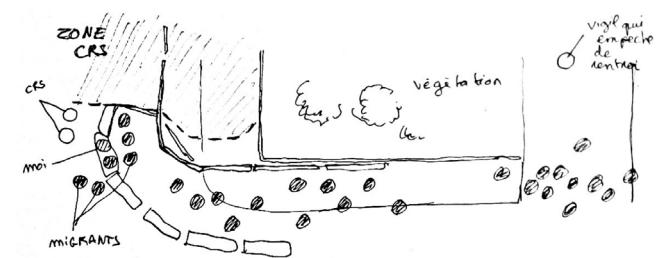
Deux policiers de l'équipe de nuit s'approchent et me demandent qui je suis. Je n'ai pas mon chasuble, ils me prennent pour une civile et ne veulent sans doute pas de problèmes. Je leur réponds que je travaille avec Emmaüs. Il est maintenant minuit et demi, ils doivent veiller à la sécurité des riverains qui pourraient être là par curiosité.

Se déroule alors sous mes yeux quelque chose que je trouve incroyable. D'habitude, les policiers en faction ici ne sont pas un exemple d'ouverture d'esprit et de communication. Ils sont là pour faire leur travail, sont durs et froids. Cette fois-ci, le policier le plus vieux se joint à notre conversation. Débute alors un débat extrêmement intéressant, sans agressivité aucune.

Je suis assise sur une glissière de voirie en béton. D'un côté se trouve le policier plus vieux, son jeune collègue ne parlant pas anglais en retrait derrière lui. De l'autre côté de la glissière se trouve Ahmed et d'autres réfugiés. Je suis à cheval entre les deux ce qui me place comme l'intermédiaire entre les migrants et les policiers, aussi bien dans l'espace que dans le débat. L'organisation des groupes dans l'espace s'est faite assez naturellement et est représentative de l'ambiance du boulevard ces derniers temps. Les zones occupées par les migrants et les policiers nationaux sont clairement délimitées, matérialisant spatialement le climat

Un policier d'une quarantaine d'années discute avec les migrants des améliorations possibles de l'entrée du matin au Centre. L'ambiance n'est pas hostile, une certaine curiosité, une volonté de comprendre l'autre et de se justifier sur ses actes plane.

▼



de prudence réciproque, de méfiance de l'autre. D'un côté, les uns voient des indésirables, de l'autre de la répression. Pendant le débat cette scission se maintient assez naturellement. Je tente de servir de médiation entre deux groupes sur la défensive mais curieux de connaître la vision de l'autre. Ahmed explique la façon dont il a vécu les choses toutes les fois où il a tenté d'entrer dans le Centre.

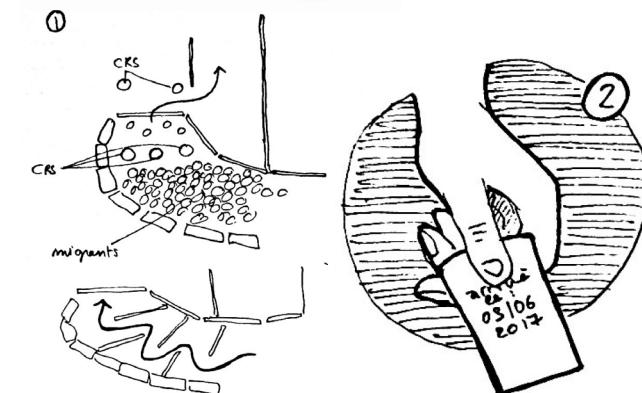
Le policier explique pourquoi ils sont obligés, selon lui, d'agir comme ça, quelles sont les raisons qui les poussent à gérer la foule de cette manière. Ahmed lui parle des solutions auxquelles il a pensé, le policier pointe du doigt les failles. J'apporte également mon point de vue, à cheval entre les leurs. Ahmed pense qu'il faudrait deux barrages et deux policiers pour éviter que la foule ne se forme et pousse contre les barrières. Il évoque aussi l'idée que tous les réfugiés soient assis dans la file pour éviter les mouvements de foule. Nous évoquons également l'idée de cloisonner l'espace de la file d'attente comme ce qui se fait dans des festivals pour éviter les attroupements trop denses. Pour ce qui est de l'idée des tickets, j'explique à Ahmed que cela a déjà été tenté mais a fini en trafic, les tickets étant revendus jusqu'à la Gare du Nord.

Rapidement d'autres réfugiés se groupent autour de nous pour écouter, résultat d'un mouvement de groupe mais également d'un véritable intérêt pour le sujet. Ceux qui comprennent ce qui se dit traduisent en plusieurs langues derrière moi. Les plus intéressés prennent part au débat. Parmi eux, je rencontre Adam, un africain parlant français et qui a également un avis à partager et des solutions à proposer.

Le débat est incroyable. Sans aucune agressivité, simplement une envie de comprendre et de se faire comprendre des deux cotés. Ahmed saute sur l'occasion de se faire écouter,



CE QUE PROPOSE AHMED



d'expliquer ses analyses et les solutions qu'il imagine. Je trouve assez émouvant de voir un policier quitter sa barricade, le confort et la sécurité de sa camionnette pour venir discuter avec les migrants, parler de solutions possibles pour améliorer les choses avec eux. Il comprenait l'anglais mais le parlait mal, je traduisais. Le jeune policier n'a pas tardé à être également pris à partie par un migrant qui lui parle en anglais. Il ne semble pas comprendre grand-chose mais le laisse parler. Africains, Afghans, Irakiens, policiers français... la volonté de comprendre à surpasser les clivages ethniques, chose malheureusement trop rare ces derniers temps. Cette discussion est incroyablement enrichissante et forte en émotion.



Omar a écouté notre conversation avec une grande attention et se joint à nous pour partager à son tour son point de vue : « *Moi je pense qu'il y a un problème de communication. C'est très souvent l'homme d'Emmaüs qui parle farsi qui encadre les entrées le matin. Déjà, je trouve qu'il fait passer plus d'Afghans, ce n'est pas juste. Ensuite, il discute avec eux et leur explique ce qu'il se passe, ce qu'il y aura ensuite, ce qu'il faut faire. Nous, les Africains, personne ne nous dit rien. Alors les gens s'impaticient, s'énervent et poussent les autres et on fini par se faire gazer. Il faudrait plus de gens d'Emmaüs pour nous expliquer les choses. Vous n'avez pas un traducteur arabo-phone ?* »

A travers ses paroles, filtre un fort sentiment d'injustice, l'impression d'être délaissé, oublié. C'est assez significatif de la méfiance, de l'animosité inter-communautaire qui découle du sentiment qu'une communauté est favorisée par rapport à une autre.

A son tour le policier explique pourquoi ils fonctionnent ainsi lors de l'entrée du matin et oppose ses arguments à ceux des migrants :

« *Nous, notre boulot c'est d'éviter les phénomènes d'écrasement et les débordements : il y a la route à coté alors il ne faut pas que la file d'attente déborde pour éviter les accidents. On fait ça pour leur bien ! Et puis on ne peut pas laisser tout le monde déferler sur le camp, la situation deviendrait ingérable là bas ! Je comprends bien ce que dit votre ami sur les gaz lacrymogènes mais c'est le seul moyen que l'on a pour que la foule se disperse et que les personnes qui sont derrière cessent de pousser et d'écraser celles qui sont devant et d'enfoncer les barrières. C'est la seule chose qui marche et c'est nécessaire.* »

Ahmed intervient à nouveau :

- « *Et si vous faisiez asseoir les migrants par terre pour les faire patienter et éviter les mouvements de foule ?* » demande

mon ami en faisant de grands gestes.

- « *Les personnes assises se feraient piétiner, ce serait un carnage !* » répond le policier.
- « *Pas si vous filtrez les gens à l'entrée du passage et les faites s'asseoir au fur et à mesure !* » s'exclame Ahmed.
- « *Et on fait quoi si, impatient, ils se relèvent ? De toute façon, ça, ce n'est pas notre boulot, c'est aux gens d'Emmaüs de s'organiser.* » conclut le policier.



▲ Malgré son uniforme, le policier dégage l'aura d'un père de famille, à la fois figure d'autorité et protecteur bienveillant.

Il n'a pas l'air de savoir que certains hommes attendent depuis des semaines voire des mois devant le Centre pour y entrer, sa vision de la situation de la Porte de la Chapelle semble assez réduite. J'ai l'impression que les policiers ne comprennent que partiellement voire pas du tout, les personnes qu'ils ont face à eux, leur colère, leur impatience, leurs incertitudes, leur peur. Ils suivent les ordres, ne communiquent généralement pas avec les migrants, leur travail est simplement de les contenir et de faire de la dissuasion. Leurs supérieurs semblent leur donner des directives simples mais aucune explication sur le fonctionnement du lieu.

Prise en charge de mineurs isolés

Une bénévole d'Utopia 56 vient alors me chercher, elle a besoin d'aide pour la prise en charge de mineurs isolés. Cela sonne la fin du débat. Lorsque je suis partie, les policiers sont retournés derrière les barrières défoncées entourant leur camionnette. Alex, la jeune femme d'Utopia, m'explique le fonctionnement de la prise en charge des mineurs isolés. On les découvre pendant les maraudes, on appelle la police qui doit venir les chercher pour les emmener à l'hôtel ou dans un centre d'hébergement pour mineurs s'il reste des places. S'il n'y a plus de places, ils les emmènent au poste de police pour y dormir en sécurité avant d'être pris en charge le lendemain. Quand ce n'est pas possible, les bénévoles font dormir les « vulnérables » dans le camion d'Utopia ou cherchent quelqu'un qui peut les héberger le temps d'une nuit. Cela semble vraiment être au cas par cas.

Je suis étonnée que ce soit à la police de faire ça mais Alex m'explique qu'une loi stipule qu'ils ont également le rôle de prendre en charge tout mineur, français ou étranger, en situation d'insécurité. Quand on sait que le commissariat du XVIII^e arrondissement est celui le plus surbooké de Paris, on comprend mieux qu'Utopia ait dû trouver des alternatives pour les mineurs isolés. Après cette première nuit, le mineur isolé sera pris en charge par les services sociaux relatifs à la protection de l'enfance.¹

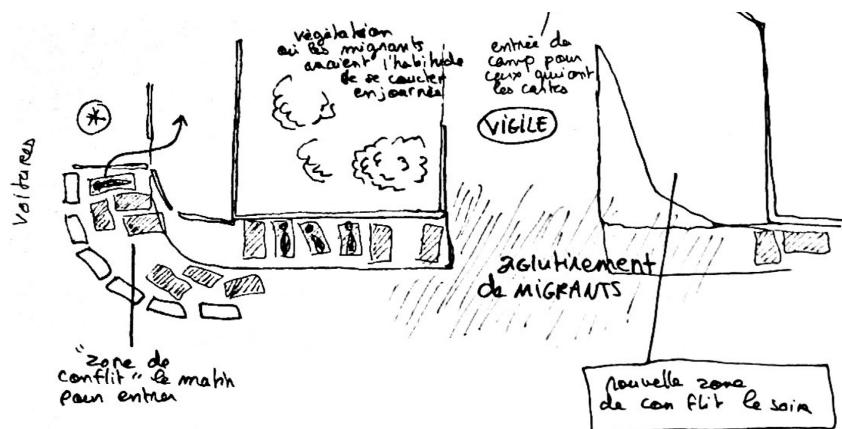
Lors de la maraude de cette nuit, les travailleurs d'Utopia ont trouvé un jeune afghan de 16 ans sous un pont. Alex doit partir chercher quelque chose et me demande de rester avec lui au cas où la police arriverait pour le récupérer. Elle revient

¹ Pour plus d'informations, voir le protocole en date du 31 mai 2013 relatif à la mise à l'abri, l'évaluation et l'orientation des mineurs isolés, ainsi que la circulaire relative aux modalités de prise en charge des jeunes isolés étrangers : dispositif national de mise à l'abri, d'évaluations et d'orientation. Ces protocoles organisent un régime spécifique à l'égard des mineurs isolés étrangers et de leur entrée dans le dispositif de protection de l'enfance. Il conduit à une répartition des jeunes primo-arrivants sur l'ensemble des départements du territoire et propose d'harmoniser les modalités d'accueil des mineurs isolés étrangers.

finalement à temps et nous attendons toutes les deux la police. Cela m'a fait une drôle d'impression de voir ce gamin si jeune monter dans une voiture de police comme s'il était embarqué après un délit.

Le campement de « l'entre deux »

D'autres migrants viennent me voir : ils ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent plus dormir dans la petite cour précédant l'entrée du Centre, pourquoi le vigile les en empêche. Je vais me renseigner auprès des bénévoles d'Utopia 56 qui m'expliquent la situation : ils ont reçu des directives de la préfecture de police pour les empêcher de dormir là. Cela bloque l'entrée vers le Centre humanitaire, gène les riverains et pose des problèmes d'hygiène. Après quelques recherches je me rends compte que le petit bâtiment en briques rouges qui se situe juste à côté du Centre et devant lequel dormaient les réfugiés est un Caarud, géré par l'association Charonne. Cette association prend en charge les toxicomanes et leur apporte un suivi adéquat. Je comprends rapidement que leurs bénéficiaires, dont la plupart sont des femmes souvent en situation de prostitution, n'osent plus venir au Caarud à cause des réfugiés qui dorment devant l'entrée mais également du barrage de police devant les lieux.



La partie en entonnoir où se massent les migrants pour entrer le matin devient un campement informel le reste du temps.

▲ Le vigile m'explique que s'il ignore les directives et les laisse dormir là, ils seront de toute façon réveillés le lendemain matin par les policiers. Sûrement à coup de gaz lacrymogène. Personne n'a expliqué aux réfugiés les raisons de la condamnation de cet espace. Ils ne comprennent pas pourquoi on les chasse. J'explique cela aux quelques hommes qui m'attendaient et ils vont s'installer un peu plus loin sur le trottoir. Effectivement, le réveil à la « lacrymo », très peu pour eux ! Un homme à la peau sombre s'énerve : « Comment veux-tu que plus tard on soit fier d'habiter ce pays et que l'on respecte, la France, alors que nous sommes traités comme des criminels ? Notre seul délit c'est d'exister et d'être démunis ». Il me raconte s'être fait gazé alors qu'il dormait à l'abri de l'arrêt de tram. Il devait être parti avant que le service ne reprenne. Etant toujours là, les policiers l'ont réveillé de manière peu agréable. Sur le boulevard Ney, il n'y a aucun espace d'attente. Les espaces à l'abri des

échangeurs sont rapidement sur-habités et les réfugiés envahissent alors les trottoirs. Les civils doivent slalomer entre les tentes et les couchages sur lesquels dorment des dizaines d'hommes. Si cela gêne les riverains, c'est également difficile à vivre pour ces hommes. Génés d'être dans le passage, il est difficile de s'y reposer. Trois jeunes femmes traversent la rue devant nous et doivent enjamber un carton plein d'affaires pour continuer leur chemin. L'une d'elle émet un claquement de langue avec agacement.

Beaucoup d'autres personnes me sollicitent, souvent pour les mêmes raisons : demandes de soins, demandes de les faire entrer dans le Centre, recherches d'informations, plaintes. En ce moment sur le boulevard Ney, c'est plus vivant la nuit que le jour, quasiment tout le monde est debout. Le carrefour grouille de monde.

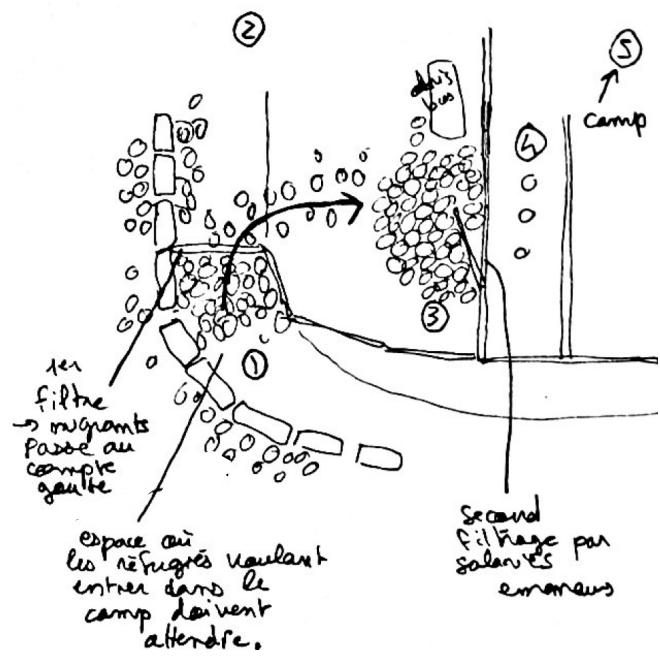
Il est déjà deux heures du matin, c'est vendredi, il ne faut pas que je manque le dernier tram. Après un rapide au revoir à tout le monde, je pars en courant.

Quand j'arrive chez moi à Montreuil, il est la bonne heure pour mon dernier repas de la nuit. Je m'arrête dans une boutique algérienne pour dévorer un m'semmen, une galette fourrée. Ce rythme est difficilement soutenable si l'on n'adapte pas ses journées de travail.

L'entrée du matin

Mardi 30 mai 2017

Lorsque j'arrive Porte de la Chapelle il est 6h30 du matin. Je suis venu voir comment se passe l'entrée dans le Centre le matin et l'organisation de la file d'attente. J'arrive apparemment un peu tôt, il faudra presque deux heures pour que les entrées commencent. En attendant je fais plusieurs fois le tour du carrefour à la recherche d'Ahmed. Je le repère finalement dans la foule massée dans l'espace d'attente, devant la barrière derrière laquelle est garée une fourgonnette de police. Aujourd'hui ils sont tous assis par terre. J'apprends que c'est Ahmed qui a lancé l'initiative, essayant de mettre à exécution les idées qu'il a évoquées hier : rester assis pour éviter les mouvements de foule et ne pas recevoir de gaz lacrymogène. Je trouve vraiment cet homme admirable. Il ne peut pas sortir de la file pour me saluer sinon il perd sa place et je ne peux pas y aller, il y a trop de monde. Je lui fais un signe de la main et lui dis qu'on se verra à l'intérieur. En attendant je discute avec un groupe d'Afghans juste à côté de la file, de l'autre côté des blocs de béton qui la contiennent. Ils m'expliquent qu'ils ont déjà un hébergement mais qu'ils sont venus voir un ami qui patiente actuellement pour entrer. Vers 8h, les salariés Emmaüs arrivent. Ils sont deux. Normalement les policiers filtrent une première fois l'entrée (entre les zones 1 et 2) pour que tout le monde ne se précipite pas vers les ASE venus gérer les entrées. Pourtant, ce matin, la nouvelle équipe de police ne semble pas avoir eu de directives à ce sujet et se contente de regarder afin d'intervenir en cas de violences. Comme personne ne filtre, un migrant se lève pour aller au second barrage (zone 3) où se trouvent les salariés Emmaüs...



Ne voyant personne intervenir, tous les autres se lèvent à leur tour et le suivent. La situation devient difficile à gérer : les deux hommes d'Emmaüs font entrer les migrants au compte-goutte dans la zone 4 mais il n'y a plus aucun ordre. Ceux qui ont dormi là cette nuit pour être en début de file perdent leur place, ceux qui viennent juste d'arriver les doublent dans la pagaille. La foule se presse contre les barrières qui ploient sous tant de poids. Les salariés tentent de maintenir la grille seulement entrouverte et font entrer en priorité les réfugiés qui ont un papier de rendez-vous, technique qu'ils ont trouvé pour essayer de mieux organiser les entrées. Dans l'effervescence, des hommes marchent sur la route au milieu du trafic, les voitures klaxonnent. Je note la superposition entre l'espace d'attente du Centre et l'espace routier dédié aux automobilistes. Le travail des deux hommes en chasuble beige est rendu difficile par les migrants agglutinés contre les grilles. La tentative d'organiser la file d'attente d'Ahmed est tombée à l'eau car aujourd'hui les policiers ne sont pas intervenus. C'en est presque ironique. Il parviendra tout de même à rentrer.

Lors de mon arrivée au Centre de la Chapelle, le système de file d'attente n'était pas le même qu'aujourd'hui. La file, longue et fine, attendait le long des grillages menant à l'entrée principale, maintenant difficile d'accès à cause des travaux. Elle était contenue par des barrières de sécurité fixées ensemble qui empêchaient les attroupements. Cela fonctionnait alors comme pour un concert : les hommes venaient dormir la veille dans la file pour être sûr d'entrer le lendemain. Un des problèmes majeurs de ce système était les groupes mafieux qui vendaient des places dans la queue et passaient à tabac ceux qui n'avaient pas payé pour les en faire sortir. Sans moyen pour sécuriser la file, ce système était mis à mal. Il a complètement changé avec les travaux mais la nouvelle organisation de l'espace d'attente pose d'autres problèmes. Si elle permet que les réfugiés s'installent en groupe pour attendre et se protéger les uns les autres, cela rend également les contours de la file plus flous, la triche plus facile.

Le transfert de Waseem

A 8h30 je me précipite à l'intérieur car aujourd'hui Waseem, Amir et Salim, mes trois amis hazaras sont transférés et je veux leur dire au revoir. Ils attendent devant la cantine de l'îlot bleu foncé, agglutinés autour de la table où Emma et une autre salariée font l'appel. Quand Waseem me voit, il me demande ce que je fais ici si tôt. Un grand sourire s'affiche sur son visage lorsqu'il comprend que je suis venu pour leur souhaiter bon voyage.

Amir sort une banane et Waseem le taquine en lui disant que moi, la petite française, je fais le jeûne du ramadan avec eux et que lui, le musulman, ne le fait pas. Je crois que beaucoup de réfugiés font l'impasse dessus dans le Centre et dans le campement informel à cause de la difficulté de leur situation. Malgré la bonne humeur teintée d'excitation, mes trois amis semblent stressés. Ils ne savent pas encore où ils vont être transférés et, eux aussi, veulent rester près de Paris. En plus de cela, le quatrième homme de leur groupe, Reza alias « Master Shifu », n'est pas sur la liste de transfert avec eux et cela les angoisse. Ils ont fait la demande d'être transférés tous ensemble alors pourquoi l'un d'eux est-il mis à l'écart ? Ils sont allés à tous leurs rendez-vous et sont tous dublinés alors ils ne comprennent pas pourquoi. Un autre problème se présente : Amir a un rendez-vous le jour même à la préfecture pour sa demande d'asile. A 9h du matin. Doit-il aller au transfert ou au rendez-vous ? Il a l'air perdu. La femme de l'OFFI coupe court à son questionnement : « De toute façon il est déjà l'heure, tu n'as plus le temps d'y aller, c'est trop tard. Va à ton transfert et tu auras un autre rendez-vous à la préfecture ». Une salariée Emmaüs se dirige alors vers eux : elle a appelé pour savoir pourquoi Reza n'est pas transféré avec eux... Et là, surprise ! Son nom est inscrit sur la liste de ceux qui veulent retourner en Afghanistan. La panique se lit instantanément sur son visage. « *Bien sûr que non je ne veux pas qu'on me renvoie là-bas !* » s'écrit-il, choqué. Il s'enchaîne d'autres coups de fil. C'est une erreur, la situation est corrigée et son transfert avec ses trois amis est accepté ! Ces quatre-là ont vraiment eu de la chance, tout s'est arrangé. Heureusement d'ailleurs car ils réfléchissaient déjà à rater le transfert pour rester avec leur ami Reza, ce qui aurait pu leur causer des problèmes. L'atmosphère se détend considérablement et les blagues fusent : « *Bah alors ? Tu ne veux plus retourner en Afghanistan ? !* ».

Une seconde bonne nouvelle arrive dans la foulée : ils sont transférés à seulement 1h de Paris en train. Nous discutons encore un peu et Waseem m'offre un troisième dessin, une rose sur fond vert. Depuis mon débat avec Amir et lui, je les apprécie vraiment tous les deux et considère Waseem comme un ami. J'irai leur rendre visite dans le Centre d'hébergement où ils seront transférés. Avant de partir, je demande à Waseem ce qu'il pense du Centre de la Chapelle. « *Nous on s'en fiche d'être confortable dans un camp parce qu'on sait que ce n'est pas pour longtemps. Ce qui n'est pas bien c'est le système ! Mais bon, c'est vrai que c'est mieux que les tentes* » me répond-il. Effectivement, c'est à partir du moment où ils se sont rendus compte qu'ils resteraient sur

◀ Plan de la file d'attente le matin et du chemin emprunté par les migrants qui parviennent à entrer.

place plus longtemps que prévu que les réfugiés de la jungle ont commencé à construire des habitations et ouvrir des magasins. Je regarde mes amis monter dans un mini bus blanc et leur fais de grands signes de la main. Cette fois-ci je ne suis pas vraiment triste, je me suis blindée depuis la dernière fois, j'arrive à sympathiser sans m'attacher de trop.

Il est 13h quand le minibus quitte le Centre. Je me sens fatiguée, j'ai faim et j'ai soif. Le poids du jeûne du ramadan commence à se faire sentir, j'ai l'impression que toute énergie m'a quittée. Un mal de tête apparaît et je me couche sur le canapé de l'îlot jaune. Aujourd'hui il fait extrêmement chaud, cela ne doit pas aider. Je m'endors sans m'en rendre compte et me réveille une heure et demie plus tard. Pendant mon sommeil Farshid est venu me recouvrir d'un drap. A mon réveil Jamal me met en garde : « Si tu t'endors comme ça, sur un canapé, ne garde pas ton téléphone à la main, n'importe qui aurait pu te le voler ! ». Ces petites attentions me font plaisir, la situation s'inverse, maintenant c'est eux qui veillent sur moi. Je me rends rapidement compte que leurs gentilles attentions ne vont pas sans taquineries : Farshid me montre un selfie de lui le pouce en l'air à côté du canapé où je suis endormie. Un rien semble les faire rire.

Trois migrants du ▶
campement informel.

Ils viennent d'arriver Porte de la Chapelle et je leur explique le fonctionnement de l'entrée du matin assise sur un carton.

Détournement de l'espace urbain

Le miswak ou le bâton de souak est une branche utilisée en Afrique et Amérique du Sud pour se frotter les dents.

Il présente de nombreuses vertus dont les plus connues sont ses propriétés antibactériennes, anticaries, anti-maladies parodontales et antifongiques.

Je passe une bonne partie de l'après-midi dans le campement informel avec Ahmed. Même s'il est entré dans le Centre il passe ses journées ici avec ses amis. Il me présente Hossam, un écrivain et poète égyptien qui a l'air aussi vif d'esprit que lui. Il se frotte les dents avec ce qui ressemble à un bout de branche d'arbre. Il m'explique que c'est un arbre spécial dont la sève blanchit les dents : moins cher et polluant qu'une brosse à dent, cela dure plus longtemps, jusqu'à quatre mois. C'est biodégradable et naturel. On peut en trouver dans les boutiques africaines du XVIIIe arrondissement.





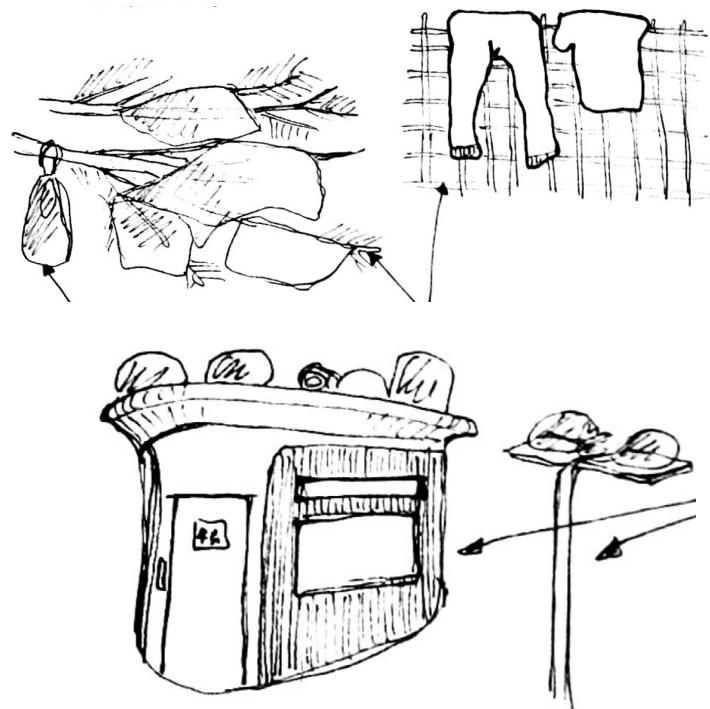
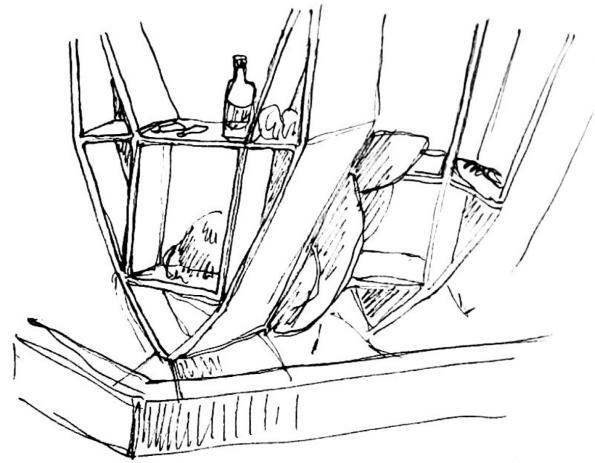
Ils me font faire un tour du campement africain, m'expliquent son organisation, les problèmes qu'ils rencontrent, les astuces trouvées, l'absence de solutions pour certaines choses. Je prends quelques photos en demandant l'autorisation aux personnes présentes, Hossam traduit parfois. Je documente le plus minutieusement possible ce qu'ils m'expliquent. Je remarque de nombreux détournements du mobilier urbain. Certaines choses présentes en ville sont utilisées pour une ou plusieurs de leurs caractéristiques et trouvent de nouveaux usages.

Piliers soutenant ▶
l'échangeur faisant office
d'étagères pour mettre la
nourriture hors de portée des
rats.

Les branches d'un sapin ou un grillage permettent d'étendre le linge ou de suspendre la nourriture en hauteur pour la mettre à l'abri des rats. Je me demande vaguement si certains laissent leurs vêtements sous la pluie pour les laver. Le grillage est un élément urbain très présent, régulièrement utilisé et détourné. Les réfugiés lui trouvent une multitude d'usages différents : étendoir, porte-verre, parois d'abris, espace d'affichage... Sa surface continue en fait un objet de délimitation, de protection, de cloisonnement qui peut devenir tour à tour un élément de répression et d'emprisonnement ou un système d'accrochage, une paroi de délimitation d'un espace que l'on privatisé, une paroi d'abri.

Plus loin des affaires sont mises à l'abri sur du mobilier urbain comme des lampadaires. Elles sont empaquetées dans des sacs plastiques pour les réunir et les protéger puis sont suspendues. Ahmed me dit qu'à l'époque où il vivait dans le camp sauvage, il mettait les siennes sur le toit des toilettes publiques. Les mettre en hauteur évitait que les policiers, les nettoyeurs de la ville de Paris ou des bénévoles d'Utopia ne les jettent. Un sac en hauteur est automatiquement considéré comme le sac de quelqu'un, il perd son statut de déchet pour prendre celui de propriété. Cela permet également de le garder dans un espace propre, en sécurité, hors du passage.

Les piliers métalliques qui soutiennent l'échangeur ont eux aussi trouvé d'autres usages. N'étant pas plein mais constitués d'une structure métallique, ils deviennent des étagères et rangements de fortune, chaque alcôve entre deux poutrelles trouvant son utilité. Ici une paire de chaussures et un t-shirt, là un gobelet et une brosse à dent... A travers ce détournement on retrouve à nouveau le besoin de ranger, d'ordonner, de mettre à l'abri. Ici, les objets au sol prennent également le statut de déchets, dans la terre et la poussière, au contact des rats.



Affaires personnelles ▶
mises en hauteur pour
les protéger des rats et
éviter qu'elles ne soient
considérées comme des
déchets.

Ahmed et Hossam me montrent également le camp afghan. Je ne comprends pas pourquoi le camp des Afghans est si petit alors qu'ils sont censés représenter presque la moitié des personnes qui veulent entrer au Centre. Pourquoi sont-ils autant du côté africain où il y a moins de place, pas de toilettes, pas de point d'eau ? Le camp afghan semble tout juste commencer à se reformer. Est-ce vraiment dû au favoritisme de cette communauté lors de l'entrée dans le Centre ? Ou se sont-ils simplement installés ailleurs ?

Je remarque qu'un point d'eau a été installé, un homme s'y brosse les dents. C'est une sorte de grande cuve métallique au-dessus de laquelle ont été installés quatre robinets. Il y a sans doute une petite fuite, une large flaue s'étend autour. Juste en face, se dressent les quatre cabines renfermant des toilettes de chantier. Pour le nombre d'Afghans présents dans le camp à peine reformé, cela semble suffisant. Il en manque toujours du côté africain. Sous l'échangeur, quelques hommes dorment sur des matelas ou des couvertures alignés sur le sol contre un mur. Le carton est beaucoup utilisé pour les couchages. C'est un matériau facile à trouver et qui offre une bonne isolation thermique du sol : il stocke la chaleur du corps et isole du froid du trottoir. Il est utilisé comme couchage mais également pour constituer un sol propre qu'il suffit de secouer pour se débarrasser de la poussière. Il forme également une délimitation de l'espace personnel, une limite sur le sol : la plupart du temps, on va naturellement enjamber le carton ou le contourner plutôt que de marcher dessus. Le seul inconvénient : il ne résiste pas à l'eau. J'ai pu remarquer une multitude d'autres utilisations du carton qui est un des matériaux les plus courants

au camp : tantôt tapis de prière, tantôt table pour manger, il peut également devenir, une fois replié, un présentoir pour vendre des cigarettes ou un rangement.

Je remarque un campement un peu en retrait et bien mieux organisé que le reste des installations. J'y reconnaissais trois personnes que j'ai déjà souvent croisées dont un jeune aux cheveux décolorés. Ce sont eux qui ont pris à parti Habibi la dernière fois. Ils se sont organisés de manière à être indépendants du Centre humanitaire et du campement sauvage. Ils ont installé leurs tentes sur des grilles d'aération de métro pour la chaleur, celle-ci réchauffe directement le sol et se propage dans leurs abris. Ils sont proches du point d'eau et des toilettes de chantier, ils peuvent donc se laver, avoir accès à des sanitaires et faire des lessives sans trop de difficulté. Leur campement, surélevé sur les grilles d'aération de métro, elles-mêmes placées sur une plate-forme de la hauteur d'une marche, est entouré de barrières

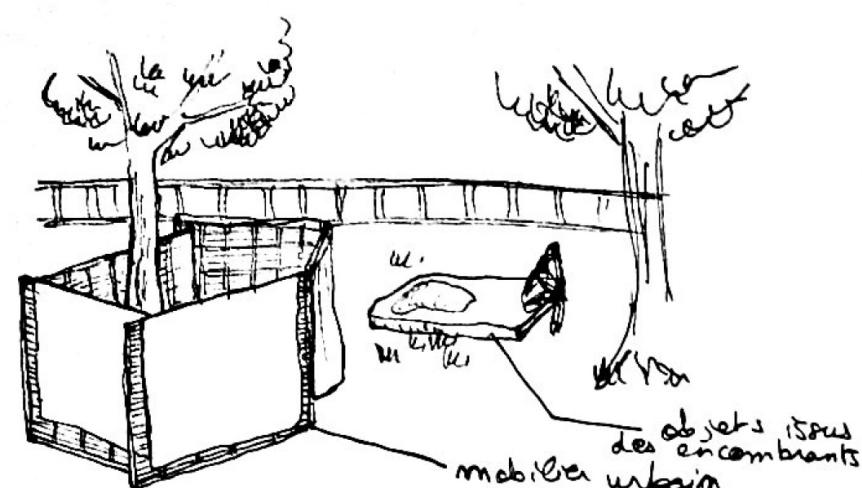
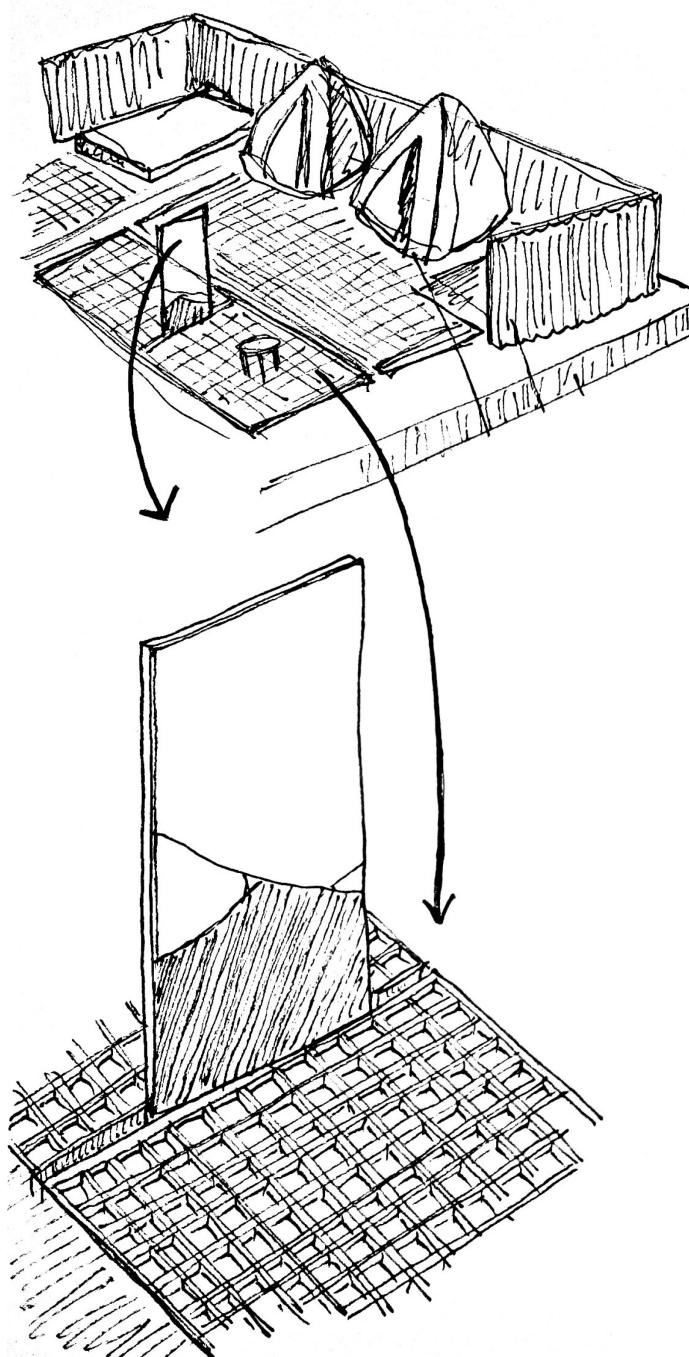
de sécurité. Ils ont dû les récupérer sur des chantiers de voirie. Ces barrières délimitent leur espace personnel, l'espace qu'ils ont privatisé. Elles coupent également du vent qui s'engouffre sous l'échangeur. J'imagine que le fait de clôturer son espace de vie amène un sentiment de sécurité, la sensation d'être englobé dans un espace où les autres ne sont pas autorisés à entrer. Devant les tentes a été installé un espace pour prendre soin de soi : se faire couper les cheveux, tailler la barbe... Un miroir partiellement brisé a été glissé entre deux grilles d'aération qui le maintiennent debout. Un vieux tabouret trône devant. Ces deux objets donnent tout de suite à l'espace le statut d'un lieu dédié à l'entretien de soi et de son image. Les grilles sont également pratiques pour la propreté des lieux : tous déchets mineurs comme les cheveux, la poussière, les mégots y tombent, laissant l'espace relativement propre.

Le campement semble avoir été pensé pour être plus pérenne que le reste des installations alentour. Ils tirent partie de l'espace urbain, se logent dans les interstices. Egalelement plus indépendants, ils fonctionnent comme des électrons libres avec leur propre manière de s'organiser et leurs moyens de revenus. Ils semblent avoir leurs astuces et leurs « bonnes adresses » pour subvenir à leurs besoins. Ils vivent également de la présence du Centre à côté qui est devenu leurs lieux de rapine, de commerce, de revenus. Petit à petit, les migrants vivant dehors s'organisent socialement.

Plus loin, au bord de la route, nous passons devant un camp d'une dizaine de personnes. Ahmed et Hossam ne veulent pas qu'on s'en approche : « *C'est le camp des toxicomanes ici, c'est dangereux. Ces personnes sont prêtes à tout pour de la drogue.* ». Des abris ont été construits avec des barrières arrachées, fixées ensemble par de la ficelle et recouvertes de tissus. Des meubles sans doute récupérés dans des encombrants parsèment l'espace ici et là : un canapé, une chaise sans dossier, un sommier de lit. Quelques hommes et une femme nous regardent passer, certains de façon hostile, d'autres les yeux vides. Je crois que ce groupe, bien qu'étant de la même origine, n'a pas de lien avec les migrants qui campent près du Centre. Ces personnes se sont regroupées non par ethnie mais par pratique de consommation de drogue, formant alors un sous-groupe. L'isolation sociale engendre l'isolation spatiale. L'ambiance, empreinte de passivité, me met mal à l'aise.

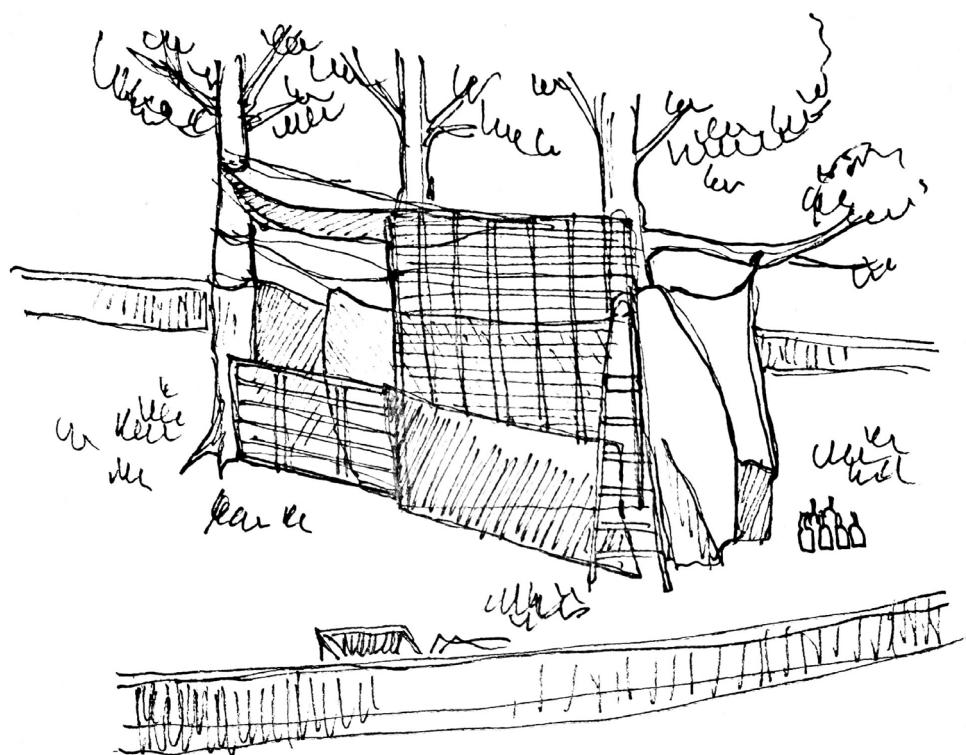
◀ Salon de coiffure improvisé en glissant un miroir entre les grilles d'une bouche d'aération de métro. La chaleur dégagée réchauffe également l'intérieur des tentes.

Campement isolé habité par des toxicomanes présumés.



Plus loin encore nous tombons sur une habitation isolée. Elle est construite en matériaux de récupération mais d'une façon très soigneuse. Aucun déchet ne traîne sur le sol aux alentours, seules quelques bouteilles de bière vides sont alignées au bord de muret séparant la maison de l'autoroute. Les personnes habitant ici ont l'air de vouloir améliorer et entretenir leur habitat qui ne semble pas destiné à les abriter seulement quelques jours. Le soin qu'ils prennent de l'espace qu'ils se sont attribué semble montrer qu'ils le considèrent comme chez eux et non comme un squat temporaire de l'espace public. L'espace est entretenu comme le serait une propriété privée.

Isolée des autres campements, les habitants semblent avoir une volonté d'indépendance. Pourquoi ? Différence ethnique ? SDF et non migrants ? Des Roms peut-être ? L'organisation spatiale de l'espace reprend les codes d'une maison standard : l'espace intime de la maison, le jardin, le fond du jardin qui sert d'entrepôt, les murets de pierre de l'autoroute qui délimitent la « propriété ». La limite entre le privé et le public est très perceptible : une fois passé le muret nous sommes chez quelqu'un, dans son espace personnel.



Habitation isolée plus loin, près du périphérique.

Peut-être une famille Doms ?
(équivalent des roms au Moyen-Orient)

Deux jeunes Pachtounes me demandent de les prendre en photo dans le campement informel. Ils m'expliquent qu'ils sont venus ensemble depuis l'Allemagne.









◀ Dans le campement informel coté africain, j'aperçois un homme allongé sur un rocher. Même couché sur un tas de bordel hétéroclite, il semble fier : port de tête altier, vêtements blancs immaculés qui mettent en valeur sa peau sombre, regard et attitude digne. Je suis frappée par la prestance qu'il dégage et que l'environnement ne semble pas parvenir à altérer. Il surplombe les autres qui dorment sur le sol à ses pieds, son rocher m'apparaît comme un trône et sa position me rappelle celle des modèles dans les peinture classiques. Timide, je lui demande une photo. Il accepte d'un hochement de tête, sans un mot.

Deux migrants qui campent devant l'entrée ▶ pour femmes du Caarud. Il m'explique que c'est stratégique de placer leur tente ici : « On est tout près de la file d'attente. Quand on entend que ça bouge dehors, hop !
On est là ! »



Un jeune Afghan à peine majeur mange des pâtes assis au bord de la route. Des véhicules passent à moins d'un mètre de lui mais il ne semble pas s'en soucier. Je m'assoie à coté de lui pour discuter et nous partageons des biscuits. Il me dit qu'il m'a déjà vu, que je connais un de ses amis.



Habiter l'espace public : quand le campement émerge du bitume

Lorsque l'on s'engage sur le Boulevard Ney, Porte de la Chapelle, nous longeons le campement informel où se sont établis plusieurs centaines de migrants¹. On découvre un espace saturé de corps, transformé en lieu de vie, d'attente, en dortoir géant et insalubre, en lieu de rencontre et de socialisation. Les barrières qui longent la route sont devenues des assises et le bitume du trottoir, une fois recouvert de cartons, des espaces de réunion. On y mange, boit, défèque, dort, rencontre, rit, échange, pleure, discute, vend, attend, rêve, espère, désespère...

On peut y voir un homme qui fait sa prière sur une serviette de bain alors que son voisin la fait sur un carton qu'il roulera ensuite pour s'en faire un oreiller. On peut en apercevoir un autre qui étend son linge sur les branches d'un sapin et sur un grillage déjà utilisé comme porte-verre, support d'abri, panneau d'affichage. Quelques tentes sont installées sur des grilles d'aération de métro pour récupérer un peu de la chaleur qui s'en échappe, des barrières récupérées sur un chantier de voirie font office de parois coupe-vent.

La rue, lieu de circulation d'un point à un autre, espace du « dehors » permettant de rejoindre des « dedans », a été détournée de son usage premier pour devenir un lieu de stationnement, à la fois « dehors et dedans ». Pour cela, les migrants ont détourné des éléments de mobilier urbain, ont collecté des matériaux disparates trouvés à proximité (encombrants, chantiers, etc) et les ont assemblés afin d'augmenter la potentialité du lieu et de mettre en place de nouveaux usages.

Cette pratique est commune à tous les camps de migrants dits « sauvages » mais on la retrouve aussi dans les centres institutionnels de façon plus ponctuelle et discrète. La Jungle de Calais est un cas très intéressant car il permet d'observer l'évolution d'un campement lorsqu'on laisse ses habitants s'auto-organiser : on y trouve des cabanes faites de bâche, des planchers en palettes, des portes en tissu

se fermant avec une fermeture Éclair de duvet, des récipients fait à partir de bidons, des feux de cuisson dans des jantes de voitures... Au fur et à mesure, le carton et les bâches sont remplacés par du bois, de la tôle, des parpaings. L'habitat se rigidifie en se pérennisant.² Certains camps de réfugiés se sont ainsi dotés d'infrastructures (eau, électricité, égouts), de commerces, de lieux de culte, etc, et se sont ainsi peu à peu transformés en un quartier à part entière.³

Dans les chapitres suivants nous analyserons les pratiques de détournement de l'espace et du mobilier urbain, leur adaptation aux exigences de vie des personnes sans-domicile et ce que cela implique en terme de partage de l'espace public.



L'homme ordinaire comme producteur d'usages : détournement de l'espace public

Tout environnement est porteur de ses propres règles d'usage, explicites ou implicites. Le sociologue Erving Goffman explique ainsi que le comportement d'un individu est moins lié à des motifs psychologiques individuels qu'à la situation dans laquelle il se trouve et qui l'incite à se plier à des normes de conduite et de langage, à des règles partagées.⁴ Par exemple, lorsque l'on entre dans une église ou une bibliothèque, on va

¹ *Le Monde*, « Près de 2 500 migrants évacués de camps porte de la Chapelle à Paris », 18 août 2017, *Le monde.fr*, Société *Le nombre de migrants dans le campement informel de la Chapelle varie entre quelques centaines et plus de 2000. Le 18 août 2017, l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) avait dénombré 2 459 personnes.*

² *Utilisation de porte-vélos utilisé comme étendoirs à linge. Détournement observé Boulevard Ney.*

³ *La Jungle de Calais en est un bon exemple.*

⁴ *Le camp palestinien Ain al-Hilweh au Liban, par exemple, a atteint plus de 120 000 individus et s'est pérennisé. Il est devenu une véritable ville.*

⁴ GOFFMAN Erving, *Interaction Ritual : Essays on Face to Face Behavior*, New York, Doubleday Anchor, 1967, traduction française par A. Kihm, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974

naturellement baisser le ton. Avant l'établissement du camp de la Chapelle, les alentours du boulevard Ney obéissaient aux règles communes de la vie dans l'espace urbain : ne pas dormir sur le sol, ne pas encombrer ou dégrader l'espace, traverser les routes aux endroits indiqués, utiliser le mobilier urbain pour l'usage auquel il est destiné...

Le psychologue Jean Piaget explique que chaque individu a la capacité de s'adapter aux règles de conduites que véhicule chaque lieu grâce à deux mécanismes complémentaires et indissociables : l'assimilation qui consiste à intégrer un élément nouveau dans sa structure mentale et l'acmodation qui est un mécanisme consistant à modifier un schéma⁵ pour l'ajuster à de nouvelles données⁶. Mais il explique également que lorsque l'adaptation de l'individu à son milieu n'est pas suffisant à son bien-être, celui-ci entame un processus de modification d'un objet, d'un espace, d'une organisation humaine afin de rendre celui-ci fonctionnel dans les nouvelles conditions qu'il a définies.

En d'autres termes, les règles de conduite et d'usage induites par un environnement peuvent ne pas correspondre avec les besoins des usagers. Lorsque ceux-ci ne peuvent se déplacer dans un environnement mieux adapté, ils sont contraints à transgresser ces règles en détournant l'espace et le mobilier de leur usage originel. Par exemple, un voyageur contraint de passer la nuit dans un aéroport, cherchera un endroit où s'allonger bien que rien de tel ne soit prévu. Certains s'allongeront sur la moquette dans un endroit discret, d'autres annexeront plusieurs fauteuils, d'autres encore essaieront de former un matelas de fortune en rassemblant leurs bagages... La problématique est la même aux alentours du Centre de la Chapelle : l'espace conçu pour circuler ou ne faire que de courtes haltes est occupé par des personnes qui ont besoin d'utiliser la rue comme lieu de vie temporaire en attendant d'être admises dans le Centre officiel. Les règles de cet espace urbain étant inappropriées aux différents usages de la vie quotidienne (dormir, se laver, se sociaлизer, cuisiner, etc...), les usagers sont donc contraints de détourner l'environnement et ses aménagements de leur usage premier.

Le philosophe Michel de Certeau explique dans son livre « Les arts de faire »⁷ que l'usager est souvent réduit au statut de consommateur alors qu'il est en réalité loin d'être passif : il est « producteur d'usages » et développe des « combinatoires d'opérations » permettant de détourner un élément de sa fonction originelle. Pour lui, « le quotidien s'invente avec mille manières de braconner ».⁸ Il déclare : « La Raison technique croit

savoir comment organiser au mieux les choses et les gens, assignant à chacun une place, un rôle, des produits à consommer. Mais l'homme ordinaire se soustrait en silence à cette conformation. Il invente le quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles, tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se ré-approprie l'espace et l'usage à sa façon. (...) Tours et traverses, manières de faire des coups, astuces de chasseurs, mobilités, mises en récit et trouvailles de mots, mille pratiques inventives prouvent, à qui sait les voir, que la foule sans qualité n'est pas obéissante et passive, mais pratique l'écart dans l'usage des produits imposés, dans une liberté buissonnière par laquelle chacun tâche de vivre au mieux l'ordre social et la violence des choses. »⁹

Lorsque le détournement prend une certaine ampleur, il devient dès lors producteur de ses propres normes et règles d'usage. A la Chapelle, chaque nouveau migrant qui s'établit dans le campement sauvage se plie aux règles implicites qui se sont établies : les sacs accrochés en hauteur appartiennent à quelqu'un, les zones de couchage représentent implicitement les limites d'un espace privé, uriner et déféquer s'effectuent à un endroit dédié, s'approprier une portion de trottoir ne dépassant pas celle des autres... Cette acceptation spontanée des règles d'usage découle du conformisme, phénomène largement étudié en science sociale qui veut qu'un individu a naturellement tendance à s'inscrire dans la norme sociale. Le psychologue Solomon Asch explique qu'un individu se conforme à une norme afin d'éviter d'entrer en conflit avec la pensée majoritaire qui pourrait conduire à son rejet de la communauté.¹⁰

Dans le campement informel du boulevard Ney, trois tactiques de détournements d'objet et d'espace ont été appliquées : le détournement par rapprochement de caractéristiques, la modification partielle et l'agglomération d'objet récupérés.

Le détournement par rapprochement de caractéristiques

Certains éléments de mobilier urbain sont simplement utilisés à d'autres fins que leur usage prescrit dès lors qu'ils présentent les mêmes caractéristiques que l'objet dont on a besoin. Par exemple, un porte-manteau doit être constitué d'excroissances sur lesquelles il est possible de pendre des vêtements, un grillage dont le sommet est orné de pic peut remplir cette fonction. Il en est de même pour des branches de sapins permettant d'étendre des vêtements à plat comme sur un étendoir ou les alcôves créées par

⁵REIX André,

PIAGET Jean, et collabor., « Recherches sur l'abstraction réfléchissante », In : *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 78, n°37, 1980. pp. 162-163.
En psychologie, un schème est une organisation des actions ayant pour caractéristique de pouvoir se transformer ou se généraliser lors de la répétition de cette action en des circonstances semblables. Il s'agit d'un noyau de savoir-faire, adaptable à un grand nombre de situations, d'une structure commune à une catégorie de conduites ou d'actions.

⁶PIAGET Jean, « La psychologie de l'intelligence », 1923, Armand Colin, Paris.

⁷CERTEAU Michel de., *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, 1990, édition de Luce Giard, Collection Folio essais (n° 146), Gallimard

⁸Ibid, p XXXVI

⁹Ibid, p XXXVI

¹⁰SOLOMON Asch, *Social Psychology*, Oxford University Press.USA, 1987

la structure des piliers soutenant l'échangeur qui présentent les caractéristiques d'une étagère - une surface plane en hauteur. L'utilisation d'un bouchon d'aération de métro comme d'un radiateur de fortune est un autre exemple. Dans ces cas là, aucune modification n'est apportée à l'objet, seul l'usage qui en est fait est modifié.

L'ingénieur et sociologue Madeleine Akrich explique que cette pratique « *consiste à modifier le spectre des usages prévus d'un dispositif, sans annihiler ce en vue de quoi il a été conçu, et sans introduire de modifications majeures dans le dispositif.* »¹¹

Le détournement par modification partielle

Dans certains cas, un objet pourrait être utilisé à d'autres fins que celles pour lesquelles il a été conçu moyennant une adaptation. Par exemple, un poêle de fortune peut être construit en créant une ouverture dans une jante de camion. Dans ce cas, la modification qui a été faite est irréversible et rend l'objet impropre à son usage initial. Cette modification nécessite généralement l'utilisation d'outil ce qui suppose un niveau d'organisation minimum. Ce détournement d'objets recyclés est très présent dans la vie quotidienne dans de nombreux pays en voie de développement. Le design s'en est également emparé au travers du mouvement Do It Yourself. Pour la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon, l'idée d'adaptation traduit « un objectif d'harmonie entre une chose et l'usage auquel on la destine, un heureux appariement entre deux objets, deux actions ou entre un sujet et un objet. »¹²



▲ Photo d'un moyen de cuisson mis en place avec une jante de voiture percée sur un côté. Objet observé dans le camp de la Linière à Grande-Synthe.

Le détournement par agglomération d'objets récupérés

La création d'un habitat par agglomération d'objets et de matériaux récupérés procède d'une démarche opportuniste : la personne collecte au gré de ses errances des matières premières qui retiennent son attention en raison de ses propriétés. L'une permet d'étanchéifier (toile, tôle, bâche plastique...), l'autre d'isoler du froid (carton, palette...), une autre de structurer (grillage, pièce de bois), un autre encore d'assembler (ficelle, fils de fer, clous...). La propriété du matériau induit une palette d'utilisations possibles et leur assemblage permettra de créer un tout cohérent qui présente les fonctionnalités et les qualités attendues. L'idée de l'habitat naît des matériaux collectés et non l'inverse comme c'est le cas en architecture ordinaire où le projet de construction détermine le choix des matériaux. De même, contrairement à l'architecture où l'habitat est pensé comme un produit fini, l'habitat constitué par agrégation d'objets est une démarche évolutive : l'embryon de maison s'enrichit au gré des trouvailles et son confort se développe par petites améliorations successives. Pour l'architecte et sociologue Yona Friedman, « *La pénurie est la mère de l'innovation sociale ou technique* », en ce qu'elle fait déployer une grande ingéniosité technique et architecturale sous la poussée de la nécessité. »¹³

Dans un premier temps la priorité est clairement donnée à la délimitation d'un espace personnel et à la mise à l'abri de l'individu (protection de la pluie, du vent du froid, des regards, création d'un espace sécurisé...). Si on laisse le camp se développer, on peut rapidement observer un souci esthétique qui dénote le besoin d'embellir son cadre de vie mais également de d'améliorer le statut social qu'il renvoie. On a pu constater dans la Jungle de Calais des habitations précaires qui cherchaient à converger vers les formes de l'habitat classique. C'est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit d'un lieu communautaire (église, mosquée, restaurant, échoppe, hamam, barbier...). La création de ces habitats relève du bricolage qui, pour le philosophe Patrice Maniglier est « *le modèle même d'une logique de l'hétéroclite* »¹⁴ L'anthropologue Claude Lévi-Straus explique que : « *Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord »(...). L'ensemble des moyens du bricoleur (...) se* »

¹¹ AKRICH Madeleine, « les utilisateurs, acteurs de l'innovation », *Éducation permanente*, Paris : Documentation française, 1998, pp.79-90

¹² SERFATY-GARZON Perla, « L'Appropriation », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Éditions Armand Colin, 2003, p.27-30.

¹³ FRIEDMAN Yona, *L'Architecture de survie : une philosophie de la pauvreté*, 2016, L'Éclat

¹⁴ MANIGLIER Patrice, *Le Vocabulaire de Lévi-Strauss*, 2002, Paris, Ellipses, p.8.

définit seulement par son instrumentalité, autrement dit et pour employer le langage même du bricoleur, parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que « ça peut toujours servir ». De tels éléments sont donc à demi particularisés : suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état mais pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles ; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type ».¹⁵

L'appropriation, conséquence du détournement

Dans l'espace privé, la notion d'appropriation renvoie positivement à un aménagement des lieux de nature à favoriser le bien-être. Dans l'espace public en revanche, la notion d'appropriation renvoie plutôt à une logique d'accaparement d'un bien commun, à des fins personnelles et au détriment d'autrui.

Porte de la Chapelle, le détournement par les migrants de l'espace public, du mobilier urbain et d'objets récupérés a pour objectif leur ajustement à de nouveaux usages, qui correspondent à leurs besoins. En adaptant l'environnement à leurs besoins, ceux-ci se l'approprient. Dans le même temps, ils le rendent impropre aux usages antérieurs et de ce fait il exproprie les précédents usagers, les riverains. Par exemple, le petit square de la rue Boucrys où les riverains venaient faire jouer leurs enfants est maintenant envahi par des dizaines de tentes, et devient de ce fait complètement impraticable. Ce que les uns ont gagné en terme de réponse aux besoins, les autres l'ont perdu. Ce conflit d'intérêt peut expliquer en partie l'hostilité de certains riverains à la présence des migrants.

La psychosociologue Perla Serfaty-Garzon l'explique par le fait que « (La) propriété se traduit par des codes d'usage et des modèles de pratiques des espaces urbains qui affectent les citadins en ce sens qu'à tout instant la dialectique espace-codifié – espace-vécu intervient dans les processus d'appropriation et se constitue comme source de conflits entre groupes et entre individus. »¹⁶

Lorsque l'on parle d'appropriation de l'espace public, la notion de propriété s'entend au sens symbolique. En effet, comme l'explique Perla Serfaty-Garzon : « La notion de propriété (...) tire son sens et sa légitimité, non de l'existence d'un titre légal attestant la possession juridique d'un objet, mais de l'intervention

judicieuse d'un sujet sur ce dernier. La propriété est (alors) d'ordre moral, psychologique et affectif. »¹⁷

Le plus souvent, les riverains peuvent encore pratiquer l'espace urbain mais ne s'y sentent plus légitimes. En effet, l'espace public est transformé en espace de vie, y pénétrer donne le sentiment d'une intrusion dans un espace privé. Même si l'abri est très précaire, parfois un simple carton installé sur le sol, il délimite un espace intime. Bien qu'on soit dans un espace public, à ciel ouvert, les scènes qu'on peut apercevoir sont celles de la vie intime : un homme qui se rase, se lave, dort, se change... Y assister donne le sentiment d'un acte de voyeurisme, d'une intrusion dans la vie privée d'autrui. On arrive donc au paradoxe que l'usager ordinaire de l'espace public s'y sent illégitime.

La capacitation et l'incrémentalisme : une voie d'avenir pour l'urbanisme ?

Pour les migrants, aménager l'espace et se bâtir un habitat de fortune à partir d'éléments récupérés relève d'un processus appelé capacitation (ou empowerment en anglais). En sociologie, cette notion est définie comme la capacité d'un individu à prendre en charge par lui-même sa propre destinée économique, professionnelle, familiale et sociale et le processus qui le permet.

Selon le journaliste d'Alternatives Économiques Xavier Molénat, « il s'agit de lutter contre le paternalisme d'État en valorisant l'initiative et l'implication des habitants ainsi que des structures intermédiaires (les communautés). » Pour lui, la capacitation est porteuse « d'une ambitieuse promesse : renouveler les politiques sociales en s'appuyant sur les capacités d'action des citoyens et des collectifs. »¹⁸

En France, de plus en plus d'initiatives qui relèvent de cette volonté des habitants d'être acteur dans l'élaboration de leur cadre de vie voient le jour : création de commerces solidaires, de jardins partagés, de coopératives locales, de monnaie alternative... Pour le sociologue Peter Ludwig Berger, « les gens ordinaires sont les meilleurs experts pour eux-mêmes », c'est pourquoi ils doivent être les « entrepreneurs de (leur) propre vie ».¹⁹

La capacitation est également un moyen pour les populations de migrants de s'autonomiser, de se ré-approprier leur vie et de rebondir vers une existence meilleure.

On voit en effet dans la campement sauvage de la Chapelle, que des individus livrés à eux-mêmes s'auto-organisent très rapidement, et, en dépit de l'absence d'infrastructure apportées par les pouvoirs

¹⁵ LÉVI-STRAUSS Claude, *La Pensée sauvage*, 1960, Paris, Plon, p.27.

¹⁶ SERFATY-GARZON Perla, op. cit.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ MOLÉNAT Xavier, « Les logiques de l'empowerment », *Sciences humaines*, 2013/12 (N° 254), p. 5-5.

¹⁹ BERGER Peter L., NEUHAUS Richard J., To Empower People, State to civil society, 2e éd., American Enterprise Institute, 1996

publics, aménagent leur habitat. A la Chapelle, cette démarche ne va jamais très loin dans la mesure où le contexte est peu propice à l'établissement de personnes et les campements très régulièrement démantelés. Mais qu'en est-il dans les cas où on laisse ce genre de campements se développer ?

Pour le savoir, il suffit d'observer la façon dont la Jungle de Calais a évolué entre 2002, date de son implantation, et 2016, date de son démantèlement. Les habitants de la Jungle étaient des migrants souhaitant traverser la Manche pour rejoindre l'Angleterre afin d'y déposer leur demande d'asile. Le contrôle du port et des axes routiers allant vers le Royaume-Uni s'étant progressivement renforcé, la traversée est devenue de plus en plus périlleuse et le campement de la Jungle n'a cessé de s'étendre. Au début majoritairement constituée de tentes, la Jungle s'est peu à peu organisée lorsque les migrant se sont rendus compte que l'attente serait plus longue que prévue. Certains même ont fini par renoncer à traverser et ont choisi de s'établir dans le Calaisis. Petit à petit, les tentes ont été remplacées par des abris de fortune fait de bâches et de branches qui se sont progressivement transformés en cabanes présentant un certain confort. La vie sociale s'est organisée peu à peu, les gens ont commencé à reprendre leur métier (barbier, tailleur...) ou à s'en inventer un nouveau (vendeur de cigarette, de produit de toilette...). La jungle s'est progressivement transformée en village avec ses rues et ses quartiers. Des infrastructures ont été mises en place par les migrants et certaines associations : des lieux communautaires, des églises et des mosquées, des restaurants, des échoppes, des écoles, des salons de coiffure, des hammams, des bibliothèques, des boîtes de nuit... Petit à petit, une organisation sociale s'est mise en place avec ses figures d'autorité (le maître d'école, l'imam, le sage, les passeurs, les interprètes...) et des réseaux (réseaux économiques avec les fournisseurs des échoppes, relais communautaires, relais associatifs ...). Quand la Jungle a été démantelée en 2016, elle comptait près de 6500 habitants vivants en relative harmonie

Le collectif PEROU, qui à travaillé pendant deux ans à montrer le potentiel de cette démarche constructive mise en œuvre dans la Jungle de Calais et la capacité de ses habitants à s'auto-organiser, considère ce camp comme une « *ville en devenir* » et un « *laboratoire urbain* ».²⁰

L'expérience de la Jungle de Calais n'a duré que quatre ans. Comment aurait-elle évoluée si elle n'avait pas été démantelée ? Le camp jordanien d'Irbid, qui abrite aujourd'hui plus de 23 000 personnes, peut

nous en donner une indication. Ce camp s'est créé en 1951 et accueillait environ 4000 réfugiés palestiniens. En 1954, les habitants du camp ont commencé à remplacer les tentes par des abris de terre et les associations leur ont fourni les matériaux pour réaliser les toitures. Au fil des années, les réfugiés ont remplacé ces logements par des abris en béton. Désormais, le camp ressemble à certains quartiers urbains de la ville d'Irbid avec toute son organisation sociale et ses infrastructures.²¹

Il est bon de se souvenir que Paris, comme la plupart des villes, s'est créée par un processus continu d'ajout d'habitations en périphérie, d'améliorations successives, de structuration progressive. Comme le rappelle l'architecte Cyrille Hanappe : « Il faut toujours se souvenir que Rome, à la base, c'était un bidonville, que Venise à la base, c'était un bidonville, que tout ça ce sont des choses qui se sont solidifiées, qui sont devenues des villes symboles de la Renaissance et de la culture européenne. »²²

Dans les sociétés occidentales actuelles, les villes se construisent par lotissements ou par quartiers selon des plans préalables d'urbanisation où tout est prévu (infrastructures, habitations, services publics, zones de commerce, espaces verts...). Le quartier est pensé dans son intégralité et présentera sa forme finale dès sa sortie de terre. Dans ce processus, la capacituation n'a aucune place, l'usager ne prend aucune part dans l'élaboration de son cadre de vie. Tout est pensé par les pouvoirs publics et les aménageurs, le futur habitant n'est que le client du programme d'aménagement.²³ Faut il en conclure que les méthodes d'élaboration progressive de la ville sont complètement dépassées ?

Pour Julien Beller, architecte du camp de la Chapelle et spécialiste d'un urbanisme par incrémentation²⁴, l'usager doit retrouver une place dans le processus de création de sa ville : « *J'aime bien rappeler qu'il y a plus de 3 millions de Français qui sont mal logés. Il y a nécessité de réinventer un mode de fabrique de la cité. On n'a pas les moyens aujourd'hui de construire tous les logements sociaux. Il faut réinventer les choses et dans ce sens, les pays du Sud sont pour moi un exemple. Au Nigeria ils arrivent à construire une ville de 500 000 habitants en six mois. On ne sait plus faire ça. C'est l'exode rural mais c'est aussi de la capacitation. C'est donner le pouvoir aux gens, c'est l'organiser, c'est l'orchestrer, c'est mettre des garde-fous. Voilà ce qui m'intéresse dans la fabrique de la cité, considérant que pour être durable, pour être ajusté, la vie doit être flexible.* »²⁵ En France, le cadre réglementaire empêchait quasiment toute initiative de ce type.

²⁰ THIERRY Sébastien, « Archives », *Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines*

²¹ Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient , « Irbid camp », Site de l'UNRWA, Where we work

²² Cyrille Hanappe, interview disponible en annexe

²³ LEVY Albert, « Quel urbanisme face aux mutations de la société postindustrielle ? », 1932, *Esprit*, Paris, Editions Esprit, 2006, pp.61-75.

²⁴ L'incrementalisme est une méthode de travail qui consiste à modifier progressivement, par petits changements successifs souvent non planifiés, le processus d'élaboration d'un projet.

²⁵ Julien Beller, interview disponible en annexe

Toutefois, le 10 avril 2017, le législateur a entre-ouvert une porte : l'article R421-5 du code de l'urbanisme autorise désormais à construire, pour une durée de un an maximum, des logements pour des migrants sans avoir à se conformer à ce même code.

Pour Cyrille Hanappe, architecte spécialisé dans l'habitat d'urgence, il faut considérer le bidonville beaucoup plus positivement : « *On sait maintenant qu'il ne faut pas détruire un bidonville globalement. Parce qu'un bidonville, il y a tout une forme d'économie qui s'est créée dedans, des réseaux sociaux, des réseaux amicaux, des réseaux humains, des réseaux économiques qui existent et en cassant ça, vous obligez les gens à repartir de zéro à chaque fois. Donc reconnaître les bidonvilles et leur donner les moyens de se transformer en une ville normale, je ne sais pas ce qu'est une ville normale d'ailleurs, c'est une bonne piste, une piste importante.* »²⁶

²⁶ Cyrille Hanappe, *op. cit.*

²⁷ SAUNDERS Doug, *Du village à la ville : comment les migrants changent le monde*, [« Arrival City : How the Largest Migration in History Is Reshaping Our World »], trad. Daniel Poliquin, Seuil, 2012

Pour Doug Saunders, journaliste canadien et auteur du livre « *Du village à la ville : Comment les migrants changent le monde* », les quartiers informels qui se constituent spontanément par l'arrivée de migrants sont en réalité des « *villes tremplins* » qui permettent à ses habitants de rebondir. Pour lui, « *c'est là, dans les marges des grandes villes du monde, de Lima et de Los Angeles, de Lagos et de Pékin, de Calcutta et de Manille que s'invente pour une grande part le monde de demain. Dynamisme social, créativité entrepreneuriale et vitalité culturelle caractérisent les trajectoires de ces hommes et femmes qui revivifient les sociétés dans lesquelles ils arrivent. Des sociétés qui souvent les considèrent à tort comme une menace pour leur bien-être matériel et leur identité nationale.* »²⁷

Ahmed et Hossam

Un jeune africain de 19 ans nous a rejoint, Ahmed, Hossam et moi. Il porte une veste de costume élimée sur un t-shirt jaune. Nous nous arrêtons dans un parc au calme pour une série d'interviews. « Les personnes françaises qui viennent parler avec nous, les travailleurs, les bénévoles, sont vraiment des gens bien qui font du bon boulot, je les respecte et j'apprécie ce qu'ils font mais je voudrais que le gouvernement français fasse quelque chose à propos de nous. (...) Je suis une personne éduquée, j'ai fini l'université en 2012, je peux parler plein de langues... mais avec ce système Dublin qui n'est pas du tout juste pour aucun humain dans aucune partie du monde... J'aimerais bien qu'ils fassent quelque chose pour moi et toutes les personnes ici », me confie Ahmed.¹

Hossam, me raconte également son histoire, je l'écoute, un enregistreur dans la main. Je ne comprends pas car Hossam a choisi de parler en arabe mais Ahmed me rassure : « Hossam parle vraiment très bien, c'est parce qu'il est écrivain ! ». L'interview finie, il me traduit le discours de son ami :

« Hossam est égyptien. Il était membre du mouvement de la jeunesse du 6 avril.² Ils ont rêvé de changer leur pays pour le meilleur. L'Egypte est un pays de 90 millions d'habitants avec plein de ressources : la mer, des rivières, des lacs, des ressources agricoles... Pourtant la corruption fait que la plupart des produits sont importés. Le gouvernement discrimine certaines personnes à cause de la couleur de peau, surtout dans les régions du sud. En Egypte c'est plus facile d'être criminel ou voleur plutôt que d'essayer de changer le pays. C'est inutile d'exprimer son opinion. Hossam considère que la révolution de 2011 est l'événement le plus important en Egypte depuis le départ du roi Farouk. Le but était d'éjecter le régime militaire du pouvoir. Il y a eu des manifestations, la police a été violente, les manifestants et journalistes ont rempli les prisons.

Tout ce dont ils révinent était d'améliorer leur pays : par exemple permettre à leurs concitoyens chrétiens de vivre en toute liberté, sans la crainte des explosions dans leurs églises. Des actes terroristes envers les lieux de cultes chrétiens datent de la période de Nasser⁴ et c'est dans le but

de désunir le peuple égyptien et de le communautariser pour mieux le contrôler. Mais en réalité, tout le monde en Egypte est persécuté ! Pour bien vivre en Egypte, il faut être politicien ou policier corrompu, voleur, criminel, journaliste sans valeurs, ou juste abandonner tous principes éthiques ou moraux.

Pendant la révolution tout le monde était uni, toutes les confessions. La révolution a marché mais il y a eu des erreurs. Ils ont mené une révolution mais ils n'ont pas su faire de la politique ensuite, parce que à la base ils n'étaient pas politiquement d'accord. Ils avaient des avis différents. Hossam, lui, est socialiste. Il aurait fallu de vraies négociations et un vrai dialogue national entre les différents partis pour reconstruire le pays.

Quand Sissi⁵ est arrivé au pouvoir il a installé un régime autoritaire et a systématiquement employé la force pour faire taire ses opposants. L'Egypte a aussi beaucoup perdu de son prestige.

En tant que révolutionnaire, Hossam avoue néanmoins que le régime des Frères musulmans, certes critiquable, étouffait moins les libertés que celui d'Al Sissi.

Il a dû tout quitter, parce que ce n'était plus possible de résister ou de s'opposer au régime en Egypte. Il craint que ce qui s'est passé en Algérie après la guerre se passe en Egypte. Le port des armes n'est pas une solution pour lui, même contre un régime oppresseur.

Alors Hossam a choisi de venir en France dans l'espérance que l'Europe devienne son deuxième pays, avec l'espérance d'une vie meilleure. La France est le pays des droits de l'homme.

Pourtant beaucoup d'expatriés, dont nous faisons partie, vivent dans la rue et sont persécutés par la police. Les Égyptiens sont talentueux, éduqués, ils ont les moyens de devenir médecins, avocats, journalistes, ministres... ! Le système d'accueil français les enferme dans un cycle de pauvreté, de criminalité et de dépendance. Hossam espère que ses mots arriveront un jour aux oreilles des responsables politiques ! »⁶

La personne chargée de fermer le parc nous demande de sortir. En partant, le jeune au t-shirt jaune glisse sa main dans la mienne. Je la retire en lui disant sur un ton léger que c'est réservé à mon amoureux. Je comprends alors pourquoi il s'est joint à nous, il avait des idées derrière la tête. Il n'est pas le seul à chercher une copine blanche.

Wuo alias Sharaf Adam, ancien esclave en Libye

Sur le chemin du retour nous traversons à nouveau le campement sauvage et Ahmed me présente quelques personnes. J'affiche un sourire cordial et serre beaucoup de mains. Un homme me raconte spontanément son histoire et me demande de la mettre dans mon mémoire.

Il me parle de son voyage jusqu'ici, de son kidnapping en Libye, de son incapacité à payer la rançon demandée, de

¹ Ahmed, Interview disponible en annexe

² Le Mouvement de la Jeunesse du 6-Avril est un mouvement de jeunes Égyptiens opposés au régime militaire dirigé par Hosni Moubarak qui a appelé aux manifestations de la Révolution égyptienne de 2011.

³ La révolution égyptienne de 2011 est une révolte populaire ayant abouti à la démission du président Hosni Moubarak et à une libéralisation du régime. Elle s'est déclenchée suite aux abus des forces de police égyptiennes, à la corruption, à l'état d'urgence permanent, au chômage, au manque de logements, à l'augmentation des prix des biens de première nécessité et au manque de liberté d'expression. Mohamed Morsi du Parti Liberté et Justice, formation politique issue des Frères musulmans, sera élu président en 2012 avant d'être rapidement destitué lors d'un coup d'état militaire en 2013.

⁴ Gamal Abdel Nasser Hussein fut le second président de la République d'Egypte de 1956 à sa mort. Il organisa en 1952 le renversement de la monarchie, mena une politique socialiste et panarabe et réforma profondément la société égyptienne.

⁵ Le maréchal Abdel Fattah al-Sissi est un militaire et homme d'État égyptien, président de la République depuis 2014 suite à la Révolution égyptienne de 2011 et au coup d'État militaire du 3 juillet 2013 contre le président islamiste Mohamed Morsi. Al-Sissi est globalement présenté comme dirigeant un régime autoritaire, voire un dictateur, notamment par ses opposants.

⁶ Hossam, Interview disponible en annexe





Wuo, me regarde l'air las.
Il veut partager son histoire, que les gens se rendent compte de ce que vivent les migrants, que tout les pays ouvrent leurs frontières et que chaque personne soit libre d'habiter où elle le souhaite.

« Je m'appelle Wuo. Sharaf Adam c'est le prénom musulman qui m'a été attribué par le gouvernement. J'ai grandi dans un camp au Darfour. Adolescent, je suis parti pour la capitale où j'ai dormi dans la rue. J'y ai rencontré un homme du Sud-Soudan, un prêtre qui m'a appris l'anglais. Cet homme m'a beaucoup aidé. Finalement, je me suis converti au christianisme alors que j'étais musulman. Je ne l'ai pas dit à mes amis, ils auraient pu me tuer. Peu après, j'ai choisi de quitter le Soudan. J'ai passé deux ans dans un camp de réfugiés en Egypte. J'avais une carte me permettant de rester dans ce pays mais j'ai quand même été six fois en prison.

J'ai essayé une vingtaine de fois de traverser la Méditerranée de là bas mais je n'ai pas réussi alors, en décembre 2016, je suis parti pour la Libye. Sur le chemin j'ai été enlevé par un groupe armé qui a demandé 2000 dinars contre ma libération. Mais je n'avais pas cet argent... Ma famille non plus. J'ai été vendu à un homme pour qui j'ai travaillé deux mois. Il avait l'air dangereux et tirait souvent en l'air pour nous effrayer. J'ai réussi à m'enfuir. J'ai été en ville et j'ai rencontré d'autres soudanais qui m'ont aidé et donné de l'argent. Je suis parti pour Tripoli ou j'ai pris contact avec des passeurs. J'ai attendu dans un « store » pendant quelques jours avec d'autres personnes. C'est l'endroit où ils nous cachent en attendant la traversée.

Le 20 avril 2016, enfin, je quitte la Libye pour l'Italie et j'arrive en Sicile. Avec des personnes rencontrées en chemin, je me suis rendu à la frontière franco-italienne. Il y avait un campement comme à la Chapelle mais c'était un peu mieux car il y avait une rivière et nous pouvions boire et nous laver, faire notre lessive. Cinq fois nous avons été attrappés par la police en tentant de rejoindre la France et renvoyés en Italie. Après avoir réussi à traverser la frontière, j'ai dormi plusieurs jours dans une station de train puis je me suis rendu à Marseilles. Je me cachais dans les toilettes des trains. Puis je suis allé à Lyon. Puis à Paris. J'ai marché toute la nuit dans ta ville mais n'ai pas trouvé d'endroit où m'installer. J'ai alors demandé de l'aide à un africain qui m'a parlé de la Chapelle. J'ai eu du mal à y aller ! Où prendre le bus 65 ? Comment ça marche ? Je suis finalement arrivé à la Chapelle il y a 8 jours et je campe ici. »

Puisque beaucoup d'hébergés sont musulmans, les menus servis dans les réfectoires ont été modifiés pour le Ramadan,

Derrière lui, tout en haut d'un immeuble qui semble écraser le boulevard de toute sa hauteur, on aperçoit une enseigne lumineuse « life's good ». La situation me paraît tristement ironique.

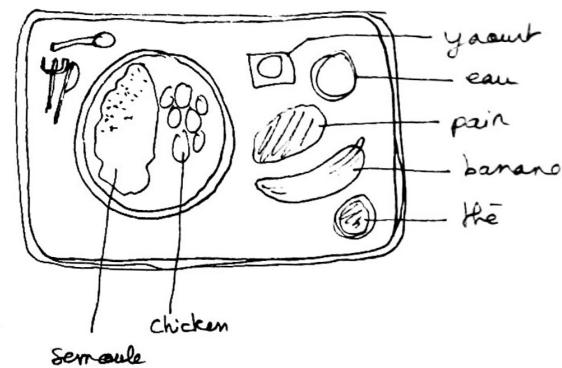
sa vente comme esclave, de sa fuite, de sa traversée de la Méditerranée, de ses huit essais pour traverser la frontière française sans être reconduit en Italie. Il me montre les cicatrices que les chaînes ont laissées sur ses chevilles et ses poignets. Il me parle également des problèmes qu'il rencontre dans le camp sauvage de la Chapelle.

L'heure de casser le jeûne

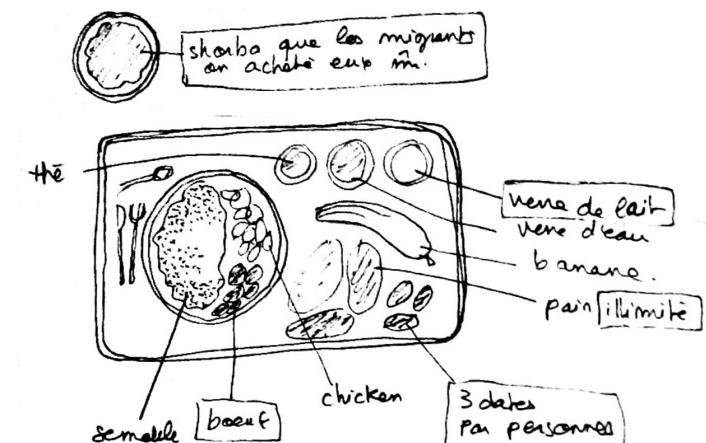
Il est 22h00, la plupart des migrants s'apprêtent à casser le jeûne du ramadan. Dans le camp sauvage, de petits groupes d'environ quatre ou cinq personnes se sont formés. La plupart sont assis en rond sur des cartons ou des couvertures étalées sur le sol. Au milieu de chaque cercle sont posées quelques denrées alimentaires : quelques dattes, un peu de pain, une ou deux tomates, un bol de chorba... Il y a rarement beaucoup de choses et cela me paraît bien peu pour se remettre d'une journée de jeûne. Généralement il y a des groupes de particuliers ou des associations qui viennent distribuer des repas. Une voiture s'est arrêtée tout à l'heure mais comme personne n'a respecté la file d'attente et que tout le monde s'est précipité autour du coffre pour se servir, les particuliers se sont énervés et sont partis sans avoir tout distribué. Bien qu'ils n'aient pas beaucoup à manger, quelques groupes me proposent de me joindre à eux : c'est ramadan, il faut être généreux avec son prochain. Apparemment même si l'on est soit même dans une situation difficile. Bien que je meure d'envie de me joindre à eux je décline les invitations, j'ai promis de manger avec Ahmed. Ce genre d'occasions se présentera sans doute à nouveau et je ramènerai quelque chose.

A l'intérieur du Centre, les tables sont pleines à craquer, tout le monde veut manger à l'heure de rupture du jeûne. La file d'attente est plus longue que jamais.

REPAS HABITUEL



LE REPAS DU RAMADAN



Seulement deux réfectoires sur huit servent à manger, la journée pendant le mois du ramadan pour les personnes ne pratiquant pas le jeûne. S'il y a dans le Centre quelques chrétiens, bouddhistes et animistes, les hébergés sont à majorité musulmane. Ils sont 80% selon un ASE mais je pense qu'ils sont moins à suivre le jeûne pour des questions pratiques : leur situation migratoire difficile et le stress que génère l'incertitude administrative notamment. Le Centre humanitaire a donc adapté son organisation en conséquence. Les repas sont servis aux heures normales dans deux réfectoires et aux heures du ramadan dans les autres. Plus de personnel est donc mobilisé la nuit pour le service des repas. Les heures de rupture du jeûne étant très précises et les pratiquants très ponctuels, les cantines connaissent une véritable affluence à cette heure-là. Tout le monde arrive en même temps, de longues files d'attente se forment, le réfectoire est bondé et bruyant, certains préfèrent aller s'installer dehors ou dans leur chambre pour manger tranquillement.

Alors que le Centre humanitaire ferme ses portes à 23h le soir, pendant le mois du ramadan, les hébergés pourront entrer jusqu'à 1h du matin. Cela leur permet d'aller à la mosquée pour la prière d'Itcha. Les menus ont également été adaptés autant que possible pour des repas de collectivité : de la soupe, du lait fermenté et des dattes ont été ajoutés, le pain est en libre-service.

Une fois servi, Ahmed et moi nous installons avec les Afghans que j'ai l'habitude de voir sur les tatamis : Jamal, Farshid et tout leur groupe. Ils me donnent un bol de chorba. L'atmosphère est bonne mais ils parlent entre eux dans leur langue et Ahmed semble mal à l'aise. Il y a généralement une certaine animosité entre les Africains et les Afghans. Il me dit qu'il est fatigué et va se coucher. Effectivement il a eu une grosse journée et est entré dans le Centre seulement ce matin.

Quelques hébergés installent d'autres tatamis à côté de nous et commencent à prier dessus. Certains le font sur une serviette de bain. C'est assez intéressant de voir l'usage qui est fait de cet objet : d'abord outil d'hygiène pour s'essuyer en sortie de douche, puis tapis de prière improvisé et enfin serpillière. Ce cycle d'usage recommence après chaque lavage comme si une simple serviette de bain avait plusieurs vies : la serviette devient multifonctions, change de typologie en fonction de l'usage, passant d'objet d'hygiène à instrument de prière puis outil de nettoyage. Le même type de détournement s'opère avec les tatamis qui sont tour à tour tapis de sport, espaces de sieste, de rencontres, tapis de prière. Il y a un glissement de l'usage. Le lieu dédié au sport et à la rencontre devient un lieu de culte. Pour l'instant, ils remplissent ce dernier rôle et des dizaines de migrants viennent faire, chacun leur tour, la prière. Des files d'attente de deux ou trois personnes se constituent même. L'atmosphère me déstabilise. L'ambiance du groupe avec lequel je suis est cordiale, rigolarde, légère, bruyante. A côté, à seulement un mètre de distance, l'ambiance est pieuse, calme, silencieuse : le temps est au recueillement. Deux activités,

deux ambiances, deux typologies d'actions se télescopent mais semblent cohabiter : les deux groupes s'ignorent comme si cela était normal. Je comprends alors la différence de conception que les Européens ont de l'espace public et de la pratique de la religion. Pour eux, la pratique de la religion a complètement sa place dans l'espace public et peut se faire n'importe où, aux yeux de tous. La prière individuelle se fait en collectivité. Ayant grandi dans une famille athée et dans un pays laïque cela me choque. J'y vois une attitude prosélyte et une réquisition de l'espace pour quelque chose censé se pratiquer en privée ou dans des lieux adéquats. Je pense que cette différence fondamentale de conception sur ce qui est de l'ordre du privé et du public peut devenir très problématique lors de leur intégration en France. C'est d'ailleurs dans la politique d'Emmaüs d'essayer de leur faire comprendre le concept de laïcité en France : il n'y a pas de lieu de culte au Centre et la prière est en théorie interdite dans les espaces communs du Centre. Les salariés leur disent de la faire dans leur chambre à l'abri des regards ou d'aller à la mosquée. Cette règle est relativement respectée en dehors du mois du ramadan. Je me demande alors comment se sentent les quelques chrétiens du Centre qui ont été persécutés par des musulmans dans leur pays et qui maintenant se retrouvent ici en plein mois de ramadan.

Le groupe avec qui je mange commence à se chamailler, à s'arroser, et Farshid finit par renverser une carafe sur la tête de Jamal. Une fois leurs vêtements essorés et le sol grossièrement épongé, ils commencent à chercher un endroit où faire la fête. Hier, il y avait apparemment un groupe qui jouait de la musique. Je les accompagne au deuxième étage. Je suis rapidement interpellée par Martin, un ASE slovaque d'une quarantaine d'années. Ce soir il s'occupe de la cuisine de l'îlot vert clair. Il a fini son service et s'est mis à la porte en entendant autant de bruit. Il me met en garde : « *Il est tard, il n'y a plus beaucoup de personnel. Deux, trois hommes qui te poussent dans une chambre et te couvrent la bouche pour*

Pendant le Ramadan, la majorité des hébergés viennent manger à la même heure. Le réfectoire est alors bondé et bruyant et certains préfèrent manger dans leur chambre où installés sur les tatamis du cours de taekwondo. Sur cette photo, des personnes sont venues faire la prière juste à côté du groupe qui dinait joyeusement. L'ambiance était curieuse, entre silence religieux et rires surexcités.



que tu ne cries pas pendant qu'ils font leur affaire ça peut aller très vite ! Au fond, tu ne les connais pas, tu ne devrais pas avoir tant confiance. »

Je reconnaissais qu'il a raison. Je fais peut être trop confiance à mon instinct qui me dit que je suis en sécurité. Le fait que je me sente en territoire connu peut aussi participer à brouiller mes perceptions. Je lui explique que je suis restée car je souhaite comprendre la vie du Centre les soirs de ramadan. Il me dit que si je demande à Stéphanie, il ne devrait pas y avoir de problèmes pour que je reste une nuit complète de garde avec lui. Il me donne son numéro.

La fatigue d'Abakar

Déjà 23h, il est temps de sortir du Centre. Dehors, je croise rapidement Omid et ses amis qui partent à la mosquée. Je discute, fais un dernier tour du campement, donne encore quelques informations, réponds à quelques questions.

Je rencontre Abakar, un adolescent tchadien de 16 ans qui a l'air totalement à bout. Il me dit qu'il n'en peut plus et je lui explique qu'en tant que mineur il peut être pris en charge directement par les personnes d'Utopia puis les services sociaux et hébergé dans un centre. Il veut être pris en charge et me fait promettre de ne pas le laisser là. Emmaüs s'occupe de l'intérieur du Centre et Utopia 56 des maraudes extérieures et du magasin du Centre. Je lui demande s'il a un acte de naissance ou si quelqu'un de sa famille peut lui en envoyer un afin de faciliter son entretien. Il me raconte alors son histoire pour m'expliquer qu'il lui sera difficile d'avoir son acte de naissance :

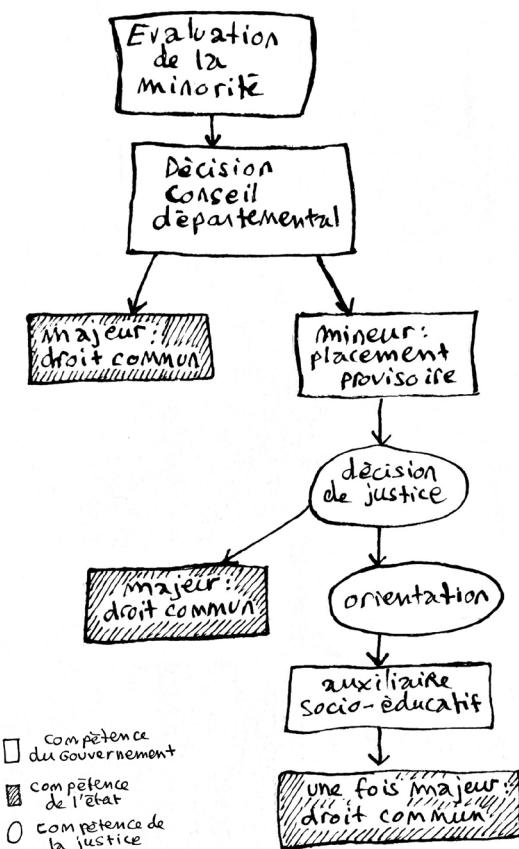
« Mon père a trois femmes. Quand j'avais 13 ans, il a divorcé avec ma maman et l'a renvoyé au village. Sa deuxième femme a retourné la tête de mon papa et ils m'ont fait arrêter l'école quand j'avais 14 ans. Je sais quand même un peu lire et écrire. A partir de ce moment sa deuxième femme m'a fait travailler dur tous les jours pour elle. Elle me faisait laver toute la maison, les vêtements, faire plein de tâches ménagères. Quand j'étais fatigué ou pas assez rapide elle me frappait (Il me montre ses bras d'enfant battu recouverts de cicatrices). Un jour elle m'a poussé du premier étage, je me suis fait très mal (Il me montre sa cheville toute abimée avec une grosse cicatrice qui s'étale sur une large portion de peau et la cicatrice plus foncée qui lui barre le nez). C'était une mauvaise femme. Un voisin voulait quitter le pays alors je l'ai supplié de m'emmener avec lui. J'ai volé de l'argent à mon père, je ne sais pas combien, j'ai juste pris tout ce que j'ai trouvé. Je l'ai fourré dans mes poches, et je suis parti. J'ai traversé la Méditerranée avec mon voisin, soixante-quinze personnes sont mortes sur le bateau où nous étions. Mon voisin est resté en Italie et moi je suis venu ici. Je suis vraiment fatigué de tout ça. Si je demande mon acte de naissance à mon père il va me dire qu'il veut me tuer parce que je lui ai volé beaucoup d'argent. Si je demande à mon frère de lui demander il risque d'avoir des ennuis. Je vais quand même essayer. S'il est d'accord il pourra l'envoyer à ton adresse email ? »

Schéma expliquant le parcours d'un migrant s'étant déclaré comme mineur.

Je ne m'attendais pas à une telle histoire. Ce gamin si jeune est déjà couvert de cicatrices, a déjà vécu beaucoup de choses difficiles. Son visage couvert d'acné rend son visage encore plus juvénile. Je lui dis de venir avec moi pour trouver des personnes d'Utopia, eux vont pouvoir faire quelque chose pour lui. Il acquiesce d'un mouvement de tête, l'air las, et me suit.

Nous rejoignons le groupe de bénévoles d'Utopia de permanence cette nuit et ils le prennent directement sous leur aile. Un autre mineur a également été trouvé pendant leur maraude. Ils appellent la police une première fois. Selon la loi, il est de leur devoir de prendre en charge les mineurs en situation de danger, qu'ils soient étrangers ou non, et de les mettre en sécurité. Pourtant la personne au téléphone dit qu'ils ont eu de nouvelles directives et ne prennent plus les mineurs étrangers. Les membres d'Utopia s'indignent : « une loi ne peut pas changer comme cela, du jour au lendemain, ce n'est pas un choix que la préfecture de police ou qu'un officier peut prendre ! Il ne veulent juste pas les prendre en charge ». Même s'ils ne devraient pas, c'est compréhensible : toutes les nuits le commissariat du XVIII^e est le plus débordé de Paris : attaque au couteau, bagarres, vols... dans ces conditions on peut comprendre qu'ils ne veuillent pas en plus se charger de mineurs. Un bénévole Utopia appelle à nouveau et cette fois-ci, la réponse est positive. Il n'y a plus de place en hébergement pour aujourd'hui mais ils dormiront à l'abri au poste de police avant d'être pris en charge le jour suivant. Le jeune que j'ai ramené à l'air soulagé et me remercie.

Je prends le dernier tram. Je suis restée au camp de 6h du matin à 2h du matin tout en jeûnant, je n'en peux plus !



La grande chaleur

Mercredi 31 mai 2017

J'arrive sur le boulevard Ney vers midi. Il fait une chaleur écrasante. Devant l'entrée du Centre, des bénévoles Utopia ont apporté un jerrycan d'eau et servent à boire aux migrants. Un homme qui vient de finir son verre coince celui-ci dans les interstices du grillage, à côté d'une dizaine d'autres gobelets en plastique. A l'extérieur, on ne trouve pas des gobelets facilement alors lorsqu'on en a un, on le garde. En période de grosse chaleur, le grillage, originellement élément de sécurité, de cloisonnement, de délimitation, devient support à de nouveaux usages. Plus loin c'est une bâche qui y est accrochée pour créer un abri contre le soleil.

Je passe à la Bulle et assiste à l'installation d'un système de brumisation. Sous la structure gonflable, il fait généralement une dizaine de degrés plus chaud qu'à l'extérieur. Aujourd'hui, la température a déjà atteint les 49 degrés ce qui est insupportable, surtout en période de ramadan. Cela dégrade les conditions travail des employés et rend très difficile l'attente des réfugiés. La Bulle doit être maintenue gonflée et l'air n'y circule que très peu, l'air chaud s'y stocke. L'espace, difficile à chauffer en hiver, devient une vraie fournaise en été. Si cette nouvelle forme d'espace d'accueil est intéressante et efficace à de nombreux points de vue, il reste néanmoins à régler la question importante de la régulation thermique. Emmaüs a fait à nouveau appel à Julien Beller, l'architecte du Centre pour qu'il fasse prochainement installer un système d'aération. Avec cette prise de recul, ce dernier aurait d'ailleurs voulu la structure gonflable un peu différente :

« C'est un dispositif qui répond très vite à l'urgence, qui se déploie vite et qui a une belle forme. On a voulu montrer que c'était possible de faire du rapide et du beau. J'ai adoré et je suis très content qu'on ait fait ça, mais si c'était à refaire aujourd'hui je ne le referai pas parce que la structure gonflable a des contraintes : trop froid ou trop chaud... Et faire bosser des salariés dans un espace où il fait 12° (ou 40°), c'est un peu compliqué. On avait émis une hypothèse qui était de faire une structure gonflable double peau. Elle coûte 300 000 € de plus mais si c'était à refaire je le ferais ou alors avec une vraie charpente. Je trouve que la structure gonflable a été un peu vite, on aurait pu et dû optimiser les performances thermiques de cet espace d'accueil, ce qui marche très bien dans le pôle santé et dans le Centre d'hébergement. »⁷

En attendant l'installation d'une aération, les salariés d'Emmaüs essaient de se rafraîchir comme ils peuvent. Mathieu, le chargé de mission et le responsable de la Bulle, regarde l'installation du système de brumisation et n'a pas l'air convaincu. « C'est trop bas, cela risque d'être arraché par les migrants qui aiment causer des problèmes, ça va faire des flaques et les gens vont s'agglutiner en dessous » me dit-il lorsque je lui demande son avis. Mais en attendant de trouver mieux, je pense que c'est déjà pas mal.

Dans la foulée il me demande un service : il doit faire une

réunion de personnel et a besoin de quelqu'un pour s'occuper de l'accueil en attendant.

Assise à l'accueil, je vois trois policiers en uniforme passer devant moi. Ils viennent utiliser les sanitaires. Leur présence dans la Bulle, même ponctuelle, est parfois déstabilisante. Ils sont chargés de s'occuper de la sécurité et de l'ordre à l'extérieur. A l'intérieur ce sont les vigiles qui s'occupent de filtrer les entrées. Leur statut est différent et plus facilement accepté : ils sont embauchés par Emmaüs et non par l'État, parlent parfois d'autres langues comme l'arabe ce qui les rend plus ouverts au dialogue et sont, en général, issus de familles immigrées. Leur uniforme simple et le fait qu'ils ne portent pas d'armes y est sans doute aussi pour beaucoup. De plus les vigiles sont toujours les mêmes et deviennent donc connus de migrants qui les voient pendant l'accueil de jour, contrairement aux policiers dont les équipes changent sans cesse. Il n'est pas rare de voir un vigile en pause jouer ou discuter avec un hébergé. Pour ces diverses raisons, les vigiles sont acceptés sans problème dans la Bulle, devenant parfois des repères sociaux, alors que la présence de policiers met certains migrants mal à l'aise : ils représentent l'ordre et la répression dans un lieu qui se veut accueillant. Un homme à la peau sombre me voit fixer le groupe des trois hommes et me dit : « Dehors, ils nous gazent. Ici, ils font comme si de rien était ». Il suffit que ces hommes, policiers et réfugiés, passent le portail de sécurité du Centre pour que leurs rapports changent. Pourtant la connotation de l'uniforme des premiers restent la même et peut gêner. D'un autre côté il est normal que les policiers puissent utiliser les sanitaires du Centre.

Instant selfies

Dans la Bulle je discute également avec un homme que j'ai aidé à l'extérieur : je l'ai signalé comme vulnérable aux bénévoles d'Utopia pour qu'ils le fassent entrer. Puisqu'il est ici c'est que je ne me suis pas trompée dans mon jugement. Il n'est pas blessé ou mineur mais il avait l'air au bout du rouleau. Grand, maigre, avec une intonation geignarde, il n'apparaît pas très sympathique à première vue. Je le retrouve un peu plus tard à la Halle, par hasard. Une salariée s'énerve contre lui : il lui casse les pieds pour avoir un drap alors qu'elle lui a déjà dit d'aller demander à l'office de son îlot. Il ne comprend pas et demande à nouveau. Ce qui nous paraît évident avec l'habitude ne l'est pas forcément pour les nouveaux arrivants. Je le conduit jusqu'au bureau de son îlot, il me remercie, l'air soulagé. Je pense que s'il a un comportement un peu irritant c'est qu'il est à bout, déprimé et stressé. La réaction de la salariée n'a pas dû arranger les choses. Avant de me quitter, il demande de me prendre en photo.

Alors que je me dirige vers le rez-de-chaussée, je m'arrête quelques minutes pour regarder un homme assis dans le réfectoire. Il a glissé son portable dans un gobelet en plastique pour le maintenir droit et prendre des selfies



⁷ Julien Beller, Interview disponible en annexe

avec le retardateur. Il essaie d'avoir un air naturel comme si quelqu'un d'autre le prenait en photo. La prise de photo est très importante chez les réfugiés et le selfie très répandu. Il est très courant que des personnes me fasse défiler toute leur galerie photo pour me parler de leur histoire ou me montrer leur famille et amis. Leur galerie photo, que ce soit sur les réseaux sociaux ou sur leur portable, prend le rôle d'une vitrine d'eux-mêmes pour la société. Je remarque que cela tombe même souvent dans une sorte de story-telling de leur vie, de recréation de leur propre histoire par photos mises en scène. Le nombre de selfies et de photos qu'ils prennent seuls me surprend à chaque fois : il y a plus de photos d'eux posant devant un monument, une voiture, un magasin de luxe que de photos de groupe, entre amis par exemple. Je pense que cela découle du fait qu'ils sont souvent seuls pendant leur parcours migratoire mais essaient de créer une image valorisante d'eux-mêmes à destination de leur famille et connaissances laissées au pays. J'y vois une forme de solitude qu'ils tentent de cacher derrière des photos aux apparences de voyages touristiques. Je me rends également compte que si ces hommes sont réfugiés, ils arrivent également dans des lieux qui les déparent et font du tourisme. La plupart des hébergés du Centre doivent avoir un selfie devant la tour Eiffel. Il serait très intéressant d'analyser ces albums photos. Voir cet homme utiliser un gobelet comme substitut pour maintenir son téléphone et faire comme si quelqu'un d'autre le prenait en photo est une pratique intéressante et révélatrice de leur volonté de soigner l'image qu'ils renvoient. L'homme mettra bien cinq minutes à prendre une photo qui lui convienne. Après cela il déchirera d'un geste machinal et nerveux son gobelet en lamelles.

Et toi, Ahmed, tu penses quoi du Centre ?

Je passe un peu de temps avec le groupe de Jamal puis avec Ahmed. Ce dernier est très énervé : il a déposé ses empreintes ce matin et ils lui ont dit qu'il était dubliné. Les réfugiés n'ont jamais l'air de savoir s'ils sont dublinés ou non, comme si leurs empreintes étaient arrivées à leur insu dans le fichier EURODEC. Cela m'étonne. Leur dit-on clairement, lors de la prise d'empreinte, si celles-ci sont destinées à être enregistrées selon la procédure de Dublin ? Ahmed doit donc attendre la réponse du pays où il a déposé sa dernière demande d'asile, la Finlande, pour savoir s'il y sera renvoyé ou s'il peut rester en France pour attendre six mois et déposer une nouvelle demande d'asile ici. Il est furieux. Il me dit que la France se dit le pays des droits de l'homme mais que ce n'est qu'une grosse supercherie. Que sa famille lui manque et qu'il est obligé de mentir à sa mère pour elle ne s'inquiète pas.

Je lui demande son avis sur le campement informel et le Centre humanitaire. Il se lance alors dans une longue critique :

« *Dans le camp à l'extérieur, on dort très mal à cause du*

bruit du trafic, on se réveille toutes les trente minutes ou toutes les heures. Parce qu'on est aux aguets aussi, on a le sommeil léger, c'est un mécanisme d'auto-défense. On est souvent réveillé par la police aussi, parfois au gaz, ils ont honte que l'on dorme dans la rue. Avant je ne pouvais pas dormir lorsqu'il y avait du bruit dans ma chambre. Maintenant je peux dormir partout ! Et puis il y a un problème d'odeur. Ça sent l'urine parce qu'il n'y a pas de toilettes. Du coup on en a improvisé de l'autre côté de la route mais maintenant, avec tous les gens qui y vont, c'est devenu une grosse flaque nauséabonde. Il y avait trois toilettes publiques dans le quartier mais avec le nombre d'utilisation elles sont hors service. Des fois on escalade les grilles du gymnase pour aller dans les toilettes du stade de foot. Il n'y a pas non plus de lieu de regroupement et de repos, on ne sait pas où se retrouver alors on se masse sur les trottoirs. Il y a des gens qui distribuent de la nourriture mais souvent ils oublient de nous donner de l'eau alors on doit marcher pour en trouver. Pour laver les vêtements c'est compliqué aussi mais ce problème ne s'est plus posé lorsque l'on m'a volé des vêtements et que je n'ai plus eu de change. On m'a dit que dans le quartier une église donnait des vêtements mais je ne l'ai jamais trouvé. Prendre une douche est également vraiment difficile, après cinq ou dix jours sans douche, on ne se sent vraiment pas bien. Il y a la pluie aussi ! Lorsqu'il pleut on ne sait pas où s'abriter, il n'y a pas assez de place pour tout le monde sous l'échangeur. »

Beaucoup de ces problèmes découlent du manque de place qui empêche toute organisation et installation, de l'absence d'infrastructure d'hygiène mais également de la superposition de deux typologies de lieux : l'espace piéton et automobiliste qui sont des lieux de passage et le lieu de vie des migrants qui est un lieu d'arrêt. Ces typologies sont opposées et difficilement compatibles, l'espace de vie des migrants envahit l'espace des riverains, les deux se superposent et cohabitent difficilement. Il est d'ailleurs étonnant que le système de file d'attente ne soit pas sur l'espace du Centre mais grignote un bout de la voie publique mettant alors à mal le trafic routier et le passage des passants. On assiste à une privatisation de l'espace public. Ils sont alors chassés pas la police ce qui génère en eux un sentiment d'humiliation et une atteinte à leur condition d'hommes. Pour le Centre humanitaire, Ahmed est à peine moins véhément : « *La salle de bain est sale, des fois on a de l'eau jusqu'au chevilles et ça sent l'urine dans les toilettes. A la cantine il y a la queue et c'est le bazar. Un des gros problèmes est de ne pas avoir de serrure sur la porte de la chambre, on perd plein de choses, il y a des voleurs. Les camps en Finlande étaient mieux, on avait une carte pour entrer dans les chambres. Et puis en Finlande, dès qu'on arrive on est pris en charge. Dès le début, là-bas, on ne dort pas dans la rue. Seulement deux jours après, on donne nos empreintes et on a un transfert dans un autre camp. Ici, dans le « ballon », je sais qu'ils font ce qu'ils peuvent mais ce n'est pas juste. Bon à part ça, le camp, ça va. Il y fait chaud, il y a plein d'activités, on dort bien. Mais le système n'est pas bon* ». La file d'attente au réfectoire est propre à la période

du ramadan durant laquelle ils arrivent tous à l'heure exacte de rupture du jeûne. Pour le reste c'est plus ou moins vrai, bien que je le trouve un peu dur avec le Centre qui est très loin d'être l'un des plus mauvais en terme aménagement. Il ajoute d'ailleurs : « Bon, c'est vrai qu'en Finlande c'était un camp de tentes. Il faisait froid dedans et avec le vent, la toile faisait trop de bruit. C'est vrai que pour ça c'est mieux ici. Les chambres en bois c'est bien et on est pas beaucoup dedans ».

En m'expliquant cela il dessine dans mon carnet qu'il a auparavant feuilleté. Il y trace le portrait de son ami Hossam et de lui-même, tous les deux reconnaissables à leur touffe de cheveux bouclés. Après réflexion, il m'ajoutera dans l'espace restant avant de critiquer son dessin : « *On dirait le dessin d'un enfant ! Je ne suis vraiment pas bon* ». Il nous a dessiné souriant et note en arabe nos noms. Il m'a dessiné plus petite et en retrait, hors de leur groupe : le rapport de confiance, d'amitié et de solidarité qu'entretiennent les deux hommes est différent de celui que j'entretiens avec Ahmed et le dessin le montre bien. L'organisation dans la page place Hossam comme son frère, son ami, son égal et me place comme connaissance dans le paysage du camp.



C'est déjà l'heure de prendre mon train. Ahmed m'accompagne jusqu'au bus et me parle de sa famille sur le trajet. Il est somalien mais habitait en Arabie Saoudite. Il a trois sœurs et quatre frères. Cela me paraît énorme mais c'est le cas de la plupart des migrants dans le camp. Plus tard, Ahmed veut également une grande famille. Il me dit que son père est décédé il y a quelques années. Qu'un de ses frères est resté en Italie mais qu'il ne veut pas le rejoindre là-bas, l'accueil n'y est pas bon. Que sa mère et sa famille lui manquent cruellement. Que celle-ci est malade et qu'il ne peut ni prendre soin d'elle, ni lui envoyer de l'argent. Il lui ment sur sa situation ici parce qu'il ne veut pas qu'elle s'inquiète. Il lui dit que tout va bien, qu'il a un joli petit appart à Paris. Il me dit que dans le Coran il est écrit qu'il ne faut pas mentir mais qu'un mensonge comme ça c'est moins grave parce que c'est pour une bonne raison. Je trouve cela triste :

même sa propre famille ne peut pas le soutenir parce qu'elle est dans l'ignorance de sa situation. C'est aussi à cause de ce genre de mensonge que l'image de l'Europe-Eldorado persiste et continue d'être véhiculée, que les jeunes de ces pays continuent de tenter leur chance ici. Ahmed espère un jour pouvoir à nouveau être médecin. Cette fois, en Europe.

Sentiment d'injustice

Jeudi 08 juin 2017

Le tram dans lequel je suis assise longe le camp qui en borde les rails. Je laisse glisser mon regard sur les matelas, couvertures et cartons alignés sur le sol. Un migrant me reconnaît, à travers la fenêtre du tram, et me fait un signe de la main, un sourire illuminant son visage.

A peine descendue, des migrants m'interpellent et je me retrouve bien vite entourée par une vingtaine d'hommes. Beaucoup commencent à me connaître : même sans chasuble, je suis sans cesse interpellée. Il y a quelques semaines à peine, je me faufileais sans problème jusqu'au portique de sécurité du Centre humanitaire. Maintenant je mets au moins une demi-heure à entrer. Ce matin, l'atmosphère du trottoir qui borde le camp est teintée d'indignation. Une vingtaine d'Africains se massent autour de moi et m'expliquent que le choix des personnes qui entrent le matin n'est pas fait de façon équitable : « *Ils ne font rentrer que des Afghans !* ». Effectivement, j'avais été étonnée de voir que le camp des Afghans ne regroupait qu'une centaine de personnes quand celui des Africains en comptait plus de quatre cents. Les Afghans sont censés représenter à peu près la moitié des hommes accueillis au Centre. D'un autre côté j'ai l'impression d'avoir vu beaucoup d'Africains dans la Bulle pour les évaluations ces derniers temps. Alors que penser ? Ce genre de sentiment d'injustice revient régulièrement quelles que soient la nationalité ou l'ethnie : on a toujours l'impression que les autres sont favorisés, mieux lotis que soit. Néanmoins, aujourd'hui, le mouvement d'indignation semble conséquent, bien loin des simples « *le Noir là, il a un oreiller ! Pourquoi pas moi ?* » ou « *l'Afghan juste avant a eu deux bananes !* ».

Ils me demandent d'en parler au responsable. Ils me parlent d'un salarié Emmaüs en particulier qui apparemment ferait du favoritisme. « *Celui avec un manteau rouge qui parle dari ! Le matin, il pointe du doigt les Afghans et les fait passer devant les autres ! Même s'il y a des gens avant eux dans la queue ! C'est du favoritisme !* » me dit un grand Soudanais, l'air indigné. Un manteau rouge ? Les membres de l'OFFI ont une chasuble rouge. Serait-ce quelqu'un de l'OFFI ? Cela m'étonne.

Plusieurs autres Africains me parlent de cet homme en particulier, ils se pressent autour de moi, voulant tous partager leurs anecdotes, leurs plaintes. Apparemment beaucoup lui reprochent son attitude. Arrive alors derrière moi un homme brun, une doudoune rouge par-dessus son chasuble beige d'Emmaüs. Il m'adresse un sourire, me fait la bise, s'éloigne.

◀ Dessin fait par Ahmed dans mon carnet de recherche. Il se dessine avec son ami Hossam, tout deux reconnaissables grâce à leurs imposants cheveux bouclés.

« C'est lui, c'est lui ! » s'écrient les hommes qui m'entourent, se lançant de plus belle dans une série d'accusations.

Une fois la situation un peu calmée, je me dirige vers l'homme à qui j'ai déjà parlé. J'essaie d'aborder le sujet sur un ton léger pour éviter qu'il ne se sente accusé et se butte : « *Dis donc, tu es en train de te mettre du monde à dos toi ! Il faut chouchouter un peu moins les Afghans !* » lui dis-je sur le ton de la blague mais essayant tout de même de lui faire passer un message. Il semble prendre cela à la rigolade, balaie ma remarque d'un geste de la main et commence à flirter avec moi. Cela me met particulièrement mal à l'aise. Il me dit qu'il va faire entrer mon ami Hossam, l'écrivain égyptien, « *parce qu'il m'aime bien* ». Certes, je suis heureuse si mon ami Hossam entre dans le Centre pour rejoindre Ahmed et tenter d'être transféré avec lui mais pas par ce biais-là ! Cet homme favorise un migrant pour draguer une fille. Je trouve cela particulièrement non professionnel et déplacé de sa part. Que la fille en question soit moi, me met encore plus mal à l'aise. Je pense que cette façon de travailler est en partie due à sa culture. En Asie, la corruption est courante et les intérêts personnels semblent interférer régulièrement avec la mission à accomplir. J'ai l'impression que l'ASE à la doudoune rouge fonctionne beaucoup sur ce modèle et je me demande s'il s'en rend compte ou si c'est tellement instauré dans son pays d'origine que c'en est devenu une simple manière de fonctionner. Je me demande alors quelle formation Emmaüs donne à ces personnes avant que celles-ci deviennent ASE. Y en a-t-il d'ailleurs une ?

Ahmed profite du soleil assis sur un muret délimitant la file d'attente. Un homme passe le saluer. Il semble connaître beaucoup de monde ici ce qui ne m'étonne pas : Ahmed à le contact facile.

▼

Une fois entrée dans le Centre je conduis quelques nouveaux arrivants à la Halle : prise de photo, attribution de draps, kit hygiène, conduite à leur chambre... Cela me fait plaisir de les y amener car c'est le moment où ils découvrent le Centre et où il est important de bien les accueillir. J'essaie d'être cordiale, souriante, rassurante pour qu'ils se sentent bienvenus. Je pense que pour cette tâche il est important de dépasser le stade du travail mécanique et mettre en place



une ambiance hospitalière. Le comportement des bénévoles et salariés est selon moi extrêmement important car c'est eux qui établissent en partie l'atmosphère du Centre. Je dis bonjour à Mohamed, le vigile de la bulle avec qui je m'entends si bien. Il me dit que ce matin tous les réfugiés qui sont arrivés dans le Centre avaient les yeux extrêmement rouges et larmoyants. L'entrée de ce matin a apparemment été particulièrement difficile pour que les policiers forcent à ce point sur les gaz lacrymogènes. Je croise à nouveau l'ASE à la doudoune rouge et lui parle plus sérieusement du fait qu'il semble favoriser les Afghans. « *Oui, oui, je ferai plus attention ! C'est ma pause, tu veux venir faire une partie de badminton ?* » me répond-il.

Je rejoins Ahmed avec qui je discute un peu. Il vient d'apprendre par Emma que son transfert sera demain. Il ne veut pas y aller et attendre son ami Hossam qui n'a pas encore réussi à entrer dans le Centre. Il m'explique qu'il préfère être à la rue avec Hossam que dans un centre d'hébergement sans lui. Qu'avec Hossam il peut résister à tout. Que seul dans un village il ne pourrait pas. C'est un homme intelligent et cultivé, très respectueux des autres malgré sa situation de grande précarité. Il me dit qu'il ne s'entend pas avec la plupart des autres migrants qui, pour la plupart, sont passés en « mode survie » et se comportent selon lui comme « des animaux ». Avec Hossam il a trouvé son compagnon de galère et pour rien au monde il ne semble vouloir le quitter. Cela fait déjà 5 ans qu'Ahmed a quitté le pays où il vivait et qu'il est sur les routes, essayant de se faire accepter par un pays européen. Il me dit avoir eu neuf négatifs en Finlande. Il a dû faire appel plusieurs fois. Il me raconte cela, assis sur les marches en bois de la Halle, la tête entre les mains. Il semble désespéré à la nouvelle de son transfert le lendemain. Il semble s'accrocher à Hossam comme à une bouée de sauvetage, comme s'il était la seule chose stable dans sa vie en ce moment, la personne de confiance sur qui il pourra toujours compter. C'est sûrement le cas. Ballottés aussi bien de lieux en lieux que dans les diverses étapes de la procédure de demande d'asile, soumis à un ascenseur émotionnel constant, la plupart des réfugiés trouvent en leurs compagnons de galère un soutien indispensable et peinent à s'en séparer. Ahmed me dit qu'il n'en peut plus, que sa situation est trop dure, qu'il est jeté de partout. Il ne partira pas sans Hossam. Il demande à Emma de retarder son transfert, elle lui répond qu'elle fera de son mieux mais qu'elle ne peut rien promettre.

Nous sortons du Centre humanitaire pour retrouver Hossam sur le trottoir, Boulevard Ney. Il discute avec un Irakien, deux Soudanais et deux Tchadiens. Il me fait une petite place sur son carton étalé sur le sol et je m'assois à ses côtés. Il attend l'ASE qui doit le faire entrer dans le camp. C'est un nouveau système qu'ils expérimentent actuellement pour faciliter les entrées le matin et essayer d'être plus équitable. Les nouveaux rentrent le matin et l'après-midi des salariés Emmaüs font le tour du campement pour en faire entrer quelques-uns, essayant de prendre ceux qui attendent depuis plus longtemps que les autres. Ils leur



font alors passer leur évaluation et leur donnent une feuille imprimée avec leur photo, leur nom et prénom et la date où le migrant doit revenir. Lorsque cette date arrive il doit se présenter le matin à l'entrée et sera tout de suite admis. Cette méthode est utilisée ponctuellement pour tenter d'échelonner les évaluations dans le temps, de ne pas avoir trop d'entrées d'un coup le matin. Le « papier de rendez-vous » comporte la photo du réfugié pour que celui-ci ne le revende pas ou ne se le fasse pas voler. Aux débuts du Centre, les travailleurs sociaux avaient essayé un système de tickets numérotés pour que personnes n'attende trop longtemps avant d'être pris en charge mais un trafic de ticket avait rapidement vu le jour. Camille avait proposé de distribuer des bracelets comme ceux des festivals mais cette solution avait été refusée « parce que ça fait trop camp de concentration ». Je ne comprends pas trop l'argument car selon moi ça fait plus festival que Shoah. La technique de la feuille imprimée avec la photo du réfugié fonctionne plutôt bien mais permet également un certain favoritisme : si on ne fait pas attention on peut vite commencer à faire entrer les migrants qui nous sont sympathiques. De plus cette sélection pour des « évaluations en avance » a lieu l'après-midi, moment de la journée où la plupart des réfugiés sont partis vadrouiller dans le quartier. Il semble donc difficile de savoir à ce moment-là qui attend depuis longtemps ou non. De plus cette technique ne peut être utilisée que ponctuellement : une fois que les réfugiés auront compris ce système, que le mot sera passé, ils harcèleront les ASE pour avoir un rendez-vous. Ils doivent donc changer de système régulièrement. J'espère qu'une fois entré, Hossam aura un rendez-vous rapide à la préfecture et sera transféré avec Ahmed si Emma réussit à retarder son transfert. Hossam me raconte plein de choses, passant d'une anecdote à l'autre. Il est toujours plein d'entrain et d'énergie, c'est un homme extrêmement dynamique. J'apprends qu'il a quitté son pays car il était une figure importante de l'opposition au régime, une position très engagée qui lui a valu l'exil.

A travers les yeux de Youssef

Après quelques heures de travail à la Halle, je croise Youssef, l'un des agents d'entretien qui s'occupe de l'hébergement. Nous échangeons souvent quelques mots au détour d'une allée. Il m'invite à prendre ma pause avec lui dans le local des agents d'entretien, petite pièce située derrière la laverie. Je fais une petite entorse à mon jeûne du ramadan et il me sert un café au lait. Nous nous asseyons tranquillement pour discuter. Il m'explique qu'il est d'origine marocaine mais ne pratique plus la religion musulmane et ne fait donc pas le ramadan contrairement à toute sa famille. Je le regarde ajouter une dose considérable de sucre dans son café. Sa compagnie est vraiment agréable et je reste plus d'une heure

à discuter avec lui. Lorsque je le questionne sur la façon dont il a commencé à travailler ici, il me répond : « Ma compagnie, Onet, nous assigne un lieu, on ne choisit pas vraiment. Ici c'est un lieu comme un autre. Je ne savais pas que je me retrouverais dans un centre humanitaire ». Il me parle de son travail ici et je redécouvre le Centre à travers son regard, celui de l'agent d'entretien que personne ne remarque et qui peut aller partout, celui d'un homme invisible aux yeux des autres.

Je me rends compte qu'il est au courant de beaucoup de choses. Il me raconte que dernièrement une équipe d'Utopia a eu une situation très difficile à gérer pendant l'une de leurs maraudes côté afghan. Ils ont entendu des gémissements dans une tente et, habitués aux situations d'abus sexuels, sont intervenus. Un jeune homme était attaché par les poignets dans la tente et abusé par cinq hommes. Il me dit que ça arrive souvent avec des personnes soupçonnées d'être homosexuelles. Il ne fait pas bon vivre en Afghanistan lorsque l'on est gay. Cette nouvelle m'a profondément choquée : c'était un aperçu de la violence dont l'être humain est capable dans ce genre de situation de précarité. Même si je n'ai pas assisté à la scène, c'est violent de se rendre compte de ce qui se fait secrètement sous nos yeux, que nous ne connaissons pas vraiment les personnes que nous côtoyons et aidons ici. J'avais déjà entendu parler de ce genre de chose par un ASE qui s'était rendu compte qu'un jeune homme était abusé par son voisin de lit. Plus je passe de temps ici et plus je commence à voir ce qui se cache sous l'apparence, ce qui se passe en secret. Abus, trafics, vols, manipulations, chantages. Un monde d'hyènes. Heureusement, je vois aussi toutes les bonnes choses : entraide, solidarité entre hébergés, humour, force et détermination contre l'adversité, volonté de construire ensemble, petits moments de joie simple que je partage avec eux et qui me permettent de garder confiance en l'humanité.

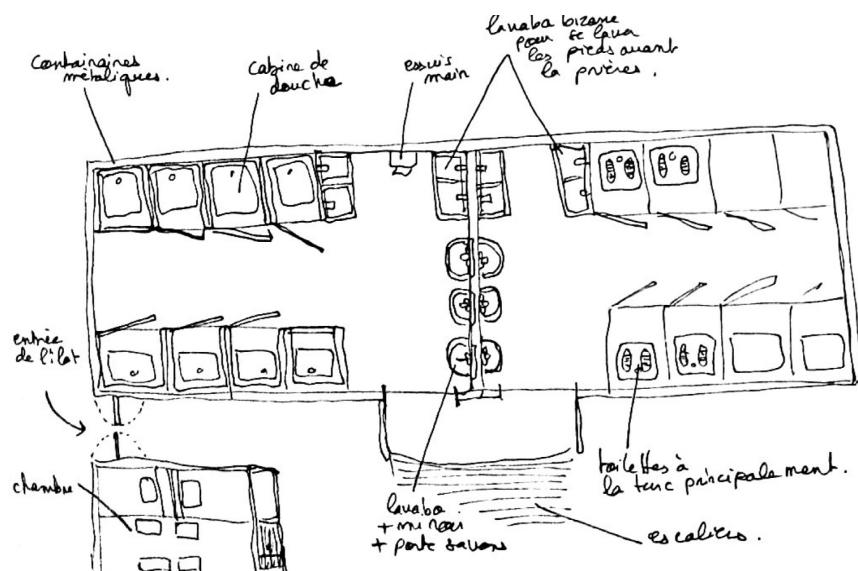
Fin de la pause. J'accompagne Youssef dans son travail. Nous passons au quartier rose où il me montre une des chambres infestée par les puces de lit. Lorsque la lumière s'allume, les insectes courrent sous les lits. Des taches de sang recouvrent les murs blancs. C'est un vrai problème ici, les cabanons qui font office de chambres sont en bois, matériau duquel il est impossible de déloger ces parasites. Les cabanons étant séparés les uns des autres, on pourrait penser que cela limite l'invasion mais les hébergés vont régulièrement visiter leurs amis dans d'autres chambres, faisant alors se propager les insectes. Dans ce cas, il faut déposer un diffuseur de produit pour les tuer en quelques heures, fermer la porte et tendre devant un ruban blanc et rouge pour délimitation des zones à risque. Mais lorsqu'on pense en être arrivé à bout, un autre foyer se déclare ailleurs.

L'espace d'hygiène du Centre

Je continue de l'accompagner dans son travail, ce qui me permet d'aller voir l'agencement de l'espace d'hygiène,



▲
Youssef, l'un des agents d'entretien travaillant au Centre, est avenant et dégage une aura apaisante. Invisible pour beaucoup de monde, il peut aller partout et voit des choses qui nous échappent.



Les sanitaires ont été installés dans des containers maritimes. Chaque rue à son propre espace d'hygiène qui est donc utilisé par une cinquantaine de personnes.

chose qui m'était impossible dans d'autres conditions, étant une femme dans un centre d'hommes. Chaque rue possède un container métallique aménagé en salle de bain pour cinquante personnes. Ces containers sont des espaces où seuls les hébergés et les agents d'entretien entrent.

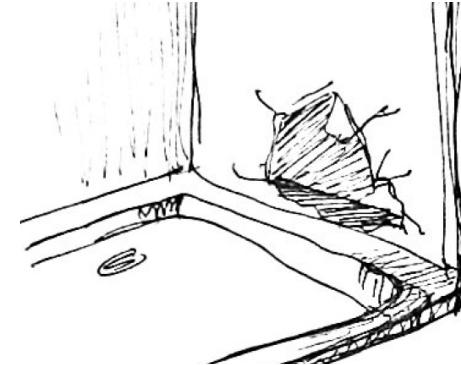
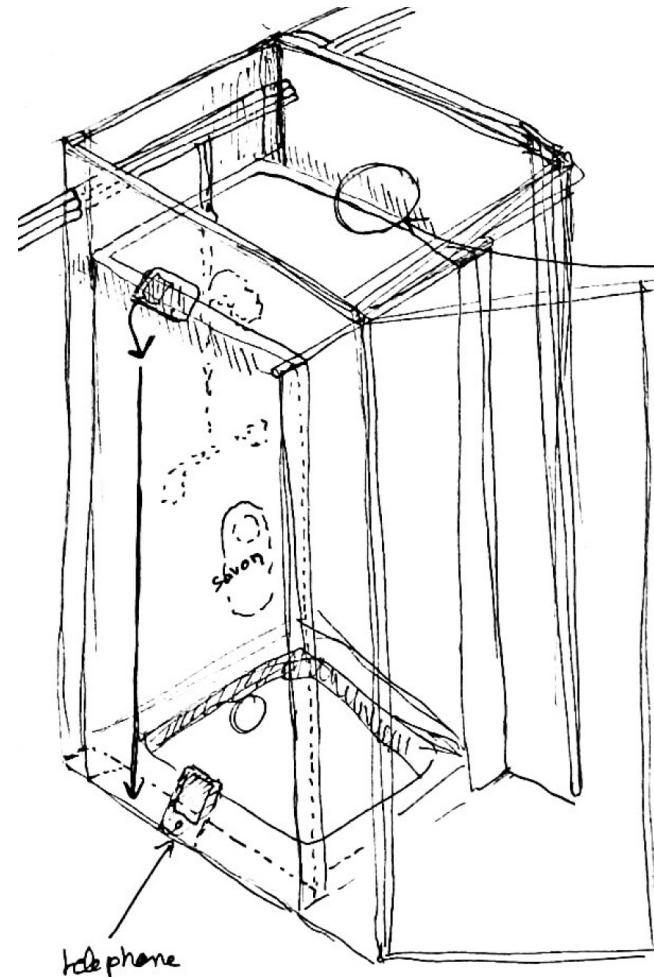
Dans chaque container faisant office d'espace d'hygiène, il y a quatre cabines avec des toilettes à la turque et des espèces de lavabo pour se laver les pieds. Avant une prière musulmane, le pratiquant doit faire ce qu'on appelle la première ablution : selon la prescription d'une sourate du Coran, il faut se laver les mains jusqu'aux coudes, le visage et la tête, les pieds jusqu'aux chevilles. Les concepteurs du Centre ont donc porté une certaine attention au respect des codes d'hygiène et habitudes des hébergés. Ils y a également quatre cabines de douche. Quatre toilettes, quatre douches, deux lavabos à pieds et trois lavabos à main pour cinquante personnes. D'après ce que j'ai pu observer c'est suffisant : je n'ai jamais vu de file d'attente, ou de lieu d'hygiène bondé. Les hébergés maintiennent souvent les portes ouvertes en accrochant la poignée au garde-fou des escaliers à l'aide d'un tissu, d'une chaussette, d'une ficelle ou d'un sac plastique. Chaque rue ayant son container cela permet à tous d'être à proximité de leur espace d'hygiène, le fonctionnement se fait à une échelle réduite, plus intime. J'ai remarqué un phénomène d'identification : « Ma chambre est dans la rue verte, la rue verte est ma rue, c'est mon espace d'hygiène et pas celui de tout le Centre ». Il n'est pas rare de voir un homme sortir en serviette de bain « comme à la maison ». Entre le container-hygiène et les chambres, la petite ruelle donnant accès à la rue est d'ailleurs fermée par une porte à battant. Elle s'arrête au niveau de la poitrine ce qui permet de voir par-dessus mais marque néanmoins l'entrée dans un lieu particulier : celle dans un quartier d'habitation qui se veut intime.

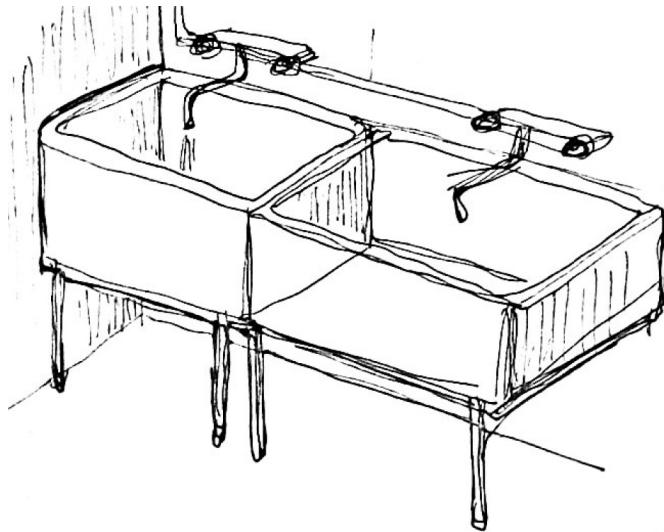
Les chambres ne fermant pas à clefs, les hébergés gardent leurs affaires importantes en permanence sur eux. Sous la douche, il n'est pas rare que certains déposent leur téléphone sur le rebord de la cabine. Un espace existant entre les deux parois, des objets y tombent parfois et les hébergés tentent de les récupérer par eux même en brisant la cabine.

Je demande à Youssef s'il sait l'usage qu'ont les migrants de ce lieu et il partage quelques anecdotes. « Il y a régulièrement des problèmes de parois de douches cassées. Il semble possible de poser des choses en hauteur, sur le rebord de la douche et beaucoup d'hommes y mettent leur portable pour le maintenir à l'abri de l'eau. Malheureusement

il y a un interstice et il arrive souvent que les objets tombent entre la paroi de la douche et la paroi de la cabine. Lorsque c'est quelque chose d'important comme un portable, la personne défoncera la paroi pour le récupérer » m'explique-il. L'installation a donc un défaut. Sachant que les vols sont fréquents dans des chambres ne fermant pas à clé, les hébergés ne peuvent pas se séparer de leurs objets de valeur, tels que les téléphones, les enceintes, les papiers, même sous la douche. Il leur est difficile de trouver un endroit où les garder à l'abri de l'eau dans la cabine de douche. Lorsque l'objet tombe il est plus rapide et efficace de régler le problème soi-même. Je suppose que le fait de ne pas savoir à qui s'adresser lorsque cela arrive explique également ces dégradations des espaces communs ainsi que le fait que celles-ci resteront anonymes, et ces espaces ne soit pas « chez eux ».

CABINE DE DOUCHE





Youssef me raconte une scène que j'ai également déjà vu en passant devant la porte ouverte d'une salle de bain : les hébergés s'assoient souvent sur le bord des lavabos à pieds pour se faire couper les cheveux et tailler la barbe. Cela semble extrêmement important chez eux, je ne vois presque jamais un hébergé avec de la barbe où alors celle-ci est bien taillée. L'état des cheveux et de la barbe donne tout de suite un air soigné et propre, ce qui est important pour l'image qu'ils souhaitent renvoyer d'eux-mêmes. De plus, je pense que ce genre d'habitude devient, en situation de précarité, une sorte d'habitude qui raccroche à son humanité et à sa dignité, presque un rituel. Je note qu'il n'y a pas d'espace dédié pour cela où ils pourraient être assis confortablement. S'ils le font à cet endroit c'est pour bénéficier de la présence du miroir, de la lumière et des points d'eau. J'ai d'ailleurs remarqué dans le campement sauvage que lorsqu'un homme se fait couper les cheveux en bord de route, un morceau de miroir est toujours présent et semble l'élément indispensable à ce genre d'installation.

Youssef me confie que les tuyauteries sont vraiment de mauvaise qualité et ont été installées à la va vite : « *Elles fuient tout le temps. Je ne sais pas si c'est de l'eau propre ou de l'eau sale... en fait je ne veux pas le savoir mais des fois ça pue et c'est nous qui devons nettoyer* ». Les fuites d'eau donnent parfois un aspect insalubre en créant de grandes flaques à l'odeur nauséabonde. En dehors de cela je trouve les espaces d'hygiène plutôt propres. A l'intérieur, toutes les parois sont blanches et la pièce est lumineuse. Le passage journalier des agents d'entretien n'est sans doute pas pour rien dans l'apparente propreté de ces espaces.

Le campement s'étend le long des rails de tram

Après cela, je suis retournée au camp sauvage avec Ahmed et Oussama, l'un de ses amis. J'essaie de prendre quelques photos du campement chaque fois que je viens pour en observer l'évolution. Je demande toujours aux migrants qui seraient dans le plan et reconnaissables s'ils sont d'accord. Ils acceptent généralement d'un signe de tête positif ou se

mettent dos à moi pour qu'on ne les reconnaissse pas. Cette fois-ci un homme refuse. Je n'insiste pas.

Je longe les rails du tram avec Ahmed et Hossam. Le campement s'est étendu jusque-là, quittant l'abri offert par l'échangeur. Je croise certaines personnes qui sont là depuis déjà deux mois et qui ne sont pas encore parvenues à entrer dans le Centre. Nous nous arrêtons pour saluer nos connaissances. L'accueil est bien plus chaleureux ici car ils savent qui je suis et ce que je fais : sourires, poignées de main, blagues s'échangent. Ils me demandent à nouveau de les faire entrer dans le Centre mais j'ai l'impression que c'est pour la forme, au fond ils savent que je ne peux pas. Reza, alias master Shifu, l'ami de Waseem, est là. Il a un rendez-vous à Paris pour ses papiers mais ne sait pas comment y aller. Je m'assois avec lui au bord des rails, à côté de leur matelas, et lui trace le chemin sur une carte de Paris abîmée et déjà bien annotée. Chaque tram qui passe nous klaxonne pour prévenir de son passage. Les conducteurs doivent angoisser de faucher un migrant. On ne dirait plus que les réfugiés occupent l'espace des trams mais que les trams empiètent sur l'espace des réfugiés. Hossam et Ahmed discutent et chahutent avec leurs amis à côté de moi. Adam, l'Africain qui parle français est là également. Il me dit qu'il va peut-être se faire embaucher par Emmaüs comme traducteur arabe-français.

Un autre homme m'interpelle : cela fait deux mois qu'il essaie de rentrer, il est à bout. Je n'ai aucun pouvoir de décision, je lui explique que je ne peux pas le faire entrer mais que j'en parlerai au ASE qui s'occupe de ça. Je serre les mains de ceux que je ne connais pas encore, échange quelques mots à gauche et à droite. Dans le groupe il y a un jeune syrien, quelle surprise !

C'est le premier Syrien que je vois passer au Centre de la Chapelle. J'ai essayé de comprendre pourquoi on avait si peu de réfugiés de ce pays où la guerre est sur-média-tisée. Premièrement je pense qu'a été établie une certaine hiérarchie des pays en fonction de la gravité de la situation dans laquelle ils sont plongés. Philippe m'a dit un jour, « *les Syriens c'est un peu la Rolls-Royce des migrants* », c'est-à-dire que la situation de leur pays est tellement difficile que leur demande d'asile est directement examinée, c'est « *la voie royale* ». Ensuite j'ai entendu nombre d'histoires où les Syriens déposaient directement leur demande d'asile dans des ambassades françaises au Liban ou en Turquie par exemple et était donc directement pris en charge à leur arrivé sur le sol français. Enfin un ASE m'a expliqué une fois que les Syriens qui cherchent refuge en Europe ont généralement un haut niveau d'éducation et une bonne situation sociale et financière et des contacts dans ces pays-là. La communauté syrienne est solidaire et les relais communautaires efficaces. La sur-média-tisation du conflit en Syrie doit également jouer sur la vitesse de prise en charge des ressortissants de ce pays. Voici quelques facteurs qui, je pense, explique le peu de Syriens présents dans le Centre. Les principaux pays d'origine des demandeurs d'asile en France sont le Soudan, l'Afghanistan, Haïti, l'Albanie et la Syrie. Pourtant certaines de ces nationalités ne sont pas

◀ Lavabos permettant de se laver les pieds. Ils sont souvent utilisés comme sièges lors d'une coupe de cheveux.





représentées dans le Centre humanitaire de La Chapelle. Cela dépend des réseaux, des relais communautaires qui orientent vers le Centre, des lieux d'arrivées et des modes de fonctionnement de chaque communauté. Au Centre il y a énormément d'Afghans, d'Érythréens, de soudanais, de Tchadiens, de guinéen, de Somaliens, quelques Éthiopiens, Iraniens et Pakistanais.

Le mécontentement des riverains : l'école de coiffure

Alors que je discute avec le jeune Syrien et deux Pakistanais, trois hommes et une femme sortent du bâtiment devant lequel nous sommes assis et se dirigent vers nous. La femme regarde mon chasuble, pointe du doigt la Bulle et s'exclame : « *Oh ! Vous travaillez au camp de réfugiés ! Vous venez les voir pour leur dire d'aller ailleurs ? C'est super !* ». D'abord perplexe, son ton enthousiaste à l'idée de les voir partir fait rapidement monter en moi un sentiment d'indignation. « *Non, je ne suis pas là pour leur dire d'aller ailleurs mais pour savoir comment ils vont. S'ils sont là c'est qu'on n'a pas de solution d'hébergement pour eux pour l'instant et il me paraît assez inhumain de vouloir les virer d'ici alors qu'ils sont déjà chassés de partout.* »

La femme semble gênée : « *Je disais ça pour eux, cela me fait de la peine de les voir ici, il faudrait leur trouver une place quelque part.* »

Je discute un peu avec ces quatre personnes et comprends rapidement ce qui leur pose problème. Ils sont professeurs dans l'école de coiffure devant laquelle le groupe de réfugiés avec qui je discute s'est installé. Des matelas et cartons sur lesquels s'agglutinent des migrants s'alignent juste devant l'entrée de l'établissement. Ils m'expliquent que cela à un impact énorme sur le fonctionnement de leur école et sur le recrutement de nouveaux élèves : « *C'est bientôt les concours d'entrée mais les postulants n'osseront pas venir à cause des migrants qui dorment devant. La majorité des postulants en école de coiffure sont d'ailleurs des postulantes, des jeunes femmes. Tant de réfugiés dans ce quartier les effraient ! Et puis cela a un gros impact sur l'image de notre école, les demandes d'inscriptions ont chuté.* »

C'est tout à fait compréhensible. La plupart des commerces et organisations alentour se plaignent de l'impact négatif que la présence du campement informel a sur leurs affaires. A l'échelle du quartier, c'est un vrai problème.

Je leur explique du mieux que je peux la difficulté de la situation : le manque d'effectif, de fonds accordés par l'État, de place, le camp sauvage qui s'étend de plus en plus, le nombre insuffisant de centres de premier accueil, l'incapacité du système de prise en charge des réfugiés à absorber assez rapidement le flux de migrants... Les travailleurs sociaux font tout leur possible ici mais il y a des choses qui ne sont simplement pas de leur ressort, qui se déclinent dans des sphères bien plus élevées. Ce n'était d'ailleurs pas à Anne Hidalgo de s'occuper de la mise en place d'un centre d'accueil pour réfugiés à Paris mais à l'État. Devant l'absence de réactivité de celui-ci, la maire de Paris a

◀ Un groupe de soudanais dormant dans le campement informel qui s'est étendu le long des rails de tram. Ils sont joyeux et me racontent des histoires avec entrain bien qu'ils semblent faire partie des personnes ayant le moins de possessions matérielles du campement. Aucun d'eux n'a de tente, ils dorment à cinq sur un vieux matelas et certains n'ont même plus de chaussures ou d'affaires de recharge.



▲
A gauche, Armin, un ami d'Ahmed. Très bavard et rigolard, il me raconte que quand il sera installé il aimeraient avoir des enfants qui courront partout et emplissent sa maison de rire. En attendant cela fait plusieurs mois qu'il essaie de rentrer dans le Centre mais qu'il n'y parvient pas et il commence à être à bout. « Pousser les autres le matin, me battre pour rentrer et me prendre du gaz lacrymo dans les yeux, c'est pas mon truc. Je suis pas un guerrier moi ! » me dit il. Il prend la pause avec l'un de ses amis au bord de leur matelas. Un tram arrive et klaxonne. Je crois que le conducteur est mort de peur à l'idée de percuter un migrant.

proposé le projet de centre humanitaire de façon spontanée. Derrière moi, Ahmed a suivi la conversation bien qu'elle soit en français. Il en profite pour ajouter en anglais : « *On se fait chasser de partout, on n'a nulle part où s'installer, on est virés comme des animaux... c'est ça le pays des droits de l'homme ?* ».

Après le départ des professeurs, Ahmed s'énerve : « *Le prof noir là ! Il nous regarde de haut et veut qu'on parte ! Mais ses parents ou ses grands-parents étaient comme nous ! S'il était français-français, à la limite je comprendrais ! Mais là il veut qu'on parte de son pays alors qu'à la base ce n'est même pas son pays ! Sa famille était comme nous ! Les autres rient, l'air de dire, « Ils sont drôles eux ! Où veulent-ils qu'on aille ?* ».

C'est l'heure de manger, je meurs de faim. Je me dirige avec Ahmed vers l'une des cantines du Centre pour dîner. Lorsque nous avons quitté le groupe de réfugiés avec qui nous étions pour aller manger, cela m'a mis mal à l'aise : on les quitte pour aller bénéficier de quelque chose auquel ils n'ont pas accès, à deux pas de là. Comme si nous appartenions à des milieux sociaux différents, qu'en étant autorisés à entrer dans le Centre on montait en grade. La plupart veulent passer dans le camp des hébergés comme si cela les faisait grimper d'un rang social. Le matériel et le confort représentent un certain rang et ont un impact sur notre image en société et notre place sociale dans ce microcosme. En plus de jouer le rôle d'une carte d'identité, la carte du Centre est le symbole d'une situation. On l'exhibe comme une preuve de réussite. Je me demande alors comment se crée la hiérarchie dans un camp sauvage. Le premier installé, le premier à avoir organisé son espace, marqué son territoire, a le plus de pouvoir ?

Où celui qui a le plus d'informations sur le quartier ? Celui qui connaît le plus de gens, qui est le mieux intégré socialement ? Quels rapports de force se mettent en place dans ce camp ? L'ancienneté et les possessions matérielles jouent-elles ?

Malaise et SAMU

Quand nous arrivons à la cantine avec Ahmed nous sommes quasiment les premiers car ce n'est pas encore l'heure de la rupture du jeûne du ramadan. A peine installés, une vague d'hébergés arrive et bientôt la file s'étend jusqu'au milieu de la cantine. Le réfectoire est rapidement bondé et bruyant. Je trouve la nourriture plutôt bonne pour des repas de collectivité. A la fin du repas Ahmed me propose un thé et nous nous installons un peu plus loin, sur une banquette de l'ilot bleu, au calme pour discuter.

A peine mon thé fini, je vois accourir vers nous un jeune Afghan. Il est petit et très mince, ses yeux d'une couleur incroyable, vert d'eau. « *Là-bas il y a un homme qui se sent mal ! Il est allongé par terre !* » m'annonce-t-il. Je le suis en courant, Ahmed sur mes talons. Nous arrivons derrière le quartier rose, au niveau du terrain de football, lieu très peu fréquenté à cette heure.

L'homme, d'origine afghane, est allongé par terre, inconscient, une flaque de vomis à côté de lui. Je lui prends la main, lui demande s'il m'entend. Pas de réponse. Je pose rapidement des questions au jeune qui l'a trouvé mais il ne sait pas grand-chose de plus que moi. Ahmed qui est médecin l'ausculte rapidement : Il a une énorme bosse sur la tête, il a dû faire un malaise à cause du ramadan et se cogner la tête sur le sol. Nous le mettons en position latérale de sécurité, lui demandons à nouveau s'il est conscient. Cette fois un grognement nous répond. Il commence à respirer extrêmement vite, sa poitrine se soulève frénétiquement. J'ai l'impression qu'il va faire un arrêt cardiaque entre mes bras, je ne sais pas quoi faire. Sa façon de respirer, si rapide, me panique, je n'ai aucune connaissance en premier secours. Je me raisonne et me calme avant d'essayer de rassurer les hommes autour de moi. Je confie le malade à Ahmed qui lui tient la main et lui parle et me lève pour aller chercher quelqu'un. Je me dis que c'est sans doute un malaise suite au ramadan, à la chaleur, quelque chose qu'il aurait mangé et qui ne serait pas passé. Peut-être aussi une commotion cérébrale après être tombé. Je reviens avec un vigile et une trousse de secours. Celui-ci l'ausculte à son tour et arrive à la même conclusion que nous. Un autre Afghan arrive et tente de lui parler dans sa langue. L'homme se met alors à trembler tellement fort qu'on dirait presque qu'il fait des convulsions.

Ahmed et l'autre Afghan le recouvrent de leurs vestes et le frictionnent pour le réchauffer. Je lui tiens la main et lui parle. Derrière nous le vigile appelle les urgences pour que l'homme soit pris en charge. Dix ou quinze minutes plus tard les ambulanciers arrivent sans se presser, l'air calme et professionnel. Des cas comme celui-ci doivent être très courants, surtout en période de ramadan. Ils posent quelques questions et sortent une chaise roulante. Stéphanie, la responsable de la Halle, arrive à ce moment-là, et demande aux migrants qui sont autour de l'homme malade de s'écartier car « il doit respirer ». Les urgentistes attrapent l'homme pris de tremblements sous les aisselles et le placent sur la chaise avant de l'emmener. Je suis soulagée.

Distribution de nourriture dans le campement informel

Après cela, je quitte le Centre humanitaire pour le camp sauvage en compagnie d'Hossam et d'Ahmed. Quelques Roumaines, portant le voile et se faisant passer pour des Syriennes pour l'occasion, mendient au bord de la route. Ahmed a essayé de leur parler en arabe mais s'est fait insulté en roumain. Nous faisons le tour du campement de fortune, saluant ceux que nous connaissons. Je m'arrête pour regarder un instant des particuliers distribuer de la nourriture. Beaucoup font cela pour tenter d'améliorer une situation qui les révolte et par absence de confiance en l'État pour prendre en charge ces hommes. Ce phénomène d'initiatives citoyennes s'est amplifié depuis le début du ramadan, mois durant lequel les pratiquants doivent être généreux. Je remarque que beaucoup de particuliers distribuant de la nourriture sont d'origine arabe. Solidarité au sein d'une communauté religieuse ?

La distribution se déroule plus ou moins bien en fonction de l'organisation des particuliers. Parfois les migrants respectent la queue et tout se passe bien. Parfois non. Ils se précipitent alors vers le coffre de la voiture, se servent, la distribution est faite de manière anarchique et inégale. Parfois les particuliers, énervés, partent avant d'avoir tout donné. La situation peut dégénérer très rapidement alors que tout se passait bien au début : personnes qui s'impaticient, ne respectent plus la queue, peur de ne pas être servi, mauvaise organisation de l'espace. Aujourd'hui tout se passe très bien : deux voitures encadrent une table pliante et les réfugiés se succèdent devant pour être servi. L'espace entre les deux voitures est réservé à ceux qui servent, ce qui est plutôt bien respecté : les voitures délimitent cet espace qui devient privé, le lieu de travail des particuliers. Les deux véhicules servent également de rangement. Cette configuration simple semble bien fonctionner. La table mise en place évoque un comptoir et renvoie au vocabulaire de la restauration.

Hossam, qui s'était éloigné cinq minutes, revient tout excité : la fille dont il s'est amouraché est là. Il veut me la présenter et avoir mon avis. Je le suis jusqu'au milieu du campement qui longe les rails de tram et où d'autres particuliers se sont installés et distribuent de la nourriture. En l'occurrence des pâtes à la sauce tomate contenues dans de grands plats en métal. Hossam se dirige vers l'une des cuisinières, une jeune femme issue de la société civile. Petite et menue, son hijab de couleur claire encadre un visage aux traits fins. Elle est à moitié française et à moitié turque. Elle ne connaît que quelques mots en arabe et en anglais et Hossam et elles ont un peu de mal à communiquer. J'observe Hossam lui parler avec enthousiasme, une expression radieuse sur le visage. Hossam m'explique qu'elle avait les larmes aux yeux quand il lui a dit qu'il allait peut-être partir pour l'Angleterre.

Il me confie avoir envie de rester pour elle, de discuter longtemps par téléphone. Il me raconte à quel point il était romantique en Egypte avec son ancienne amoureuse et comment les parents de celle-ci ont refusé qu'ils se marient à cause d'une différence de religion. « *Un jour, je suis monté sur la nacelle du camion de déménagement d'un ami qui avait accepté de m'aider à la charmer ! Grâce à la nacelle, je suis arrivée juste sous sa fenêtre et je lui ai offert des fleurs !* » me raconte-t-il, fier de lui.

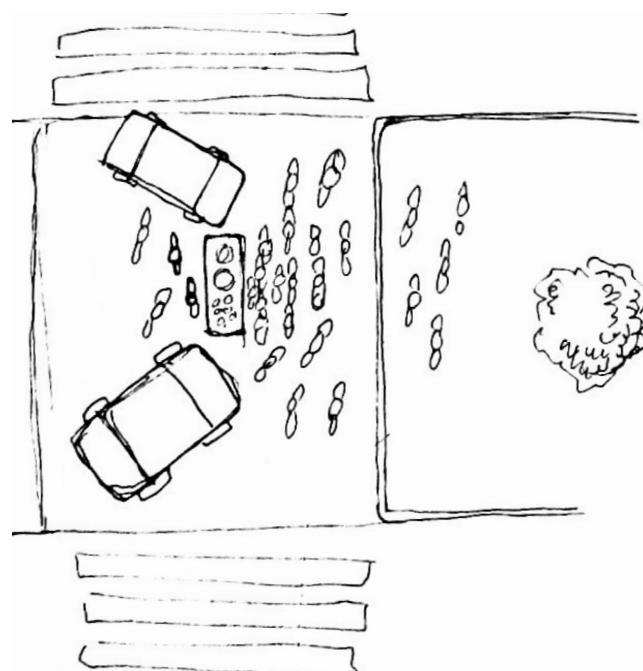
Quelque chose d'aussi extravagant ne m'étonne pas de la part d'Hossam ! J'espère juste qu'il ne s'emballe pas trop avec la jeune femme à laquelle il s'est attaché à Paris : elle doit avoir des avances de beaucoup d'autres réfugiés et le manque de stabilité dans sa vie de migrant rendrait difficile toute relation amoureuse comme il les conçoit. Il me demande d'écrire un mot pour elle en français et me dicte ce qu'il veut lui dire en anglais. Je traduis : « *Je trouve que tu es une femme très intelligente et intéressante, j'aimerais apprendre à te connaître mieux* ». C'est un côté du camp que j'aime : ces petites choses légères qui raccrochent à une certaine normalité malgré cette situation de grande précarité. Je le regarde lui tendre le papier, soudain devenu timide.

Un jeune homme s'approche alors de moi et me demande si je peux l'aider demain matin à traduire son histoire en français. Je n'avais pas prévu de venir demain mais il a l'air si désespéré à l'idée de ne pas trouver de traducteur que j'accepte. Je prends son numéro : demain, rendez-vous à 10h30 au même endroit, devant l'école de coiffure. Il s'appelle Saeed.

Il est déjà l'heure du dernier métro. Hossam et Ahmed, m'accompagnent jusqu'à la station et patientent avec moi. Nous discutons de la différence des relations homme-femme entre leurs pays et le mien. Ils trouvent que la majorité sexuelle en France est fixée bien trop jeune et le nombre de partenaires des Français avant le mariage bien trop élevé. Ils me disent que, dans leurs pays, s'envoyer des messages pour apprendre à se connaître avant le mariage est suffisant.

Ils comprennent que c'est ma culture et qu'il faut la respecter mais ils trouvent notre rapport à la vie sexuelle et sentimentale trop décomplexé et facile.

◀ Des personnes de la société civile se sont organisées pour distribuer de la nourriture. Deux voitures servant de lieu de stockage encadrent une table de service. Ces initiatives se multiplient pendant le Ramadan. Je remarque qu'il y a une véritable mobilisation de la communauté musulmane pour apporter de la nourriture au migrant du boulevard Ney et que celle-ci préfère s'organiser par elle-même que passer par des associations.



Je comprends qu'en comparaison à leur culture, cela puisse les choquer, néanmoins cela me blesse lorsqu'ils me disent à demi-mots que les Françaises sont des filles faciles. « *Il suffit d'aller dans un bar pour pouvoir avoir une relation avec une Française !* » me dit Hossam.

Dans leur bouche cela sonne sale et dévergondé quand dans la mienne cela parle de liberté, de bien-être, d'épanouissement dans sa vie sexuelle et sentimentale.

Une foule de questions tourbillonnent dans ma tête. Où sont mes connaissances qui dormaient là ? Reviendront-elles dans les jours qui suivent ? Où ont-ils été emmenés ? Vont-ils bien ? Ont-ils été évacués dans la violence ? Je doute que cela soit une mise à l'abri. Quand les réfugiés dorment dans des endroits qui posent problème, il n'est pas rare qu'ils se fassent simplement dégager par la police. Le trottoir a été nettoyé de la nuisance, des parasites qui dérangeaient les riverains. Cela m'écoëure.

Déchets et insalubrité

Vendredi 09 juin 2017

Rendez-vous avec Saeed, 10h30. Un peu en retard je lui envoie un message pour le prévenir : j'aurais dix minutes de retard. Il me rappelle avec un autre numéro pour me dire que finalement il a trouvé quelqu'un. Cela m'agace, je venais juste pour ça. Je relativise. Après tout ce n'est pas grave, il y a pire dans la vie et puis je sais que les migrants ont du mal à tenir leurs rendez-vous. Cela m'étonne tout de même qu'il ait trouvé quelqu'un d'autre pour traduire son histoire entre 2h du matin, heure à laquelle il m'a demandé, et 10h du matin, heure à laquelle il m'annonce cela.

Campement se trouvant dans la file d'attente afin de garder sa place lors de l'entrée du matin. La taille de l'espace ne permet plus de tendre des bâches pour s'abriter des intempéries. Aucun container poubelle n'ayant été mis à disposition par la Mairie de Paris, les déchets s'amoncèlent autour des poubelles insuffisantes et au bord des routes et attirent les rats.

▼

En arrivant Porte de la Chapelle je me rends compte que si le campement sous l'échangeur est toujours là, celui qui longe les rails du tram a disparu. Les trottoirs sont désespérément vides de migrants. Pas une couverture, pas un carton ne laisse deviner qu'ils étaient encore là il y a à peine quelques heures, discutant joyeusement sous la lumière jaunâtre des lampadaires.

Je devine qu'ils se sont fait déplacer par la police sûrement après les plaintes des commerces et des établissements de la rue. Est-ce pour cela que Saeed n'avait plus besoin de ma traduction ? Non parce qu'il avait trouvé quelqu'un d'autre mais parce qu'il ne pouvait pas être présent sur les lieux du rendez-vous ? Expulsé par les forces de l'ordre peut-être ?

Je me dirige vers le Centre et prends quelques photos des gens qui campent dans la file d'attente. Aujourd'hui cela ne semble pas les gêner d'être pris en photo à cet endroit. Nous discutons un peu et les mêmes plaintes récurrentes reviennent : « *On est là depuis un mois, on n'arrive pas à entrer* ».

Un homme me demande si quelqu'un peut venir nettoyer les détritus qui s'accumulent par terre. Cela me choque : ils ne prennent pas la peine de jeter leurs déchets dans les poubelles qui parsèment le carrefour, balancent tout par terre et après c'est aux autres de ramasser ? Je comprends que leur situation soit difficile mais devons-nous pour autant tout faire à leur place ?

Je lui pose la question : « *C'est vous qui avez jeté ça par terre, pourquoi serait-ce à d'autres de ramasser ?* ». Il ne se vexe pas, acquiesce et me demande des sacs poubelle. Quand je reviendrai avec, il ne sera pourtant plus là.

Selon moi plusieurs facteurs expliquent ce comportement. Tout d'abord il y a une raison culturelle : s'il nous paraît évident de jeter nos déchets dans des poubelles, ce n'est pas le cas dans tous les pays, encore moins dans les régions peu développées. Le geste de jeter dans la nature un déchet biodégradable ne s'est pas modifié avec l'importation de déchets plastiques. J'avais déjà observé ce phénomène au Népal où les locaux jetaient leurs déchets dans la nature par les fenêtres des bus. Les bords des routes et des rivières en étaient jonchés, la nature colorée au plastique. Ensuite, il semble avoir ce refus de prendre soin d'un pays qui ne prend pas soin d'eux. Même s'ils se desservent en dégradant les lieux où ils passent, les migrants ne semblent pas voir l'envie de faire des efforts pour une ville qui ne veut pas d'eux. Enfin, il y a également un cercle vicieux qui s'est mis en place : lorsque c'est trop sale, les bénévoles d'Utopia 56



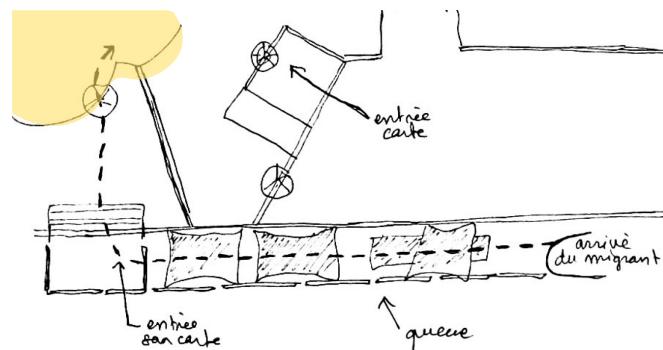
ou une équipe de nettoyage de la mairie de Paris viennent ramasser les déchets. Pourquoi nettoyer si l'on sait que quelqu'un viendra le faire à notre place ? La mairie de Paris, sous la pression des riverains, se sent obligée d'envoyer des équipes de nettoyage. Pour les bénévoles Utopia, je pense que c'est la culpabilité de voir la France, leur pays, laisser les réfugiés dans de telles conditions d'insalubrité, qui les poussent à faire eux-mêmes les choses. Un cercle vicieux compréhensible mais qui ne fera pas avancer les choses. Les conditions d'hygiène dans le campement informel sont mauvaises : odeur d'urine très forte, reste de nourriture abandonnées dans des assiettes à même le sol qui attirent les rats que l'on voit courir sous l'échangeur, bouteilles d'urine abandonnées sur le trottoir... Les bénévoles Utopia mettent régulièrement en garde les hommes pour qu'ils fassent attention à leur nourriture et ne tombent pas malades après que les rats y ont touchée. Les parasites ont également infesté le campement : dans le Centre, nous avons les puces de lits, dans le campement informel la gale, les puces, les poux. La saleté est quelque chose qui fatigue.

Évolution de la file d'attente

Je fais quelques dessins de l'organisation spatiale de la file d'attente. Celle-ci n'a cessé de changer au fil des mois. Assise sur un trottoir, j'en trace l'évolution sur mon carnet. Chaque organisation différente a ses avantages et ses inconvénients.

En Avril

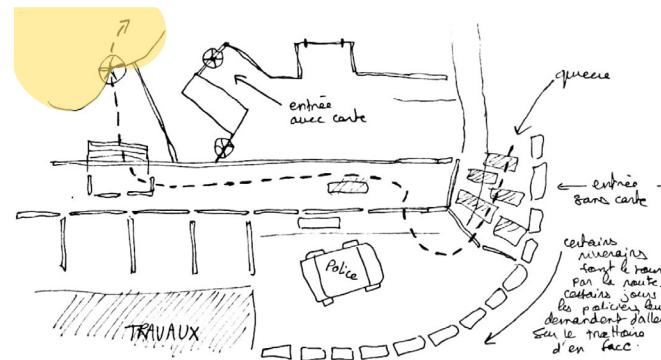
L'entrée des hébergés et de ceux qui attendaient était bien différenciées. Dans la file, une personne attendait derrière l'autre. Il y avait des problèmes de trafic de place. Avoir une bonne place dans la queue était le seul moyen d'entrer. Il y avait donc des bagarres et de la violence dans la queue. Des bâches étaient tendues entre la grille et les barrières pour créer des abris.



En Mai

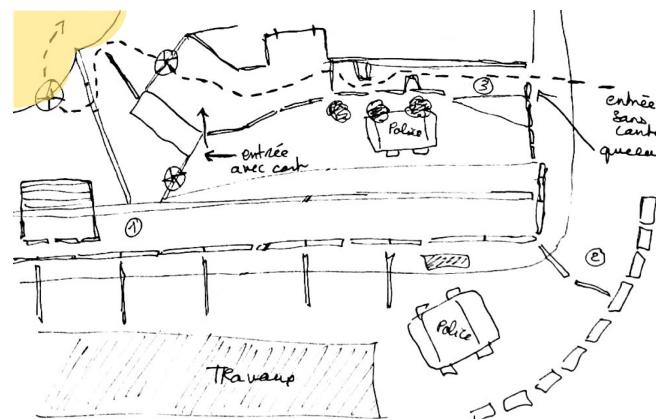
La mairie commence des travaux de la voirie, la file d'attente est déplacée. Elle devient plus floue, moins étendue : les gens se massent, il n'y a plus d'ordre clair. L'espace est plus grand, il est difficile de construire des abris mais il y a moins de vols de place. Néanmoins cela génère d'autres

problèmes : mouvement de foule, parcours plus difficile, phénomène d'attroupement, file qui prend l'aspect d'un camp-déchetterie, blocage du trottoir, envahissement de la route.



En Juin

La file d'attente change à nouveau de place et se situe dans la cour qui donne sur le Centre. L'entrée pour les hébergés et pour les nouveaux arrivants devient la même, c'est moins compréhensible. L'ancien emplacement de la file d'attente (2) reste en place et devient un campement. Le système d'entrée devient encore plus gênant pour les activités de l'association qui prend en charge les toxicomanes. Leurs bénéficiaires n'osent plus venir : une population chasse l'autre. Néanmoins il y a plus d'espace et cela leur permet de mettre en place une file d'attente en zigzag comme dans les festivals pour diminuer les phénomènes d'écrasement et les mouvements de foule. Malgré cela, la police utilise toujours la lacrymogène. Je me demande si un ajout de paliers réduirait le mouvement de foule puis je me dis que cela empêcherait peut-être les hommes de sortir rapidement en cas de jets de gaz lacrymogène et les exposerait plus longtemps.



La file d'attente permettant d'entrer dans le Centre n'a cessé de se déplacer et de se modifier, chaque changement de place amenant son lot d'améliorations et de problèmes.

Un déjeuner avec Ahmed

Je rejoins Ahmed qui m'annonce, un sourire radieux sur le visage, qu'Emma a réussi à repousser son transfert qui n'est donc pas pour aujourd'hui. Je voudrais sincèrement qu'Ahmed puisse partir avec Hossam mais je ne me leurre pas trop. Ce dernier a eu son évaluation hier mais doit attendre cinq jours avant d'entrer dans le Centre. Le

temps qu'il y entre puis qu'il obtienne son rendez-vous à la préfecture pour les empreintes ? Cela va mettre un peu de temps et je doute qu'Emma puisse repousser son transfert si longtemps. Ahmed me dit que si cela ne marche pas, il refusera le transfert et tentera de traverser la Manche vers l'Angleterre avec Hossam.

Il est déjà 14h. En ce moment, je suis sans cesse sollicitée. J'ai la tête qui tourne. Ce rythme me fatigue et je décide de prendre une bonne pause à midi et de manger un vrai repas dans une petite brasserie. Avec le café que j'ai pris avec Youssef il y a quelques jours, c'est la deuxième fois que je craque et fait une entorse à mon jeûne du ramadan. Je propose à Ahmed de se joindre à moi. Il ne fait pas le ramadan cette année parce qu'il « *a besoin d'énergie pour faire face à ce qui lui arrive en ce moment* ». Il refuse car il n'a pas d'argent. Je l'invite. En général j'évite d'avoir une relation pécuniaire avec un réfugié du Centre pour ne pas fausser les rapports que j'entretiens avec lui. Dans le cas d'Ahmed, je sais que cela n'arrivera pas. Il n'aime pas quand les autres migrants tentent de nouer des liens avec des Européens avec des arrière-pensées, juste par intérêt. Je ne m'inquiète pas de cela avec lui et le considère d'ailleurs comme un ami. Il insiste pour que je choisisse pour lui, bien que le menu soit en anglais. Je crois qu'il est gêné que je l'invite et n'ose pas choisir ce qu'il veut. Néanmoins cela semble lui faire plaisir. Je prends des pâtes carbonara pour moi et une omelette aux champignons pour lui. Je fais attention à ce qu'il n'y ait pas de porc. En attendant l'arrivée des plats, il téléphone à l'un de ses amis. Cela m'étonne. Je trouve ça particulièrement grossier de téléphoner en laissant seul celui qui nous invite à manger. D'autant plus que d'habitude Ahmed est très poli : il me laisse passer devant lui dès que l'on entre quelque part, remplit mon verre d'eau en premier... Peut-être est-ce culturel et normal dans son pays de téléphoner à table ? Je décide de ne pas m'en formaliser, sors mon carnet et reprends un peu mes notes. Les repas arrivent, il raccroche et nous discutons tout le reste du temps.

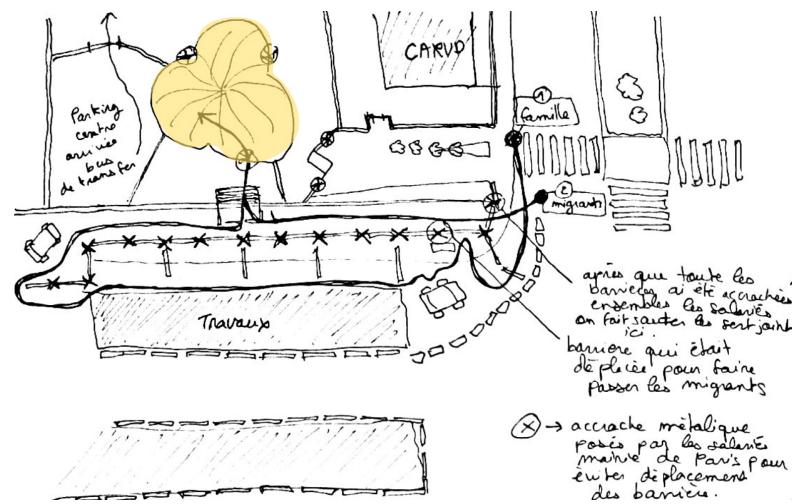
Au moment de payer, je demande à la gérante de la brasserie, sur le ton de la conversation badine, ce qu'elle pense des migrants qui occupent le quartier et quel est l'impact sur son commerce. Elle désigne de la main la terrasse et me dit : « Ils squattent devant, cela a fait baisser notre clientèle. Et puis la nuit, ils viennent déféquer juste devant nos tables ! ». Je me demande si j'arriverai à trouver un riverain qui ne soit pas complètement hostile à cette situation.

Accompagnement de couples à la Bulle

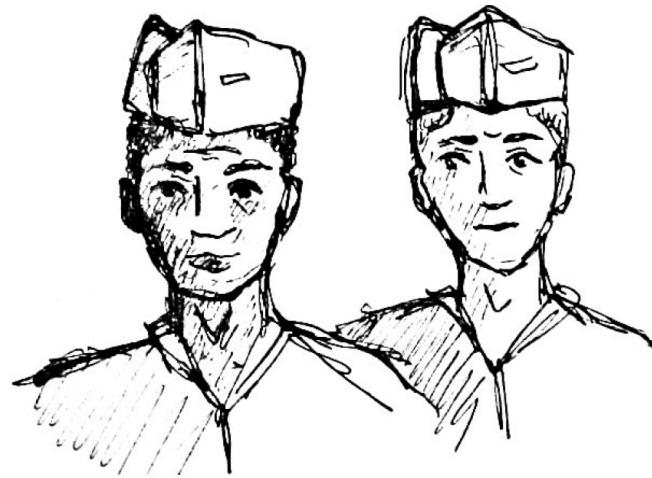
Sur le chemin du retour je reçois un message de Waseem, il est devant le Centre. Je le rejoins et lui serre la main avec enthousiasme. Je lui présente Ahmed mais ils n'échangent pas plus que ça. Je m'assois avec Waseem sur le muret qui borde le Caarud et prends de ses nouvelles : il me raconte sa vie dans le nouveau centre d'hébergement, me dit qu'il

ne s'y plaît pas, qu'il est sur Paris pour des papiers. Un vigile nous interrompt et me demande de prendre en charge deux couples qui viennent d'arriver. Je les conduis jusqu'à l'entrée principale par laquelle on fait généralement entrer les familles mais le trajet est compliqué. A cause des travaux et de la condamnation du trottoir, la mairie de Paris a fait ajouter des barrières, et a tout grillagé. Ils ont sécurisé leur espace sans prendre en compte l'impact que ça avait sur l'organisation du Centre : un verrouillage de l'entrée. Manque de communication entre les personnes des travaux publics et Emmaüs.

L'équipe de voirie de la mairie de Paris a fixé les barrières entre elles par des languettes de métal, parfois de serre-joints, empêchant les travailleurs humanitaires de les déplacer pour créer une ouverture afin de laisser passer certaines personnes. Nous avons dû faire tout le tour du dispositif, passer un barrage de police, marcher sur la route avant d'arriver devant l'entrée. Les policiers ne savaient pas par où nous faire passer, ils n'ont pas eu de directives, c'est une nouvelle équipe. Les équipes de police ne cessent de changer et j'ai l'impression qu'ils ne sont jamais au courant de l'organisation des lieux, ils doivent avoir les directives générales du type « *maintenez l'ordre* », « *ne laissez pas passer les migrants* »....



J'ai déjà vu ces deux couples hier à la Bulle. Apparemment, on leur a dit de revenir aujourd'hui. Ils m'expliquent qu'ils dorment depuis des semaines sous le pont de l'échangeur, pourtant je ne les ai jamais vus dehors alors que je passe beaucoup de soirées là-bas. Ils restent évasifs sur le lieu exact. J'ai du mal à les croire mais ce n'est pas à moi de juger cela et je garde mes doutes pour moi. Je conduis les deux couples jusqu'à l'accueil où ils sont pris en charge par deux auxiliaires sociaux éducatifs. Je questionne Ali pour savoir si on doit les faire entrer par un autre endroit à cause des nouvelles barrières installées qui compliquent grandement le trajet. Il me dit qu'exceptionnellement aujourd'hui je peux les faire passer par le portique de sécurité réservé aux hébergés et aux travailleurs sociaux, le temps qu'ils trouvent une solution. Je retourne expliquer cela à l'officier de police qui m'avait demandé de lui faire passer l'information.



Aujourd'hui l'équipe de police est plus facilement abordable que les autres jours. Je discute avec deux autres policiers : un jeune qui semble essayer de paraître dur et effrayant et un métis un peu plus âgé qui me dit m'avoir déjà vu ici. Ils me parlent de leur rôle ici, des directives qu'ils reçoivent, de leur mauvaise connaissance de la situation. Le plus jeune me parle de sa désillusion quand il s'est rendu compte qu'être policier ne servait pas toujours à « sauver le monde », à protéger la population, qu'il y a également des mauvais côtés, comme lorsqu'on leur demande de faire de la dissuasion, du contrôle de foule. Je me rends compte à quel point ils ont peu de directives et ne connaissent pas le fonctionnement du lieu où ils travaillent aujourd'hui. Que certains policiers vivent mal la vision que la population à d'eux et se rendent compte que leurs méthodes d'intervention sont très controversées. Ils restent trop peu sur ce terrain pour avoir le temps de prendre connaissance de la situation.

Le plus jeune m'explique : « *Quand on entre dans la police c'est généralement qu'on veut aider les gens, les protéger. Mais c'est comme un journaliste qui n'écrit pas toujours ce qu'il veut, nous c'est pareil, le métier de policier c'est aussi beaucoup de désillusions. Notre travail ici c'est d'abord 90% de dissuasion. L'uniforme, la vue des bombes lacrymo, des matraques, ça permet déjà d'établir un certain ordre. Et puis, les 10% restant c'est du maintien de l'ordre et de la communication. Maintien de l'ordre c'est à dire qu'on disperse la foule en cas de regroupements violents, de bagarres ou de débordements. Et puis normalement il y a la communication... mais bon, pas ici avec les migrants, on ne parle pas anglais.* »

L'autre policier me confie à son tour : « *L'équipe de police nationale qui s'occupe d'ici est différente à chaque fois. Moi, je viens de province, c'est la première fois que je suis là. Nos directives c'est du maintien de l'ordre, c'est tout. On ne sait pas trop comment ça fonctionne ici. Vos supérieurs parlent à nos supérieurs et ceux-ci nous donnent des directives.* »

A côté de nous, l'officier prévient son supérieur par téléphone et lui explique que toutes les barrières ont été fixées ensemble, que cela va être problématique pour l'accueil de jour. Trente minutes plus tard, celui-ci arrive pour voir la situation. C'est un homme bedonnant, en costume noir. Il

a un air hautain, questionne durement les autres hommes et semble jouer l'homme pressé. Les deux policiers avec qui je parlais me disent que ça peut être intéressant d'avoir une interview de cet homme car « *il s'occupe d'organiser les équipes de police ici* ». Bien que j'aie une mauvaise impression de cet homme, j'attends qu'il ait fini sa discussion pour lui expliquer mon travail et lui demander une interview. L'homme refuse de façon brutale mais m'oriente néanmoins vers une certaine Mme Gueute à la préfecture de police.

◀ Je discute avec deux jeunes policiers qui semblent vouloir faire passer le temps. Avec leur uniforme épais et le soleil de plomb, ils suent à grosses gouttes.

Gestion des entrées pour l'accueil de jour

Il est quatre heure de l'après-midi. A cause du nombre d'entrées ce matin, l'accueil de jour ouvre seulement maintenant. Deux salariés Emmaüs arrivent et discutent avec les policiers : par où les faire entrer ? Ils ne semblent pas gênés plus que ça : chez Emmaüs, ils ont l'habitude de travailler dans l'urgence et de s'adapter sans cesse en fonction des imprévus. À un endroit, les barrières ne sont pas fixées ensemble par des pièces de métal mais par des serre-joints. Ceux-ci ne tardent pas à être coupés par les salariés. Quelques migrants commencent à entrer au compte-goutte. Un des hommes en chasuble beige les compte : on ne doit pas en faire entrer plus de quatre-vingt-dix dans la Bulle sinon la situation risque de dégénérer.

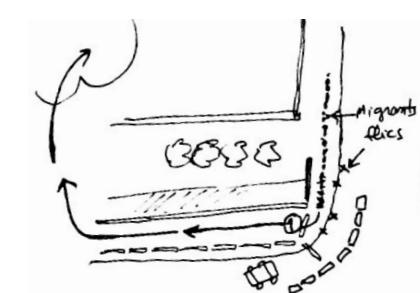
En parallèle de l'entrée qui génère un fort mouvement de foule sur le trottoir, une autre scène se joue. Deux éboueurs de la ville de Paris poussent une benne et nettoient le trottoir. Ils jettent tout, déchets mais également couvertures et vêtements. Les éboueurs semblent invisibles aux yeux des migrants et des policiers. L'entrée dans la Bulle se poursuit calmement, les migrants arrivent un par un, les policiers les regardent simplement passer.

Soudain je vois une masse d'Africains arriver comme une nuée d'oiseaux, une masse informe, mouvante, bruyante. Plus de deux cents migrants que je vois s'agglutiner de l'autre côté de la route en attendant que le feu passe au vert. Ils ont vu d'autres personnes entrer et les voilà tous qui arrivent, mouvement de foule habituel. Malheureusement la Bulle est déjà presque pleine, le salarié referme la grille. Les migrants traversent et envahissent le trottoir, les policiers accourent et tentent de les organiser en file. J'assiste alors à une scène assez triste et comprends que le manque de communication est une des raisons majeures des problèmes dans la queue.

Les policiers crient « *reculez, reculez !* » en français. Les migrants ne comprennent pas et donc ne reculent pas ou pas suffisamment. Les policiers haussent le ton, font de grands gestes des bras.

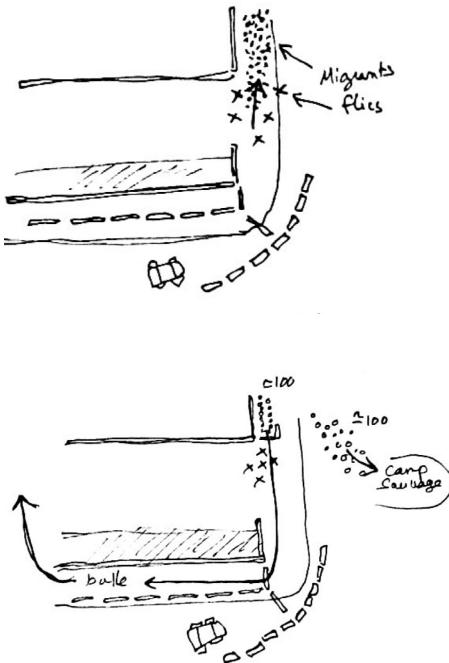
Je regarde les deux policiers avec qui je discutais un peu plus tôt entrer en action. Alors qu'ils étaient si sympathiques avec moi, ils semblent maintenant avoir revêtu un masque de froideur et de sévérité. Ils sont entrés dans un rôle, celui du policier dur et intransigeant qui doit effrayer pour couper

File d'attente pour l'accueil de jour (après-midi) et parcours vers la Bulle.



Un salarié Emmaüs supervise l'entrée de l'accueil de jour avec un policier. Les migrants arrivent au compte goutte, tout se passe bien jusqu'à ce que plus d'une centaine de migrants, alertés par le mouvement de foule que l'ouverture du Centre a générée dans le campement sauvage, se rue vers l'entrée. La grille est rapidement fermée et les policiers tentent de mettre en place une file d'attente.

Les policiers tentent de faire reculer les migrants qui ne comprennent pas et s'énervent. La tension monte jusqu'à ce que soit expliqué aux migrants ce qui est attendu d'eux.



court à toute rébellion, dissuader. Une bombe lacrymogène pend à la ceinture du plus jeune. Je me rappelle ses paroles un peu plus tôt : « *je suis devenu policier pour aider les gens, les protéger et puis je me suis aperçu qu'il y a aussi du sale boulot à faire* ». Le sale boulot se déroule sous mes yeux. Ils crient plus fort comme si les migrants comprenaient mieux comme ça. Les migrants se butent ou affichent des regards d'incompréhension, l'air de dire « *qu'est-ce qu'il me veut, pourquoi il s'énerve lui ?* ». Des policiers commencent à prendre en main leurs bombes lacrymogènes. « *C'est dissuasif* » me dit un homme en uniforme. C'est dissuasif mais pas seulement, je sais qu'ici ils n'hésitent pas à s'en servir. Cela arrive quasiment tous les matins. Je vois quelques coups de matraque tomber pour faire reculer les gens. La file ne cesse de changer de forme, les migrants poussent, quelque uns tombent, les policiers les font à nouveau entrer dans la file, plus ou moins brutalement. Si le côté dissuasif marche parfois, il arrive également qu'il soit contre-productif : méfiance, rejet, agressivité des migrants face à la répression. Je me rends compte que les deux camps sont victime de leur image.

Peut-être n'aurais-je pas dû intervenir, pour voir à la façon d'une anthropologue, neutre, comment la situation allait évoluer. Mais je suis également bénévole ici, je ne veux pas rester à rien faire, à les regarder se faire gazer si je peux faire quelque chose pour l'éviter. Je commence à traduire les ordres de policiers en anglais, je souris à tout le monde pour tenter de détendre l'atmosphère. Ça semble marcher. Voyant que je traduis, les policiers se calment et les migrants reculent. « *Dites-leur qu'il faut encore reculer* » me dit un quarantenaire en uniforme bleu. Je passe le message et explique : « *Il faut reculer jusque-là pour dégager ce passage. Il faut aussi rester en file sinon vous bouchez le trottoir, regardez, la femme avec la poussette ne peut pas passer* ».

Sur le trottoir la file est énorme. Deux cents personnes, peut-être plus. « *On demandera à être dans la même chambre* » dit un Africain à son ami à côté de moi. Ils parlent français, ils sont sûrement d'origine guinéenne ou tchadienne. Il me paraît nécessaire de leur expliquer que la file d'attente est pour l'accueil de jour seulement, non pour un lit dans le Centre. S'ils entrent maintenant dans la Bulle c'est seulement pour quelques heures, pour un thé, des informations, aller aux toilettes. Pas pour une place d'hébergement. J'ai également expliqué qu'il y avait déjà 90 personnes à l'intérieur et qu'il fallait attendre qu'ils sortent pour en faire entrer des nouveaux. D'autres hommes écoutaient et j'ai ré-expliqué en anglais. En quelques minutes, mes explications ont été traduites dans plusieurs langues et dialectes puis la file d'attente s'est réduite de moitié. Après avoir compris qu'ils n'auraient pas de place en hébergement, plus d'une centaine de personnes est retourné sous l'échangeur. C'était bien un mouvement de foule : on voit les autres essayer d'entrer alors on essaie d'entrer, il doit sûrement y avoir une bonne raison. Cela montre un gros manque de communication et d'information : ils ne





voient pas la différence entre l'accueil de jour et l'accueil du matin alors ils entrent pour, une fois à l'intérieur, se rendre compte qu'ils ont attendu pour rien. Forcément cela crée des tensions, sans informations les flux de personnes sont plus difficiles à gérer.

Les policiers s'énervent à nouveau car, avec tant de départs, la file d'attente a perdu sa forme, s'étale sur le trottoir et empêche les riverains de passer. J'explique aux migrants pourquoi ils doivent s'aligner sur le côté. Pas de problèmes, ils se décalent. Il manque clairement de médiateurs dans ces moments-là. Toujours le problème du manque d'effectifs. C'est la même chose le matin : il n'y a que deux salariés Emmaüs et en général ils sont trop occupés à filtrer pour informer en même temps. La foule devient alors souvent hors contrôle puis finit par s'éparpiller sous les jets de lacrymogène. Parfois des migrants placent des sacs en plastique sur leur visage pour se protéger en couvrant leurs yeux et leur nez et continuent à avancer. D'autres tombent dans la pagaille. Un homme qui peut poser des questions et se plaindre auprès de quelqu'un, qui se sent écouté, semble être un homme qui s'énerve moins.

Pour faire patienter les hommes qui attendent je commence à discuter à droite et à gauche. Je raconte des anecdotes, parle de tout ce qui me passe par l'esprit. L'ambiance s'adoucit. Cela fait une demi-heure que nous attendons maintenant. Beaucoup sont entrés dans la Bulle et ils ne sont plus qu'une vingtaine. Un Africain chrétien tient un tableau de Jésus très coloré et un peu kitch dans la main. Celui-ci se transforme en fonction de l'angle duquel je le regarde. Il me dit l'avoir eu en Italie et ne pas s'en être séparé depuis. Je suppose que cela lui permet de recréer un autel portatif lorsqu'il souhaite prier.

Je discute avec Afridi, l'ami d'Hamza le Pakistanais. Il me dit qu'il a reçu un papier de rendez-vous et qu'il va bientôt

L'entrée du matin génère une tension importante et les mouvements de foule sont violents. Les barrières défoncées par les corps qui y ont été écrasés deviennent des témoins silencieux de ce qui se déroule ici avant que la Porte de la Chapelle ne se réveille.



entrer dans le Centre. Je n'ai pas le temps d'échanger plus de quelques phrases qu'Hameedullah arrive, un immense sourire sur le visage. Il me serre la main avant d'apercevoir une petite coccinelle posée sur ma chemise et de la prendre délicatement sur son gros doigt. Il la regarde de plus près, louchant un peu, puis la met sur ma main. Je la déposerai sur l'épaule d'un Soudanais qui la prendra en photo avant qu'elle ne s'envole. Un petit moment naïf et léger qui étonne dans cette foule d'hommes sous tension. Léa arrive à son tour, sa journée est finie et elle s'apprête à rentrer chez elle. Elle m'explique au passage qu'Hameedullah à raté son rendez-vous à la préfecture, un rendez-vous chez le médecin et son transfert ! Elle me mime la scène, mi-exaspérée mi-amusée :

- « *Regarde, regarde ! J'ai un rendez chez le médecin !* » (Hameedullah)
- « *Mais Hameedullah... C'était à 14h et il est 15h !* » (Léa)
- « *Oh non mince ! Bon j'y vais alors !* »
- « *Mais Hameedullah ! C'est trop tard maintenant !* »
Même chose pour le rendez-vous à la préfecture et le transfert.

- « *Mais Hameedullah ! Ou étais-tu ? Tu avais ton transfert !* » (Léa)
- « *Oh non mince ! Je jouais au foot là-bas ! Bon j'y vais alors !* » (Hameedullah)
- « *Mais... mais c'est trop tard maintenant !* »
Heureusement Léa réussira à lui organiser un autre transfert, elle le connaît et sait qu'il ne le fait vraiment pas exprès. Quand je regarde Hameedullah, l'expression « imbécile heureux » prend tout son sens. Il est néanmoins extrêmement attachant.

Je vois alors Ahmed et me joins à lui. Il cherche un de ses amis sous l'échangeur pour se faire tailler la barbe. Le Centre humanitaire et le camp sauvage sont sans cesse en interaction. Nous faisons le tour du camp mais ne le trouvons pas. D'autres hommes interpellent Ahmed et celui-ci se renfrogne. Lorsque je lui demande ce qu'il se passe, celui-ci me répond qu'il reçoit des remarques parce que je suis avec lui. S'il reste évasif dans sa réponse, je comprends que les autres migrants lui demandent quelle relation il entretient avec moi, ce que je lui apporte, si je peux les aider à entrer, si je couche avec Ahmed. Cela le révolte. Il me dit qu'il n'aime pas les gens qui se « *comportent comme des animaux* ». « *Certes, notre situation est dure mais ce n'est pas une raison pour voler, ne pas respecter les files d'attente quand les gens viennent nous donner à manger, voir toutes les Européennes avec des arrière-pensées, les aborder seulement par intérêt ! Nous sommes des humains, pas des animaux ! Ces gens ne sont pas mes amis, je ne veux pas traîner avec eux !* » me dit-il.

Je me dirige vers l'arrêt de bus 65. Ahmed m'accompagne car il va dans la même direction. Je rentre chez mes parents et lui va voir un de ses amis. Un ami qui pourrait peut-être lui trouver un plan pour traverser la Manche avec Hossam. Il ne semble pas avoir oublié son idée de l'Angleterre. Je lui demande de faire attention à lui. Il me tiendra au courant par messages.

Organiser l'espace pour orienter les flux de personnes

Entre 80 et 100 nouveaux migrants arrivent chaque jour sur le site de Porte de la Chapelle. D'autres en repartent, orientés vers des structures d'hébergement adaptées à leur situation administrative. 400 personnes sont logées au Centre de Premier Accueil (CPA) de la Chapelle et entre 100 et 2500 autres personnes, selon les périodes et au gré des démantèlements, s'établissent en campements sauvages à proximité immédiate du Centre officiel, en attendant de pouvoir y entrer¹.

En période de pointe, le site de la Porte de la Chapelle peut donc être occupé par presque 3000 migrants, pour l'essentiel regroupés sur un espace très restreint coincé entre le périphérique et le boulevard Ney.

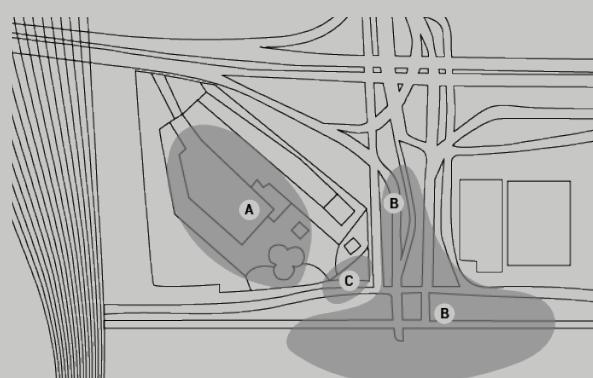
Avec une telle concentration de personnes, la gestion des flux devient une question primordiale et hautement sensible, une mauvaise gestion pouvant conduire à des situations explosives et à des déchaînements de violence entre migrants ou entre policiers et migrants.

Nous analyserons dans cet encart les stratégies d'organisation de l'espace mises en place pour orienter et réguler les flux de personnes, pour influer sur les comportements et éviter les débordements, etc. Par « organisation de l'espace » nous entendrons à la fois l'aménagement spatial, l'équipement matériel et les procédés organisationnels (modalités de fonctionnement, encadrement humain, moyens de communication...).

Quels sont les points forts et les dysfonctionnements du dispositif de gestion des flux de la Chapelle ? Comment la stratégie de sécurité et de contrôle détermine-t-elle l'organisation de l'espace ? Quels sont les facteurs qui font que l'on perd le contrôle de la gestion des flux et qu'il faut recourir à des opérations de maintien de l'ordre ? Quels sont les axes d'amélioration qui permettraient une gestion plus calme et pacifique des flux ?

Trois lieux, trois logiques de gestion des flux

Le Centre de la Chapelle est un dispositif conçu pour accueillir des migrants primo-arrivants en attendant qu'ils soient ré-orientés vers d'autres centres d'hébergement adaptés à leur situation. Ce Centre est sous-dimensionné et c'est la raison pour laquelle plusieurs centaines de personnes attendent dans la rue de pouvoir y pénétrer. Le site de la Chapelle s'organise donc de la manière suivante : le Centre proprement dit (A), un campement informel où patientent dans des conditions très précaires ceux qui espèrent être pris en charge (B) et enfin ce que j'appelle l'espace de « l'entre-deux », la file d'attente qui fait office de zone tampon entre camp sauvage et Centre officiel (C). Chacun de ces trois espaces possède ses propres logiques de fonctionnement et de gestion des flux.



Le Centre humanitaire est un espace clos, ceinturé de grillages de trois mètres cinquante de haut. Cette clôture permet à la fois d'empêcher l'entrée dans le Centre des migrants qui n'y sont pas officiellement admis mais également d'empêcher les migrants du Centre d'accéder aux voies de chemin de fer situées juste derrière celui-ci (le dispositif est établi sur un terrain prêté par la SNCF). Le fonctionnement du Centre permet aux migrants qui y sont admis de

¹ **Rozenn Morgat**, « Porte de la Chapelle, le campement de migrants de nouveau évacué », *Libération*, 7 juillet 2017
Le campement informel à atteint plus de 2500 occupants avant le démantèlement du 7 juillet 2017.

circuler librement entre l'intérieur et l'extérieur mais doit empêcher les migrants non admis de pénétrer afin de ne pas mettre à mal le système de gestion du Centre : désorganisation, squats, vols, trafics... Cela suppose donc d'établir un contrôle à l'entrée fonctionnant avec une carte de résident. A l'intérieur du Centre, cette carte est nécessaire pour pouvoir bénéficier de n'importe quel service : repas, lessive, dons de vêtements, prêt de matériel de sport... L'intérieur du Centre est organisé à la manière d'un petit village avec ses quartiers, ses rues, ses espaces de rencontre, de couchage et de restauration, son terrain de sport, répartis sur 13 000 m². Si les migrants peuvent librement circuler à l'intérieur du Centre, l'aménagement a néanmoins été conçu pour influer sur les comportements, ce que nous détaillerons dans les paragraphes suivants.

Le camp sauvage, où patientent les migrants en attendant d'être admis dans le Centre, est un espace ouvert qui s'est formé spontanément, et se reforme après chaque démantèlement, sur la voie publique. Sa surface varie selon le nombre de personnes mais l'essentiel se situe dans un rayon de 800 mètres autour du Centre. Il est divisé en deux parties : celle des Africains et des arabophones et celle des Afghans, Pakistanais et Iraniens. Il empiète sur l'espace urbain et les trottoirs empruntés par les riverains, ce qui pose de nombreux problèmes : insalubrité, dégradation de l'espace public, sentiment d'insécurité chez les riverains... Les pouvoirs publics cherchent à dissuader ces installations sauvages en plaçant des obstacles matériels aux endroits où les migrants sont susceptibles de s'installer, en refusant la mise en place de d'infrastructures sanitaires et établissant une présence policière constante.

Entre le Centre officiel et le camp sauvage se situe ce que j'appelle « l'entre-deux » qui forme un entonnoir que doivent emprunter les migrants pour être acceptés dans la structure d'accueil. Cet espace constitue le point le plus sensible du dispositif dans la mesure où les migrants peuvent y patienter des jours entiers : la file d'attente s'est transformée en « campement-file d'attente ». Cette situation de très longue attente entraîne fatigue, impatience, énervement, ce qui génère une très forte tension, encore accrue par la promiscuité et la présence de personnes issues de groupes ethniques différents et parfois hostiles les uns aux autres (on note une forte animosité entre arabophones Africains et Afghans). L'ouverture de travaux de voirie juste devant le Centre a encore rajouté à la désorganisation. L'entre-deux est donc un espace à « haut risque » où les mouvements de foule, les débor-

dements sur les voies de circulation, les accidents et les bagarres sont fréquents. La gestion des flux dans l'entre-deux est tout à fait primordiale : à l'origine, simple couloir délimité par des barrières, cette zone s'est peu à peu complexifiée en terme d'organisation spatiale et durcie en terme d'organisation. Ces trois espaces obéissent, comme on le voit, à des stratégies de gestion des flux différentes, conçues et mises en œuvre par des acteurs différents : forces de police pour le camp sauvage, Emmaüs Solidarité pour le Centre d'accueil, action conjointe mais mal coordonnée d'Emmaüs et de la police pour l'entre-deux. A cela s'ajoute l'action des associations telles qu'Utopia 56 qui, par l'accompagnement et l'information qu'elles délivrent aux migrants, contribuent à la gestion des flux. Nous analyserons dans le chapitre suivant les différentes stratégies mises en œuvre sur le plan spatial et organisationnel.

Analyses des stratégies de gestion des espaces et des flux

Pour le philosophe Michel Foucault, le pouvoir sous toutes ses formes vise à prévenir l'infraction en disciplinant les corps de manière à ce qu'ils n'enrayent pas la machine. Le pouvoir s'exerce alors sur la vie et les pratiques, notamment par l'aménagement de l'espace.² Dans les paragraphes suivants nous verrons quelles sont, dans le dispositif d'accueil des migrants de la Chapelle, les différentes stratégies, coercitives ou non, qui participent à discipliner les corps.

Stratégies spatiales et matérielles non coercitives pour orienter les comportements

Les migrants accueillis au Centre de la Chapelle sont des gens aux cultures et codes comportementaux très différents. L'idée des concepteurs du Centre est donc, dans la mesure du possible, de trouver les moyens de leur indiquer de manière non coercitive les règles de fonctionnement du dispositif et celles du vivre ensemble. Le but est de préserver le sentiment d'une relative liberté et d'éviter que les auxiliaires socio-éducatifs ne soient constamment contraints de rappeler les règles. Pour cela, différents mécanismes sont mobilisés.

L'environnement comme inducteurs des conduites

L'une des stratégies est l'utilisation de l'environnement matériel comme cadre des comportements sociaux. En effet, les éléments physiques exercent un

²FOUCAULT Michel, *Il faut défendre la société*, 1976, Paris, Seuil

contrôle sur les conduites individuelles. Ce lien entre espace et conduite sociale a été mis en évidence par le courant philosophique du « pragmatisme américain » qui élabora le concept de « situation ». Selon George Herbert Mead, les normes sociales ne sont pas seulement fixées dans les attentes des différents protagonistes d'une action mais également enchaînées dans les choses physiques constitutives de l'environnement dans lequel se déroule cette dernière.³

Par exemple, l'attribution des lits dans le Centre. Celle-ci est faite de manière aléatoire afin que les hébergés ne soient pas regroupées par communautés. Cela force la mixité ethnique en évitant de scinder les espaces du Centre en espaces communautaires. Si cela peut donner aux nouveaux hébergés un premier sentiment de perte de repères et d'insécurité, cela semble néanmoins réduire les risques de confrontations inter-ethniques. L'organisation de l'hébergement en quartiers et en rues permet alors la mise en place d'un autre type d'organisation sociale : on appartient non plus, ou plus seulement, à un groupe ethnique mais à une rue représentée par une couleur. L'organisation de l'espace et l'utilisation de ce code coloré redistribue complètement les cartes, l'ambiance du lieu est plus sereine et moins propice aux bagarres inter-ethniques.

Cette stratégie fait appel à la psychologie environnementale qui s'intéresse aux effets des conditions environnementales sur les comportements, la cognition et les émotions de l'individu mais également la manière dont celui-ci perçoit ou agit sur l'environnement. C'est « *l'étude des interrelations entre l'individu et son environnement physique et social, dans ses dimensions spatiales et temporelles* »⁴

Les affordances

Le concept de d'affordance est également mobilisé. Théorisé par le psychologue américain James J. Gidson dans les années 1970, il désigne les actions possibles entre un objet et un individu.⁵ Nous utiliserons la définition de ce terme appliquée au design et à l'ergonomie : l'affordance perçue. Elle a été définie par Donald Norman dans son livre *The Design of Everyday Things*. Elle ajoute à la définition de Gidson la notion « d'interprétation humaine » et désigne la capacité d'un objet à suggérer sa propre utilisation.⁶ Lorsque l'accueilli ne partage pas les mêmes valeurs culturelles et la langue de l'accueillant, il est important que les objets renseignent par eux-mêmes sur leurs modalités d'usage. Il convient néanmoins de noter que l'affordance parle différemment d'une culture à l'autre : une affordance évidente dans une culture donnée peut

s'avérer trompeuse dans une autre culture.

Par exemple, les hébergés, très friands de thé à la menthe, utilisaient un nombre énorme de verres jetables. Les salariés d'Emmaüs ont alors choisi de les remplacer par les verres habituellement utilisés dans les festivals. Alors que le plastique fin et fragile des premiers verres informait sur leur caractère jetable, le plastique épais et recouvert de motifs des seconds informait sur leur caractère ré-utilisable. Les hébergés venaient alors spontanément les reposer dans le réfectoire.

Stratégies spatiales et organisationnelles contraintes pour contrôler les flux de personnes

A l'intérieur du Centre, la simple suggestion ou la mise en place de dispositifs supposés induire des comportements souhaités peut s'avérer suffisante dans la mesure où la structure est adaptée au nombre de personnes et où les principaux besoins de celles-ci sont satisfaits. La tension à l'intérieur du Centre est modérée, les gens plutôt calmes et coopérants et le cadre de fonctionnement globalement respecté. A l'extérieur en revanche, la tension est très forte en raison du grand nombre de personnes attendant de pouvoir être admises dans le Centre, de la durée de l'attente et des conditions très difficiles dans laquelle elle s'exerce. Dans ce climat qui alterne entre inertie lorsque les portes du Centre sont fermées et frénésie lorsqu'elles s'ouvrent, l'organisation des flux se fait par la mise en place de moyen plus cadrents, voir coercitifs. Parmi ces moyens, nous distingueront ceux qui relèvent de l'organisation de l'espace et ceux liés à l'encadrement humain.

L'espace fractionné comme moyen d'organisation

A la Chapelle, l'admission dans le Centre s'effectue à la manière d'une chaîne de services, en traversant une succession d'espaces et de points de contrôle : espace file d'attente, filtrage à l'entrée, sas d'accueil de la Bulle, orientation familles versus hommes seuls, entretien d'enregistrement, espace des personnes ayant eu leur entretien, filtrage d'un vigile, accès au Centre, accompagnement jusqu'au bureau d'enregistrement : délivrance d'une carte d'hébergé. Une fois dans le Centre, l'hébergé peut bénéficier d'un bouquet de service : restauration, lessive, don de vêtements, pôle santé, prêt de matériel sportif. L'hébergé peut sortir librement du Centre mais devra passer par deux points de contrôle pour y entrer à nouveau. On

³ MEAD George Herbert, « L'Esprit, le Soi et la Société », In : *Revue française de sociologie*, 1963, 4-4. Problèmes noirs. pp. 461-463.

⁴ MOSER Gabriel, WEISS Karine, *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement*, 2003, Armand Colin, Paris

⁵ GIBSON James J., « The Theory of Affordances », 1997, In *Perceiving, Acting, and Knowing*, Eds. Robert Shaw and John Bransford

⁶ NORMAN Donald, *The Design of Everyday Things*, 1988, New York, Basic Books

⁷ **BON Gustave le.,** *Psychologie des foules*, 1895, Alcan, p.12.

Gustave Le Bon théorise la « loi d'unité mentale des foules » qui explique qu'une foule est beaucoup moins déterminée par les croyances des individus qui la constituent que par les circonstances extérieures. Il explique qu'à « certains moments, une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique, tandis que des centaines d'hommes réunis par hasard peuvent ne pas la constituer. »

⁸ **BUREL Lucas, MOUSSAÏD Medhi,** « Le drame de La Mecque expliqué par la mécanique des mouvements de foules », *L'Obs*, 25 septembre 2015

« Dans la vie de tous les jours, on considère que la densité normale est inférieure à une personne par mètre carré. Dans un stade ou lors d'un concert, elle peut monter à deux ou trois personnes par mètre carré, ce qui a pour conséquence de provoquer des perturbations de la circulation des individus mais ne cause pas vraiment de danger.

Au-delà de cinq individus par mètre carré, on dépasse un seuil critique et les effets de cette concentration sont moins connus et plus difficiles à anticiper. »

⁹ **JACOBS Jane,** *Déclin et survie des grandes villes américaines*, 2012, Marseille, Editions Parenthèses, p.432.

¹⁰ **NEWMAN Oscar,** *Defensible Space : People and Design in the Violent City*, 1972, Londres : Architectural Press.

voit ainsi que l'ensemble du dispositif est organisé selon une logique d'espaces dédiés, clos et étanches entre eux, se qui suppose la mise en place de limites matérielles et de points de contrôle. Cette stratégie d'espaces dédiés n'a pas la même finalité selon qu'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur du Centre. A l'intérieur, l'aménagement en espaces étanches permet au système d'organisation du Centre de fonctionner sans que des éléments extérieurs ne viennent le perturber ou l'enrayer : gestion des denrées matérielles et alimentaires pour une distribution égalitaire, respect des attributions de lits, etc.

A l'extérieur, ce cloisonnement des espaces d'attente en plusieurs successifs a pour but de canaliser les personnes et d'éviter les mouvements de foule ⁷. Le spécialiste de la dynamique des mouvements de foule Medhi Moussaïd explique que « *le facteur clé (dans la gestion d'une foule) est celui de la densité* »⁸, puisqu'au-delà de 5 personnes par m² on risque de perdre le contrôle de la situation. Il explique également que ce n'est pas le comportement des individus qui engendre des mouvements de foule mais les défaillances dans l'aménagement spatial et organisationnel.

Pour prendre ces risques en compte, l'équipe de travailleurs sociaux du Centre a été amenée à plusieurs reprises au fil du temps à revoir l'aménagement de la file d'attente. Celle-ci s'est petit à petit complexifiée et cloisonnée : on est passé de la file droite, à l'espace d'attente en entonnoir ou à une file avec chicanes.

Prévention situationnelle et espace sécuritaire

Une autre stratégie de gestion des flux de migrants à la Chapelle est celle de la prévention situationnelle, théorisée par l'architecte et philosophe Jane Jacobs ⁹ à la suite des travaux de l'école de Chicago.

Pour elle, quand il y a un délit ou un crime, il y a aussi un contexte : une rue mal éclairée, un poteau pouvant être facilement descellé pour briser une vitrine, un site privé mal clôturé... La stratégie de la prévention situationnelle a pour but de rendre les espaces moins « criminogènes » ou d'éviter tout usage jugé « déviant », ceci en le rendant impropre aux utilisations alternatives et en éliminant tout élément permettant de faciliter un délit : élément pouvant servir de cachette, de lieu d'embuscade, d'armes, mobilier urbain rendant impossible l'installation « d'indésirables »... La prévention situationnelle rend le délit ou l'utilisation alternative moins intéressante car plus difficile à mettre en œuvre, dans des

conditions plus risquées et apportant un gain moins important. Dans la même lignée, Oscar Newman théorise le concept de l'espace défendable et met en place un principe de hiérarchisation des espaces résidentiels (privé, semi-privé, semi-public, public) selon lequel le statut définit la fonction d'usage des espaces et facilite leur appropriation par les habitants qui, naturellement, développeront « une surveillance informelle » sur leur quartier. ¹⁰

La stratégie de prévention situationnelle est utilisée pour gérer les flux de migrants de la Chapelle. Non seulement l'espace utilisable par les exilés Boulevard Ney est restreint, exiguë, et dénué de tout élément invitant au stationnement, mais en plus il est envahi de dispositifs placés pour empêcher qu'on établisse son campement à cet endroit. Par exemple, l'installation de rochers sous les échangeurs a pour but d'empêcher la mise en place de tentes et la création d'un campement sauvage. Dans le même registre nous pouvons parler des parterres de fleurs empêchant l'installation des migrants, des bancs trop étroits pour qu'un SDF s'y allonge, des grilles surmontées de pics, des balustrades inclinées pour éviter qu'on s'y assoit...



▲ *Boulevard Ney*
Des glissières en béton ont été entreposées sous l'échangeur pour condamner un espace qui pourrait être occupé par des migrants.

Toujours dans le but de rendre l'espace urbain impropre à des délires ou des usages alternatifs, le dénuement constitue également une méthode de prévention situationnelle. Dans le campement sauvage l'absence de toilettes et de point d'eau en nombre suffisant vise à décourager l'établissement des migrants qui, dès que possible, chercheront un lieu de vie plus propice. En faisant du boulevard un espace si difficilement praticable, il rend toute pérennisation du camp difficile.

On note néanmoins que ces méthodes ne sont pas suffisantes pour décourager les migrants en attente d'une place dans le Centre mais qu'en revanche elles contribuent à produire des situations de grande insalubrité problématique à la fois pour les migrants et les riverains (quasi-absence de sanitaires, de service de ramassage des ordures, de points d'eau suffisants, etc). La prévention situationnelle est également utilisée à l'intérieur du Centre. Par exemple, les espaces agrémentés de banquettes, aménagés pour que les hébergés se rencontrent, discutent, partagent, permettent d'accueillir une dizaine de personnes avec un relatif confort. Cela rend l'espace plus intime tout en évitant de gros rassemblements. De plus, cet espace étant ouvert, non cloisonné, il est impossible d'y fumer ou d'y faire des actions illicites.

Encadrement humain

A la Chapelle, en plus des dispositifs spatiaux et matériels mis en place pour gérer le flux de migrants, ont été mobilisés des acteurs humains. A l'intérieur du Centre, les travailleurs sociaux font un travail d'information et guident les hébergés pendant leur séjour. Ils sont secondés par des vigiles qui filtrent les sorties et les entrées au niveau de la Bulle, et surveillent la Halle où ils peuvent intervenir en cas de débordements. A l'extérieur, s'il y a des bénévoles Utopia 56 qui font des maraudes régulières, c'est surtout les forces de police qui ont pour rôle de gérer la masse de migrants patientant sur le carrefour afin qu'elle ne perturbe pas trop la vie du quartier : rassurer les riverains, éviter les dégradations du mobilier urbain, éviter la fixation de campements, faire cesser les bagarres, réprimer les manifestations... Pour cela, les policiers mettent en place deux stratégies. La première, surtout utilisée dans le campement informel, est celle de la dissuasion. Elle vise, par leur présence, leur attitude et leurs uniformes à prévenir les incidents et conflits.

La seconde, surtout utilisée dans l'entre-deux, est celle du maintien de l'ordre. Elle a pour but d'encadrer les entrées dans le Centre et de régler les incidents violents. Elle consiste à encadrer les migrants et à les circonscrire dans l'espace dédié de la file d'attente afin d'éviter les mouvements de foule lors de l'ouverture du Centre. Pour cela, les forces de police sont plus offensives : ordres criés, barrière humaine, bombe lacrymogène, coups de matraques dans les jambes, etc... On remarque néanmoins que cette stratégie n'est pas forcement efficace et clairement incompatible avec un système de fil d'attente en chicanes dont il est difficile de s'extraire sans phénomène de bousculade et risque

de piétinement lorsque la police utilise des gaz lacrymogènes. Lors de l'ouverture des portes, les policiers travaillent conjointement avec des salariés d'Emmaüs pour filtrer les migrants souhaitant entrer.

Depuis septembre 2017, le rôle des forces de police a changé : il n'est plus seulement de pacifier l'entourage du Centre mais d'empêcher toute re-création de campements informels dans les environs : réveils brutaux aux endroits où il est problématique de dormir comme les stations de tram ou les bancs, expulsions des lieux où se posent les migrants, destruction des abris qui tentent de se mettre en place, découragement de la moindre tentative d'organisation, confiscation ou arrosage des couvertures, éventrement des tentes... Si l'on comprend bien la nécessité d'éviter l'établissement de campements sauvages, les méthodes utilisées sont parfois choquantes lorsqu'on connaît le parcours de ces personnes et le dénuement dans lequel elles se trouvent. Par ailleurs, cette action ne règle pas le problème des migrants qui s'installent dans l'espace public mais ne fait que le déplacer : plutôt que d'être regroupés à proximité du Centre, ceux-ci se dispersent dans les rues alentour, rendant plus difficile le travail d'accompagnement des associations et les rendant plus vulnérables aux violences.

Limites de ces stratégies de gestion des flux et pistes d'amélioration

Différentes stratégies, qu'elles soient spatiales, matérielles, organisationnelles ou humaines, permettent de gérer les flux de migrants de la Chapelle. Pourtant, elles ne sont pas toujours suffisantes ou parfois mal appropriées pour une gestion efficace et pacifique de ces flux.

Quelles sont les limites de ces stratégies ? Quelles en sont les pistes d'amélioration ? Comment gérer un flux de migrants sans dériver vers un système oppressif ? Comment éviter qu'un dispositif de mise en sécurité ne devienne un lieu d'enfermement ?

Communication

La communication est une composante importante de la gestion d'un groupe. L'un des principaux problèmes lors de l'entrée du matin est la non-explication aux exilés qui patientent dans la file du déroulement des opérations : quelle est l'heure d'ouverture ? Quelles sont les étapes d'admission dans le Centre ? Combien de personnes seront admises dans la journée ? En fonction de la place qu'ils occupent dans la file, quelle est la durée d'attente approximative ? Est-ce que

l'entrée est pour l'accueil de jour (début d'après-midi) ou pour une place en hébergement (très tôt le matin) ? Selon mes observations, seulement un ou deux auxiliaires socio-éducatifs procèdent à l'entrée du matin. Généralement, ils ne donnent pas d'explications ou pas dans les langues adéquates - l'arabe, le dari (principale langue d'Afghanistan) et l'anglais à minima. Par exemple, une bagarre impliquant une centaine de migrants est survenue suite à une mauvaise communication quant à l'emplacement du début de la file d'attente.

Ce constat d'une communication insuffisante se retrouve dans un rapport fait par des membres de la permanence inter-associative du Gisti, du Groupe accueil et solidarité (GAS), de la Cimade et du Centre Primo-Levi¹¹ où ils expliquent que le manque d'informations est récurrent et extrêmement problématique dans le Centre de la Chapelle : « *Il est 7 heures quand les CRS se positionnent afin de « gérer » l'ouverture du Centre. Ils ne procèdent à aucune annonce orale pour expliquer ce qui va se passer et de quelle manière. Il y avait beaucoup d'incompréhension. Les CRS n'expliquent rien, les gens ne savent pas ce qui les attend, si le camp va rouvrir ou non... », « Malgré une présence sur les lieux avant 7 h 30, nous arrivons après l'ouverture du camp. Nous apprenons qu'afin de limiter les violences au moment de l'entrée, Emmaüs Solidarité a pris l'initiative d'ouvrir plus tôt le dispositif. A priori, aucun·e exilé·e n'était informé·e de ce changement d'horaire.»...* »

Cette absence d'information associée à un changement constant des modalités d'admission et des heures d'entrée dans la Bulle renforce le sentiment d'insécurité et d'incompréhension des exilés et donc leur impatience, leur frustration et la tension ambiante. A l'ajout de policiers, il semblerait plus efficace d'augmenter le nombre de travailleurs sociaux et d'interprètes, lors de l'entrée du matin notamment, pour calmer les exilés et les informer sur le déroulement de l'opération dans les langues adéquates. L'accrochage d'affiches expliquant le fonctionnement du Centre et les modalités d'entrée destinées aux nouveaux arrivants à différents endroits du campement sauvage est également une piste d'amélioration. Pour l'instant ces informations ne sont disponibles que dans la Bulle.

Sensibilisation aux problématiques des migrants et information adéquate de l'encadrement humain

L'encadrement au sein du Centre est assurée par des éducateurs et des vigiles professionnels mais aussi par des bénévoles, des personnes recrutées parmi

d'anciens réfugiés, d'ancien SDF en ré-insertion ou des personnes en service civique. Très souvent, ces acteurs non professionnels se sont formés « sur le tas » ce qui à pour conséquences, d'une part, une connaissance incomplète du dispositif, de ses règles de fonctionnement, des précautions à prendre, etc, et d'autre part un traitement des situations et une relation aux usagers qui varie d'un intervenant à l'autre. L'établissement d'un guide de bonnes pratiques « relationnelles » permettrait d'uniformiser les modalités d'interaction entre intervenants et hébergés et de sensibiliser les intervenants sur l'attitude à avoir dans certaines circonstances sensibles. Pour citer quelques exemples : frapper avant d'entrer dans les chambres, pour les filles proscrire la bise et limiter les contacts physiques, éviter de s'impliquer personnellement, de donner son numéro de téléphone...Le but de ces bonnes pratiques est de marquer le respect aux usagers et de leur communiquer un sentiment d'hospitalité, mais aussi de protéger les intervenants d'une implication excessive et d'éviter que la vie du Centre n'empêtre sur leur vie privée.

Une autre source de problèmes plusieurs fois constatée est le sentiment d'un traitement injuste perçu par les migrants de la part de certains intervenants sociaux. Ce sentiment est parfois justifié, par exemple, j'ai pu constaté qu'un travailleur social d'origine Afghane avantageait les ressortissants de son pays d'origine lors de l'entrée du matin, créant ainsi des tensions inter-ethniques et alimentant l'hostilité qu'Afghans et Africains éprouvent les uns à l'égard des autres. Dans d'autres cas, les faveurs sont liées à une « relation de copinage » : sur le coup il semble humain de privilégier les personnes qui vous sont sympathiques, cela n'en constitue pas moins du favoritisme. Un autre déviance fréquemment constatée est la liberté de ton ou d'action (entrer dans les chambres sans frapper, tirer par le vêtement une personne pour qu'elle nous suive, etc) que s'autorisent certains intervenants au motif qu'ils sont dans une position « d'aïdant ». Cette attitude est souvent plus visible chez certains bénévoles qui considèrent que, n'étant pas payés, ils peuvent s'autoriser une certaine désinvolture. La rédaction d'une charte éthique à signer par chaque intervenant permettrait de rappeler la philosophie, les valeurs et les règles d'équité dans lesquelles s'inscrivent l'accueil et l'accompagnement des migrants.

Porte de la Chapelle, la formation ou l'information des équipes de police semble également être problématique. Ceux-ci sont des citoyens informés comme les autres mais ne semblent pas avoir reçu de formation

¹¹ Gisti, Groupe accueil et solidarité, la Cimade, et al., « CPA : trois lettres pour dissimuler la politique de « non-acceuil » : Observations aux abords du centre de premier accueil Porte de la Chapelle à Paris du 13 au 30 juin 2017 », Site d'Acatfrance, Septembre 2017

spécifique sur la gestion des migrants. D'une part, les équipes ne sont jamais les mêmes et ne sont donc pas connues des migrants comme le sont les équipes de vigiles. La rotation permanente des équipes ne permet pas une bonne connaissance du public que constituent les migrants ni le développement d'un minimum d'empathie, ce qui empêche l'établissement d'une relation de confiance et de compréhension réciproque. De plus, les équipes de police ne sont pas toujours bien au courant du fonctionnement du Centre et l'application « à la lettre » des consignes les conduit parfois à des positions inadaptées.

Deux policiers interviewés le 9 juin 2017 expliquent : « *Quand on entre dans la police, c'est généralement qu'on veut aider les gens, les protéger, mais c'est comme journaliste : tu n'écris pas toujours ce que tu veux. Nous, c'est pareil, le métier de policier c'est aussi beaucoup de désillusions. Notre travail ici c'est d'abord 90% de dissuasion. L'uniforme, les bombes lacrymo, les matraques, ça permet déjà d'établir un certain ordre. Et puis les 10% restants c'est du maintien de l'ordre et de la communication. Maintien de l'ordre c'est- à-dire qu'on disperse la foule en cas de regroupements violents, qu'on intervient en cas de bagarres ou de débordements. Et puis il y a la communication aussi. En manifestations on parle aux gens, on explique des choses. Mais bon ici, il n'y a pas de communication avec les migrants, on ne parle pas anglais.* »

En effet, rares sont les policiers parlant l'anglais, ce qui complique très significativement toute communication verbale en direction des migrants. Faute d'une langue commune, la communication entre migrants et policiers s'effectue de façon non-verbale, c'est-à-dire que ce ne sont pas les mots qui portent le sens du propos mais les attitudes, la gestuelle, le ton de la voix, les expressions faciales... Dans un tel contexte, les risques d'incompréhension sont forts ce qui suscite du stress, de l'agressivité et une escalade qui aboutit parfois à des actes violents. (voir chronique page...) En général, le policier est vu par les migrants comme un obstacle sur leur parcours migratoire : c'est lui qui contrôle l'identité, qu'il faut éviter lors du passage d'une frontière, qu'il faut fuir lorsqu'on a été débouté, c'est lui encore qui conduit à l'aéroport lors des expulsions. Pour les migrants, il est difficile de voir le policier comme un agent du maintien de l'ordre également présent pour assurer sa sécurité. Le sentiment qu'il inspire est plutôt la crainte et la défiance.

Pourtant, comme le disait l'écrivain et ancien lieutenant de police Olivier Norek, interviewé par France Culture le 23 octobre 2017 ¹², en évoquant les policiers

de Calais où a lieu une véritable chasse à l'homme¹³ : « *Ce sont des pères de famille, ces policiers. L'ADN du policier ce n'est pas de tirer de la lacrymo sur des gosses, des femmes et des hommes pour les empêcher de monter dans des camions. (...) On leur demande de gérer l'ingérable (...) Les policiers regardent ces réfugiés qui sont pour la plupart des héros, qui ont traversé 2000, 5000, 8000, 10 000 km pour arriver à l'Eldorado qu'est l'Angleterre. Puis, le soir ils essaient de monter dans des camions et pour les empêcher, les policiers leur lancent de la lacrymogène dessus. 1 800 000 euros de lacrymogène dépensés en un an ! Plus de lacrymogène dans le commissariat de Calais que dans les réserves du RAID ! Mais ces policiers-là, ils ne sont pas bien, ils sont malheureux, évidemment. C'est pas leur job. Résultat on a des policiers dépressifs, on a des policiers qui font des tentatives de suicide dans un commissariat de Calais qui est fermé à la mutation. (...) Moi je disais à ces policiers : « Dans ce cas là, changez d'équipe ! S'il est dépressif, mal dans sa peau, changez-le d'équipe ! » Et le chef d'équipe m'a dit : « Et alors quoi ? Je prends des policiers qui aiment ça ? Qui aiment tirer de la lacrymo sur des gens ? ».* ¹⁴ Olivier Norek s'interroge : « *Pour s'occuper de réfugiés qui sont des gens qui fuient des pays en guerre, est-ce que la vrai question est : combien il faut de flics ?* »

Pour le politologue Sébastien Rocher, le problème n'est pas le nombre des effectifs de police mais leur adaptation au contexte. Pour lui, il faudrait une police de proximité capable d'adapter ses initiatives à un environnement dont elle connaît les modalités de fonctionnement et capable d'établir une communication avec le public dont elle s'occupe : « *La prévention repose sur la communication et la communication repose sur la confiance. (...) il y a suffisamment de policiers mais mal répartis et la police n'est pas la solution au malaise socio-économique de la migration.* »¹⁵

Dans le Centre de la Chapelle, ce sont les vigiles qui constituent cette « police de proximité », et de fait, on peut dire que leur action vis-à-vis des migrants est efficace et la relation est pacifique. Leur autorité est reconnue sans qu'ils aient besoin d'établir un rapport de force ou d'entrer en conflit. Cela s'explique par différents facteurs. La faible rotation au sein de l'équipe de vigile fait qu'ils sont connus et deviennent des « repères sociaux ». Étant souvent d'origine maghrébine ou africaine ils ont, dans l'esprit des migrants, une position un peu intermédiaire entre le migrant et le français de souche et seraient dès lors plus à même de les comprendre. De plus, beaucoup d'entre eux parlent arabe ce qui facilite la communication avec les migrants arabophones (Irak, Érythrée, Soudan, Tchad...) qui constitue environ une moitié

¹² ERNER Guillaume, NOREK Olivier, ROCHER Sébastien, et al., « En quête de police ? », France culture, L'invité des matins, 23 octobre 2017

¹³ Leslie Carretero, « À Calais, les associations dénoncent la « chasse à l'homme » de la police contre les migrants », Infomigrants, 2 juin 2017

¹⁴ ERNER Guillaume, et al., op. cit.

¹⁵ Ibid.

des hébergés. D'autres parlent anglais que beaucoup de migrants comprennent à peu près. Ils portent un uniforme qui leur confère le statut de vigile mais celui-ci est sobre et ils ne portent aucune arme. Nicolas Sarkozy disait : « *Les policiers ne sont pas là pour jouer au foot* »¹⁶. Les vigiles, eux, jouent au foot avec les hébergés et c'est aussi cela qui leur confère ce statut si particulier d'autorité bienveillante.

Limites des dispositifs de prévention situationnelle

Certains des dispositifs de prévention situationnelle mis en œuvre à la Chapelle, notamment ceux qui visent à empêcher l'établissement des migrants en campements sauvages, renforcent leur invisibilité sociale et contribuent à les maintenir dans une situation de grande précarité. Ces dispositifs ne font alors que déplacer et diluer le problème, ils ne contribuent pas à le résoudre mais influent uniquement sur leur visibilité.

Très souvent, ces dispositifs de prévention situationnelle sont extrêmement discutables d'un point de vue éthique et relèvent d'une hypocrisie choquante. Par exemple, pour éviter que les migrants ne s'installent à l'abri de l'échangeur de la Porte de la Chapelle, la Mairie de Paris a fait installer d'énormes rochers qui rendaient l'espace impraticable. Différentes justifications ont été évoquées par le porte-parole de la Mairie de Paris qui à toujours nié qu'il s'agissait d'un « dispositif anti-migrants ».

De plus, ces dispositifs de prévention situationnelle impactent également les riverains : d'une part, ils s'appliquent également à eux et, d'autre part, ils contribuent à la fabrication d'une ville hostile et inhospitalière. L'artiste et militante calaisienne Loup Blaster¹⁷ parle des mesures sécuritaires prises contre les migrants dans sa ville et explique qu'elles sont devenues invivables pour les riverains eux-mêmes, dont beaucoup se sentent oppressés. Un récent arrêté municipal a, par exemple, interdit de pic-niquer dans les parcs, mesure prise pour éviter l'installation d'exilés mais qui s'applique à tous les habitants, réduisant ainsi les libertés dans l'espace public.

Superposition des dispositifs de cloisonnement et segmentation excessive de l'espace

La file d'attente pour entrer dans le Centre de la Chapelle est située sur l'espace public. L'architecte du Centre Julien Beller en explique les raisons : « *J'étais pour une zone tampon avant d'entrer vers la Bulle mais sur le terrain et pas sur l'espace public. Les responsables ont dit « non » parce qu'à partir du moment où les gens sont sur le terrain tu es responsable. C'est pour ça qu'ils sont sur la voie publique, sous le périf ou dans des endroits merdiques plutôt que d'être dans un endroit un peu mieux : c'est un souci de responsabilité.* »¹⁸ Cette file s'établit donc à l'endroit probablement le moins propice pour cela : le trottoir qui borde le boulevard Ney. En plus des barrières mises en place pour encadrer la file d'attente, se sont ajoutées celles installées par la Mairie de Paris pour délimiter les travaux de voirie ainsi que des plots en béton et des grilles qui visent à circonscrire le regroupement de personnes et éviter qu'elles ne débordent sur la route. Avec cette multiplication d'objets venant encombrer l'espace, on perd toute visibilité sur le tracé de la file d'attente et donc sur le parcours à réaliser pour entrer dans le Centre. Cette prolifération d'obstacles, en morcelant l'espace, limite les risques de mouvements de foule mais rend difficile la sortie rapide du dispositif en cas de bagarres ou de jets de gaz lacrymogène. Enfin, ce dispositif extrêmement cloisonné est très anxiogène pour les migrants.

Pour éviter ce phénomène de prolifération anarchique de grilles et d'obstacles, il faudrait non pas le penser comme des dispositifs isolés cherchant l'un à encadrer la file d'attente, l'autre à protéger le chantier, le dernier à délimiter la voie de circulation, mais comme un dispositif de gestion de flux unique qui prenne en compte les contraintes globale du site en terme d'espace mais aussi d'usage : prise en compte des migrants et des policiers qui stationnent, des riverains qui circulent, des ouvriers intervenant sur le chantier de voirie, de la circulation automobile.

¹⁶ HAVRIN Jean-Pierre, *Il a tué la police de proximité*, 2010, éditions Robert Laffon

¹⁷ Loup blaster, interview disponible en annexe

¹⁸ Julien Beller, interview disponible en annexe

« Craquage »

Samedi 10 - dimanche 11 juin 2017

Lorsque j'ai vu ma mère qui me tendait les bras sur le pas de la porte, j'ai fondu en larmes. Je suis simplement chez moi, dans ce lieu rassurant et familier et il n'en faut pas plus pour que mes nerfs lâchent. Cela faisait un moment que je sentais que ça allait arriver. J'ai passé le week-end prostrée dans mon canapé, sans doute le contre-coup des deux mois passés au camp, parfois plus d'une cinquantaine d'heures par semaine.

Je réfléchis au statut des bénévoles issus de la société civile qui ne sont pas forcément bien préparés à travailler dans ce genre de situation. Travailler là-bas n'est pas forcément facile sans formation. Il y a beaucoup de moments réjouissants et de belles rencontres, de petites victoires journalières et des amitiés qui se nouent. Certes. Mais travailler au camp régulièrement c'est aussi des histoires violentes à entendre, la frustration de ne pas pouvoir aider, un grand sentiment d'impuissance, du découragement, de la saleté, de la violence. Travailler au camp, c'est voir de plus près la misère humaine. Pas celle que l'on voit à première vue mais celle que l'on découvre en creusant un peu. Celle qui se déroule dans l'ombre, qui resurgit dans les histoires et les souvenirs partagés. Dans l'attitude des gens aussi. Une misère sexuelle, une misère sociale. Un bénévole non préparé qui arrive au camp, d'autant plus si c'est une femme, doit sans cesse faire attention aux limites qu'il pose avec les migrants : éviter d'être trop proche, trop tactile. Pour une femme, il faut bien garder en tête que ce qui est un geste anodin pour elle peut être interprété comme un signe d'intérêt pour eux.

Un bénévole doit également apprendre à gérer son incapacité à aider et influencer les prises de décisions. Il doit répondre sans cesse la même chose : « *Désolée mais je ne peux pas t'aider. Ce n'est pas à moi de prendre cette décision. Oui, oui, le système est mal fait.* »

Certains migrants viennent nous voir pour nous montrer leurs blessures. Une dent tellement cariée qu'il n'en reste que le pourtour, un trou énorme et noirâtre rongeant l'intérieur. Des petites plaies à l'origine anodines dégoulinantes de pue. Des orteils rongés par les champignons. Trop peu important pour les faire entrer dans le Centre comme vulnérables. Alors tout ce que nous pouvons leur dire c'est d'aller à l'hôpital et leur donner l'adresse tout en sachant qu'il y aura sûrement trop de monde pour qu'ils soient pris en charge.

Pour les migrants du campement informel, l'aide insuffisante est lourde à supporter et beaucoup se sentent délaissés. Cela fait deux mois que certains dorment dans la rue, des jours ou des semaines qu'ils n'ont pas pu se laver mais on leur dit qu'on ne peut rien faire non plus. Qu'il y en a deux cents autres qui ont déjà demandé la même chose. Qu'il n'y a pas de place dans le Centre, qu'ils doivent attendre. Encore. En se faisant gazer tous les matins. Encore.

Je prends le week-end pour réfléchir et prends conscience que la violence du camp n'est pas seulement physique mais s'incarne dans une multitude de choses.

La misère, La saleté, Les rats qui grimpent sur les hommes endormis à la recherche de nourriture. Les couvertures parfois infestées de poux, de puces, de gale. Les déchets. Les odeurs d'urine tellement fortes qu'elles prennent à la gorge. La saleté est quelque chose d'oppressant aussi. Lorsque je rentre chez moi je me sens sale, je me gratte à l'idée d'avoir ramené des parasites, je sens la poussière crisser sous mes ongles. Parfois, j'ai peur de ramener à mes colocataires des puces de lit qui infestent le Centre humanitaire. Je me déshabille sur le pas de la porte, cours nue dans le couloir pour tout mettre à laver à 60 degrés puis me glisse sous la douche où l'eau est si chaude qu'elle me brûle la peau. Après une seule journée ! Eux y vivent depuis des jours, des semaines, des mois sans pouvoir se laver régulièrement, faire une lessive, se coucher dans un endroit propre. La saleté doit avoir pour eux un poids énorme : se sentir sale et mal dans sa peau, c'est fatigant.

A cela, s'ajoute la violence administrative qu'ils subissent : le stress engendré par un avenir incertain, les descentes régulières de police, le combat chaque matin pour entrer dans le Centre, la peur de l'expulsion ou de la prise d'empreintes.

Il y a également la violence physique et sociale : les problèmes que peuvent engendrer la cohabitation de groupes ethniques, les bagarres, les vols, les marquages de territoire. Le fait de ne pas avoir « d'endroit à eux » où ils n'ont pas à être sur le qui-vive et se détendre, met en place une violence mentale.

D'oppressant, il y a également cette atmosphère latente hantée par des souvenirs refoulés. Les images de violences passées contenues avec difficulté. Les histoires racontées pour se soulager. Cet homme réduit en esclavage en Libye qui me montre les cicatrices qu'ont laissé les chaînes sur ses chevilles et ses poignets. Ce jeune de seize ans qui me parle de ses années de maltraitance. Cet Africain qui me raconte comment la moitié des passagers qui voyageaient avec lui sur un bateau pour traverser la Méditerranée sont morts noyés. Cet Afghan qui a perdu sa femme en traversant une frontière et attend désespérément de ses nouvelles. Quelques autres anecdotes qui me laissent entrevoir la dureté des épreuves traversées par ceux qui dorment là, sur le trottoir, sous nos fenêtres.

Ces différents éléments contribuent à créer cette atmosphère, cette pression quotidienne dans laquelle ils vivent.

Ce week-end, je craque seulement pour avoir entendu et vu la misère des autres. J'admire ces hommes encore debout après l'avoir, eux, vécu. Je me repose et j'y retourne car je sais que dans cette misère apparente il y a des gens incroyables, des choses qui se construisent, de magnifiques preuves d'humanité, de la force, des choses qui valent le coup de se battre pour elles. Lorsque je pense à la volonté qui se dégage de ces gens, cela me donne des frissons et l'envie de tout donner.

Mathieu, le chargé de mission à la Bulle

Mardi 13 juin 2017

Aujourd'hui je retourne au Centre pour l'interview de Mathieu, le chargé de mission, le « chef de la Bulle ». Il se prête à l'exercice, au cours duquel il refuse néanmoins de répondre à certaines questions parce qu'il y a « des choses que je n'ai pas besoin de savoir ». Veut-il marquer sa supériorité hiérarchique ? Marquer la séparation entre décideurs et exécutants ? Est-ce le secret professionnel ?

Il me parle de son parcours comme travailleur social puis chef de service, de ses missions de maraudes et de ses missions de diagnostics afin de comprendre les attentes et la vie des personnes réfugiées vivant dans la rue... Après avoir fait ces diagnostics, il me raconte les débuts du campement de la Chapelle, l'ouverture de Jean-Quarré, l'orientation dans des hôtels, la création de centres d'hébergement d'urgence puis du Centre humanitaire de la Chapelle. Il me parle du fonctionnement de ce dernier, des contraintes à respecter...

« Il faut des petites chambres, de quatre personnes grand maximum. Il faut vraiment arriver à, pas les materner, mais enrober les personnes, les mettre un peu en sécurité pour qu'elles puissent se dévoiler. Parce qu'à un moment, des migrants ce sont des individus et pour qu'un individu puisse raconter son parcours, puisse dire quel ami il a perdu en mer, pour dire ce qu'il a fait réellement, il faut que cela soit un peu contenant et familial et proche. Après il y a des contraintes de communautés. Des gens qui ne veulent pas dormir avec d'autres communautés et puis que ces hébergements sont temporaires et que cela va changer un jour. Et que si un jour tu veux un chez toi il faut passer par cette étape, malheureusement. Pour ensuite accéder aux papiers, trouver un assistant social, une résidence étudiante ou autre et ensuite accéder à la « maison ». »¹

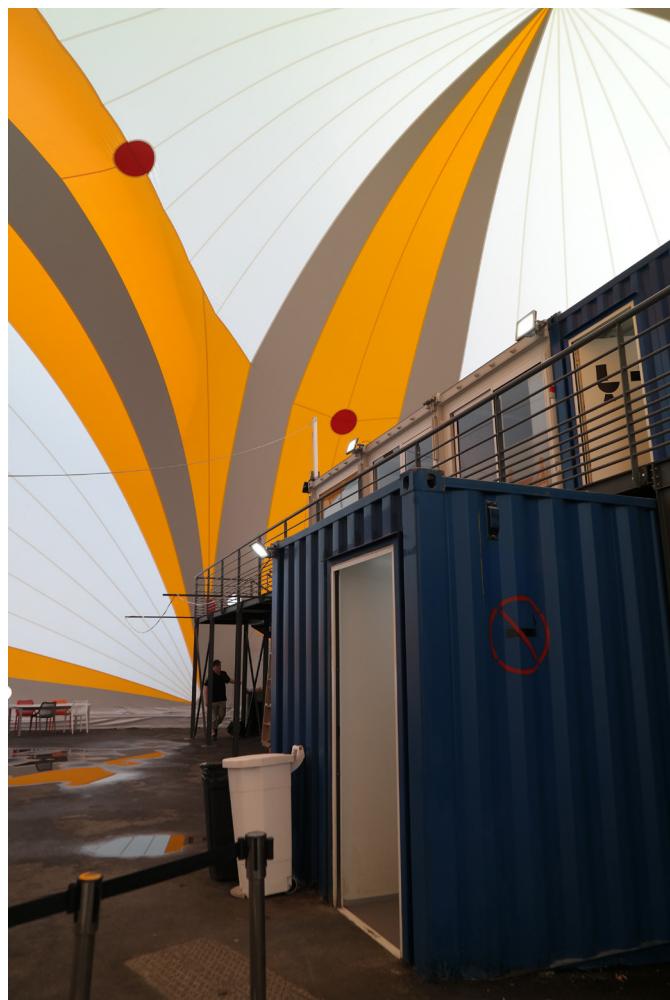
Il me parle également du fait que chaque partie de France accueille des nationalités de personnes différentes en fonction des réseaux. Pour lui, il faudrait avoir plusieurs Bulles partout en France pour orienter les migrants dès leur arrivée sur le territoire français.

« Pour ce qui est de la queue, c'est généralement le « bordel » parce qu'ils attendent depuis longtemps et veulent tous entrer. Regarde la queue devant France terre d'asile le matin, c'est intéressant aussi. Bizarrement, quand c'est devant un bâtiment officiel ce n'est pas pareil, ils se mettent bien en ligne. Peut-être parce que c'est un service d'État et qu'il y a le drapeau français sur le bâtiment, ça doit avoir une influence. » réfléchit-il pendant que je range ma caméra....

La Bulle est devenue ▶ étouffante pendant l'été. Certains jours, la température y atteint les 50 degrés. Quand la Bulle n'est pas trop chaude ou trop bondée, c'est néanmoins un espace agréable à vivre.

¹ Mathieu, Interview disponible en annexe

ce matin ! » me disent-ils. Peut-être est-ce dû en partie au ramadan, peut-être sont-ils en train de faire la sieste, de vivre au ralenti. Je me renseigne. Ce matin il y a eu beaucoup de transferts et énormément de places se sont libérées, ce qui explique en partie le calme régnant dans la Halle. Demain il y aura entre cent et deux cents entrées. C'est énorme. Généralement c'est entre 20 et 80 entrants par jour. Je passe à la Bulle pour voir s'ils ont besoin d'aide mais ils n'ont pas ouvert à l'accueil de jour. Seules quelques familles sont là. Contrairement aux hommes avec qui le contact est très facile à établir, ce n'est pas la même chose avec les familles qui sont plus renfermées sur elles-mêmes. Je rencontre Toukfa, une jeune salariée Emmaüs musulmane qui semble très douce. Elle fait ramadan et semble souffrir de la chaleur sous la Bulle. Aujourd'hui encore, on dépasse les 45 degrés. Nous discutons un peu dans la salle de repos climatisée puis redescendons dans la Bulle où elle distribue des sucreries aux enfants qui viennent la voir. À la fin, elle leur donne les emballages des bonbons et leur dit d'aller les jeter à la poubelle. « Autant qu'ils prennent de bonnes habitudes » me dit-elle, un sourire aux lèvres. Quand je repense aux déchets qui recouvrent les trottoirs à l'extérieur et la nonchalance avec laquelle les migrants jettent les choses au sol, je me dis que ce n'est pas plus mal. Les enfants sont adorables. Pour certains on dirait qu'ils n'ont pas été touchés par la difficulté de l'exil et du parcours migratoire. Une petite fille de six ans environ, partage un chocolat avec son petit frère qui s'en étale sur toute la bouche, l'air totalement insouciant.



La Bulle côté famille

Je rejoins la Halle en début d'après-midi pour y travailler un peu. Elle est quasiment déserte, chose curieuse à cette heure de la journée. Si quelques migrants discutent au soleil je n'en dénombre pas plus d'une dizaine. À la laverie, trois bénévoles désœuvrés discutent. « Pas grand monde

Plus loin, deux petits garçons afghans discutent avec leurs parents, une expression sérieuse sur leur visage, comme s'ils avaient grandi plus vite. Trop vite ?

Une femme arrive avec son petit garçon qui a les yeux humides : il n'osait pas venir tout seul demander une sucrerie. Malheureusement Toukfa n'en a plus. La mère sourit, remercie la jeune femme et repart avec son bambin en lui tapotant l'épaule.

Je retrouve Hossam et Ahmed à l'extérieur et ils me tiennent au courant de leurs histoires. Hossam rentre dans le camp demain et Ahmed a encore réussi à repousser deux fois son transfert. Son excellent anglais et son attitude cordiale y ont sûrement été pour quelque chose. Par contre, une de leurs connaissances s'est montrée agressive lorsqu'elle a appris qu'elle était transférée en province, a menacé une salariée et a été expulsée du Centre. C'est également très calme dans le campement boulevard Ney. Puisqu'il n'y a pas d'accueil de jour, la plupart des réfugiés passent la journée dans des parcs, sont allés voir des amis ou visiter Paris.

En me dirigeant vers l'arrêt de bus pour rentrer chez moi, je croise Ahmed et Mousa sur le carrefour. Je suis étonnée et ravie de les voir ensemble, je ne les savais pas amis. Nous discutons un peu, assis sur un banc et Mousa me donne de ses nouvelles. La dernière fois que je l'ai vu, il était déprimé, ne pouvait pas sortir du Centre où il squattait depuis un mois et n'avait aucune idée de ce dont serait fait son avenir. Il ne savait plus quoi faire ni où aller, ne parlait presque plus et semblait vidé. Aujourd'hui, assis sur notre banc il me raconte, une expression de joie sur le visage, qu'il a réussi à avoir une seconde chance. Il me montre sa carte rose qui prouve qu'il est hébergé au Centre humanitaire et me dit qu'il attend son second transfert. Il a essayé à nouveau de rentrer avec un autre nom et cette fois-ci cela a fonctionné. Cette nouvelle me soulage, j'étais inquiète pour lui mais finalement il a réussi à se sortir de la situation inextricable dans laquelle il était. Il aimerait être transféré à Rouen avec Ahmed. Je me dirige vers mon bus et des migrants me font des signes de la main, un sourire aux lèvres. Ils sont plus d'une dizaine à me saluer. Je ne connais certains que de vue. Je me rends alors compte à quel point le réseau relationnel du Centre s'étend à l'extérieur, déborde de l'enceinte officielle et ouvre la porte à des rapports plus informels. Je me rends également compte que je fais maintenant partie intégrante de ce microcosme, que je suis devenue un relais, un repère social dans ce milieu d'interconnexions si changeant.

Nombre d'entrées exceptionnel au Centre humanitaire

Mercredi 14 juin 2017

Je pars en Belgique ce soir pour prendre un peu de temps pour me reposer et mettre au clair mes notes. Je choisis de cesser le jeûne du ramadan aujourd'hui. N'étant pas musulmane, jeûner me semble pertinent dans le cadre de ma recherche au Centre mais il ne le sera plus pendant mon séjour en Belgique. De plus faire le jeûne du ramadan

ne me paraît pas compatible avec la cadence de travail que j'ai actuellement : je travaille toute la journée sans réelle pause. Me lever pour manger à 23h et à 3h du matin devient donc un rythme trop difficile à tenir. Dans les pays musulmans les journées de travail sont adaptées pendant le mois du ramadan, ce qui n'est pas mon cas. Je décide que la quinzaine de jours durant laquelle j'aurais respecté le jeûne aura été suffisante pour en comprendre le fonctionnement. Si, ne pas boire me semble être dangereux par une telle chaleur, ne pas manger m'a fait me sentir mieux, une fois les premiers jours difficiles à passer.

Ce matin il y a entre 100 et 200 entrées au Centre, un nombre très important et peu habituel. J'arrive à 8h pour voir l'organisation de la file d'attente et la façon dont celle-ci va être gérée. Malheureusement il est déjà trop tard : aujourd'hui ils ont ouvert en avance sûrement en prévision du temps que prendra toutes les évaluations dans la Bulle. L'odeur de la lacrymogène qui flotte encore dans l'air me pique les narines. A défaut d'avoir pu être présente pour voir comment se déroulait les entrées, j'examine tout de même la nouvelle organisation de l'espace.

Une fois entrée dans la Bulle je questionne un salarié : « *Généralement c'est un ou deux coups de lacrymogène par-ci par-là, ce matin ils ont vraiment gazés en continu* ».

Il y a énormément de monde dans la bulle, au moins cent cinquante personnes. Je monte sur la coursive qui longe les bureaux pour avoir une vue en plongée. J'observe avec plus d'attention les hommes qui se massent en dessous. Il doit y avoir environ 50% d'Afghans, Pakistanais, Arabes et 50% d'Africains. Dans les Africains, on peut compter les Tchadiens, les Érythréens, les Somaliens, les Guinéens... A première vue c'est équitable, les quotas de chaque ethnie semblent avoir été respectés. Néanmoins, l'est-ce vraiment ? Les Africains ont-ils raison de se plaindre de l'inégalité ?

Malgré le temps que je passe au camp sauvage je ne connais quasiment aucun visage. Où sont ceux qui attendent d'entrer depuis deux mois ? J'ai l'impression de ne voir que de nouvelles têtes. Que faire pour que l'attente soit équitable pour tout le monde, que ce ne soit pas les plus forts ou ceux qui étaient là au bon moment qui entrent sans attendre ? Trois personnes de l'OFFI, une femme et deux hommes, arrivent. Les migrants se massent autour d'eux. La femme parle en français, à sa droite un homme traduit en dari et à sa gauche un l'autre traduit en arabe. Le public se réorganise rapidement en conséquence : d'un côté se regroupent les Afghans, les Iraniens, les Pakistanais et de l'autre les Arabophones en majorité Africains. La femme explique le fonctionnement du Centre, les étapes par lesquelles ils vont passer pour déposer leur demande d'asile, les règles à suivre. Mes yeux balayent la foule et accrochent soudain un regard connu : Hossam ! Il me fait signe de descendre le rejoindre. Il commence à me parler et je lui dis d'écouter ce que dit l'homme de l'OFFI mais il m'assure qu'il sait déjà tout, Ahmed lui a expliqué. Je pense aussi qu'il s'en fiche un peu, son but a toujours été l'Angleterre.

Il m'entraîne à l'écart et m'explique comment il a obtenu un rendez-vous avec la jeune femme qui lui plaît tant. Il me dit qu'il n'a pas de vêtements de rechange et que les siens sont sales. Je le rassure sur le fait qu'on pourra laver ses vêtements en deux heures à l'intérieur. Il me parle également de sa volonté d'être transféré à Rouen avec Ahmed et de tenter ensuite la traversée de la Manche. Je lui demande pourquoi il ne veut pas rester en France s'il a son transfert et il me répond que c'est comme ça, que c'est son rêve d'aller en Angleterre. J'ai l'impression qu'il s'est fixé un but et qu'il n'arrive pas à s'en détacher, à évaluer les pour et les contre. Maintenant, à Calais, c'est une véritable chasse à l'homme. Il n'a jamais été aussi difficile de traverser. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Devant nous, Habibi passe, m'interpelle et me lance une remarque taquine. Hossam me dit alors : « *Lui c'est sûr, il te veut* ». Depuis quelque temps je m'en doute aussi mais n'y fais pas attention. Hossam, lui, ne semble pas voir ça d'un très bon œil, il n'aime pas beaucoup cet homme. Habibi me propose d'aller faire un volley dehors mais je décline : avec cent cinquante arrivées aujourd'hui les bénévoles vont être débordés pour amener tout le monde à l'hébergement. Je ne tarde pas à prendre congé d'Hossam et à aller travailler.

Effectivement le travail ne manque pas. Il y a une queue de vingt personnes devant le photomaton pour la prise de photo obligatoire et une quinzaine d'autres qui attendent d'être conduits à leur chambre. Aujourd'hui c'est l'usine, ça brasse. Nous sommes trois bénévoles, nous décidons de nous partager les tâches : Pierre-Yves au photomaton, Chaïma pour les cartes et moi pour les conduire à leur chambre. C'est le moment que je préfère, celui pendant lequel on peut discuter un peu, se présenter, les mettre à l'aise et les faire se sentir les bienvenus ici. Cela me permet également de voir les chambres et leurs premières réactions.

Lorsque je conduis Hossam à son quartier avec plusieurs autres migrants, celui-ci ne m'attend pas et entre dans sa chambre comme une tornade. Je ne le prends pas mal, c'est son caractère et apparemment, il connaît déjà le fonctionnement. Je le regarde avec amusement retourner le matelas pour le battre, jeter tout ce qui traîne dehors, s'approprier les lieux à grand renfort de cris et d'exclamations. La scène est comique. Certains migrants portent moins d'intérêt à la propreté des lieux quand ils arrivent. Hossam, lui, a tout retourné.

Un autre migrant a croisé un de ses amis, déjà installé ici depuis quelques jours, et ce dernier lui montre sa chambre et lui explique quelque petites choses en arabe. Je donne également mes explications habituelles : « *Ne laisse pas ton téléphone dans la chambre, garde les choses de valeur avec toi...* ». Son ami s'exclame alors : « *Pourquoi on ne me l'a pas dit à moi ? ! Il y a trois jours, quelqu'un a volé mon portable !* ».

Pour un autre migrant du groupe, nous avons eu un léger problème. Un homme à l'odeur corporelle très forte dormait déjà là. Je vérifie, c'est bien le bon lit. L'homme, qui apparemment a le sommeil léger, se réveille et je lui demande si c'est

bien son lit. Bien entendu je connais déjà la réponse. Il me dit que non, que son lit est à l'étage du dessous. Je commence à être habituée à ce genre de situation et lui demande si son lit est vraiment en bas et si la vérité n'est pas plutôt qu'il n'en pas. Il acquiesce : non, il n'a pas de lit, c'est un squatteur. Je n'appelle pas la sécurité et lui dis juste de libérer le lit. Je lui explique qu'il y a cent cinquante entrées aujourd'hui et qu'il ne trouvera pas de lit vide où dormir cette nuit. Il acquiesce, me remercie et quitte les lieux. J'espère qu'il aura le temps de passer prendre une douche et peut-être de grappiller quelques services du Centre avant d'être mis dehors.

En retournant au bureau de l'îlot jaune je croise un Afghan que j'ai déjà remarqué dans la Bulle. Il s'appelle Ali et ressemble énormément au personnage de Khal Drogo dans la série « Game of Thrones ». Nous discutons un peu, il est sympathique et intéressant. Il parle six langues : pachto, dari, indi, anglais, allemand et je ne me souviens plus de la sixième.

Pendant mes allers-retours je croise régulièrement Ahmed et Hossam qui sont assis sur une des banquettes de la Halle et qui m'encouragent dans mon travail à grand renfort d'exclamations et de signes de la main. J'avais remarqué qu'Ahmed s'était blessé au genou hier et qu'il boitait. Il m'avait expliqué qu'il s'était cogné dans son casier en se levant la nuit et que son genou avait gonflé. Je profite de le croiser pour lui donner une crème anti-inflammatoire que j'avais à la maison. Je croise également Hameedullah qui dort la bouche entrouverte sur une des banquettes de la cour. Il porte des vêtements traditionnels pachtoun, sûrement pour la période du ramadan.

Dans la Halle, je vois Mousa se diriger vers moi. Il porte un gros sac de voyage sur lequel sont sanglés un tapis de camping, un short, des tongs et de grosses Ray-ban. Le look du parfait vacancier ou du campeur. Mais non, aujourd'hui c'est son transfert. Nouveau départ ! Il a l'air heureux et pour cause ! Lui qui avait quitté son premier lieu de transfert parce que c'était un village et voulait rester à Paris, il sera transféré d'ici une heure à Boulogne-Billancourt. Tout semble s'arranger pour le mieux jusqu'à la prochaine péripétie dans la procédure de demande d'asile.

Nous rejoignons Ahmed et Hossam qui suivent un cours de français avec une jeune bénévole, Sarah. Mousa fait l'accordade aux deux hommes et ils se donnent de grandes tapes dans le dos, de grands sourires sur les lèvres. L'ambiance est curieuse : avec ce soleil et ce ciel bleu, cette chaleur d'été, l'allure de vacancier de Mousa et l'ambiance cordiale, j'ai presque l'impression que nous sommes sur le point de partir en vacances. Je n'ai pas la sensation que nous sommes en train de dire au revoir à un ami que nous voyons peut-être pour la dernière fois. Après une dernière accolade, nous regardons Mousa se diriger vers la navette qui l'emmènera au CHUM de Boulogne. Ahmed et Hossam prennent congé de la bénévole qui leur donne des cours de français. Ils le font dans un vacarme assez incroyable : autant quand Ahmed est seul il est plutôt calme et mature, autant quand il est avec Hossam il semble retomber en adolescence. Ces deux-là ont d'ailleurs la tchatche facile et connaissent la

moitié du camp ! Je les suis après avoir échangé quelques paroles avec Sarah et regardé Ahmed et Hossam faire un concours de tractions sur les barres de structure du réfectoire. Comme quoi, avoir un genou blessé n'empêche pas Ahmed de faire le pitre. J'accompagne Hossam pour récupérer ses vêtements à la laverie afin qu'il soit prêt pour aller voir la jeune femme qui lui plaît ce soir. Il me dit qu'elle s'appelle Salam. Comme il n'avait pas de change, Ahmed lui a prêté des vêtements en attendant. A peine son linge récupéré, Hossam ronchonne : « *Ils ne sont pas propres !* ». Effectivement, son t-shirt blanc porte encore des traces de terre et ne sent pas la lessive. Certains bénévoles ne font pas leur travail avec beaucoup de rigueur.

Il est 14h, je prends un déjeuner tardif avec Sarah et Pierre-Yves. Un autre bénévole d'origine afghane, Orane, se joint à nous. Il travaille comme volontaire dans le Centre de La Chapelle mais également à celui d'Ivry. Il était lui-même réfugié et souhaite maintenant être embauché comme salarié Emmaüs. Cela semble assez courant que d'anciens réfugiés ayant obtenu le droit d'asile souhaitent ensuite travailler dans le social. C'est également le cas d'Aladin, de Gaffar et sûrement de Petro et d'Habibi. J'en profite pour lui demander des informations sur le Centre d'Ivry. J'aimerais faire quelques recherches là-bas pour avoir une vision plus complète du système d'accueil français en suivant également quelques familles et femmes seules.

Hameedullah arrive alors, l'air encore plus dans la lune que d'habitude. Surement un effet du ramadan dont il me parle 5 minutes. Je le vois revenir avec une assiette de viande et de pain. Et le ramadan ? Il entre en grande négociation avec la cuisinière qui refuse qu'il sorte du réfectoire avec son assiette « *parce qu'ils ne les ramènent jamais et que c'est la règle* ». Nous finirons pas comprendre qu'Hameedullah fait des réserves dans sa chambre pour pouvoir manger la nuit sans avoir à se déplacer jusqu'au réfectoire. Pourtant, pendant le mois du ramadan, il y a des services la nuit, tout a été adapté.



◀ Jan, ses lunettes de soleil sur le visage, chill à la Halle en attendant que la température baisse. Lorsqu'il me voit, il s'écrit en rigolant : « Alors ? Tu m'as trouvé une copine ? »

Un jeune Tchadien prend la pause devant une peinture qu'il a réalisé sur la bâche d'un des réfectoires. Une professeur d'arts plastiques vient régulièrement organiser ce genre d'ateliers. Sa tenue militaire contraste curieusement avec les motifs floraux et le orange vif de la peinture.

▼



Le labyrinthe de l'administration et des dispositifs

Salle d'audience, recours pour des demandes d'asile

Lundi 19 juin 2017

Beaucoup de mes amis ont déjà eu des « négatifs » à leur demande d'asile dans d'autre pays, certains l'ont eu en France et font appel. Je me demande comment fonctionne cette demande d'appel, comment est traité leur dossier. Après quelques recherches, je choisis de me rendre à la CNDA, la Cour nationale du droit d'asile, à Montreuil. Les audiences sont ouvertes et je peux y assister.

J'arrive devant un grand bâtiment institutionnel au-dessus duquel flotte le drapeau de l'État français. Après avoir passé un portail de sécurité, j'entre dans une suite de salles d'attente remplies de chaises. La majorité sont vides, il n'y a pas grande monde. Je longe les couloirs, regardant les plannings affichés à côté de chaque porte : nom et nationalité des personnes faisant appel, nom du juge, heure de l'audience. Sur certaines portes sont fixées des pancartes « huis clos ».

J'entre dans une des petites salles pour assister au recours d'un Angolais. A ma droite un groupe de Tchadiens est assis avec un homme français qui semble avoir l'habitude d'assister à des audiences. « Vous aller voir, il faut faire attention aux incohérences et être sûr de vous. Le juge va essayer de trouver des erreurs », explique le Français. J'en déduis que ces trois Tchadiens vont faire appel prochainement et sont venus pour voir comment cela se passe.

L'audience commence. La rapporteuse explique la situation du pays du demandeur. L'avocate présente son plaignant. A la demande du juge, celui-ci explique à nouveau son histoire qui est traduite par l'interprète. L'homme est angolais. Il a quitté son pays en 2015 et l'Ofpra a refusé sa demande d'asile en janvier 2016.

« Sa mère était gravement malade et est décédée. Durant la cérémonie de mort, le marabout a désigné le demandeur d'asile comme pratiquant la sorcellerie et responsable de la mort de sa mère. Plus tard il fut accusé de la mort de

sa sœur puis de l'accident de son père, par sorcellerie une fois encore. Ses champs furent rasés et il fut pourchassé par sa famille. Il s'est réfugié chez l'homme qui l'employait pour l'entretien de sa maison. Celui-ci l'a aidé à quitter le pays en lui disant de demander l'asile en Europe. En Angola, la croyance dans la sorcellerie et la magie blanche est très forte. »

« Il faut que vous soyez conscient que ce dont vous parlez est très inconfortable pour un juge européen et qu'il va falloir que vous nous convainquiez de quelque chose qui nous paraît irrationnel. Je ne doute pas que vous n'ayez aucun pouvoir surnaturel », annonce le juge de but en blanc.

Il lui pose alors des questions. Était-il le seul de sa famille à avoir une bonne situation économique ? Oui ? Ne pense-t-il pas que ce soit la vraie raison de la violence qui lui a été infligée par sa famille ? Quelle est la nature exacte des menaces et de la violence qu'il a subies ? Le statut de l'église qui l'a accusé de sorcellerie ? Qu'est-ce que sa famille voulait faire de lui ? L'exorciser ?

L'État a condamné et interdit la sorcellerie dans ce pays et fermé les églises dans la province du Zahir : ne peut-il vraiment pas s'extraire de cette situation avec l'aide des autorités de son pays ? Que sont devenus sa concubine et son employeur ?

Le demandeur a des propos contradictoires, le juge ne semble pas convaincu.

« Comment une famille que vous décriviez peu encline à croire à la magie peut radicalement changer de comportement et se retourner contre vous ? » questionne-t-il.

« Mes parents ne priaient plus mais quand ma mère est tombée malade, ils sont allés faire des consultations. Ça n'a pas marché alors ma famille a décidé de l'envoyer dans une église pour une guérison divine », explique le demandeur en angolais, traduit par l'interprète.

L'interrogatoire se prolonge sur les liens de parenté, la situation économique de chaque membre de la famille, la religion du demandeur. Celui-ci est témoin de Jéhovah depuis 2015 et a la meilleure situation financière de sa famille grâce à un autre témoin qui lui a trouvé du travail chez lui : jardinage, entretien du jardin, nettoyage.. Le juge concentre ses

questions autour de cet employeur, témoin de Jéhovah et sauveur du demandeur d'asile. Il est portugais, vieux, il vit seul, gagne bien sa vie, travaille chez Total. C'est lui qui a fait venir notre homme en Europe, il lui a payé le billet d'avion. Il a compris le danger lorsqu'il a également été menacé par la famille du plaignant. A peine la société Total est-elle évoquée que l'avocate demande un passage à huis clos.

J'assiste à trois autres audiences avant de quitter les lieux. L'une est celle d'une Géorgienne qui a fui son pays à cause du rejet de sa famille et des représailles qu'elle a subies pour s'être mariée à un homme d'une confession différente de la sienne. Son mari l'a quitté après quelques mois en France. Elle a accouché seule ici et demande à nouveau l'asile. Son enfant se met à pleurer dans ses bras et une de ses amies qui l'a accompagnée le récupère et le fait sortir pour le calmer.

L'audience suivante est celle d'un couple albanais et de leur trois enfants qui ont fui à cause de menaces de membres de leur famille impliqués dans la mafia : menace à la Kalachnikov, tentative de prostitution de la cousine, meurtre d'un oncle...

La dernière à laquelle j'assiste est celle d'une mère guinéenne demandant l'asile avec sa petite fille. Sa première fille a été excisée par la grand-mère sans l'accord de la mère, absente à ce moment-là. La petite est décédée suite à la mauvaise exécution de l'opération. Lors de la naissance de sa deuxième fille, la mère fuit son pays pour la France pour que son enfant ne subisse pas elle aussi une excision.

Journée de canicule

Mercredi 21 juin 2017

Le Boulevard Ney est quasiment désert, les migrants ont dû se mettre à l'abri du soleil dans les parcs ou dans des endroits frais. J'ai encore oublié mon chasuble. Le vigile me laisse passer en ronchonnant. J'arrive à la Bulle. La chaleur est écrasante, 37 degrés à l'extérieur et 49 sous la structure gonflable. Il n'y a presque personne à part quelques salariés Emmaüs qui s'occupent de l'orientation d'une poignée de familles. Ils n'ont pas ouvert l'accueil de jour aujourd'hui à cause de la chaleur.

Je fais mon tour habituel des lieux. A la Halle, je passe devant deux hommes qui sortent leur matelas de leur chambre pour l'installer dehors : il fait trop chaud dans les chambres, ici il y a moins de proximité et plus de circulation d'air. Devant la laverie, je croise Pierre-Yves qui m'aborde avec jovialité. Le temps d'échanger quelques mots et Hossam me tombe dessus : « *Il faut absolument que je te raconte pour Salam !* » me lance-t-il. Pierre-Yves s'esquive et je m'assois sur les marches avec Hossam qui se lance dans son récit. Il me raconte qu'il s'était fait beau et était allé au lieu de rendez-vous plus tôt car il avait peur d'être en retard. Trente minutes avant l'heure convenue, elle lui a expliqué qu'elle ne pourrait pas venir : son frère n'est pas d'accord. Il me raconte l'avoir croisée à nouveau le lendemain mais n'être pas allé vers elle, avoir simplement discuté avec les amis de la jeune femme

pour la rendre jalouse. C'est donc elle qui est venue vers lui. Il me raconte être allé se présenter et expliquer sa relation avec Salam à deux de ses amies qui sont un peu plus vieilles qu'elle et que celle-ci considère comme des sœurs. J'ai du mal à tout comprendre, ces manières de procéder pour avoir le droit de courtiser une femme me sont totalement étrangères.

Hossam me raconte également avoir refusé un transfert pour un centre près de Paris en disant vouloir rejoindre son frère à Rouen. Ahmed a été transféré là-bas hier et il souhaite en réalité le rejoindre. Il me raconte qu'il veut avoir des papiers et une bonne situation pour pouvoir courtiser Salam correctement. « *I am comme ça* » me dit-il en faisant un geste de la main signifiant la droiture. « *I am not comme ça* » finit-il par dire avec un signe de main saccadé.

Je rencontre également un Tchadien très gentil qui parle français. Nous échangeons quelques mots et il me fait grande impression : il semble cultivé, respectueux, sympathique. A côté de moi Hossam est en train de rire avec un Afghan en me désignant : « *Tu ne veux pas être son petit copain ?* ». L'autre répond qu'il a déjà quelqu'un. Mais qu'est-ce qui prend à Hossam ? Je rectifie le tir en rigolant : « *Merci de vouloir me marier Hossam mais j'ai déjà un amoureux super et je me débrouille très bien toute seule !* ».

Je leur parle ensuite de la fête de la musique et les encourage à y aller pour se changer les idées. C'est gratuit et donc abordable pour eux.

Hossam me dit qu'il ira sûrement avec Alex, une bénévole d'Utopia 56 aux vêtements toujours très colorés. Il me propose de venir avec eux et part demander le numéro d'Alex pour que je puisse les joindre. Je passe récupérer mon sac à la Bulle et croise Mohammed qui me dit qu'Ismael, alias « Bambino », me cherche pour avoir les photos de lui que j'avais promis d'imprimer.

Je retrouve Bambino sur le trottoir qui borde le Centre et lui donne les photos. Il me demande de sortir à nouveau mon appareil photo et nous voilà partis pour une nouvelle séance photo. Il ne semble pas se lasser de ce nouveau jeu. Hossam n'a pas trouvé Alex et ne connaît pas son propre numéro de portable. Je lui donne le mien et il m'envadera un message lorsqu'il saura où ils vont. Je ne recevrai finalement jamais de message.

Accès de colère et réflexion

Jeudi 22 juin 2017

Assise à mon bureau, je réfléchis.

A force de rester dans le camp, d'écouter les histoires migratoires des personnes que je rencontre, de creuser pour comprendre tous les mécanismes sociaux, le rôle des différents acteurs dans ce microcosme, l'impact de telle ou telle chose sur les réfugiés, j'ai l'impression de m'être durcie. Vraiment durcie.

Certains jours, j'ai honte : sous le coup de la colère qui découle de certains comportements auxquels j'assiste, il m'arrive de penser des choses qui sonnent à mes oreilles

comme des propos d'extrême-droite, des réactions simplistes et stupides. La plupart du temps j'étouffe immédiatement ces pensées, par dégoût de les avoir eues.

Cela m'arrive lorsque je vois des migrants qui m'annoncent, sans honte aucune, être là pour vivre sans travailler, en profitant des allocations. Lorsque j'entends un homme me dire qu'il s'en fiche de s'intégrer, qu'il s'en fiche d'apprendre le français, qu'il veut juste qu'on lui donne un appartement. Lorsque je vois un migrant nous jeter de la nourriture au visage parce que ce n'est pas assez bon ou se plaindre de l'hébergement qu'on lui fournit. Lorsque j'entends un Afghan me dire que les Européennes sont des femmes faciles et qu'il ne veut pas partager sa chambre avec un Noir. Lorsque l'on me regarde comme un bout de viande, que l'on m'encourage à couvrir mes cheveux et que je me rends compte de la vision de la femme qu'ont certains hébergés.

Dans ces moments-là, lorsque je vois des migrants mécontents de ce qu'on leur donne, dans la critique, ingrats, qui prennent pour acquis l'aide qui leur est apportée ou qui ne nous respectent pas, ma première réaction est la colère. Je me dis parfois que le système français est trop clément sur la gestion de certains dossiers, qu'il y a certaines personnes que je préférerais voir expulsées.

Je me rappelle le discours de Fuzia, quelques mois plus tôt. À l'époque la véhémence de ses affirmations et sa colère m'avaient choquée. Maintenant je comprends.

Il est simple, pour un bénévole issu de la société civile et non préparé à faire face à ce genre de comportements, de basculer dans la colère et l'indignation puis, momentanément, le rejet de l'autre. Il me semble néanmoins important, après chaque acte de colère, de réfléchir au fondement de ces comportements et de relativiser.

Une fois ma colère calmée, j'essaie de réfléchir plus calmement et de retrouver mon regard neutre et analytique d'apprentie designer-anthropologue. Qu'est-ce qui pousse ces migrants à penser et parler ainsi ?

Je pense que c'est, en partie, dû à une image de l'Europe qu'on leur a inculqué dans leur pays d'origine. En Afrique par exemple il n'est pas rare que l'Europe soit décrite comme un Eldorado où les droits de l'Homme sont respectés et surtout où il est facile de gagner de l'argent. De nombreux Africains s'imaginaient qu'une fois l'Europe atteinte leurs problèmes prendraient fin et qu'ils pourraient facilement avoir une meilleure condition sociale et pécuniaire et gagner de l'argent pour l'envoyer à leur famille. Selon les dires de nombreux salariés Emmaüs, les passeurs jouent ensuite sur cette image véhiculée au pays pour vendre de l'information. Ils expliquent à quoi les réfugiés ont le droit sur le sol français, ce qu'ils peuvent exiger et parfois se trompent, ce qui peut engendrer la croyance que les travailleurs sociaux français leurs mentent sur leurs droits. Apparemment, les passeurs expliquent cela comme un mode d'emploi : « *Quand tu arrives, tu demandes ça, ça et ça, ils doivent te donner ça* ». Recevoir les allocations, une prise en charge alimentaire et un appartement gratuit leur paraît alors « normal ».

En découle une image faussée de ce qui est « normal » de recevoir en France ou non. Lorsque les migrants partant avec cette idée n'ont pas ce à quoi ils s'attendaient, ils sont forcément déçus et se mettent parfois à exiger, ce que nous percevons comme de l'ingratitude. Ils ont sûrement peur d'être trompés ce qui se superpose à la peur viscérale de manquer de quelque chose, qui découle parfois des difficultés rencontrées lors de leur parcours migratoire. Ils ont également une image faussée de la qualité de vie « normale en France ». Les relais communautaires jouent également leur rôle, en communiquant des astuces pour « avoir plus », pour « contourner le système ». Mais que signifient ces essais quasi systématiques pour contourner le système et en profiter ?

Sûrement à une situation de besoin et de précarité où ils n'ont plus grand chose à perdre, où tous les moyens sont bons pour tenter de vivre un peu mieux, de se rapprocher des idéaux qu'ils se sont fixés.

A cette vision de l'Europe sur laquelle jouent les passeurs, il y a également une certaine colère envers « le riche européen qui n'aide pas alors qu'il en a la possibilité » et peut-être même, pour certains, « de l'Occidental qui colonise, amène la guerre puis ne veut pas assumer les conséquences de ces interventions ». Ce rejet et cette volonté de se servir de ceux qui n'ont pas voulu les aider semblent découler de la déception engendrée par la destruction de l'image de l'Eldorado Européen. La croyance que l'Europe est un lieu où ils auront une « bonne vie » subsiste malgré le fait qu'ils soient à la rue ou dans des conditions difficiles, c'est alors une réaction humaine de chercher à trouver un fautif, un responsable de la non réalisation de cette image rêvée : l'Européen qui refuse d'aider bien qu'il en a les moyens. Qu'il est donc normal « de plumer » par besoin autant que par ressentiment. C'est la collision de l'image qu'ils ont de l'Europe au pays et de celle qu'ils découvrent en y arrivant qui semble générer ce ressentiment.

J'ai l'impression que tout est une question d'image : image de l'Europe erronée, image incorrecte de l'autre, de l'étranger sur fond d'incompréhension culturelle.

Manifestation : des riverains mécontents

Vendredi 23 juin 2017

J'arrive au Centre vers 18h et aperçois un rassemblement inhabituel devant le Franprix, rue de la Chapelle. Je demande à l'un des policiers présents ce qu'il se passe. C'est une manifestation des habitants du quartier pour dénoncer la situation de misère dans laquelle a été abandonné le XVIII^e arrondissement.

La manifestation compte une cinquantaine de personnes, éparpillées en petits groupes de discussion de deux à une dizaine de personnes débattant sur la situation du quartier. J'y vois une mine d'or d'informations pour ma recherche et dégaine mon enregistreur. Les riverains présents sont ici pour dénoncer l'inaction du gouvernement et vider leur sac. Ils se prêtent donc volontiers à l'exercice de l'interview,

heureux que quelqu'un écoute et veuille diffuser, enfin, leur parole. Je comprends au fil des interviews qu'ils manifestent non pas contre les migrants mais contre la situation dans laquelle l'État les laisse et l'impact que cela a sur la vie du quartier. Ils se plaignent d'être un quartier délaissé par les politiques publiques, envahit par la prostitution, la toxicomanie, les migrants non-pris en charge, les trafics en tout genre, la délinquance. Ils me racontent l'impact direct que cela a sur la vie du quartier et donc sur leur vie à eux : trottoirs transformés en déchetterie, peur de laisser sortir les enfants seuls, disparition des espaces de loisir qui se voient transformés en bidonville, violence, disparition progressive de la vie du quartier...

« *On les récupère 7 jours et après on les laisse dehors crever et que répond Hidalgo ? C'est la responsabilité de l'État s'ils sont dehors. Alors nous on est vraiment écœurés, ça ne nous fait pas plaisir de continuer une vie à peu près normale au milieu de gens qui sont dans la misère. Et puis même nous, on ne sort plus dans le quartier.* »

« *L'agence qui loue des appartements là, ils ont perdus 30% de leur chiffre d'affaire. Et mes voisins ont déménagé deux fois.* »

« *Nous on ne fait pas ça contre les migrants, eux ils sont dans la misère et n'y peuvent rien. Mais on n'a pas à subir non plus. S'il y a bien un quartier où les gens sont tolérants c'est bien ici ! Ils acceptent énormément, énormément ! Mais à un moment, ras le bol, c'est comme tout humain, à un moment vous êtes excédé quoi ! La tension ici ce n'est pas contre les migrants, contrairement à ce que les gens pensent, c'est contre les politiques qui les ont laissés là, dans la misère. Les riverains subissent et le quartier est laissé à l'abandon.* »¹

Je discute avec la femme qui a organisé la manifestation, la première d'une longue série selon elle. D'une trentaine d'années, elle est plutôt belle femme avec ses boucles

de cheveux noirs, sa peau très pale et ses yeux noisette. D'allure fière et dynamique, son visage exprime actuellement la colère. Elle compte bien se battre pour faire porter sa voix : le XVIIIe ne doit pas être oublié !

« *On ne peut pas cumuler la misère humaine, on devient un micro-ghetto, ça je crois que c'est un nouveau concept d'Anne Hidalgo ! Il y a 15, 20 ans, on ne voyait pas de la misère dehors, complètement banalisée comme ça. On a prévenu à la réunion d'information, où Anne Hidalgo n'était pas là bien sûr, parce qu'elle n'en a rien à faire du XVIIIe, elle se fait juste de la pub avec la misère mais elle s'en fiche au quotidien... On avait prévenu que quand vous installez 400 personnes, vous prévoyez aussi des transports, des infrastructures, de la propreté... et là, il y en plus de 1000, il n'y a pas de nettoyage. Nous, on habite rue de la Chapelle. Le terre-plein, ça fait dix jours qu'ils ne l'on plus nettoyé ! En sachant qu'il y a des épidémies de gale, qu'ils vivent dans des conditions totalement insalubres ! On a poussé une gueulante il y a une semaine parce qu'on ne pouvait plus circuler dans le quartier : il y a des déchets partout, des bouteilles de pis, des rats, la came... Parce que là, il y en a qui sont en train de tomber dans la came (...) Vous les ramenez dans un quartier où ils vont être la main d'œuvre de trafics humains...* »²

Soudain, à peine deux mètres devant moi, je vois un policier qui essaie d'attraper l'appareil photo d'une riveraine qui, avec des mouvements fébriles, le fait passer hors d'atteinte en le mettant derrière son dos, faisant barrière de son corps d'une manière qui me paraît enfantine. Pour que celui-ci ait une telle réaction je pense qu'elle l'a pris en photo contre son gré. Tout se passe alors très vite, des mouvements saccadés, le policier qui l'attrape par le bras, l'appareil photo qui passe dans les mains d'un homme qui tente de le mettre en sûreté, le policier qui recule et heurte dans la pagaille un vieil homme. Le vieil homme tombe à la renverse, le corps raide. Sa tête aux rares cheveux blancs heurte le sol, sa canne lui échappe des mains et les riverains se massent d'un même mouvement autour de lui. Déjà on crie d'appeler une ambulance, les gens qui n'ont pas vu s'informent : violence policière ? Les policiers se massent à leur tour autour de l'homme qui a au moins 80 ans. Il est allongé sur le sol et ne bouge plus. Ils lui parlent, lui soutiennent la tête, le relèvent doucement. Le vieil homme reprend petit à petit ses esprits. On sent que les policiers sont mus par une inquiétude pour le vieil homme mais également une inquiétude pour eux-mêmes : la peur d'être accusé de violences policières sur un octogénaire lors d'une manifestation pacifique. Effectivement, cela aurait pu aller très vite, devenir une semi-vérité pour faire le buzz, faire parler du mouvement, appeler à la révolte. Heureusement ce n'est pas ce qui s'est passé. Parmi les riverains, un message d'apaisement passe rapidement : le policier n'a pas fait exprès, il ne l'avait pas vu et a reculé, c'était un accident. La manifestation se veut pacifique et non en opposition avec les forces de l'ordre. Une fois la situation calmée, les conversations reprennent leur cours. Mon enregistreur dans la main, je questionne quelques personnes. Un Français d'origine africaine tient à

¹ Habitants du XVIIIe, Interview disponible en annexe

Les habitants du quartier se réunissent pour manifester contre la non prise en charge des migrants. Ils ne sont pas contre leur arrivée mais contre le fait qu'on les laisse à la rue.



expliquer que la manifestation est non raciste et pas contre les migrants, une femme habitant le quartier me dit qu'ils sont abandonnés par la mairie de Paris...

« *Ils ont dit que le Centre était temporaire. On va voir, mais bon, on connaît le mot temporaire nous ! Le genre de temporaire qui est temporaire... dans le temps !* »

« *Le quartier se dégrade de jour en jour mais ce n'est pas seulement la venue des migrants ! C'est que nous on a tout, on a des foyers, le campement de migrants, des drogués, des dealers, des consommateurs, des prostituées... Nous, le quartier nord de la Chapelle, on nous abandonne. On a de l'insalubrité, des jeunes qui viennent se prostituer dans nos parkings... et on demande à être écouté, parce cela va très mal se terminer ! Les gens en ont marre, on a l'impression de « parler dans le vent » comme disent les jeunes. Et maintenant chacun va faire sa loi.* »³

Pot des bénévoles

Vers 18h30, la foule s'est rapidement dispersée. Je me dirige alors vers le Centre humanitaire. Pour marquer la fin du ramadan, Emmaüs a organisé un grand repas de couscous pour tous les hébergés et un concert.

En entrant dans l'enceinte du Centre, je tombe directement sur Camille et un groupe de bénévoles qui sortent prendre un verre. Trop prise par mes interviews de riverains, j'ai raté le concert. J'étoffe mes regrets et demande des informations aux autres bénévoles. Pierre-Yves me raconte qu'une bénévole et une de ses amies ont chanté, qu'il y avait un homme avec une clarinette. Il ne s'étend pas trop sur cette partie, me confiant qu'au début « *l'ambiance n'était pas super* ». Il me parle surtout de la fin du concert. Apparemment un Somalien puis un Afghan se sont succédés pour chanter a capella et cela a été un moment très fort et émouvant. Surement un rappel du pays, un instant de nostalgie pour les migrants et un peu de voyage dans l'histoire pour les travailleurs Emmaüs. Nous nous installons dans un petit bar rue de La Chapelle, le Celtic.

Je voulais continuer ma route vers la Halle pour participer au repas mais Camille me dit qu'il ne commencera pas avant 21h30. Je décide donc de me joindre à eux pour qu'ils me racontent le concert. Je m'assois en bout de table avec Philippe, Chris, Pierre-Yves, Sylvie et Anne et commence à discuter et à leur parler de mon mémoire. Mes carnets de recherches passent de main en main. Plusieurs bénévoles trouvent cela très intéressant et m'encouragent dans cette voie. Anne me demande même mon adresse mail et je recevrai le lendemain un message de sa part me demandant quelle forme prendrait mon mémoire, m'expliquant qu'elle travaille dans une maison d'édition et qu'elle serait très intéressée de le faire éditer.

Je ne pensais pas rester longtemps mais les langues se délient rapidement et j'apprends beaucoup de choses intéressantes : on me raconte des expériences, divers

dysfonctionnements, on m'explique que si aucun bénévole ne prend la relève à la laverie on peut se retrouver à être obligé de faire des créneaux de six heures au lieu de trois.

Lorsqu'un bénévole m'annonce qu'il va dire quelque chose de « *pas très politiquement correct* » Camille apparaît soudainement derrière lui. Sur le coup je n'ai pas trop fait attention mais à la sortie du bar, Chris attirera mon attention sur ce fait : « *Je ne sais pas si tu as vu tout à l'heure mais lorsque Philippe a annoncé qu'il allait te raconter quelque chose de pas politiquement correct, Camille a rappliqué. Tu te rendras compte au fur et à mesure que dans ce milieu, ils n'aiment pas que l'on fouine trop et que l'on raconte ce qu'on a vu si ce n'est pas dans leur sens. J'ai demandé plusieurs fois à Camille pourquoi Emmaüs excluait les bénévoles d'Utopia, qui font un travail remarquable, des concerts, pots et autres. Il y a un conflit entre Emmaüs et Utopia. Elle a éludé ma question. Je crois qu'elle ne m'aime pas trop que je donne trop mon avis.* ». Camille a-t-elle pour rôle officieux de surveiller les informations qui filtrent du Centre via les bénévoles, ou prend-elle simplement, régulièrement, la température de son équipe pour savoir si tout va bien ?

Chris m'explique que l'animosité entre Utopia et Emmaüs vient de leur statut et de leurs méthodes. Emmaüs est plus politisé et doit faire attention à ne pas froisser les partenaires, vendre l'image d'un centre efficace et valoriser la mairie de Paris, jouer stratégique dans le jeu politique. L'association doit faire des compromis pour pouvoir aider les migrants en respectant leurs valeurs et collaborer en bonne intelligence avec l'État. Au contraire Utopia « *se fiche de lancer un pavé dans la mare* » et n'est apparemment pas vraiment politisé. Il ne fonctionne qu'avec des bénévoles et n'ont donc pas le même statut. La provenance de leur finance vient également de la société civile et non de l'État. Il semblerait donc qu'il y existe un conflit d'intérêt entre les deux associations découlant de désaccords quant à la politique à avoir. Les deux associations travaillent plus en parallèle que conjointement.

Philippe, l'un des bénévoles à qui j'ai parlé de mon mémoire, me propose de l'interviewer. J'installe rapidement caméra et enregistreur sous les taquineries de quelques bénévoles. Nous allons nous installer sur une autre table. Il me parle de sa profession d'enseignant et la façon dont il organise au sein de son école, tous les week-ends, des sorties culturelles avec des enseignants, des parents d'élèves, des personnes de l'administration et des réfugiés.

« *Avec les élèves on a fait une collecte de tickets de métro, on a récupéré 1200 tickets de métro. On a un stock pour faire des sorties le dimanche.* »

Il me parle du bonheur qu'il éprouve lorsqu'il fait cela et se retrouve avec des personnes qui se battent pour les mêmes choses que lui.

« *Dimanche dernier, il faisait extrêmement chaud. Il y en a quelque-uns, notamment des Soudanais, qui sont venus avec un pull et une doudoune. Je leur dis qu'il fait peut-être un peu chaud, qu'il faudrait se vêtir moins. Ils utilisent plein de stratagèmes pour te dire que non, ce n'est pas la peine. Et puis petit à petit on s'en va, ils ont confiance en nous,*



▲
Philippe, les cheveux grisonnants et l'air doux, se réjouit à chaque mobilisation citoyenne en faveur des migrants.

² **Habitants du XVIIIe**, Ibid.

³ Ibid.

on leur explique le plan du métro, ils voient que les profs qui viennent avec eux sont quand même gentils. Puis ils enlèvent la doudoune et la porte à leur bras. Puis ils enlèvent le pull et le porte à leur bras. Et on leur dit « si vous voulez, on porte votre pull et votre doudoune dans notre sac. Alors ils hésitent un peu et ils nous les confient mais ils veulent porter le sac. Alors on leur dit « non, non, on porte le sac parce que ce qu'on veut c'est que vous passiez une bonne après-midi ! » Et puis progressivement il se passe des choses absolument extraordinaires. J'en ai la chair de poule. Pour moi c'est fabuleux ! »

Son discours me fait comprendre le rôle que peut et doit jouer la société civile : véhiculer une idée de fraternité, aider les réfugiés à s'intégrer, mettre en place une atmosphère accueillante et hospitalière.

Nous n'avons pas le choix d'un bon endroit pour enregistrer un entretien : des clients du bar entrent et sortent sans cesse et sont dans le champs de la caméra. Finalement je me dis que ce n'est pas si mal, cela représente bien l'ambiance de la Chapelle : du mouvement sans arrêt, des gens partout, du bruit en permanence.

La fin du ramadan : couscous et festivités

Il est l'heure de rejoindre le Centre humanitaire pour le couscous de fin de ramadan.

Sur le chemin je discute avec un autre bénévole qui me reprend sur le terme « camp ». Ce n'est pas un « camp », c'est un « centre ». Je le questionne alors : le Centre humanitaire ne rentre-t-il pas dans la définition d'un camp de réfugiés ? Pour toi quelle est la différence ? Penses-tu que l'un des termes soit utilisé à tort ? Que penses-tu du fait que les migrants appellent cet endroit « the camp » plutôt que « the center » ?

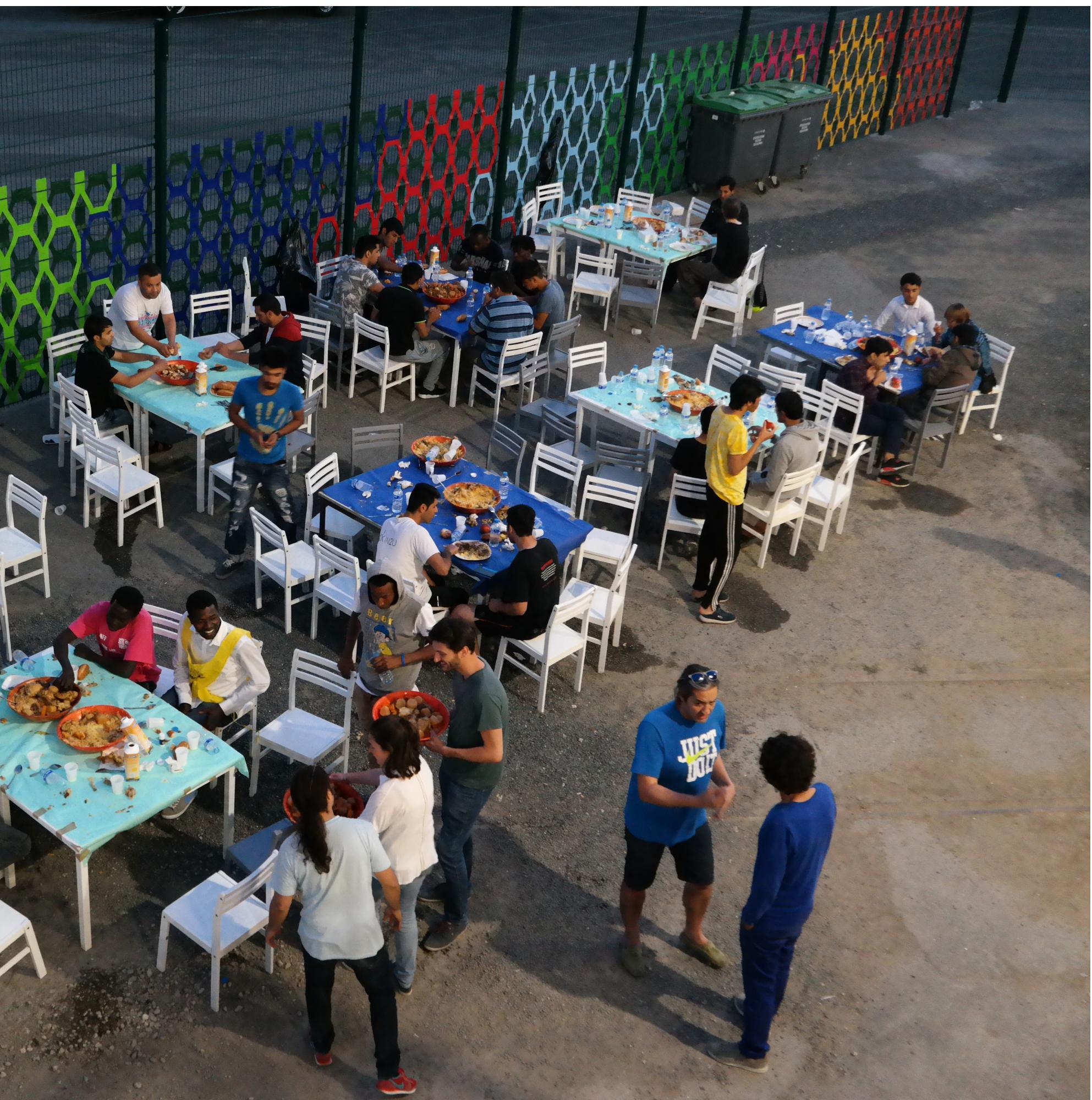
Il me répond qu'il reprend les personnes utilisant ce terme car il a lui-même été corrigé par Camille, la coordinatrice des bénévoles. Nous réfléchissons : pourquoi Camille porte autant d'importance à l'utilisation de ce mot ? Le devrions-nous également ? Le contrôle de l'image du Centre passe-t-il aussi par les termes employés ? Le mot « centre » est-il utilisé pour sa sonorité plus douce ? Je me souviens qu'elle m'avait également repris quand je parlais de « bénéficiaires » ou « d'hébergés ». « *Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde* » disait Albert Camus.⁴

Il est très intéressant de voir les termes employés par chacun et quelles images ils véhiculent. La « Halle » par exemple. Une halle est à l'origine une sorte de hangar destiné à accueillir un marché. Si l'hébergement porte ce nom, c'est sans doute parce que la structure humanitaire a été construite dans une halle de stockage de la SNCF et qu'ils en ont gardé le nom. Néanmoins, cela connote énormément le lieu en continuant à le désigner comme un lieu de stockage et de tris. Tris de réfugiés ?

Quelques tables ont été sorties des réfectoires, installées devant le terrain de foot et couvertes de papiers colorés pour leur donner un aspect festif. De gros plats de couscous y sont installés et tout le monde mange dans un joyeux brouhaha. L'air est doux, l'atmosphère joyeuse, le temps à la fête et au partage.

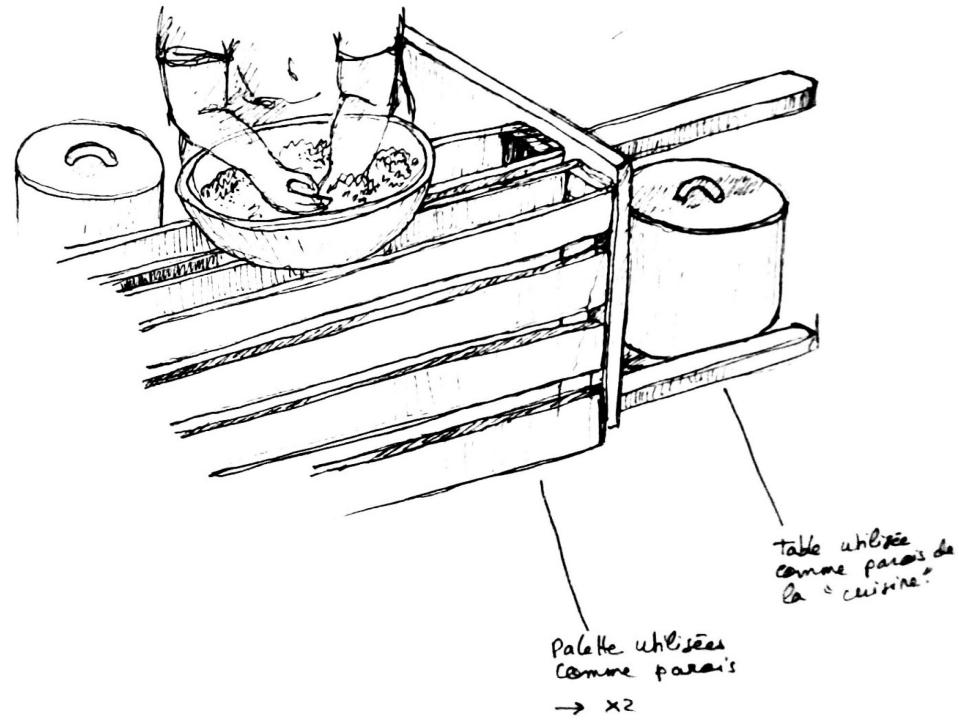
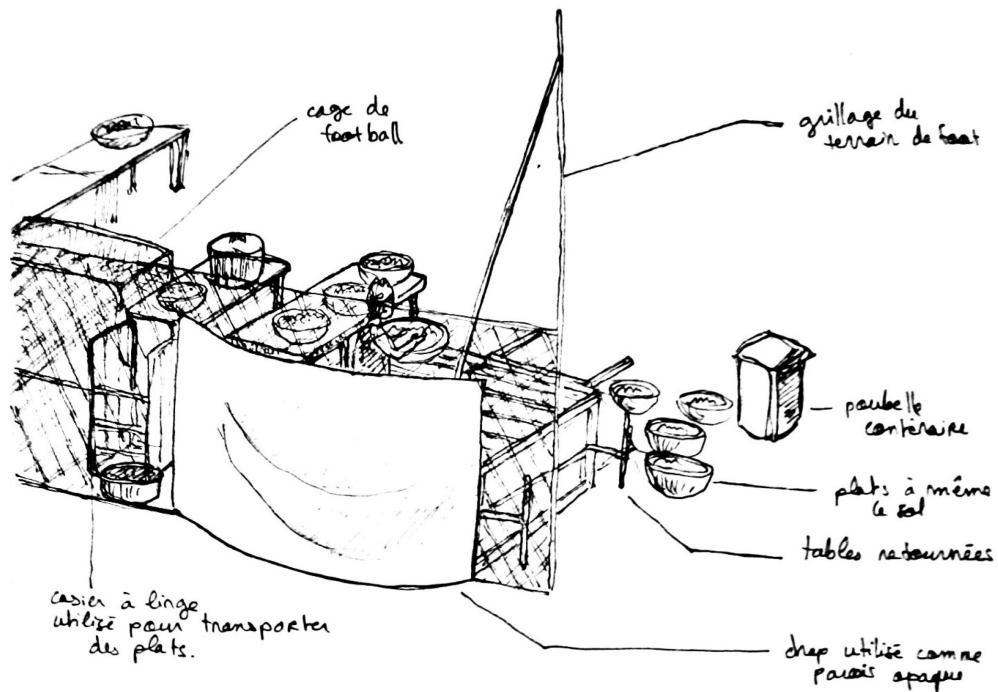
⁴ CAMUS Albert, « Sur une philosophie de l'expression », Poésie 44, n° 17, 1944





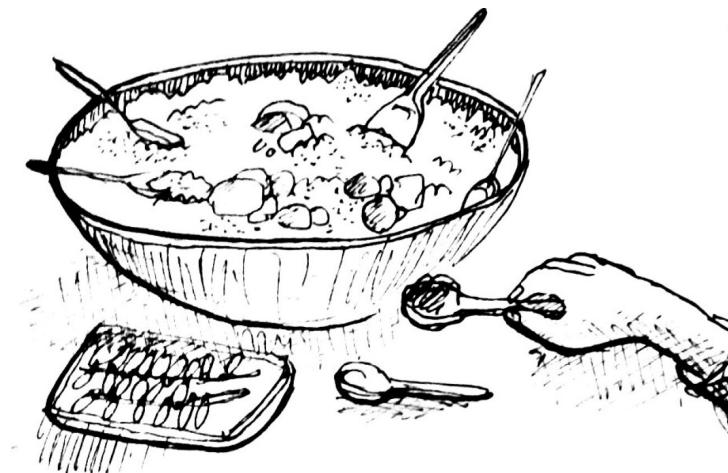
J'arrive dans la cour près du terrain de football vers 22h10. Une vingtaine de tables sorties de la cantine sont installées dehors. Des assiettes sont disposées ça et là et de grands plats garnis de couscous ont été déposés en leur centre. Pierre-Yves me raconte qu'en milieu d'après midi Fuzia, Sonia et quelques autres ASE maghrébines ont préparé le couscous dans les préfabriqués de la Halle. Il me raconte qu'elles le faisaient comme au pays, les mains dans la semoule jusqu'aux coudes. Je me demande avec curiosité si cela respecte les normes sanitaires.

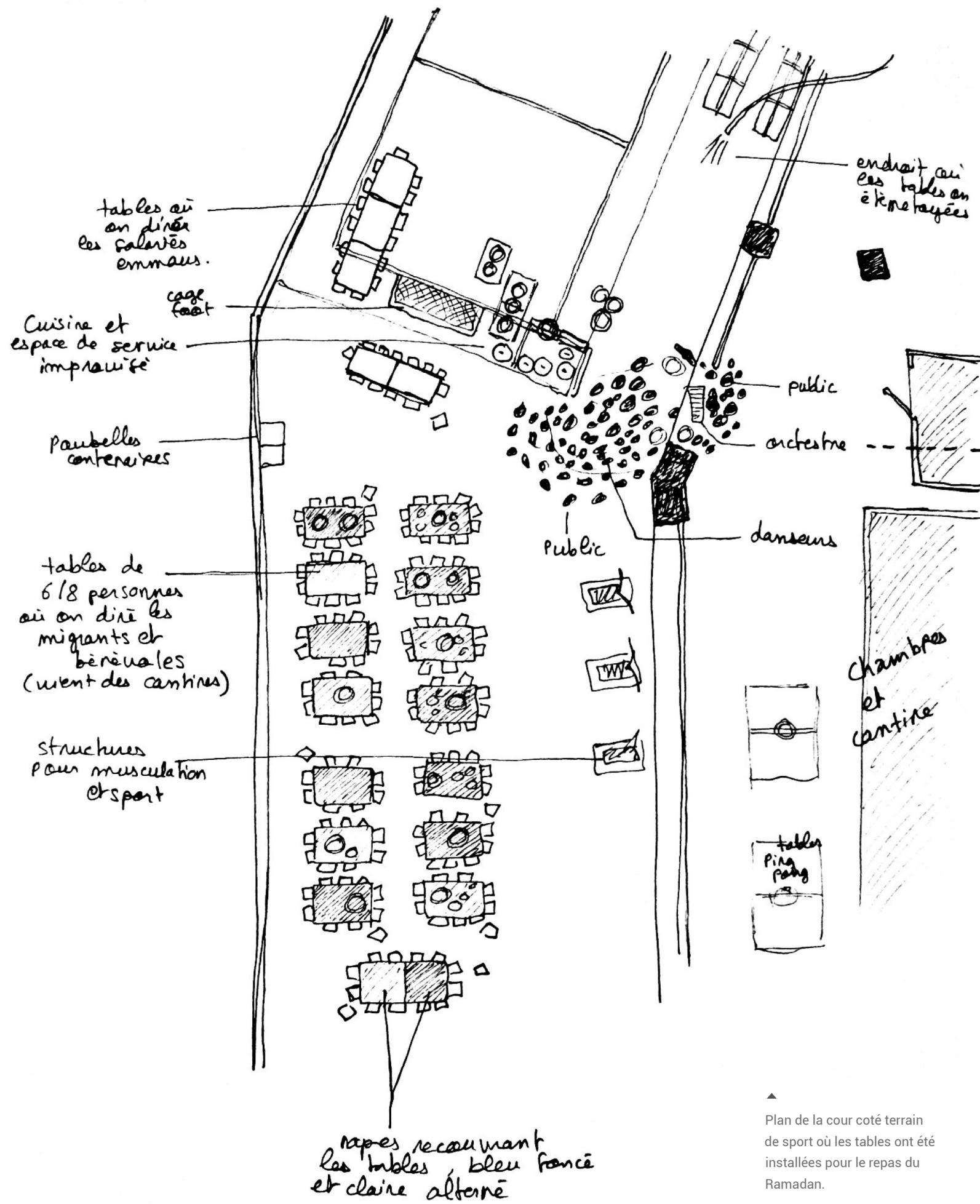
Un espace cuisine et service a été aménagé dans la cage de football à partir de palettes et de tables retournées, de draps tendus. L'aspect un peu bricolé apporte un coté familial et décontracté, loin des espaces neutres des réfectoires.



suis néanmoins étonnée qu'ils restent entre eux et se soient mis à l'écart. Les bénévoles se regroupent sur autre table, une de celle où mangent les hébergés. La plupart d'entre eux finissent rapidement de manger, se lèvent et forment, ici et là, de petits groupes de discussion. Je prends des photos avant que le service ne soit fini. Je croise Stéphanie, la responsable de la Halle, un foulard africain noué autour de ses courts cheveux blonds. Elle me lance un : « Toujours en train de filmer, tu ne lâches pas l'affaire toi ! ». Je ne sais pas trop comment l'interpréter. Est-ce que ça la gêne ou dit-elle cela juste de façon légère, comme une blague ? De toute façon je trouve indispensable de documenter cet événement de fin de ramadan par la photographie et la vidéo. Je me déculpabilise rapidement lorsque je me rends compte que beaucoup d'autres personnes prennent des photos. Parmi eux des bénévoles, des salariés et des migrants. Il semble admis que la photographie de situations festives n'est pas intrusive comme elle l'est dans une autre situation : ici on filme la performance, non la précarité.

Fuzia, assise à la table des salariés, m'interpelle et me dit de venir manger : « Chloé ! Viens avec nous, viens manger maintenant ! » On dirait une maman qui appelle sa fille de façon autoritaire pour qu'elle ne rate pas le repas. Je me joins donc à leur table, heureuse d'avoir été acceptée dans leur groupe. Je m'assois à une place libre. En face de moi est assise une Algérienne d'une cinquantaine d'années, à ma gauche une femme avec un beau voile blanc décoré de fleurs oranges et jaunes, à ma droite Habibi. Je demande où je peux trouver une assiette et ils me disent de manger directement dans le plat. Je plonge ma cuillère dans le plat. Le couscous est délicieux, la semoule fine. L'ambiance est chaleureuse, conviviale, les rires et les exclamations joyeuses saturent l'air, je me sens bien. J'aime l'ambiance de ces repas interculturel. A côté du plat de couscous il y a un une assiette de dattes. On me sert du lait fermenté dans un verre en plastique. La femme au foulard fleuri arrête l'homme dans son geste lorsqu'il me tend le gobelet et me demande si j'ai l'habitude de boire du lait fermenté. Apparemment cela peut être difficile à digérer pour ceux qui n'en n'ont pas l'habitude. Je la rassure, j'ai l'estomac bien accroché et j'aime le lait fermenté.





Plan de la cour coté terrain de sport où les tables ont été installées pour le repas du Ramadan.

Soudain, derrière la cuisine improvisée sur le terrain de foot, j'aperçois un rassemblement de migrants. J'écourté mon repas et vais me joindre aux festivités avec plusieurs salariés.

Un orchestre africain, constitué d'hommes habitant le quartier a commencé à jouer. Un son rythmé et exotique emplit l'air. Les instruments africains déversent une mélodie traditionnelle et tout le monde se masse autour d'eux. Très vite les gens se mettent à danser, les Afghans et les Africains se mélangeant et applaudissent tous ceux qui entrent dans le cercle. Comme beaucoup d'autres salariés et bénévoles, cette ambiance me touche énormément : toute animosité entre les ethnies semble oubliée, seule la joie, les cris d'encouragement, les rires et les « youyouyou » des femmes emplissent l'air. L'ambiance est chaleureuse, électrisante. Je me sens bien parmi ces hommes et ces femmes, je me sens chez moi. Je me fais d'ailleurs la réflexion que je me sens plus chez moi parmi eux que chez moi à Paris. Le groupe de musiciens s'est installé dans l'entrée de la Halle, des gens se sont placés derrière eux et d'autres devant. Le sol forme une forte pente. L'espace de danse est particulièrement enclavée et peu pratique.

▼

Un groupe de spectateurs s'est formé autour de l'orchestre et des danseurs pour les regarder et les encourager. Les portables sont sortis, la fête est filmée et immortalisée à grand recours de selfies. Certains sont même en plein Skype avec des amis ou leur famille comme s'ils cherchaient à partager avec eux ce moment, à dire « j'étais là ». Un tel moment semble hors du temps, comme si on faisait une pause dans la dureté de la vie, que les migrants oubliaient l'espace d'un instant leur condition d'exilés. Il se défont dans des mouvements saccadés, des cris, des rires. D'autres se concentrent sur la mise en scène de leur selfie. Je me rends compte que beaucoup de portables sont tournés vers moi. Je pense que pour certains il n'est juste pas habituel de voir une femme danser avec des hommes, comme pour les Afghans par exemple. Peut-être aussi parce que je suis jeune et non mariée. Beaucoup me demandent de prendre des selfies avec eux. Je sais que certains les envoient à leur famille en disant qu'ils ont trouvé une copine européenne. Cela gêne certaines femmes qui travaillent ici. J'y ai réfléchi et cela ne me gêne pas plus que ça et puis si cela peut leur faire plaisir, tant mieux, du moment que cela ne me porte pas préjudice.



Un jeune Tchadien avec qui j'ai déjà parlé plusieurs fois me demande s'il peut prendre des photos avec mon appareil photo, je lui tends et lui explique rapidement ou appuyer. J'ai un bon feeling et je choisis de lui faire confiance : pour moi, leur accorder ma confiance c'est aussi les respecter et les considérer, ne pas les voir comme bénéficiaires d'un service et personnes en difficulté prêtes à tout. Lui accorder ma confiance en lui prêtant un appareil photo très cher c'est aussi recevoir la sienne. C'est ne pas vouloir de relation basée sur le soupçon et la méfiance.

Une grande chenille se forme derrière un jeune soudanais. Elle passe devant moi et je m'accroche aux épaules d'un Afghan qui saute joyeusement d'un pied sur l'autre en crient à ses amis des choses en dari. Des Afghans et des Africains, souvent racistes les uns envers les autres, se tiennent par les épaules, vision qui s'imprime dans ma mémoire. La chenille s'allonge progressivement, fait le tour des tables puis retourne, parcourue de soubresauts, vers les musiciens. Elle se déconstruit alors pour former à nouveau un cercle autour d'eux. Un par un, les migrants viennent faire quelques pas de danse au milieu sous les encouragements de ceux qui regardent. Beaucoup dansent très bien. Ils poussent leurs amis au centre du cercle pour les faire danser. Je ne danse peut être pas très bien mais ce n'ai pas grave, le principal c'est de faire partie de cette énergie collective, de cette masse de corps extériorisant toutes leurs tensions, expulsant tout le stress accumulé. Certains n'osent pas venir danser. Je les attrape par les mains et ils se joignent petit à petit à nous. Certains ont parfois besoin d'un petit coup de pouce pour se lancer. D'autres n'aiment tout simplement pas et je les laisse tranquille. Petit à petit, le cercle grandit. La musique a un effet fédérateur impressionnant.

Soudain on entend des « *youyouyou* » et les auxiliaires socio-éducatives maghrébines, Sonia et Fuzia en tête, arrivent, des foulards colorés dans les mains. Elles commencent à danser en agitant les tissus en l'air, sous les claquements de mains rythmés de la foule.

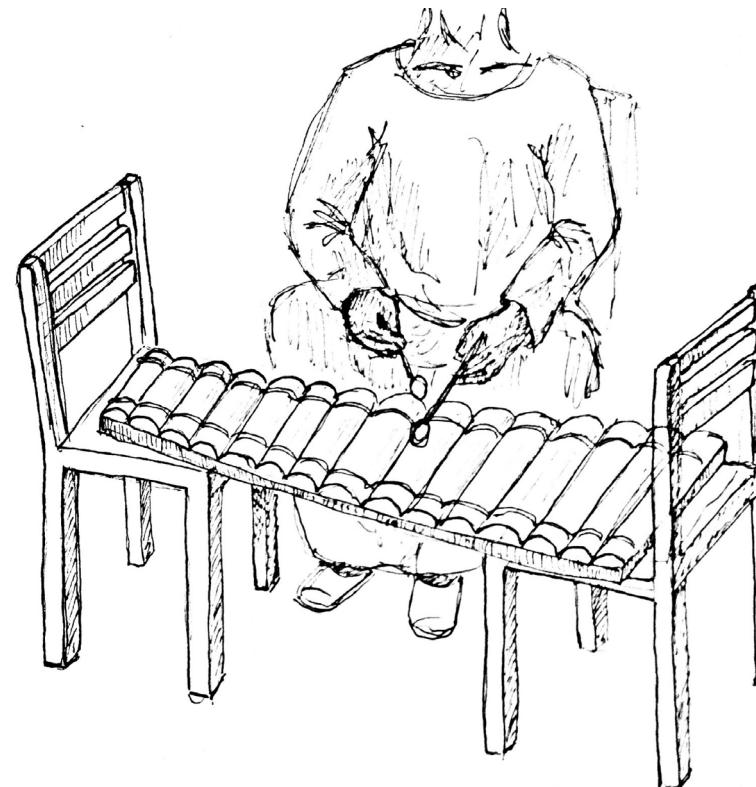
La fin de la chanson se termine sous une salve d'applaudissements.

Un jeune africain est alors poussé vers les musiciens, quelques phrases en arabes s'échangent, l'homme au tamtam lui cède sa place. Tout le monde l'encourage et le jeune homme commence à jouer du tamtam de façon timide. Un homme plus vieux lui prend la main pour que celle-ci frappe plus fort sur le tamtam l'air de dire, « allez, fais pas ton timide ! Vas-y vraiment ! ». Tout le monde l'encourage et le jeune prend en assurance. Le moment est magique, on sent que c'est un peu son moment de gloire et que la fierté se mêle à son stress.

Après lui, ce sera une bénévole qui sera poussée vers le tamtam pour jouer le temps d'une musique, encouragée comme le jeune africain qui l'a précédée. L'ambiance est à l'encouragement, le partage, l'apprentissage autant qu'à l'amusement et la décompression. Aurélie, la directrice adjointe d'Emmaüs, vient danser sur toute cette chanson,

seule au milieu du cercle de migrants, sous les cris de la foule. Cela m'étonne de sa part autant que cela m'impressionne : bien qu'elle ait l'un des plus hauts postes chez Emmaüs et ne sorte pas souvent de son bureau, elle dégage ce petit quelque chose de la femme de terrain qui aime se mêler aux autres. Les yeux des migrants sont fixés sur elle et ne la lâche plus. Un migrant est en train de skipper avec sa famille ou des amis et se tord le cou pour qu'ils voient Aurélie en arrière-plan.

Un des musiciens a installé son instrument entre deux chaises. Il est habillé d'un boubou coloré et porte des babouches en cuir pâle.



Un homme me demande à nouveau de prendre un selfie avec lui, nous nous éloignons de quelques mètres de l'espace de danse. En rigolant je lui dis : « *one photo, ten euros !* ». Il semble d'abord désarçonné puis éclate de rire et me donne dix euros imaginaires. En nous voyant prendre des photos, d'autres migrants viennent me voir et bientôt ça flashe dans tous les sens, c'est un vrai atelier à selfies. La prise de selfies semble très répandu chez eux, comme s'ils cherchaient à documenter leur parcours migratoire, à dire « nous étions là », « j'ai vu et fais ça ».

Martin, le salarié Emmaüs qui m'avait proposé de faire une permanence de nuit avec lui pour que je puisse voir ce qu'il se passe après la rupture du jeûne, se dirige vers nous. Il nous interrompt en m'attrapant par la taille. La façon dont il le fait me met tout de suite mal à l'aise et je m'éloigne de lui en lui expliquant que je suis occupée à autre chose. Il attend quelques minutes puis m'entraîne à nouveau par la taille quelques mètres plus loin et me demande pourquoi je ne suis pas revenue le voir.

Lorsque je l'ai rencontré la dernière fois, il m'avait paru paternel et protecteur, plutôt sympathique.

Si je ne suis pas venu faire une permanence nocturne

avec lui, c'était simplement par manque de temps. Il me questionne : « Je t'attendais moi ! Pourquoi tu n'es pas venue ? ! ». Il fait glisser sa main de ma taille à ma hanche, me rapprochant de lui. J'essaie de garder mes distances, je suis mal à l'aise et sur mes gardes. Je ne comprends pas son changement de comportement et tente de m'éloigner de lui dans l'idée de prendre congé, tout en lui expliquant que « je suis désolée mais je n'ai pas eu le temps, avec le boulot, le mémoire, les cours... ». Il me rapproche alors de lui brutalement et m'attrape la fesse. Je le repousse violemment en lui crient que ça ne va pas bien dans sa tête. Il m'attrape alors par le bras et je me dégage en lui disant que je ne veux pas parler avec des gens qui se comportent comme ça. Je m'éloigne en colère. En colère autant contre moi-même que contre lui. J'aurais dû réagir plus, lui mettre directement une gifle. Ma réaction n'a pas été suffisante. Je suis également en colère car il a fait cela devant plusieurs migrants. Pour qui vais-je passer maintenant ? Pour la fille qui se laisse tripoter par tous les hommes d'Emmaüs ? Je sais que les rumeurs circulent rapidement parmi les hébergés, je ne veux pas que ce soit ça qu'ils retiennent de moi. Comment cet homme a-t-il pu changer à ce point d'attitude avec moi ? C'est assez ironique : au milieu d'un camp de quatre cents migrants masculins qui pour la plupart n'ont pas eu de contact avec une femme depuis longtemps, celui qui me manque de respect et m'agresse n'est pas un migrant mais un salarié Emmaüs !

Je monte à l'étage pour regarder les gens danser. Le bruit des rires, des chants et de la musique se répercutent dans la Halle.

▼

Je retourne vers le groupe de danseurs mais c'est déjà la fin, il est un peu plus de minuit. Je remarque que les Afghans, qui étaient en début de soirée à peu près autant que les Africains, sont maintenant en minorité. Un des musiciens africain prend la parole en anglais pour remercier tout le monde d'être venu et transmettre un message de paix. Un hébergé afghan lui cri de revenir demain. « Maybe, maybe » lui répond le musicien. Ils rangent leurs instruments et la foule se disperse petit à petit. Je me dirige alors vers la

cuisine improvisée sur le terrain de foot. Habibi me tend un gâteau au miel et Sonia me sert gentiment un thé à la menthe tout en me disant quelque chose en arabe. Je ne comprends pas et Sonia s'exclame : « Pourtant tu le comprends bien le beau petit égyptien là ! ». A côté de nous Pierre-Yves éclate de rire : « Hahahahah elle parle d'Hossam ! ». Je me défends en riant : « Mais Hossam il me parle anglais ! ».

Je m'éloigne un peu pour discuter avec Pierre-Yves. Autour de nous d'autres bénévoles, salariés et quelques migrants, discutent également par petits groupes.

Je m'entends bien avec Pierre Yves alors je lui demande son avis sur ce qui est arrivé avec Martin, le salarié qui m'a agressée sexuellement. Je ne savais d'ailleurs pas si je pouvais considérer cela comme une agression sexuelle. À l'expression choquée de Pierre-Yves je me rends compte qu'effectivement ce n'est pas quelque chose d'anodin et que je peux le considérer comme cela.

Nous en discutons un peu, ainsi que de la vision de la femme et il me dit que je dois en parler à un supérieur. J'hésite. Déjà que j'ai cette image de curieuse, si en plus je leur fais un scandale parce que je me suis faite touchée par un de leurs salariés... Dilemme. J'ai le sentiment qu'il y a des choses qu'il faut mieux taire si je veux continuer à évoluer librement ici pour mes recherches.

Nous parlons ensuite d'Aurélie et de sa danse au milieu des migrants. Il me dit qu'elle a reçu la médaille du Mérite vendredi dernier au Centre pour le travail mené ici. Peu de bénévoles ont été invités à cette remise de prix et les travailleurs d'Utopia ont été complètement exclus bien qu'ils soient une pièce-clé dans le fonctionnement du camp. Lui a été mis au courant par un ami qui lui a fait suivre le mail. Je n'ai pas été prévenue, je pense que Camille a choisi les quelques bénévoles qui seraient présents. Selon quels critères les a-t-elle choisis ? Est-ce intentionnel cette mise à l'écart ? Pierre-Yves me raconte la remise des médailles. L'ambiance lui a paru déplacée : des hommes qui n'étaient sans doute jamais venus ici, habillés de costumes, sirotaient leur verre au milieu d'un camp de réfugiés. Lui était habillé de façon décontractée et tout lui semblait décalé, comme si on avait sorti ces hommes de leur contexte pour les envoyer dans un autre. Voir Aurélie remercier longuement la préfecture de police, « leur faire de la lèche alors qu'ils gazent les migrants », lui a également fait un drôle d'effet.

Ce qui me paraît curieux dans cette remise très médiatisée après coup, sur laquelle on communique énormément une fois finie, c'est que seuls certains ont été prévenus de l'événement. C'est assez élitiste, bien que tous travaillent dur dans ce Centre, seuls certains ont été conviés. Pourquoi ? Un petit comité était nécessaire ? Mais dans ce cas, pourquoi certains bénévoles et pas d'autres ? Pourquoi Utopia n'était-il pas représenté ? A cause d'un conflit d'intérêts ?

Il est maintenant l'heure de ranger. La quasi-totalité des bénévoles sont déjà partis, quelques salariés passent un coup d'éponge sur les tables. Ceci fait, Pierre-Yves et moi ramenons les tables à la cantine de l'îlot jaune. Je croise à nouveau Martin, il tente de me parler et je l'ignore. Je me demande s'il n'a pas bu.





Après cela, nous rejoignons Chris à la laverie. J'aime vraiment bien cette femme d'une honnêteté à toute épreuve. Je lui raconte ce qui m'est arrivé avec le salarié Emmaüs. Elle ne pense pas que je puisse trouver une oreille attentive dans le personnage de Camille. Peut-être faut-il mieux que je règle cela moi-même. Je me demande ce qu'il serait arrivé si j'étais restée faire la garde de nuit avec lui. J'ai sans doute eu de la chance.

Nous continuons à discuter tous les trois d'une multitude de choses. Avoir le point de vu de Pierre-Yves, nouveau venu au Centre, et celui d'ancienne de Chris est assez intéressant. Elle dit s'être rapidement rendue compte qu'ici on ne peut pas dire ce que l'on veut, que cela « nous grille ». Elle avait posé des questions à Camille pour savoir pourquoi les travailleurs d'Utopia étaient mis à l'écart. Celle-ci lui avait alors répondu de manière évasive, lui faisant comprendre que ce n'était pas ses affaires. Elle me parle de l'animosité entrée Emmaüs et Utopia, puis de la remise des médailles où elle a vu le côté politisé d'Emmaüs : Utopia complètement absent, les éloges faits aux partenaires, la préfecture de police, le côté très officiel et médiatisé. « *Une fois il y a eu un buffet géant dans la Bulle avec des hommes en costume. Une soirée d'inauguration ou une conférence de presse j'imagine. Complètement déplacé de faire ce genre de chose dans un camp de réfugiés* », me confie-t-elle. Pourtant, si l'on veut des subventions et travailler en bonne intelligence avec l'État, toutes ces choses paraissent nécessaires.

En quittant la laverie pour nous diriger vers l'arrêt de tram, nous croisons justement une jeune femme d'Utopia, Zelda. Elle connaît Chris et nous discutons un peu. Elle confirme l'hypothèse d'animosité entre les deux associations et la mise à l'écart d'Utopia : ils ne sont invités à aucun événement, que ce soit une remise de prix ou un concert. Ce soir, ils n'étaient d'ailleurs pas invités alors que tout le Centre était en fête pour la fin du ramadan.

Elle nous parle ensuite d'une réunion Emmaüs-Utopia qu'elle a eu aujourd'hui. Elle nous raconte qu'Aurélie, la directrice adjointe n'est pas bien en ce moment, qu'elle doit choisir entre sa carrière chez Emmaüs et ses convictions, qu'elle à l'impression d'avoir les mains liées, qu'elle est à bout. C'est apparemment impossible pour elle de s'extraire de ce contexte politique et ses discours de remerciements très exagérés pour ne froisser personne sont nécessaires.

Selon les dires de Zelda, Aurélie à l'air d'être un personnage très intéressant, coincé entre convictions personnelles et pression politique. La jeune femme d'Utopia me confie d'ailleurs qu'Aurélie avait écrit un article en son nom propre et que celui-ci a été censuré par la direction générale.

◀ Après le repas du ramadan, Chris fait des heures supplémentaires pour finir de vider les machines à laver et plier les vêtements laissés en vrac par d'autres bénévoles.

Elle m'explique également qu'au début du Centre de la Chapelle, la mairie de Paris avait proposé à Utopia de faire partie du fonctionnement du Centre. L'association a refusé, ne voulant pas être associée à ce qui s'y passe, de se voir imposer des méthodes avec lesquelles ils ne sont pas d'accord, de se voir politiser et entrer dans un jeu de pouvoirs. Ils souhaitent rester libres de leurs mouvements, axés sur l'urgence. C'est dans cette différence de conviction, de méthodes et de statut que se fonde apparemment l'animosité entre les deux associations. Cela explique également pourquoi ils ne sont présents qu'au magasin à l'intérieur du Centre et dans le campement informel. Ils travaillent dans ce dernier de manière autonome et y font notamment des maraudes et un travail de veille extrêmement important et nécessaire.

Elle me raconte la fois où ils ont trouvé une femme enceinte de 9 mois à la rue en pleine nuit et qu'ils l'on conduite en urgence à l'hôpital. Elle a perdu les eaux dans la voiture et grâce à eux elle n'a pas accouché seule dehors. Utopia travaille vraiment dans des situations d'urgence, ce sont généralement eux qui voient les choses les plus dures. « *Emmaüs ne voit pas tout ce que nous voyons et entendons à l'extérieur, ils ne se rendent pas compte* » me dit Zelda.

Nous quittons le Centre pour ne pas rater les derniers métros. J'accompagne Chris et Pierre-Yves jusqu'à la station de métro puis retrouve pas hasard Zelda dans le tram.

Nous continuons à discuter et je lui montre quelques vidéos de la soirée.

Elle me parle de la grosse bagarre qui a eu lieu il y a quelques semaines devant le Centre. Les salariés Emmaüs l'on déjà évoquée devant moi mais ne se sont jamais étendus sur cet événement.

J'ai l'impression que la parole est plus libre chez Utopia, que cette pression du politiquement correct est moins présente, qu'il n'a pas ce besoin de renvoyer la meilleure image possible du Centre. Elle me raconte que la bagarre a rassemblé cent cinquante personnes environ. Elle était sur place, devant la porte principale et ne savait plus quoi faire. Ça a explosé ce soir-là, non seulement à cause de problèmes pré-existants entre les communautés afghanes et africaines, mais également parce l'entrée ne s'était pas bien passée le matin même. À cette époque, la file d'attente longeait encore le grillage encerclant le Centre. Elle était étroite, une personne attendant derrière une autre, sans possibilité d'attroupement. Il y avait déjà un trafic de places à cet endroit : des passeurs vendaient des « places dans la file d'attente » jusque gare du Nord. Ceux qui n'avaient pas payé se faisaient frapper, parfois au moyen de barres de fer, et perdaient leur place dans la file. Ils venaient pendant la nuit, les rouaient de coups et attendaient l'ouverture des

portes le lendemain matin, à leur place. Le groupe procédant à ce trafic était d'origine afghane et de nombreux Africains n'osaient même plus attendre devant le Centre par peur de se faire violenter.

La pression et la violence inter-communautaire était donc déjà là, devenant un terreau fertile aux bagarres et révoltes. Dans ce contexte sensible, Emmaüs a, selon Zelda, fait une erreur qui a participé à mettre le feu aux poudres. Une chaîne était tendue au milieu de la queue, les migrants devaient attendre derrière. N'ayant pas compris, des dizaines de migrants s'étaient installés dans la file, devant cette chaîne, pour camper et attendre là toute la nuit dans l'optique d'entrer dans le Centre. Lorsque Emmaüs a ouvert au matin pour faire entrer les migrants et leur donner un lit, ils ont dit à tous ceux qui étaient devant la chaîne de partir et ont fait entrer seulement ceux qui attendaient derrière. Le hasard avait fait que les migrants attendant devant la chaîne soient à majorité africaine et que ceux derrière la chaîne à majorité afghane. La jeune femme d'Utopia me raconte que cela a encore attisé la colère des migrants et, le soir-même, une bagarre énorme a éclaté entre les Afghans et les Africains. Cela a d'abord commencé en dispute entre quelques individus avant de rapidement dégénérer. Elle me raconte avoir vu arriver en courant des quatre coins du carrefour des réfugiés qui se sont joints à l'altercation, la transformant ainsi en bagarre générale. Des hommes déterraient les piliers en bois soutenant de jeunes arbres ou attrapaient des pierres pour frapper sur d'autres personnes. Il y a eu beaucoup de blessés et de personnes envoyées à l'hôpital. Heureusement aucun mort. Cette anecdote montre à quel point la file d'attente est un lieu stratégique et clé du camp, un « hotspot ».

Elle me parle également de quelques désaccords entre Emmaüs et la préfecture de police. Malgré l'opposition de l'association, les policiers ont porté des armes à feu pendant des mois alors qu'avant ils se contentaient de matraques et bombes lacrymogènes. Elle me raconte qu'une fois elle a fait entrer une famille et qu'ils ont dû passer entre deux policiers. Ceux-ci ne se sont pas décalés, sa hanche a frôlé une arme et elle a soudain eu l'impression de faire entrer la famille dans un Centre de rétention. Elle me parle également de deux femmes françaises d'origine maghrébine d'une cinquantaine d'années qui sont souvent dans le camp sauvage avec les migrants. Je les ai déjà rencontrées mais n'ai pas parlé plus que cela avec elles. Cordiales avec les migrants, elles ne l'étaient pas avec moi. Apparemment elles se disent « bénévoles pour elles-mêmes ». Zelda me raconte que ces deux femmes sont un vrai problème : elles discutent avec les migrants du camp africain et les poussent à régler le problème de la file d'attente par eux-mêmes en se battant avec les Afghans. Elles attisent la haine inter-ethnique. Elles font également tout pour dé-crédibiliser le travail des associations dans le camp et le Centre, faisant courir le bruit que celles-ci n'aident pas les migrants, qu'elles sont là pour les contrôler, qu'il ne faut pas leur faire confiance. Elles poussent les migrants africains à se révolter et à se « faire respecter ». C'est arrivé quelques fois que les

migrants arrivent en masse pour une manifestation avec des panneaux « *we are not animal* ». Si je trouve que de telles démarches sont intéressantes pour donner de la visibilité au problème d'insalubrité du camp, cela rend plus difficile le fonctionnement du Centre. Non seulement cela n'augmente pas les places disponibles dans le Centre mais en plus, la plupart du temps cela se finit mal, souvent sous des jets de lacrymogène. Pour la jeune femme d'Utopia, c'est un appel à la haine plus qu'un appel à la révolte ou à la manifestation constructive. Zelda me confie également que ces deux femmes rendent plus difficile leur travail de maraudes : elles prennent en photo et en vidéo les bénévoles d'Utopia, réussissent à trouver leurs noms et leurs prénoms sur les réseaux sociaux pour ensuite les y critiquer violemment, les présenter comme des ennemis de la cause des réfugiés. Ce sont de véritables atteintes à la personne, des attaques dirigées non pas contre les décideurs mais contre des bénévoles qui n'ont aucune possibilité de changer le système mis en place à la Chapelle et qui se trouvent désarmés contre de telles attaques.

Centre humanitaire d'urgence d'Ivry

Mercredi 05 juillet 2017

Mes recherches se concentrent autour du CHU de la Chapelle, structure qui accueille seulement des hommes. Il me semble néanmoins important de re-situer ce centre dans un contexte politique et, de façon plus globale, dans le système de gestion des flux de migrants. Où vont les femmes et les familles qui passent par la Bulle, Porte de la Chapelle ? L'organisation de l'espace, la gestion du Centre, l'usage fait des espaces publics, l'ambiance des lieux sont-ils les mêmes dans un centre pour hommes que dans un centre humanitaire pour les familles ? Qu'est-ce qui les différencie ? Je choisis d'aller passer quelques jours dans le CHU d'Ivry pour y voir les différences de traitement de l'espace. Géré par Emmaüs et dédié aux femmes seules, aux familles et aux couples, il complète le dispositif d'accueil déjà ouvert à la Porte de la Chapelle. Bien sûr, ce centre n'a pas le même objectif que celui de la Chapelle qui oriente les primo-arrivants. Ici, les hébergés restent entre 1 et 6 mois et ont le temps de s'approprier un peu plus les lieux. Commandité par la Maire de Paris Anne Hidalgo, le Centre d'Ivry a été conçu par l'architecte Valentine Guichardaz-Versini et son équipe. Il est géré par l'association Emmaüs Solidarité. Situé dans une ancienne usine de traitement des eaux, sa capacité d'accueil est de 400 places. Il est constitué en rues (certaines pour les femmes, d'autres pour les couples ou les familles), il comporte également un pôle santé, une buanderie, des yourtes faisant office de réfectoires et une école.

Après un échange par mail avec Gabrielle, la coordinatrice des animateurs et des bénévoles du CHU d'Ivry, nous avons fixé un rendez-vous à 10 heures ce matin.

Je me dirige vers le Centre au pas de course et dépasse un couple d'Africains que j'ai déjà croisé sous la Bulle Porte de La Chapelle : je suis donc sur la bonne voie. Ça y est,

j'aperçois le Centre. La rue est calme, aucun migrant ne campe dehors, cela change du Centre de la Chapelle. Si je ne le savais pas, je n'aurais pas deviné qu'un CHUM de 400 personnes se trouve juste sous mes yeux dans une ancienne usine d'assainissement des eaux.

Arrivée devant la grille du Centre je vois deux salariés descendre : Jean Didier, un grand homme un peu bedonnant avec les cheveux qui blanchissent et une bonne humeur à toute épreuve et Diane, une jeune femme d'origine africaine plus calme et réservée mais néanmoins très amicale. Je m'arrête devant eux et après les avoir salués leur demande où je peux trouver Gabrielle avec qui j'ai échangé par email. Ils m'annoncent que c'est eux qui se chargeront de la visite du Centre mais qu'avant cela il nous faut attendre deux autres bénévoles. Jean Didier me donne une bouteille d'eau et fait passer le temps à grand renfort de blagues. Diane m'explique son rôle et celui de son collègue au sein du Centre. Rapidement les deux autres bénévoles arrivent : une vieille américaine en vacances ici et Aurore, une jeune femme d'origine africaine dont les parents étaient actifs dans le milieu associatif en faveur des migrants à Calais. Quasiment en même temps qu'Aurore une grande femme brune avec une fière allure et un sourire doux se dirige vers notre groupe pour nous dire bonjour : c'est Gabrielle, la coordinatrice des bénévoles. Après les présentations, la visite commence : la nef, le portique, l'école, les logements... Pendant la visite un petit garçon nous a suivi en vélo, s'aventurant dans la partie réservée aux travailleurs sociaux et sur le parking. Jean Didier doit se fâcher un peu pour qu'il quitte le parking. Apparemment, à cette heure, il aurait dû être à l'école.

La Halle est un lieu très intéressant. Contrairement au Centre de la Chapelle où la Halle est le lieu d'hébergement, ici c'est un grand hangar qui sert au stockage et aux tris. L'équipe de bénévoles a mis en place tout un système pour classer les vêtements et pouvoir les retrouver facilement. La halle est un ancien bâtiment industriel dont la hauteur de plafond est de plusieurs dizaines de mètres. Nous passons à l'infirmerie : ici comme à La Chapelle ils sont en manque de bénévoles pour l'accompagnement à l'hôpital.

Au cours de la visite, Jean Didier nous fait part de quelques-unes de ses observations : le sol en béton blanc est trop lumineux et devient aveuglant les jours de soleil, il n'y a pas de verdure ni d'ombre... Il nous parle également, de ses projets pour améliorer le Centre, projets passés ou à venir, par exemple, en passant sous les escaliers, on s'y heurte : il a donc monté un projet pour y installer des jardinières ; Il veut également installer des murs d'herbe sur les grilles pour rendre le camp plus agréable et des voiles de toiles tendues au-dessus des rues pour créer de l'ombre, etc...

A la fin de la visite nous allons signer le contrat de bénévole dans les bureaux avec Gabrielle. Comme ce Centre est également tenu par Emmaüs et que j'ai déjà signé le contrat à La Chapelle je me contente de regarder les autres le faire. Je demande à Gabrielle si je peux prendre des photos ici, sachant que j'ai déjà l'autorisation d'Emmaüs pour l'autre

centre et obtient son accord assez facilement. Ils ont l'air plus décontractés, moins sur la défensive.

En apparence, le travail de bénévole est plus réduit et plus tranquille qu'à la Chapelle grâce au séjour plus long des hébergés. On peut participer aux tris des vêtements et servir les repas du soir mais les bénévoles ont plus un rôle d'animateur.

Je demande si je peux commencer à travailler dès cet après-midi, ce qui semble étonner Gabrielle. Pas de problèmes pour cet après-midi, mais les repas ne sont pas fournis aux bénévoles par manque de place dans les cantines.

Je sors donc déjeuner dans un petit bistrot juste en face du camp. J'en profite pour demander l'avis de la serveuse sur le CHU. Elle n'a aucun problème avec bien qu'elle travaille juste en face : à première vue le Centre ne pose pas trop de problèmes aux riverains. Ce n'est pas vraiment étonnant puisqu'aucun campement informel ne s'est constitué autour du Centre officiel. Le Centre d'Ivry semble, à première vue, bien s'intégrer dans la vie du quartier.

Je retourne au Centre sous une chaleur de plomb. Gabrielle me propose de me joindre à la production d'une fresque dans la partie centrale du camp. Arrivée sur les lieux de l'atelier peinture, je rencontre deux jeunes femmes, concentrées sur une planche en bois, pinceau en main. Je me joins à elles et m'étonne de les voir arranger les dessins des migrants. L'œuvre sera en majorité peinte par elles et non par les hébergés du Centre, c'est plus une œuvre ouverte que collective. Quelques migrants se joignent ponctuellement à elles mais seulement pour quelques tracés : un camion sur lequel la jeune femme inscrit « UK », une rose, quelques fleurs, un vélo, une maison... Des choses de la vie quotidienne évoquant la normalité et la stabilité. Autour de nous des migrants se sont assis à l'ombre pour discuter ou téléphoner. Ils ne semblent pas plus intéressés que ça par la peinture qui se fait à côté d'eux. La chaleur est sans doute

Loup Blaster est venue au Centre d'Ivry peindre une fresque avec les hébergés. Les couleurs vives et joyeuses et les éléments dessinés évoquent une vie de paix et de sérénité.







l'un des principaux freins à leur participation. En m'intéressant aux jeunes femmes, je me rends compte que l'une d'entre elle est Loup Blaster, une artiste engagée depuis des années dans la cause des réfugiés et qui a beaucoup peint à Calais.

Dans une interview elle me confiera vouloir parler d'égalité et de fraternité dans ces peintures, montrer que les exilés ne sont pas différents de nous. « *Même quand les conditions sont difficiles, les gens sont humains ... C'est mettre des noms sur des visages, des histoires sur ces personnes et ça change tout, on change vraiment de perspective et on comprend que nous sommes très privilégiés mais pas vraiment différents. Je cherche vraiment comment faire pour que les gens se parlent, que l'on marche les uns vers les autres. (...) Il faut que l'on se parle, que l'on tisse des liens. Et tant que les municipalités vont continuer à se voiler la face, à ne pas comprendre qui sont ces personnes, on ne va pas trouver de réponses. Je viens de Calais, cela fait plus de 15 ans que cela existe et dans la tête des Calaisiens, les gens viennent encore du Kosovo ! Dans les années 2000 quand c'était encore le camp de Sangatte...* »⁵

Après quelques touches de couleurs de plus, je décide de me diriger vers l'école : il paraît qu'aujourd'hui, c'est le dernier jour et que c'est donc la fête de l'école. J'arrive devant une yourte dont l'intérieur est décoré de banderoles colorées et brillantes. Les enfants ont passé la matinée à y faire des jeux et de la musique. Il y a trois classes d'environ 12 élèves de 5 à 17 ans. Ils sont séparés en classes différentes en fonction de leur âge mais également du niveau de scolarisation qu'ils ont eu dans leur pays. Ils ont des cours tous les jours de la semaine de 8 à 16h sauf le mardi et le jeudi après-midi et le week-end.

Je suis à peine arrivée que déjà tout le monde sort : c'est le moment de la photo de classe. Dans la pagaille, des enfants chahutent et sortent en courant, des cris et des rires résonnent. Je rencontre quelques-uns de leurs professeurs : Raven, un homme à la peau mate, Marie une jeune femme amicale, et Léa qui est en observation et enseignera pendant les grandes vacances.

Tous les enfants et professeurs s'installent pour la photo dans un joyeux vacarme. Gabrielle, quelques parents et salariés regardent. Stéphane, le directeur de l'école, un homme à l'attitude très douce, prend des photos. Je leur demande si cela pose problème que je sorte également le mien. Après avoir reçu leur accord, me voilà le deuxième photographe après Stéphane. Après quelques photos, les gamins, qui ne peuvent pas tenir en place, s'éparpillent. Certains se massent autour de Stéphane pour voir les photos, d'autres sautent sur le dos de Raven et s'agrippent à ses jambes. Quelques adolescents viennent me demander de les prendre en photo entre copains.

Rapidement ce joyeux bazar se transforme en bataille d'eau. Surtout du côté des garçons d'une dizaine d'années. Je regarde les gamins se liguer contre deux jeunes salariés armés de bouteilles d'eau. Ils remplissent leur récipient respectif dans les sanitaires communs au rez-de-chaussé de chaque rue et tendent des embuscades. Très rapidement

◀ Durant la photo de classe, les élèves ont du mal à rester en place. Leur joie de vivre apporte au Centre une atmosphère vivante. En sécurité dans cet espace restreint, ils peuvent aller librement partout et retrouver un peu de l'insouciance de l'enfance.

⁵ Loup Blaster, Interview disponible en annexe

les participants se retrouvent trempés, les tenues traditionnelles pachtounes dégoulinent. Je regarde la bataille qui se déroule sous mes yeux, le sourire aux lèvres. Bien entendu, il était impossible que je passe inaperçue. Un gamin d'une dizaine d'années arrive en courant, une bouteille d'un litre à la main. Des yeux d'une couleur incroyable, vert d'eau, et un sourire taquin, presque diabolique, qui lui fend le visage en deux. Que je porte un appareil photo ou non, me voici assaillie. Il a lancé l'offensive, je me dois de contre-attaquer. Sac posé, bouteille attrapée et me voici dans la bataille ! Mais l'infériorité numérique des adultes joue en notre défaveur... Deux minutes plus tard, me voici complètement trempée. Mes vêtements dégoulinent et je laisse des flaques d'eau derrière moi. Heureusement qu'il fait chaud. Je m'éloigne pour sécher au soleil mais les enfants me suivent et c'est déjà l'heure de retourner en cours, les professeurs rassemblent les enfants. Ils m'expliquent que les parents, sachant leurs enfants en sécurité, se relâchent et se reposent, devenant plus flexibles sur les règles et laissant les professeurs et animateurs s'en occuper.

Effectivement, seulement quelques parents sont présents, assis sur des bancs au soleil, regardant d'un œil serein leur enfants qui jouent sous le regard vigilant des professeurs. Certains me sourient. L'ambiance est décontractée, tout en étant vibrante de l'énergie et de la joie dégagée par les enfants. Le Centre semble être un cocon protecteur où les enfants peuvent jouer en sécurité.

Marie coupe des bandes de plâtre que ses élèves enroulent autour d'une structure de métal en forme de bonhomme. Lorsqu'elle dépose de nouvelles bandes au centre de la table, ils se jettent dessus comme s'ils avaient peur de manquer.

Une fois les enfants dans leur classe respective je me dirige vers le lieu de la fresque pour sécher. Celle-ci a bien avancé. Elle est belle, colorée, lumineuse : des couleurs vives, des dessins qui s'entrecroisent, des formes douces et organiques... Stéphane, le directeur de l'école, me rejoint devant. Il a un problème et espère que je pourrais le tirer d'affaire. En regardant les photos qu'il avait prises, les gamins ont appuyé sur les mauvais boutons et effacé les photos de classe que Stéphane voulait mettre dans un



article. Heureusement j'en ai pris quelques une et nous échangeons nos coordonnées pour que je les lui envoie. Il accepte également de m'envoyer l'article qu'il écrira sur sa classe pour la mairie de Paris. Nous discutons un peu et Stéphane m'explique qu'il a essayé de faire en sorte que les enfants aillent dans des écoles française d'Ivry afin qu'ils puissent s'intégrer plus facilement mais cela n'a pas été possible. Je lui demande si c'est parce que les établissements étaient contre. « *Pas du tout, bien au contraire ! C'était simplement difficile d'ouvrir une nouvelle classe en cours d'année dans une école et les classes des établissements d'Ivry sont déjà surchargées* », me répond-il. Si j'ai bien compris, il y a néanmoins des sorties scolaires avec des enfants du Centre et des enfants français. Stéphane aimerait retenter de faire ouvrir une classe dans une école primaire, un collège et un lycée d'Ivry à la rentrée pour y envoyer les enfants hébergés. D'un autre côté, les cours sont adaptés et permettent de placer les enfants et adolescents dans un environnement rassurant.

Je rejoins ensuite la classe de Marie, le professeur d'art plastique du Centre avec qui j'ai échangé quelques mots pendant la photo de classe. Aujourd'hui, c'est son dernier jour ici, elle voudrait donc finir son atelier de confection de bonhommes en plâtre. L'école de préfabriqués située à l'entrée du camp n'a pas été mise sur les plans, ils ne peuvent pas l'utiliser tant qu'ils n'auront pas le permis de la mairie. En attendant, la classe se fait dans trois chambres aménagées pour l'occasion au premier étage d'un bâtiment familial. Après avoir gravi le petit escalier métallique, je passe la tête par la porte : la pièce est agréable, une table est placée au centre, Marie et les enfants de 8-12 ans font de la « patouille ». Un tableau Velléda se situe d'un côté, des rangements contenant des crayons et autre matériel manuel longent murs, des jouets jonchent le sol.

Je me joins à eux et aide Marie à couper des bandes de plâtre en lamelles que les enfants plongent dans l'eau avant d'enrouler avec soin autour d'une structure métallique préalablement enroulée de papier « *pour donner un peu de volume* », m'explique Marie. On dirait qu'ils confectionnent de petites poupées vaudous. Marie leur parle un maximum en français pour leur permettre d'apprendre plus vite la langue de leur pays d'accueil. Ils semblent plutôt bien comprendre ce qu'elle dit. Elle agrémente ses propos de gestes pour leur faciliter la tâche. Elle m'explique que les gamins parlent pour la plupart plusieurs langues et qu'ils « switchent » entre elles et parfois les mélangent. Un petit garçon afghan parle même couramment le finnois. Lorsque l'un se trompe, les autres le corrigent spontanément sans trop y réfléchir « *you have to say : « s'il te plaît », « not merci » !* ».

Marie me raconte un peu son parcours : diplômée en arts appliqués à l'école Boulle, elle a raté son BTS dans cette même école puis son cursus aux beaux-arts. « *Ce n'était pas mon truc* » me dit-elle. Finalement, elle travaille dans l'événementiel culturel et pour l'Éducation nationale. Elle m'explique que son travail comme professeur au camp d'Ivry fait suite à la demande de l'Éducation nationale et que cela

prend la forme d'heures supplémentaires payées.

Les gamins s'appliquent sur leur création, les mains pleines de plâtre. La table se couvre graduellement de poudre blanche et de traces de doigts. Quelques enfants se jettent sur les bandes de plâtre que nous coupions avec Marie comme s'ils allaient en manquer. Marie m'explique que lorsqu'elle faisait le même atelier avec des enfants non réfugiés, c'était beaucoup moins le cas. Les petits dont nous nous occupons actuellement semblent avoir développé une peur du manque liée à leur parcours migratoire : ils se précipitent sur ce qu'on leur donne ou font des réserves.

D'autres enfants plus jeunes tentent de rejoindre l'atelier mais Marie refuse car ils n'ont pas commencé l'atelier en même temps que les autres et n'ont donc pas de structure métallique sur laquelle poser du plâtre, et puis ils ne font pas partie du même groupe. Elle semble vouloir tenter d'instaurer certaines règles dans sa classe et ne pas vouloir leur donner un autre traitement qu'une classe d'enfants français. Trois jeunes afghans qui ont fini plus tôt, jouent à construire des maisons avec un jeu de construction sur un meuble un peu plus loin.

A la fin de la séance, les garçons partent en courant pour recommencer leur bataille d'eau. Quatre petites filles, plus calmes restent avec nous et nous aident à ranger : elles vont chercher du papier toilette et nettoient les tables pleines de plâtre. Marie râle : « *il n'y a même pas d'éponge ici !* ». Les petites filles s'appliquent à enlever toute trace de plâtre et l'une d'elles, une petite guinéenne, passe même le balai sans qu'on lui ait demandé. Je pense que c'est dû à leur place au sein de leur famille : étant des filles leur rôle doit être de seconder leur mère dans l'entretien de la maison, elles doivent donc avoir l'habitude de ce genre de travaux.

Je rencontre également Léa, une jeune femme calme et timide qui est là en observation : elle sera professeur durant l'été, d'abord pour les enfants pendant une semaine puis les adultes qui demandent des cours également. Apparemment les adultes ont tendance à s'effacer pour laisser les enfants profiter des activités mais beaucoup aimeraient bien avoir des cours de français également.

Je retourne dans la cour où des salariés Emmaüs distribuent un goûter : lait, jus d'orange et gâteaux. Les enfants se massent devant le chariot à roulettes puis quelques adultes viennent à leur tour prendre un verre de jus ou un biscuit.

Soutira, une petite fille africaine qui jouait toute seule vient me voir et me demande de sortir mon appareil pour la filmer : elle me fera des grimaces, des sketchs, se présentera en français. En quelques minutes elle s'est attachée à moi. Elle s'agrippe à mes jambes et ne veut plus me quitter. Elle semble en recherche d'attention. Un comportement qui découlerait aussi de son parcours migratoire ? De sa situation familiale ? Un simple trait de caractère ?

Une mère afghane vient me voir à son tour avec ses trois enfants pour que je les prenne en photo. Je lui tendrais l'appareil pour qu'elle les photographie comme elle le souhaite. Les trois gamins semblent timides et peu souriant

devant l'appareil mais, une fois les photos prises, ils se mettent à sauter partout et à rire en regardant les clichés. La mère n'a pas souhaité que je lui envoie les photos, je m'interroge donc sur la raison qui l'a poussée à venir me demander de les photographier. Pourquoi, si ce n'est pas pour elle ?

Je m'assoies pour regarder un groupe d'hommes jouer au volley entre les yourtes servant de cantines. Rapidement ils me proposent de me joindre à eux. L'ambiance est joyeuse et paisible, les cris et les rires fusent, un vieil homme nous regarde avec un léger sourire aux lèvres, l'air serein. Lorsque la balle tombe dans la fosse qui se situe entre les yourtes, un homme escalade lestement les grilles pour aller la chercher. Un joueur, essoufflé, fait une pause et m'emprunte mon appareil photo pour capturer quelques clichés.



Des hommes jouent au volley. Ils me proposent de me joindre à eux et nous discutons. Leur attitude est différente des hommes que j'ai rencontré au Centre de la Chapelle : ils se sont approprié les lieux, appréhendent moins le lendemain et semblent plus sereins dans l'atmosphère familiale qui règne.

Dans les rues, chaque famille utilise le devant de sa porte de manière différente : porte ouverte et tissus tendu en travers, porte fermée et rien qui dépasse, chaussures rangées à coté du paillason...



Soutira revient me voir et me suit. Deux autres petites filles en quête d'attention et de jeu se joignent à nous et s'accrochent à mes jambes. La petite afghane et Soutira se disputent et se poussent pour pourvoir me parler avant que je ne les gronde. Je leur propose d'être amies toutes les deux, ce à quoi elles répondront « *no, no, no friends !* ». La troisième, une petite africaine d'environ 4 ans sera récupérée par sa grande sœur d'une dizaine d'années portant déjà un bébé dans ses bras. La grande sœur semble avoir la responsabilité de veiller sur les deux plus petites malgré son jeune âge.

Après quelques rires, blagues, jeux, il est temps pour moi de partir. Les deux gamines me suivent, malgré leur avoir dit de rester là. Un adulte m'aide à les décrocher de mes jambes auxquelles elles se sont agrippées. Je me dirige vers la sortie du Centre quand je les vois courir derrière moi. Je hausse un peu la voix : maintenant je dois y aller, il faut qu'elles me laissent partir. Je leur explique que je reviendrai bientôt. Elles semblent avoir compris et se dirigent vers la

cour intérieure du Centre. Le temps que je discute un peu avec le gardien de la guérite, je les vois se faufiler le long des voitures pour me rejoindre, décidément, avec elles tout devient un jeu. La petite afghane sort en courant du Centre et se dirigera vers la route. Maintenant la rigolade est finie, on rentre au Centre. Le gardien les retient en riant et me dit de filer.

Sur le chemin du retour je réfléchis à ma journée au CHU d'Ivry. L'ambiance y est complètement différente du camp de La Chapelle. L'atmosphère est sereine et joyeuse, on sent que c'est plus un lieu de vie qu'un centre de tri. Le fait que les gens y restent plus longtemps est un facteur permettant cela. La présence de femmes, d'enfants, d'hommes constitués en famille l'est également. Ici la diversité d'individus rend possible la reconstitution d'un semblant de société. La présence d'enfants et de femmes, protégés par le cadre familial dans lequel ils se retrouvent, permet à l'ambiance d'être sereine, joyeuse, et grâce aux enfants plus légère. On se sent dans un village protégé plutôt que dans un camp.



▲

Louis, un intérimaire qui s'occupe de servir les repas au Centre d'Ivry, a hâte que son travail ici se termine car il ne l'apprécie pas. « Je ne suis pas misogyne ni rien de tout ça mais les hommes sont tout de même plus sympa ! Certaines femmes ici agissent comme si tout leur était du, qu'on avait le devoir de subvenir à tous leurs besoins parce que ce sont des femmes ! Certaines m'engueulent, m'insultent dans leur langue, parfois simplement parce que je ne peux pas leur donner une deuxième ration. Ou elles ne disent même pas « bonjour » ou « merci » ! Pas facile de bavarder avec elles non plus. Bon, après, c'est vrai qu'il y en a aussi des sympas, qui passent le balais de leur propre initiative dans le réfectoire à la fin du repas... Mais celles-ci sont plus rares ! » me confie il.

Ambiance et atmosphère : quel impact sur la façon de percevoir son environnement ?

Entre le campement sauvage et le Centre humanitaire, l'ambiance est radicalement différente et permet d'avoir un premier aperçu de « l'état de santé » du lieu. Rapidement, l'analyse de l'ambiance m'a paru un outil conceptuel efficace pour comprendre plus précisément le rôle et le poids des dispositifs sur la prise en charge des réfugiés. Aborder un environnement sous l'angle de l'ambiance permet de l'analyser dans sa dimension construite (conception, aménagement, organisation, fonctionnement) mais également sensible (qualité des expériences personnelles) et sociales (relations inter-personnelles).

Le Centre de recherche sur l'espace sonore & l'environnement urbain (Le CRESSON)¹, par exemple, utilise l'ambiance comme approche sensible et située des espaces habités afin d'interroger les processus de la conception architecturale et urbaine à toutes ses échelles (dispositif, architecture, espace urbain, paysage, territoire).

La notion d'ambiance est très étudié par les philosophes, les sociologues, les architectes, les urbanistes... Il en résulte de nombreuses définitions, parfois plus ou moins divergentes et complémentaires. Dans cet encart, nous nous attacherons à préciser la notion d'ambiance.

La notion d'ambiance

Pour le dire simplement, l'ambiance perçue naît de l'ensemble des ressentis physiques et émotionnels qu'éprouve un individu donné dans un environnement et une situation donnés.

Pour le chercheur au CRESSON Jean-François Augoyard², une ambiance architecturale est créée par un dispositif technique lié aux formes construites et une globalité perceptive rassemblant des éléments objectifs et subjectifs. Les éléments objectifs sont ceux

qui peuvent être mesurés (métrologie), quantifiés, tandis que les éléments subjectifs sont liés à l'expérience sensible de chacun, ce qui n'empêche pas de retrouver une même sensation chez des individus différents, dans un même lieu.

Pour le sociologue et urbaniste Jean Paul Thibaud, « *L'ambiance constitue la basse continue du monde sensible, la toile de fond à partir de laquelle s'actualisent nos perceptions et nos sensations.* »³

Pour l'architecte Thomas Ouard, l'ambiance est la combinaison d'au moins trois éléments de natures tout à fait distinctes⁴

Le premier, qu'il désigne sous le terme d'« ambiance préalable », émane des caractéristiques que l'architecte (ou l'urbaniste, le décorateur, le paysagiste...) a voulu donner à l'environnement pour l'adapter aux usages et aux publics auxquels il est destiné : volumes, formes, lumières, matières, sonorités, température, odeurs, etc. Ces partis-pris visent à favoriser un « climat » qui peut être calme, gai, sécurisant, solennel, décontracté, dynamisant, intimidant, etc., selon la destination du lieu. L'ambiance préalable fournit un cadre propice à telle ou telle ambiance, mais ne suffit pas, loin s'en faut, à « créer une ambiance ».

Le second élément, que nous appellerons « ambiance d'activité », est constitué par l'ensemble des relations interpersonnelles qui interviennent dans ce lieu. L'espace peut être occupé par un nombre plus ou moins grand de personnes, en mouvement ou non, qui interagissent ou non entre elles, avec une intensité plus ou moins forte. Ses interactions peuvent être anodines, hostiles, bienveillantes, violentes... Les situations qui s'y déroulent peuvent être ordinaires ou anormales – incidents, accidents, en relation avec les usages auxquels le lieu est destiné. L'activité humaine a donc également un impact sur l'ambiance d'un lieu.

¹ Le CRESSON est une équipe de recherche architecturale & urbaine, fondée en 1979, à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

² AUGOYARD Jean-François, « Eléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines », *Les cahiers de la recherche architecturale* n° 42/43, Edition Parenthèses/PUF, 1998

³ THIBAUD Jean-Paul, « Petite archéologie de la notion d'ambiance », In : *Communications*, n° 90, 2012, Les bruits de la ville, dir. Anthony Pecqueux. pp. 155

⁴ OUARD Thomas, « Faire une ambiance », colloque international « Faire une ambiance » en architecture, Grenoble, France, 2008

Le troisième élément est constitué par les caractéristiques perceptives et le fonctionnement émotionnel de la personne qui perçoit l'ambiance. Nous parlerons donc « d'ambiance perçue ». Deux personnes se trouvant au même moment dans un même environnement expérimenteront des ambiances différentes. En effet, le ressenti d'une situation varie éminemment d'une personne à l'autre en fonction de sa culture, de son vécu, de son caractère, de sa sensibilité, de ses goûts, etc. Et pour une même personne, le ressenti éprouvé dans un environnement et un contexte donné varie au cours du temps, en fonction de son état émotionnel par exemple, ou tout simplement par le fait de l'habitude.

Caractéristiques de l'environnement, usages du lieu, natures et intensité des interactions entre les personnes qui s'y trouvent rassemblées, la combinaison de ces éléments déterminera ce qu'on appelle « ambiance »... qui sera perçue et ressentie différemment d'une personne à l'autre.

Ayant précisé cette notion, je m'attacherais, dans les paragraphes qui suivent, à étudier le Centre et le camp de la Chapelle au travers du prisme de l'ambiance.

L'aménagement du site par ses concepteurs et architectes relève-t-il d'une intention particulière, pour ce qui concerne l'ambiance ? Dans le cas du Centre d'hébergement de la Chapelle, quels sont les procédés qui ont été mobilisés pour construire l'ambiance préalable ? Au sein du groupe humain qui constitue le public du Centre de la Chapelle, quels sont les interactions et comportements qui influent sur l'ambiance ? Compte tenu de tous ces éléments, comment peut-on décrire et caractériser les ambiances qui prédominent dans les différents « îlots fonctionnels » (réfectoire, chambres, pôle santé, Bulle...) du Centre de la Chapelle ? Les ambiances perçues dans ces différents îlots fonctionnels correspondent-elles à ce qui est souhaitable, en fonction de l'usage auxquels ils sont destinés ? Que raconte l'ambiance sur la capacité accueillante du dispositif de la Chapelle ?

La Chapelle vue au travers du prisme de l'ambiance

Ambiance préexistante : intentions des concepteurs du Centre

Le Centre de la Chapelle a été établi sur un terrain de 10000 m² appartenant à la SNCF, coincé entre la voie ferrée qui longe le boulevard périphérique et le

boulevard Ney. Ce terrain est construit d'un immense hangar doté d'une surface exploitable de 3400m², aménagé en deux étages ayant chacun 7 mètres de hauteur sous plafond. Devant ce hangar a été installée la Bulle, une structure gonflable semi-sphérique dont la surface est de 950m². Des préfabriqués ont été installés sur le terrain, qui ajoutent 200m² exploitables.⁵

Dans cet ensemble de surfaces couvertes, il a fallu loger les différents îlots fonctionnels du Centre d'accueil : le pôle accueil qui a été installé dans la Bulle, le pôle santé qui a trouvé sa place dans les préfabriqués et les îlots du Centre d'abris temporaires chambres, sanitaires, réfectoires, espaces de rencontre, magasin, laverie..) qui ont été installés dans le grand hangar.

Nous allons voir, pour chacun de ces trois espaces et en fonction de leur destination d'usage, quelle a été l'intention des concepteurs en terme d'ambiance préexistante et les moyens qu'ils ont mis en œuvre pour y parvenir.

La Bulle est le premier espace auquel accèdent les migrants lorsqu'ils pénètrent dans le Centre. Les architectes Julien Beller et Hans Walter Muller ont donc voulu que ce lieu soit non oppressant et rassurant. Ils ont choisi une structure gonflable pour sa rapidité de mise en place et son coût mais également pour son aspect englobant, protecteur et généreux. Ils ont souhaité que la Bulle soit perçue comme une porte d'entrée vers le Centre, une « entrée par la grande porte », qui assume fièrement la présence des migrants dans la ville.

Une fois à l'intérieur, l'espace est vaste, très haut de plafond et lumineux grâce au caractère translucide de la toile. La Bulle a dû être fabriquée à partir d'un choix de couleurs de toile très limité (blanc, jaune, gris) mais ces couleurs confèrent une lumière à la fois chaleureuse et gaie. Les bandes colorées sur fond clair et la hauteur de la voûte rappelle l'ambiance des chapiteaux de cirque.

Certains aspects (la luminosité, l'immense espace, les couleurs...) contribuent à générer une ambiance agréable. D'autres, en revanche, ont tendance à la dégrader : la température, trop chaude en été et trop froide en hiver. L'ambiance sonore contribue également à dégrader l'expérience que l'on a du lieu : les sons se propagent dans la Bulle de manière très erratique en raison de la forme en voûte, ils sont atténués jusqu'à l'inaudible à certains endroits et amplifiés à d'autres.

⁵ Julien Beller, Portfolio : Centre de Premier Accueil Paris-Nord, 2017

Le second espace où s'arrêtent les migrants après leur entrée dans le Centre est le pôle santé, logé dans un bâtiment préfabriqué placé dans la cour. L'entrée se fait par une petite porte blanche donnant sur une salle d'attente en bois clair. Des chaises crèmes s'alignent contre le mur sous une série de cadres photos. Un large couloir dessert les salles d'auscultation qui sont petites et intimes. Il y a peu de bruit, l'ambiance est calme et sereine. Si la couleur blanche prédomine et rappelle les milieux hospitaliers, le bois apporte un côté plus chaleureux. Certaines parties du toit sont transparentes et crée des puits de lumière qui se diffusent doucement dans les salles d'auscultation à travers les baies vitrées opacifiées par des autocollants. Toute la signalétique repose sur des pictogrammes très simples et à la signification claire, l'absence de toute écriture permet d'éviter de confronter l'usager à des messages qu'il ne comprendrait pas, ce qui serait de nature à l'inquiéter. La climatisation apporte un surcroit de confort.

La « Halle », qui abrite la structure d'hébergement temporaire, est un hangar de béton immense qui évoque un hall de gare par sa forme toute en longueur, sa hauteur de plafond et sa résonance.

Ce bâtiment est semi-ouvert, des percées dans les murs permettent une libre circulation entre l'intérieur et l'extérieur. Du fait de ces ouvertures, la température du bâtiment n'est pas régulée : on y trouve une fraîcheur bienvenue l'été mais une température froide l'hiver, avec de nombreux courants d'air. Cet espace semi-ouvert confère un sentiment de liberté.

Des graffitis préexistant à l'installation du Centre recouvrent les murs de la Halle et rappellent l'esthétique des squats et des bâtiments abandonnés. Sur ces grands murs de béton assez austères, ils fournissent des touches de couleur et d'humanité, mais nous verrons plus loin qu'ils sont reçus très différemment d'un hébergé à l'autre.

A l'intérieur de l'enveloppe constituée par la Halle, l'architecte Julien Beller a voulu organiser le Centre d'hébergement à la manière d'un village, avec ses zones d'habitation et de service, ses rues, et ses places qui constituent autant de lieux de socialisation. Cette construction en « village » permet une réduction des dimensions à l'échelle humaine, et la création d'espaces plus accueillants et sécurisants. Elle permet également une répartition plus égale des hébergés dans la Halle : les gens déambulent essentiellement dans leur « quartier » et dans les zones communes. Il se crée ainsi un sentiment d'appartenance au quartier, qui favorise le rapprochement entre personnes de groupes ethniques différents.

Les chambres ont été dimensionnées pour quatre personnes afin d'éviter « l'effet dortoir » et conférer un peu d'intimité. Les chambres sont fabriquées en bois, matériau chaleureux et permettant une bonne isolation thermique et phonique. Des parois séparant les lits apportent une certaine intimité en créant des alcôves. Les bâches colorées qui recouvrent les chambres et le mobilier de couleur participent à installer une ambiance plus gaie et moins aseptisée que ce qu'on trouve souvent dans les chambres d'hébergement d'urgence. Pour des questions pratiques, il n'y a pas de serrures aux portes des chambres, ce qui induit un certain sentiment d'insécurité. En revanche, on entre dans la chambre par un petit escalier de 3 marches qui constitue une sorte de sas entre l'espace public et l'espace privé, et qui renforce assez efficacement le sentiment que la chambre est un lieu intime.

Chaque quartier d'habitation possède son réfectoire, pensé pour accueillir une cinquantaine de personnes. Ces salles sont construites avec des bâches tendues sur des échafaudages. Elles sont dotées de fenêtres en plastique souple recouvertes de motifs translucides qui laissent entrer une lumière coloré, formant sur le sol et les tables des motifs géométriques. Chaque réfectoire est doté d'une terrasse comme dans un café où de grands canapés en simili-cuir donnent une atmosphère confortable, accueillante et décontractée.

Julien Beller et son équipe ont également cherché à créer des espaces de rencontre rendus intimes grâce à leur petite taille et confortables grâce à des banquettes. Des plantes et des interventions artistiques ont été ajoutées pour tenter de rendre le lieu vivant et plus humain. Par ces aménagements, les concepteurs du Centre ont cherché à élaborer une ambiance préexistante propice au repos des hébergés et leur permettant de se ressourcer, de faire une pause courte mais confortable dans leur parcours migratoire. Cette ambiance préexistante constitue le cadre matériel de l'ambiance, qui va influer sur les comportements des usagers. Dans le prochain chapitre nous verrons comment, par leur nombre, leurs comportements et leur attitudes, les usagers influent également sur l'ambiance d'un lieu.

Ambiance d'activité selon les îlots fonctionnels

Le Centre humanitaire de la Chapelle vit au rythme des transferts et des allers et venues des hébergés. En fonction des moments de la journée, de l'affluence, des

langues des personnes, leur habitudes, leurs rituels et coutumes, leur caractère, leur notion de la vie en collectivité et des activités, l'ambiance d'un espace se modifie.

Dans la Bulle, l'ambiance varie en fonction des publics, du nombre de personnes et des heures de la journée. Lors de l'entrée du matin, après avoir attendu dans la file d'attente à l'extérieur et souvent avoir été gazé par les policiers, les migrants sont soulagés d'avoir pu entrer. Ils se posent alors dans l'espace d'attente de la Bulle pour récupérer, c'est le calme après la tempête. L'ambiance est plus sereine car ils sont rarement plus d'une cinquantaine et sont soulagés de savoir qu'ils vont être pris en charge. L'après-midi, lors de l'accueil de jour durant lequel les migrants qui campent à l'extérieur sont accueillis pour un café, charger leur téléphone, demander des informations mais pas pour une place en hébergement, l'ambiance est complètement différente. L'espace est saturé de personnes, le niveau sonore est élevé. En fonction de l'état du campement sauvage et de ce qui s'y déroule, les migrants viennent plus ou moins pour des revendications et la tension peut être très forte. Lorsque la Bulle n'accueille que les familles, l'ambiance y est plus calme et l'air vibre des cris et rires des enfants. Selon les circonstances, l'ambiance sera tantôt sereine, tantôt familiale, tantôt sous tension.

Dans le Centre, l'ambiance varie également en fonction des moments de la journée, des activités, de la température, du nombre de passage... Pendant le ramadan, l'ambiance était très calme et le temps semblait suspendu : tout le monde faisait la sieste ou se reposait en attendant le repas du soir. Le moment de casser le jeûne venu, les réfectoires étaient bondés et bruyants, une atmosphère festive et joyeuse flottait. A l'extérieur des réfectoires, des hébergés se succédaient sur des tapis de sport utilisés comme tapis de prière à côté de personnes mangeant joyeusement, assises en groupe sur le sol. L'ambiance était alors curieuse, mêlant solennel et festif, les uns méditant et priant, les autres discutant et riant.

Les activités sportives, comme le taekwondo, organisées dans le Centre, modifient également l'ambiance : au bruit de la vie ordinaire et à l'écho généré par l'immensité de l'espace, s'ajoute une couche sonore, les cris et les encouragements se répercutent sur les murs, l'ambiance est celle d'une émulation collective.

L'ambiance dans la Halle est assez paradoxale : à la fois détendue et joyeuse mais toujours sous-tendue par une forme de stress et d'inquiétude latentes. Cela

s'explique par les deux missions du Centre dont l'une est d'accueillir de manière la plus hospitalière possible et d'héberger, et l'autre est d'orienter les migrants et d'organiser leur transfert vers une autre structure dans un délai de quinze jours après leur arrivée. Ce système de tri et de roulement très rapide des usagers participe à la dureté du fonctionnement du Centre et instille un sentiment d'instabilité, de stress et d'incertitude.

L'ambiance lors de l'appel pour un transfert est particulièrement électrique : entre excitation du départ et appréhension inquiète, elle peut être très oppressante.

Les relations inter-personnelles ou inter-ethniques ont également un fort impact sur l'ambiance. Parfois, une ambiance détendue peut se crisper très rapidement en cas de heurt entre deux personnes ou deux groupes. Les heurts entre hébergés sont relativement rares et découlent des tensions qui peuvent naître de la vie en collectivité. Par contre, il est plus intéressant d'analyser en quoi le comportement des accueillants (travailleurs sociaux, bénévoles, vigiles) à l'égard des hébergés peut avoir un véritable impact sur l'ambiance. Les accueillants, lorsqu'ils se montrent bienveillants, compréhensifs et patients, participent à créer un climat serein et hospitalier. Au contraire, s'ils se montrent désinvoltes, irrespectueux ou agacés, cela peut très rapidement créer une atmosphère tendue.

L'ambiance perçue

Comme expliqué en préambule, l'ambiance au sens commun du terme est induite par l'ambiance préexistante du lieu et par l'ambiance qui résulte de l'activité humaine. Mais cette ambiance sera reçue et expérimentée différemment par chaque individu selon sa sensibilité, son vécu, ses codes culturels. De fait, les hébergés présents dans le Centre viennent de pays différents, avec chacun son parcours personnel et sa trajectoire migratoire, sa propre culture et sa propre façon de réagir à la contrainte.

Par exemple, lors de la période du ramadan, les personnes issues de la majorité musulmane semblaient apprécier l'ambiance festive dans les réfectoires et solennelle durant les prières faites, exceptionnellement, dans les lieux communs. Pourtant, une personne d'une autre religion et ayant vécu des persécutions de la part de cette communauté, pourrait la percevoir comme oppressante et en éprouver un certain malaise.

Un autre exemple est la perception des graffitis qui recouvrent les murs de la Halle. Après en avoir discuté

avec des hébergés, il ressort que certains trouvent ça vivant et gais tandis que d'autres le perçoivent comme un signe d'insalubrité.

Quel bilan pour la chapelle en terme d'ambiance ?

Il est très difficile de caractériser l'ambiance au Centre d'hébergement de la Chapelle dans la mesure où l'on constate plutôt la juxtaposition d'une multitude d'ambiances locales (chaque îlot fonctionnel et chaque lieu du Centre a sa propre ambiance) qui chacune évolue dans le temps en fonction de l'activité humaine.

Ces ambiances changent régulièrement, oscillant entre attente sereine, appréhension inquiète ou excitation festive.

L'enjeu lors de la conception d'un centre humanitaire comme celui de la Chapelle est donc de parvenir à mettre en place un espace suffisamment confortable et une ambiance préexistante suffisamment sereine et hospitalière pour que se mette en place une réaction en chaîne de bien-être et de comportements positifs.

Un aménagement inopérant, par exemple une file d'attente mal conçue, peut au contraire engendrer une réaction en chaîne négative de la part des hébergés et impacter l'ambiance en créant un climat de malaise. Cette dégradation du climat peut également naître d'un comportement asocial de la part d'un usager ou d'un accueillant : vol, dégradation, traitement injuste, impolitesse...

Toute la complexité lorsqu'il s'agit d'élaborer une ambiance préexistante propice et encourageant les comportements positifs est de trouver les bons compromis en partant de contraintes antagonistes : espaces sécurisés / conviviaux, contrôle des accès / liberté de mouvement, prise en charge collective / impression d'intimité, brièveté du séjour / sentiment d'être chez soi...

Pour arriver à ces compromis, il paraît nécessaire d'adopter un processus de conception et des protocoles de gestion flexibles et en constante adaptation. Ainsi, au Centre de la Chapelle, il est nécessaire de pouvoir réajuster régulièrement l'aménagement des espaces, l'organisation des files d'attente, d'améliorer les lieux de vie et de rencontre pour s'adapter aux problèmes qui surgissent au fur et à mesure. Si cette flexibilité n'est pas forcément nécessaire dans un habitat construit pour un public restreint et bien précis, elle est impérative pour un milieu contenant de nombreux facteurs aléatoires et accueillant des individus très différents.

Pour Julien Beller, la meilleure façon de procéder est l'incrémentalisme : on avance au fur et à mesure et on établit des objectifs en fonction des étapes. Il explique : « *Je ne suis pas un architecte qui va décider du geste et de la forme au départ. Je suis plutôt quelqu'un qui va travailler sur des méthodes et des processus qui vont faire émerger des formes que vont s'approprier les usagers et sur lesquelles je pose simplement des garde-fous qui prennent en compte la réglementation, la sécurité, l'hygiène. Cela permet de mettre en place des objets et des espaces qui font sens et qui sont adaptés à notre société contemporaine et à ceux qui y habitent, ceux qui y survivent.* »⁶

Pour Thomas Ouard, la création de l'ambiance préexistante « *devrait (...) placer (l'usager) au Centre de la réflexion et chercher comment l'architecte peut, non pas faire, mais impliquer l'usager dans la construction de l'ambiance.* »⁷

De plus, lors de la conception d'une ambiance préexistante, il est important de porter attention à tous les facteurs qui la compose et non pas juste à sa dimension visuelle, puisque l'ambiance sonore, olfactive ou thermique joue également un rôle décisif dans l'élaboration de l'ambiance perçue.

L'architecte Philippe Rahm disait que « *L'architecture se déploie sur l'ensemble des sens, elle se révèle par la vue, mais aussi par la respiration, par la peau, par l'odeur, par l'intensité lumineuse...* ».⁸ Pour le philosophe Jean-François Augoyard, « *notre difficulté à imaginer une forme proprement sonore, ou thermique, ou olfactive, montre assez combien la métaphore visuelle a pénétré en profondeur notre manière de penser l'espace construit.* »⁹

L'analyse de l'ambiance est un outil qui permet de manière efficace d'évaluer le fonctionnement, harmonieux ou non, d'un dispositif. La création d'indicateurs d'ambiance permettrait de surveiller de manière régulière et contextualisée « l'état de santé » d'un microcosme, ceci dans la durée. La difficulté cependant est que seuls certains indicateurs d'ambiance sont mesurables physiquement (température, niveau sonore, luminosité), les autres étant pour l'essentiel subjectifs et donc difficile à mesurer avec précision.

⁶ **Julien Beller**, interview disponible en annexe

⁷ **OUARD Thomas**, op. cit.

⁸ **RAHM Philippe**,
Distorsions : architecture
2000-2005, Décosterd & Rahm, Editions HYX, 2005

⁹ **AUGOYARD**
Jean-François, op. cit.

L'association Charonne, le plus proche voisin du Centre

Jeudi 06 juillet 2017

Je suis juste sortie de la bouche de métro qu'un sans-domicile-fixe me demande un peu d'argent. Il a l'air à bout et je lui donne quelques euros et une canette de coca. Ce qu'il me demande me fait réaliser que je n'ai jamais vu de migrant mendier. Je crois que beaucoup d'entre eux voient cela comme quelque chose de dégradant.

Aujourd'hui je me rends à La Chapelle pour avoir une interview d'Ysabel, la directrice de l'association Charonne installée dans le Caarud du XVIII^e arrondissement, le plus proche voisin du Centre. Un Caarud est un Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des Risques pour les Usagers de Drogues. Le fonctionnement de la structure a été extrêmement mis à mal par la construction du Centre humanitaire et j'aimerais qu'elle m'explique l'impact exact de la présence des réfugiés sur son établissement. Je sonne à l'interphone du portail et me dirige vers l'entrée, longeant une fresque faite par les bénéficiaires de la structure. J'entre dans une salle décorée, accueillante et ayant un peu les allures de squat, puis on me fait monter à l'étage où j'attends cinq minutes qu'Ysabel termine son appel téléphonique. Je regarde le Centre humanitaire de la fenêtre, j'en ai une vue imprenable, le Caarud n'est qu'à une vingtaine de mètres du portail de sécurité.

Ysabel me reçoit quelques minutes plus tard pour une interview de presque deux heures extrêmement intéressante. J'y découvre un regard complètement différent sur le Centre humanitaire, la vision d'une femme travaillant dans le social depuis des années avec des populations très difficiles. Elle semble avoir besoin de parler. Elle me montre la vue du Centre et de la rue par plusieurs fenêtres afin de mieux m'expliquer à quel point sa structure se retrouve spatialement au milieu du système d'accueil des réfugiés. Elle me montre également plusieurs photos qu'elle a prises des dégâts et problèmes causés par les migrants sur sa structure : grilles arrachées, amoncellement de déchets dans le jardin, interphone cassé, entrée du camion de livraison bouché, barrage policier devant sa structure... « *Ce qui est dommage, c'est qu'on arrive à en opposer les projets. Et plus loin que cela, on en arrive à opposer les personnes et les faire se confronter, s'affronter. Pour éviter cela, il fallait éviter le plus possible tout ce qui pouvait engendrer des tensions entre usagers et usagères de drogues et migrants. Quand vous avez une trentaine de femmes consommatrices, poly-consommatrices de produits, se livrant à la prostitution, arrivant sur un établissement médico-social au milieu de centaines de jeunes hommes étrangers, c'est extrêmement compliqué.* »¹ Elle m'explique avoir mis en place une entrée donnant directement sur la rue, spécialement pour que les femmes puissent entrer dans le Caarud sans à avoir à se faufiler entre les migrants ni à passer le barrage de police, ce qui est extrêmement intimidant pour des usagers de drogues et des prostituées. Cette entrée est maintenant

condamnée par des tentes de migrants et un amoncellement de déchets. Son avis est pertinent et elle semble avoir une vision globale de la situation.



En sortant du Caarud, je rencontre Afridi et son ami borgne. Après avoir pris des nouvelles les uns des autres, ils m'expliquent leur problème : le borgne a été transféré et Afridi veut être transféré au même endroit. Je lui explique que je ne peux rien faire, qu'il faut demander à un salarié du Centre, Emma qui est très arrangeante, par exemple. Il me demande de venir avec lui pour expliquer la situation. Avant d'entrer dans le Centre avec Afridi, son ami borgne me demande de prendre une photo avec lui. Une fois seule avec Afridi, je lui demande pourquoi tant de réfugiés souhaitent prendre des photos avec moi. « *Parce que tu écoutes tout le monde et tu essayes vraiment de les aider quand tu peux. Il est facile de parler avec toi. Et puis tu es jolie* », me répond-il. Je pense que les réfugiés s'échangent certaines informations sur les travailleurs sociaux du camp : « *Léa, la fille avec les cheveux roux, parle dari alors tu peux lui demander de l'aide mais ne raconte pas de bêtises devant elle, elle comprend* ». Dans cette situation, les informations et les contacts sont importants pour arranger la situation. Apparemment, je serais « *la bénévole qui écoute tous les problèmes et qui essaie toujours d'aider quand elle peut* ». Me voient-ils comme une alliée ou comme une personne « trop gentille »...

La grille que l'on aperçoit sur la photo est celle qui clôture le Caarud. Ysabel a fait installer une entrée pour les femmes afin que l'accès à la structure leur soit plus simple, qu'elles ne soient pas obligées de passer entre les tentes comme pour l'entrée principale. Pourtant, rapidement, des tentes ont également été installées devant et des déchets se sont amoncelés derrière les grilles.

Annonce du démantèlement

Dans le Centre humanitaire je discute avec Soufik, un salarié Emmaüs, et un autre bénévole. J'apprends que le camp sauvage qui s'est constitué autour du Centre humanitaire va être démantelé le lendemain. Pourquoi ne suis-je jamais au courant de ces choses-là ? Tous les bénévoles avec qui j'en

¹ Ysabel, interview disponible en annexe

ai parlé par la suite l'étaient car ils s'occuperaient de la distribution de café et de petits déjeuners. Aurais-je été mise à l'écart à cause de ma recherche ? Avant que je ne parte, Soufik me dit : « *Ne le dis pas aux migrants, il ne faut pas qu'ils soient au courant avant demain, sinon tous ceux qui ne sont pas heureux de leur premier transfert vont revenir ici pour tenter d'en avoir un second dans la pagaille* ». De telles rumeurs peuvent faire doubler le nombre de personnes à évacuer et cela met à mal le système mis en place par l'Etat. Je comprends pourquoi il me faut garder cela pour moi mais je n'y crois pas trop, il est évident qu'une telle information a déjà filtrée. De plus, je ne trouve pas cela très correct de ne pas les prévenir de leur propre « mise à l'abri ».

Je passe déposer mon sac dans le bureau de Camille et la questionne sur cela. « *Oh, mais tu n'as pas reçu mon mail ?* » me demande-t-elle. Non. Pas plus que celui d'avant, celui d'avant avant et celui d'avant avant avant.... Je ne reçois que les mails pour travailler, jamais ceux qui mettent au courant de ce genre d'événements. Y aurait-il deux mailing listes ? L'impression que j'avais sur le fait que certaines personnes sont maintenues sciemment à l'écart s'accroît. Elle m'apprend ensuite que Anne Hidalgo est au Centre pour une conférence de presse et je quitte son bureau pour voir si je peux y participer en tant que spectateur.

Je fais le tour du Centre mais ne la trouve pas. Les personnes à qui je demande me disent que ça ne les intéresse pas vraiment ou qu'ils ne sont pas au courant. J'apprends finalement que c'est terminé et qu'Anne Hidalgo est partie.

Je regarde néanmoins Aurélie qui explique le fonctionnement du Centre à plusieurs journalistes. Ils filment sans demander l'avis des migrants et semblent si concentrés sur l'écran de leur caméra qu'ils ne semblent pas faire attention à ce qui se passe autour d'eux.

Je passe la fin de la journée dans le camp sauvage avant son démantèlement pour continuer à recevoir des impressions. Près de l'entrée, je rencontre Kader, un jeune algérien qui a quitté son pays car son homosexualité n'y était pas accepté. Il me raconte le risque d'agression, le rejet par sa famille, l'impossibilité de s'y épanouir sentimentalement. Il semble seul au moment où je le rencontre, ici sa communauté n'est quasiment pas représentée. Il me quitte pour aller chercher à manger, une voiture s'est arrêtée un peu plus loin et fait une distribution de pâtes.

De jeunes Afghans ont installé leurs tentes près de l'espace de la file d'attente. Ils les ont organisés de manière à ce que leurs entrées soient tournées les unes vers les autres et qu'un espace soit dégagé en leur centre. Ils jouent aux cartes et je me joins à eux même si je ne comprends pas bien les règles. Avec ce grand soleil et ces jeunes hilares au milieu d'un cercle de tentes, on croirait presque voir une scène de festival.

Je me joins à un groupe d'Afghans qui jouent aux cartes au milieu des tentes installées devant le Caarud. Ils m'accueillent à bras ouverts et je reste avec eux une vingtaine de minutes à discuter et à les regarder jouer. Trois Afghans sortent la tête d'une tente où ils partagent du pain trempé dans une sauce blanche avec des herbes vertes. Derrière moi, sous une bâche tendue, un homme taille la barbe de son ami. Je me fais alors la réflexion que je n'ai vu aucun migrant avec une grosse barbe : ils font tous attention d'être bien rasés ou d'avoir une barbe taillée. Est-ce pour ne pas ressembler à l'image que les Européens ont des extrémistes religieux et ne pas y être associés ou simplement la





Trois jeunes hommes m'invitent à partager avec eux du pain plongé dans du fromage mousseux. Ils me montrent des photos sur leurs portables pour illustrer les histoires qu'ils me racontent et les choses qu'ils ont vu pendant leur parcours migratoire.



norme dans leur pays ? L'un d'eux me pose une question dans un anglais mal maîtrisé : « *It's very nice you come to seat with us, you are not afraid ? It's okay for you to stay with us ?* » Je me rends alors compte qu'il est effectivement très rare qu'une personne travaillant ici ou qu'un riverain s'assoit avec eux pour discuter. Il y a toujours cette barrière entre « Français / étranger », « local / demandeur d'asile », « personne légale / personne en situation d'irrégularité ». Ils sont prisonniers de leur statut de réfugié, comme si tout rapport social en était directement influencé, qu'ils étaient vus comme réfugiés avant d'être vus comme êtres humains. Ils semblent être souvent réduits à leur situation de précarité.

Ils semblent étonnés lorsque quelqu'un qui n'est pas dans une situation similaire à la leur choisit de passer du temps avec eux. En discutant avec eux, je comprends qu'ils se rendent bien compte que, parfois, ils inspirent la crainte, le rejet. Ils semblent soucieux de savoir si c'est le cas pour moi qui, assise avec eux, ai choisi de les considérer comme humains et non demandeurs d'asiles à la rue. Je pense que ce qu'il leur manque aussi c'est que nous les considérons comme nos égaux et non des gens ayant seulement besoin de notre aide, des passifs qu'il faut aider, des gens sur lesquels on pose un regard de pitié. Qu'on les regarde en hommes civilisés et fort de leurs convictions, pleins de ressources, de rêves. Qu'on croit en eux, qu'on soit leur allié plutôt que leur sauveur, qu'on développe avec eux une complicité plutôt qu'une situation de dépendance. Une phrase de Stelio me revient alors en tête : « *Quand*

on entre dans l'urgence, généralement on y reste ». Je me rends maintenant compte que cela passe beaucoup par le regard des autres et les rapports sociaux qui en découlent. Comment réussir à s'intégrer et avoir une bonne image de soi-même lorsque les autres nous voient ainsi ? Comment réussir à se défaire de l'étiquette de dépendance que l'on nous a collée ? Il semble important de changer de regard sur eux, ils ne sont pas de pauvres migrants qu'il faut aider mais des hommes tout à fait capables qui demandent simplement qu'on leur laisse reprendre les rênes de leur vie.

Je continue mon tour du camp sauvage et me dirige vers le campement du rond-point puis celui des Africains sous l'échangeur et le long du gymnase.

Je passe de groupe en groupe, demandant si tout va bien, discutant un peu : ici un homme est malade et j'appelle quelqu'un d'Utopia, là un autre qui veut me raconter son histoire mais plus tard, quand sa vie sera plus stable... Sous le pont je trouve un homme « *qui n'a pas bu ni mangé depuis deux jours parce qu'il vomit à chaque fois* » et le questionne sur son état. Il semble avoir de la fièvre et je lui explique qu'il peut aller à l'hôpital mais que dans ce cas-là, il ratera le transfert demain. Il me dit qu'il préfère attendre, je passerai à nouveau le voir dans une heure. Parfois c'est un peu la cour des miracles : ils exagèrent leur mal pour essayer d'entrer dans le Centre.

Devant le gymnase, je m'assois avec un groupe d'Africains qui chantent. L'un d'eux frappe deux bouteilles de plastique entre elles pour accompagner les chants. Un autre fait



cogner sa béquille contre le sol pour rythmer la musique. Ils me demandent de chanter en français ou en anglais. L'ambiance est légère, ils rient, leur situation semble oubliée l'espace d'un instant. J'aide un homme à compter les dizaines de pièces rouges qu'il tient entre ses deux mains réunies. Il semble surpris qu'autant de pièces représentent si peu. « *It's only 70 cents ? What can I buy with that ?* » me demande-t-il. « *Quelques chewing gums, presque une baguette* », je lui réponds.

Cohabitations des populations en situation de précarité

Je change encore de groupe et rencontre un homme au blanc des yeux devenu rouge et larmoyant, assis sur l'une des barrières basses de la rue. Inquiète, je lui demande comment il se sent : « *Ça va, ça va, juste une conjonctivite* » me répond-il en français. Cet homme n'est pas un migrant mais un sans-domicile-fixe. Il semble avoir environ 30 ou 35 ans et a les cheveux très courts. Il est recroqueillé sur lui-même et grelotte violemment. Il me fait penser à un homme en pleine crise de manque. Je lui demande s'il a pris de la drogue car je sais qu'il y a un campement de toxicomanes un peu plus loin, au bord de la route. Dans ce genre de situation, il me paraît inutile de « tourner autour du pot », mais il est juste malade et fatigué.

Il m'explique avoir perdu ses deux parents dans un accident, être tombé en dépression, avoir perdu son travail et s'être

retrouvé à la rue. « *Mais ça va s'arranger, mon assistante sociale est en train de me chercher un logement. Il faut juste que je rembourse l'hôtel qui m'a avancé la nuit pour qu'ils puissent m'avancer la prochaine* » me confie-t-il. Il à l'air à bout, les yeux larmoyants, grelottant, le dos voûté mais lorsqu'il parle, il reste très digne. Il parle clairement, ne me demande rien, il n'essaie pas de générer de la pitié, ne semble rien attendre de moi que ce soit physique ou matériel. J'ai un très bon feeling avec cet homme qui semble respectueux. Un sentiment d'impuissance m'envahit néanmoins, impuissance qu'on pourrait ressentir devant un ami malade pour qui on ne sait pas quoi faire. Je discute un peu avec lui et il me remercie, « *c'est vraiment sympa que tu t'arrêtes pour discuter avec des gens comme nous, ça fait plaisir, merci* ». Il me demande un mouchoir mais je n'en ai pas sur moi. Bien qu'il ne m'ait rien demandé, j'aurais voulu lui donner l'argent qui lui manque pour qu'il puisse finir de rembourser sa nuit d'hôtel et dormir correctement ce soir, se soigner mais je n'ai pas non plus d'argent sur moi.

Quand je lui fais part de mon sentiment d'impuissance, il me répond alors : « *Tu es assise là à m'écouter à minuit, au lieu d'être tranquille chez toi, tu ne te rends pas compte à quel point c'est énorme* ». Plus qu'un manque matériel ou pécuniaire, je me rends compte que ces gens, migrants ou SDF, manquent de considération et souffrent de leur statut d'indésirables, d'exclus de la société, de leur situation d'urgence et de précarité. Je me rends également compte que si je ne peux pas les aider matériellement ou administrativement, je ne suis pas pour autant inutile. Le besoin de considération et de rapport sociaux est aussi important que le besoin de manger et d'être à l'abri. La solitude fait aussi peur que la faim. Peut être même plus.

Une femme française arrive et commence à lui parler. Elle semble défoncée mais l'homme avec qui je discutais me dit que non, elle est « juste » alcoolique. Elle crie, marche de façon saccadée dans tous les sens. L'homme la regarde, blasé. Apparemment il la connaît et a l'habitude. Un homme noir, totalement saoul également, arrive à son tour sur un vélo. La femme commence à lui parler et le ton monte, ils s'insultent, l'homme la menace de la frapper si « *elle ne ferme pas sa grande bouche de salope* ». Elle l'insulte encore plus fort. Il descend difficilement de son vélo qui tombe avec fracas, il titube. Je reste assise, me demandant quelle attitude adopter mais l'homme à côté de moi me rassure : ils se connaissent, c'est comme ça tout le temps et puis « *ça, c'est normal la nuit Porte de la Chapelle, c'est le quotidien* ». Je me demande si ces deux-là viennent du camp de toxicomanes qui se situe derrière l'une des stations-services de la Chapelle. A travers cette altercation de rue je découvre l'une des autres communautés des « indésirables de La Chapelle » : les alcooliques et les toxicos. La femme tombe sans que personne ne l'ai touché, se relève, accusant l'homme noir qui s'est éloigné, le suit en courant et en criant comme une folle. L'homme à côté de moi se lève pour récupérer le portefeuille qu'elle vient de faire tomber. Il le fourre dans sa poche. « *Je lui rendrai quand elle sera calmée, ça lui évitera de le perdre à nouveau* » me dit-il. La femme

◀ Un groupe d'homme chante en arabe. Le chant s'élève au milieu du campement informel et d'autres hommes se joignent à eux. La musique, spontanée, m'émeut énormément et m'apparaît comme porteuse d'espoir et de bons sentiments.

◀ Un homme a collecté toutes les pièces rouges qu'il a pu et espère pouvoir s'acheter quelque chose. Cela lui apparaît comme beaucoup d'argent avant qu'un autre migrant ne lui explique leur peu de valeur. Il s'esclaffe alors, préférant rire de son erreur.

revient. Bien qu'elle marmonne des choses vulgaires et incohérentes, elle semble un peu plus calme. L'homme avec qui je suis assise lui tend son portefeuille, je vois la peur passer dans les yeux de la femme, elle ouvre son portefeuille et se met immédiatement à beugler de nouveau : « *Mes quarante euroos ! Mon argent ! Voleur ! Rends-les moi !* ». L'homme à côté de moi qui était plutôt calme commence à s'énerver : « *Tu es malade ! Je ne t'ai rien pris ! J'ai récupéré ton portefeuille pour que personne ne te le prenne ! Tu me connais, tu sais bien que je ne te volerais pas !* » Le ton monte à nouveau, elle l'insulte et lui postillonne au visage, le surplombant de toute sa hauteur alors qu'il est toujours assis sur la barrière, au ras du sol. Il me prend à partie : « *Toi, tu as bien vu, que je n'ai rien pris dans son portefeuille, je ne l'ai même pas ouvert !* » Oui oui, j'ai bien vu. Je lui dis de laisser tomber, d'attendre qu'elle se calme, que ça ne sert à rien d'essayer de la convaincre alors qu'elle est saoule et défoncée. Il semble profondément révolté d'être accusé de la sorte alors qu'il n'a rien fait et refuse qu'on lui crache dessus à tort. Il se heurte à un mur, une réaction d'alcoolique : pas de réflexion, pas de discussion, de l'agressivité et des sentiments incontrôlés.

Autour de nous, à quelques mètres à peine, des dizaines de migrants continuent leurs affaires comme si de rien n'était. Cela me fait penser qu'ils ont effectivement l'habitude mais aussi qu'ils ne veulent pas s'en mêler. Un nouvel homme arrive, sobre celui-ci. Il est métis, a une cinquantaine d'années et est grand et mince. Il tend à la femme une liasse de billets et lui dit « *tu les as fait tomber là, calme-toi* ». La femme se calme un peu avant de retourner brailler sur l'homme noir saoul un peu plus loin. Le nouvel arrivant s'assoit à côté de moi. Il m'explique qu'il a longtemps travaillé dans le social, que maintenant il continue de lui-même, qu'il connaît cette femme depuis des années. Un assistant social à la retraite dont la déformation professionnelle le pousse à continuer de suivre certains de ses patients dans la rue ? J'ai le sentiment que c'est bien plus complexe que ça. Tous les gens que je rencontre ici me semblent bien plus complexes. Il me dit que la femme est alcoolique, qu'elle a quatre enfants, tous placés en foyer ou famille d'accueil, qu'elle ne reste jamais longtemps dans un logement social ou un foyer.

Je me rends compte que les communautés qui vivent dans la rue Porte de la Chapelle, les toxicomanes, les migrants et les prostitués que je vois tous les soirs au bout de la rue, partagent le même espace urbain mais ne se mélangent pas du tout. Les migrants ne semblent pas beaucoup aller voir les prostitués, par manque d'argent peut-être, et ne se mêlent pas du tout aux toxicomanes et alcooliques qui sont pourtant parfois assis au milieu de leur camp. Il est d'ailleurs souvent arrivés que des migrants me mettent en garde : « *Ne va pas là, il y a des drogués, ils sont prêts à tout, évite-les* », ou « *ils sont fous, ils prennent des choses mauvaises, je ne m'approche pas, tu devrais faire pareil* ». Ils semblent être comme l'eau et l'huile dans le verre qu'est la Chapelle : cohabitant mais ne se mélangeant pas, ne se mêlant pas

des problèmes des autres, interagissant seulement avec les membres de leur communauté.

Devant nous passent deux femmes en robes courtes et moulantes, juchées sur d'immenses talons. Des prostituées. Je pensais qu'elles auraient peur de traverser un campement de réfugiés uniquement constitué d'hommes. Elles marchent vite donc c'est peut-être le cas, mais elles ne semblent pas avoir assez peur pour prendre le temps de le contourner. Quelques migrants les regardent d'un œil curieux ou mécanique mais la plupart les ignorent. Aucun ne les aborde. Comme si une communauté faisait simplement partie du paysage de l'autre.

Je continue mon chemin en discutant, prenant quelque photos après avoir expliqué que « *ce n'est pas pour la télé ou les réseaux sociaux mais pour un livre ou j'explique ce qui se passe à la Chapelle* ». Généralement après cette explication cela ne les gêne pas d'être pris en photo : ce qui les dérange n'est pas la photo en elle-même mais sa diffusion. Certains m'appellent même pour que je les photographie : ils veulent qu'on comprenne leur situation. Parfois, cela les amuse simplement et fait passer le temps.

Fatty, « bénévole pour elle-même » et fauteuse de troubles

Il est une heure du matin, je suis assise avec un groupe d'Africains, des Soudanais en majorité. Tout se passe bien, les photos ne les dérangent pas si elles ne sont pas diffusées, ils se font passer l'appareil pour se photographier les uns les autres. Ils sont contents que je discute avec eux, nous parlons de toutes sortes de choses, l'ambiance est tranquille. Ils m'ont laissée entrer sous l'intimité de leur bâche, je suis assise sur un vieux matelas. Bae, un homme grand et mince d'une trentaine d'années, me parle de sa petite sœur, restée au pays. Il espère avoir rapidement une situation convenable ici pour qu'elle le rejoigne. Soudain une femme arrive comme une furie et m'agresse verbalement : « *Qu'est-ce tu fais là toi ! Espèce de pourrie d'Emmaüs ! Range ton appareil photo, arrête de les prendre en photo ! Casse-toi !* ». Je ne comprends pas la réaction agressive de cette femme et lui répond que je prends des photos pour mon mémoire, qu'ils sont d'accord et que je ne vois pas en quoi cela la regarde. Je me lève pour être à sa hauteur. Son énervement semble s'accroître un peu plus et elle continue à crier : « *Si t'es pas là pour Emmaüs alors enlève ce chasuble de merde ! On sait que vous êtes que des pourris qui favorisent les Afghans ! Dégage ! T'as rien à faire là !* ». Je commence à être également énervée mais tente de garder mon calme. Rentrer dans son jeu ne ferait qu'aggraver les choses. Il est néanmoins difficile de ne pas laisser pointer l'agacement dans ma voix : « *Avant d'être une chasuble Emmaüs, je suis une personne. Je ne suis pas responsable de tout ce qui se passe dans cette association et je mérite le respect autant que n'importe qui. De plus, je suis sur l'espace public, ils sont d'accord pour les photos alors cela ne te regarde pas. Mêle-toi de ce qui te regarde et lâche moi !* ».

Elle continue à crier et à m'insulter, le ton monte. Elle s'approche de moi, je crois qu'elle va me frapper. Je me prépare à me défendre. Elle a l'air costaud mais mes quatre ans de sports de combat ne me laissent pas totalement désarmée face à elle. Finalement elle se désintéresse momentanément de moi, se tourne vers Bae et ses compagnons et leur parle en arabe. Son ton est vêtement, sa voix un peu roque. Elle leur dit sans doute que je ne leur veux que du mal, que je suis avec l'État, qu'ils ne doivent pas m'écouter. Ils la regardent sans répondre. J'en profite pour la regarder. Elle est d'origine maghrébine, doit avoir environ trente-cinq ans et a une démarche un peu masculine. Elle se tourne à nouveau vers moi : « *Enlève ce chasuble, enlève ça je te dis !* ». Je le fais passer par-dessus ma tête. Si cela peut la calmer c'est peut-être mieux. Ce chasuble est un objet intéressant : sorte de carte d'identité, d'objet clamant l'appartenance à un groupe, il fait partie intégrante de notre image et nous positionne dans le microcosme qu'est la Chapelle. Ma présence ne la gêne qu'avec une chasuble. Ce n'est donc ma présence en temps qu'humaine qui la dérange mais mon appartenance à cette association.

La femme me lance quelques insultes et menaces de plus et disparaît. J'interroge Mohamed, un migrant du groupe qui parle bien anglais : « *Je passe beaucoup de temps ici sans être payé pour essayer d'aider comme je peux, ce n'est pas pour qu'on m'agresse comme ça ! C'est qui cette femme ? De quoi elle se mêle ?* ». Je suis hors de moi mais j'essaye de me contrôler, je dois analyser la situation. Mohamed fait un mouvement des mains pour m'apaiser, les paumes vers le bas. « *Calme-toi. Elle est folle, il ne faut pas y faire attention. Elle est toujours comme ça, il faut juste ne pas l'écouter* »

me dit-il. « *On est désolés pour ce qu'elle t'a dit* » me dit Bae. Apparemment elle est souvent là, ils y sont habitués. Qui est-elle ? Nos cris ont réveillé un homme qui dormait à côté. Il ronchonne, me lance un regard noir et je décide de les laisser tranquille. Je m'excuse pour le vacarme et prends congé.

Quelques dizaines de mètres plus loin trois voitures sont garées et distribuent de la nourriture aux migrants. Deux tables sont installées avec de grands plats de pâtes bien entamés. Peu de réfugiés se massent autour : ils doivent servir depuis un moment déjà. La femme qui vient de m'insulter est là et discute avec les gens qui servent : elle est apparemment de leur groupe. Pas la peine de m'approcher. Plus loin j'aperçois des bénévoles d'Utopia que j'ai déjà croisés à plusieurs reprises. Seul un petit brassard bleu ciel indique leur appartenance à cette association. Je les rejoins afin de leur demander des informations sur cette femme. Je l'entends d'ailleurs crier dans mon dos : « *Ah ! C'est cette pourrie d'Emmaüs ! Dégage !* ».

Les bénévoles d'Utopia sont quatre, deux hommes et deux femmes. Ils font le tour du camp pour voir si tout va bien et pour prévenir du démantèlement qui aura lieu dans quelques heures : « *Demain, tout le monde sera transféré. Faites vos sacs maintenant pour être prêts. Prenez toutes les choses importantes.* » Ils répondent également aux questions que les réfugiés leur posent : « *Oui vous serez transféré en France. Non, on ne sait pas encore où exactement. Vous saurez quand vous serez dans le bus. Oui, tout le monde pourra partir.* »

Quand j'approche, ils me saluent amicalement et je leur raconte l'altercation que j'ai eue avec la femme.



◀ Le soir et la nuit, le campement informel est plus vivant que jamais. La nouvelle a filtré qu'une mise à l'abris aurait lieu demain. Beaucoup de migrants déjà transférés sont revenus pour tenter d'avoir un second transfert et d'être à nouveau considérés comme primo-arrivants.

L'un des bénévoles me lance alors joyeusement : « Ah ! Tu as rencontré Fatty ! ». Dit comme cela, on dirait qu'il parle d'une vieille amie qu'il côtoie régulièrement. Il m'explique : « Fatty, c'est une fille engagée dans la cause des migrants et qui est un peu « bénévole pour elle-même ». Elle est souvent là et distribue de la nourriture. Elle déteste Emmaüs et Utopia 56 et pense qu'on est « du côté de l'État et non de celui des migrants », qu'on favorise les Afghans par rapport aux Africains dont elle s'est un peu auto-proclamée la protectrice. Elle passe sa vie à pourrir notre travail. Ça fait des mois qu'on essaye de lui coller un procès. Cette femme fait de vrais appels à la haine ici : quand il y a des révoltes ou des bagarres, elle n'est jamais loin, elle en est même souvent l'instigatrice. Elle attise la haine des Africains envers les Afghans en leur disant qu'ils sont favorisés, qu'ils doivent régler le problème eux-mêmes, ça génère des bagarres. Elle encourage des révoltes aussi, des migrants viennent défilier avec des pancartes « we are not animals ». On le sait ça et on essaie déjà de gérer la situation du mieux que l'on peut, avec les moyens que l'on a. La dernière fois elle les a poussés à jeter toutes leurs ordures sur la route, ça a bloqué toutes les voitures. Ce n'est pas ça qui va donner une bonne image des migrants. On veut lui faire un procès pour appeler à la haine mais également parce qu'elle harcèle les bénévoles. Elle nous filme et fait tourner les vidéos sur les réseaux sociaux avec nos noms et prénoms en critiquant notre travail. La dernière fois elle a trouvé une photo de l'une de nos bénévoles sur Facebook, la jeune femme y posait nue. Un nu un peu artistique tu vois ? Elle a fait le tour du camp en montrant le nu à tous les réfugiés. »

Lorsque je lui demande si la jeune femme a porté plainte contre Fatty pour cela, il me répond par la négative parce que « Fatty est en contact avec plein d'associations, elle pourrait nous faire perdre des soutiens et des aides ». Il ajoute : « D'ailleurs, n'en viens jamais aux mains avec elle, déjà je pense qu'elle sait se battre et en plus je pense qu'elle n'a pas que des bonnes fréquentations. On n'est jamais à l'abri qu'elle te tombe dessus à plusieurs. Le mieux à faire c'est de rester calme et de l'ignorer quand elle braille. Ce qu'on fait aussi c'est qu'on la filme quand elle nous filme. On attend qu'elle fasse une connerie pour pouvoir lui coller un procès », m'explique le jeune homme d'Utopia.

Cette femme, Fatty, est sans doute la femme créatrice de trouble dont Zelda m'avait déjà parlé.

Maintenant, je peux mettre un visage et un prénom sur le personnage. Il est intéressant de voir les contre-mouvements d'aide aux réfugiés, l'animosité entre les différents groupes d'aide et la façon dont une personne peut envenimer une situation. Je pense que la colère de Fatty trouve sa source dans l'indignation que génère la vue de l'insalubrité dans laquelle vivent les migrants. A cela s'ajoute sûrement une solidarité envers la communauté arabophone, et une sorte d'identification culturelle aux hommes présents ici. A cela s'ajoute encore le manque de connaissances des structures humanitaires et des chaînes de décision, ce qui explique qu'elle s'attaque à des individus bénévoles en voulant s'attaquer à la politique même de ces associations.

Un engagement intéressant mais qui perd de sa crédibilité sous les propos haineux, extrêmes et arbitraires.

Et les réfugiés, ils en pensent quoi ? « La plupart la prennent un peu pour une folle et préfèrent ne pas y faire trop attention. Parfois elle réussit à mettre le feu aux poudres... »

Organisation sociale et commerces naissants

Je continue à faire le tour du camp avec les quatre bénévoles pour prévenir du démantèlement de demain et questionne le jeune homme, Alexis, au passage : « Chez Emmaüs, on nous a dit de ne pas faire filtrer l'information. Vous le faites chez Utopia seulement parce que c'est la veille, ou vous n'avez pas eu les mêmes directives ? ». « Nous n'avons pas la même politique, on estime qu'ils ont besoin de savoir, alors ça fait quelques jours qu'on le dit à ceux qui demandent », me répond-il. Une fois arrivés au bout de la rue, nous la prenons dans l'autre sens. Je dis bonjour à ceux que j'ai déjà vus et vais parler aux autres. Un jeune africain, d'une vingtaine d'années tout au plus, me suis tout en déblatérant des choses incompréhensibles dans une attitude charmeuse et demandeuse. Je l'ai déjà rencontré et il m'avait pris la main. Cela m'agace et je l'ignore. Il continue néanmoins de me suivre.

Sur le trottoir, un jeune Soudanais distribue du thé. Il a posé son vélo contre la grille du gymnase et y est adossé. Trois grandes thermos de thé sont alignées devant lui, des gobelets en plastique remplissent son porte-bagage. Tout en me servant un verre, il m'explique qu'il a passé plusieurs mois dans ce campement de fortune. Maintenant il est dans un centre d'hébergement au nord de Paris. Il évoque sa femme et sa fille qui ont été emmenées ailleurs parce qu'ils ne sont pas mariés. Il m'explique qu'il vient pour distribuer du thé aux autres migrants qui sont dans la même situation que la sienne quelques mois auparavant. Il a décidé d'aider à son échelle, seul, en venant distribuer du thé à ses compatriotes. Je me rends compte que certains gardent un lien avec ce lieu, qu'ils y reviennent régulièrement, qu'ils y ont trouvé leurs marques. Beaucoup reviennent également pour rendre visite à un ami, c'est un relais communautaire.

Plus loin je m'arrête devant trois Africains qui ont ouvert leur « petit shop ». Une boîte en carton posée sur le sol sert de présentoir à leur marchandise : du tabac, des paquets de cigarettes et du parfum à vêtement. Alors que je me penche pour regarder, l'un d'eux attrape un flacon et me vaporise du parfum sur le t-shirt, près des aisselles. Quand je lui demande de m'en mettre sur le poignet pour que je puisse sentir, il me dit « Non non, c'est pour les vêtements, pas la peau ! Tu vois ? Ça sent bon. » Qu'ils soient là pour longtemps ou non, qu'ils s'installent ou non, l'esprit d'entreprise est toujours présent. Je note que les produits qu'ils vendent sont des produits « d'hygiène », le parfum, ou de détente. Cela touche à nouveau les questions de l'image en société et de la tension générée par les procédures adminis-



tratives.

Un autre groupe d'hommes m'appelle et me demande la traduction d'un mot en français. L'un d'eux me tend un cahier où sont déjà inscrits des mots et la traduction en arabe. Je m'assois avec eux sur un bout de matelas et donne quelques mots supplémentaires. Un migrant du groupe d'à côté se joint à nous : il a acquis un bon niveau de français et répond à leurs questions avant de se tourner vers moi : « C'est bon ? ». Il aide également ses compatriotes en traduisant en arabe. La dynamique du groupe est bonne, ils ont envie d'apprendre.

Il est déjà une heure du matin, je ne dois pas rater mon dernier tram. Je les quitte et remonte en courant la rue vers la station. Je fais des signes de la main pour dire au revoir au sans-abri à la conjonctivité et à quelques migrants qui me saluent. Demain c'est le démantèlement. Cela commence vers 5h30 alors il ne me reste plus beaucoup de temps pour dormir.

Démantèlement

Vendredi 07 juillet 2017

Levée à 5h15 pour suivre le démantèlement du camp sauvage porte de la Chapelle.

A 6h le tram s'arrête quatre stations avant la mienne, on doit continuer à pied. J'entends les autres voyageurs exprimer leur incompréhension et leur mauvaise humeur : « Qu'est-ce qu'il se passe ? », « C'est quoi ce.... ? ! Ils auraient pu prévenir ! », « Je vais être en retard au boulot ! Vous connaissez un itinéraire alternatif ? ». Les passagers se regroupent pour s'échanger informations et conseils sur la direction à suivre. Je descends du tram et continue au pas de course pour ne pas manquer le début de l'évacuation.

Lorsque j'arrive à la Chapelle je vois des bus, une dizaine, alignés sur la route, le long des rails de tram. Les tentes et les couchages qui jonchent les trottoirs ont été abandonnés. Il n'y a personne, pas un migrant qui serait encore en train de regrouper ses affaires avant le départ. Tout est resté en l'état mais je ne vois plus aucun habitant. Des assiettes de nourri-

ture encore pleines reposent sur une couverture, une volute de vapeur s'élève d'un verre de thé encore plein. Ils ont tous disparus. Il n'y a pas de trafic, pas une voiture en marche, tout a été bloqué. Seuls quelques passagers du tram continuent à pied devant et derrière moi vers leur lieu de travail. La porte de La Chapelle n'a jamais été aussi calme. Sans le bruit et l'affluence du trafic, ce n'est plus le même lieu. J'ai l'impression d'être devant une vision apocalyptique, dans un film où tous les humains ont disparu et où les quelques passagers du tram continuant à pied et moi-même sommes les derniers survivants. Vision d'hécatombe et d'apocalypse. D'un autre côté il y a aussi dans cette situation quelque chose de reposant et de serein : le calme, le bruit des oiseaux, le soleil qui rase les immeubles. La ville semble reprendre ses droits.

Je continue à remonter le Boulevard Ney vers le Centre. Je suis étonnée par le nombre de vêtements et surtout de chaussures qui ont été abandonnées. D'habitude les chaussures c'est un peu la denrée rare : c'est cher, dur à trouver à sa pointure, quand on en a une paire, on la garde. J'explique l'abandon de tant de chaussures par les dons sauvages de particuliers qui ne passent pas par des associations : ils arrêtent leur voiture, file un carton plein de vêtements et repartent. Les réfugiés se battent pour des habits et prennent ce qui leur tombe sous la main dans la pagaille. Des chaussures ! Pas à leur taille. Elles finiront par traîner dans la rue. Encore un don mal distribué. Je me souviens de Calaisiens qui s'indignaient de voir les migrants laisser les habits donnés traîner dans la boue, s'en servir comme abri ou paillasse. Mais s'ils ne sont pas adaptés, qu'en faire ?

J'ai peur d'avoir raté le démantèlement. On m'avait dit que cela commencerait vers 6h. Ont-ils commencé en avance ? J'aperçois finalement des migrants massés sur la partie centrale de la route, sous l'échangeur. Ils sont assis sur les barrières basses et attendent. Il y en a plusieurs centaines. Je discute avec des réfugiés algériens qui attendent, allongés sur des couvertures à même le trottoir. Bien que restée une bonne partie de la nuit à parcourir le camp sauvage côté africain pour les informer du démantèlement, j'ai l'impression de ne plus reconnaître aucun visage. J'observe les expressions des gens autour de moi : la plupart ont les yeux perdus dans le vague, le visage inexpressif, ils semblent blasés. On sent néanmoins le stress de l'attente et de l'incertitude planer. Quelques-uns sont excités et semblent contents : « Enfin on s'occupe de nous ! On va quitter la rue ! ».

Des CRS et la police nationale bloquent les quatre entrées du boulevard, ce qui en dégage tout le Centre. Des camions sont alignés pour boucher les entrées en formant un mur, un ou deux policiers se tiennent debout entre chaque camion pour bloquer le passage à toute personne qui essaierait de se faufiler entre deux véhicules. Les migrants que j'ai vus attendent à l'extérieur de l'espace dégagé. Je sors mon chasuble Emmaüs, le brandit comme mon droit d'entrer. Je passe la barrière de CRS. À l'intérieur de l'espace dégagé se trouvent encore des centaines de migrants qui attendent

◀ Un jeune homme s'est improvisé vendeur de parfum et de tabac. Il a installé son maigre étalage sur un carton et tente de me vendre un parfum « pour que je sente encore meilleur ». Il est étonnant de voir à quelle vitesse l'esprit d'entreprise reprend le dessus, même dans une situation de grande précarité.

d'être envoyés vers un bus. La police a sans doute voulu séparer les migrants en deux groupes pour éviter un mouvement de foule trop énorme et violent. Un mouvement de foule de 1300 migrants, c'est toujours mieux qu'un mouvement de foule de 2600 migrants.

La partie centrale du boulevard prend donc le rôle de lieu d'attente numéro un. La rue du côté boulevard des Maréchaux fait office de lieu d'attente numéro deux pour entrer dans les lieux d'attente un. La rue côté boulevard Ney, juste devant le Centre, est devenue une succession de barrages de policiers par lesquels il faut passer pour rejoindre l'espace d'embarquement. Chaque barrière de police a pour but de réduire le flux de migrants progressivement et de les organiser en ligne, en une file d'attente organisée. Je m'approche du premier barrage policier. Des migrants sont assis sur le sol devant les hommes en uniforme qui, eux, sont debout. Un policier pose tour à tour la main sur l'épaule de chaque migrant pour qu'ils se lèvent et passent le barrage. Les autres attendent que leur tour vienne, que le policier leur tapote aussi l'épaule. Le geste semblerait amical s'il n'était pas autoritaire.

A côté de moi, un homme, un Français faisant partie d'une association quelconque, ronchonne auprès d'un de ses amis : « *C'est une honte ! Les faire asseoir devant les flics qui restent debout ! C'est les humilier, bafouer leur condition d'humain ! C'est super symbolique : les migrants à genoux devant les forces de police ! La soumission devant l'État !* ». En se plaçant du côté symbolique, on peut interpréter cela comme position d'infériorité et position de supériorité. Soumission/répression.

D'un point de vue pratique, c'est autre chose : pour l'instant c'est la seule méthode qui a été trouvée pour qu'il n'existe pas de mouvement de foule qui se termine par un phénomène d'écrasement, des migrants poussés par ceux de derrière sur les policiers qui sortiraient matraques et bombes lacrymogènes. Lorsque l'on est assis, on ne pousse pas et l'attente est moins fatigante. Si les migrants étaient debout, avec la tension ambiante, cela se produirait très facilement. L'efficacité pratique à défaut de l'égalité symbolique. Je trouve que beaucoup de gens font des conclusions hâtives sans prendre en compte les contraintes de la situation. Ils se révoltent de la symbolique de la situation sans essayer de comprendre le pourquoi du comment on en est arrivé là. La question est néanmoins intéressante : mieux vaut rester digne et courir le risque de situations violentes plutôt que de courber l'échine pour rester en sécurité ?

Premier barrage policier avec une vingtaine de policiers qui sont coincés entre des plots en béton, des grillages et une camionnette blanche et bleu. Devant eux des migrants assis qui attendent qu'on leur tapote l'épaule pour se lever et passer le barrage. Autour de cette scène d'autres migrants qui attendent de venir s'asseoir dans la queue, des journalistes, des membres de différentes associations, d'Utopia, qui informent ou regardent. Tant de gens réunis au même endroit, un terreau parfait pour une multitude de petites scènes représentatives des conflits d'intérêts, qui ont lieu dans ce genre de situation.

Le boulevard Ney, condamné pour la journée, est noir de migrants, de policiers, de travailleurs sociaux et de journalistes. Chacun essaie de tirer son épingle du jeu et chaque groupe critique celui d'à côté : les travailleurs sociaux critiquent les journalistes, les policiers craignent de tomber malades au contact des migrants, les journalistes guettent les violences policières et les mouvements de foule et les migrants tentent de retrouver leurs amis dans la pagaille s'insurgeant quand un policier leur barre le chemin.





Des journalistes tentent d'interviewer des migrants. La plupart se détournent avec un signe de tête négatif, certains acceptent et déballent leur vie. Cela soulage, cela fait passer le temps et avec un peu de chance cela permettra qu'on s'occupe mieux d'eux dans le futur en communiquant sur leur situation. Les journalistes ressemblent un peu à des touristes, ils cherchent leurs marques, peinent parfois à aborder les réfugiés, sujets sur lequel ont leur à demander de communiquer. Des travailleurs sociaux critiquent à voix haute les journalistes. « *Mais ils n'ont pas compris qu'ils ne voulaient pas être filmés ? !* » ronchonne une femme de la mairie de Paris en gilet jaune fluo. Chacun pense être plus utile et légitime que son voisin.

Des migrants se questionnent : « *On va nous envoyer où ? On restera à Paris ou ils nous enverrons en province ? On saura quand ?* ». Les amis tentent de rester groupés pour être transférés ensemble.

Au milieu de tout cela, j'entends une voix cassée et tonitruante qui beugle des insanités. Fatty. Encore. Toujours là pour rendre la situation plus difficile. J'aurais bien aimé avoir son avis sur la situation mais il m'est impossible de l'aborder maintenant qu'elle m'a identifiée comme bénévole Emmaüs. Elle filme Zelda, une jeune femme d'Utopía et celle-ci la filme en retour. Un autre bénévole filme la scène. La vidéo est devenue l'arme et la contre-attaque. Sous mes yeux se livre un combat de décrédibilisation du groupe adverse. Un homme d'Utopia me glisse : « *Avec un peu de chance aujourd'hui elle fera une connerie et on pourra lui coller un procès.* »

Je me dirige vers le lieu d'embarquement des bus en longeant la file par le côté. Je suis arrêtée par un policier au niveau du second barrage qui se situe à peine cinq mètres derrière le premier. Je brandis une nouvelle fois mon chasuble. Fatty a beau critiquer, ce bout de tissu bleu est tout de même bien pratique. Un tiers des policiers du second barrage portent des masques de chirurgien. Pas tous, ce qui signifie que ce n'est pas obligatoire. A l'origine ces masques ont été conçus pour éviter que des germes présents dans les voies respiratoires des chirurgiens ne viennent contaminer le champ opératoire stérile. Quand j'étais au Vietnam, j'ai vu beaucoup de personnes en porter également pour se protéger de la pollution, même si je ne suis pas sûr que ce soit très efficace. Ici, je ne me leurre pas. Les masques que portent certains policiers sont assez représentatifs de leur peur d'attraper des maladies véhiculées par les réfugiés, d'être infectés. Je trouve ça assez insultant pour les migrants d'être considérés ainsi comme des sacs à maladies, des êtres sales qu'il ne faut pas toucher. Mais d'un autre côté, l'endroit où ils vivaient dans la rue avait été un foyer épidémique potentiel : recoins des immeubles servant de toilettes improvisées et dégageant une odeur pestilentielle, rats, gale, puces. Un migrant qui a déjà passé le premier barrage veut revenir sur ses pas : « *I want to go this way ! My friends are here ! I want to go !* » Il sera bloqué par les policiers et préférera ne pas en arriver à une situation violente : « *I don't have any problems with you ! I just want my friends !* » Un policier rigole : « *hey ! Il dit qu'il n'a pas de problèmes avec nous !* » L'homme attendra ses amis derrière le barrage à défaut de pouvoir le repasser dans l'autre sens.

Les migrants sont assis au sol, attendant qu'un policier leur tapote l'épaule pour traverser les différents barrages de police et se diriger vers les bus de transfert garés plus loin. Certains journalistes et bénévoles s'insurgent devant la symbolique du migrant à genoux devant des représentants de l'état, d'autres se réjouissent de voir à quelle point cette méthode limite les mouvements de foule et les accidents.



Un peu plus loin, un autre policier apostrophe un collègue, désigne du doigt un rat écrasé devant eux et lance : « Hey ! Regarde ! Il y en a un qui a oublié son petit dej ! ». Sa remarque me révulse. Est-ce l'image qu'ils ont de ces hommes dans la galère ? Ou simplement l'humour du métier qui vise à se détendre, à dédramatiser ? Il paraît que les médecins font aussi plein de sales blagues sur leurs patients, que c'est leur échappatoire pour évacuer le stress.

Je croise Kader, le jeune algérien qui a quitté son pays parce que son homosexualité n'y était pas acceptée. Il a l'air plus frais que les autres, on voit qu'il est arrivé il y a moins longtemps. Heureusement qu'il n'est pas resté longtemps dans le camp sauvage car il ne fait pas bon être gay ici. Je prends de ses nouvelles et il me donne son Facebook pour que nous puissions rester en contact.

Je continue de remonter la file. J'ai l'impression de longer une rivière pour voir où elle se jette. Derrière le second barrage de policiers, les migrants marchent en file indienne. Si à l'origine les files indiennes étaient une technique des Indiens pour ne pas se faire repérer en marchant dans les pas de la personne de devant, c'est également une technique efficace de gestion de la foule : chacun passe à son tour, pas de phénomène d'écrasement ou de mouvement de foule tant que la file n'est pas cassée... et puis une file indienne c'est aussi plus facilement contrôlable. En remontant la file le long du boulevard Ney je tombe sur le groupe d'Afghans avec qui j'ai discuté la veille, assise au milieu de leurs tentes. En m'apercevant ils m'appellent : « Lou ! Lou ! ». Beaucoup n'arrive pas à prononcer mon prénom ou à le retenir alors ils utilisent mon surnom. Je leur serre la main et prends de leur nouvelles, ils me lancent de grands sourires, heureux de quitter la rue mais inquiets de leur avenir.

La file s'engouffre sur un espace de parking caillouteux dans les locaux de la SNCF et se divise en trois files.

Au bout, l'espace se réduit et, derrière un portail et un nouveau barrage policier, se trouve les bus qui viennent se garer un à un pour prendre un groupe de réfugiés. Jusqu'au dernier moment ils ne sauront pas où ils seront emmenés. Je suppose que cela évite que les migrants ne fassent marcher arrières, refusent de monter. Cela créerait une situation difficile à gérer qui se multiplierait sans fin car les réfugiés sont rarement satisfaits de l'endroit où on les envoie. A droite de l'entrée, des grillages et derrière, le camp où l'on voit la bulle. A gauche, juste devant les bâtiments de la SNCF, des tables sont installées et les bénévoles d'Emmaüs, chapeautés par Camille, préparent du thé et un peu de nourriture dont les stocks s'épuisent vite. Je me joins à eux, charge une cagette en carton de verres de thé et de sucre et longe les trois files d'attente qui emplissent le parking. Les migrants se servent dans mon plateau improvisé. En général ils mettent deux ou trois sucres dans leur verre de thé. Certains me demandent de l'eau.

Je suis étonnée que le système de file soit si bien respecté : aucun réfugié ne passe d'une file à l'autre, tout se passe calmement, sans accrochage. Ceux qui en ont marre d'être



debout, s'assoient simplement sur le sol. Des bénévoles et salariés de différentes associations parcourent les files pour informer et éviter qu'elles ne se mélangent. Il suffirait qu'un conflit éclate ou qu'un groupe sorte de la file et tout l'ordre établi éclate. Pour l'instant tout se passe bien, sans heurts. Ils savent qu'ils vont tous être transférés et ne veulent pas mettre leur départ en péril. Je parle avec une femme de la mairie de Paris qui travaille dans la section DASES, acronyme de Direction de l'action sociale, de l'enfance et de la santé. Ses collègues et elle parcourent la file pour repérer de potentiels mineurs. Une fois repérés ils sont mis à l'écart et attendent d'être pris en charge. Ce n'est pas la même procédure que pour les adultes car ils sont considérés comme « vulnérables ».

Après avoir fait plusieurs services, je remonte encore les files jusqu'à l'endroit où les migrants passent le portail et embarquent dans les bus. Je n'ai jamais vu autant d'associations et organisations différentes réunies au même endroit : je peux apercevoir des chasubles d'Emmaüs Solidarité, d'Utopia 56, de l'OFFI, d'Adema, de la mairie de Paris, de la préfecture d'île de France, de France terre d'asile... La mise à l'abri se termine vers 11h. Plus de 2770 personnes ont été évacuées. Elles seront hébergées dans des gymnases le temps qu'on leur trouve une place en CAO ou en CHU. Mobilisation de 300 policiers, une centaine de personnes travaillant pour des associations, une soixantaine de bus dont certains ont fait plusieurs trajets.

Le camp après la « mise à l'abri »

Une fois les embarquements terminés, je vais faire le tour du camp sauvage déserté pour un reportage photo. Sylvie m'accompagne. Tout a été laissé tel quel, on dirait que les réfugiés ont soudainement disparu sans avoir le temps de rien changer à leur lieu de vie. J'y découvre des installations



Les bénévoles Emmaüs, majoritairement des femmes, s'activent pour servir du thé et de l'eau aux migrants faisant la queue pour monter dans les bus. Les verres sont généralement reçus avec reconnaissance par des migrants levés aux aurores et qui n'ont parfois pas encore mangé.

Des employés du service de nettoyage de la ville de Paris nettoient après le démantèlement du campement. Ils sont entièrement protégés par des combinaisons et des masques, sûrement pour une question d'assurance.

Une habitation a été construite à partir de grilles de chantier subtilisées. Dormir dans un espace délimité apporte un sentiment de sécurité.

étonnantes, des détournements de l'espace et du mobilier urbain. Nous y trouvons une trousse de toilette encore pleine, un abri construit à l'aide de grillages, un dallage fait à partir de matériaux de récupération... De nombreuses tentes et sacs de couchage ont été laissés derrière. La plupart des réfugiés les ont eus gratuitement et ne s'y attachent pas.

Les agents de nettoyage de la mairie de Paris nettoient les espaces abandonnés à l'aide de drôles de bulldozers. Cela a un côté choquant de voir ces monstres d'acier détruire sans états d'âme les frêles habitats qui étaient tout ce que possédaient leurs habitants en galère. Plus loin d'autres employés ramassent les déchets répandus sur le sol à l'aide de grands râteaux. Ils portent un masque et une tenue de protection comme celle que portaient les personnels de santé pour se protéger d'Ebola en Afrique. C'est un peu ironique de les voir

protégés comme s'ils se trouvaient sur une zone radioactive. Quand je pense qu'il y a peu de temps je cassais le jeûne du ramadan avec quelques dattes, assise sur la couverture qu'ils manipulent comme si elle pouvait les tuer, ma gorge se serre. A côté d'eux, les bénévoles d'Utopia récupèrent ce qui est récupérable et le chargent dans de grands conteneurs poubelle qu'ils ramèneront au camp pour les désinfecter : tentes, duvets, couvertures... Eux n'ont aucune protection et attrapent tout à mains nues car « *le contact avec les couvertures est trop court pour chopper la gale* » me dit un jeune homme. Je pense que si les agents d'entretien portent un tel équipement de protection, c'est pour une question d'assurance, leur employeur aura tout fait pour les protéger des maladies.... Je me fais virer de l'espace par le chef des agents d'entretien de Paris. Les employés étaient d'accord mais lui ne veut pas que je prenne de photos du nettoyage.

Je vais ensuite déjeuner avec Sylvie dans un petit Bistrot de la Chapelle. Elle me parle de son idée d'écrire mon mémoire et de la maison d'édition pour laquelle elle travaille. Nous avions déjà un peu discuté de cela par mail. Elle m'envoie également les notes qu'elle a prises sur son travail à la laverie.

Après cela je retourne quelques heures travailler à la laverie du Centre. J'y rencontre Salim, un ancien réfugié devenu bénévole. Il parle cinq langues. Je dessine sur son chasuble et sur le mien pendant que les machines à laver tournent. Un salarié Emmaüs passe et me dit : « *Ne laisse pas les mecs d'Utopia laver tout leur trucs dans les machines hein !* ». Je le questionne : « Pourquoi ? ». « *Avec tous les duvets et couvertures ils monopoliseraient les machines et puis ils n'ont qu'à s'organiser* », répond l'homme. Est-ce la vraie raison ? Si oui, cela me paraît mesquin : ne travaillent-ils pas dans le même but même si leurs méthodes divergent ? Là encore le conflit d'intérêt est visible.

Deux heures plus tard je prends une pause avec les bénévoles d'Utopia. On parle à nouveau de Fatty. « *Tous les journalistes la fuyaient ce matin, ils n'en pouvaient plus qu'elle intervienne !* » dit un homme mince en rigolant. Un autre bénévole arrive : « *Vous avez vu l'article du Monde ? Pfft !!! Utopia jette les tentes et sacs de couchages* ». C'est quoi ça ? On les a mis dans des conteneurs poubelles pour aller les décontaminer de la gale et les réutiliser justement ! Je déteste ces journalistes qui tirent des conclusions hâtives sans vérifier et questionner au préalable ! Le Monde me déçoit. » Puis on se remet au travail et ils retournent emballer couvertures, vêtements et sacs de couchage dans des sacs poubelles noirs et opaques qu'ils laisseront fermés quelques jours pour les décontaminer de la gale avant de les laver.

A la fin de ma session laverie nous avons quelques difficultés, mes collègues et moi, à trouver des remplaçants. Ce sera finalement une nouvelle d'Utopia qui nous filera un coup de main et sortira nos dernières machines.



Quand le camp contribue à l'élaboration de l'image du migrant

Pendant mon étude en immersion dans le Centre et le camp sauvage de la Chapelle, j'ai pu me rendre compte des nombreux clichés véhiculés sur les migrants mais également observer les tentatives de ces derniers pour soigner leur image. Effectivement, bien qu'ils soient en situation de grande précarité, ils cherchent, dans la mesure du possible, à maintenir une bonne image d'eux-mêmes : bonne hygiène corporelle, taille des cheveux et de la barbe régulière, demande de vêtements de marque ou en accords avec leurs goûts, attitude fière (par exemple, refus de mendier - sauf pour la communauté des Doms¹...), affirmation de l'autonomie, etc... Il m'est tout de suite apparu que la question de l'image était centrale pour les migrants : image de soi pour soi-même, image renvoyée à la famille et aux amis restés dans le pays d'origine, image renvoyée aux habitants du pays d'accueil.

L'image du migrant obéit à trois forces opposées. La première tend à réduire celle-ci à sa plus simple expression : nom-empreintes digitales-pays d'origine. Cette force est celle du traitement administratif et du contrôle policier. La seconde tend à la stéréotyper. Cette force est celle d'une opinion publique qui méconnait la situation globale du migrant, de médias qui focalisent sur les aspects les plus « vendeurs », des politiques qui instrumentalisent la question de l'immigration à des fins idéologiques et électorale. La troisième, enfin, cherche à restaurer l'image du migrant dans sa plénitude et à la valoriser. Cette force est celle du migrant lui-même, de la communauté migrante et des associations qui travaillent à leur accompagnement.

Il m'a donc semblé nécessaire de questionner la notion d'image.

Quels sont les marqueurs qui définissent l'image de ces personnes ? Soigner son image, pourquoi et pour qui ? Comment le camp participe-t-il à construire la figure du migrant ? En quoi une image valorisante est-elle un levier facilitant le rebond et l'acceptation du migrant par la société ?

Cette analyse découle des rencontres que j'ai faites sur les camps institutionnel et sauvage de la Chapelle avec des personnes, principalement originaires du Moyen-Orient et d'Afrique subsaharienne, cherchant l'accueil en Europe.

L'image comme vitrine de soi en société : donner à percevoir

Le corps n'est pas qu'un objet physique, c'est aussi et surtout la manifestation principale d'un « soi », « d'un être subjectif porteur d'états mentaux et animé de comportements ». ²

Dans l'ouvrage « Loin de moi, étude sur l'identité », le philosophe Clément Rosset explique que l'identité d'une personne n'est pas une entité close « comme il peut y avoir perception d'une chaise ou d'une table, mais seulement des perceptions de qualités, ou d'états psychologiques ou somatique (...) ». ³ Effectivement, en psychologie sociale, l'identité d'un individu désigne la reconnaissance de ce qu'il est et de ce qu'il fait, de ses qualités intrinsèques, par lui-même et par les autres.

L'image qu'il a de lui-même est l'ensemble des croyances, positives ou négatives, qu'il s'est fait sur les traits qui constituent son identité : c'est l'évaluation, plus ou moins positive qu'il a de lui-même. Dans cette évaluation, le regard de l'entourage social de l'individu joue un rôle prépondérant dans l'élaboration de l'image de soi. Dans « A la recherche du temps perdu », Marcel Proust expliquait que « Nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance comme d'un cahier des charges ou d'un testament ; notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres ». ⁴

Selon l'économiste et sociologue Max Weber⁵, les quatre fondements de la notion d'identité sont l'existence physique matérielle, l'espèce biologique,

¹ YILDIZ Yesim Yaprak, *Nowhere to turn : the situation of Dom refugees from Syria in Turkey*, European Roma Rights center, 1 septembre 2015, p. 7.

Les personnes que l'on voit mendier au bord des autoroutes parisiennes en tenant un panneau « famille syrienne » appartiennent généralement à la communauté des Doms, une branche de Roms du Moyen-Orient. Les Doms de Syrie sont présentés par plusieurs sources comme économiquement et socialement marginalisés dans leur pays, faisant l'objet de stéréotypes négatifs.

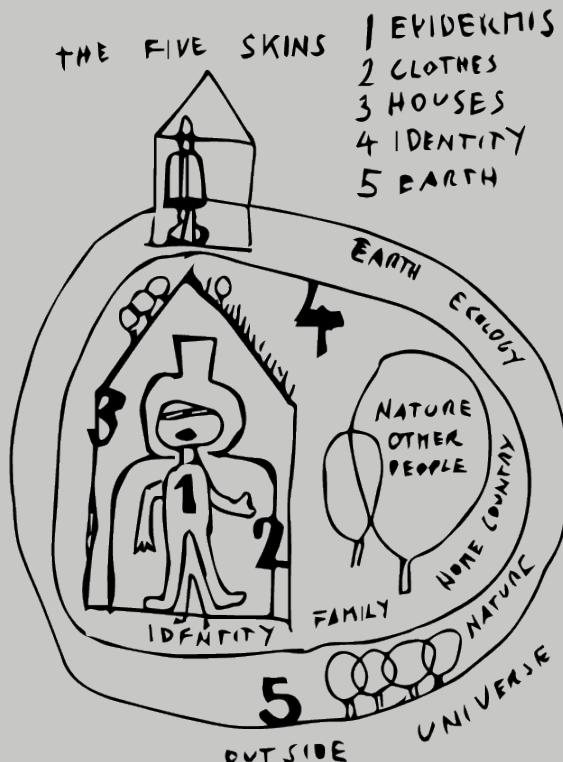
² JEANNEROD Marc, « De l'image du corps à l'image de soi », *Revue de neuropsychologie*, 2010, p. 185-194

³ ROSSET Clément, *Loin de moi : étude sur l'identité*, Les éditions de minuit, 2002

⁴ PROUST Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Edition Humanis, 2014, Collection « Classiques », P 17

⁵ WEBER Max, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1922

l'appartenance culturelle ou communautaire⁶ et la personnalité individuelle. L'artiste Hundertwasser, lui, voit ces couches identitaires comme des « peaux » dans lesquelles l'homme vit et exprime son identité politique et sociale. Il en dénombre cinq : son épiderme naturel, ses vêtements, sa maison, l'environnement social dans lequel il évolue (famille, nation, communauté), la peau planétaire (l'environnement qui l'abrite et le nourrit).⁷



Dessin de l'artiste ▶
Friedensreich Hundertwasser,
« The Five skin »

⁶Par « appartenance culturelle » ou « communautaire »

Max Weber entend une langue, des coutumes et/ou une histoire commune.

⁷HUNDERTWASSER
Friedensreich, *The Five skin*,
1972

⁸DE LA CROIX David,
DOCQUIER Frédéric,
« Migrations des travailleurs pauvres : une vision mondiale », *Regards croisés sur l'économie*, vol. 8, no. 2, 2010, pp. 170-179.

Si la question de l'image est à ce point cruciale pour les migrants, c'est qu'elle confère un réel avantage adaptatif. Renvoyer à sa famille et aux amis restés au pays une image valorisante permet de s'auréoler d'un prestige rassurant. Se construire une image valorisante de soi-même permet de gagner la confiance, l'audace et le courage qui sont nécessaires pour rebondir lorsqu'on se retrouve isolé, loin de chez soi et dans une situation de grande précarité. L'image que l'on renvoie aux habitants du pays d'accueil influence la capacité que l'on aura à se faire accepter et les opportunités qu'on saura trouver pour se relancer dans une nouvelle vie. Ainsi, les chances de survie sociale dépendent très directement de l'image que le migrant a de lui-même et renvoie aux autres. Le migrant va même adapter son image en fonction des circonstances pour maximiser ses chances dans une situation donnée. Cependant, la maîtrise de l'image n'est que partiellement entre les mains du migrant puisque l'image qu'il cherche à renvoyer est déformée par différents facteurs sur lesquels il n'a aucune prise : ses conditions de vie qui tendent à le renvoyer vers un statut de « miséreux », les images très stéréotypées des médias qui effacent toutes les spécificités individuelles, l'instrumentalisation des politiques qui fait d'eux une « problématique » et enfin les préjugés de l'opinion publique qui font qu'on ne les regarde pas tels qu'ils sont mais tels qu'on s'attend à ce qu'ils soient.

Image du migrant dans son pays d'origine : une image reconstruite, entre réalité et storytelling

Celui qui part comme aventurier porteur d'espoir

Pour leur famille et leurs amis restés au pays, les migrants internationaux sont souvent vus comme des gens courageux et porteurs d'espoir. Quelles que soient les raisons de leur départ, ils ont pour point commun la recherche de conditions d'existence meilleures pour eux-mêmes ou pour aider leur communauté, parfois au péril de leur vie. Ces gens sont admirés pour leur audace mais aussi enviés par leur communauté d'origine qui espère souvent d'eux une aide en retour.

De fait, des études⁸ montrent que l'immigration non qualifiée bénéficie aux pays en développement : elle diminue les demandes d'emploi et engendre des transferts de fonds des migrants vers leur pays d'origine. Les sommes envoyées par les migrants à leur famille

et communauté d'origine s'élevaient à 170 milliards de dollars en 2005. Environ deux tiers de ce montant est dirigé vers les pays en développement. Cela représente le double du budget de l'aide au développement octroyé par les pays riches, et ces transferts privés sont certainement sous-estimés puisque les transferts de fonds par les canaux informels représentent au moins 50 % des montants officiels enregistrés. Ces transferts contribuent sans aucun doute à réduire grandement la pauvreté de ces pays en développement. A l'inverse, l'immigration de personnes qualifiées tend à appauvrir le pays d'origine qui a financé leur éducation et ne pourront compter sur cette ressource à fort potentiel pour le développement du pays.

Pour l'entourage du migrant resté dans le pays de départ, les pays d'accueil sont souvent vus comme des Eldorado. C'est encore plus vrai pour les pays occidentaux qui sont fantasmés : on ne voit en eux que la richesse et le respect des droits de l'Homme. La croyance est forte que parvenir à y mettre un pied c'est la réussite assurée. Quand la situation est intenable dans son pays d'origine, le sentiment que la situation est meilleure ailleurs s'érige en certitude.⁹



▲ « Kamuke est une jeune fille qui rêve de réaliser ce que toute jeune kinoise de son milieu rêve : émigrer à Paris, à n'importe quel prix, y compris en se servant de ses charmes. Aucun Européen dans cette histoire, mais sa transposition directe dans l'imaginaire kinois : le jeune africain venant de France, de Mbengué, comme disent les Camerounais. »

KOJÉLÉ Alain, Kamuke Sukali, 2008

La perdurance de l'image glorieuse du migrant malgré leur situation de grande précarité

Les ressortissants de pays dans une situation de guerre généralisée ont plus de chance d'avoir une réponse positive à leur demande d'asile car ils répondent aux critères permettant l'accès au statut de « réfugié ». Pour la Syrie dont le conflit est sur-

réalisé, la chance d'obtenir l'asile est très élevée : l'an dernier, 97 % des demandeurs d'asile syriens se sont vu octroyer l'asile.¹⁰ Pour d'autres pays dont la situation est jugée moins urgente ou pour les personnes soupçonnées d'être des migrants économiques, le processus de demande d'asile est beaucoup moins aisés et les ils se retrouvent dans une situation de grande précarité, à la rue ou dans des camps et des centres, chassés de pays européen en pays européen. L'image du pays d'accueil comme pays-Eldorado et lieu d'une nouvelle vie s'effondre alors pour laisser la place à un parcours migratoire jalonné d'obstacles matériels et administratifs. Il semble néanmoins que, souvent, par fierté ou par désir de ne pas inquiéter leurs proches, ces exilés cachent leur situation aux personnes restées dans leur pays d'origine.

« *Toute ma famille et mes amis pensent que l'Europe c'est génial, que la vie y est belle et qu'on y est en sécurité... mais je suis là ou alors je dors dans la rue sans savoir de quoi le lendemain sera fait. Je ne veux pas leur montrer ça* » disait Waseem.¹¹ De la même manière, Ahmed a raconté à sa mère qu'il s'est trouvé un petit appartement à Paris alors qu'il dort dans la rue boulevard Ney. Si l'image des camps de réfugiés véhiculée par les médias contredit cette vision idéalisée, de nombreuses personnes continuent à quitter leur pays dans l'espoir d'un avenir meilleur, espérant mieux réussir que ceux qui les ont précédés.

« *Les jeunes s'accrochent à une image positive de la migration liée à la possibilité d'enrichissement rapide, laissant de côté la plupart des aspects négatifs* » explique les anthropologues Muriel Gomez-Perez et Marie Leblanc suite au témoignage de jeunes migrants sénégalais, dans leur livre *L'Afrique des générations entre tensions et négociations*.¹²

⁹ KOJÉLÉ Alain, *Kamuke Sukali*, 2008.

« *Kamuke est une jeune fille qui rêve de réaliser ce que toute jeune kinoise de son milieu rêve : émigrer à Paris, à n'importe quel prix, y compris en se servant de ses charmes. Aucun Européen dans cette histoire, mais sa transposition directe dans l'imaginaire kinois : le jeune africain venant de France, de Mbengué, comme disent les Camerounais.* »

¹⁰ MOUTERDE Perrine,

« *La France a accueilli 10 000 Syriens depuis 2011 sur les 5 millions qui ont fui leur pays* », *Le Monde Proche Orient*, 15 mars 2016

¹¹ Waseem, chronique du 16 mai 2017

¹² GOMEZ PEREZ Muriel, LEBLANC Marie (Dir.), *L'Afrique des générations entre tensions et négociations*, Karthala, 2012



▲ (De gauche à droite)

- Faris, réfugié du Koweit, est arrivé à Leeds en Angleterre après 8 mois dans le camp de réfugiés de Grande Synthe en France. Avec son ami Muhamad Ali, il partage un repas dans un petit restaurant londonien : couleurs, vives et chaudes, repas copieux, atmosphère posée, le cliché ne laisse rien paraître de la difficulté du parcours migratoire.
- Faris, posant devant une fontaine à Londres. Ses habits soignés et l'environnement véhicule une certaine idée de richesse.
- Mousa, réfugié irakien originaire de Bagdad, pose devant une voiture de collection, se l'appropriant le temps d'un cliché. Short, casquette et lunettes de soleil lui donne des allures de riche vacancier.
- Mousa, le regard se perdant dans le lointain, prend la pose devant la tour Eiffel. Le format carré de la photo rappelle celui des clichés Instagram.

Pour l'historien et théoricien de la photographie André Rouillé, les selfies sont des « images-écrans »¹³ permettant à un individu de projeter l'image qu'il souhaite renvoyer à autrui. Selon le sociologue et linguiste Erving Goffman, « Si l'on regarde la perception comme une forme de communication, alors avoir le contrôle de ce que l'on perçoit, c'est avoir le contrôle du contact établi, de même qu'en délimitant et en réglant le spectacle, on délimite et on règle le contact »¹⁴

¹³ ROUILLÉ André, « Selfie et autoportrait, d'un monde à l'autre », *Paris Art*, n°439, édito du 20 juin 2014

¹⁴ GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, op. cit.

¹⁵ SALMON Christian, *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, Éditions La Découverte, 2007

¹⁶ GUICHOT Céleste, *Philosophie du selfie : quand Narcisse cherche le bonheur*, 2016, archive ouverte pluri-disciplinaire HAL

arrange, tombant alors dans une certaine forme de storytelling¹⁵.

« L'autobiographie se caractérise (...) par un engagement de l'auteur envers ses lecteurs, engagement qui consiste à raconter sa vie dans toute sa véracité. Le selfie n'engage en rien son auteur : au contraire, l'auteur d'un selfie peut faire semblant, ou croire lui-même qu'il se livre tel qu'il est parce que le selfie mêle une part d'intimité. Mais l'intentionnalité publique qui est au cœur du geste implique un certain contrôle. Le selfie s'inscrit donc dans un certain ordre social qui détermine ses usages et ses mode de présentations » explique la chercheuse Céleste Guichot dans « Philosophie du selfie ».¹⁶

Les migrants semblent ne vouloir transmettre que les facettes les plus valorisantes de leur parcours migratoire : leur dépaysement, leurs découvertes, leurs rencontres... À travers ces selfies, ils tendent à se présenter comme touristes et voyageurs plutôt que comme migrants, gommant souvent les passages les plus difficiles de leur parcours migratoire. Ces images « idylliques » viennent confirmer l'idée que se font les personnes restées au pays de la société

d'accueil, entretenant ainsi le mythe de la richesse et de la réussite. Cette volonté de maîtriser et de valoriser leur image explique également leur réticence voire leur hostilité à être pris en photo par d'autres, en particuliers par des journalistes : alors que le migrant cherche à donner de lui une image valorisante et rassurante, le photographe de presse cherche au contraire à démontrer le caractère difficile et précaire de sa situation.

La figure du migrant dans la société européenne

Selon le chercheur néerlandais spécialiste des médias et communication Jacco van Sterkenburg cité sur le site de l'UNESCO, « *Les médias donnent souvent une image réductrice des réfugiés, qui sont considérés soit comme une menace, soit comme un groupe de victimes.* »¹⁷

De fait, pour une partie de la population, « migration » est synonyme d'illégalité, de clandestinité, de travail au noir, de bénéfice illégitime des prestations sociales, d'augmentation du chômage, et d'insécurité. Les migrants sont également perçus comme une menace potentielle pour les valeurs nationales : statut de la femme, montée en puissance d'une autre religion et remise en cause de la laïcité, etc... Parfois même, un amalgame est fait entre immigration, intégrisme et terrorisme. Il s'ensuit des représentations diabolisées du migrant : faux réfugié, envahisseur, parasite, vecteur de pauvreté...¹⁸⁻¹⁹ Ce sentiment est largement lié au traitement qui est fait de l'immigration par les médias : une étude réalisée en Italie par l'Institut de recherche Censis montre que dans 78 % des cas, les actualités télévisées présentaient le migrant dans un contexte négatif et que dans 58 % des cas, elles se référaient à leur comportement criminel ou illicite.²⁰ Il convient cependant de noter que ces statistiques sont pas généralisables à tous les pays d'Europe, l'hostilité en Italie s'expliquant par l'importance de la problématique migratoire, le pays étant l'un des principaux points d'entrée pour les flux venant d'Afrique. Dans cette rhétorique hostile aux migrants, ceux-ci sont le plus généralement évoqués collectivement (flux de migrants, vague, arrivée massive...), niant ainsi l'individualité des personnes et la diversité des parcours.

En réaction à ces représentations hostiles aux migrants, associations, militants et personnes sensibles à la cause élaborent un discours de bienveillance. Malheureusement, les procédés utilisés sont le plus souvent compassionnels. Le migrant est alors présenté comme la victime d'une situation de conflit,

d'une persécution, d'une catastrophe naturelle, du réchauffement climatique... Le mauvais accueil qui lui est réservé et la précarité dans laquelle il se trouve dans le pays de transit ou d'arrivée venant s'ajouter comme une injustice supplémentaire. Cette rhétorique instrumentalise le sentiment de culpabilité ou de pitié pour déclencher un sentiment bienveillant dans l'opinion publique. Dans cette logique, certaines associations ont parfois recours à des images difficilement soutenables pour des campagnes d'appel au don.

Le chercheur Jacco van Sterkenburg considère que « *ces deux approches se rejoignent. Dans les deux cas, elles créent des différences entre « nous et les autres », au lieu de traiter des questions humaines qu'ont en commun les résidents et les nouveaux arrivants.* »²¹

En effet, qu'il soit hostile aux migrants ou compatisant, le discours médiatique présente cette situation comme « anormale » et dramatique quand les migrants eux-mêmes cherchent à communiquer une image rassurante et de vie ordinaire. Voir sur le mur d'un campement sauvage une banderole déployée disant « *we are humans, not animals, not terrorists* », illustre à quel point les migrants ne se reconnaissent pas dans le discours que renvoient les médias.

La communication sur le phénomène migratoire par les médias, les réseaux sociaux et les associations participe à influencer l'action des pouvoirs publics ainsi que l'opinion publique. Ceux-ci s'influencent, s'informent et se désinforment les uns les autres et façonnent, par voie de conséquence, l'image des migrants dans cette société.

L'historien Yvan Gastaut explique : « *Pour simplifier et être accessible au plus grand nombre, on essentialise, on généralise, et, par facilité ou par paresse, on applique des réalités partielles et partiales communes à tous. Le racisme se nourrit de la sorte. L'ethnicisation généralisée d'un problème et notamment celui des réfugiés en France, renvoie très nettement au mécanisme de la rumeur qui, comme le montrent les chercheurs en sciences sociales, s'appuie sur ce qui est vraisemblable. Tout est marqué par la distorsion et par la déformation. Un véritable paradoxe se développe : malgré une multiplication des moyens d'information, il est de plus en plus difficile de distinguer le vrai du faux.* »²²

Comment le camp participe-t-il à la construction de la figure du migrant ?

Le camp d'accueil, par ses missions et par son fonctionnement, définit le rapport entre les migrants et la société d'accueil. En attendant qu'ils soient

¹⁷ UNESCO, « Migrations et réfugiés : les médias font-ils bien leur travail ? », Site de l'UNESCO

¹⁸ GASTAUT Yvan, « La représentation des réfugiés et des migrants dans Les médias : Le poids des stéréotypes », France Terre d'asile, notes de l'observatoire

¹⁹ Conseil de l'Europe, « L'image des migrants, des réfugiés et des demandeurs d'asile véhiculée par les médias », Assemblée parlementaire, 20 septembre 2004

²⁰ CENSIS, « L'image des migrants en Italie, au travers des médias, de la société civile et du marché de l'emploi », Censis, Italie.

²¹ UNESCO, op. cit.

²² GASTAUT Yvan, op. cit.

adoptés comme réfugiés ou déboutés, les migrants sont-ils acceptés comme faisant partie intégrante de la société, même temporairement, ou bien sont-ils volontairement maintenus à l'écart, empêchés de prendre pied sur le territoire ?

Nous analyserons dans les paragraphes qui suivent la façon dont les centres d'accueil prennent en charge les migrants, et ce que cela dit de la place du migrant dans la société d'accueil. De quelle manière le fonctionnement du camp modifie l'image que le migrant a de lui-même, l'idée qu'il se fait de la façon dont un migrant doit être normalement pris en charge en France et enfin l'image que le grand public a d'eux. Pour ce faire, nous questionnerons les notions de dépendance, de visibilité sociale, de norme et de dispositifs connotants.

L'image du migrant dépendant : un système paternaliste et contrôlant

Les médias, les politiques et le grand public voient généralement les migrants comme une population d'assistés²³ ou qu'il convient d'assister, selon qu'on leur soit hostile ou favorable. Dans les deux cas, la notion d'assistance est indissociable de l'image des migrants. Si les médias créent cette image du migrant, la plupart des centres d'hébergement et d'accueil, par leur fonctionnement, les y enferment.

De fait, les migrants dans un camp est entièrement « pris en charge », expression très révélatrice : ils sont considérés comme une charge qu'il convient d'assumer. Pour des raisons de contraintes de fonctionnement, de sécurité et de normes sanitaires, aucune latitude ne leur est laissé dans l'organisation de leur quotidien.

Par exemple, ils leur est impossible de cuisiner dans le Centre d'accueil de la Chapelle : risque d'incendie, problème de stockage de nourriture, difficulté de gestion et de nettoyage des espaces de cuisines et des ustensiles, etc... Dans ce centre où les gens ne restent qu'une dizaine de jours, cela n'est pas trop problématique. Au contraire, dans le Centre humanitaire d'Ivry où des familles sont accueillies pour des durées d'environ six mois, ne pas pouvoir cuisiner les maintient dans une situation de dépendance mais les prive également de tout ce qui s'attache à la préparation et au partage des repas : choix des horaires de repas et des menus, impossibilité d'inviter quelqu'un à manger chez eux, de célébrer par la cuisine des événements et surtout de renouer avec leur culture par le biais de l'alimentation... Pourtant la possibilité de se

nourrir seul est vraiment la base de l'indépendance. Puisqu'ils sont empêchés de cuisiner, le personnel du Centre doit le faire pour eux, de même que les tâches associées : courses, vaisselle, tâches ménagères...

On constate le même phénomène à propos du lavage du linge, du nettoyage des espaces de vie, de l'organisation des activités, etc, où là encore les migrants n'ont aucune autonomie et aucune possibilité de faire eux-mêmes les choses. De plus, notons que les migrants ne peuvent pas travailler avant d'avoir leur carte de séjour et se trouvent donc dans une situation de total désœuvrement.

Stelio, auxiliaire socio-éducatif du Centre de la Chapelle, explique qu'il y a « plein de règles dans un centre et c'est pesant pour les personnes qui sont très autonomes à la base et qui n'ont pas besoin de ça. Au bout d'un moment les personnes se sentent dépossédées de leur propre vie. Les associations veulent se protéger et éviter certains incidents mais les personnes autonomes finissent par se sentir opprimes. »²⁴

L'anthropologue Marc Augé parle d'ailleurs des camps de réfugiés comme de « non-lieu », un lieu dans lequel l'homme ne vit pas et ne s'approprie pas l'espace mais avec lequel il a plutôt une relation de consommation.²⁵ Ce fonctionnement induit un processus de contrôle et d'infantilisation et alimente chez les migrants l'idée qu'il est normal d'être pris totalement en charge dans le système social français, confirmant ainsi le message des relais communautaires et des passeurs qui les ont incités au départ.

L'opinion publique hostile aux migrants leur reproche d'être assistés, le paradoxe étant que c'est l'institution elle-même qui les place et les maintient dans cette situation de dépendance, alors qu'eux-mêmes aspireraient à s'organiser plus librement pour se ré-approprier leur vie.

Des dispositifs cherchant à camoufler la misère : l'invisibilité sociale

La présence de la misère dans les rues, à la vue de tous, est problématique pour les pouvoirs publics qui cherchent à la disperser ou à la camoufler. Pour soustraire ces situations de précarité à la vue de l'opinion publique, diverses stratégies ont été mises en place : démantèlements réguliers de tous les campements sauvages (35 en 2 ans à Paris²⁶), installation de plots de béton et de rochers pour éviter que les migrants s'installent, centres d'accueil placés en périphérie des villes, dans les quartiers non touristiques...

²³ DAMGÉ Mathilde, « Idée reçue sur les migrants (5/6) : « Ils viennent profiter des allocations » », *Le monde*, 11 octobre 2016

²⁴ Stelio, *Interview disponible en annexe*

²⁵ AUGÉ Marc, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, 1992, La Librairie du XXe siècle, Seuil

²⁶ CHEVRIER Guylain, « Porte de la Chapelle : pourquoi le 35e démantèlement des campements de migrants n'empêchera pas leur retour », *Atlantico*, 19 Août 2017

Par exemple, si la Mairie de Paris a justifié l'installation du Centre de la Chapelle dans le XVIII^e arrondissement de Paris par la disponibilité providentielle d'un hangar et la présence antérieure de migrants dans le quartier, notons qu'il est néanmoins un quartier peu fréquenté par les touristes et qui accueille déjà beaucoup de misère (prostitution, toxicomanie, sans-domicile-fixes, trafics...). La pauvreté est repoussée à la périphérie de Paris, là où elle sera moins visible.

Un autre exemple est le démantèlement du campement informel de la Chapelle le 11 mai 2017 où les migrants ont été évacués juste avant le passage de la commission d'attribution des JO.

Depuis l'élection d'Emmanuel Macron à la présidence, la politique de gestion des migrants s'est encore durcie et ceux-ci sont dispersés par les équipes de police pour éviter les regroupements trop importants en un même lieu ou dans des espaces où ils seraient trop visibles.

La journaliste Alice Pozycski explique dans un reportage pour RFI que « la police fait en sorte qu'aucun point de fixation ne se reforme dans la capitale au point que certaines associations comme Médecins du Monde dénoncent une « chasse à l'homme » et un « harcèlement ». »²⁷ Cette volonté d'empêcher les camps informels de se former et de se fixer entraîne parfois des comportements d'une extrême brutalité de la part de la police : éventration de tentes, confiscation ou arrosage des couvertures en plein hiver, confiscation des téléphone portable, condamnation des points d'eau à Calais, interdiction aux associations de distribuer de la nourriture, réveil à la bombe lacrymogène...²⁸

Ces pratiques de mise à l'écart et de dispersion de la misère participent au phénomène d'invisibilité sociale que l'Observatoire National de la Pauvreté et de l'Exclusion Sociale (ONPES) définit comme « *un ensemble de processus où interviennent des acteurs multiples, par lesquels un déni de reconnaissance des personnes aux différents niveaux de leur existence sociale peut affecter la profondeur et la durée des situations de pauvreté et d'exclusion* »²⁹.

La figure extrême de l'invisibilité sociale est celle du migrant débouté du droit d'asile. S'il n'obtempère pas à l'obligation à de quitter le territoire (OQTF), il devient un « sans-papiers » contraint à la clandestinité, obligé de vivre caché pour échapper aux contrôles de police. Il ne peut travailler qu'au noir, se loger chez des « marchands de sommeil » ou chez des connaissances, ne peut bénéficier d'aucun accompagnement social. Il est donc présent physiquement sur le territoire mais n'a aucune existence administrative.

Dans son rapport sur l'invisibilité sociale, l'ONPES explique : « *Si la pauvreté se définit d'abord par une condition matérielle et une trajectoire individuelle et familiale, elle réside aussi dans les représentations que les personnes se font de leur pauvreté en tant que caractéristique sociale. Individuelles et collectives, ces représentations se situent dans le registre de la dévalorisation, dans le sentiment d'être « en dehors », négligé par les autres. L'extension de ces représentations dans la société française peut avoir des conséquences nuisibles pour les individus, mais aussi, plus globalement pour la société atteinte dans ses mécanismes de cohésion sociale.* »³⁰

Cette situation d'invisibilité sociale participe grandement à l'image du migrant miséreux et illégitime sur le territoire, que l'on cache et qui fait honte. C'est notamment pour pallier cette invisibilité sociale et à cette mise à l'écart des situations de misère et de pauvreté que les architectes Julien Beller et Hans Walter Muller ont travaillé sur un centre d'accueil qui assume fièrement la présence des migrants dans la capitale : « *L'essentiel est aussi la visibilité, c'est-à-dire qu'il y a un moment, pour avoir une vie digne... je n'aime pas trop ce mot, j'essaye de jouer avec mais... pour avoir une vie digne il faut oser être vu. Si tu es caché, en général ce n'est pas pour rien. Quand tu es vu, quand tu es visible c'est que tu as de la dignité, c'est que tu peux être fier de ce que tu es, en tout cas tu n'as pas honte quand on t'observe. Je pense que c'est là que ça se joue et dans ce sens je pense que la structure gonflable blanche et jaune est vraiment bien. Tu vois, de dire « oui on est là, oui c'est nous, oui on est en galère mais bon ça ne fait rien ». Ce que je veux dire c'est qu'on est pas en train de se cacher parce qu'on a honte, qu'on est en galère parce qu'on arrive et qu'on est pas « en situation de... ». Mais on existe et on n'en a pas honte. Je pense qu'il y a un gros sujet là-dessus.* »³¹

Notion de norme et prise en compte des spécificités

Le fonctionnement du Centre de premier accueil de la Chapelle s'appuie, pour fonctionner, sur de nombreuses normes (hygiène, sécurité, exigence de laïcité...) et protocoles. Les migrants, quel que soit leur pays d'origine et les difficultés qu'ils ont traversés, sont traités à la même enseigne. Si la spécificité culturelle de chaque groupe ethnique représenté dans le camp n'est pas considéré, le Centre s'efforce néanmoins de prendre en compte les différences entre les modes de fonctionnement de la société française et ceux des migrants, dans les grande lignes.

²⁷ POZYCKI Alice, « *A Paris : une « chasse à l'homme » qui continue pour rendre les migrants invisibles* », Radio France internationale, 25 septembre 2017

²⁸ BENJAMIN Anna, « *Abus policiers à Calais : l'objectif est que les migrants ne se réinstallent pas* », L'Express, 26 juillet 2017

²⁹ ONPES, « *L'invisibilité sociale décryptée par l'ONPES* », site de la fédération solidarité

³⁰ ONPES, « *L'invisibilité sociale : une responsabilité collective* », ONPES, rapport 2016,

³¹ Julien Beller, Interview disponible en annexe

D'un côté, le Centre met en place des normes de fonctionnement auxquelles se conforment chaque migrant : chambres identiques qu'ils ne s'approprient pas, impossibilité d'avoir un menu particulier ou de cuisiner un repas traditionnel, absence de lieu de culte et interdiction de prier dans les lieux communs, dons de produits de toilette inutilisés dans certaines cultures (coton-tige, brosse à dents...), façon d'utiliser les lieux communs, salutation à la mode française « bonjour-bonsoir-poignée de main » (la bise est exclue pour des questions d'hygiène et pour sa connotation sexuelle dans certaines cultures), enseignement du français, refus de faire des quartiers par ethnies et attribution des lits au hasard...

D'un autre côté, le Centre a été conçu et est organisé pour reconnaître les spécificités culturelles les plus marquées et majoritaires : adaptation de l'heure des repas pendant le ramadan, fête organisé pour la fin du jeûne, présence de lavabo pour le lavage des pieds avant une prière qui devra être faite à l'abri des regards dans les chambres, signalétique à base de pictogramme compréhensible de tous, nourriture Halal, possibilité de porter des vêtements traditionnels...

On note donc, d'une part, l'effacement de l'individu sous la figure du migrant et son entrée dans un processus de conformation à la norme visant à créer une cohésion de groupe en gommant les spécificités entre groupes éthiques et individus.

D'autre part, la mise en place d'un dispositif adapté à ces populations permet une certaine prise en compte de leurs différences culturelles par rapport à la société française.

On observe donc de la part d'Emmaüs Solidarité et des concepteurs du Centre la tentative d'équilibrer, entre reconnaissance des spécificités des migrants et conformation à une norme pour un souci d'efficacité organisationnelle mais également pour faire passer les valeurs françaises de cohabitation multiculturelle.

Les normes sociales traduisent les valeurs et les idéaux dominants d'une société et créent le cadre dans lequel doivent s'inscrire les comportements sociaux. La cohésion sociale découle directement du respect de ces normes. La socialisation permet de transmettre des valeurs, dont les valeurs dites « centrales » : en France, l'égalité entre individus et l'égalité homme-femme, la liberté d'expression, la laïcité, le non-recours à la violence... Toute la difficulté pour les associations qui gèrent les centres est de ne pas nier la spécificité des migrants tout en les amenant à se conformer à la norme.

Ceci représente un enjeu important car, comme l'explique le psychiatre Alberto Eiguer :

« Reconnaître la spécificité d'un sujet appartenant à une

minorité est le produit d'un long travail. La tendance première est de l'ignorer, parce que craint, parce que sa différence heurte l'esprit du sujet appartenant à la majorité, qui tend à considérer son propre groupe comme représentant le modèle culturel universel. À peine le majoritaire commence à identifier l'autre comme culturellement différent, qu'il peut avoir envie de le rendre semblable à lui et de l'obliger à s'assimiler. La manœuvre peut s'avérer payante et le membre de la minorité s'accommoder de ce projet. Ce dernier peut sentir une difficulté à s'insérer dans la société et à évoluer personnellement s'il est trop marqué par sa différence. Son identité se forge en partie par la reconnaissance sociale de son groupe ; son estime de soi dépend de l'appréciation extérieure ; si elle est négative, son image de soi en pâtit, le conduisant le cas échéant à s'auto-déprécier. »

Pour lui l'assimilation d'un individu étranger dans la communauté majoritaire est un véritable enjeu mais la négation de ses particularités culturelles peut engendrer la création d'un « faux-soi » et « le minoritaire peut se raidir, fomenter sa différence en accentuant ses traits originaux et parfois allant au-delà en adhérant à des positions extrêmes, intégristes si la religion fait partie de sa référence culturelle, ou encore en s'inventant d'autres ». ³²

Un conflit identitaire qui naît d'une image fractionnée

Une multitude d'images différentes construisent la figure du migrant dans l'esprit du grand public. Tantôt ils sont vus en individus courageux et porteurs d'espoir, tantôt comme un facteur d'insécurité ou comme des miséreux. Ces images réductrices et caricaturales projetées sur les migrants influencent la vision qu'ils ont d'eux-mêmes, chacun se construisant pour une part au travers du regard des autres. Cette image d'eux qui leur est renvoyée suscite des sentiments et réactions divers : incompréhension, peine, révolte, agressivité, rejet...

De plus, les migrants se construisent différentes identités et histoires personnelles pour maximiser leurs chances de convaincre dans une situation donnée. Celles-ci changent en fonction de l'interlocuteur (travailleur social, policier, commission d'examen de demande d'asile, journalistes...) et du pays (lois et sensibilité différentes d'un pays à l'autre). Le durcissement des modalités d'accueil dans les pays de l'Union Européenne donne lieu à des mensonges biographiques de manière à faire correspondre les histoires personnelles aux critères du statut de réfugié. Ce

³² EIGUER Alberto, « Migration et faux-self : perspectives récentes », *L'information psychiatrique*, vol. volume 83, no. 9, 2007, pp. 737-743

brouillage des pistes va jusqu'à la destruction de son identité administrative (destruction volontaire des papiers d'identité, invention de nouveaux noms et liens familiaux, mensonge sur la nationalité), à l'altération de son identité physique (bout des doigts brûlés pour effacer les empreintes digitales) et ré-invention d'une histoire personnelle.

Dans l'article « Les migrants aussi ont besoin d'un psy » d'Usbek et Rica, l'ethno-psychiatre Roberto Beneduce explique : « *Par exemple, au Pakistan, en Irak et en Afghanistan, il existe une violence économique qui n'est pas politique ou religieuse, celle des réseaux mafieux qui contrôlent les propriétés terriennes. Mais si un demandeur d'asile évoque ce type de violence, il ne sera pas écouté. La violence du criminel est trop commune... Alors la victime reformule. Elle dit que ce sont les Talibans qui l'obligent à quitter le pays.* »³³

Dans un tel contexte, la question de l'identité, qui est primordiale pour se construire, devient extrêmement problématique. Comment savoir qui on est vraiment lorsque l'on est dispersé entre les images que les autres projettent sur nous et la multitude d'identités fictives que l'on s'est créées ? Comment faire la part de ce qui est réel et de ce qui est ré-inventé ? Comment se construire en tant qu'individu lorsque tous les fondements identitaires sont distordus ? Comment se former une bonne image de soi-même lorsqu'on la sait partiellement fondée sur le mensonge ? Comment s'intégrer en société lorsqu'on a plusieurs identités sociales ? Roberto Beneduce explique que « *Beaucoup d'immigrés connaissent une « crise de la présence ». Ils sont suspendus entre un monde auquel ils n'appartiennent plus et un monde qui ne leur appartient pas, qui les repousse de manière violente.* » Le philosophe Clément Rosset disait : « *Je commence à m'inquiéter quant à moi ou quant au moi, non pas quand je cesse de me reconnaître (qui pourrait d'ailleurs se reconnaître ?), mais bien au contraire lorsque ce sont les autres qui cessent de me reconnaître (...)* »³⁴

Cette confusion identitaire et les images négatives qu'on projette sur lui compliquent très significativement l'intégration du migrant dans la société du pays d'accueil, et ces problèmes pourront perdurer sur plusieurs générations. Comme l'explique François Sicot dans son article « Conflits de culture et déviances des jeunes de banlieue » :

« *Le conflit de culture peut être une cause de déviance si la culture des individus est dévalorisée et que cette dévalorisation non seulement provoque une tension psychique mais est vécue comme une injustice. C'est pourquoi, outre les émeutes, une part du sens des*

déviances et des délits tels que dégradations, deals, vols, réside également dans le sentiment d'être discriminé pour ses origines culturelles. Ce sentiment donne lieu à une neutralisation des normes morales dominantes ainsi qu'à l'affirmation d'un « nous » opposé à « eux ». »³⁵

Revaloriser l'image du migrant et leur permettre de préserver leur identité est donc un enjeu primordial. Cette question devrait être bien présente à l'esprit de tous les acteurs qui pensent et organisent l'accueil des migrants (pouvoirs publics, associations humanitaires, société civile) mais aussi des médias qui se font l'écho de ces problématiques. D'après Clément Rosset, « *c'est toujours une déficience de l'identité sociale qui vient à perturber l'identité personnelle, et non le contraire.* »³⁶ La question de l'identité des migrants relève bien d'une responsabilité collective. Gérer la cohabitation entre migrants et population du pays d'accueil, c'est nécessairement gérer la manière dont la société perçoit les migrants. C'est notamment ce que tentent de faire plusieurs associations et collectifs, notamment Le Pérou³⁷ qui a tenté durant deux ans, de déconstruire l'image négative associée à la jungle de Calais. Cet effort se heurte à des initiatives contraires et très ostracisantes comme celle, par exemple, du maire de Nice, Christian Estrosi, qui a adressé à tous les maires de France un « guide pratique » visant à empêcher les occupations illégales du domaine public par des populations non sédentaires.³⁸

³³ PAJOT Guillaume, « Les migrants aussi ont besoin d'un psy », *Usbek & Rica*, numéro 20, 24 aout 2016

³⁴ ROSET Clément, op. cit.

³⁵ SICOT François, « Conflits de culture et déviances des jeunes de banlieue », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 23 - n°2 | 2007, 1 octobre 2010

³⁶ ROSET Clément, op. cit.

³⁷ THIERRY Sébastien, « Archives », *La New Jungle*, Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines

³⁸ ESTROSI Christian, *Guide pratique à l'attention des maires de France afin de prévenir les occupations illégales du domaine public par des populations non-sédentaires*, 2013, Nice

Trois jours après le démantèlement, déjà 300 personnes de retour

Lundi 10 juillet 2017

« Déjà ce matin, 300 personnes sont revenues, primo-arrivants et certaines personnes évacuées vendredi qui ne sont pas restées sur les centres ce WE prétextant du manque de place et conditions d'hygiène ... »²

« Je pense qu'après avoir eu des excuses publiques sur le fait de ne pas avoir informé Charonne du déplacement de la file d'attente, la directrice d'Emmaüs a réitéré vendredi dernier en installant ces tentes sans information.

Il s'agit d'un pré accueil avant l'entrée dans la bulle pour orientation. Celui-ci se réalise sur des heures en dehors de l'ouverture du CAARUD ce qui est prudent. »³

Nouveau président, nouvelle politique migratoire

Jeudi 27 juillet 2017

Emmanuel Macron, nouveau président de la République française depuis le 7 mai 2017, expose les mesures qui seront prises quant à la politique de l'accueil migratoire en France pendant son quinquennat. « Loger tout le monde dignement (...) D'ici la fin de l'année, je ne veux plus personne dans les rues, dans les bois », souhaite-il. Des centres d'hébergement d'urgence seront mis en place dans toute la France mais ne sont pas voués à durer. « Il faut progressivement supprimer toutes les formes d'hébergement précaire. Si on améliore cet accueil, l'intégration se fera plus vite », explique-t-il. Il veut également réduire le délai de traitement des dossiers des migrants de 18 à 6 mois et évaluer la possibilité pour les migrants de déposer leur demande d'asile dès leur arrivée sur le sol français selon des critères précis : « Je veux partout, dès la première minute, un traitement administratif qui permette de déterminer si on peut aller vers une demande d'asile ou non, et derrière une vraie politique de reconduite aux frontières, a poursuivi le président de la République. Notre pays a mis en place un système perdant pour tout le monde, avec un traitement indigne dans les premiers mois, des délais beaucoup trop longs où les gens s'installent dans la précarité et une inefficacité complète de reconduites à la frontière ». ⁴

Emmanuel Macron dit également vouloir créer « dès cet été en Libye » des centres d'examen de demande d'asile pour éviter aux migrants une traversée risquée de la Méditerranée. « Le but est d'assurer un pré-traitement des demandes, plutôt que de laisser les gens traverser la Méditerranée au risque de leur vie », explique-t-il. Dans le journal en ligne Brief, le professeur de science politique et homme politique libyen Guma el-Gamaty critique la volonté européenne de reporter son problème migratoire sur la Libye :

« Ce n'est pas un secret, la vaste majorité des migrants n'obtiendront pas l'asile en Europe et leur hébergement temporaire en Libye deviendra permanent. [...] La relocalisa-

tion permanente de millions de migrants subsahariens en Libye provoquera de dramatiques changements démographiques dans le pays et finira par mener à un bouleversement social et économique majeur. L'instabilité, la pauvreté et la violence qui en résulteront en Libye pourraient évidemment pousser de nouveau des gens désespérés à traverser la Méditerranée. La « solution » au problème migratoire que l'Union européenne envisage n'est pas une solution du tout. »⁵

Des nouvelles de Waseem

Mardi 15 août 2017

Waseem m'envoie un message, c'est la panique. Il a reçu un rendez-vous au poste de police pour être transféré en CRA, un Centre de Rétention Administrative. Doit-il y aller ou non ? Nous pesons le pour et le contre, je passe des coups de fils. Je téléphone aux associations BAM et La Cimade, spécialisées en droit d'asile. Pas de réponse. J'appelle à droite à gauche. C'est une jeune femme dont l'un des amis a été dans la même situation que Waseem qui m'éclaire. Elle en vient aux mêmes conclusions que moi. S'il y va, c'est pour être renvoyé en Finlande, et ils le renverront en Afghanistan. S'il n'y va pas, ils le placeront sans doute en fuite : il devra attendre douze mois avant de pouvoir déposer une demande d'asile en France et celle-ci passera en procédure accélérée, elle sera traité en quinze jours par un seul juge.

La jeune femme me parle alors du parcours de son ami et là, c'est le choc. Une pièce trouve sa place dans ma tête et je m'en veux de ne pas avoir compris plus tôt. La majorité des CHU, Centre Humanitaire d'Urgence, se trouvent à Paris ou en banlieue, les CAO se situent en province. Énormément de migrants veulent être transférés près de Paris : facilité à trouver du travail au black, proximité des aides aux réfugiés, relais communautaires, transports proches... Ceux qui sont transférés près de Paris en sont généralement heureux, ils ont « échappé » à la province, à l'ennui et l'isolement d'un village. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que si les transferts se font de manière aléatoire en CAO, ce n'est pas un hasard qu'eux soient transférés en CHU. Maintenant que j'ai compris, cela me paraît d'une logique effrayante : on garde près des grandes villes les migrants dont la demande d'asile a le plus de chance d'être rejetée, on les garde sous la main pour les expulser rapidement. Mais personne ne le dit bien sûr, sinon ils ne voudraient pas y aller. Je ne sais même pas si les salariés Emmaüs qui reçoivent les listes de transfert de l'OFFI savent que lorsqu'ils envoient des hommes en CHU, ils les envoient simplement dans la salle d'attente de l'expulsion. Je pense alors à mon ami Mousa, transféré à Boulogne. A Haider dans le nord de Paris. A Waseem. Je réalise que lorsque j'étais heureuse qu'ils restent à Paris, j'aurais au contraire dû m'en inquiéter.

Grâce à la jeune femme qui me parle à l'autre bout du fil, je comprends alors une autre chose qui finit de m'attrister. Je me rappelle de l'incompréhension de Waseem lorsqu'il parlait de leur statut de dubliné. « J'ai déjà eu deux négatifs en Finlande, ils ne veulent pas de moi chez eux, alors

² Email d'Ysabel, chef du service du Caarud

³ Email d'Ysabel, Ibid.

⁴ Le Parisien, « Migrants : Macron ne veut « plus personne dans les rues d'ici la fin de l'année », Le Parisien, 27 juillet 2017

⁵ FILIO Nicolas, MAURIAC Laurent, Brief, 25 juillet 2017

pourquoi on m'y renvoie ? Ce n'est pas logique ! Pourquoi acceptent-ils de me reprendre alors qu'il ne voulaient pas avant ? » me disait Waseem. Simplement pour finir la procédure : le renvoyer en Afghanistan.

Alors, quels choix pour Waseem ? « *S'il va en CRA, il pourra demander un avocat gratuit mais ceux-ci sont rarement compétents. Il pourra aussi refuser son premier renvoi par avion. La première fois, il a le droit de refuser mais il ne doit pas céder, dire non tout le temps. La seconde fois, il ne pourra pas mais il pourra faire appel à une association qui essaie d'empêcher les transferts dans l'aéroport. Le mieux je pense, c'est que tout de même il n'y aille pas. Qu'il se fasse faire un certificat médical disant qu'il n'a pas pu s'y rendre. Qu'il essaie de gagner du temps pour que ses six mois de dublinage soit écoulés et qu'il puisse déposer une nouvelle demande d'asile, en France cette fois. Ils peuvent le mettre en fuite puis en procédure accélérée mais ce n'est pas automatique. Ce n'est pas arrivé à mon ami* », m'explique la jeune femme. Waseem avait déjà en tête de ne pas se rendre au rendez-vous au poste de police. Il passera donc les prochains mois à la rue en attendant que son statut de Dublin soit obsolète.

Situation de crise au Centre de la Chapelle

Mardi 05 septembre 2017

Aujourd'hui je reçois un mail de Camille. Au Centre, c'est la crise. Je me documente.

Les travailleurs d'Emmaüs s'inquiètent de la diminution des capacités d'orientation en aval.

« *En moyenne, nous enregistrons 250 entrées et sorties par semaine, ce qui est un rythme déjà insuffisant. La semaine dernière, on est tombés à 166, lundi à 23, mardi à 18, et il y a une absence totale de visibilité pour les jours à venir* » explique Aurélie El Hassak-Marzorati dans le journal France info.

« *Si nous n'avons pas de garanties de la part de l'État, nous n'ouvrirons pas lundi prochain.* »

Emmaüs menace donc l'État de ne pas ouvrir lundi le centre humanitaire pour migrants porte de la Chapelle s'ils n'obtiennent pas des garanties de l'État pour pouvoir remplir leur mission d'accueil inconditionnel.

« *Il faut qu'on obtienne des réponses cette semaine, un engagement fort de la part de l'État, sinon on ne pourra pas continuer* » explique Aurélie El Hassak-Marzorati dans ce même journal. Elle avertit également « *qu'il n'est pas exclu qu'on réfléchisse à sortir totalement du dispositif* ».

Dimanche 10 septembre 2017

Je reçois un nouveau mail de Camille.

« *Salut l'équipe,*

Juste pour vous tenir au courant de l'avancée des choses entre Emmaüs Solidarité et l'Etat...

Nous ouvrirons le Centre demain, car nous avons la visibilité

demandée sur les entrées des 3 semaines à venir.

Nous revenons aux mêmes chiffres qu'avant : 50 entrées en moyenne par jour.

Des questions restent cependant en suspens.

Nous restons donc vigilants, afin de protéger les hébergés et tous ceux qui sont encore dehors et méritent à leur tour une chance.

Le combat continue...

La seule bonne nouvelle, c'est que je vous vois demain et ça... ça me fait vachement plaisir.

CiaoCiao !

La situation semble s'arranger. Mais pour combien de temps ?

Mercredi 13 septembre 2017

Je reçois un nouvel email de crise destiné aux bénévoles Utopia. Aujourd'hui, Utopia 56 annonce son retrait du Centre Humanitaire Paris Nord fin octobre pour développer son bénévolat dans la rue. Pourquoi ?

Dans le mail, ils expliquent s'être engagé deux fois aux côtés d'élus qui prenaient des initiatives d'amélioration de l'accueil : dans le premier Centre humanitaire aux normes internationales à Grande-Synthe et à Paris dans le premier Centre d'accueil des primo-arrivants. Dans les deux cas, l'État a fini par prendre des mesures administratives de « non-accueil » et les centres humanitaires qui se voulaient un modèle d'une France accueillante, sont devenus des outils d'une politique répressive de non-accueil.

L'association se lève contre les méthodes employées au Centre humanitaire et refuse de s'y plier, préférant faire cavalier seul pour apporter une aide véritable aux réfugiés. J'essaie de comprendre précisément : contre quoi l'association Utopia se révolte-t-elle ?

Tout d'abord, la répression policière autour du Centre s'est accentuée depuis quelques semaines. En ce moment, les équipes de nuits sont confrontées à une traque des policiers qui réveillent les réfugiés toutes les deux heures pour les chasser. Utopia 56 aspire à des centres humanitaires respectueux du droit, où l'accueil est effectif, y compris dans les files d'attente et les alentours du Centre.

Ensuite, Utopia se lève contre une mesure mise en place spécifiquement pour le Centre humanitaire : le Cesa. Des milliers de réfugiés ont été accueillis dans le Centre de primo-arrivants de Paris depuis le 10 novembre. Ils ont obligation de passer par le Cesa, le Centre d'examen de situation administrative. Or, au lieu de favoriser les réfugiés, ce passage obligé au Cesa piège administrativement de nombreux réfugiés et les prive de leur droit à l'asile. Il explique cela en détail sur leur site :

« *Le Cesa, le Centre d'examen de situation administrative (Cesa) a été créé spécifiquement pour le Centre humanitaire de la Porte de la Chapelle. Il est situé dans les locaux de la préfecture de police, à Jaurès. Les migrants ont obligation*

d'aller y donner leurs empreintes dans les 5 jours après leur entrée dans le Centre de Premier Accueil. S'ils refusent, ils sont mis dehors.

Or, au lieu de favoriser les réfugiés, ce passage obligé au Cesa piège administrativement de nombreux réfugiés et les prive de leur droit à l'asile. Ils auraient mieux fait de rester à la rue et d'aller à la permanence d'une association citoyenne de juristes. Souvent, ils ont cru avoir déposé leur demande d'asile, ce qu'ils n'ont pas fait. Or, en France, il faut déposer sa demande d'asile dans les 120 jours après l'entrée dans le territoire. 120 jours plus tard, dans une région de France où ils ont été envoyés, les préfectures leur opposent qu'ils n'ont pas déposé de demande d'asile dans les temps. Or, ils étaient dans le centre dit humanitaire, dans ce laps de temps. Ils auraient pu déposer leur dossier dans les délais ! Ils se retrouvent ensuite dans des procédures d'expulsion, privés de leurs droits à enregistrer une demande de protection internationale en France, qu'il s'agisse du statut de réfugiés ou d'une protection subsidiaire. C'est kafkaïen ! C'est honteux dans un centre dit humanitaire ! Les droits de l'homme ne sont plus respectés.

Or, de plus en plus de migrants nous indiquent que lors de leur passage au Cesa, il ne leur ait pas été donné d'information sur la possibilité de demander l'asile. En revanche, la prise d'empreinte systématique permet d'enclencher rapidement les procédures dites de Dublin. Dans les semaines qui suivent, lorsque les personnes souhaitent déposer une demande d'asile, il est souvent trop tard. Elles se retrouvent piégées administrativement par des notifications de renvoi vers les pays où elles ont été dublinées. Dans de nombreux cas, les inscriptions en catégorie 1 (situation illégale sur le territoire) dans le fichier Eurodec, ne sont pas justifiées et privent ces personnes d'un examen respectueux de leur droit, dont elles auraient pu bénéficier si elles avaient été orientées vers la Pada, la plateforme de demande d'asile. Ce traitement administratif défavorable aux réfugiés n'est donc pas respectueux des choix de vie des migrants et de leurs droits fondamentaux. »

Si Utopia se désolidarise du Centre dès fin octobre, leur travail ne prendra néanmoins pas fin ici. Ils poursuivront leurs actions dans la rue de façon plus intense : distribution de couvertures, de vêtements, d'eau, aide à l'organisation des distributions de nourriture, pacification des files d'attente, aide aux plus vulnérables et aux familles, accueil et orientation des Mineurs Étrangers Isolés...

Je suis rassurée, Utopia continuera le super travail qu'il menait déjà au Centre humanitaire, mais cette fois-ci avec plus de liberté. D'un autre côté, je me rends compte que j'ai travaillé plusieurs mois dans une structure d'accueil qui prend de plus en plus l'image d'un « piège de l'État », destiné à renvoyer le plus de migrants possible, quitte à bafouer les droits sociaux de ceux-ci. Tellement de bénévoles ont dû travailler ici en pensant réellement aider sans connaître le réel fonctionnement du Centre !

Des nouvelles d'Ahmed

Jeudi 14 septembre 2017

Cela faisait un certain temps que je n'avais pas eu de nouvelles d'Ahmed, il ne répondait plus à mes messages. La dernière fois que je lui ai parlé il partageait un appartement relié à un CAO avec six autres personnes et tout semblait bien se passer. Hossam venait de le rejoindre et avait également un appartement fourni par l'Etat. Aujourd'hui je reçois enfin un message et déchante. Si mon ami ne me répondait plus c'est qu'il était en CRA. Il a essayé de traverser la Manche avec Hossam pour aller en Angleterre, leur but d'origine. Ils se sont fait arrêter par la police avec un troisième homme. Hossam et l'autre ont été relâchés le lendemain, lui a été placé en CRA, il ne sait pas pourquoi. Il y a passé plusieurs semaines durant lesquelles ils ne pouvaient contacter personne, il n'y avait pas internet. Puis ils l'ont renvoyé en Suède, pays où il était dubliné et lui ont délivré une interdiction d'entrée sur le territoire français pendant un an. Je suppose qu'il a été placé en procédure de fuite. Pourquoi lui et pas Hossam et l'autre homme ? Je ne comprends pas. En Suède, ils lui ont délivré une obligation de quitter le territoire. Il est maintenant à la rue à Hambourg et ne sait plus quoi faire. Il aimerait essayer de passer à nouveau au Royaume-Uni mais a trop peur de traverser à nouveau la France, de se faire à nouveau attraper et renvoyer dans son pays. Je passe des coups de fil pour savoir la marche à suivre, s'il y a une solution à sa situation. « *On est comme une balle de ping-pong : on est renvoyé d'un pays à l'autre et on ne peut rien faire* », conclut Ahmed, abattu.

Mercredi 27 septembre 2017

Ahmed est à nouveau à Rouen pour tenter une énième traversée vers le Royaume-Uni.

Premiers résultats visibles de la politique Macron

Jeudi 12 octobre 2017

Réunion d'information au Centre de la Chapelle. J'arrive au Centre de la Chapelle à pied et traverse le boulevard Ney. Il n'y a plus aucun réfugié qui dort sur les trottoirs, plus une tente mais des policiers. Partout. Trois bus bleus de policier sont garés devant le Centre. D'autres de chaque côté du carrefour. J'ai l'impression d'entrer en zone de guerre.

J'entre sous la Bulle où discutent environ 70 bénévoles autour d'un petit buffet. Je note que les bénévoles sont à 80% des femmes. Aurélie commence son discours d'information.

Elle nous parle de la naissance du Centre humanitaire et de son évolution. Elle aborde la collaboration d'Emmaüs avec l'Etat et les compromis que l'association a dû faire pour accueillir les réfugiés d'une manière qui respecte ses valeurs tout en travaillant conjointement avec le gouvernement : essayer de garder humain un dispositif que l'Etat tentait de

faire évoluer vers un centre d'évaluation administrative. Elle nous explique avoir mis en garde l'État quant à l'hospitalité politique... Mais depuis, le contexte politique a changé : Monsieur Macron se veut humaniste mais laisse le ministre de l'Intérieur avoir une politique migratoire très dure.

La façon dont l'État est en train de transformer les dispositifs d'accueil ne colle pas avec les valeurs d'accueil inconditionnel portées par Emmaüs. Pour l'association, les accords de Dublin n'ont pas de sens et Emmanuel Macron a choisi de les suivre fidèlement. De plus il a lancé la mise en place de CEAS, des centres d'examens administratifs « pour mettre les bonnes personnes aux bons endroits » mais cela ne semble pas clair pour Emmaüs qui craint des centres de tri qui piègeront administrativement de nombreux réfugiés et les priveront de leur droit à l'asile. Emmaüs ne veut pas être associé à ces dispositifs et commence à penser à sa reconversion, après le déménagement du Centre humanitaire qui fera sûrement changer celui-ci de statut. Pour continuer leur travail d'accueil inconditionnel, ils pensent travailler sur l'accueil de jour en collaboration avec la maire de Paris, Anne Hidalgo.

Le Centre de la Chapelle doit changer d'emplacement en mars et Emmaüs pense à « rendre les clefs » à ce moment-là, à cause de son désaccord avec la nouvelle politique du gouvernement. Depuis le départ du Centre de Médecins du Monde et d'Utopia 56, Emmaüs est la seule association à piloter le Centre.

Doit-elle passer la main à des associations « plus proche de l'État » comme Adoma ?

De son côté, l'association Utopia 56 se concentre maintenant sur l'urgence dans la rue où les migrants sont chassés par les forces de l'ordre, sans qu'aucune alternative d'hébergement ne leur soit proposée. Ils ne sont plus regroupés et se cachent dans les ruelles. Cela rend le travail de maraude et d'information difficiles mais encore plus nécessaires. « *D'ici la fin de l'année, je ne veux plus personne dans les rues* », voulait Macron. Les migrants fuient les rues et les forces de l'ordre, il n'y a plus de campement informel devant le Centre humanitaire mais où sont les logements promis ?

Design : une approche spécifique est-elle nécessaire pour le domaine de l'humanitaire ?

La question migratoire est ancienne mais reste tout à fait d'actualité, et constitue même une problématique majeure pour les décennies à venir. En effet, l'ONU prévoit 250 millions de réfugiés climatiques dans le monde en 2050 qui viendront s'ajouter aux personnes qui fuient les conflits, les dictatures et oppressions diverses et la misère économique.¹ Les situations de migration ont pour corollaire l'habitat précaire. L'Agence française de développement estime qu'à ce même horizon 2050, 3 milliards d'habitants vivront dans des quartiers précaires (camps de réfugiés, bidonvilles, quartiers informels...), soit près de 30% de la population mondiale.² D'ores et déjà, certains camps de réfugiés comptent parmi les plus grandes villes des pays dans lesquels ils sont établis.³ En dépit de l'importance de cette problématique, elle reste encore largement impensée puisque, d'après Cyrille Hanappe, architecte, Ingénieur et directeur pédagogique du DSA Risques Majeurs, seuls 0,01% des architectes s'intéressent à cette question : « *Pendant très longtemps, le bidonville et le camp ont fait partie d'un impensé global. Ce phénomène se développait et était considéré comme une espèce de mal nécessaire, qu'il convenait de résorber. Ce n'est que relativement récemment, c'est-à-dire il y a moins d'une dizaine d'années, qu'on a pris conscience que ce phénomène était là pour durer. Il y a en effet deux milliards de personnes, soit 30 % de la population mondiale, qui habiteront bientôt en habitat informel, quel qu'il soit. Il y a également le phénomène des déplacés : 57 millions de déplacés en 2015, soit quasiment la population de la France. Ce sont tous des gens qui sont appelés à habiter dans des camps, des bidonvilles, parfois même des squats. Or, jusqu'ici, personne ne pensait à la manière dont ces gens vivraient ensemble.* »⁴

Les designers sont, quant à eux, quasiment absents du champ de l'habitat précaire. On constate ainsi l'énorme disproportion entre l'importance de la problématique et les ressources qui lui sont consacrées. Il semble urgent que davantage de professionnels tels que des urbanistes, des architectes et des designers s'investissent dans ce domaine.

Le designer Victor Papanek disait : « *Si chaque designer pouvait consacrer 10 % de son temps à des questions délaissées, comme la pauvreté ou le handicap, alors beaucoup de problématiques oubliées trouveraient une issue plus favorable.* »⁵

A l'issue de ce mémoire, j'aurais tendance à émettre un doute sur la pertinence pour chaque designer d'investir une petite part de son temps à des projets sociaux. En effet, la complexité des situations humanitaires⁶ me semble requérir des designers spécialisés, avec des outils propres et une prise en compte de certains pré-requis. Cela me semble nécessaire pour garantir le sérieux de la démarche et fournir des solutions réellement adaptées aux situations. Les outils que j'ai mobilisés pour réaliser ce mémoire sont d'ordre conceptuel, méthodologique et pratique.

Des méthodes tirées de l'anthropologie

Pour mener à bien cette étude de terrain, conformément au principe de l'observation participante, je me suis engagée comme bénévole au sein des associations Emmaüs Solidarité et Utopia 56 pour travailler dans le campement Porte de la Chapelle à raison d'une cinquantaine d'heures par semaine, intervenant de jour comme de nuit pendant plusieurs mois. Le camp se situant à Paris, environnement qui m'est très familier, l'enquête par distanciation m'a incitée à ré-questionner le fonctionnement du quartier afin de comprendre dans quel contexte il s'inscrivait. Les populations migrantes ayant des codes culturels et sociaux m'étant étrangers, l'enquête par dépassement m'a permis d'observer les mécanismes en œuvre en atténuant au maximum le prisme de ma propre culture. En articulant ces deux méthodes j'ai pu faire des aller-retours entre population accueillante et population accueillie afin d'en comprendre les interactions. Enfin, l'observation flottante a été mon mode de fonctionnement pendant toute la durée de cette étude. Je n'avais aucun a priori sur ce qui était important ou ne l'était pas, écoutant sans jamais donner mon avis ni faire preuve de militantisme tous les acteurs impliqués : migrants, associations, riverains, forces de police, journalistes, responsables institutionnels, bénévoles, etc... Notant tout, tout le temps, prenant des photos ou confiant mon appareil photo à mes interlocuteurs pour qu'ils capturent ce qui leur semblait intéressant... Collectant prospectus et communiqués des associations et des politiques publiques, dessins des migrants, règlements et procédures... Les problématiques présentées dans les encarts analytiques qui figurent dans ce mémoire ont émergé spontanément de cet ensemble d'interactions et se

¹ Centre d'actualité de l'ONU, « Climat : 250 millions de nouveaux déplacés d'ici à 2050 », les dépêches du service d'information de l'ONU

² BARTHEL Pierre-Arnaud, « Quartiers précaires : 3 milliards d'habitants en 2050 », Site de l'Agence Française de développement, 16 mars 2017

³ Par exemple, plus de 200 000 personnes vivent dans le camp de Zaatari en Jordanie, ce qui en fait la cinquième plus grande ville du pays par son nombres d'habitants.

⁴ Cyrille Hanappe, Interview disponible en annexe

⁵ PAPANEK Victor, Design for the Real World : Human Ecology and Social Change, New York, Pantheon Books, 1971, p. 37.

⁶ L'adjectif « humanitaire » qualifie les organisations oeuvrant pour le bien-être et le bonheur de l'humanité, l'amélioration de la condition des hommes ou le respect de l'être humain. L'humanitaire est ce qui aide les plus défavorisés au nom de la solidarité humaine.

sont imposées par leur prégnance et leur récurrence dans la vie du camp et dans celle des migrants. Ce processus évite de se focaliser sur des problèmes qui, bien qu'importants, sont ponctuels ou conjoncturels et ne sont pas caractéristiques du fonctionnement du microcosme observé.

Boîte à outils empruntant au design et à l'anthropologie

Pour réaliser cette étude, je me suis constituée une boîte à outils empruntant aussi bien au design qu'à l'anthropologie. Le carnet de bord, d'où découle la chronique qui constitue la trame de ce mémoire, m'a permis de garder un souvenir précis de tous les détails qui font la vie du camp au quotidien, dans une approche purement sensible et émotionnelle. Le but d'un tel outil est de partir du ressenti d'une situation, d'une ambiance, d'un environnement, pour remonter vers les facteurs qui en sont à l'origine. Pour comprendre un dispositif humain, l'approche émotionnelle m'a semblé indispensable.

Le dessin, très utilisé pour formaliser mes recherches, a trois fonctions différentes. Le dessin « sensible » m'a permis de mettre en avant une caractéristique d'une situation, une atmosphère, d'apporter un point de vue subjectif et fondé sur l'émotionnel. Le dessin analytique a été l'outil qui m'a permis de commencer à analyser le dispositif d'accueil des migrants de la Chapelle en retranscrivant de façon graphique et scrupuleuse les données de terrains que je collectais : plans des espaces, graphiques, cartographies des rapport sociaux... Enfin, le dessin est un moyen très efficace pour aller vers l'autre, quand le langage, dans un groupe composé de nombreuses nationalités, ne facilite pas l'échange. Par ailleurs, voir les migrants dessiner est un moyen d'appréhender leur mode de pensée et leur vécu.

La photographie a également été beaucoup utilisée pour cette enquête, pour documenter le Centre et le campement informel, en fixer le fonctionnement. Les photographies constituent des « données de terrain » et, à ce titre, elles doivent être traitées avec beaucoup de rigueur. En effet, en l'absence d'une légende précise, la photographie est susceptible d'une multitude d'interprétations. Bien légendée, elle permet de revenir après coup et d'analyser des situations fugaces afin de mieux comprendre ce qui s'est joué. Elle constitue un bon support pour étayer un discours lorsqu'il s'agit d'expliquer une situation.

Dans *Une saison de coton, trois familles de Métayers*⁷, le romancier James Agee et le photographe Walker Evans vivent plusieurs semaines aux côtés de familles de Métayers pour décrire minutieusement leur quotidien. Dans cette ouvrage, la photographie et l'écriture ont un aspect complémentaire. La photographie n'y est pas subordonnée à l'écriture ou inversement : elle ne se contente pas d'un rôle illustratif mais permet également de fixer un moment, de redonner à lire un dispositif, afin de devenir un soutien à la mémoire et à l'étonnement du chercheur qui redécouvre par

les images des détails qui lui avaient échappé lors de la prise de vue. Elle est également un outil de médiation et permet d'orienter un discours.

La prise de photographie en camp de migrants est néanmoins complexe et nécessite l'établissement d'un rapport de confiance et d'un équilibre dans le rapport de force entre le sujet et le photographe. Il s'agit ici de casser la relation passif / actif, de ne pas imposer une prise de photographie, de laisser libre le visionnage des clichés. Les réticences sont d'ordre très divers : refus d'être vus dans une situation de grande précarité, méfiance à l'égard des journalistes qui cherchent des image-chocs, sentiment d'insécurité que toute mise en lumière pourrait accroître, intrusion dans l'intimité, etc... Ces réticences dépassées, la photographie peut avoir un rôle médiateur, notamment via la prise de selfie ou le fait d'accepter d'être prise en photo en retour, le passage de main en main de l'appareil photo et le visionnage de clichés en groupe. La réciprocité est un élément essentiel pour établir la confiance.

La vidéo pose les mêmes problématiques mais permet également de capter l'évolution d'une situation, une dynamique de groupe et de passer dans un mode narratif quand la photo est plutôt illustrative.

La captation du son apporte également des informations, notamment sur les langues parlées, les ambiances, sur l'objet des échanges.

La photographie, le carnet de bord et le croquis ont, bien sûr, eu une place majeure dans la collecte de données. Ils m'ont permis d'apporter un premier descriptif et une première lecture de ce que je voyais. Je me suis néanmoins bien vite rendue compte de la limite de l'observation : un point de vue unique laissant la place à une interprétation unilatérale est subjective et possiblement tronquée.

Le travail d'interview et la collecte de témoignages ont donc pris une place majeure dans cette enquête. Ils m'ont permis de faire parler un large panel d'acteurs, pour mieux comprendre la diversité des parties impliquées, les divergences de points de vue, les rapports de forces, les conflits d'intérêt. L'interview est un exercice délicat en particulier dans un camp de migrants où les personnes ont vécues des épisodes traumatiques et sont souvent d'une grande pudeur. L'interview d'Hossam page 83 en est un bon exemple : il a fallu plusieurs jours pour qu'il accepte une interview et celle-ci s'est faite à l'écart du campement et sans montrer son visage à la caméra. Là encore, il est nécessaire d'établir un climat de confiance et d'informer sur l'utilisation qui sera faite de l'enregistrement. Poser des questions ouvertes et laisser la parole libre ouvre la porte à la confidence et aux associations d'idées, permettant ainsi aux personnes interrogées d'exprimer ce qui leur tient vraiment à cœur. Cette façon de procéder, décrite dans le guide de l'enquête de terrain de l'anthropologue Stéphane Beaud permet de faire émerger des problématiques insoupçonnées et d'identifier des ressorts et motivations de situations qui ne sont pas immédiatement compréhensibles.

⁷ AGEE James, EVANS Walker, *Une saison de coton : Trois familles de métayers*, Christian Bourgois Editeur, Littérature étrangère, 2014

Logement, une problématique très particulière qui suppose un traitement spécifique

Si peu d'urbanistes et d'architectes et encore moins de designers, travaillent dans le domaine de l'habitat précaire, c'est que ces projets sont souvent très contraints budgétairement mais également parce que l'habitat précaire est vu comme un habitat d'urgence qui ne nécessite pas d'être réellement pensé, dans la mesure où il est temporaire. Comme on l'a vu, cette vision est erronée puisque ces quartiers informels sont amenés à durer. Du point de vue de certains spécialistes ils sont même considérés comme des « villes tremplin »⁸ et des « laboratoires urbains »⁹ où de nouvelles modalités du vivre-ensemble s'expérimentent. Il m'a semblé que l'habitat précaire pouvait être un domaine de recherche très intéressant pour un designer mais qu'il était indispensable d'en cerner les contours, d'en comprendre les règles, d'en identifier les spécificités.

L'objet de ce mémoire est de mieux cerner la problématique migratoire, mieux comprendre les besoins des migrants, d'observer les réponses apportées par les pouvoirs publics, d'identifier les grandes problématiques qui sous-tendent l'hébergement d'urgence et l'habitat précaire. Cette étude, in fine, m'a permis de comprendre les spécificités de ce champ d'activité, préalable indispensable si l'on souhaite, en tant que designer, pourvoir intervenir dans ce domaine avec efficacité et légitimité.

J'ai choisi comme support pour cette étude de terrain le Centre de la Chapelle et le camp informel qui s'est établi à sa périphérie. Après avoir éclairé différents aspects de leur fonctionnement et identifié l'action des différents intervenants, j'ai cherché à inscrire cette réalité du quotidien dans un cadre plus théorique afin d'identifier les grandes problématiques qui la sous-tendent. Cette étude de cas m'a permis d'identifier un certain nombre de grands principes et points de vigilance qu'il faut avoir en tête et qu'il convient de questionner lorsque l'on intervient dans le domaine de l'humanitaire.

Le premier de ces principes est la prise en compte des besoins. Parce que le contexte est complexe, parce que les populations concernées sont de cultures très différentes, parce qu'il en va de leur existence même et de leurs besoins fondamentaux (et non de besoins marginaux comme c'est souvent le cas dans des projets de design), la notion de besoins doit être questionnée en profondeur et à l'éclairage des connaissances sociologiques, anthropologiques et psychologiques. En effet, le risque est fort de projeter sur les migrants les besoins qu'on imaginerait pour soi-même si l'on était dans leur situation. Or, je me suis aperçue que les besoins tels qu'ils les expriment sont souvent déroulants, contre-intuitifs et remettent souvent en question le principe de la pyramide de Maslow. Si comprendre le besoin avec précision est nécessaire pour tous les projets

de design, dans le cas de l'humanitaire cela est absolument central, la réalité du besoin ne pouvant absolument pas être présumée : il faut aller la recueillir auprès des personnes concernées par le biais d'une étude de terrain.

La seconde problématique est celle de l'articulation entre « éthique de conviction » et « éthique de responsabilité ». L'un à pour but d'apporter les solutions qui répondraient idéalement aux besoins des bénéficiaires avec un grand souci d'humanité et l'autre de mettre en œuvre des solutions qui tiennent compte du principe de réalité (contraintes financières, opinion publique, sécurité et ordre public, signal donné aux candidats à l'exil dans les pays de départ...). Pour élaborer un projet dans un contexte aussi complexe que celui de l'humanitaire ou de la prise en charge de populations migrantes, il est indispensable de comprendre la difficulté et l'importance de trouver un équilibre entre ces deux éthiques afin de mettre en œuvre une politique à la fois fidèle à nos valeurs et compatible avec le réel. Cela suppose la recherche de compromis et le renoncement à l'idée d'une « solution idéale ». Dans une problématique comme celle de l'accueil des migrants, ce dilemme se retrouve à différents niveaux : au niveau de la gestion du camp, au niveau des politiques d'accueil nationales et européennes, au niveau des politiques internationales d'aide au développement et de gestion des flux de migrants.

Le troisième point qu'il est important d'intégrer à sa réflexion est celui de la qualité esthétique dans l'humanitaire. Si elle ne paraît pas primordiale à première vue, la qualité esthétique a une réelle importance puisqu'elle permet non seulement le bien-être des personnes évoluant dans un camp mais également la meilleure acceptation d'un camp ou d'un quartier informel par les riverains. Penser l'esthétique d'un lieu tel qu'un camp de migrants, c'est réfléchir sur son pouvoir communicant aussi bien auprès des usagers que de l'opinion publique.

Le quatrième est celui de l'importance des rites et rituels pour structurer la vie sociale et individuelle. En effet, ces gestes répétitifs et codifiés permettent non seulement l'élaboration d'une cohésion sociale mais également l'établissement de repères sociaux, spatiaux, temporels et culturels qui créent le cadre de la vie quotidienne. Lors de la mise en place d'un projet humanitaire, la prise en compte de ces rituels et de la façon dont ils influencent et structurent la vie en société est primordiale pour le bien-être et la cohabitation des différentes communautés. Il me semble intéressant pour un designer d'intégrer ces notions dans sa palette d'outil, considérant qu'instaurer un rituel ou ritualiser un moment particulier du quotidien, même de façon artificielle, peut être un moyen d'instiller de la sérénité et de la cohésion.

Le cinquième principe est celui de la nécessité d'intégrer l'usager dans le processus de conception, de mise en place et de fonctionnement d'un projet. De fait, nous avons pu voir dans ce mémoire que l'usager n'est pas un être passif

⁸ Le concept de « ville-tremplin », qui désigne une « ville de transition » dans laquelle les habitants travaillent à réunir ce qui leur est nécessaire pour « rebondir » vers une vie plus confortable, a été théorisé par le journaliste Doug Saunders.

⁹ Terme souvent utilisé par le collectif le Pôle d'Exploration des Resources Urbaines (PEROU) qui travaille à faire reconnaître le potentiel social, architectural et urbanistique des bidonvilles et des camps de réfugiés.

mais un individu ayant la capacité et la volonté de trouver par lui-même des solutions à ses problématiques et d'adapter son environnement. Pour être efficace, un projet doit partir du principe que le bénéficiaire est le meilleur juge de ce qui est bien pour lui et qu'il peut, dans une large mesure, élaborer par lui-même son cadre de vie. Pour cela les méthodes d'élaboration d'un projet humanitaire sont à re-questionner sans cesse et les concepts de capacitation, d'incrémentaliste et de conception « bottom-up » à garder en tête.

Le sixième principe est celui de l'élaboration de l'environnement comme cadre des conduites. En effet, l'organisation de l'espace et des éléments matériels a une véritable influence sur les comportements des individus et des groupes. Que ce soit grâce aux affordances des objets ou à la prévention situationnelle, l'environnement est porteur de ses propres règles d'usage et doit donc être pensé comme un outil de gestion des flux et d'incitation implicite.

Le septième principe est celui de penser un espace à travers le prisme de l'ambiance afin de l'aborder dans ses dimensions matérielles, sociales et sensibles. L'ambiance découle non seulement des caractéristiques mesurables de l'environnement matériel (proportions, couleurs, matière, luminosité, acoustique, olfactif...) mais également de l'activité qui règne dans le lieu (usage du lieu, profil du public, nombre de personnes, interactions inter-personnelles...). Si l'ambiance influence les comportements sociaux et le bien-être ressenti ou non dans un espace, elle peut être également un indicateur intéressant pour évaluer la qualité d'un dispositif ou l'adéquation d'un lieu à l'usage et au public auquel il est destiné.

Le dernier point sur lequel j'aimerais insister est l'importance de prendre en compte l'image renvoyée par un individu ou une communauté en ce qu'elle influence le bien-être et qu'elle détermine toutes les interactions sociales. Dans un projet humanitaire, valoriser l'image des bénéficiaires, leur permettre de préserver leur identité et leurs spécificités culturelles est primordial pour éviter tout phénomène d'invisibilité sociale et de rejet par la société dans lequel il s'inscrit. L'image valorisée d'un individu mais également d'un dispositif, est facteur d'acceptation et de cohésion sociale. L'image renvoyée doit être pensée pour ne pas être subie.

¹⁰ PROVOOST Michelle, « Good Design for a Bad World », *Dezeen*, Dutch Design Week, Eindhoven, octobre 2017

Assumer les quartiers informels, un premier pas vers une ville plus adaptable et résiliente ?

On a vu dans ce mémoire l'incapacité du dispositif institutionnel à prendre en charge de manière satisfaisante la problématique de l'accueil des migrants. Le camp informel qui s'est établi à proximité du Centre pour primo-arrivants de la Chapelle en est une preuve.

Face à cette insuffisance de l'action publique, les migrants sont contraints de s'auto-organiser. On assiste alors à la formation d'embryons de villes, comme on a pu le constater avec la Jungle de Calais. Si pour les pouvoirs publics et les riverains, ces campements sont perçus comme des bidonvilles à démanteler au plus vite, pour certains spécialistes de l'habitat précaire comme Julien Beller, Cyrille Hanappe ou Sébastien Thiery, bien qu'ils restent l'expression de très fortes inégalités, ces campements constituent au contraire des laboratoires où s'élaborent de nouvelles manières de vivre ensemble, où les habitants prennent en main leur situation économique et l'amélioration de leur cadre de vie. Ces quartiers informels pourraient, si on les laissait se développer, devenir des villes à part entière qui permettraient à ses habitants de « rebondir ». Néanmoins, si les compétences humaines, les ruses et les tactiques des opprimés pour sortir de leur situation doivent faire l'objet d'une forme de reconnaissance, celle-ci ne doit pas masquer les causes de ces situations d'oppression et de précarité.

Quel que soit le pays, aucun dispositif public n'a pu à lui seul assurer de manière satisfaisante la prise en charge de flux importants de personnes. Ces flux, nous le savons, sont amenés à grossir. La solution n'est probablement pas, ou pas seulement, de créer des dispositifs ad hoc mais plutôt, comme le suggère l'historienne de l'architecture Michelle Provoost, de se poser la question : « *Comment l'architecture et le design peuvent rendre nos villes plus adaptables à la migration ?* »¹⁰

Il serait intéressant d'identifier tous les freins, dans nos sociétés occidentales contemporaines, qui empêchent l'élaboration d'une ville par une action conjuguée de ses habitants et des pouvoirs publics, et d'élaborer des pistes permettant de nouvelles méthodes de construction de la cité, pour une ville résiliente, plus adaptable et accueillante. Il serait également intéressant de se questionner sur la façon dont le designer peut prendre sa place dans le domaine de l'humanitaire et se réapproprier, en tant que spécialiste, un certain nombre de missions qui sont actuellement partiellement assurées par d'autres corps de métier.

Surplombant le campement informel de toute sa hauteur, le slogan de l'entreprise de téléphone LG, « Life's Good », semble ironique.
(Photo : Olivier Juszczak, 20 minutes)



Remerciements

Je suis très heureuse d'exprimer ici ma reconnaissance à toutes les personnes qui m'ont aidées et soutenues pendant cette recherche et sans qui ce projet n'aurait pas été possible.

Je voudrais exprimer mes remerciements à mon directeur de mémoire Miguel Mazeri ainsi qu'Edith Hallauer, directrice des mémoires à l'ENSCI Les Ateliers, pour leur disponibilité, leurs conseils et leurs encouragements tout au long de ce projet.

Merci également aux associations Emmaüs Solidarité et Utopia 56 pour m'avoir acceptée comme bénévole et permis de mener mon enquête de terrain. Merci à toutes les personnes qui travaillent dans le Centre et qui ont répondu à mes innombrables questions : Aurélie El Hassak-Marzorati, Camille Larrieu, Matthieu, Mohamed, Emma, Léa, Nahema, Fuzia, Stelio, Mohamed, Youssef, Phillippe, William, Pierre, Orane, Pierre-Yves, Sylvie, Chris, Zelda...

Un grand merci à Gaffar, Philippe, Stelio, Waseem, Ahmed, Hossam, Matthieu, Philippe, Ysabel, Valentine Guichardaz-Versini, Charlotte Debackère, Julien Beller, Gonzague Lacombe, Laure du Faï, Cyrille Hanappe, Loup Blaster et aux Cœurs de Pierre pour m'avoir accordé une interview.

Merci à mes amis Martin, Maëlys, Caroline, Mathieu et Jeanne, qui m'ont aidé à retranscrire ces interviews.

Un grand merci à mes parents, Gilles et Catherine, pour leur soutien indéfectible et leur aide précieuse lors de ce mémoire et pour m'avoir toujours poussé, depuis 1994, à aller au bout de mes projets.

Merci à mon amoureux Djôp pour ses encouragements et le réconfort qu'il m'apportait quand je rentrais fatiguée du camp.

Merci aux copains du bocal pour leur soutien, leur blagues et leur bonne humeur.

Merci à Françoise, Émilie et Julie pour leurs relectures. Merci à Jean-Marc de Trèfle pour l'impression.

Un grand merci à Sylvie pour ses encouragements, ses conseils et pour avoir corrigé les milliards de fautes d'orthographe de ce mémoire.

Merci du fond du cœur à toutes les personnes admirables et courageuses que j'ai croisé au cours de leur parcours migratoire, qui m'ont accueillie parmi elles, qui ont répondu à mes innombrables questions et qui ont partagé avec moi leurs doutes et leurs certitudes : Faris, Waseem, Ahmed, Hossam, Mousa, Haider, Farshid, Jamal, Waheed, Aslouddin, Amir, Reza, Ismael (Bambino), Omid, Saeed, Gholam, Hameedullah, Bae, Kader, Afridin, Wakar, Issam, Adram, Khan, Oumar, Adam, Ahmad, Salim, Arman et tous les autres.

شكراً لجميع الأشخاص الرائعين والشجعان الذين قابلتهم خلال رحلتهم المهاجرة، الذين رحبوا بي من بينهم، الذين أجابوا على
أسئلتي الكثيرة والذين قدموا لي شكرهم وتقنهم
فاري، وسيم، أحمد، حسام، موسى، حيدر، فرشد، جمال، وحيد، أسلودين، أمير، رضا، إسماعيل بامبينو، أوميد، سعيد، غلام، حميد
الله، بي، كادر، أفريدين ، واكار، عاصم، آدم، خان، عمر، آدم، أحمد، سام، أرمان، وجميع الآخرين

Glossaire

ADA : Allocation pour Demandeur d'Asile

Le montant de l'ADA est de 6,80 euros par jour pour une personne isolée + 3,40 euros par personne supplémentaire : conjoint ou conjointe, et enfant(s) (4,20 euros sont prévus en plus pour les personnes non hébergées).

AME : Aide Médicale d'État

Aide sociale permettant un accès remboursé à certains soins pour les personnes qui ne peuvent pas être affiliées au régime général, ni sur critère socio-professionnel ni sur critère de résidence. Elle concerne les personnes étrangères qui se trouvent en situation irrégulière en France et perçoivent de faibles ressources.

Apatride

Individu sans nationalité, soit qu'il n'en ait jamais eu, soit qu'en ayant eu une, il l'ait perdue sans en acquérir une autre. L'état d'apatriote prive l'individu des droits – et supprime les devoirs – attachés à la nationalité à savoir, notamment, le droit à la protection diplomatique et le droit de revenir dans son pays d'origine.

ASE : Auxiliaires Socio-Éducatifs**AT-SA : Accueil Temporaire Service de l'Asile**

Hébergement d'urgence

CADA : Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile**CAO : Centres d'Accueil d'Orientation**

Petites structures dans lesquelles les migrants sont orientés temporairement, le temps pour eux d'effectuer les démarches de demande d'asile.

CESA : Centre d'Examen de Situation**Administrative**

Centre mis en place par le préfet de police pour les personnes hébergées dans le CPA de la porte de la Chapelle. Après deux ou trois jours d'accueil, les personnes sont obligées de s'y rendre pour pouvoir continuer d'être hébergées. À cette occasion, les services de la préfecture les identifient avec un numéro AGDREF, procède à un relevé d'empreintes EURODAC et s'il est positif, mettent en œuvre une procédure Dublin sans enregistrer la demande d'asile (en délivrant l'ADDA) et sans avoir les conditions d'accueil (ADA).

CESEDA : Code de l'Entrée et du Séjour des Étrangers et du Droit d'Asile**CHUM : Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants**

Structures d'hébergement temporaires pour des personnes isolées ou des familles sans abri, sans sélection des publics et notamment sans condition de régularité de la situation administrative.

CNDA : Cour nationale du droit d'asile

Juridiction administrative nationale qui examine les recours déposés contre les décisions de l'OFPRA.

Convention de Genève

Convention qui définit depuis 1951 le statut des réfugiés.

CPA : Centre de Premier Accueil situé à Paris

Structure d'hébergement mise en place par la mairie de Paris, l'État et Emmaüs Solidarité pour accueillir des personnes migrantes arrivant à Paris.

CPH : Centre Provisoire d'Hébergement**CRA : Centre de Rétention Administrative**

Lieu de privation de liberté où sont enfermées les personnes étrangères interpellées, qui font l'objet d'une mesure d'éloignement du territoire, le temps nécessaire à l'organisation de leur départ par la préfecture.

DAMIE : Dispositif d'accueil Mineurs Isolés Étrangers

Il vise à accueillir, héberger et accompagner des MIE et primo-arrivants en situation de grande vulnérabilité.

Débouté

Demandeur d'asile dont la demande a été rejetée définitivement par la Cour nationale du droit d'asile. Il devient un sans-papier.

Demandeur d'asile

Personne demandant à obtenir son admission sur le territoire d'un Etat en qualité de réfugié et attendant que les autorités compétentes statuent sur sa requête.

DNA : Dispositif National d'Accueil

Ensemble des structures d'accueil dédié à l'accueil des demandeurs d'asile géré par l'OFII.

DUBLIN : Règlement européen et procédure Dublin

Règlement qui régit les règles de compétences pour l'examen des demandes d'asile dans l'Union européenne. Une personne qui fait l'objet d'une procédure selon ce règlement est une « Dublinnée ». Elle encourt le transfert dans le premier pays européen où elle a un membre de famille, ou qui lui a délivré un visa ou un titre de séjour, ou encore où elle a déjà demandé l'asile ou transité. Le terme désigne la procédure qui est appliquée aux demandeurs d'asile concernés et l'ADDA spécifique.

Eurodac :

Base de données des empreintes digitales des demandeurs d'asile et migrants contrôlés lors du passage d'une frontière extérieure de l'Union européenne pour l'application du règlement Dublin 3.

GISTI : Groupe d'information et de soutien des immigrés

Il milite pour l'égal accès aux droits et à la citoyenneté sans considération de nationalité et pour la liberté de circulation.

GUDA : guichets uniques des demandeurs d'asile

Structure regroupant les services des préfectures et de l'OFFI qui permet l'enregistrement de la demande d'asile.

HOTSPOTS :

Présentés officiellement comme des « dispositifs d'accueil et de premier accueil dans les États membres situés en première ligne » destinés à mettre en œuvre la relocalisation, il s'agit avant tout d'une approche dont l'objectif est de trier aux frontières extérieures de l'Union européenne (Grèce et Italie) les personnes en besoin en quête de protection.

HUDA : Hébergement d'Urgence des Demandeurs d'Asile

Nom générique pour désigner les hébergements, mis en place pour pallier le manque de places CADA.

JUNGLE

Nom donné aux campements informels sur le littoral français par les exilés eux-mêmes.

Liberté de circulation

Droit d'aller et venir présentant les trois aspects suivants : liberté de circulation au sein du territoire d'un Etat donné, droit de quitter tout pays et droit de retour.

MIE : Mineur isolé étranger

OFII : Office Français de l'Immigration et de l'Intégration

Opérateur de l'État en charge de l'immigration légale. L'OFII remplit 4 missions principales : gestion des procédures régulières, accueil et l'intégration des immigrés autorisés à séjourner durablement en France, accueil des demandeurs d'asile, aide au retour et à la réinsertion des étrangers dans leur pays d'origine.

OPERA : Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides

L'OPERA est chargé de l'application des textes français et européens ainsi que des conventions internationales relatifs à la reconnaissance de la qualité de réfugié, d'apatride et à l'admission à la protection subsidiaire.

OQTF : Obligation de Quitter le Territoire Français

Mesure administrative d'éloignement du territoire prononcée par le préfet.

PA : Procédure d'asile**PADA : Plateformes d'Accueil pour les Demandeurs d'Asile****Procédure d'asile accélérée**

Demande d'asile qui est examinée plus rapidement par l'OPERA (quinze jours) et par la CNDA (cinq semaines). La procédure accélérée s'applique lorsque la demande d'asile est une demande de réexamen, ou si elle est faite par un ressortissant d'un pays considéré comme sûr ou si elle est manifestement infondée ou dépourvue de pertinence ou encore si le demandeur a refusé le relevé Eurodac, a dissimulé frauduleusement son identité ou son itinéraire, a formulé sa demande plus de cent-vingt jours après son entrée irrégulière ou pour faire obstacle à une mesure d'éloignement ou si sa présence constitue une menace grave à l'ordre public.

PUMA : Protection Universelle Maladie

Elle permet à chaque personne qui travaille ou réside en France de manière stable et régulière de bénéficier de la prise en charge de ses frais de santé en cas de maladie ou de maternité.

Récépissé

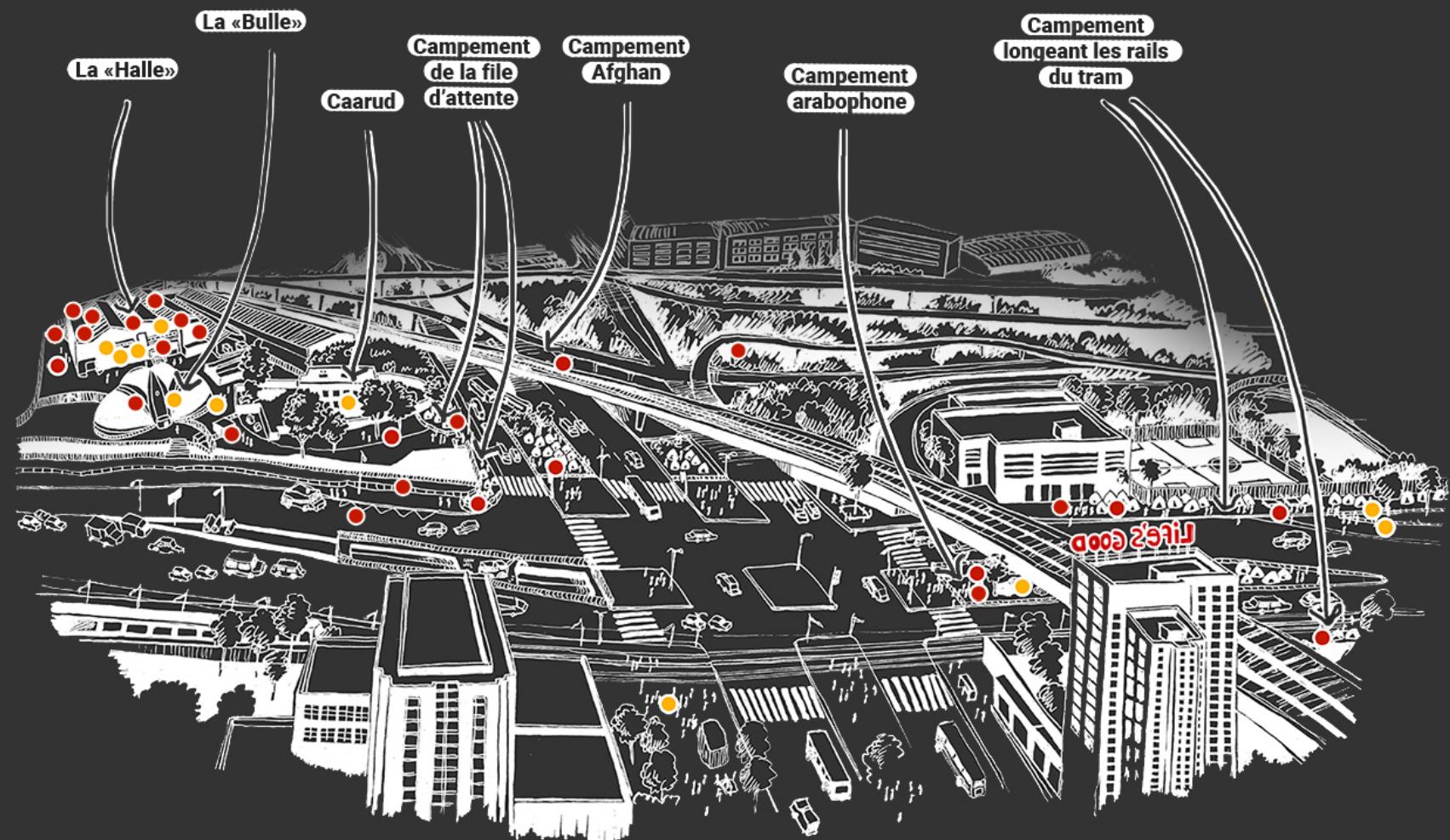
Document provisoire remis pendant l'instruction d'une demande de délivrance ou de renouvellement d'un titre de séjour.

Retour volontaire assisté

Appui administratif, logistique et financier au retour et à la réinsertion dans le pays d'origine fondé sur une base volontaire, au profit de demandeurs d'asile déboutés, de migrants victimes de la traite des personnes, d'étudiants en situation de détresse, de nationaux qualifiés et autres migrants ne souhaitant pas demeurer dans l'État considéré ou ne pouvant s'y maintenir légalement.

SIAO : Services Intégrés d'Accueil et d'Orientation

Ils visent à améliorer l'orientation et la prise en charge des demandeurs d'asile, rendre plus simples, transparentes et équitables les modalités d'accueil, favoriser un travail coordonné des acteurs de la veille sociale, de l'hébergement et du logement pour améliorer la fluidité hébergement/logement, construire des parcours d'insertion adaptés vers le logement et favoriser dès que possible l'accès au logement.



Annexes

Disponibles sur le site :
life-is-good.vermeulin.com

Interview de Gaffar

Ancien réfugié soudanais, ancien bénévole chez Emmaüs, embauché récemment comme auxiliaire socio-éducatif chez Emmaüs

Interview des Cœurs de Pierre

Collectif militant de sculpteurs de pierre étant intervenu sur les rochers placés Boulevard Ney pour éviter la constitution d'un camp sauvage

Interview de Valentine Guichardaz-Versini

Architecte du Centre Humanitaire d'Urgence pour Migrant (CHUM) d'Ivry

Interview de Waseem

Demandeur d'asile Hazara originaire d'Afghanistan, tailleur de profession, rencontré dans le Centre de la Chapelle

Interview d'Ahmed

Demandeur d'asile somalien qui vivait sans papier en Arabie Saoudite, médecin de profession, rencontré dans le camp sauvage de la Chapelle

Interview d'Hossam

Demandeur d'asile égyptien, écrivain et militant politique, rencontré dans le camp sauvage de la Chapelle

Interview de Matthieu

Chargé de mission de la Bulle, Emmaüs Solidarité

Interview de Philippe

Bénévole chez Emmaüs Solidarité, professeur qui organise des visites de Paris pour les parents d'élèves et les migrants

Interview d'Ysabel

Chef de service de l'association Charonne qui travaille à la réduction des risques liés à la prise de drogues et dispense des soins aux personnes toxicomanes, plus proche voisin du Centre de la Chapelle

Interview de Philippe

Auxiliaire socio-éducatif chez Emmaüs

Interview de Stelio

Auxiliaire socio-éducatif chez Emmaüs

Interview des Cœurs de Pierre

Collectif militant de sculpteurs de pierre étant intervenu sur les rochers placés Boulevard Ney pour éviter la constitution d'un camp sauvage

Interview de Valentine Guichardaz-Versini

Architecte du Centre Humanitaire d'Urgence pour Migrant (CHUM) d'Ivry

Interview de Charlotte Debackère

Chargée de mission IAE (santé, migrants, service Civique) à la Fédération des acteurs de la solidarité, réseau de lutte contre les exclusions qui promeut le travail social, ouvre des espaces d'échanges entre tous les acteurs du secteur social, et défend les personnes en situation d'exclusion lors de l'établissement des politiques publiques qui les concernent.

Interview de Julien Beller

Architecte du Centre de Premier Accueil (CPA) de La Chapelle

Interview de Gonzague Lacombe et Laure du Faï

Graphistes du Centre de Premier Accueil (CPA) de La Chapelle

Interview de Cyrille Hanappe

Architecte, ingénieur et créateur du DSA Risques Majeurs à l'école d'architecture de Belleville, spécialiste de l'architecture des logements précaires

Interview de Loup Blaster

Artiste militante Calaisienne

Interview de riverains

Lors d'une manifestation pour la prise en charge des migrants de la Chapelle dormant dans la rue

Photographies et vidéos prises dans le Centre de Premier Accueil et le campement informel de la Chapelle

Bibliographie

Designers, Architectes et Urbanistes

AUGOYARD Jean-François, *Ambiances, 1st International Congress on Ambiances*, Grenoble, 2008, À La Croisée, pp.450-454, 2011

AUGOYARD Jean-François, « Eléments pour une théorie des ambiances architecturales et urbaines », *Les cahiers de la recherche architecturale*, n° 42/43, Edition Parenthèses et PUF, 1998

BLASTER Loup, *AL HURRIYA - Freedom - Liberté*, 2017, Calais [en ligne], URL : <https://vimeo.com/190769521>

Demain la ville, « Les bidonvilles sont-ils une forme exemplaire d'urbanisme ? », *Demain la ville*, 11 Jan 2018 [en ligne], URL : <http://www.demainlaville.com/bidonvilles-modele-urbanisme/>

FAIRS Marcus, Conférence « Good Design for a Bad World », *Dezeen*, Dutch Design Week à Eindhoven, octobre 2017

FRIEDMAN Yona, *L'Architecture de survie : une philosophie de la pauvreté*, 2016, L'Éclat

GRANGE Zoé, **DESJEUX Dominique**, **REBOURS Christophe**, « Le métissage de l'anthropologie et du design au service de l'innovation pour et par l'usage », 2015 [en ligne], URL : <http://chaire-idis.fr/wp-content/uploads/2014/10/chaire-idis-contribution-Zoe-Grange-2015-02-03.pdf>

HUNDERTWASSER Friedensreich, *The Five skin*, 1972, The Hundertwasser non profit foundation, [en ligne], URL : www.hundertwasser.com

JACOBS Jane, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, 2012, Marseille, Editions Parentheses

LEVY Albert, « Quel urbanisme face aux mutations de la société postindustrielle ? », 1932, *Esprit*, Paris, Editions Esprit, 2006, pp.61-75.

MANZINI Ezio, *When everybody designs, An introduction to design for social innovation*, Mit Press Libri, 2015

NANTOIS Frederic, « Shigeru Ban : la beauté contre la tragédie », l'engagement humanitaire par l'architecture, *D'Architecture*, 2006-11, n° 159, p. 43-57.

NEWMAN Oscar, *Defensible Space : People and Design in the Violent City*, 1972, Londres : Architectural Press.

NILSSON EHLE Hans, *Ambiance, Milieu et Climat*, *Studia Neophilologica*, vol. XXIX, no 2, 1957, p. 181-191.

NORMAN Donald, *The Design of Everyday Things*, 1988, New York, Basic Books

OUARD Thomas, « Faire une ambiance », *colloque international « Faire une ambiance » en architecture*, Grenoble, France, 2008

PAPANEK Victor, *Design for the Real World : Human Ecology and Social Change*, New York, Pantheon Books, 1971

PROVOOST Michelle, « Good Design for a Bad World », *Dezeen*, Dutch Design Week, Eindhoven, octobre 2017

RADJOU Navi, **PRABHU Jaideep**, **AHUJA, Simone**, *Innovation Jugaad. Redevons ingénieux !*, Diateino, 2013

RAHM Philippe, *Distortions : architecture 2000-2005, Décosterd & Rahm*, Editions HYX, 2005

Sans plus attendre, « Réinventer Calais », *Sans plus attendre*, 2016 [en ligne], URL : <https://reinventercalais.org/>, <https://collectifsansplusattendre.wordpress.com/projets/architectures/new-jungle-delire-2016-calais-france/>

SOTTSASS Ettore, *Métaphores*, Paris, Le seuil, 2002

THIBAUD Jean-Paul, « Petite archéologie de la notion d'ambiance », *In : Communications*, 90, 2012, Les bruits de la ville, dir. Anthony Pecqueux. pp. 155

Anthropologues et Sociologues

ABDERRAMANE Moussaoui, « Observer en anthropologie : immersion et distance », *Contraste*, vol. 36, no. 1, 2012, pp. 29-46

AGIER Michel, *L'Invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, 1999, Paris, Éditions des Archives contemporaines

AGIER Michel, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, 2008, Paris, Flammarion

AGIER Michel, *Les migrants et nous. Comprendre Babel*, 2016, Paris, CNRS éditions

AKRICH Madeleine, « les utilisateurs, acteurs de l'innovation », *Éducation permanente*, Paris : Documentation française, 1998, pp.79-90

AUGÉ Marc, *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, 1992, La Librairie du XXe siècle, Seuil

Beaud Stéphane, **Weber Florence**, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, 2003 [1997], Paris, La Découverte

BERGER Peter L., **NEUHAUS Richard J.**, *To Empower People*, State to civil society, 2e éd., American Enterprise Institute, 1996

BON Gustave le., *Psychologie des foules*, 1895, Alcan

BONNET François, « Contrôler des populations par l'espace ? Prévention situationnelle et vidéosurveillance dans les gares et les centres commerciaux », *Politix*, 2012/1 (n° 97), p. 25-46. DOI : 10.3917/pox.097.0025.

FACCIOLI, Patrizia, *La sociologie dans la société de l'image*, Sociétés, vol. no 95, no. 1, 2007, pp. 9-18.

GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Les Editions de Minuit, collection Le sens commun, trad. Alain Accardo

GOFFMAN Erving, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974

GOMEZ PEREZ Muriel, LEBLANC Marie (Dir.), *L'Afrique des générations entre tensions et négociations*, Karthala, 2012

ISAMBERT François, *Rites et efficacité symbolique*, 1979, Paris, Cerf, p18

JAVEAU Claude, *Prendre le futile au sérieux - Microsociologie des rituels de la vie courante*, 1998, Cerf, collection Humanités

KECK Frédéric, *Goffman, Durkheim et les rites de la vie quotidienne*, Archives de Philosophie, 2012/3, Tome 75, p. 471-492., [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2012-3-page-471.htm>

LÉVI-STRAUSS Claude, *La Pensée sauvage*, 1960, Paris, Plon

MEAD George Herbert, « L'Esprit, le Soi et la Société », In : *Revue française de sociologie*, 1963, 4-4. Problèmes noirs. pp. 461-463.

PENEFF Jean, « Les Débuts de l'observation participante ou les premiers sociologues en usine », *Sociologie du Travail*, 38, no 1/96

PÉTONNET Colette, CHORON-BAIX Catherine, *On est tous dans le brouillard*, Comité Des Travaux Historiques Etscientifiques, C.t.h.s. Format, numéro 70, 2012

PÉTONNET Colette, *L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien*, In: *L'Homme*, 1982, tome 22 n°4. Études d'anthropologie urbaine. pp. 37-47.

PETONNET Colette, *L'observation flottante. l'exemple d'un cimetière parisien*, *L'Homme*, vol. 22, n° 4, p. 39., Etudes d'anthropologie urbaine, pp. 33-47

RIVIÈRE Claude, *Les rites profanes*, 1995, Paris, puf.

SENNETT Richard, *La conscience de l'œil*, 2009, Paris, Verdier

SENNETT Richard, *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, 2002, Paris, Ed. de la Passion

SERFATY-GARZON Perla, « L'Appropriation », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Éditions Armand Colin, 2003, p.27-30. [en ligne], URL : <http://www.perlaserfaty.net/texte4.htm>

SICOT François, « Conflits de culture et déviances des jeunes de banlieue », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 23 - n°2 | 2007, 1 octobre 2010

SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Sociologie des sens, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 2013

WEBER Max, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1922 (réimpr. 2003).

WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, 1995, Plon, 10/18

WINKIN Yves, « La notion de rituel chez Goffman. De la cérémonie à la séquence », *Hermès, La Revue*, 2005/3 (n° 43), p. 69-76

WULF Christoph, « Introduction. Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales », *Hermès, La Revue*, 2005/3 (n° 43), p. 9-20.

Philosophes

BERGSON Henri, ROBINET André, *Mélanges*, éd. PUF, 1972

BONICCO-DONATO Céline, « Une lecture politique des ambiances urbaines : entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire », *2nd International Congress on Ambiances*, HAL, Montreal 2012

CERTEAU Michel de., *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, 1990, Édition de Luce Giard, Collection Folio essais (n° 146), Gallimard

DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912, rééd. Paris, puf, 1960.

FABRE Michel, *La controverse de Valladolid ou la problématique de l'altérité*, *Le Télémaque*, 2006/1 (n° 29), p. 7-16. DOI : 10.3917/tele.029.0007. [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2006-1-page-7.htm>

FOUCAULT Michel, *Il faut défendre la société*, 1976, Paris, Seuil

GUICHOT Céleste, *Philosophie du selfie : quand Narcisse cherche le bonheur*, 2016, archive ouverte pluridisciplinaire HAL

LANDSBERG Paul-Louis, « Réflexions sur l'engagement personnel », In : *Vingtième Siècle*, n°60, octobre-décembre 1998. Les engagements du 20e siècle. pp. 118-123. [en ligne], URL : http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1998_num_60_1_2764

MANIGLIER Patrice, *Le Vocabulaire de Lévi-Strauss*, 2002, Paris, Ellipses

REIX André, PIAGET Jean, et collabor., « Recherches sur l'abstraction réfléchissante », In : *Revue Philosophique de Louvain*, Quatrième série, tome 78, n°37, 1980. pp. 162-163.

ROSSET Clément, *Loin de moi : étude sur l'identité*, Les éditions de minuit, 2002

TASSIN Étienne, « Exil, hospitalité et... Politique », *Mediapart*, 8 juillet 2017, Edition La « Jungle » et la « Ville »

TASSIN Étienne, **LOUIS** Camille, « Calais, un an après : mémoires enterrées et « rêve de futur » implanté », *Mediapart*, 24 octobre 2017, Edition La « Jungle » et la « Ville »

VAN LIER Henri, *Esthétique industrielle*, 1970, Encyclop. univ. t. 6

VINCENT Grégoire, *Migrants et réfugiés, ou la reconnaissance comme tri*, 2008, Sens-Dessous, (N° 4), p. 67-79.

VERHAEGHE Jean-Daniel, « La Controverse de Valladolid », 1992, adaptation de la pièce de Jean-Claude Carrière

Politiques et politologues

ESTROSI Christian, *Guide pratique à l'attention des maires de France afin de prévenir les occupations illégales du domaine public par des populations non-sédentaires*, 2013, Nice

HATZFELD Hélène, **LOUBIÈRE**, Antoine, *Actualité du bidonvilles*, *Revue Urbanisme* n° 406, P.22, 2017

HAVRIN Jean-Pierre, *Il a tué la police de proximité*, 2010, Éditions Robert Laffon

THIERY Sébastien, « Considérant Calais », *Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines*, Archives [en ligne], URL : http://www.perou-paris.org/Archives_actions_calais.html

WIHTOL DE WENDEN Catherine, « Quelle coopération face aux défis lancés par les flux migratoires ? », *Fondation Robert Schuman*, 2015

Institutions et organisations humanitaires

CENSIS, *L'image des migrants en Italie au travers des médias, de la société civile et du marché de l'emploi*, Italie

CLAYTON Jonathan, « Des déplacements de populations plus importants que jamais », *HCR*, 18 juin 2015 [en ligne], Disponible sur : <http://www.unhcr.org/fr/5581a037c.html>

CONSEIL DE L'EUROPE, *L'image des migrants, des réfugiés et des demandeurs d'asile véhiculée par les médias*, Assemblée parlementaire, Doc, 10280, 20 septembre 2004.

GASTAUT Yvan, « La représentation des réfugiés et des migrants dans Les médias : Le poids des stéréotypes », *France Terre d'asile, notes de l'observatoire*

MEDECINS DU MONDE, « Accueil des réfugiés : Médecins du Monde interpelle le Président de la République », *Mediapart*, 28 juin 2017, Edition de la mi-journée

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, *Le Guide du Demandeur d'Asile en France*, Ministère de l'intérieur, Direction générale des étrangers en France, 2015

Ministère de l'intérieur, « Les principales données de l'immigration en France au 11 juillet 2017 », *Immigration, asile, accueil et accompagnement des étrangers en France*

OBSERVATOIRE DE FRANCE TERRE D'ASILE, « Quelle perception les migrants ont-ils de leur intégration », *Lettre bimestrielle de France terre d'asile N°53*, juin 2012

ONPES (Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale), « L'invisibilité sociale : une responsabilité collective », *rapport 2016* [en ligne], URL : http://www.onpes.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_ONPES_2016_bd-2.pdf

Organisation des Nations Unies, « Il y a 244 millions de migrants internationaux dans le monde », *Les dépêche du service d'information de l'ONU*, Centre d'actualité de l'ONU

PERRIN Pierre, « Impact de l'assistance humanitaire sur l'évolution des conflits », *Revue internationale de la Croix-Rouge*, 30 juin 1998

SEERY Emma, **CAISTOR ARENDAR** Ana, *À égalité ! Il est temps de mettre fin aux inégalités extrêmes*, Oxfam, 2018 [en ligne], URL : https://d1tn3vj7xz9fdh.cloudfront.net/s3fs-public/file_attachments/cr-even-it-up-extreme-inequality-291014-summ-fr.pdf

Psychiatres et Psychosociologues

EIGUER Alberto, « Migration et faux-self : perspectives récentes », *L'information psychiatrique*, vol. volume 83, no. 9, 2007, pp. 737-743

GIBSON James J., « The Theory of Affordances », *In Perceiving, Acting, and Knowing*, 1997, Eds. Robert Shaw and John Bransford

HERZBERG Frédéric, **MAUSNER** Bernard, **SNYDERMAN** Barbara Bloch, *The Motivation to Work*, 1959, John Wiley, New York

JEANNEROD Marc, « De l'image du corps à l'image de soi », *Revue de neuropsychologie*, 2010/3 (Volume 2), p 185-194.

MASLOW Abraham, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, no 50, 1943, p. 370-396

MOSER Gabriel, **WEISS** Karine, *Espaces de vie : aspects de la relation homme-environnement*, Armand Colin, Paris, 2003

PIAGET Jean, *La psychologie de l'intelligence*, 1923, Armand Colin, Paris.

PICARD Dominique, « Rites et rituels », *Vocabulaire de psychosociologie*, 2002, Toulouse, ERES, Hors collection, p. 251-257

SOLOMON Asch, *Social Psychology*, Oxford University Press.USA, 1987

Journalistes et Documentaristes

AUBRY Emilie, « Migrants, réfugiés : quelle politique ? », *Esprit public*, France Culture, 24 décembre 2017

- BADDOU Ali, CHAMOISEAU Patrick,** « Quand l'humain surgit, l'accueil apparaît et l'humanité se construit », *France Inter*, vendredi 23 juin 2017
- BENJAMIN Anna**, « Abus policiers à Calais : l'objectif est que les migrants ne se réinstallent pas », *L'Express*, 26 juillet 2017
- BUREL Lucas**, « Le drame de La Mecque expliqué par la mécanique des mouvements de foules », *Le nouvel Obs*, 25 septembre 2015
- CARREL François**, « Peut-être qu'au printemps on retrouvera des corps sous la neige », *Libération*, décembre 2017
- CARLES Pierre**, *Pas vu, pas pris*, 1998, 90 minutes
- CHARDONNET Erwen**, « Avec Julien Beller, architecte de l'urgence pour les migrants à Paris », *Makery, Le média de tout les labs*, 27 septembre 2016
- CHEVRIER Guylain**, « Porte de la Chapelle : pourquoi le 35e démantèlement des campements de migrants n'empêchera pas leur retour », *Atlantico*, 19 Août 2017
- DAMGÉ Mathilde**, « Idée reçue sur les migrants (5/6) : « Ils viennent profiter des allocations » », *Le monde*, 11 octobre 2016
- DRUEL Agnès**, « Sur la situation indigne porte de la Chapelle », *Mediapart*, Edition de la mi-journée, 27 juin 2017
- ERNER Guillaume**, « En quête de police ? », *L'invité des matins*, France culture, 23 octobre 2017
- L'EXPRESS**, « Les dates clés de la « Jungle » de Calais depuis Sangatte en 2002 », *L'express*, 23 septembre 2016
- LEVIVIER Arthur**, « Regarde ailleur », 2018 [en ligne], URL : <https://vimeo.com/251551551>
- MOLÉNAT Xavier**, « Les logiques de l'empowerment », *Sciences humaines*, 2013/12 (N° 254), p. 5-5.
- Ouest-France**, « Le camp de Grande-Synthe totalement détruit par un incendie », *La Matinale*, Ouest-France, 11 Avril 2017
- PAJOT Guillaume**, « Les migrants aussi ont besoin d'un psy », *Usbek & Rica*, numéro 20, 24 aout 2016
- POZYCKI Alice**, « A Paris : une « chasse à l'homme » qui continue pour rendre les migrants invisibles », *Radio France internationale*, 25 septembre 2017
- SAUNDERS Doug**, *Du village à la ville : comment les migrants changent le monde*, [« *Arrival City : How the Largest Migration in History Is Reshaping Our World* »], trad. Daniel Poliquin, Seuil, 2012
- SOULA Samah, BIANCONI Francis**, « L'exploitation des travailleurs immigrés à Dubaï », 2004, Documentaire, Jalons
- Le Un, Migrants, La grande hypocrisie**, Le Un, Numéro 188, 7 février 2018
- WARTELLE Margaux**, « Réfugiés. La vie, l'exil, l'asile », *Radio Grenouille*, 20 juin 2017 à 13h30

SALMON Christian, *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, Éditions La Découverte, 2007

SPITZER Leo, *Milieu and Ambiance : An Essay in Historical Semantics, Philosophical and Phenomenological Research*, vol.III, 1942-1943

Géographes

- SANDER Nikola, GUY J. Abel, BAUER Ramon et al.**, « Visualising Migration Flow Data with Circular Plots », *Vienna institute of demography, Working paper*, 2014 [en ligne], URL : <http://www.global-refugees.info/>

Écrivains et Historiens

AGEE James, EVANS Walker, *Une saison de coton : Trois familles de métayers*, Christian Bourgois Editeur, Littérature étrangère, 2014

DUNLOP Carol, CORTÀZAR Julio, *Les autonautes de la cosmoroute ou Un voyage intemporel Paris-Marseille*, 24 novembre 1983, Gallimard, Collection Du monde entier

JABLONKA Ivan, « Les camps de réfugiés sont là pour rester, Entretien avec Cyrille Hanappe », *La vie des idées*, 30 septembre 2016 [en ligne], URL : <http://www.laviedesidees.fr/Les-camps-de-refugies-sont-la-pour-rester.html>

MANDEL Lisa, BOUAGGA Yasmine, *Les nouvelles de la jungle (de Calais)*, Paris, Éditions Casterman, coll. « Sociorama », 2017, 300 p.

ROBINSON Baudry, JUCHS Jean-Philippe, « Définir l'identité », *Hypothèses*, vol. 10, no. 1, 2007, pp. 155-167.

ROUILLÉ André, « Selfie et autoportrait, d'un monde à l'autre », *Paris Art*, n°439, édito du 20 juin 2014

Jiyan bedewe

جیان بدewe

الحياة جيدة

Kahirupan téh geulis

کاھیروپان تھ گولیس

زندگی اچھی ہے

Life's good

Design : une approche spécifique est-elle nécessaire pour le domaine de l'humanitaire ?

« Pendant très longtemps, le bidonville et le camp ont fait partie d'un impensé global. Ce phénomène s'est développé et était considéré comme une espèce de mal nécessaire, qu'il convenait de résorber. Ce n'est que relativement récemment qu'on a pris conscience que ces situations étaient là pour durer. Or, jusqu'ici, personne ne pensait à la manière dont ces gens vivraient ensemble. »

(Cyrille Hanappe)

Ce mémoire tente, à travers une étude de terrain dans le camp de migrants de la Chapelle, de mieux cerner la problématique de l'accueil des personnes migrantes, les réponses apportées par les pouvoirs publics et d'identifier les axes de réflexions qui sous-tendent l'hébergement d'urgence et l'habitat précaire. Cette étude, in fine, lance une réflexion sur les spécificités de ce champ d'activité et la façon dont un designer peut y intervenir avec efficacité et légitimité en l'abordant par le biais de la psychologie environnementale.

Jiyan bedewe

جیان بدewe

الحياة جيدة

Kahirupan téh geulis

Kahirupan téh geulis

زندگی اچھی ہے

Life's good

Design : une approche spécifique est-elle nécessaire pour le domaine de l'humanitaire ?

« Pendant très longtemps, le bidonville et le camp ont fait partie d'un impensé global. Ce phénomène s'est développé et était considéré comme une espèce de mal nécessaire, qu'il convenait de résorber. Ce n'est que relativement récemment qu'on a pris conscience que ces situations étaient là pour durer. Or, jusqu'ici, personne ne pensait à la manière dont ces gens vivraient ensemble. »

(Cyrille Hanappe)

Ce mémoire tente, à travers une étude de terrain dans le camp de migrants de la Chapelle, de mieux cerner la problématique de l'accueil des personnes migrantes, les réponses apportées par les pouvoirs publics et d'identifier les axes de réflexions qui sous-tendent l'hébergement d'urgence et l'habitat précaire. Cette étude, in fine, lance une réflexion sur les spécificités de ce champ d'activité et la façon dont un designer peut y intervenir avec efficacité et légitimité en l'abordant par le biais de la psychologie environnementale.